image
not
available

MÉMOIRES

DE MASSENA.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MÉMOIRES

DE MASSENA

RÉDIGÉS

D'APRÈS LES DOCUMENTS QU'IL A LAISSÉS

ET

SUR CEUX DU DÉPOT DE LA GUERRE
ET DU DÉPOT DES FORTIFICATIONS

PAR

LE GÉNÉRAL KOCH.

AVEC UN ATLAS.

TOME SEPTIÈME.



PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE RICHELIEU, 60

ET CHEZ ROUSSEAU, LIBRAIRE
RUE RICHELIEU, 96

1850

MÉMOIRES
DE MASSENA.

CAMPAGNE DE 1810 ET DE 1811
EN PORTUGAL.

CHAPITRE Ier.

Coup d'œil sur les événements écoulés dans la Péninsule depuis janvier 1809 jusqu'en mai 1810. — Tableau de nos forces en Espagne et de l'esprit de ce pays. — Force et positions des armées alliées. — Formation de celle de Portugal; Massena en est nommé général en chef. — Inquiétudes et observations qu'il soumet au prince de Wagram et à l'Empereur. — Napoléon le rassure et lui promet l'appui le plus efficace. — Instructions du major général. — Massena quitte Paris et se rend à Valladolid. — Situation particulière de l'armée de Portugal. — État des gouvernements affectés à son entretien. — Proclamation aux troupes. — Massena diffère le siége de Ciudad-Rodrigo. — Ses premières dispositions. — La Vieille-Castille est retranchée de la circonscription de l'armée de Portugal. — Deux divisions du 8e corps se rapprochent de Ciudad-Rodrigo. — Causes de nos revers dans la Péninsule; moyens d'y remédier. — Fausse position du roi Joseph. — Préparatifs de lord Wellington.

De Schönbrunn où il dictait ses lois à l'Autriche, Napoléon suivait d'un œil attentif les événements de la Péninsule. Nous avons vu que le génie et la force ne peuvent soumettre au joug étranger une nation si

faible qu'elle soit, tant qu'elle conserve le sentiment de sa propre dignité. Si depuis l'ouverture de la campagne de Wagram, les soins et les embarras d'une guerre, sinon plus sérieuse, du moins d'un danger plus immédiat pour la sécurité de l'Empire, n'avaient point encore laissé à Napoléon le loisir de presser la soumission de l'Espagne, le temps était venu où, dégagé de toute autre préoccupation sérieuse, il pouvait enfin concentrer son attention sur le trône chancelant de son frère Joseph, et porter le dernier coup à la puissance des Anglais en Europe en les chassant du Portugal. Pour la clârté de notre récit, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble des événements accomplis en Espagne depuis le départ de l'Empereur.

Nous savons que les Anglais, battus par le duc de Dalmatie à la Corogne, le 16 janvier 1809, s'étaient vus forcés de se rembarquer pour le Portugal, et que Napoléon avait laissé au roi Joseph le commandement nominal des corps d'armée occupant la Péninsule, à l'exception de ceux de l'Aragon et de la Catalogne, qui relevaient du major général, et correspondirent directement, par la suite, avec le ministre de la guerre. Nos forces se composaient de 241,010 hommes (voy. *Pièces justificatives*, *n°* I), partagés en petites armées de 20 à 25,000 hommes commandés par les maréchaux duc de Dalmatie, d'Elchingen, de Trévise, et les généraux Suchet, Junot, Gouvion Saint-Cyr, Sébastiani, Bonet et Verdier.

En distrayant deux généraux du commandement immédiat de Joseph, l'Empereur commettait une faute dont les conséquences funestes devaient se faire sentir plus tard. Il autorisait en quelque sorte l'insubordina-

tion, puisque certains chefs de corps refusèrent bientôt d'obéir, et prétendirent ne relever que du ministre de la guerre. Ce manque de concert devait nécessairement amener la confusion, et par suite de nombreux revers.

Les forces régulières espagnoles, composées seulement des 40,000 hommes du général Cuesta, et des 20,000 du général Venegas, n'étaient pas très-redoutables par elles-mêmes, mais les troupes anglaises, et surtout les guérillas, organisées sur une vaste échelle, prêtaient à ces armées un formidable appui par leur sauvage énergie. En effet, si la noblesse et les corps constitués se soumettaient peu à peu au roi Joseph, le peuple, excité par le clergé, et comme toujours, plus que les classes élevées, sous l'empire du sentiment national, se fractionnait sur toute la surface du pays en une multitude de bandes armées qui harcelaient perpétuellement nos troupes, et rendaient leurs mouvements périlleux et difficiles.

Les Anglais avaient fait du Portugal un vaste camp retranché d'où, rayonnant en tous sens, ils pouvaient marcher dans toutes les directions au secours des généraux espagnols. Pour pacifier la Péninsule, il fallait donc à la fois anéantir les guérilleros et chasser les Anglais du Portugal.

Joseph ne pouvait se maintenir sur le trône s'il ne couvrait sa capitale contre les entreprises de Cuesta et de Venegas. Ces généraux occupaient la Sierra-Morena, la Manche et les montagnes entre le Tage et la Guadiana, tendant la main à sir Arthur Wellesley qui disposait lui-même de 40,000 hommes pour entrer en Espagne. La garde royale, la division de réserve, et les

corps du duc de Bellune et du général Sébastiani suffirent à ce premier objet. Il fallut ensuite maintenir la communication de la capitale avec la France par ses deux voies directes, de Bayonne par Burgos et Vittoria, et de Perpignan par Barcelone et Calatayud. La première fut confiée, ainsi que les provinces de Salamanque, Valladolid, Toro, Leon et Burgos aux ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Trévise, qui firent face à l'armée de Galice, aux troupes portugaises et à sir Arthur Wellesley. Ils étaient aidés dans cette tâche par le général Bonet, qui commandait les Asturies, et maintenait la communication de leurs frontières avec la Galice. La seconde route était assurée par les généraux Suchet, Gouvion Saint-Cyr et Verdier.

Le duc de Dalmatie s'étant emparé du Ferrol et de Vigo après la bataille de la Corogne, laissa la garde de ces places au duc d'Elchingen, qui avec la division Maurice Mathieu se lia lui-même avec le général Bonet de manière à pouvoir occuper le royaume de Leon, et renforcer la ligne de communication de Madrid à Bayonne. Le maréchal Soult fit ensuite irruption en Portugal, et après quelques combats avec le général Beresford, commandant l'armée portugaise, prit possession de Porto le 29 mars. Enveloppé bientôt après, et surpris par cette armée, par sir Arthur Wellesley, et par l'insurrection des campagnes, il fut forcé de l'évacuer le 12 mai, et de se replier sur l'Espagne. L'armée anglaise le poursuivit jusqu'à Braga, et le général Beresford jusqu'à la frontière espagnole. Il opéra cependant sa retraite en bon ordre à travers les montagnes de la Galice, et vint rejoindre le duc d'Elchingen, qui rentrait dans le royaume de Leon après son expédition dans les Astu-

ries, où il avait été remplacé par le duc de Trévise venant de l'Aragon.

Sir Arthur Wellesley voulant profiter de ses avantages, conçut aussitôt le projet de se porter sur Madrid par la vallée du Tage. Il eut désiré concerter ses opérations avec celles de Cuesta et de Venegas, mais le premier avait été complétement défait le 18 mars par le duc de Bellune à Medellin, et le second battu par le général Sébastiani à Ciudad-Real. Le général anglais attendit donc forcément jusqu'au commencement de juillet la réorganisation de Cuesta, et le duc de Dalmatie, qui avait ramené ses troupes à Zamora, était prêt dès le 2 juillet à se porter au secours de la capitale.

Sir Arthur Wellesley opéra sa jonction avec Cuesta du 10 au 20 juillet aux environs de Plasencia dans l'Estramadure espagnole, et le duc de Bellune, renforcé d'une partie du corps de Sébastiani, de la division Dessolle, et de la garde royale, que lui amena Joseph, s'établit à Santa-Olalla sur la rive gauche de l'Alberche, à deux petites marches en avant de Madrid. Venegas, qui devait s'avancer jusqu'à Arganda, perdit son temps à menacer Tolede, et fit ainsi défaut à l'exécution du projet des alliés. Le roi Joseph, dans cette grave circonstance, convoqua un conseil où furent appelés le duc de Bellune, les généraux Sébastiani et Dessolle, ainsi que plusieurs autres officiers généraux de sa maison. On agita la question de savoir si on attendrait, pour livrer bataille, l'arrivée des ducs de Dalmatie et de Trévise, qui étaient toujours à Zamora, ou si l'on tenterait la fortune avec les forces qu'on avait sous la main. Le maréchal Jourdan conseilla prudemment d'attendre les deux maréchaux, et de les faire descendre par Avila sur Madrid.

« Le général anglais continue à pousser en avant, dit-
» il; il n'y aura aucun danger à se retirer sous Madrid;
» toutes nos forces y seront réunies, et on pourra livrer
» bataille avec les plus grandes chances de succès. »
Cette proposition fut combattue par le duc de Bellune; sous l'impression de sa récente victoire, il s'indignait de tout retard. « Le duc de Dalmatie doit se porter sur Plasencia, qui est le chemin le plus direct, » disait-il, sans songer qu'il permettait ainsi au général anglais de passer le Tage, de s'appuyer à Badajoz, et de tenir tête avec avantage à la fois, au roi et au duc de Dalmatie. Joseph, séduit par l'espoir de terminer promptement la guerre, se rangea néanmoins à cette opinion, et il fut décidé que son armée occuperait les fortes positions de la rive gauche de l'Alberche, et les défendrait jusqu'à l'extrémité; que les ducs de Dalmatie et de Trévise marcheraient sur Plasencia, et prendraient position sur le Tage du 2 au 3 août, et que l'un des deux, après avoir passé le fleuve à gué au-dessous du pont de l'Arzobispo, s'établirait dans la vallée entre la Guadiana et Truxillo. On ne doutait pas que sir Arthur Wellesley n'abandonnât son projet sur Madrid et ne se hâtât de commencer vers le Portugal une retraite qui ne tarderait pas à devenir désastreuse, puisqu'on le poursuivrait en forces sur les deux rives du Tage.

Cependant le général anglais, toujours circonspect, avait poursuivi sa marche avec 60,000 hommes, et pris position en face de Talaveyra de la Reyna, où Joseph ne pouvait lui opposer que 40,000 combattants; malgré cette infériorité numérique, il devait encore réprimer sur ses derrières l'insurrection des campagnes et faire face à 12 ou 14,000 hommes de troupes espa-

gnoles et de milices portugaises, commandés par sir Robert Wilson, qui poussaient des partis jusqu'à 4 myriamètres de Madrid. L'apparente timidité de sir Arthur Wellesley ayant confirmé le duc de Bellune dans sa première pensée, il le fit attaquer, et la mesure avec laquelle on nous repoussa accrut sa confiance au point de lui faire penser qu'en mettant le lendemain toute l'armée en action, on battrait facilement les alliés. Dans un nouveau conseil tenu pendant la nuit du 28, il fut décidé contrairement au premier plan qu'on livrerait bataille. En conséquence notre armée traversa l'Alberche au point du jour, mais l'action fut mal engagée, et après quelques avantages partiels dont il ne sut pas profiter, Joseph se replia dans ses premières positions, après avoir perdu 15 pièces de canon et un petit nombre de prisonniers.

Sir Arthur présenta comme une victoire cette bataille à son gouvernement, et fut nommé à cette occasion, le 9 août 1809, lord vicomte Wellington de Talaveyra, bien qu'en réalité la bataille eût été indécise. Les deux maréchaux français pendant ce temps-là avaient parfaitement exécuté leur mouvement, et le duc de Dalmatie prenait position le 2 à Plasencia, ainsi qu'il avait d'abord été convenu.

Lord Wellington se porta au-devant de lui, pendant que Cuesta gardait Talaveyra. Mais craignant d'avoir affaire à des forces supérieures, il passa sur la rive gauche du Tage, et commença sa retraite sur Badajoz. Le général Cuesta, à son tour, ne se crut pas assez fort pour résister au duc de Trévise, qui se préparait à l'attaquer, abandonna Talaveyra, nous laissant 5,000 blessés anglais et espagnols, et traversa le Tage, le 5, au pont

de l'Arzobispo, où il perdit la plus grande partie de son arrière-garde et 10 à 12 pièces de canon. Le duc de Dalmatie s'établit alors définitivement à Plasencia. Le duc de Bellune n'ayant donc plus qu'à faire face aux Espagnols, passa le Tage le 8 août, et dispersa le corps du duc d'Albuquerque; le 21, le roi battit à Almonacid les 25,000 hommes de Venegas.

Finalement les alliés, au bout de cette campagne, avaient donc éprouvé un échec; aussi pendant quelque temps l'autorité de Joseph fut-elle un peu plus respectée dans le midi de l'Espagne, et la Junte ne put recommencer les hostilités que 3 mois plus tard, quand elle eut réorganisé ses armées.

Au mois de novembre, le marquis d'Ariesaga, qui avait succédé au général Venegas, ayant rassemblé un corps de 50,000 hommes dans la Manche, fut attaqué le 19 et complétement battu à Ocaña par le roi, à la tête de la garde et des 4e et 5e corps. Il perdit dans cette sanglante journée 4,000 morts, 28,000 prisonniers et 30 pièces de canon.

Le duc del Parque, qui avait remplacé Cuesta, ne fut pas plus heureux. Les 30,000 hommes qu'il commandait furent battus à Alba de Tormes, et obligés de se réfugier en Portugal, après avoir perdu beaucoup de prisonniers, leur artillerie et leurs bagages.

Tandis que tout ceci se passait au midi, le général Bonet avait aussi paralysé les efforts du marquis de la Romana dans les Asturies et la Galice, Suchet contenu le général Blake dans la Catalogne, Verdier et Gouvion Saint-Cyr repoussé Reding dans le royaume de Valence : tous ces généraux avaient constamment maintenu leurs communications avec la France. Les deux

derniers assiégèrent Girone et battirent trois fois le général Reding, qui s'opiniâtrait à jeter des secours dans la place.

Blake, qui avait 30,000 hommes, voulut en vain s'emparer de Saragosse, il fut arrêté le 15 juin par Suchet, qui le battit complétement à Belchite, lui prit 9 pièces de canon, 3,000 hommes, et le força de se retirer dans le royaume de Valence. Après avoir rassemblé quelques troupes, il tenta de renforcer la garnison de Girone, mais il ne put y parvenir. Le duc de Castiglione, chargé du commandement de la Catalogne, poussa bientôt vivement le siége de la place, et le général Pino, ayant à la fin de novembre détruit les magasins que l'insurrection avait formés à Hostalrich pour ravitailler Girone, cette dernière place capitula le 10 décembre 1809.

Ainsi à la fin de cette année, le roi Joseph, sans avoir fait de grands progrès en Espagne, n'avait pas non plus perdu de terrain, car nos troupes occupaient tout le pays, à l'exception des royaumes de Valence et de Murcie.

La paix avec l'Autriche permettait d'espérer des renforts à l'aide desquels on pourrait définitivement asseoir l'autorité de Joseph et expulser enfin les Anglais du Portugal. Ces renforts ne se firent pas attendre. Du 15 décembre 1809 jusqu'à la fin de la première quinzaine de janvier 1810, 20,000 hommes de la garde impériale, le 8e corps, composé de 22,000 combattants, 4 divisions de réserve, une division napolitaine, 12 régiments de dragons, 8 régiments de marche de cavalerie, 20 escadrons de gendarmerie, des détachements de toutes armes de diverses nations alliées se dirigèrent à la fois de la France, de l'Allemagne et de l'Italie vers Bayonne et

Perpignan, pour entrer en Espagne. Les préparatifs de l'artillerie et du génie répondaient à cette grande impulsion; un parc de siége de 60 bouches à feu était dirigé de Bayonne sur Burgos, et 6,000 outils de pionniers devaient avoir la même destination. La totalité de ces troupes étaient de 120,000 hommes, ce qui, avec celles qui se trouvaient déjà en Espagne, formait une masse de 366,000 combattants.

La Grande-Bretagne commençait à se lasser de la guerre d'Espagne, à laquelle elle avait déjà consacré sans résultats plus de 50,000 hommes de ses meilleures troupes, et au moins 400,000,000 de francs sans que son armée se trouvât plus avancée qu'au commencement de la campagne. Aussi résolut-elle d'abandonner un instant ce pays pour songer uniquement à se maintenir dans le Portugal, sur lequel elle avait des vues particulières. Napoléon, qui pénétrait ses desseins, voulut alors lui porter le coup décisif et l'expulser de ce royaume avant qu'elle eût le temps d'en faire, comme de tant d'autres points du globe, un comptoir de la métropole. Tout le nord de l'Europe était, par son adhésion au système continental, l'allié de l'Empereur contre la Grande-Bretagne; il pouvait donc tout à son aise concentrer son attention sur le Portugal, seul point du continent qui ne fût pas fermé aux produits anglais.

Ainsi c'était le dernier acte de ce grand drame qui allait se jouer, et l'Angleterre prépara toutes ses ressources pour sortir victorieuse d'une lutte où, comme nous l'avons déjà dit, il ne s'agissait pas seulement pour elle d'une importante question politique, mais encore de sa propre existence.

Avant d'entamer le récit des événements qui suivi-

rent cette résolution de l'Empereur, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'état des deux partis dans la Péninsule, sur leurs forces, l'emplacement de leurs troupes, et l'esprit de la population au commencement de l'année 1810.

L'Espagne en deçà de l'Èbre avait primitivement été divisée en quatre gouvernements ; bientôt après on en ajouta deux autres : le premier, sous le duc de Tarente, était formé de la Catalogne et avait pour chef-lieu Girone ; le deuxième, sous le général Suchet, avait son siége à Saragosse et comprenait l'Aragon ; le troisième, aux ordres du général Dufour, s'étendait dans la Biscaye et avait pour chef-lieu Pampelune ; le quatrième, confié au général Thouvenot, comprenait les provinces basques et avait pour chef-lieu Saint-Sébastien ; le cinquième, sous le général Dorsenne, s'étendait dans la Vieille-Castille et avait pour chef-lieu Burgos ; le sixième enfin, donné au général Kellermann, avait son siége à Valladolid. Cette création était un acheminement vers la domination immédiate de Napoléon. Les généraux gouverneurs avaient reçu l'ordre d'obéir à Joseph, mais seulement pour la forme, et de prendre leurs instructions auprès du ministre de la guerre français. Leurs ressources en argent et en nature étaient affectées à l'entretien des corps désignés par l'Empereur, car dans sa préoccupation constante d'exonérer le trésor impérial, il n'avait fixé qu'à deux millions par mois l'abonnement pour la guerre d'Espagne. Toutes les autres troupes étaient réparties en 9 corps, formant 4 armées distinctes, dont une en Andalousie ; l'autre plus faible, aux environs de Madrid ; la troisième en Aragon, et la quatrième en Catalogne.

Le duc de Dalmatie commandait la première, nommée aussi armée du Midi, formée des 1er, 4e et 5e corps et de la division de réserve du général Dessolle, le tout formant environ 60,000 hommes. Le 1er corps bloquait Cadix ; le 4e protégeait Grenade et Malaga contre les entreprises du général Freyre, et le 5e surveillait de Séville, comme centre, la contrée que menaçaient Contreras et Ballesteros. Cordoue et Jaën étaient occupés par le général Dessolle.

Le 2e corps, aux ordres de Reynier, concentré à Truxillo, couvrait la vallée du Tage, et faisait face au général Hill, qui, avec 13,000 hommes, protégeait Badajoz et occupait Portalegre et Elvas. Le 6e corps tenait la province de Salamanque et bloquait la place de Ciudad-Rodrigo, en face de l'armée portugaise, dont l'avant-garde campait sur la Coa. Le 8e s'étendait dans le royaume de Leon, depuis la ville de ce nom jusqu'à Valladolid. Ces trois corps étaient destinés à former l'armée de Portugal, et attendaient qu'un maréchal désigné par l'Empereur vînt en prendre le commandement en chef.

Le 3e corps, d'environ 22,000 hommes, allait recevoir un matériel de siége à Saragosse pour réduire Lerida et Mequinenza, couverts par l'armée catalane. Le 7e corps, fort de 34,000 hommes, formé des troupes du 1er gouvernement, à peine remis des fatigues du siége de Girone, bloquait Hostalrich avec une de ses divisions, et le duc de Tarente s'apprêtait à descendre avec les autres sur l'Èbre pour couvrir le siége de Lerida. Le roi Joseph occupait Madrid avec une vingtaine de mille hommes composés de sa garde (4,000 Français d'élite), de 2 régiments d'infanterie étrangère, et

4 d'infanterie nationale, de divers bataillons et détachements dépendant de l'armée du midi, et des 6ᵉ et 8ᵉ corps. La sphère d'activité de l'armée du centre s'étendait sur un rayon de 10 myriamètres autour de la capitale (voy. *Pièces justificatives, nº* II).

Indépendamment de ces 4 armées, le général Bonet, avec 6,000 hommes, s'était établi à Oviedo, d'où il tenait en respect les Asturies. Le général Loison, à la tête d'une division de 7 à 8,000 hommes, campait sur les bords de l'Orbigo, et le général Seras, avec la sienne de pareille force, assurait dans la Biscaye et la Navarre les communications avec la France.

L'esprit des populations nous était partout aussi hostile qu'à l'origine de la guerre. Malgré la soumission apparente de plusieurs provinces, la force seule y maintenait cet état transitoire, qui n'est ni la paix ni la guerre. Obligées de nourrir à la fois leurs guérillas et nos troupes, elles étaient épuisées. Les bras manquaient pour la culture des terres, et les enrôlements forcés de l'insurrection diminuaient de jour en jour les faibles ressources de l'agriculture, seule richesse du pays. Le mode de perception des impôts y redoublait la gêne et augmentait l'embarras de nos troupes. Un décret du roi Joseph avait bien fixé laquotité des réquisitions au cinquième des productions du territoire occupé par notre armée; mais la répartition s'en faisait si mal, que quelques communes donnaient presque toutes leurs récoltes, tandis que d'autres ne versaient pas un hectolitre de céréales. La réception des denrées, leur manutention et les distributions étaient confiées aux agents de l'administration espagnole, et Joseph tenait beaucoup à cette manière de procéder, parce qu'elle sauvait du moins les appa-

rences ; mais à Astorga et dans beaucoup d'endroits les employés français en avaient été chargés sur le refus de l'administration espagnole. Le recouvrement des contributions en argent éprouvait beaucoup moins d'obstacles. Ce fait seul aurait dû ramener au principe d'une bonne administration, qui accepte le moins possible les payements en nature, évalue numérairement leur quotité au taux reconnu dans le pays, et nourrit la troupe au moyen d'achats directs. La justice d'ailleurs réclamait cette mesure, car la réquisition en nature n'atteint jamais le propriétaire assez heureux pour vendre ses denrées, et tout le poids en retombe sur celui qui les garde dans ses greniers. L'argent en circulation eût d'ailleurs ravivé le commerce, et le paysan aurait travaillé davantage, puisque c'était le seul moyen de diminuer ses charges.

Les alliés étaient relativement dans une position bien plus favorable. Les subsistances leur arrivaient facilement par mer, et la population savait trouver pour eux des secours, là où nous ne rencontrions que la ruine et le mauvais vouloir. Maîtres du Portugal, unis aux Espagnols par une haine commune contre la France, tenant en leur pouvoir quelques points importants de la Péninsule, les Anglais avaient 6 armées distinctes. La plus considérable, sous les ordres de lord Wellington, composée de l'armée régulière portugaise et de troupes indigènes et allemandes au service britannique, s'élevait, dit-on, à 45,000 hommes. Elle campait sur le haut Mondego et la Coa. Le général anglais en avait détaché sur sa droite une forte division pour faire face, comme on l'a déjà dit, au 2e corps. Le marquis de la Romana commandait une armée espagnole de 30,000

hommes, dont 26,000 d'infanterie et 2,000 de cavalerie. Sa gauche, composée des divisions Mendizabal et Carlos O'Donnel, s'appuyait à Castel de Vide et à Albuquerque; sa droite, composée des divisions Ballesteros et Contreras, à Badajoz, où le centre fournissait une garnison. Le général Blake défendait Cadix à la tête de 12,000 hommes. Le général Freyre commandait aux environs de Murcie un corps de 15,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie. L'armée territoriale de Catalogne, aux ordres d'Henry O'Donnel, forte de 30 à 35,000 hommes, n'en pouvait réunir plus de 10 à 12,000 à la fois pour opérer dans les districts menacés. Enfin, le général O'Mahy occupait la Galice avec un corps de 12 à 13,000 hommes de toutes armes. Les deux masses principales, destinées à frapper les coups décisifs, étaient, comme on le voit, sur la frontière du Portugal entre le Tage et le Duero, séparées par la Coa.

Ainsi, à l'exception du Portugal, de la Galice, et des royaumes de Murcie et de Valence, nous occupions toute la Péninsule, mais les Anglais avaient un pied au Ferrol, à Cadix, à Carthagène, à Lisbonne, et de toutes les places maritimes Barcelonne seule leur manquait. Ils ne pouvaient mettre en ligne que 170,000 combattants; nous avions sur eux, même en défalquant les 86,000 hommes nécessaires à la garde de nos lignes d'opération, une supériorité numérique de 100,000 hommes; toutefois si l'on tient compte des innombrables ordenanzas portugaises et guérillas espagnoles qui agissaient sans cesse sur nos flancs et sur nos derrières, on verra que cette supériorité était illusoire, et que la balance des forces penchait de leur côté.

Les hostilités recommencèrent avec l'année 1810. Le roi Joseph voulant profiter de la retraite des Anglais en Portugal, qui laissait les provinces du midi découvertes, se porta en Andalousie avec 50,000 hommes, s'empara de Séville presque sans coup férir, et soumit la province, qui lui procura en abondance des ressources de tous genres.

Bientôt après, les nouveaux renforts venus de France permirent d'étendre le cercle des opérations, et pendant que le duc de Bellune bloquait Cadix, le duc d'Elchingen se préparait à faire le siége de Ciudad-Rodrigo. Le 8e corps, commandé par le duc d'Abrantès, arrivait dans cet intervalle à Valladolid, et le général Clausel put commencer le siége d'Astorga. Cette petite ville, fort utile aux Espagnols comme point d'appui et lieu de dépôt au débouché des montagnes de la Galice, avait été réoccupée par eux à la fin de juillet 1809, lors du mouvement de concentration de nos troupes pour la bataille de Talaveyra. Le marquis de la Romana, après l'avoir mise en état de défense, y avait laissé une garnison de 3,000 hommes bien approvisionnée. Elle tomba entre nos mains le 21 avril 1810, après 21 jours de tranchée. Dans l'Aragon, le duc de Castiglione assiégeait Lérida et Mequinenza et prenait Hostalrich.

La campagne s'annonçait donc heureusement, et tout faisait présager un succès définitif pour les armes françaises, quand on apprit que l'Empereur venait d'ordonner la création d'une armée de Portugal.

A la vue de l'important rassemblement de troupes envoyées en Espagne, on crut pendant quelque temps que Napoléon en prendrait le commandement, comme il l'avait annoncé à l'ouverture de la session du corps

législatif. Mais soit qu'il voulût goûter un peu de repos auprès de Marie-Louise, soit qu'il désirât surveiller de plus près la politique des cabinets du Nord, il resta à Paris et jeta les yeux sur Massena comme le plus capable parmi ses lieutenants de le remplacer.

Le maréchal avait déjà commandé de grandes armées, et s'était acquis entre tous une juste réputation dans la guerre de montagne, par ses exploits dans la rivière de Gênes, en Carinthie, en Helvétie et dans les Calabres. Quinze jours après le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse d'Autriche, un décret du 17 avril 1810 ordonna la formation d'une armée destinée à soumettre le Portugal, et en nomma Massena général en chef. Le premier mouvement du maréchal fut de refuser cet honneur. Il savait que les lieutenants de Napoléon n'obéissaient qu'à lui seul, et se dédommageaient de cette espèce de contrainte en affectant loin de lui l'indépendance la plus absolue. Il avait entendu parler du caractère difficile du duc d'Elchingen, et l'amour-propre du duc d'Abrantès était proverbial. D'un autre côté, les gouverneurs de la province se jalousant, s'entr'aidaient avec répugnance. Il s'ouvrit d'abord au major général. Ce funeste penchant à l'individualisme ne pouvait-il pas faire échouer ses combinaisons, ou tout au moins entraver l'exécution des ordres de l'Empereur? Comment des hommes ayant eux-mêmes commandé en chef ne se trouveraient-ils pas humiliés d'être employés en sous-ordre? N'eût-il pas été préférable de former de la fusion des trois anciens corps une armée nouvelle à laquelle Massena eût donné des généraux de son choix avec l'approbation de l'Empereur? N'était-il pas indispensable qu'un gé-

néral en chef pût compter sur ses lieutenants comme sur lui-même, et pourrait il avoir pleine sûreté s'ils servaient sous ses ordres à contre-cœur? Certes, il rendait pleine justice aux talents du duc d'Elchingen; mais il craignait son humeur jalouse : le duc d'Abrantès n'était pas sans quelque lustre; mais général en chef de la première expédition de Portugal, déploierait-il du dévouement, et verrait-il sans envie cueillir par un autre des lauriers où il n'avait essuyé que des revers?

Le prince de Wagram essaya de rassurer le maréchal. « Les ordres de l'Empereur, disait-il, étaient positifs; ils ne laissaient pour personne matière à contestation. Lorsqu'il déléguait son autorité, l'obéissance devenait un devoir ; quel que pût être au fond l'orgueil des ducs d'Elchingen et d'Abrantès, ils se rendraient assez justice l'un et l'autre pour ne pas mettre leur épée sur la même ligne que celle du vainqueur de Zurich. »

Ces raisons ne convainquirent pas Massena. On n'était plus au temps où les armées, comme des familles bien unies, n'avaient qu'une volonté, celle de faire réussir par le dévouement de chacun de leurs membres les entreprises du général en chef : le mobile des vertus militaires avait changé; on combattait toujours pour la gloire, mais sans l'abnégation des premiers temps de la République. Une vanité excessive aveuglait beaucoup de généraux sur leur mérite réel, les révoltait contre toute autorité, et pouvait les entraîner jusqu'à compromettre le salut commun pour le triomphe de leurs propres idées. Le maréchal confia ses appréhensions à l'Empereur, et ne lui cacha aucun des motifs qui le portaient à refuser sa nouvelle mission. Il représenta qu'il était d'un âge avancé; que sa santé, affaiblie par

tant de fatigues, lui avait donné dans les deux dernières campagnes de sérieux avertissements, et que, languissant comme il l'était, il ne pourrait peut-être pas déployer l'activité nécessaire à l'exercice de cet important commandement. L'insubordination des généraux, surtout, l'effrayait, car il ne se sentait plus de force à soumettre comme autrefois les volontés rebelles. D'autre part, aurait-il à sa disposition les moyens suffisants pour lutter avec avantage contre un ennemi abondamment pourvu? A une époque dont il conservait d'amers souvenirs, il s'était vu aussi chargé d'un commandement épineux ; quelle récompense en avait-il retiré?... cette leçon sévère ne devait-elle pas lui servir? s'il voulait oublier le passé par dévouement pour l'Empereur et la France, ses forces tromperaient peut-être son courage, car il lui fallait un repos d'une certaine durée pour soigner le peu de santé qui lui restait. Il priait donc l'Empereur de jeter les yeux sur un autre maréchal qui serait heureux et fier de cette marque de confiance.

Napoléon se souvint de l'ascendant qu'il exerçait sur le caractère facile de Massena; merveilleusement initié au jeu des passions humaines, il déploya toutes les séductions de son laisser-aller de commande, et détruisit une à une les craintes du maréchal.

« Vous êtes dans un mauvais jour, mon cher Mas-» sena, lui dit-il; vous voyez tout en noir, et vous-» même et ce qui vous entoure. A vous entendre, on » dirait que vous êtes à moitié mort. Votre âge? belle » raison! Combien avez-vous de plus qu'à Essling? » Votre santé? l'imagination ne joue-t-elle pas un grand » rôle dans son affaiblissement? Êtes-vous plus malade » qu'à Wagram? sont-ce des rhumatismes qui vous

» tourmentent? dit-il en riant. Le climat du Portugal est
» aussi chaud et aussi sain que celui de l'Italie, et il
» vous remettra promptement sur vos jambes avec l'agi-
» lité de la jeunesse. Quant aux ressources, reprit-il
» d'un air sérieux, rien ne vous manquera : vous aurez
» tout à votre disposition. En Portugal vous serez maître
» absolu, et vous ferez vous-même vos préparatifs pour
» ouvrir la campagne. Ne me parlez donc pas de l'in-
» suffisance des moyens. D'ailleurs ce n'est pas au dé-
» fenseur de Gênes, au prince d'Essling à se préoccu-
» per de ces obstacles, il faut laisser cela aux généraux
» qu'un rien arrête. — Dans votre humeur noire, vous
» faites un retour sur l'époque qui vous rappelle une
» disgrâce, dites-vous. Vous disgracié! Cela pourrait
» me faire croire que vous êtes malade en effet. Lais-
» sez donc le passé et ne songeons qu'au temps présent:
» il réclame à grands cris vos talents et votre énergie.
» Qui pourrais-je envoyer en Portugal pour rétablir
» mes affaires compromises par des maladroits, sinon
» celui qui les a toujours réparées? Est-ce que vous
» n'êtes pas l'homme des circonstances difficiles, des
» cas désespérés? Et vous iriez me faire défaut quand
» vous seul pouvez me tirer d'embarras! Puis-je en
» effet quitter Paris maintenant? Je vous envoie en Por-
» tugal à ma place, et vous me refuseriez sous de fu-
» tiles et imaginaires prétextes! Vous craignez l'insu-
» bordination des généraux mis sous vos ordres? Ces
» hommes qui vous font peur, mon cher maréchal, ont,
» il est vrai, un caractère bouillant, emporté, mais je
» ne vois pas là de motifs suffisants pour les enlever aux
» troupes qu'ils ont conduites depuis trois ou quatre ans
» à la victoire : ils ne sont pas d'ailleurs vos ennemis

» personnels; au contraire : le respect et la reconnais-
» sance ont dû déjà vous les attacher. N'avez-vous
» pas applaudi aux débuts de Junot, et ne sont-ce
» pas vos bons témoignages qui ont valu à Ney le
» grade de général de division? Mais supposons-les
» ingrats; pensez-vous qu'ils puissent vous désobéir
» impunément, qu'ils osent ainsi encourir ma disgrâce?
» Tranquillisez-vous donc à leur égard, et au lieu de
» vous forger des chimères, songez plutôt au parti que
» vous pourrez tirer de leur mérite particulier. Ney est
» un général d'avant-garde : si ses conceptions dans le
» cabinet sont faibles, il rachète ce défaut sur le ter-
» rain ; il manie aussi bien l'infanterie que la cavalerie :
» il vous sera très-utile, et vous n'aurez pas besoin de
» stimuler son ardeur. Quant à Junot, il est moins ha-
» bile que brave, mais il a fait la première expédition,
» et doit bien connaître les hommes et les choses. Il
» vous fournira des renseignements précieux sur la na-
» ture du terrain, les ressources et les personnages
» influents du pays. Partez donc avec confiance ; tout
» ira mieux que vous ne pensez. Avec de la prudence
» et de la fermeté, les obstacles que vous redoutez
» s'aplaniront. Vous en avez surmonté de bien plus
» grands. Adieu : en vous rendant à l'armée, arrêtez-
» vous à Vittoria, à Burgos, à Valladolid, pour prendre
» une parfaite connaissance de l'état des affaires, et
» particulièrement dans le nord de la Péninsule ; im-
» primez-leur une bonne direction, et n'oubliez pas que
» vous me représentez. »

Napoléon unissait la finesse italienne à la grâce française ; il était irrésistible dans ses moments d'expansion et d'amitié, et lorsqu'il jouait le sentiment, il subjuguait

les plus défiants. Massena s'abandonna donc encore une fois à ses promesses, et, comme en 1800, accepta un commandement dont il ne devait retirer que déboires et désagréments. Aussitôt le prince de Wagram lui adressa ses premières instructions.

L'armée devait se composer des 2e, 6e et 8e corps, mais le 2e se trouvait encore sur la rive gauche du Tage, où il opérait de concert avec l'armée du Midi ; il ne pouvait donc effectuer que plus tard sa jonction avec les deux autres. Il était enjoint à ceux-ci de continuer à occuper les provinces où ils cantonnaient, et d'en utiliser les ressources pour leur entretien et leur solde.

La circonscription territoriale de l'armée de Portugal comprenait, outre la vieille Castille, les provinces de Soria, de Santander, des Asturies, de Léon, de Valladolid, de Palencia, de Zamora, de Salamanque et d'Avila. Les gouverneurs et les généraux commandants, qui s'y trouvaient stationnés devaient être aux ordres du maréchal jusqu'après l'entrée de son armée en Portugal. Il n'avait jusqu'alors qu'à tenir en échec les 45,000 Anglo-Portugais, commandés par Wellington, les suivre s'ils franchissaient la frontière du Portugal, et les battre à la première occasion. Au contraire si les alliés se tenaient sur la défensive, l'Empereur entendait que Massena assiégeât Ciudad-Rodrigo, protégeât le général Bonet dans les Asturies, et enlevât Astorga afin de rejeter les insurgés espagnols en Galice. Il pensait que son lieutenant, en menaçant constamment le général anglais de marcher sur Lisbonne, l'empêcherait de se glisser dans la vallée du Tage vers Madrid, ou de passer le fleuve pour se porter en Andalousie. C'était en le harcelant sans cesse qu'il le

détournerait de ces projets. Mais si malgré ces précautions Wellington prenait l'un de ces partis, Massena devait le suivre à la piste et le mettre entre deux feux. On assurait le maréchal qu'il trouverait à Salamanque environ 300 caissons des équipages militaires qu'il pourrait charger de biscuit, afin d'être en mesure de pénétrer en Portugal au commencement de mai.

Quoique l'Empereur eût témoigné le désir que les 6e et 8e corps s'avançassent par la rive droite du Tage, tandis que le 2e marcherait par Badajoz et Elvas, il ne s'était pas formellement expliqué à ce sujet. Le prince de Wagram annonçait l'envoi ultérieur du plan d'opérations et la nomination d'un maréchal au commandement des troupes stationnées dans le nord de l'Espagne, et qui ne feraient pas partie de l'armée d'invasion. L'instruction recommandait à Massena d'avoir des communications suivies avec le 3e corps qui tenait Sagarosse, avec le 7e qui opérait en Catalogne et avec l'état-major du roi à Madrid dont il serait néanmoins indépendant. La division de la garde impériale allait provisoirement s'établir à Burgos, et elle y resterait jusqu'au moment où elle serait appelée à l'armée de Portugal. Le maréchal devait être rendu à Valladolid à la fin du mois et répandre le bruit à Bordeaux et à Bayonne qu'il allait entrer directement en Portugal avec une armée de 80,000 hommes bien approvisionnée.

L'Empereur avait nommé l'ordonnateur Lambert, intendant général, et laissé à Massena le choix de son chef d'état-major, ainsi que des commandants de l'artillerie et du génie. Pour remplir le premier poste, le maréchal demanda le général Fririon, homme entendu, laborieux et modeste, et il eut de la peine à l'obtenir,

parce que le ministre de la guerre voulait le garder près de lui. Les rapports de service qu'il avait déjà eus avec Éblé le lui firent préférer pour commander l'artillerie, à d'autres plus en réputation peut-être, mais doués de moins de talent réel, de modestie et de dévouement. Il demanda, pour commander l'arme du génie, le général Lazowski, qu'il avait regretté ne pas avoir dans la campagne d'Autriche. Cet officier, sans être un Cormontaingne ou un Filley, était du moins excellent ingénieur de campagne, entendait bien la guerre de retranchements, et faisait habilement les reconnaissances, mérite que Massena appréciait d'autant plus, qu'à cette époque on avait peu de véritables officiers d'état-major. Ils lui furent accordés l'un et l'autre sans difficulté.

Le maréchal quitta Paris le 29 avril, s'arrêta à peine à Bordeaux et à Bayonne, et arriva le 6 mai à Vittoria. Il trouva la Biscaye en émoi par suite d'une fausse alerte. Le général Barthelemi, commandant à Santander, ajoutant foi à un prétendu débarquement d'Anglais à San Martino de las Arenas, avait craint d'être enlevé par le Marquesito et un autre chef de bande qui inquiétaient les environs. Le maréchal ordonna aussitôt au général Seras de marcher droit aux Anglais avec toutes ses forces, et de les contraindre à se rembarquer. Il était à Vittoria pour attendre le résultat de ce mouvement, lorsque, le 7, Seras lui en fit connaître l'inutilité.

Massena ne s'arrêta à Burgos que le temps nécessaire pour prendre des renseignements sur l'état de cette province, qui était assez tranquille. Il arriva le 10 à Valladolid, où il reçut les premières lettres des chefs de corps destinés à faire partie de l'armée de Portugal.

Celle du duc d'Elchingen était conçue de manière à dissiper ses premières craintes. « Dans une circonstance » où je me trouve passer en sous-ordre, disait-elle, j'ai » du moins à me féliciter que ce soit avec vous, et je » me plais à reconnaître l'excellence du choix de Sa » Majesté. » Il assurait ensuite Massena de son zèle à le seconder pour atteindre promptement le but marqué par l'Empereur, et promettait de ne laisser échapper aucune occasion de justifier la confiance, et de mériter l'amitié du général en chef; le duc d'Abrantès protesta de son respect et de son dévouement. Quant au général Reynier, il se félicita de se trouver une seconde fois sous les ordres de Massena. On verra bientôt quelles furent les plus sincères de toutes ces protestations.

Le premier soin du maréchal fut de prendre une connaissance approfondie de la situation des trois corps de son armée.

Le 2e, formé des divisions d'infanterie Merle et Heudelet, et de 2 divisions de cavalerie, dont une commandée par le général Lahoussaie, présentait un effectif de 16,298 combattants et de 18 bouches à feu. Il se composait d'excellentes troupes, n'ayant pas reçu de conscrits depuis plus de deux ans. On pouvait le renforcer de 3 à 4,000 hommes, en rappelant de Madrid et des provinces du Nord plusieurs bataillons et détachements qui y avaient été retenus. Son habillement était délabré, et il aurait fallu trois millions pour mettre la solde au courant. L'Estramadure, que ce corps occupait alors, pouvait à peine lui fournir sa subsistance journalière. Il n'avait pas de magasins; il manquait d'effets de linge et de chaussure, et ne pouvait ouvrir la campagne en Portugal, sans être pourvu d'un équipage d'artillerie

de montagne et de chevaux pour l'artillerie de ligne et les équipages militaires. Depuis son entrée en Espagne il n'avait obtenu ni décorations, ni avancement, malgré le nombre des vacances ouvertes dans ses rangs; les plus beaux traits de bravoure et de dévouement étaient restés sans récompense, et presque tous les anciens légionnaires avaient péri aux affaires de la Corogne, de Braga et d'Oporto.

Le 6ᵉ corps présentait une force de 27,712 hommes et 30 bouches à feu. Le général Marchand formait le blocus de Ciudad-Rodrigo avec les brigades Maucune et Marcognet, entre Pedro di Toro et Zamora. Le général Mermet fournissait la brigade Labassée au blocus, ainsi que les dragons du général Cavrois, qui se tenaient de Santi-Spiritu à Contro. La brigade Bardet formait la garnison de Salamanque; la division Loison avait la brigade Ferrey campée devant Ciudad-Rodrigo, à droite de la route de San Felice, et la brigade Simon à San Felice, Vitugadino, Zamora et Ledesma. Les flanqueurs observaient la route de Plasencia. Le général Milet avait une brigade de dragons entre Alba de Tormes, Ledesma et Peñaranda, et une autre brigade à Zamora, Toro et Canta la Piedra. Le parc et l'artillerie de siége étaient à Salamanque sous la garde de la légion hanovrienne. Ce corps était presque entièrement composé de vieilles troupes endurcies aux fatigues et pleines d'ardeur. La taille élevée des soldats de quelques-uns de ces régiments les eût fait prendre pour des grenadiers. Leur habillement avait souffert sans que son délabrement néanmoins ôtât rien à leur tournure martiale. L'armement était en bon état, la solde au courant, mais les fonds de masse se trouvaient arriérés de 5 à 6 mois,

et l'on avait grand besoin de souliers. La cavalerie était assez bien montée, mais il fallait à l'artillerie et aux équipages de fortes remontes, et la caisse ne contenait aucun fonds pour y pourvoir. Le duc d'Elchingen, après avoir épuisé les ressources des environs de Ciudad-Rodrigo, faisait alimenter ses troupes par les magasins de Salamanque, que la Vieille-Castille n'approvisionnait pas sans difficulté. Quoiqu'il y eût encore des dépôts considérables de blé, de farine et d'orge à Aranda, on prévoyait déjà l'époque où ils ne suffiraient pas aux besoins journaliers.

Le 8e corps, fort de 23,905 hommes et de 36 pièces, comptait 3 divisions d'infanterie et une de cavalerie.

La 1re d'infanterie se composait des brigades Ménard, Taupin et Godard, formées de conscrits ; elle occupait la province de Leon et tout le pays compris entre l'Orbigo et l'Esla jusqu'à Benavente inclusivement. Le général Lagrange tenait Valladolid avec sa division. Celle du général Solignac occupait Astorga, Banera, Benavides et Castrillo. La cavalerie aux ordres du général Trelliard avait à Fuentes-Celada la brigade Sainte-Croix, qui battait le pays entre l'Orbigo et la Sarra ; le général Bessières occupait avec la sienne, Medina del Campo, et la brigade Bron couvrait Valenza de don Juan Sahagun à Valiera. Le parc d'artillerie et les équipages étaient à Valladolid. On voit par là, que la ligne des cantonnements de ce corps s'étendait depuis cette ville jusqu'à Leon, où il appuyait la division Bonet dans les Asturies.

La totalité de l'infanterie se composait de troupes neuves ; c'étaient des bataillons provisoires qui n'avaient pas leur complet d'officiers. Depuis leur entrée en Espagne, l'assaut d'Astorga avait été la seule affaire sé-

rieuse à laquelle ces jeunes troupes eussent assisté. Leur habillement et l'équipement se trouvaient en assez bon état. La cavalerie récemment venue de France comptait dans ses rangs beaucoup de vieux soldats; elle était assez bien montée, mais l'habillement et l'armement exigeaient de grandes réparations. Le personnel de l'artillerie consistait en 5 compagnies, dont 2 à cheval et une de pontonniers. Le nombre des soldats du train était insuffisant. Il fallait pour le matériel d'artillerie 1,080 chevaux de trait, et l'on n'en avait que 900, dont une centaine encore à réformer. L'approvisionnement des cartouches d'infanterie n'aurait pas suffi à une affaire générale. Ce corps vivait au jour le jour aux dépens du pays; seulement 2 bataillons d'équipages militaires qui lui étaient attachés attelaient 254 caissons chargés de biscuit et d'effets d'ambulance. Il avait dans ses hôpitaux 2,700 malades ou blessés dépourvus de tout. La solde payée jusqu'au 1er avril, il restait en caisse plus de 600,000 francs.

L'armée avait à Valladolid, à Leon et à Astorga des magasins contenant 120,000 rations de biscuit, 120 quintaux métriques de farine, quelques-uns de riz, et seulement 2,700 rations d'eau-de-vie.

Dans le ressort de l'armée de Portugal, un fâcheux inconvénient aggravait encore le mode vicieux employé pour la rentrée des contributions. Les généraux commandants de corps, s'arrogeant le droit d'en frapper en dehors de celles que décrétait le roi, achevaient ainsi de ruiner le pays et nous mettaient dans l'impossibilité d'y subsister. L'exemple de ce qui arriva dans la Vieille-Castille démontrera suffisamment la funeste conséquence du pouvoir sans contrôle de ces généraux.

Lorsque le général Cacault prit le 20 mars le commandement de cette province, toutes les caisses contenaient à peine 108,000 francs, mais en homme d'expédients, il assembla la Junte et lui intima l'ordre de pourvoir aux besoins de l'armée française qui exigeaient 5,400,000 francs. Elle se récria sur l'énormité de cette somme; toutefois sans s'arrêter à sa réclamation, il fit dresser le tableau des communes retardataires, et autorisa l'intendant général à les frapper d'une amende de 250,000 francs; puis, il se chargea du recouvrement de l'impôt principal et de la surtaxe. Il disposa les 6 à 7,000 hommes qu'il commandait en colonnes mobiles de manière à donner la chasse aux insurgés et à forcer les communes à payer leur arriéré. Il avait déjà réuni une somme assez considérable, lorsque le duc d'Abrantès frappa une nouvelle contribution de 1,500,000 francs. Cacault fit bien quelques observations, mais elles furent mal accueillies, et afin de rendre la perception moins dure, il n'exigea cette somme qu'à titre d'emprunt remboursable sur le produit des versements mensuels. Malgré ces ménagements, il n'en rentra qu'une faible partie. Il y avait en caisse 275,427 francs; sous quatre jours les communes devaient en verser 108,000 autres, et le général Dorsenne, qui allait lui succéder, avait donc encore 1,750,000 francs à faire rentrer. Mais le pays était ruiné, les bras manquaient pour cultiver la terre, son unique ressource. La population virile, en armes contre nous, interceptait toutes les routes, situation fâcheuse à laquelle la formation des gardes civiques par enrôlement n'avait pas peu contribué. Les insurgés parcouraient les communes et enlevaient les hommes de 16 à 40 ans, disant que puisqu'il fallait servir,

il valait mieux marcher contre les Français qu'avec eux.

Massena, après avoir pris connaissance de tous ces détails, annonça son arrivée à l'armée par la proclamation suivante :

« Soldats des 2e, 6e et 8e corps,

» L'Empereur, en me confiant le commandement de » son armée de Portugal, a voulu m'associer à la gloire » que vous allez acquérir dans cette nouvelle expédition. » Vous savez que la discipline et l'obéissance sont les » premiers garants de la victoire. Quels obstacles résis- » teraient donc à votre valeur, si vous observez une » subordination rigoureuse, dans les camps, dans les » marches et dans les combats.

» Vous trouverez toujours dans ma conduite et dans » celle de vos chefs, mes camarades, l'exemple de la » persévérance dans les difficultés. Fatigues, privations » et gloire, tout sera commun entre nous, et nous jus- » tifierons la confiance qu'a l'Empereur dans notre dé- » vouement. »

A peine le duc d'Elchingen fut-il informé de l'arrivée du général en chef à Valladolid, qu'il lui écrivit lettre sur lettre pour le presser de prendre un parti relativement aux prochaines opérations. En même temps il réclama du duc d'Abrantès des moyens de transport, l'engagea à fournir les garnisons de Zamora et de Toro, et à établir les postes de correspondance entre Valladolid et Salamanque, se contentant de donner avis à Massena pour la forme de ces ordres plus qu'indiscrets. Il était, disait-il, certain de prendre Ciudad-Rodrigo et de déjouer toutes les manœuvres des Anglo-Portugais, pourvu que le 8e corps vînt s'établir à 3 ou

4 marches derrière lui, de manière à pouvoir lui prêter la main; une marche combinée des deux corps sur Viseu, où il prétendait que Wellington avait son quartier général, devait décider de la campagne et mettre en défaut ses combinaisons défensives. « Je pense, écri» vait-il, qu'il faudrait faire ouvrir la tranchée devant » Ciudad-Rodrigo, y laisser une division de 5,000 hom» mes avec quelques pièces de campagne, et, au lieu » de commencer le feu sur cette place, envoyer l'artil» lerie de siége dans le fort de Salamanque, et marcher » sur Viseu, si toutefois les Anglo-Portugais acceptaient » le combat, ce dont je doute fort. On pourrait ensuite » faire tout à son aise le siége de Ciudad-Rodrigo et » d'Almeida, pousser des partis sur les points les plus » essentiels du Portugal, et commencer à désarmer et » pacifier le pays. »

Massena lui répondit qu'il irait bientôt le rejoindre et causer du plan qu'il proposait. Il se rendit en effet quelque temps après devant Ciudad-Rodrigo accompagné du duc d'Abrantès, et fut reçu par le duc d'Elchingen avec une froideur cérémonieuse, dont il feignit de ne pas s'apercevoir. Il se fit rendre compte de l'état de la place et des préparatifs du siége. Il s'en fallait de beaucoup que les éléments nécessaires fussent déjà rassemblés. Le parc contenait 50 bouches à feu de toute espèce et de tout calibre, environ 23,000 boulets, et 1,500 bombes ou obus, 118,000 kilogrammes de poudre, et 36,000 cartouches d'infanterie. Les moyens de transport se bornaient à 524 voitures délabrées, et incomplétement attelées avec des chevaux ruinés. Quant aux approvisionnements de bouche, on avait réuni à grand' peine 7,000 hectolitres de froment et d'orge, 3,700

quintaux métriques de farine, 300,000 rations de biscuit, 20,000 d'eau-de-vie, et enfin 219 bœufs.

On ne pouvait compter sur les ressources de la contrée, car Ciudad-Rodrigo est situé au milieu d'un pays aride et désolé, qui présente l'aspect d'un véritable désert dans un rayon de 12 myriamètres. Cet état de choses n'était certes pas de nature à décider Massena; il retourna à Salamanque plus convaincu que jamais de la nécessité d'ajourner le siége, instruisit le major général de tout ce qu'il avait vu de ses propres yeux et entendu de la bouche du duc d'Elchingen, et demanda qu'on fît occuper Valladolid par une division indépendante de l'armée active. Soit qu'il se décidât à marcher à l'ennemi, soit qu'il se bornât à assiéger Ciudad-Rodrigo, ne fallait-il pas de toute nécessité maintenir la communication avec les Asturies et Valladolid, chose que l'accroissement et la hardiesse des bandes d'insurgés rendait de jour en jour plus difficile. La brigade Lamartinière, mise sous les ordres du général Kellermann, gouverneur de la Vieille-Castille, venait de partir pour Madrid; il aurait fallu la remplacer par celle de Cacault, que rendait disponible l'arrivée de la garde. Si Massena avait pu réunir le 8e corps au 6e, il eût écouté la proposition du duc d'Elchingen et attaqué les Anglais dans leurs positions; mais, comme dans les circonstances présentes il devenait nécessaire de laisser au moins une division entre Valladolid et Leon pour se lier à celle des Asturies, la faiblesse de l'armée ne lui permettait point de prendre l'offensive. La prudence lui conseillait donc de se borner au siége de Ciudad-Rodrigo, et de faire soutenir le duc d'Elchingen, pendant cette opération, par deux divisions du 8e corps.

Ce siége offrait d'ailleurs plus de difficultés qu'on ne se l'était d'abord imaginé. Ciudad-Rodrigo, mis dans un état respectable de défense, renfermait une garnison animée du plus ardent patriotisme. D'un autre côté, sans magasins, sans moyens de transport, sans munitions, avec un parc de siége incomplet, s'il fallait s'approvisionner par Bayonne, quels retards, quels embarras n'éprouveraient pas les opérations?

Au moment où Massena entretenait ainsi le major général, une dépêche datée d'Anvers lui annonça que l'Empereur retirait la Vieille-Castille de la circonscription de l'armée de Portugal, et en confiait le commandement supérieur au général Dorsenne, qui se trouverait vers la mi-juin à la tête de 16 à 17,000 hommes avec mission d'occuper Burgos et Aranda, et de couvrir par des colonnes mobiles les communications, tant avec Vittoria et la Navarre, qu'avec Valladolid. Cette disposition contraria fortement Massena; la Vieille-Castille, sans être florissante, n'était pas ruinée comme la plupart des autres provinces, et c'était de ses magasins qu'il tirait la plupart des approvisionnements de l'armée de Portugal.

En relisant cette dépêche, il se demanda si elle n'annulait pas ses anciennes instructions, et pria le major général de fixer d'une manière précise la nature de ses rapports futurs avec le général Dorsenne. Il regrettait que le duc d'Elchingen eût porté sans le consulter la plus forte partie de son corps sous Ciudad-Rodrigo, mais il ne l'avait pas rappelé de peur que l'ennemi n'envisageât cette marche rétrograde comme une marque de timidité. Massena, après un entretien avec le duc d'Abrantès, renforça la division Clausel du 9e de dragons

et la porta à Ledesma quand la division Solignac l'eût relevée à Leon et Benavente. Le général commandant cette dernière fut invité à réparer la brèche d'Astorga et à l'approvisionner pour une garnison de 1,000 hommes pendant un mois. Le général Lagrange reçut l'ordre de se rendre à Salamanque avec le parc d'artillerie, aussitôt que Clausel serait établi à Ledesma. La brigade de cavalerie du général Sainte-Croix prit poste entre l'Esla, Tormes et le Duero, de manière à pouvoir observer Alcañizas, et se porter sur Ledesma en cas de besoin. La brigade Bron établit la communication entre Ledesma et Salamanque, laissa un régiment dans cette ville, et en poussa une troisième sur Bejar; enfin la brigade Bessières fut mise à la disposition de Kellermann.

Par suite de ces mesures, les 6e et 8e corps auraient pu se réunir en 48 heures, et déjouer ainsi les tentatives des alliés. Mais comme il était important de ne pas découvrir les communications avec les Asturies, le général Bonet reçut l'ordre de prendre la ligne de Gijon, Oviedo et Sajares, et de retrancher et d'approvisionner ce dernier poste. De son côté, Kellermann, avec 4 bataillons qu'il attendait de Burgos, 2 régiments suisses sous son commandement et 2 de dragons que lui laissait le duc d'Abrantès, alla occuper Leon, Astorga, Rio-Seco, Palencia, Valladolid, et couvrir les communications avec Salamanque. Le duc d'Elchingen fut informé de ces dispositions, et invité à tout préparer pour l'ouverture de la tranchée vers la fin du mois.

Cependant, le général Dorsenne, arrivé à Burgos le 12 mai, remplaçait avec l'infanterie de la garde les troupes de Cacault qui devait passer à Santander sous les ordres de Bonet, et augmentait les garnisons de

Soria, Aranda et Lerma, où s'organisaient des rassemblements d'insurgés. Il prévint Massena qu'avant l'arrivée des renforts qu'il attendait de France, il ne pousserait point ses postes au delà de Villadrigo et Torquemada, à cause du Marquesito, qui rôdait dans les environs d'Aranda, pour enlever tous les hommes en état de porter les armes. . . . . .

Ces mutations du 8e corps n'empêchèrent point le général en chef de s'occuper sans relâche des subsistances, de la solde et des transports. Lambert n'était pas encore arrivé, et son absence se faisait sentir; Massena chargea provisoirement l'ordonnateur du 8e corps, Michaux, des fonctions d'intendant général, et lui ordonna de faire un état des caisses du 6e corps. La solde était alignée jusqu'au 1er mai, et il restait 303,700 francs; il défendit de toucher à ce fonds de caisse jusqu'à l'arrivée de Lambert, ainsi qu'aux approvisionnements de biscuit et de farine : il prescrivit de ne délivrer à l'avenir que pour 3 jours de vivres aux troupes qui se mettaient en marche, autorisa Michaux à prendre à Burgos ou à Valladolid 60,000 paires de souliers pour les 6e et 8e corps, et mit 40,000 francs à sa disposition pour les premiers besoins des transports. . . . .

Après avoir vu fonctionner ces principaux ressorts de l'administration, le général en chef retourna à Salamanque. Les embarras de sa position l'avaient déjà mis à même de connaître l'état de l'Espagne; un long séjour dans ce pays n'était pas nécessaire à un homme aussi rompu aux affaires pour juger qu'une des causes de nos revers venait de l'application exagérée de cette maxime de l'Empereur que la guerre doit nourrir la guerre. Comme nous l'avons dit, la facilité laissée aux

généraux de frapper des contributions n'avait pas tardé à ruiner le pays, et à le réduire au désespoir. Chaque jour l'agitation devenait plus alarmante et les bandes se multipliaient. Il fallait faire escorter les courriers et les convois; déjà l'on sentait la nécessité de retrancher les gites d'étape, et d'y mettre de petites garnisons. Les troupes n'étaient plus assez nombreuses pour maintenir les communications entre les provinces, ni la tranquillité dans les grandes villes, et c'était pourtant là le moindre mal. Le désaccord des généraux, la rapacité de quelques-uns, la négligence du plus grand nombre, telles étaient les véritables sources du malaise universel. Chaque gouverneur voyait la Péninsule entière dans sa province, le point le plus important et le plus menacé, dans celui qu'il occupait. Ainsi, loin de presser le passage des troupes destinées aux armées actives, de faciliter le transport des munitions de guerre et de bouche vers leur destination, sous les prétextes les plus frivoles, ils retenaient tous les détachements, et entassaient les approvisionnements. Massena appela l'attention du major général sur la nécessité d'extirper promptement le mal qui avait déjà poussé de si profondes racines. Il aurait désiré que l'Empereur, changeant de système, investît un seul général du commandement de tout le pays entre Bayonne et Madrid et des troupes indépendantes des armées actives. De Burgos, ce général eût pu diriger efficacement les colonnes mobiles nécessaires pour nettoyer les derrières de l'armée de Portugal, et rétablir la sûreté des communications avec la France et Madrid. Il pensait qu'en restreignant à 3 ou 4 le nombre des corps d'armée, il y aurait plus d'ensemble dans les opérations, et qu'il serait plus facile de

les réunir brusquement, afin de marcher sur les Anglo-Portugais pour les forcer à accepter bataille. Une grande victoire, remportée sur eux, dissoudrait plus sûrement et plus vite leur alliance qu'un grand nombre de succès partiels obtenus sur différents points.

Les embarras intérieurs provenaient principalement du peu d'autorité réelle du roi Joseph. En recevant la couronne d'Espagne, il eût été nécessaire, pour l'élever moralement aux yeux de ses sujets, qu'il fût en même temps investi du titre de général en chef des armées dans la Péninsule ainsi que cela avait eu lieu en 1806 lors de la conquête de Naples. Pour suppléer à son défaut de capacité militaire, il aurait fallu lui donner un major général qui sût se faire obéir. Or, le maréchal Jourdan, homme de guerre consommé, administrateur habile, esprit droit autant qu'éclairé, n'avait pas paru à la tête des armées actives depuis plus de 10 ans, et malheureusement l'armée impériale se souvenait moins de Fleurus que de Stockach. Quoique revêtu auprès du roi d'Espagne d'une charge semblable à celle qu'exerçait le prince de Wagram près de l'Empereur, il n'était pas en position de donner aux hommes et aux choses la meilleure direction possible. Modeste et plein de tact, il comprenait à merveille ce que Napoléon désirait de lui, et s'y conformait strictement. Aussi était-il moins un major général et un chef d'état-major qu'un conseiller intime. Il donnait franchement son opinion, mais n'insistait jamais qu'avec la plus grande réserve, pour ne point indisposer l'Empereur, dont il avait éprouvé la disgrâce après le 18 brumaire, le roi son ami, les maréchaux ses collègues, ou les généraux commandants, ses anciens frères d'armes. Ajou-

tons aussi que la composition de la cour n'avait pas peu contribué à souffler le mécontentement. Les ministres, à l'exception d'un seul, étaient Espagnols dans toute la force du terme, et remarquables seulement par leur antipathie pour les Français; la maison militaire du roi s'était en outre remplie d'une foule d'hommes obscurs, qui achevaient de le déconsidérer par le ridicule étalage de titres et de décorations, acquis sans tirer l'épée. Joseph et Massena étaient liés par une amitié de longue date resserrée dans la campagne de 1806. Lorsque le maréchal lui annonça son arrivée à Valladolid, le roi lui témoigna sa joie, car il espérait que le pacificateur des Calabres serait pour lui ce que Vendôme avait été pour Philippe V. Leurs rapports furent toujours empreints d'un abandon et d'une confiance réciproques, et certes, si cela eût dépendu de Joseph, l'armée de Portugal aurait certainement reçu des secours; mais tous ses ordres étaient regardés comme non avenus par les moindres personnages. En voici un exemple: le général Eblé pria le général Sénarmont, commandant l'artillerie des armées d'Espagne, de former un parc de réserve et des dépôts pour l'armée de Portugal; celui-ci fit la sourde oreille, et Massena s'adressa directement au roi, qui donna les ordres les plus précis à Sénarmont d'avoir égard à la demande d'Eblé; cependant, malgré son injonction pressante, l'armée de Portugal ne reçut pas un projectile, pas un seul baril de poudre de Madrid.

Depuis son arrivée à Valladolid, le maréchal avait tout fait pour se procurer des renseignements sur ce qui se passait en Portugal et au quartier général de son adversaire; mais ses tentatives étaient restées sans

résultat. Les émissaires ne rapportaient que ce que nos reconnaissances et nos patrouilles lui avaient déjà fait connaître. De loin en loin, il est vrai, des extraits de journaux anglais, donnés par la *Gazette de Lisbonne*, nous informaient des embarras suscités par l'Opposition aux projets du cabinet de Saint-James, et des entraves qu'elle mettait à leur exécution. Assez longtemps la prudence de lord Wellington l'avait fait louvoyer, mais lorsque, après la chute du ministère Castlereagh, il eut dans celui de Canning l'appui de son frère, il parvint à persuader le cabinet de l'impossibilité pour la France de soumettre jamais l'Espagne, tant que l'Angleterre y maintiendrait une armée de 30 mille hommes et que le Portugal en aurait une de 40 mille sur pied. Comme ce royaume était hors d'état d'entretenir un pareil nombre d'hommes sous les drapeaux, il proposa au gouvernement anglais d'en prendre la moitié ou les trois quarts à sa solde, de remplacer dans cette partie les officiers portugais par des officiers anglais, et de fournir à la régence des subsides suffisants pour la mettre à même de tenir le reste en bon état. Il l'engagea, en outre, à maintenir constamment à l'embouchure du Tage une flotte assez considérable pour recueillir l'armée britannique, et les troupes portugaises, en cas de malheur.

Le ministère ayant adopté ses propositions, Wellington s'appliqua à vaincre la résistance de la minorité de la régence portugaise, qui consentait bien à défendre le pays contre l'invasion, mais ne voulait pas abdiquer tout sentiment de dignité nationale et rendre le Portugal vassal de l'Angleterre. Lord Wellington commença par exiger que son autorité comme maréchal général du

royaume fût sans contrôle, et s'étendît sur les troupes réglées, les milices et les levées en masse, aussi bien que sur l'armée anglaise même. Cette autorité ne lui ayant pas été accordée sans restriction, il s'en dédommagea en nommant lord Beresford chef de l'armée portugaise. Il donna des officiers anglais aux troupes de ligne portugaises à la solde britannique, fit refluer les officiers portugais dans les milices, et imposa à toutes les deux les règlements d'exercice, de discipline et de service de l'armée anglaise. Il fit remettre en vigueur les anciennes ordonnances du royaume, qui appellent aux armes toute la population virile en cas d'invasion. Enfin il prépara le système de dévastation, qui devait plus tard faire avorter notre plan de campagne.

Avant de commencer le siége de Ciudad-Rodrigo, Massena voulant avoir une idée exacte de la contrée dans laquelle il allait pénétrer, s'entoura de tous les renseignements topographiques et militaires que le marquis d'Alorna et plusieurs autres officiers portugais attachés à son quartier général pouvaient lui fournir sur la configuration du terrain, les routes et les ressources du pays.

Le Portugal, borné au nord, à l'est et au sud par l'Espagne, et à l'ouest par l'océan Atlantique, est la contrée la plus occidentale de l'Europe. En général, ses côtes sont basses, sablonneuses et parsemées de rochers à fleur d'eau, qui en rendent l'approche difficile ; à partir du cap Saint-Vincent, elles s'abaissent encore insensiblement, et vont se perdre au milieu des îles de sable sur la frontière d'Espagne.

Long de 57 myriamètres et large de 27, sur une superficie de 947 myriamètres carrés environ, le Portugal

avait à cette époque 3 millions d'habitants. Le sol fortement accidenté est parcouru de l'est à l'ouest par 3 Serras principales, qui se détachent des monts Ibériques. Une 4e chaîne, les Cantabres, prolongement des Pyrénées, suit la même direction, et chacune d'elles projette en tout sens une quantité considérable de ramifications. Formées généralement de grès schisteux ou de pierre calcaire primitive, elles ne s'élèvent jamais à une grande hauteur : le pic de Montezinho dans les Cantabres, ne dépasse pas 2,275 mètres, le sommet de la Serra d'Estrella 2,355, celui de la Serra d'Ossa 650, et le mont Foya dans celle de Monchique, appendice de la Sierra Morena, 1,246 au-dessus du niveau de la mer; aussi la neige ne séjourne-t-elle, la plus grande partie de l'année, que sur les deux premiers. Malgré leur peu d'élévation, ces montagnes sont rendues impraticables par leurs escarpements et leurs innombrables dentelures. Les revers des Cantabres sont couverts de chênes, tandis que les Serras d'Ossa, d'Estrella et de Monchique n'offrent à la vue que des châtaigniers et des pins. Ces montagnes recèlent dans leurs flancs des richesses minérales de toute espèce; les mines de fer, de plomb, d'étain, de cuivre et d'antimoine y sont nombreuses, mais peu d'entre elles sont exploitées.

Les fleuves qui arrosent le Portugal prennent, comme les montagnes, leur origine en Espagne, et coulent dans la même direction. Ce sont la Guadiana, entre la Sierra Morena et la chaîne d'Ossa; le Tage, entre la Serra d'Ossa et celle d'Estrella; et le Duero, entre cette dernière et les monts Cantabres. Le Minho, qui prend sa source dans cette dernière chaîne, fait seul exception à cette loi, car il coule du nord au sud jusqu'auprès

d'Orense, où il tourne vers l'ouest jusqu'à la mer.

La Guadiana a sa source dans la Manche, et limite le Portugal, du côté du royaume de Séville. Ses deux principaux affluents sont, sur la rive droite, le Chanza et la Caya, qui séparent les deux pays.

Le Tage prend sa source dans la Sierra d'Albaracin, traverse la Nouvelle-Castille et l'Estramadure espagnole, entre en Portugal à Montalvao, arrose Abrantes et Santarem, reçoit sur sa droite le Zezere, le Ponsel, l'Elga, et sur sa gauche le Sexes, la Sarraya et le Canha; il se jette dans l'océan Atlantique à 8 kilomètres au-dessous de Lisbonne après un cours de 102 myriamètres, dont 11 seulement de navigables à cause des rochers qui obstruent son lit. Il est rapide et encaissé. Son embouchure a près de 8 kilomètres de largeur, et forme le magnifique port de Lisbonne, capable de contenir plus de 1,000 vaisseaux.

Le Duero prend sa source au mont Albion en Espagne, entre en Portugal près de Miranda, et se jette dans l'Océan un peu au-dessous d'Oporto après un cours de 52 myriamètres. Il coule presque toujours encaissé par de hautes montagnes, et son cours est extrêmement rapide, ce qui ne l'empêche cependant pas d'être navigable dans une assez grande étendue. Il reçoit à droite le Sabor, la Tua et la Tamega, et à gauche la Coa, la Tavora, la Paira, cours d'eau qui ne peuvent offrir d'obstacles sérieux à la marche des armées.

Le Minho, qui depuis le bourg de Melgaza, sert de limite nord au Portugal, prend sa source en Galice, passe près de la place forte de Valenza, et va se jeter dans l'Océan au-dessous de Caminha après un cours de 24 myriamètres.

Outre ces 4 fleuves, le Portugal a encore 2 rivières, tributaires directs de l'Océan. Ce sont : le Mondego, qui prend sa source dans la Serra d'Estrella, traverse Coïmbre, et a un cours de 21 myriamètres ; la Lima, qui prend sa source en Galice, et se jette dans la mer à Viana après avoir parcouru 18 myriamètres, et baigné les murs de la petite ville de Barca à 12 kilomètres de Braga. En général, ces fleuves et ces rivières sont torrentueux en hiver, lorsqu'ils sont enflés par la fonte des neiges, et rendent les communications extrêmement difficiles.

Le Portugal compte fastueusement une vingtaine de places fortes, mais la plupart ne valent pas même un hexagone. Les plus remarquables sont Valenza au nord sur le Minho; Almeida en face de Ciudad-Rodrigo; Elvas et le fort de la Lippe opposés à Badajoz; Jurumenha en face d'Olivença, cédée à l'Espagne depuis 1801, et Alcoutim sur la Guadiana. Nous ne parlerons pas des places maritimes; à l'exception de Peniche, on ne peut guère les considérer que comme de simples batteries de côtes.

Les routes, peu nombreuses et dans un état déplorable, sont à peine praticables en hiver; les principales sont : celle de Lisbonne à Oporto par Leiria et Coïmbre qui a 32 myriamètres de développement : de Lisbonne à Torre de Moncorvo par Santarem et Celorico, 37; de Lisbonne à Ciudad-Rodrigo au nord de l'Estrella par Thomar, Murcella et Celorico, une des meilleures, traversant un pays peuplé et abondant, où il y a quelques ponts sur le Mondego, l'Atra et la Ceïra, 36 ; de Lisbonne à Alcantara par Montalvao, 26. Celle de Lisbonne à Ciudad-Rodrigo par Abrantes et Castello-Branco, au sud

de l'Estrella, traverse 15 myriamètres de déserts et de rochers à pic entrecoupés de ravins où coulent, de myriamètre en myriamètre, des torrents qui n'ont ni ponts ni bacs.

L'agriculture, seule richesse des habitants, était extrêmement négligée. Le sol, assez fertile, produit du maïs, du froment et d'autres céréales; mais, mal cultivé, il suffisait à peine à la consommation des cinq sixièmes de l'année. Les fruits y sont peu abondants et de médiocre qualité. La production principale est le vin, objet d'un commerce considérable. Le gros bétail y est rare; les troupeaux de moutons et de chèvres y sont seuls nombreux, ainsi que les mulets dont la race est renommée; on y voit peu de chevaux, mais ils sont excellents. L'industrie du pays était à peu près nulle, ce qu'il faut attribuer au monopole concédé aux Anglais depuis le fameux traité de Methuen, en 1703. Susceptibles d'élan et de patriotisme, les habitants étaient alors plongés dans une ignorance profonde où les retenait depuis des siècles le calcul intéressé des corporations religieuses. La bourgeoisie, enrichie par le commerce avec les Anglais, dominait assez le peuple pour lui faire supporter en silence les privations et l'abaissement où l'avait plongé la fatale influence de la Grande-Bretagne.

Le Portugal, qui, en 1793, avait 12 vaisseaux de ligne, 12 frégates, 10 corvettes ou bricks, ne possédait en 1810 que 4 vaisseaux de ligne et 6 frégates incapables de tenir la mer. Tous les services publics se trouvaient en désarroi, mais la population était animée contre nous d'une haine assez violente pour ne reculer devant aucun sacrifice.

Tel était le pays que Massena devait conquérir. Napoléon, en lui confiant cette mission, avait eu raison de compter sur ses talents, mais il aurait dû lui fournir les moyens de la remplir. Les premières opérations devaient avoir lieu dans la province de Beyra; aussi le maréchal fit tout ce qui dépendait de lui pour se procurer des renseignements complets sur la nature du sol et des obstacles qui pouvaient s'opposer à sa marche.

La ligne de démarcation, qui sépare le Portugal de l'Espagne, entre le Duero et la Guadiana, est remarquable en ce que la chaîne des monts Ibériens, qui traverse la Péninsule du sud au nord, détache de l'est à l'ouest 2 longs contre-forts, dont l'âpreté et les escarpements opposent, sur la plus grande partie de leur étendue, des obstacles insurmontables au voyageur. Le contre-fort septentrional sépare, comme nous venons de le voir, le Duero du Tage, et le méridional, dit Serra d'Ossa, ce dernier fleuve de la Guadiana. Le nœud du premier contre-fort s'appelle Estrella, et a donné son nom à la chaîne même. C'est de là que surgissent d'un côté le Mondego et l'Alva, un de ses principaux affluents, et de l'autre le Zezere, affluent de droite du Tage. Le nœud de San-Mamed, sur la Serra d'Ossa, donne naissance d'un côté à plusieurs filets d'eau, qui se perdent dans le Tage, et de l'autre à la Gebora et à la Caya, affluents de droite de la Guadiana.

Tous les défilés par lesquels passent les chemins qui mènent des villes et des places de l'Espagne sur Thomar et Lisbonne sont au midi de la chaîne, au pied même du nœud de l'Estrella.

Cet aperçu suffit pour donner une idée de l'importance qu'acquiert dans la défense de la haute Beyra la

chaîne de l'Estrella dont le faîte est presque partout impraticable. Sans doute des positions bien choisies permettraient à une poignée d'hommes d'arrêter la marche d'une armée qui oserait s'engager dans les horribles défilés et les précipices qui séparent les nombreux rameaux du nœud principal. En effet, l'occupation du plateau de Guarda, des postes de Talhados, de Perdigao, de Villa-Velha et autres, donnerait à l'armée défensive la faculté de se porter à volonté sur Oporto, Coïmbre et Thomar.

Le rôle important que la Serra d'Estrella joue dans la défensive au nord du Tage, est rempli au midi par celle de San Mamed, à laquelle se rattachent les nombreux rameaux qui vont s'abaisser sur les bords de la Guadiana; les places de Portalegre, Aronches, Campo-Major et Elvas, bâties sur leurs croupes, interceptent ou maîtrisent toutes les communications tracées sur les flancs de ces rameaux qui mènent de l'Andalousie et de l'Estramadure dans l'Alentejo. L'âpreté de la Serra d'Ossa, au nœud de San Mamed, est telle que le Tage semble avoir violemment creusé son lit entre les deux contre-forts, et on peut regarder comme impraticable pour des corps d'armée pourvus d'artillerie, surtout sur le territoire espagnol, la partie de frontière déterminée par le Rio Seven. On disputera toujours avec avantage les points principaux des communications dans cette partie, telles que Porto-d'Espada et les autres, qui donnent entrée dans l'Alentejo.

Ainsi les trouées de la frontière de Portugal, entre la Guadiana et le Duero, par lesquelles on peut pénétrer dans ce royaume sont au nord de l'Estrella et au sud de San Mamed, entre Aronches et Jurumenha. Or, une

invasion dirigée par la première de ces trouées supposerait la route de Coïmbre à Salamanque assurée, ce qui n'existait pas alors, puisque l'ennemi était maître de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Il fallait donc s'emparer de la première de ces places appartenant à l'Espagne, et y former le dépôt et les magasins nécessaires au siége de l'autre. C'était le premier obstacle qui s'opposait à l'invasion immédiate du Portugal. Almeida est à la vérité situé dans cette bande étroite de terrain propre aux opérations militaires, comprise entre la ligne de démarcation et la Coa; cette place laisse entre elle et les hauteurs de Sabugal un espace ouvert de 40 à 45 kilomètres. Distante de 12 à 1,500 mètres de la rive droite de la Coa, elle en est séparée par de profonds ravins qui en facilitent les approches; on voit donc qu'elle ne remplit qu'imparfaitement son rôle, tant à cause des désavantages du terrain, que des défauts de son tracé, et parce qu'elle ne peut être soutenue que par une armée maîtresse du cours de la rivière.

CHAPITRE II.

Le 6e corps investit Ciudad-Rodrigo. — Reconnaissance de la place. — Conduite ambiguë de lord Wellington envers la junte de défense. — Proposition du duc d'Elchingen au duc d'Abrantès. — Les pluies retardent l'arrivée de l'artillerie. — Affaires d'Astorga et de Leon. — Expédition d'Alcañizas. — Nouvelles instructions du major général relatives à l'invasion du Portugal et à l'organisation de l'armée. — Siége de Ciudad-Rodrigo. — Capitulation de la place.

Le duc d'Elchingen avait en quelque sorte contraint Massena à donner carrière à son ardeur, en portant prématurément 3 brigades autour de Ciudad-Rodrigo. Les préparatifs qu'il avait faits avant l'arrivée du général en chef, quoique insuffisants, étaient considérables, eu égard à la pauvreté du pays. Des fours avaient été construits à San Felices el Chico, à Santi-Spiritu, à Tamames, et depuis le 15 mai on y confectionnait le pain du corps d'observation. Les gabions et les saucissons étaient prêts, disait-on, et les outils pour la tranchée rendus sur les lieux. Il fallait donc prendre un parti ; le corps d'observation ne suffisait déjà plus à contenir la garnison qui avait eu le temps de se familiariser avec sa présence. Les ressources de Salamanque s'épuisaient en pure perte, et on n'avait ni les moyens, ni l'espoir de les remplacer. Massena se trouvait donc ainsi forcément amené à céder aux désirs du duc d'Elchingen, quoiqu'il ne se dissimulât pas le danger de précipiter une entreprise que l'Empereur lui-même ne jugeait pas si pressée.

Cependant les mouvements ordonnés au 8ᵉ corps pour appuyer la droite de celui de siége s'effectuèrent, et à mesure que ses colonnes arrivaient, les troupes du 6ᵉ se rapprochaient de Ciudad-Rodrigo. Le 28 mai, le général Marchand campa la brigade Maucune, entre Pedro di Toro et la Caridad, et plaça à sa gauche la brigade Marcognet, qui cantonnait à Zamarra, Tenebron, Alba de Yeltes et Tamames. Le général Mermet conserva la brigade Labassée en avant de Santi-Spiritu, et porta celle du général Bardet, venue de Salamanque à Martino del Rio, Sepulveda et Castraz. La brigade de dragons du général Cavrois, attachée à la division Mermet, alterna avec les 3ᵉ de hussards et 15ᵉ de chasseurs qui étaient à Martino del Rio et Restortillo.

Le général Loison occupait avec la brigade Simon la position au-dessus de Ciudad-Rodrigo, à cheval sur la route de San Felices. La brigade Ferrey se concentra sur ce point, après avoir été relevée par le 8ᵉ corps à Ledesma et à Zamara. Le général Milet n'avait encore qu'un régiment de dragons à Siango, Martiago et Zamara, les trois autres étaient établis à Tamames. Le directeur du parc reçut l'ordre d'acheminer l'artillerie de Salamanque sur Ciudad-Rodrigo par San Muños, qui, situé presque à égale distance des deux points, parut propre à servir de dépôt. Les 28 et 29 mai, deux grands convois composés de bouches à feu, de munitions, et d'une partie de l'attirail nécessaire, se mirent en route. Les pluies avaient tellement dégradé les chemins, que le premier n'atteignit San Muños que le septième jour, n'ayant pas fait ainsi 10 kilomètres par 24 heures. Le duc d'Elchingen partit de Salamanque avec le reste du 6ᵉ corps, arriva devant Ciudad-Ro-

drigo le 28 mai, et commença à faire replier dans la nuit les postes avancés de la garnison. Les jours suivants ils furent délogés des moulins de Canizos et de Baragun au-dessus et au-dessous de la place. Le 1er juin on construisit un pont de chevalets sur l'Agueda, au-dessus du couvent de la Caridad, à 5 kilomètres environ de Ciudad-Rodrigo; on le couvrit d'une lunette palissadée à la gorge et flanquée de batteries sur la rive droite. Enfin le duc d'Elchingen, accompagné du général Ruty et du chef de bataillon Couche, commandants de l'artillerie et du génie du 6e corps, reconnurent Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington sembla ne point s'apercevoir de tous ces mouvements, et ne bougea pas de ses positions, seulement le corps espagnol de Martin Carrera se plaça à Ituero sur l'Azava, et se lia par sa gauche aux troupes légères du général Crawfurd. Ces deux généraux devaient, en cas d'échec, se réunir à Villa Major, pour se retirer par le pont de Seccira sur Guarda.

Ciudad-Rodrigo est situé sur la frontière du royaume de Leon, en face et à 45 kilomètres sud-ouest d'Almeida, sur la rive droite de l'Agueda, affluent de gauche du Duero, au nœud des routes de Salamanque et de Coria. Il est la clef de la Vieille-Castille; servant de place d'armes aux insurgés espagnols, il offrait alors avec Almeida un fort bon point d'appui aux Anglais pour marcher sur Salamanque. La ville a 5 à 6,000 âmes, et elle est assise sur un mamelon dont le versant sud-est très-escarpé, se prolonge jusqu'à l'Agueda; ses fortifications consistent en une antique muraille haute de 10m,65, d'une forme presque elliptique, flanquée de quelques tours carrées, et terrassée sur les trois quarts de son pourtour; le reste est défendu par les escarpements don-

nant sur la rivière. Au pied de cette première enceinte, sur le penchant du mamelon, devant la muraille terrassée, se développe une enceinte moderne formant fausse-braye, tracée à redans irréguliers avec fossé revêtu, terminée par un glacis très-roide. La pente du terrain sur lequel s'élève la fausse-braye, découvre une partie de l'enceinte principale aux vues de la campagne, et le glacis ne peut protéger la nouvelle contre les coups des premières batteries de siége. La place a deux faubourgs : celui de San Francisco, le plus considérable, est situé à 200 mètres nord-est du corps de place; celui de Puente, bâti au sud-est dans une île formée par un petit bras de l'Agueda, et auquel on communique par un pont de pierre de sept arches d'ouverture et de 120 mètres de longueur,

L'Agueda, qui coule au pied de Ciudad-Rodrigo, est une rivière torrentueuse qui descend du revers septentrional de la Serra de Gata; son lit, parsemé d'îlots, est ordinairement peu profond; mais à l'époque du blocus, il présentait un véritable obstacle par le volume et la rapidité de ses eaux. Aussi fut-on contraint d'établir deux ponts de chevalets pour la communication des quartiers. A 1,000 mètres aux environs de la place, sur la rive droite de l'Agueda, le terrain, ondulé, est partagé en deux parties à peu près égales par un ruisseau qui coule du nord au sud jusqu'à l'extrémité du faubourg San Francisco, le traverse en tournant à l'ouest, passe ensuite devant le couvent de Santa Cruz, au pied de la berge droite de l'Agueda, et va se perdre au nord-ouest, après avoir arrosé les jardins situés dans cette partie de la vallée.

La pente générale du terrain s'incline au nord-ouest.

Les deux mamelons les plus rapprochés de Ciudad-Rodrigo sont à l'extrémité du faubourg San Francisco. On les nomme le grand et le petit Teso ou Calvario; ils affectent l'un et l'autre une forme elliptique de l'ouest à l'est, et sont séparés par un fonds d'où jaillit une source qui va grossir le ruisseau à quelques centaines de mètres plus loin. Le grand Teso domine de 15 mètres la crête du petit Teso, de 13 mètres celle de la vieille enceinte, et de 21 mètres la crête de la fausse braye située à 580 mètres.

La place qu'il s'agissait d'emporter avait été prise en 3 ou 4 jours de siége par les Anglais dans la guerre de la succession; mais elle était alors dans un état bien différent de celui où elle se trouvait maintenant. En effet, depuis 3 mois environ que nous la menacions, le gouverneur, homme de tête et de cœur, n'avait rien négligé pour en augmenter les moyens de défense. Le faubourg San Francisco avait été enveloppé d'ouvrages en terre bien conçus, appuyés aux couvents San Domingo et San Francisco, à l'épreuve du boulet par l'épaisseur de leurs maçonneries; et le couvent de Santa Clara, situé au milieu du faubourg, constituait en quelque sorte le réduit de ces ouvrages. On avait rasé le couvent de la Trinidad dont le voisinage aurait masqué les feux du corps de place, et utilisé les matériaux de cette démolition pour élever, en avant de la seconde enceinte, la demi-lune de San Andrea. On avait aussi abattu la partie du couvent de Santa Cruz au pied de la berge de la basse Agueda, qui eût pu nous servir, puis palissadé et crénelé la partie qui regarde le nord-ouest. Des fossés et des trous de loup avaient été ouverts entre la berge et la rivière

pour interdire l'accès de la vallée. Dans l'intérieur de la place, on avait établi des blindages pour abriter les munitions de guerre et de bouche, que les magasins ne suffisaient pas à contenir. Pour serrer les poudres, il avait été pratiqué des aménagements dans le clocher de la cathédrale, et en vue de mettre cet édifice à l'abri de tout danger, on l'avait recouvert en terre. Tous ces travaux et d'autres exécutés avec non moins d'intelligence, donnaient à Ciudad-Rodrigo une force dont on ne l'aurait pas cru susceptible, eu égard à son état antérieur de délabrement et d'abandon. L'armement était complet; 86 bouches à feu garnissaient les remparts.

La garnison, forte de plus de 5,000 hommes, se composait d'un bataillon d'artillerie, du régiment de Majorque, de 2 régiments de milice, de 2 de volontaires et de 3 escadrons de volontaires à cheval. Toutes ces troupes, auxquelles s'était joint un bataillon de garde urbaine, se montraient pleines d'ardeur. Une junte, composée d'hommes énergiques, provoquait ou appuyait selon l'occasion toutes les mesures utiles à la défense.

A tant de motifs de sécurité pour la garnison, il s'en joignait un autre non moins rassurant. En effet, pouvait-on supposer que Wellington, dont l'avant-garde se trouvait entre la Coa et l'Agueda, laisserait prendre la place sans tenter de la secourir? Il faut avouer qu'il ne s'expliquait pas catégoriquement à ce sujet; ses promesses étaient ambiguës, et il écrivait le 7 mai au gouverneur : « Qu'il s'estimerait toujours heureux de pou- » voir lui prêter assistance, que son armée était dans » une position telle, qu'elle pouvait se porter au secours » de la place; mais qu'outre la protection à donner à

» Ciudad-Rodrigo, il avait encore d'autres sujets de » préoccupation, et que la prudence commandait et di» rigeait aussi ses mouvements. » Il fut, sans doute, postérieurement plus explicite envers la junte de défense avec laquelle il correspondit pendant toute la durée du siége, car elle l'accusa hautement, après la chute de Ciudad-Rodrigo, de l'avoir trompée.

Dans la reconnaissance faite par les commandants de l'artillerie et du génie du 6e corps, on estima que la seconde enceinte était composée de 7 fronts d'égale force, bien flanqués, avec un fossé de 8 à 10 mètres de largeur. Comme il fallait d'abord enlever de vive force le faubourg San Francisco avant d'attaquer un des fronts compris entre la haute Agueda et la route de San Felices, on crut pouvoir éviter cet obstacle, quoiqu'il n'eût pas été possible de s'assurer si la contrescarpe était revêtue et s'il y avait un chemin couvert, parce qu'au delà du ruisseau qui coupe la plaine, le mamelon du grand Teso parut très-propre à l'établissement des premières batteries qui auraient l'avantage de découvrir à la fois les revêtements des deux enceintes, et de prendre d'écharpe en cet endroit une partie des batteries espagnoles. On résolut donc d'ouvrir la première parallèle entre le revers occidental du grand Teso et la rivière, et de la lier par ce même revers avec le petit Teso, pour protéger la batterie qu'on y établirait. Les communications de ces deux parallèles parurent devoir aboutir au ravin en arrière du grand Teso, où l'on placerait les dépôts qui seraient ainsi à la queue de la tranchée, et hors des vues de la place.

Soit que les chefs de l'artillerie et du génie se flattassent de réduire Ciudad-Rodrigo par une simple menace

suivie d'un commencement d'exécution, soit qu'ils fussent obligés d'obéir au duc d'Elchingen, qui pensait n'avoir qu'à *souffler* sur la place, ils ne songèrent qu'à faire brèche sans ricocher sérieusement le front d'attaque; au risque d'être forcés, en cas de résistance, à changer l'emplacement des batteries et à rapprocher de l'enceinte celles de brèche.

Le duc d'Elchingen, en rendant compte au général en chef de cette première reconnaissance, lui exprima le désir de le voir sous Ciudad-Rodrigo avant l'ouverture de la tranchée; « il s'assurerait par lui-même, disait» il, de la nécessité de faire appuyer cette opération par » le 8e corps, et de l'urgence d'alimenter le corps de » siége aux dépens des magasins de réserve de Salaman» que et de Ledesma. » Il ne comprenait pas qu'il s'était trop hâté d'appeler tout son corps autour de Ciudad-Rodrigo; les travaux préparatoires du siége n'exigeaient pas la présence de tant de monde pour la construction de deux ponts de chevalets, d'une petite tête de pont et d'un hangar destiné à abriter un dépôt de poudre et d'artifices, de gabions et de fascines.

Massena se rendit à son invitation le 1er juin; il fit la reconnaissance de la place, visita les camps et passa en revue les troupes. Le duc d'Elchingen, dans ses entrevues avec lui, insista sur la nécessité de livrer d'abord bataille aux Anglais, et fit tous ses efforts pour le convaincre des avantages qui résulteraient de ce parti. Mais le général en chef s'y refusa formellement, et en rentrant à Salamanque il rendit compte au major général de sa reconnaissance. Il lui expliqua d'abord la position de l'ennemi et les difficultés que le mauvais état des chemins opposait à l'arrivage de l'artillerie de

siége et des approvisionnements. Il n'y avait, à 15 myriamètres à la ronde de Ciudad-Rodrigo, que quelques chétifs villages désertés par leurs habitants, des forêts et des landes, où l'on ne trouvait pas même de vert pour les chevaux. Il ne fallait pas espérer tirer des subsistances de la province de Salamanque, qui avait trop longtemps alimenté le 6e corps et toutes les troupes de passage. C'était donc aux provinces d'Avila et de Segovia qu'il fallait avoir recours; chose difficile, vu le manque de moyens de transport et le besoin d'escortes. On n'avait aussi que fort peu de poudre et de plomb.

Sur les entrefaites, le duc d'Elchingen, piqué du peu d'accueil fait à ses propositions, écrivit au duc d'Abrantès qu'il ne pouvait s'expliquer la conduite du général en chef, ni l'embarras où il semblait vouloir laisser le 6e corps; il espérait que le chef du 8e comprendrait la nécessité de marcher droit aux Anglais et de les battre. « Je me plais à croire, disait-il, que vous consentirez à venir prendre part à la gloire qui nous attend » en combattant les Anglais, ou en trouvant une mort » glorieuse, en faisant notre devoir; non-seulement je » vous laisserai choisir le poste que vous voudrez, » mais je partagerai avec vous les troupes qui sont à » ma disposition. Veuillez, monsieur le duc, conférer » avec le prince d'Essling, et me dire particulièrement » votre opinion sur le contenu de ma lettre. » C'eût été vraiment un singulier spectacle, qu'une armée livrant bataille sans le concours du général en chef! Heureusement le duc d'Abrantès recula devant la responsabilité d'un acte aussi inouï d'insubordination.

Cependant le 6e corps avait formé un cordon de petits postes retranchés autour de la place pour tenir les

sorties en bride. Le 4 juin, le général Loison jeta sur la rive gauche de l'Agueda un parti de 100 chevaux qui donna la chasse à un détachement qui inquiétait les travailleurs occupés à terminer le deuxième pont de chevalets.

Le 6 juin, à six heures du matin, 5 à 600 hommes sortirent de la place, se dirigèrent sur la gauche des postes retranchés du grand Teso et culbutèrent l'avancée; mais une compagnie accourut et rejeta les Espagnols dans le faubourg San Francisco avec perte de quelques hommes. Deux heures après, un autre parti d'égale force, et composé de bourgeois, tenta de nous déloger de la rive droite de l'Agueda, ainsi que des maisons que nos postes avancés occupaient dans les jardins. Deux compagnies de voltigeurs, et une de grenadiers en réserve dans une ferme à proximité, les attendirent de pied ferme et les reconduisirent jusqu'aux glacis, la baïonnette dans les reins. A midi la place démasqua 4 pièces d'artillerie de la seconde enceinte, et exécuta une troisième sortie sous la protection de leur feu. Le général Loison ordonna au général Ferrey d'envoyer soutenir ses avant-postes par 4 compagnies, tandis que le général Simon, avec huit d'élite, se porterait dans la gorge et sur le mamelon du Calvario pour l'appuyer. Une vive fusillade s'engagea; les Espagnols, soutenus par le feu de la place et par celui de plusieurs pièces placées sur leurs flancs en dehors de l'enceinte, s'avancèrent avec intrépidité : nos voltigeurs les attendirent résolument, et dès qu'ils virent les renforts à portée, les chargèrent à la baïonnette et les repoussèrent jusqu'aux glacis avec perte de 30 morts et 100 blessés. La nôtre s'éleva à 18 tués et 40 blessés. Pendant ce

temps, quelques coups de canon dispersaient une patrouille de cavalerie anglaise qui s'était montrée en face du Teso.

La tête du pont de Loro ayant été terminée le 7, la division Marchand, une partie de celle du général Mermet et les dragons du général Lamotte s'établirent sur la rive gauche de l'Agueda. Les pluies continuelles incommodèrent beaucoup les travailleurs, surtout sur le Teso, où les retranchements furent tellement inondés que Loison dut pratiquer de profondes coupures pour l'écoulement des eaux. Alors seulement le 8ᵉ corps reçut l'ordre d'occuper les positions qui devaient couvrir le siége; mais à peine commençait-il son mouvement qu'un incident le fit suspendre.

Le général Lauberdière, commandant la province d'Astorga, s'était vu le 6 juin inopinément assailli dans cette place par une forte colonne aux ordres du général O'Mahy, laquelle, après avoir débouché par la route de Puente Ferrada, s'était déployée dans la plaine de Valdeviejas, pendant qu'une autre colonne se mettait en bataille sur la route de Villa-Franca. A 10 heures le général espagnol Menesses somma la ville de se rendre. Il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût en état de défense; sa garnison ne dépassait pas 800 hommes, et quoiqu'elle eût des vivres pour 25 jours, la place n'eût pas été tenable. Ce qui augmentait les craintes de Lauberdière, c'était la nouvelle accréditée du débarquement d'un corps de 7,000 Anglais à la Corogne, dont les insurgés se vantaient d'être prochainement appuyés, sans doute pour intimider la petite garnison d'Astorga. Afin de la confirmer dans cette pensée, ils mirent en première ligne une centaine d'hommes habillés en rouge

qui figuraient assez bien l'infanterie britannique. Lauberdière, inquiet du sort d'un détachement de 200 hommes et 60 chevaux qu'il avait poussés, la veille, vers Correzo, à la poursuite d'une bande, canonna vivement dans l'espoir de s'en faire entendre. Cet expédient lui réussit, car le chef de bataillon Peyre, qui le commandait, parut à la tête du faubourg de Galice devant lequel les Espagnols s'étaient formés. Mais au lieu de se réfugier dans la place, ce brave marcha résolument aux ennemis pendant que ses dragons sabraient les tirailleurs. Ce début enhardit Lauberdière; il fit soutenir l'attaque par 300 hommes et par le reste de sa cavalerie. L'élan de cette poignée d'hommes intimida l'ennemi, qui se retira à quelque distance, laissant 40 morts et 60 blessés sur le lieu du combat.

En ce moment, le colonel Prevost, commandant le 7e régiment provisoire de dragons, informé de ce qui se passait à Astorga, accourut de Labaneza à la tête d'une centaine de dragons. L'ennemi, les prenant pour une tête de colonne, se replia à 1,000 mètres plus loin, et y resta en observation. Lauberdière, du haut du rempart, cria au colonel Prevost d'instruire les généraux Kellermann et Sainte-Croix de l'état des choses, et lui ordonna de rallier les troupes cantonnées à Puente de Orbigo, pour se réunir avec elles à Benavente à la brigade de Sainte-Croix. Le coup de main sur Astorga ayant ainsi manqué, l'ennemi se retira par les hauteurs de San Romano et le val de Viejas.

Le lendemain Leon fut le théâtre d'une tentative à peu près semblable : 1,500 Espagnols se présentèrent à 3 heures du matin devant cette ville dont les entrées avaient été barricadées; 500 y pénètrent par une des

portes de l'hôpital. La garnison, forte de 350 Suisses du 3e régiment, rassemblée par le chef de bataillon Graffenried, repousse les propositions de défection qui lui sont faites, et soutient pendant sept heures un combat corps à corps dans les rues; l'ennemi, après avoir eu 50 hommes tués et 96 faits prisonniers, renonce à son entreprise, et va prendre une position d'observation à quelque distance, où il reste toute la journée du 8. Graffenried, n'ayant plus de cartouches, profita de la nuit pour se retirer sur Puente de Orbigo, et y arriva sain et sauf, n'ayant perdu que 7 hommes. Leon ne resta pas longtemps entre les mains des Espagnols; ils l'abandonnèrent après avoir pillé quelques maisons, et le chef de bataillon Peyre put le réoccuper dans la journée du 9.

Les avis du général Lauberdière et du colonel Prévost étant parvenus au quartier général dans la matinée du 8 y firent impression; le débarquement des Anglais à la Corogne n'était pas invraisemblable; dans la crainte qu'un léger succès n'enhardît les Espagnols, Massena ordonna au duc d'Abrantès de se porter à Astorga avec la division de Solignac. Celle de Clausel devait suivre son mouvement, et Sainte-Croix manœuvrer sur Astorga. Le duc d'Elchingen fut prévenu de ces dispositions et invité à se tenir en mesure de recevoir lord Wellington dans le cas où il viendrait l'attaquer. Toutefois Massena ne se dissimulait pas que ce grand mouvement pouvait entraîner de graves inconvénients, aussi le contremanda-t-il à temps, dès qu'il eut obtenu des renseignements plus précis de la part de Lauberdière.

Le jour même où Astorga était menacé, le général

Sainte-Croix, qui avait reçu l'ordre du duc d'Abrantès de nettoyer les positions entre l'Orbigo et la Tara, pour faire place à la droite du 6e corps, attaqua à Mombuey et Bratoinos les extrémités du cordon des Espagnols; après un engagement assez vif, il chassa l'ennemi de ces deux points avec perte de 200 hommes dont 60 prisonniers, et enleva ensuite le village de Villar de Ciervos, dont les habitants se battirent en désespérés. Dans la nuit, les troupes commandées par le général Echevarria, au nombre d'environ 3,000 hommes et 500 chevaux, se replièrent à Alcañizas, petite ville sur l'extrême frontière du Portugal. Sainte-Croix marchait sur ce point lorsqu'il apprit qu'une colonne d'un millier d'hommes débouchait de la Puebla de Senabria pour se joindre au corps d'Echevarria. Il porta le 7 au matin un régiment sur la route de Puebla, et continua son mouvement avec les deux autres. Arrivé en vue d'Alcañizas, il en trouva les rues barricadées et les maisons crénelées. Le gros de l'infanterie espagnole, formé en carré, occupait un mamelon dominant la ville à droite; le surplus couronnait la crête d'une montagne un peu en arrière, et la cavalerie s'étendait sur un plateau à droite du carré. Un torrent assez profond couvrait le front de l'ennemi; Sainte-Croix, ayant déployé ses tirailleurs, manœuvra par ses ailes pour le tourner. Une partie des dragons à pied, d'autres tenant leurs chevaux par la bride, gravirent les rochers sous le feu des Espagnols. Le général les ayant chargés lui-même de front à la tête d'un escadron, ils se débandèrent au premier choc, et leur cavalerie prit la fuite. Quoique l'infanterie, postée derrière Alcañizas, eût encore une demi-heure avant d'être attaquée, elle se retira précipitamment sur le territoire portugais, où

on la poursuivit jusque sous les murs de Miranda de Duero. On sabra les habitants d'Alcañizas, qui voulaient suivre le mouvement de leurs troupes. Un colonel, 15 officiers et 400 hommes furent pris, 200 restèrent sur place. Sainte-Croix fut légèrement blessé dans cette affaire. On trouva dans cette petite ville 100 mille cartouches, plusieurs milliers de plomb, 600 fusils anglais, 400 selles neuves, 2,000 habits, etc. Malheureusement, on ne put profiter de ces objets, faute de moyens de transport, et il fallut se résoudre à les détruire. D'Alcañizas, Sainte-Croix se porta à Carvajalez, où il reçut l'ordre de reprendre ses anciennes positions.

Pendant ces événements, la dépêche du major général qui expliquait les intentions de l'Empereur au sujet de la guerre de Portugal parvint à Massena. « Je dois » vous prévenir, disait-elle, que l'Empereur ne veut pas » entrer en ce moment à Lisbonne, parce qu'il ne pour» rait faire vivre la ville dont l'immense population tire » ses subsistances par mer. Il faut employer l'été à » prendre Ciudad-Rodrigo et ensuite Almeida ; il ne » faut pas aller par expéditions, mais méthodiquement : » le général anglais ayant moins de trois mille hommes » de cavalerie, peut bien recevoir bataille dans un pays » où la cavalerie est inutile, mais ne viendra jamais la » livrer dans un pays de plaine. »

Quant à l'organisation de l'armée, voici quelles étaient ses vues. Le corps du duc d'Elchingen, évalué à 24,000 hommes, conservait 3 divisions d'infanterie ; celui de Junot était réduit à deux par la dissolution de celle commandée par le général Lagrange. La division Clausel était portée à 8,500 hommes, et celle de Solignac réduite à 9,000. Le reste de cette dernière, 4 bataillons

auxiliaires, le 113e et le 4e régiment de la Vistule, qui recevraient plus tard l'ordre de se diriger de la Biscaye vers l'armée, devait former une division d'environ 9,000 hommes dont le général Seras prendrait le commandement. Ce dernier avait pour mission de manœuvrer entre Astorga, le royaume de Leon et Zamora, de manière à menacer Bragance, couvrir Valladolid et les communications avec Bonet dans les Asturies. Le 2e corps, dont on estimait la force à 14,000 hommes, conservait son organisation. Des changements importants devaient avoir lieu dans la distribution de la cavalerie; le principal consistait à réunir 6 régiments de dragons évalués à 5,000 chevaux, qui formeraient la réserve dont le général Montbrun prendrait le commandement. Le général en chef jugea convenable de retarder cette réorganisation jusqu'à l'arrivée en ligne du général Seras, mais il autorisa Montbrun à former sur-le-champ sa réserve, à laquelle il affecta la compagnie d'artillerie à cheval du 8e corps, au grand déplaisir du duc d'Abrantès qui la réclama avec aigreur. Le duc d'Elchingen ne fut pas moins contrarié de n'avoir pas la haute main sur la réserve. Il croyait probablement que sa qualité d'ancien général de cavalerie lui donnait droit sur elle à l'exclusion de tout autre.

Massena pria sans détour le major général de représenter à l'Empereur qu'il ne pouvait compter sur l'obéissance de deux de ses lieutenants; mais ces pénibles confidences demeurèrent sans résultat, soit que le prince de Wagram les eût passées sous silence, soit que Napoléon crût les griefs de Massena exagérés et sans conséquences graves pour le résultat des opérations. Les affaires de l'Espagne commençaient d'ailleurs à ne

plus l'occuper aussi sérieusement depuis qu'il était entré dans la famille des souverains de vieille souche par son mariage avec une archiduchesse d'Autriche.

Nous nous sommes laissé entraîner par le courant des faits, revenons au siége de Ciudad-Rodrigo. Dans la nuit du 9 au 10 juin, le capitaine adjoint à l'état-major, François, à la tête de 100 tirailleurs, soutenus par trois compagnies d'élite, enleva de vive force le couvent de Santa-Cruz. Les portes furent enfoncées à coups de hache, et le poste espagnol de 21 hommes, y compris l'officier, fut passé au fil de l'épée. Nous eûmes dans ce coup de main 4 blessés, parmi lesquels le capitaine dirigeant l'expédition.

Le 11, les généraux Loison et Gardanne passèrent l'Agueda avec 4 escadrons de dragons pour faire la reconnaissance de la ligne anglaise. Nos tirailleurs s'engagèrent avec les avant-postes ennemis, et les repoussèrent jusqu'à Gallegos où les troupes légères de Crawfurd les reçurent chaudement. Loison, après avoir rempli l'objet qu'il s'était proposé, ramena tout son monde et le plaça sur la rive droite de l'Agueda, à 1,000 mètres environ de la tête de pont; la gauche à Fonceca, se liant par des vedettes avec les escadrons du général Milet. Une double ligne d'avant-postes observa les mouvements des Anglais et ceux de la garnison.

Lorsqu'enfin, malgré le mauvais état des chemins, on eut réuni l'équipage de siége, tant au dépôt de San Mugnos que sous Ciudad-Rodrigo, on s'aperçut que les outils du 6ᵉ corps ne suffisaient pas. Le génie, qui aurait dû en recevoir 6,000 de Bayonne, n'en avait pas un seul. Heureusement l'artillerie put en fournir 3,000, ce qui, avec ceux du dépôt de Salamanque et ceux

déjà rassemblés par le 6e corps, procura le nombre suffisant.

Le duc d'Elchingen eut l'idée de réunir ses meilleurs tireurs et d'en former un bataillon de six compagnies, dont il donna le commandement au capitaine François : ces braves, destinés aux coups de main, devaient garnir les points les plus exposés de la tranchée. Pour leur début ils s'emparèrent, dans la nuit du 11 au 12, de la crête des hauteurs où devait passer la première parallèle, et occupèrent plusieurs postes.

Dans la nuit du 13 juin un détachement composé de 300 de ces tirailleurs chassa tous les postes placés à droite du faubourg, et se retrancha à demi-portée de canon. Au matin, les Espagnols dirigèrent un feu vif de mousqueterie et d'artillerie de la fausse braye, du corps de place, du clocher de San Francisco et du faubourg contre ce poste, sans parvenir à le déloger : ainsi sur la droite de l'Agueda, la garnison se trouvait resserrée à 400 mètres de la place.

Depuis plus de six semaines il n'avait cessé de pleuvoir ; mais enfin le temps s'étant rasséréné, le duc d'Elchingen ouvrit la tranchée dans la nuit du 15 au 16 juin. Massena, retenu à Salamanque par les soins de l'administration, avait chargé le général Eblé d'assister à cette opération, et de lui en rendre compte.

Nuit du 15 au 16 juin (1re nuit). — Le 15 juin, à 10 heures du soir, la première parallèle tracée sur la crête du grand Teso, à environ 500 mètres de la place, sur un développement de 1,300 mètres, fut ouverte par 2,200 travailleurs, protégés par 9 compagnies de grenadiers sous le commandement du chef de bataillon Delone, du 6e léger. Cinq bataillons aux ordres du colonel Fririon,

furent commandés pour la garde de la tranchée. L'un d'eux fut placé à droite, dans la Maison de l'évêque; trois s'établirent au milieu du Teso, couvrant les ouvrages de la crête; le cinquième prit poste derrière le mamelon, de manière à observer les mouvements de l'ennemi sur la gauche.

Le temps était beau, et la lune brillant de tout son éclat, il paraissait impossible de cacher les travaux à l'ennemi. Cependant il ne les aperçut pas, car il ne tira que quelques coups de canon au hasard. Le duc d'Elchingen avait détourné son attention par deux fausses attaques; l'une sur la rive gauche de l'Agueda, vis-à-vis du pont, l'autre sur sa rive droite, en avant de la place; le feu des assiégés fut très-vif sur ces deux points. Les travaux de la véritable attaque se trouvant ainsi protégés, la parallèle fut ouverte dans toute son étendue à 1 mètre de profondeur, sur 1^{m},35 de largeur. A 3 heures seulement la garnison reconnut sa méprise, et dirigea alors son feu sur les travailleurs jusqu'à 10 heures, mais sans leur faire un grand mal, puisque cette opération difficile ne nous coûta que 10 hommes tués et 70 blessés.

Journée du 16 juin. — Dans la matinée, la garnison ayant fait une sortie pour repousser l'attaque dirigée contre le faubourg de la rive gauche, un escadron de cavalerie légère se porta rapidement à sa rencontre, et la rejeta dans la place. Une de nos patrouilles, allant reconnaître les postes anglais, fut ramenée par une de celles de Crawfurd, qui fut à son tour culbutée par un parti de nos dragons.

Nuit du 16 au 17 (2e nuit). — La journée du 16 et la nuit suivante furent employées à élargir la parallèle et

.es communications, malgré une pluie presque continuelle qui incommoda beaucoup les travailleurs. A la gauche de la Maison de l'évêque, après avoir donné $2^m,65$ au fond de la tranchée, on commença à former la banquette; à droite, on continua la communication et on pratiqua deux fortes rigoles pour l'écoulement des eaux. Vers le centre de la parallèle, un aqueduc en terre cuite, qui les portait au jardin de l'évêque, inonda la tranchée, et obligea de faire une coupure dans le parapet. Vers la gauche, la parallèle se maintint sèche, si ce n'est à l'extrémité.

Journée du 17 juin. — Dans cette journée, des tirailleurs espagnols se présentèrent sur la gauche de la parallèle, précédant une colonne suivie elle-même d'une réserve. La garde de la tranchée les reçut si bien, qu'ils se retirèrent en désordre.

Nuit du 17 au 18 (3e nuit). — Cette circonstance fit sentir la nécessité de prolonger la parallèle dans la partie gauche. En effet, la nuit suivante elle fut allongée de 120^m sur $0^m,72$ de profondeur et 1 mètre de largeur. Partout ailleurs elle fut portée à $2^m,33$ de largeur. Sur plusieurs points on acheva les banquettes, et on les commença sur le reste du développement de la parallèle. On creusa des rigoles pour l'écoulement des eaux, et on réussit en plusieurs endroits à s'en débarrasser : la communication de gauche, quoique vidée, resta très-boueuse; celle de droite, plus sèche, fut pourvue de banquettes pour le feu des parapets. Cette innovation fut motivée sur ce qu'une partie flanquait parfaitement l'extrémité gauche de la parallèle. On apprit par un déserteur que la troupe de ligne de la garnison se décourageait; mais que le partisan don Julian, sur lequel

la population fondait de grandes espérances, se vantait de forcer nos avant-postes quand il le voudrait. On n'attacha pas d'importance à ces rapports; le dernier pourtant n'était pas sans fondement.

Nuit du 18 *au* 19 (4ᵉ *nuit*). — La gauche de la parallèle fut prolongée de 120 mètres, de manière à la couvrir contre les feux du faubourg. On termina à peu près les communications, et on reprit les travaux à la partie de la parallèle comprise entre la Maison de l'évêque et l'extrémité de droite. La parallèle put dès lors être considérée comme achevée, et on n'y occupa plus que 600 travailleurs. L'ennemi jeta beaucoup de bombes et d'obus qui blessèrent quelques hommes.

Cependant le 8ᵉ corps se rapprocha du 6ᵉ. La division Clausel s'établit à San Felices el Chico; mais sur l'observation du duc d'Elchingen, qu'elle y consommait toutes les subsistances, il fut convenu que Clausel ne garderait ce point qu'avec une brigade et 3 régiments de cavalerie, et établirait le reste de ses troupes à San Felices el Grande, où l'on construisit des fours.

Nuit du 19 *au* 20 (5ᵉ *nuit*). — On mit la dernière main à la parallèle, et partout elle fut portée à $3^m,33$ de largeur; à la droite, sur 66 mètres seulement les banquettes ne purent être terminées. On répara à la communication de droite un éboulement du parapet causé par les eaux.

L'artillerie qui avait déjà, le 18, 7 pièces de 12, en reçut cette nuit-là 7 de 16. Il ne restait plus à San Muños que les pièces de 24, dont l'arrivée donnait de l'inquiétude, parce que le chemin entre Alba de Yeltes et Pedro de Toro, se trouvait en si mauvais état, que plus de 40 voitures d'un précédent convoi y étaient

restées embourbées. Le général Eblé, qui dès l'ouverture de la tranchée avait demandé quelques centaines d'hommes pour réparer les chemins, ne les ayant pas obtenus, fit reconnaître celui de Santi-Spiritu, qui, jugé plus praticable, fut suivi par le reste de l'artillerie; alors on commença l'établissement de 6 batteries sur les emplacements désignés par le général Ruty.

La première fut placée à la droite de la parallèle, en avant de la Maison de l'évêque. Elle eut pour objet de battre d'écharpe et de revers le front d'attaque ainsi qu'une partie du saillant arrondi de ce front, et de raser le couvent de Santa Cruz, dont le général Ruty conseilla de s'emparer, afin de pousser les cheminements jusqu'au pied des glacis; cette batterie fut armée de 4 obusiers.

La deuxième batterie, de 10 mortiers de 12, 8 et 6 pouces, fut placée à gauche de la première, vers le saillant formé par la parallèle à son centre. Son objet était de ruiner le front d'attaque, de rendre les deux enceintes inhabitables sur toute l'étendue de ce front, et d'empêcher l'ennemi d'élever aucun retranchement en arrière de la brèche.

La troisième de 6 pièces de 12, placée à la gauche de la précédente sur le Teso, fut destinée à ruiner les défenses du front d'attaque.

La quatrième, composée de 7 pièces de 16 placée à la naissance de la crête du Teso, avait pour objet de ruiner la défense, et particulièrement le saillant arrondi du redan sur lequel devaient se diriger les cheminements. Cette batterie portait sur le revêtement des deux enceintes, assez bas pour les mettre en brèche.

La cinquième batterie, de 9 pièces de 24, élevée à la

gauche de la communication du centre, fut dirigée sur la partie principale du saillant arrondi de l'enceinte.

Enfin, la sixième, armée de 6 pièces de 12 et de 4 obusiers, était de forme angulaire; une partie prenait d'écharpe et de revers les diverses lignes du front d'attaque; l'autre battait le couvent San Francisco, ainsi que la partie du faubourg adjacent.

Un officier distingué a remarqué avec raison que la disposition de ces batteries sur la gauche de la première parallèle, pour profiter de l'élévation de terrain, n'avait qu'un objet, celui de battre en brèche et d'incendier la ville. Mais aucune d'elles n'était en mesure de tirer à ricochet; quelques-unes battaient de plein fouet les pièces de la place, et cela même entrava la marche des cheminements. Ce défaut de prévision n'échappa point à Massena quand il vint quelques jours plus tard, et motiva les changements que nous indiquerons. L'ennemi contraria tous ces travaux par un feu très-vif. On eut un officier et 26 soldats blessés : la batterie n° 2 en compta 23 pour sa part.

Journée du 20 *juin.*— Au jour, les travailleurs furent couverts dans les fossés des batteries et des communications ; mais il fallut abandonner les travaux à la sixième batterie. Dans la matinée, le général Crawfurd ayant poussé une reconnaissance sur le rideau de Carpio, et renforcé son cordon d'avant-postes, le duc d'Elchingen plaça le 76e sur la route de Ciudad-Rodrigo à Espeja, rive gauche de l'Agueda ; les dragons du général Milet s'établirent à la gauche de ce régiment, et les 4 escadrons déjà en position sur cette rive s'y concentrèrent. Un bataillon du 15e léger fut posté en avant de Fonceca sur la route de Carpio.

Nuit du 20 *au* 21 (6e *nuit*). — Les travaux de la tranchée se poursuivirent avec vigueur; on déboucha sur la seconde parallèle par deux cheminements, l'un de 224 mètres de longueur commençant à 40 mètres de la communication de droite, et dirigé sur l'angle droit du mur d'enceinte du couvent Santa Cruz. Ce cheminement rapprochait de 160 mètres de la place; l'autre, de 120 mètres de long, fut dirigé à gauche du clocher de San Francisco, et nous avança d'environ 120 mètres. Tous les deux furent portés dans la nuit à 1 mètre de profondeur sur 1 mètre 30 de largeur. En attendant que l'artillerie pût protéger les tirailleurs, on creusa à 100 pas devant eux des trous assez profonds et d'un diamètre assez grand pour contenir à l'aise 3 bons tireurs, qui s'y jetaient pourvus de cartouches et de vivres pour vingt-quatre heures. Leur feu incessant et bien dirigé était surtout redoutable aux canonniers espagnols : aussi, malgré le feu de la place, ne perdîmes-nous que 16 hommes et 1 officier.

Dans la matinée, un parti anglais, fort de 600 hommes et de 800 chevaux, avec deux pièces de canon, assaillit nos avant-postes sur le chemin de Carpio. Au bruit de la canonnade, Loison ordonna à 2 bataillons et aux 4 régiments de cavalerie sous ses ordres de se porter au delà de Carpio. Les 2 bataillons, longeant la rive gauche de l'Agueda, se dirigèrent sur la ferme et le petit bois qui se trouvaient à gauche de nos postes de cavalerie, le 3e de hussards marcha sur Marialba par la route directe, le 15e de chasseurs s'avança sur Carpio et 2 bataillons de réserve se tinrent entre ces 2 régiments. Le général Ferey s'empara de Carpio avec 2 compagnies d'élite du 15e léger, soutenues par 2 pe-

lotons de dragons et le 15e de chasseurs, et culbuta les troupes qui voulaient défendre ce poste. Bientôt les Anglais arrivèrent de toutes parts au nombre d'environ 1,500 hommes de cavalerie, 3 à 4,000 d'infanterie et 8 pièces de canon placées derrière un épaulement établi entre Carpio et Marialba. En même temps une longue colonne, quittant la route d'Espeja et longeant le ravin qui sépare Carpio de Gallegos, abandonnait le convoi qu'elle escortait pour se mettre en bataille en arrière de la première ligne. Loison, s'estimant trop faible, ramena ses troupes dans leurs positions sans être inquiété.

Dans la soirée du 21, les pièces de 24 arrivèrent avec des affûts fort endommagés. L'artillerie travailla à disposer le terrain, et l'excavation des fossés des batteries et des communications se poursuivit sans relâche.

Massena ayant annoncé au duc d'Elchingen son arrivée pour le 24, ce dernier ne perdit pas encore l'espoir de le décider à livrer bataille, et il entra dans de longs raisonnements pour appuyer son opinion; mais ce fut peine perdue, il n'ébranla pas plus que la première fois le général en chef.

Nuit du 21 au 22 (7e nuit). — On perfectionna les parapets et les deux cheminements; celui de droite fut prolongé par un retour d'environ 120 mètres. Les 5 batteries de droite furent très-avancées : l'établissement de la 6e, sur un terrain pierreux, donna beaucoup de mal. La ligne des tirailleurs s'avança à 50 mètres du mur d'enceinte du couvent de Santa-Cruz; il en partait une vive fusillade qui ne blessa pourtant que 5 de nos travailleurs.

Nuit du 22 au 23 (8e nuit). — Don Julian Sanchez, à la tête de 340 lanciers, trompa la vigilance d'un poste

chargé d'observer la route de Fuente Guinaldo, s'échappa à travers les pâturages de Marti Hermando et les bois, et alla rejoindre la division de don Martin Carrera. Ce petit événement fit grand bruit; il mortifia vivement le duc d'Elchingen, et, en définitive, il prouva tout le découragement causé par la circonspection inexplicable de lord Wellington.

Cependant le gouverneur et la junte de défense, cherchant à remonter le moral de la garnison, lui promettaient une prompte délivrance. Mais le général anglais se tenait tranquille, raisonnait à son aise sur les probabilités d'une résistance plus ou moins longue, et entretenaît par ses promesses l'espoir des habitants. Peu auparavant il écrivait à son frère : « Cette bi-
» coque a été investie pendant près de deux mois, et
» il y a quinze jours qu'on a fait venir les canons de
» Salamanque : eh bien ! les Français ne sont pas encore
» maîtres du terrain qu'il leur faut pour l'assiéger ! Ce
» n'est pas ainsi qu'ils s'y sont pris pour conquérir
» l'Europe ! » Si l'armée de siége déployait si peu de vigueur contre une bicoque, il eût sans doute été facile à lord Wellington de nous disperser; pourquoi ne le tenta-t-il même pas ?

Journée du 23 juin. — La journée et la soirée furent employées à ouvrir de nouveaux cheminements, l'un sur la droite d'environ 120 mètres, l'autre de 100 mètres sur la gauche. L'artillerie termina les revêtements intérieurs dans presque toutes les batteries et une quinzaine de plates-formes furent établies. Ces travaux nous coûtèrent 4 hommes tués, et 15 y furent blessés. Enfin comme du couvent de Santa Cruz, situé sur le flanc droit de nos cheminements, la garnison tour-

mentait sans cesse nos travailleurs, le duc d'Elchingen se décida à l'enlever.

Nuit du 23 *au* 24 (9ᵉ *nuit*). — 300 grenadiers furent réunis avant minuit dans les cheminements avancés et divisés en 2 colonnes d'égale force. La 1ʳᵉ, sous les ordres du capitaine du génie Maltzen, précédée de 20 sapeurs armés et munis de sachets de poudre, de haches et de pioches, avait mission de pénétrer dans le couvent par la porte de derrière, tandis que le capitaine François l'attaquerait de front avec la 2ᵉ. Le capitaine Maltzen arriva sans perte à la porte, qu'il trouva barricadée, y attacha un sac de poudre, la fit sauter, et pénétra dans le couvent. Le capitaine François y entrait de son côté. Ces 2 braves, suivis d'une quinzaine d'hommes, furent arrêtés par une seconde porte que le capitaine Maltzen fit pareillement sauter. Alors les Espagnols, au nombre de 200, abandonnèrent le rez-de-chaussée et se retranchèrent dans les étages supérieurs, d'où leur fusillade à bout portant nous mit en désordre. L'intrépide François veut forcer l'escalier, il tombe blessé mortellement, et Maltzen éprouve le même sort, en cherchant à rallier son monde. De son côté, le capitaine du génie Treussart, commandant les sapeurs chargés d'abattre le mur du jardin en face de la parallèle, avait, malgré une vive fusillade, fixé à environ 1 mètre du sol, 1 baril de 50 kilogrammes de poudre dont l'explosion n'ouvrit pas la moindre brèche ; alors il courut aussitôt sur le couvent avec quelques sapeurs, y mit le feu et la majeure partie de ses défenseurs périt dans l'incendie, qui consuma le bâtiment presque en entier. Le reste de ces intrépides Espagnols n'en conserva pas moins les décombres fumants. Ce coup de

main nous coûta une quinzaine d'hommes, et bien qu'il n'eût obtenu qu'un demi-succès, le capitaine Treussart reçut de justes éloges sur sa conduite, et Massena demanda pour lui la décoration de la Légion d'honneur.

Une tentative semblable eut lieu, dans le même temps, sur le couvent San Francisco; mais, les assiégés étant supérieurs en forces, elle échoua. Le génie profita de ces attaques pour pousser deux branches en zigzags; la clarté produite par l'incendie du couvent de Santa Cruz favorisa le feu de la place qui contraignit les travailleurs à les abandonner. La construction des batteries éprouva moins d'obstacles et avança rapidement. Celles nos 1, 2 et 4 furent achevées et les deux premières armées; les nos 3, 5, 6 et 7 furent fort avancés. On commença à approvisionner les unes et les autres de projectiles. Le feu de la place tua 7 artilleurs et en blessa 10.

Journée du 24 juin. — Toute cette journée fut employée aux travaux des batteries. Le génie porta le cheminement de droite à 2 mètres de largeur, sur 0m 73 de profondeur. L'ennemi continuait d'occuper la partie non incendiée du couvent de Santa Cruz, d'où il enfilait le cheminement de gauche, ce qui empêcha d'y placer des travailleurs. Il fallut donc attendre que l'artillerie facilitât la prise de ces postes avancés; 3 hommes furent tués et 9 blessés dans la tranchée.

Nuit du 24 au 25 (10e nuit). — Dans la soirée du 24, Massena arriva à la Caridad, où il fixa son quartier général. Il visita les travaux et imprima une telle activité à ceux des batteries, qu'à trois heures du matin elles se trouvèrent armées et approvisionnées. Le duc d'Elchingen, sur son ordre, porta un escadron en face du pont de Ciudad-Rodrigo pour mieux resserrer la place.

A quatre heures du matin, le général en chef ordonna de commencer le feu, et 46 pièces d'artillerie tonnèrent contre la place. La garnison ne s'attendait pas à un si prompt bombardement, car la junte et le gouverneur entretenaient la population dans l'espoir que notre artillerie était embourbée sur les chemins et ne pourrait jamais arriver; nous n'en possédions, disaient-ils, pas assez pour battre en brèche. Pendant les premières heures, la garnison fut donc décontenancée et ne répondit que faiblement; mais bientôt elle tira avec plus d'activité et de succès. La batterie de gauche, n° 6, n'avait produit qu'un effet médiocre : elle fut alors tellement tourmentée qu'elle suspendit son feu pour réparer les dégâts qu'elle avait essuyés. Les batteries n°s 3, 4 et 5 agirent avec plus d'efficacité. Elles ruinèrent les parapets de la partie de l'enceinte qui leur était opposée et y démontèrent les pièces. La batterie de mortiers n° 2, mit le feu dans plusieurs quartiers et démonta 2 pièces. Celle n° 1, quoique inquiétée par l'ennemi, jeta 600 obus tant sur le rempart que dans la place; elle démonta une pièce, et fit sauter un des magasins à poudre dont l'explosion causa de grands ravages. Un accident semblable arriva aux magasins à poudre des batteries 4 et 5, et nous mit beaucoup de monde hors de combat, ruina une partie des épaulements et interrompit le feu de plusieurs pièces. En général, l'assiégé conserva une certaine supériorité au moyen d'obusiers et de mortiers, dérobés à notre vue par les parapets du rempart.

Nous perdîmes 12 artilleurs, dont 2 officiers, et eûmes 42 blessés; mais la garde de la tranchée souffrit davantage de l'explosion de ses magasins. Elle eut 2 officiers

et 19 sous-officiers tués, 5 officiers et 157 soldats blessés. Les résultats de cette journée ne répondirent donc point à l'attente du général en chef. Il en témoigna son étonnement et ordonna au général Eblé de prendre le commandement de l'artillerie.

Journée du 25 juin. — Peu après le commencement du feu, Massena, dans le double but de resserrer davantage la garnison et de surveiller les mouvements des Anglais, ordonna au général Gardanne de prendre position avec sa brigade sur la rive gauche de l'Agueda : la brigade Lorcet campa sur les hauteurs de Marialba, et celle du général Cavrois sur le rideau de Carpio. Deux escadrons observèrent le ravin de l'Azava et ses débouchés; deux autres s'établirent à Fonceca, se liant avec les troupes du général Milet. Cette rectification de position donna lieu à un petit engagement avec la cavalerie du général Crawfurd.

Nuit du 25 au 26 (11e nuit). — On ouvrit une communication, du 2e retour du cheminement de droite, au mur d'enceinte du couvent de Santa Cruz. On poussa le 2e cheminement en zigzags sur la gauche. 300 grenadiers commandés pour chasser l'ennemi du couvent de Santa Cruz, y pénétrèrent vers 11 heures à la faveur de deux brèches exécutées par les sapeurs, et s'en emparèrent sans résistance. Les Espagnols qui gardaient ce couvent rentrèrent dans la place. On acheva de brûler ce qui restait des étages supérieurs; trois grandes brèches furent ouvertes dans les murs d'enceinte, et un poste de 150 hommes se retrancha dans les bâtiments et dans les jardins. L'ennemi de son côté répara les dégâts qu'il avait éprouvés, de sorte que son feu se ralentit; aussi n'eûmes-nous qu'un travailleur tué et deux blessés.

L'artillerie, aidée de 300 travailleurs de la ligne, rétablit ses batteries endommagées et les remit en état de tirer au jour.

Journée du 26 juin. — A 4 heures du matin, le feu recommença. La batterie n° 6 fit sauter un des magasins à poudre de l'assiégé; les n°s 4 et 5 continuèrent à ruiner les parapets du saillant arrondi et du front collatéral jusqu'à la tour inclusivement; les revêtements jusqu'au-dessous du cordon furent pareillement dégradés. La batterie n° 2 incendia plusieurs maisons, et mit le feu à deux magasins à poudre. Le n° 1 ayant lancé un grand nombre d'obus, plusieurs maisons furent incendiées; mais la place répondit encore avec avantage. Massena, qui avait ordonné l'avant-veille à Eblé de prendre le commandement de l'artillerie, s'aperçut, que par ménagement pour le général Ruty, il semblait lui donner des conseils et non des ordres; il lui enjoignit formellement de faire tirer, à partir du 27 juin, au moins 12 coups par heure d'un jour à l'autre, par chaque pièce, et de faire continuer aux mortiers et aux obusiers leur feu pendant la nuit. Il mit à sa disposition tous les artilleurs des 6e et 8e corps. « Tout exige, lui » dit-il, que ce siége soit mené avec la plus grande vi» gueur; il importe au salut de l'armée qu'il soit ter» miné le plus tôt possible. N'oubliez aucun des moyens » de l'art pour que la place de Ciudad-Rodrigo tombe; » je ne quitterai le bivouac que quand elle sera en notre » pouvoir. »

Vers les 5 heures du soir, un parti de 200 lanciers commandé par don Julian, se jeta sur les fourrageurs de la 2e division de dragons à 5 kilomètres à droite du bivouac du général Trelliard. Les grand'gardes se mi-

rent sur-le-champ à ses trousses, l'atteignirent, lui tuèrent 4 hommes, en blessèrent une vingtaine et ramenèrent un brigadier prisonnier. Cette petite affaire nous coûta 18 hommes dont 15 blessés. Le duc d'Elchingen donna des ordres sévères pour, qu'à l'avenir, les fourrageurs fussent couverts par un cordon de postes.

Nuit du 26 au 27 (12ᵉ *nuit*). — On prolongea de deux retours de 120 mètres les zigzags de droite, et ce travail tracé à la sape volante, sous un violent feu de mousqueterie et de mitraille, nous coûta plusieurs hommes; puis comme le poste que la garnison conservait dans le couvent de San Francisco, incommodait trop les travailleurs à la queue du cheminement de gauche, on l'abandonna complétement, et le duc d'Elchingen, qui se trouvait là, ordonna d'enlever le couvent. Un détachement de 300 grenadiers, suivi de 20 sapeurs munis de haches et de sachets de poudre, s'avança jusqu'au pied du mur. Malgré toute la bravoure déployée par le capitaine Martin qui le commandait, cette tentative échoua. Sa petite troupe, formée d'hommes de corvée, agit sans ensemble et se débanda au premier feu. Le capitaine Cathala, commandant les sapeurs, parvint seul jusqu'à la porte du couvent, et ne se retira que quand il se vit abandonné. Nous eûmes un capitaine et 23 grenadiers blessés. Au travail de la tranchée, 2 hommes furent tués et 23 blessés.

Journée du 27 juin. — La batterie n° 1, où le général Eblé avait remplacé 2 obusiers par 2 pièces de 12, contrebattit avec avantage les pièces qui lui étaient opposées. Le feu se déclara dans la place à 11 heures du soir.

Nuit du 27 au 28 (13ᵉ *nuit*). — Les obusiers conti-

nuèrent leur feu et entretinrent l'incendie. La ville parut en flammes, et on entendit distinctement l'assiégé déblayer la brèche. La batterie n° 2, après avoir lancé toute la nuit des bombes dans la place, y alluma plusieurs autres incendies et fit sauter un magasin à poudre. Elle parvint à éteindre le feu de l'artillerie ennemie qui inquiétait les batteries voisines; mais deux de ses pièces furent mises hors de service. Les batteries n°s 4 et 5 battirent en brèche avec succès la fausse braye; une des pièces de 16 en fer éclata, et tua ou blessa 10 canonniers. Les pièces de 12 n'eurent point d'avantage marqué. En résumé cependant, Massena fut satisfait du résultat du tir, et put espérer que la brèche serait praticable le lendemain. La perte totale de l'artillerie fut de 2 canonniers tués, et 21 blessés.

A droite le génie prolongea le 3e retour jusque sous le mur du couvent, et on en ouvrit un 4e sur une longueur de 30 mètres; vers le matin, l'ennemi dirigea contre ce cheminement 2 pièces de canon qui nous forcèrent de suspendre le travail pendant une heure. Le capitaine Tiremois fut blessé à mort par un biscaïen. Outre la perte de cet officier de mérite, il y eut un lieutenent et 2 travailleurs tués et 24 blessés. Sur la gauche, on entreprit à la sape volante un 3e retour de 152 mètres, qui marcha sans encombre. Vers les 2 heures du matin, quelques hommes du poste qui gardait le pont sur l'Azava s'avancèrent jusque sur nos vedettes, et furent accueillis à coups de carabine.

Journée du 28 juin. — Au jour, les batteries 4 et 5 recommencèrent à battre en brèche la fausse braye; les autres visèrent à ruiner les défenses ainsi que l'intérieur de la place : un magasin à poudre en sautant, mit le feu

à une quantité assez considérable de bombes et d'obus, et l'incendie, alimenté par cette explosion, se propagea de toutes parts. De notre côté, vers midi, un demi-baril de poudre et des artifices éclatèrent dans la batterie de mortiers. Heureusement, il n'en résulta point d'accidents.

Comme le feu de la place se ralentissait, et que le parapet, ainsi que l'escarpement du saillant arrondi du corps de place étaient ruinés, Massena crut dès lors la brèche praticable. Il ordonna de cesser le feu, et le duc d'Elchingen adressa au gouverneur un parlementaire chargé d'une lettre écrite avec autant de noblesse que d'habileté. Il lui représentait que, dans l'état actuel des choses, la place ne pouvait tarder à être réduite à la dernière extrémité. Il rendait justice à sa belle défense et au courage de la garnison : mais si ces considérations étaient de puissants motifs d'égards aux yeux de l'armée française, une résistance désormais inutile de la part des assiégés n'en contraindrait pas moins le général en chef à user de rigueur; si le gouverneur avait compté sur les Anglais, il devait être maintenant désabusé. Auraient-ils, en effet, attendu que la place fût démantelée, s'ils eussent eu l'intention de la secourir? La situation de la garnison ne pouvait donc qu'empirer, et Don Herrasti avait le choix entre une capitulation honorable et la vengeance d'une armée victorieuse.

Le gouverneur communiqua cette proposition à la junte de défense, et lui fit observer que le revêtement de la contrescarpe étant encore intact, peu importait que la brèche fût ouverte puisque l'ennemi ne pouvait l'aborder. La junte, après délibération, fut d'avis de la rejeter; et la réponse du gouverneur fut

celle d'un homme qui n'avait point encore perdu l'espoir. « Après 49 années de service, je connais, dit-il, » mes devoirs militaires et les lois de la guerre. La place » de Ciudad-Rodrigo n'est point réduite à capituler, et » n'a pas de brèche ouverte qui l'y oblige. » En conséquence, il engagea le maréchal à continuer ses opérations. « Quand les circonstances m'en feront un de» voir, et par égard pour l'humanité, ajouta-t-il, je » demanderai à capituler. » Toutefois, il termina en proposant une suspension d'armes pour envoyer demander à lord Wellington s'il voulait secourir la place.

Pendant que la junte délibérait, on vit plusieurs soldats de la garnison descendre et remonter avec facilité, par la brèche de la fausse braye et par celle du corps de place; ceci prouvait qu'à la rigueur l'une et l'autre étaient praticables, mais elles n'en étaient effectivement pas moins inabordables, puisque la contrescarpe ne permettait pas de les atteindre pour livrer l'assaut. Les Espagnols élevèrent un parapet en sacs à terre au haut de la brèche et réparèrent leurs batteries. Cette circonstance seule aurait suffi pour décider Massena à refuser la suspension d'armes. Le feu recommença, et la place y répondit avec une nouvelle vigueur; un de nos affûts de 16 fut mis hors de service, et le capitaine de pontonniers Parizot emporté par un boulet. 2 canonniers furent aussi tués et 3 blessés.

Nuit du 28 au 29 (14ᵉ nuit). — Le génie déboucha sur les deux boyaux en zigzags par un 4ᵉ retour de 100 mètres. A 4 heures du matin, lorsque l'extrémité de ces cheminements n'était encore qu'à $0^m,65$ de profondeur, l'ennemi dirigea sur celui de droite le feu de 5 pièces d'artillerie, qui força les travailleurs à abandonner la

tête de sape. Vers 9 heures, le feu s'étant ralenti, ils se remirent à l'ouvrage. Nous eûmes 4 hommes tués et 2 blessés. Le cheminement de gauche, vu moins directement de la place, fut poussé sans relâche : son extrémité comme celle de droite était à moins de 120 mètres de la crête du glacis.

L'artillerie répara les batteries; à la gauche du n° 6, on en commença une nouvelle, n° 7, pour 3 pièces de 12, destinée à battre le faubourg San Francisco. Le feu continuel des mortiers et des obusiers détermina de nouveaux incendies dans la place.

Journée du 29 *juin.* — Au matin, les batteries de brèche s'attachèrent à agrandir celle de la première enceinte. Vers 3 heures de l'après-midi, toutes deux étaient praticables, et on eût aisément livré l'assaut si on avait pu faire sauter la contrescarpe; mais les têtes de sape étaient encore éloignées de 120 mètres de la crête du glacis. Les autres batteries contrebattirent les défenses de l'assiégé, et démontèrent une pièce établie dans la fausse braye. En général, le feu de la place fut très-vif et fort bien dirigé. Une pièce de 24 et une de 12 furent mises hors de service, 4 autres étaient fortement endommagées. On eut 12 sous-officiers ou canonniers, et 9 auxiliaires blessés.

Le général Ruty désigna l'emplacement de 2 nouvelles batteries : l'une, n° 8, en avant du cimetière, pour 2 mortiers de 6 pouces destinés à ruiner le faubourg San Francisco; l'autre, n° 9, de 2 obusiers contre le front opposé à celui de l'attaque.

Nous savons que Massena, mécontent de la marche du siége, qu'il jugeait avoir été mal dirigé dans le principe, avait depuis cinq jours ordonné au général

Eblé de prendre la direction de l'artillerie pour réparer autant que possible les erreurs commises par le chef de cette arme au 6e corps. Le duc d'Elchingen en parut si mortifié qu'Eblé, circonspect autant que modeste, crut pouvoir remplir le but de Massena en agissant par voie d'insinuation auprès du général Ruty, qui seul dans la circonstance avait réellement sujet d'être piqué. Ce général et le commandant du génie adressèrent donc de concert au duc d'Elchingen un rapport dans lequel, après avoir rejeté la lenteur du siége sur l'ordre itératif qu'ils avaient reçu, nonobstant leurs observations, de faire brèche à la fausse braye et au corps de place, avant que le progrès des cheminements eut permis de les aborder, ils calculaient les moyens à employer pour atteindre le résultat désiré, qui, selon eux, l'eût été déjà si l'on se fût moins pressé. Ils exposèrent, d'une part, qu'il restait encore 5 à 600 projectiles pleins ou creux par pièce, et la quantité nécessaire de projectiles de gros calibre pour faire de nouvelles brèches; et de l'autre, l'impossibilité de terminer le couronnement du glacis avant 8 à 10 jours. Leur conclusion portait, qu'il fallait réserver les boulets de gros calibre pour l'époque où l'on pourrait ouvrir la brèche avec certitude de s'y loger, et consacrer le surplus à favoriser la marche des cheminements, en ruinant les défenses du front d'attaque, et en réglant les feux de manière à les entretenir tout le temps nécessaire. Du reste, dans leur pensée, la nature du terrain et le progrès des attaques donneraient les notions nécessaires pour régler convenablement les opérations ultérieures.

Cette opinion, que le duc d'Elchingen transmit aussitôt au général en chef, ne manquait point de vérité en

ce qui concernait l'artillerie; mais le commandant du génie se montrait si évidemment au-dessous de sa tâche, que Massena regretta beaucoup l'absence du général Lazowski qui n'avait pas encoré rejoint. Quand il avait ordonné de tirer de manière à faire brèche le plus promptement possible, il calculait moins l'état des approvisionnements que l'effet moral produit par ce genre de tir sur la garnison. D'un autre côté, les travaux du génie se traînaient sans précision, et s'il fallait consumer 8 à 10 jours avant de couronner le glacis, l'armée se serait morfondue devant Ciudad-Rodrigo; les subsistances commençaient à s'épuiser, et le 6e corps qui était à la demi-ration s'en plaignait amèrement. Lambert se débattait dans le vide à Salamanque, et ses maigres convois devenaient de plus en plus rares. Toutes ces considérations réunies déterminèrent Massena à confier la direction des travaux du génie au colonel Valazé, commandant cette arme au 8e corps. Cet officier s'était distingué devant Astorga, et pourtant le duc d'Elchingen avait jusqu'alors refusé ses offres de service.

Nuit du 29 *au* 30 (15e *nuit*), *et journée du* 30. — Le dernier boyau du cheminement de droite fut rectifié et poussé jusqu'à son extrémité. On entreprit aussi la deuxième parallèle à la sape volante, en profitant d'un pli du terrain. Au matin, on la continua par 2 têtes de sape pleine jusqu'à environ 140 mètres. Les tirailleurs furent portés jusque sur le tracé de la parallèle, pour que les trous dans lesquels ils s'abritaient pussent servir au déblai des sapes. On fit au cheminement de gauche un 5e retour de 80 mètres, et au jour on en commença un 6e à la sape pleine, de sorte que tout fut prêt pour

commencer la 2e parallèle la nuit suivante au moyen de 2 têtes de sape. Le lieutenant du génie Hanin, qui dirigeait ces derniers travaux, reçut un coup de feu. On eut en outre un officier et 17 soldats blessés, et 2 tués dans la tranchée.

L'artillerie répara ses batteries et travailla aux nos 8 et 9. Au matin, le n° 8 fut achevé et armé de 2 mortiers de 6 pouces qui à huit heures commencèrent à jouer contre le faubourg San Francisco où le feu se manifesta, vers midi, sur trois points. Les batteries d'obusiers lancèrent, comme à l'ordinaire, force projectiles creux. Il y avait eu quelques changements dans les batteries : le n° 1 avait reçu 2 nouvelles pièces de 12 en échange de ses 2 obusiers qui furent transportés au n° 3. Les batteries de brèche n° 5 et 4 tirèrent rarement dans cette journée; les autres tirèrent 50 coups par pièce. L'assiégé répondit assez vivement par intervalles. Un de ses obus fit sauter un magasin à poudre au n° 3 où quelques obus éclatèrent et blessèrent le chef de bataillon d'artillerie Dolignier. Dans ces vingt-quatre heures, on eut 3 canonniers et 2 auxiliaires blessés et 1 tué. 16 déserteurs de la place donnèrent des renseignements circonstanciés sur le fâcheux état de la défense. Suivant leur rapport, la garnison se disposait à tenter une évasion par la rive gauche de l'Agueda. 3 autres déserteurs qui arrivèrent dans la soirée aux avant-postes ayant confirmé cette nouvelle, le duc d'Elchingen resserra les postes : la brigade Marcognet passa avec son artillerie sur la rive gauche de l'Agueda et prit position vis-à-vis la place, celle du général Ferrey en seconde ligne. La 2e brigade de la division Marchand se porta à la Caridad, laissant un bataillon sur la rive gauche de

l'Agueda, pour se lier avec les deux brigades ci-dessus, dont le général Ferrey avait le commandement. Le général Marchand eut l'ordre de passer sur la rive gauche de cette rivière au premier coup de fusil, afin de couper la retraite à l'ennemi. Montbrun fut invité à entremêler des dragons avec l'infanterie et à se tenir prêt au premier signal. On instruisit de ces dispositions le général Trelliard, qui recommanda au général Taupin, placé sur le chemin de Ciudad-Rodrigo à San Felices el Chico, de redoubler de surveillance. Les troupes restèrent sur le qui-vive toute la nuit.

Dans ce moment, lord Wellington, dont le but était moins de sauver la place que de bercer sa garnison par l'espoir d'un prochain secours, reçut un billet du gouverneur; il lui annonçait qu'à moins d'une démonstration très-prochaine de sa part, Ciudad-Rodrigo allait succomber. *Osvenir luego! luëgo! a socorrer esta plaza!* (Venez vite, vite! au secours de cette place!) s'écriait le malheureux gouverneur. Mais ces prières ne pouvaient toucher l'âme politique et froide du général anglais. Il crut faire assez pour rehausser le moral de la garnison en portant son quartier général à Alverca, à moitié chemin de Celorico à Almeida. Ce rapprochement fit penser, en effet, au marquis de la Romana qu'il voulait secourir la place, et le fit venir en hâte de Badajoz pour lui proposer de favoriser au moins l'évasion de la garnison. Enfin, poussé dans ses derniers retranchements par l'Espagnol, il ne put déguiser plus longtemps sa pensée et lui refusa positivement de faire la moindre tentative en faveur de Ciudad-Rodrigo.

Ce mouvement fit cependant douter à Massena que son adversaire restât, comme on le prétendait, spec-

tateur impassible de la prise de cette place. C'est pourquoi il fit passer une partie du 8e corps sur la rive gauche de l'Agueda. La brigade Ménard s'établit à cheval sur le chemin de Loro, en arrière de Palacios où se trouvait la brigade Gardanne; la brigade Taupin, sur la hauteur des signaux, la gauche dans la direction de Carpio; 1 régiment de dragons de la brigade Sainte-Croix prit position à gauche de ce village.

Nuit du 30 *juin au* 1er *juillet* (16e *nuit*). — Tout étant prêt pour bien recevoir les Anglais, les travaux de l'artillerie et du génie continuèrent sans interruption. On ouvrit à droite et en avant de la deuxième parallèle un cheminement dirigé sur la brèche, et on prolongea la parallèle même. Ce travail, conduit à la sape volante, ne se fit qu'à intervalles, parce que le feu de la place, éclairé par des pots à feu, inquiéta fort les travailleurs. Le capitaine du génie Le Blanc fut blessé par un biscaïen.

A la gauche, on ouvrit un nouveau retour pour se rattacher à la 2e parallèle, et on établit une communication afin de s'emparer d'un mamelon avancé propre à l'établissement d'une batterie. Ce travail fut poussé si vivement à la sape volante, qu'on espéra couronner la crête la nuit suivante. La garde de tranchée et les travailleurs eurent 8 tués, 5 officiers et 30 soldats blessés.

Journée du 1er *juillet*. — Dans la journée, toutes les batteries, excepté celle de brèche, tirèrent 40 coups par pièce. Le no 7 ne fit feu sur le couvent de San Francisco qu'une demi-heure, car une bombe de l'assiégé étant tombée dans le magasin à poudre, l'explosion ruina l'épaulement. Le capitaine d'artillerie Beaumesnil disparut dans les décombres : 4 canonniers furent tués et 7 blessés.

Dans la soirée, un poste du 10e régiment de dragons arrêta le curé de la cathédrale, envoyé par la junte à lord Wellington. Il déclara avoir mission de demander au général anglais s'il voulait ou non secourir la place : dans le dernier cas, il devait signaler la réponse par une fusée.

Cependant le colonel Valazé, successeur du commandant Couche, après une étude approfondie du terrain, ne crut pas devoir approuver tous les cheminements entrepris; mais comme il sentait la nécessité d'en tirer le meilleur parti possible, il proposa d'enlever le couvent et le faubourg San Francisco, de cheminer sur la crête du glacis, de couronner la contrescarpe, et d'entrer enfin en galerie pour la renverser. En même temps on devait établir au moins une batterie à ricochet sur la face attaquée, afin de préserver nos travailleurs, et une nouvelle batterie de brèche sur le petit Teso, à 160 mètres de la place. Le général en chef tint un conseil sur ces propositions : après une longue discussion dans laquelle le général commandant l'artillerie soutint, contrairement à l'opinion du colonel du génie, que la nouvelle batterie de brèche devait être établie sur le bord de la contrescarpe; Massena adopta l'avis de Valazé.

Nuit du 1er au 2 juillet (17e *nuit*). — On poussa le cheminement vers la brèche, Valazé fit continuer la 2e parallèle par une 2e tête de sape vers la gauche, pour forcer l'ennemi à diviser ses feux. L'événement prouva la justesse de sa prévision, car malgré la canonnade de l'ennemi, le travail n'éprouva pas d'interruption, et il n'y eut que 2 hommes tués et 7 blessés. Sur la gauche, on continua le cheminement vers la 2e parallèle et on

poursuivit celui qui conduisait sur le petit Teso, dont la crête fut couronnée par 54 tirailleurs. Comme on était à découvert, 12 soldats et un sapeur furent tués, et on eut 58 blessés, dont 2 sapeurs.

Suivant ce qui avait été arrêté la veille, le général Simon ayant reçu l'ordre d'enlever le couvent de San Francisco, se rendit à la chute du jour au pied du Teso, avec 600 soldats d'élite et 150 travailleurs munis d'outils et d'artifices. Il forma sa troupe en 3 colonnes et commença son mouvement à neuf heures. Quelques hommes de bonne volonté, formant l'avant-garde de la 1re colonne, commandée par le chef de bataillon Spring, se précipitèrent sur les sentinelles espagnoles et sautèrent dans le retranchement. La colonne suivit de près, et tua le poste à l'arme blanche sans lui laisser le temps de donner l'alarme. Aussitôt le général Simon s'engagea au pas de course avec la 1re colonne dans le chemin couvert qui conduit du faubourg au couvent, et enleva, malgré sa vigoureuse défense, une garde espagnole qui le défendait. La colonne prit alors position, et la 3e, arrivée en même temps qu'elle, s'établit partie dans le couvent, partie en bataille sur la gauche. La 2e, aux ordres du capitaine Wasse, aide de camp du général, parvint à la brèche pratiquée au mur du jardin, au bas du Teso, la franchit heureusement et se réunit aux deux autres.

Le général Simon ne fut pas plutôt maître du couvent, que les travailleurs, sous la conduite du lieutenant du génie Moulin, rouvrirent les communications intérieures et fermèrent les issues du côté de la place. Une compagnie de carabiniers fouilla le faubourg, mais des obstacles locaux et le feu de la place l'empêchèrent de

pénétrer bien avant. Le général établit alors un poste de 200 hommes dans le couvent, pour la garde des travailleurs, et après avoir fait mettre le feu à l'hospice et au corps de garde, il rentra au camp à deux heures du matin.

Cette expédition, dans laquelle nos troupes n'eurent point à tirer, ne nous coûta que 2 blessés. Massena demanda la décoration pour le général qui l'avait conduite. Il fut enchanté de trouver l'occasion de rendre justice à un brave resté dans une trop longue disgrâce pour la part qu'il avait prise à la conspiration républicaine de Rennes, dont l'instigateur, à cause de sa parenté avec le Premier consul, s'était trouvé seul à l'abri de sa rancune.

Journée du 2 juillet. — Les batteries firent sauter un magasin de la place, contenant une quantité considérable de poudre et de projectiles creux, et cette explosion en occasionna deux autres moins fortes. La batterie de mortiers, dirigée contre le faubourg San Francisco, y alluma plusieurs incendies.

Nuit du 2 au 3 (18e nuit). — On posa 50 gabions au cheminement vers la brèche, et la quantité de pots à feu lancés par les assiégés empêcha d'employer la sape volante. Sur la gauche, on plaça une centaine de gabions, tant sur le cheminement que sur le prolongement de la 2e parallèle; on eut 3 hommes tués et 12 blessés. Vers neuf heures du soir, 3 compagnies de grenadiers, suivies de 240 travailleurs sous les ordres du chef de bataillon du génie Constantin, s'emparèrent du faubourg à gauche du couvent San Francisco. On prit poste dans le couvent Santa Clara, avec lequel on établit des communications au moyen d'ouvertures dans

l'intérieur des maisons et derrière les murs d'enceinte. Le feu de mitraille des assiégés nous blessa 3 hommes.

L'artillerie commença la nouvelle batterie de brèche, mais le fond de rochers qu'elle rencontra rendit le travail très-difficile. On eut 8 travailleurs tués et 15 blessés. Les généraux Eblé et Ruty tracèrent une batterie à ricochet de 4 obusiers de 6 pouces, près du couvent San Francisco. Le feu de la place fut moins vif ce jour-là que les précédents.

Journée du 3 *juillet*. — Dans le cours de cette journée, les ducs d'Elchingen et d'Abrantès firent pousser de fortes reconnaissances, et on apprit que le général espagnol Carrera s'était replié sur la rivière de Dos-Casas. Crawfurd, renforcé de 2 régiments de cavalerie, les avait placés à Gallegos et avait concentré son infanterie dans le bois d'Alameda, de manière à pouvoir se retirer par le pont de ce village, ou par celui de Castel-Bom. Il couronna dans la soirée les crêtes des hauteurs d'un seul rang de troupes, poussa quelques escadrons sur les derrières afin de soulever la poussière, et fit défiler de l'infanterie à la vue de nos avant-postes; mais ces vieilles ruses de guerre n'en imposèrent à personne, et plusieurs patrouilles des 6e et 8e corps purent impunément déchirer le rideau que le général Crawfurd croyait impénétrable. On conclut de ces manœuvres que l'armée anglo-portugaise opérait sa retraite et voulait nous dérober son mouvement. Pour vérifier cette conjecture, Massena ordonna au duc d'Abrantès de pousser le lendemain une reconnaissance à fond.

Nuit du 3 *au* 4 (19e *nuit*). — Le génie ouvrit une communication de la gauche de la première parallèle, au

couvent San Francisco. Les pots à feu des assiégés ayant éclairé ce travail, les travailleurs furent forcés de l'abandonner. Sur la droite, on plaça 30 gabions vers la brèche et 15 sur le prolongement du premier retour. Ce travail avança peu : on perdit dans la nuit 4 hommes tués et l'on eut 14 blessés.

La dureté du roc obligea de rapporter des terres à la batterie n° 10, pour établir l'épaulement. On construisit au n° 5 trois embrasures pour des pièces de 24 destinées à battre la tour du pavillon et la plus rapprochée de la brèche, dont les feux tourmentaient le n° 10. La batterie n° 11, à droite du couvent, fut commencée; on désarma les n°s 7 et 8 : 6 canonniers et un auxiliaire furent blessés.

Journée du 4 juillet. — On porta le boyau en avant de la 2e parallèle à 6 mètres de la contrescarpe. Le capitaine du génie Treussart, voyant que les travailleurs étaient naturellement défilés, fit ôter le gabion et cheminer à la sape volante sur la crête du glacis; pour plus de célérité les gabions furent remplis de sacs à terre, de sorte que malgré une grêle de plomb et de grenades à main, le travail se poursuivit sans autre accident qu'un bras cassé à un caporal de sapeurs.

L'artillerie continua la batterie de brèche n° 10 et celle à ricochet n° 11. La première avança peu, les autres firent feu comme à l'ordinaire : 3 pièces du n° 5 soulagèrent beaucoup par la justesse de leur tir les travailleurs de la batterie de brèche. On eut 4 hommes tués et 14 blessés.

Suivant l'ordre de la veille, le duc d'Abrantès poussa le général Sainte-Croix avec 5 bataillons, 6 escadrons et 2 pièces d'artillerie, en reconnaissance au delà de

l'Azava. Ce général ayant rencontré les postes anglais devant Gallegos, fit tourner le village par sa cavalerie, et ordonna au colonel Grandseigne de l'enlever. L'ennemi, quoique barricadé, n'attendit pas cette attaque et se retira, montrant 7 escadrons, 3 bataillons et 4 pièces d'artillerie. On le poursuivit vivement, et les dragons du 1er régiment provisoire chargèrent ses tirailleurs. On reconnut en s'approchant que sa gauche s'appuyait au fort de la Conception ; sa droite se prolongeait en face d'Alameda. On compta sur cette ligne 11 bataillons, 8 escadrons et 7 pièces d'artillerie. Cette reconnaissance nous coûta 4 hommes tués et 11 blessés. Sainte-Croix s'établit sur les hauteurs qui dominent Gallegos, et resta maître de la rive gauche de l'Azava, où il plaça un poste.

De leur côté, les généraux Montbrun et Ferrey s'étaient avancés sur Espeja, mais les partis ennemis ne tinrent point devant eux et rejoignirent le gros de leur corps à Alameda.

Nuit du 4 au 5 (20e nuit). — Le saillant de la contrescarpe à gauche de la brèche fut couronné. Le lieutenant Moulin conduisit avec sang-froid ce travail, qui était considérablement gêné par les grenades de l'ennemi. L'assiégé ayant jeté quelques hommes dans le couvent San Domingo, le général Simon les en chassa avec perte et y établit une compagnie d'élite.

Journée du 5 juillet. — Au jour, toutes les batteries, sauf les nos 5 et 4, tirèrent 15 coups par pièce. Le no 5 en tira 20 sur la tour du Pavillon et la batterie de la fausse braye qu'il réduisit au silence. On eut 3 hommes tués et 8 blessés.

Nuit du 5 au 6 (21e nuit). — On ouvrit une commu-

nication de la gauche du couvent San Domingo au ravin de la Coraza, sur un développement de 200 mètres. Au centre de la parallèle on élargit jusqu'à 2m 50 la communication qui servait de passage à l'artillerie, et on lia la communication de gauche avec la 2e parallèle. Le lieutenant du génie Larmandie y fut blessé mortellement; mais c'est surtout à la droite que le travail fut poussé avec le plus d'audace par le capitaine Cathala. On posa plus de 40 gabions au couronnement du saillant de la brèche, et 30, à la place d'armes, vers son pied. Renversés tous plusieurs fois par les bombes ennemies, ils étaient remplacés aussitôt. Le lieutenant du génie Dussard, blessé par plusieurs éclats de grenade, ne voulut point quitter son poste.

Journée du 6 juillet. — Le capitaine Treussart fit garnir de sacs à terre les parties du cheminement que la nature du terrain avait forcé de laisser à découvert. Cette opération périlleuse, sans laquelle il eût été impossible de continuer le travail de nuit, coûta 8 sapeurs blessés; outre cette perte, on en éprouva une à la garde de la tranchée, de 3 hommes tués et 19 blessés. L'artillerie supprima la batterie n° 9; toutes les autres tirèrent, excepté le n° 1; on perdit 3 hommes. Depuis plusieurs jours les troupes étaient à la demi-ration et murmuraient.

Nuit du 6 au 7 (22e nuit). — Le génie perfectionna la communication de gauche avec la 2e parallèle; car on désirait pouvoir abandonner celle de droite, que la nouvelle batterie de mortiers rendait fort incommode. A la droite, on entra en galerie couverte pour la descente du fossé; on plaça 4 châssis sur une longueur de 4 mètres; on posa 40 gabions en prolongement du cou-

ronnement et vers le cheminement de droite. La pluie de grenades qui tombait de la place causa peu de mal. Le capitaine du génie Coffinhal et le lieutenant Smith furent blessés ainsi que 10 sapeurs ou travailleurs.

Plusieurs changements s'effectuèrent aux batteries : on supprima le n° 1, 3 pièces de 12 passèrent au n° 3, et une au n° 5. Le n° 2 fut pareillement supprimé; ses 10 mortiers furent destinés au n° 12 ; mais 4 seulement purent y être transportés durant cette nuit. Le n° 3 reçut 3 pièces de 12 du n° 1, en échange de 2 obusiers portés à la batterie n° 4.

Les bombes de la place renversèrent une partie de l'épaulement au n° 10. La batterie n° 11 commença à ricocher le front d'attaque. On perdit le capitaine Girard, aide de camp du général Eblé. Il y eut en outre 3 canonniers tués et 8 blessés; 4 baraques du camp du 76ᵉ régiment furent incendiées par un obus. Une quarantaine de malheureux échappés de la place y furent renvoyés : ils nous avaient appris que la population était plus que jamais décidée à se défendre.

Le général en chef croyait pouvoir livrer l'assaut dans 2 ou 3 jours, et se flattait que les plus grandes difficultés étaient aplanies. « Je ferai battre de nouveau » la brèche pour la rendre praticable et prendre la ville » d'assaut, écrivait-il au major général; je crois qu'elle » ne voudra pas se rendre ni entendre parler de capi» tulation. Ce sont des fanatiques dirigés par un tas de » prêtres qui se sont jetés dans la place, et à qui il est » impossible de faire entendre raison. »

Journée du 7 juillet et nuit du 7 au 8 (23ᵉ *nuit*). — Toute cette journée et la nuit suivante furent employées à continuer les tranchées destinées à lier les différentes

parties du faubourg. Les deux têtes de sape à droite et au-dessus du couronnement de la contrescarpe se poursuivirent avec un redoublement d'activité; on plaça 6 nouveaux châssis dans la galerie souterraine, qui en portèrent la longueur à 10 mètres. Le génie eut, dans les 24 heures, 5 hommes tués et 28 blessés.

La batterie n° 11 tira avec beaucoup de succès environ 150 coups à ricochet sur le corps de place et la fausse braye; le n° 10 souffrit moins des bombes de l'ennemi que la nuit précédente. L'artillerie eut 7 canonniers ou auxiliaires blessés.

Journée du 8 juillet. — Dans la matinée la garnison fit une sortie de 200 hommes sur la rive gauche de l'Agueda, pour se procurer de l'eau dont on commençait à manquer dans la place. Nos avant-postes, à peu près surpris, se replièrent après un léger combat où nous eûmes un capitaine du 76e et 10 soldats tués. Encouragés par ce succès, les Espagnols tentèrent de tourner et de forcer le couvent San Domingo; ils pénétraient déjà dans le chantier et enlevaient nos outils, lorsque le sergent de sapeurs Garnier, saisissant le fusil d'un blessé, rallia les travailleurs et les repoussa dans la place avec perte de 3 morts et plusieurs blessés.

Nuit du 8 au 9 (24e nuit). — Le génie joignit les 2 cheminements sur la droite du couronnement, et on les élargit afin d'y placer les troupes commandées pour l'assaut. On établit des banquettes pour faire feu sur la brèche, qui fut ouverte, au jour, par la batterie n° 10. Dans la galerie souterraine, on atteignit le revêtement de la contrescarpe, et on disposa tout pour charger la mine. Le capitaine Cathala fit percer la maçonnerie, qui se trouva d'un mètre d'épaisseur : la galerie, comme

on l'avait désiré, s'ouvrait à environ un mètre au-dessus du fond du fossé.

Pendant que ces travaux s'exécutaient avec une activité que l'impatience augmentait dans tous les rangs de l'armée, le fanatisme de la population semblait s'exalter encore par l'approche du dénoûment; à la chute du jour, on vit des paysans et des bourgeois travailler dans le fossé et sur la fausse braye à escarper le pied des brèches. Le colonel Valazé, qui présidait au chargement et au bourrage des fourneaux qui devaient faire sauter la contrescarpe, se retirait et ordonnait aux tirailleurs de jeter des grenades dans la place, lorsqu'une de celles que les assiégés lançaient, l'atteignit à la tête et à l'épaule et le renversa sans connaissance. On le crut mort; Massena, qui lui portait un intérêt justifié par son zèle et ses talents, se fit rendre aussitôt compte de l'état de ses blessures. Les chirurgiens désespérèrent de lui; mais ils se trompèrent fort heureusement, et ce brave officier fournit encore une longue carrière, où ses lumières ne le distinguèrent pas moins que son patriotisme. Le capitaine Coffinhal, quoique blessé, n'abandonna point la tranchée, et à 2 heures et demie du matin, il mit le feu à la mine qui était chargée de 400 kilogrammes de poudre; elle produisit un effet considérable : la contrescarpe, renversée sur une largeur de plus de 8 mètres au sommet, offrit à droite et à gauche de l'entonnoir un passage de 2^m 65 de largeur, par lequel on pouvait arriver presque à couvert jusqu'au pied de la brèche.

Dans cette nuit du 8 au 9 on eut 3 hommes tués et 39 blessés dans les tranchées. L'artillerie amena 3 mortiers de 6 pouces à l'extrême gauche du couronnement

de la contrescarpe; ils tirèrent chacun une douzaine de grenades, à la fois, sur les travailleurs occupés à escarper le pied des brèches et les forcèrent à abandonner le fossé et la fausse braye, malgré le redoublement du feu des batteries de la place. On perdit sur ce point 4 canonniers, et au jour on retira les mortiers. On tira 160 obus et 582 boulets des batteries 3, 4, 11 et 12.

Divers changements eurent lieu, et tout fut prêt pour mettre en action toutes les pièces des batteries. Voici leur état et la direction des feux, telle qu'on l'arrêta : les nos 1 et 2 furent supprimés; le no 3 devait diriger le feu de ses 3 pièces de 12 contre la fausse braye et sur les batteries de l'assiégé qui inquiéteraient les nôtres; 2 obusiers répondraient exclusivement au tir des mortiers pointés sur elle. Obusiers et pièces de 12 tireraient à volonté, sans dépasser, néanmoins, 8 coups par heure, et se réduire à moins de 2, lorsque la place cesserait de répondre.

Le no 4, garni de 4 pièces de 16, et de 2 obusiers de 6 pouces, reçut les mêmes prescriptions que le no 3.

Le no 5, qui contenait une pièce de 24, 2 de 16 et 3 de 12, avait reçu des plates-formes obliques pour la pièce de 24 et celles de 16, destinées à contre-battre les tours et le front collatéral de l'attaque. Les pièces de 12 tirèrent sur les défenses de l'assiégé, surtout contre celles qui avoisinaient les brèches. Les unes et les autres ne purent dépasser 8 coups par heure.

Le no 6, armé de 4 pièces de 12 et de 4 obusiers de 6, avait pour instruction de pointer 2 pièces sur les tours dont le feu gênait celui de la nouvelle batterie de brèche, et les 2 autres sur les défenses de l'assiégé avoisinant la brèche, tandis que les 4 obusiers vise-

raient les points d'où l'ennemi lançait ses bombes.

Les nos 7, 8 et 9 étaient supprimés.

Le no 10 contenait 8 pièces de 24; destiné à battre en brèche, il reçut l'ordre de pointer d'abord sur la fausse braye, ensuite sur le corps de place et les parties du revêtement déjà ruinées. Son feu était limité à salves de 8 coups par heure et par pièce. On avait recommandé de viser la partie la plus basse des revêtements.

Le no 11, de 4 pièces de 12, eut la consigne de ricocher la partie du corps de place et de la fausse braye sur le prolongement de laquelle il était placé. Il devait tirer 8 coups par heure et par pièce.

Le no 12, composé de 3 mortiers de 12 pouces, 3 de 8 et 3 de 6, eut pour objet de lancer d'abord ses bombes sur les mortiers de défense de la brèche, en tirant 5 à 6 coups par mortier et par heure. Dès que le feu de la place serait éteint, cette batterie devait pointer successivement sur les divers quartiers, en se réduisant à 2 ou 3 coups par heure. Le commandant de la batterie eut ordre de ne point tirer en salves, mais à intervalles réguliers.

Journée du 9 *juillet.* — A 4 heures du matin, l'artillerie commença le feu. Les assiégés y répondirent mollement pendant quelques heures, et furent enfin réduits au silence.

Massena invita alors le duc d'Elchingen à ordonner les préparatifs de l'assaut, et l'honneur de le commander revint par droit d'ancienneté au général Loison, qui eut le général Simon sous ses ordres. Les troupes furent formées en 2 colonnes. La 1re commandée par le chef de bataillon Delom, était composée du bataillon des chasseurs de siége, de 3 compagnies de grenadiers

prises dans les 3 divisions du 6e corps, de 50 sapeurs et de 100 ouvriers; elle reçut l'ordre de franchir la fausse braye, de gagner la tête du rempart et de pousser à droite et à gauche un détachement de 25 hommes, qui montant sur le parapet, aborderait les traverses de l'ennemi. Cela fait, la colonne avait ordre de se rendre maîtresse des maisons à proximité et de s'y retrancher : alors les sapeurs et les travailleurs auraient élargi la brèche.

La 2e colonne, aux ordres du chef de bataillon Dutoyat, forte de 6 compagnies de voltigeurs tirées des 3 divisions, reçut l'ordre de suivre le mouvement de la première; de laisser 2 compagnies en réserve sur la brèche; de se porter en suivant le rempart sur la porte de Salamanque, et de l'enfoncer pour faciliter l'entrée du bataillon de garde dans le faubourg San Francisco. Au cas où l'on ne parviendrait pas à déborder les traverses de l'ennemi, on avait ordre de se loger sur la brèche et d'enclouer les pièces enlevées; la garde de la tranchée devait au besoin soutenir l'attaque.

La porte de Salamanque enlevée, le bataillon de garde au faubourg San Francisco devait s'établir dans la demi-lune sur le rempart, et la 2e division le suivre au pas de course pour se mettre en bataille, la droite à hauteur de la demi-lune, la gauche à la porte de la Caridad, pour l'ouvrir à la division Marchand. Un drapeau rouge, élevé sur la batterie de brèche, était le signal de l'assaut.

Vers 3 heures et demie, Ruty et Couche annoncent que la brèche est praticable. Déjà les colonnes d'assaut remplissent la tranchée, musique en tête, attendant le signal avec impatience. Le duc d'Elchingen demande

3 hommes de bonne volonté pour tenter l'escalade. Une centaine de volontaires sortent à l'instant des rangs; Thirion, caporal de grenadiers du 50e régiment, Bombois, carabinier, et Billeret, chasseur, tous deux du 6e léger, sont désignés pour ce périlleux essai. Ces 3 braves gravissent en un clin d'œil les brèches des deux enceintes, atteignent le rempart, font feu sur l'ennemi, aux cris de vive l'Empereur! et reviennent sains et saufs aux acclamations de l'armée. Le duc d'Elchingen profite de ce mouvement d'enthousiasme et donne le signal. Aussitôt les colonnes s'ébranlent au pas de course et arrivent au pied de la brèche extérieure, mais la garnison arbora le drapeau blanc; il était alors 6 heures du soir.

En cet instant un parlementaire se présenta avec une lettre du gouverneur au duc d'Elchingen. Le maréchal le lui renvoie avec invitation de venir au pied de la brèche, et vingt minutes après, un vieillard à cheveux blancs se présente avec la noble assurance que donne l'accomplissement du devoir. Une certaine émotion parut sur les traits sévères de plus d'un de nos soldats lorsque le duc d'Elchingen allant à sa rencontre lui serra affectueusement la main. Le maréchal accorda verbalement au général Herrasti la capitulation la plus large qu'il pouvait désirer, eu égard aux circonstances. Juste appréciateur de la valeur, il ne voulut pas qu'on enlevât aux officiers leur épée, aux soldats leur sac. Cette générosité, peut-être inattendue, arracha des larmes au gouverneur, qui rentra dans la place par la brèche.

Aussitôt, l'armée prit possession des portes. Loison, à la tête d'une brigade, entra par la brèche, s'empara

des batteries, de la place d'armes, et fit placer des gardes aux magasins et aux caisses publiques. En même temps, le général Simon, de concert avec le gouverneur, fit déposer à l'arsenal les armes de la garnison, qui rentra ensuite dans ses quartiers. L'adjudant commandant Rippert, nommé commandant de la place par Massena, s'acquitta avec habileté de ces délicates fonctions. La tranquillité ne fut pas un instant troublée, et il n'y eut ni désordre, ni pillage à la grande surprise des habitants qui ne pensaient pas être traités avec autant de douceur. Toutefois, pour donner satisfaction à l'armée qu'une telle indulgence faisait murmurer, on emprisonna les membres de la junte, la plupart ecclésiastiques, et on les dirigea sur Burgos, où ils furent mis à la disposition du roi Joseph. Autant la garnison parut sensible aux procédés généreux des vainqueurs, autant elle montra d'irritation contre les Anglais, qu'elle accusa de perfidie et de lâcheté. Ce sentiment fut, au reste, partagé par toute l'armée espagnole, et Carrera ne se sépara pas de Crawfurd, sans avoir échangé avec lui des paroles fort blessantes.

Ainsi tomba Ciudad-Rodrigo après 48 jours de blocus incomplet, 24 de tranchée et 16 de feu. On trouva dans la place 105 pièces d'artillerie, dont 83 en très-bon état; 57,547 boulets, 4,994 bombes, 4,667 obus et 1,280 grenades à main; 3,655 fusils, 71,528 kilogrammes de poudre et près d'un million de cartouches. Quant aux approvisionnements de vivres, ils furent loin de répondre à l'idée qu'on s'en était formé. Tout ce que les magasins renfermaient consistait en 60 quintaux métriques de farine, 50 de riz, 25 de morue sèche, 50 de viandes salées, 100,000 rations de biscuit, 30 can-

taros (environ 750 litres) de vin, et 12 bœufs. Il n'y avait ni foin, ni paille, ni avoine. Un seul four se trouvait en état de servir. Les hôpitaux étaient presque détruits, mais la pharmacie de l'un d'eux se trouvait bien fournie. Les caisses publiques ne contenaient que 30,000 réaux (8,100 francs). On recueillit dans les églises environ 140 kilogrammes d'argenterie. La garnison, déduction faite de 461 hommes qu'elle avait perdus dans le cours du siége, des 340 lanciers échappés, d'une vingtaine d'invalides, et de 700 hommes du bataillon urbain, s'élevait encore à 3,500 hommes, qui furent dirigés en 3 colonnes sur Valladolid, d'où le général Kellermann eut ordre de les acheminer vers la France.

La conquête de Ciudad-Rodrigo coûta au 6e corps 168 hommes tués et 1,009 blessés, dont le tiers grièvement. L'artillerie avait eu 2 pièces de gros calibre, 2 affûts de canon, 1 d'obusier et 2 de mortiers hors de service; elle avait consommé 18,286 boulets de 24, de 16 et de 12; 14,859 bombes ou obus, et 60,900 kilogrammes de poudre. On avait employé 22,700 sacs à terre, près de 600 saucissons et 2,615 gabions.

Quoique Massena n'eût point fait une étude particulière de l'attaque des places, il en savait pourtant assez, depuis le siége de Gaëte, pour reconnaître que l'énergie du gouverneur suffit toujours pour suppléer à l'insuffisance de ses moyens de défense. D'ailleurs, si ce siége dura aussi longtemps, cela tint d'abord au manque de matériel, et ensuite à la mauvaise direction donnée aux premiers travaux du génie. Ce sont là les raisons qui engagèrent le maréchal à modérer l'empressement du duc d'Elchingen dans les premiers jours, et à re-

mettre en dernier lieu la conduite des travaux aux mains du colonel Valazé. On voit du reste que le siége suivit un cours régulier, aussitôt que l'entente des armes spéciales eut été assurée par cette dernière mesure.

CHAPITRE III.

Mouvements des 6e et 8e corps. — Reynier bat les Espagnols à Xeres et prend la ligne du Tage. — Le duc d'Elchingen bat Crawfurd sur la Coa et investit Almeida. — Massena amasse des subsistances et met en ordre les affaires de l'administration. — Ses démêlés avec les gouverneurs. — Il va reconnaître Almeida et ordonne à Reynier d'occuper Peñamaçor, Monte Santo et Salvatierra. — Seras s'empare de la Puebla de Senabria. — Cette place est réoccupée par un corps hispano-portugais. — Affaire de Villalon. — Siége et capitulation d'Almeida. — Correspondance de lord Wellington avec Massena.

Si la prise de Ciudad-Rodrigo donnait à l'armée un point d'appui pour pénétrer sans danger en Portugal, il en manquait encore un second pour avoir une base d'opérations. La pénurie de subsistances s'était fait cruellement sentir pendant toute la durée du siége de cette place. Malgré le zèle éclairé et la rare activité de l'intendant général, les convois n'étaient arrivés qu'irrégulièrement, et il devenait indispensable, avant de commencer le second siége d'Almeida, d'organiser sûrement le service, afin qu'aucun obstacle du même genre ne retardât l'armée dans l'objet important qu'elle allait poursuivre. Aussi, Massena, après avoir donné ses instructions pour mettre Ciudad-Rodrigo en état de défense, et coordonner les premiers mouvements de l'armée, se rendit à Salamanque en vue d'imprimer la plus grande célérité aux opérations de l'administration.

Le lendemain de la reddition de cette place, un parti d'infanterie et de cavalerie fut envoyé à la découverte sur Villar de Puerco; mais les dragons, ayant pris

une allure trop vive pour être soutenus par la compagnie de grenadiers qui les suivait, furent assaillis, en débouchant du village de Barquilla, par 10 escadrons anglais qui les ramenèrent l'épée dans les reins et se disposèrent à tomber sur les grenadiers. Le capitaine qui les commandait, loin de se laisser intimider par le nombre, forma un carré par demi-section et commença un feu de file qui coucha 32 dragons ennemis sur le carreau, les arrêta, et donna aux nôtres, qui avaient déjà perdu deux officiers et quelques hommes, le temps de reprendre haleine. Cette escarmouche détermina le général Crawfurd à se replier à 2 kilomètres d'Almeida, et à demander des renforts; mais lord Wellington les lui refusa, en lui réitérant l'ordre de ne pas s'aventurer au delà de la Coa.

Le 6e corps s'ébranla le 14 au matin, pour s'établir sur la rive droite de l'Azava, entre Aldea-Nova de Azava et Marialva. La réserve de cavalerie se tenait à portée de manœuvrer de concert avec lui. Le 8e corps se mit également en mouvement. La division Solignac porta sa droite à Ledesma, sa gauche à Vitugadino, et mit un poste intermédiaire à Puente de Yecla. Celle de Clausel appuya sa droite à San Felices de los Gallegos, sa gauche à San Felices el Chico; elle se lia avec le 6e corps à Marialva.

Il avait été recommandé aux ducs d'Elchingen et d'Abrantès de pousser des reconnaissances aussi loin que possible, afin d'être bien informés des mouvements de l'ennemi. Comme le 8e corps, dans sa nouvelle position, était trop éloigné de Salamanque pour en recevoir régulièrement des vivres, la province de Zamora lui fut cédée à condition qu'il mettrait tous ses moyens

de transport à la disposition de l'intendant général.

Le 14 juillet, Loison se porta sur Marialva et Carpio, il appuya sa droite au gué d'Aldea Nova de Parte Nobis, et sa gauche entre Fuentes de Oñor et Espeja, afin de pouvoir, avec sa division et celle du général Trelliard, accepter ou refuser le combat, en se retirant au delà de l'Azava. Le 15, à la tête du 25e régiment de dragons, il poussa une autre reconnaissance sur Fuentes de Oñor, donna la chasse à deux postes anglais, puis revint sur Gallegos, en longeant la crête des montagnes qui étaient couvertes de grand'gardes anglaises. En même temps, le général Simon se porta sur Sexmiro, Mortillan, Villar de Puerco et sur le fort de la Conception, qui ne lui sembla pas avoir été réparé.

Deux parlementaires anglais se présentèrent dans la soirée aux avant-postes de Gallegos pour accuser la réception des lettres et de l'argent envoyés aux officiers faits prisonniers dans l'échauffourée du 11. La conversation s'étant engagée, on parla de la prise de Ciudad-Rodrigo et des plaintes amères des Espagnols sur l'inaction des Anglais. Les parlementaires répondirent : « que » l'armée anglaise n'avait garde de se commettre pour » une cause étrangère, et qu'il fallait être aussi peu mi-» litaires que les Espagnols pour croire que les Anglais » feraient la folie de jouer la possession du Portugal » dans une rencontre avec une armée supérieure à la » leur sous tous les rapports. » Le duc d'Elchingen transmit à Massena cette réponse, qui prouve le peu de cas que faisaient les Anglais de l'opinion des alliés sur leur compte.

Quelques jours s'écoulèrent dans le calme le plus profond. Enfin, le 19 juillet, une reconnaissance en-

voyée par le duc d'Elchingen à Gata, lui rapporta que, le 17, la 1re colonne du 2e corps était entrée à Coria et s'était dirigée sur Perales; Reynier n'avait pu rejoindre plus tôt. Il opérait alors sous le duc de Dalmatie contre Ballesteros et Mendizabal qui, maîtres des montagnes sur les confins de l'Andalousie, de l'Estramadure et du Portugal, inquiétaient les communications de Seville, lorsqu'il avait reçu du major général l'ordre de marcher sur le Tage et de se mettre en ligne avec l'armée de Portugal dont il faisait partie. Conformément aux instructions du prince de Wagram, Reynier avait modifié son plan et s'était mis en marche en prévenant Massena qu'au lieu de se présenter devant Olivenza et Badajoz, après avoir battu l'ennemi, il irait seulement jusqu'à Xeres de los Caballeros, et ne poursuivrait les Espagnols que si cela ne retardait pas son mouvement sur le Tage. Le 5 juillet, le général Merle, parti de Feria et de Lapara avec sa division et la brigade Marizy, rencontra près de Salvatierra l'avant-garde espagnole postée sur une hauteur boisée. Il l'attaqua et la replia sur un mamelon escarpé qu'on ne pouvait atteindre qu'en défilant homme par homme. Elle fut néanmoins délogée par les voltigeurs des 2e et 4e léger, et les Espagnols se concentrèrent alors dans une bonne position, sur les hauteurs de Xeres. Merle réunit ses troupes et les laissa reprendre haleine, pendant que Reynier manœuvrait sur le chemin de Barcarota avec la cavalerie légère et la division Heudelet.

Les Espagnols présentaient en ligne environ 7,000 hommes de toutes armes avec de l'artillerie sous la conduite des brigadiers généraux Jenaz et Morillo détachés de la division Carlos O'Donnel, qui stationnait aux en-

virons de Badajoz. Merle, pour détourner leur attention du véritable point d'attaque, fit faire pendant la halte une démonstration contre un mamelon qu'ils avaient garni de tirailleurs. Nos voltigeurs, se laissant emporter par leur fougue, enlèvent la position et veulent faire plus encore; mais le danger où ils sont d'être coupés force Merle à hâter son attaque : il fait battre la charge; les 2e et 4e légers, soutenus par la cavalerie, s'ébranlent sans tirer. Un feu meurtrier ne les arrête pas, et ils sont bientôt maîtres du champ de bataille. Alors l'ennemi se tourne en désordre vers l'Ardilla, où le régiment d'infanterie de la Princesse, abandonné par sa cavalerie, et se formant en carré à la tête du pont, essaie de protéger le passage; le général Marizy l'enfonce avec 100 dragons; 200 hommes mordent la poussière dans cette charge, et un nombre égal est fait prisonnier.

Pendant ce combat, les têtes de colonne du général Heudelet couronnaient une hauteur d'où l'on découvre Xeres à moins de 5 kilomètres. Reynier pressait leur mouvement; mais la cavalerie légère ne put atteindre l'Ardilla assez tôt pour en interdire le passage aux fuyards. Elle ramassa seulement une centaine d'hommes sur la route d'Oliva.

Cette affaire coûta aux Espagnols plus de 1,000 hommes tués et blessés, et 500 prisonniers que Reynier achemina sur Merida. Notre perte ne dépassa pas 50 hommes. La route ainsi déblayée, le 2e corps se rapprocha immédiatement du Tage, et la brigade Marizy retourna à Merida attendre des nouvelles du 5e corps et l'informer du changement du 2e; le 12, Marizy n'ayant rien appris sur la marche du duc de Trévise, évacua Merida et gagna Miojadas.

Pendant ce temps, des partis avaient reconnu les ponts du Tage. Celui d'Alcantara présentait une coupure de 33 mètres, ce qui obligeait à rassembler des barques pour franchir le fleuve sur ce point; on en trouva quelques-unes à Garrobillas, à Talavan et à Brozas, mais elles ne suffirent pas. Le 14, l'artillerie et le train s'acheminèrent de Caier sur Almazas; le 31ᵉ léger et un détachement de cavalerie passèrent le fleuve à Garrobillas, dans la vue de protéger le rassemblement des bateaux. Du 15 au 18 juillet, la majeure partie du 2ᵉ corps passa sur la rive gauche à Garrobillas, à Talavan et à Alconetas. Reynier amassa à Coria les subsistances nécessaires aux premières marches en Portugal; mais ses faibles moyens de transport ne lui permirent pas d'en faire un approvisionnement considérable. Il employa la brigade Marizy à assurer les communications avec Madrid.

Massena engagea Reynier à se placer de manière à pouvoir manœuvrer sur les deux rives du Tage, en gardant Alcantara, et à prendre la gauche de l'armée quand elle commencerait son mouvement offensif. Il l'invita à établir ses communications, soit par le col de Baños, soit par la Serra de Gata, et enfin à se pourvoir de biscuit, car la triste disette rendait fort malheureuse la situation des troupes des 6ᵉ et 8ᵉ corps. Depuis plusieurs jours, le soldat était à la demi-ration, et les régiments employés à réparer la brèche de Ciudad-Rodrigo et à combler les tranchées souffraient particulièrement.

Les chaleurs excessives qui avaient succédé aux pluies engendraient beaucoup de maladies. Cette situation, à laquelle Massena cherchait à porter remède avec plus de persévérance que de succès, comme le lecteur en va juger, influa fortement sur l'esprit du duc

d'Elchingen, et opéra en lui un changement que tout le monde remarqua. En effet, ce maréchal, dont l'acrimonie des jugements sur la conduite du général en chef avait été jusqu'alors notoire, lui écrivait le 20 juillet : « Je ne pense pas que les siéges du fort de la Conception et d'Almeida puissent être entrepris dans cette » saison ; d'ailleurs, il faut au moins un mois avant que » l'artillerie nécessaire à ces deux opérations soit suffi» samment approvisionnée. Pendant ce temps, nous » attendrons la récolte, et nous formerons nos maga» sins. » Dans cette vue, il proposait de ne laisser à Ciudad-Rodrigo et dans les environs qu'une division d'infanterie et une brigade de cavalerie, de faire prendre position aux deux autres divisions du 6e corps et à la réserve de dragons de Tamames à Salvatierra de Tormes, sur les montagnes de Miranda del Castañar, Bejar et Baños. Cette disposition aurait eu, selon lui, l'avantage de nous permettre de subsister dans les nouveaux cantonnements, et de conserver les magasins intacts. En cas de mouvement des Anglais, on pourrait se rassembler en 4 jours ; et le 2e corps, par Plasencia, Gata et Fuente Guinaldo, se lierait avec la division de Ciudad-Rodrigo, et même avec celle qui tiendrait Baños et Bejar. Il annonçait par post-scriptum que les Anglais, en pleine retraite, n'avaient laissé qu'une arrière-garde à Val de Mula, et qu'il avait ordonné à Loison de bloquer le fort de la Conception.

On a raison de dire que le post-scriptum d'une lettre contient presque toujours la véritable pensée de l'auteur. Certes, si Massena se fût rendu à l'opinion développée dans la première partie de cette dépêche, plus spécieuse que solide, le duc d'Elchingen aurait été probablement

fort désappointé. Il se borna à lui répondre : « Tous les » rapports particuliers que je reçois s'accordent, ainsi » que ceux du général Reynier, à dire que les Anglais » font un mouvement rétrograde. Il faut s'en assurer en » faisant faire, ou en faisant vous-même une forte re- » connaissance sur Almeida, mais sans engager une af- » faire générale. Prenez 5 à 6,000 hommes, la cavalerie » que vous croirez nécessaire, et envoyez jusque tout » près d'Almeida. Peut-être qu'en vous voyant arriver » avec des têtes de colonne, les ennemis croiront toute » l'armée en marche et se décideront à vous remettre la » place. » Il l'invita ensuite à recommander au général Loison, dans le cas où il le chargerait de cette opération, de bien reconnaître le pays, les dispositions des habitants à l'égard de l'armée, et la ligne tenue par l'ennemi. « Si la circonstance était favorable, ajoutait-il, » nous pourrions en profiter, et je me porterais de suite » près de vous, pour mettre l'armée en mouvement. » Nous pourrions faire faire la moisson à nos soldats, et » avancer au moins de 3 mois nos opérations militaires. » Vous sentirez comme moi, combien il serait avanta- » geux d'enlever Almeida par un coup de main. »

Suivant ces instructions, le général Loison réunit dans la soirée du 20 juillet à Gallegos, 3,000 hommes d'infanterie, la cavalerie du général Trelliard et quelques pièces d'artillerie légère. Le reste de la division reçut l'ordre de prendre position : l'artillerie sur les hauteurs en arrière du pont de Marialba, les brigades Simon et Ferrey échelonnées, la première entre Gallegos et Villar de Puerco, la seconde entre Gallegos et Alameda.

Le lendemain on rencontra l'ennemi à Castillejo de

dos Cazas. Le général Trelliard porta ses 2 régiments de cavalerie légère sur la droite et un régiment de dragons sur la gauche ; les tirailleurs de siége, soutenus par la brigade Simon, marchèrent de front sur Aldea del Obispo, où l'ennemi paraissait devoir se concentrer, et le général Ferrey prit poste sur les hauteurs en arrière de Castillejo. La cavalerie anglaise, qui cherchait à défendre le plateau sur lequel est assis le fort de la Conception, fut culbutée; mais des paysans prévinrent Trelliard que les Anglais avaient miné le fort, et que la garnison portugaise allait le faire sauter. Loison accéléra de telle sorte les mouvements de la cavalerie, que l'ennemi n'eut pas le temps de mettre le feu à toutes les mines, et que vers 5 heures du matin, quand l'explosion eut lieu, trois fourneaux ne prirent pas feu. La Conception semblait devoir, par l'importance et le bon état de ses fortifications, opposer à l'armée française une barrière qui l'arrêterait une douzaine de jours, et l'obligerait à consumer une partie des munitions rassemblées avec tant de peine; les Anglais prouvèrent en le ruinant qu'ils ne secourraient pas plus Almeida que Ciudad-Rodrigo.

Maître du plateau de la Conception, Loison n'avait plus qu'à s'assurer de la position des Anglais. Il ordonna au général Trelliard de tourner le village de Val de Mula, tandis que les tirailleurs de siége et une partie de la brigade Simon l'aborderaient de front. Trelliard délogea les troupes qui bordaient la rive gauche du Turones, et força 600 chevaux, qui appuyaient les tirailleurs sur la route d'Almeida, à se retirer. Le général Crawfurd porta alors plusieurs escadrons sur les routes de San Pedro et de Val de Coelha, et Loison poussa le 15e de dragons

entre San Pedro et la ferme de La Duncia, près d'Almeïda, le 3e de hussards entre Val de Coelha et la place; l'ennemi, devinant son intention, tourna bride et se rallia en avant du glacis d'Almeida, abandonnant quelques tirailleurs au sabre de nos éclaireurs. Ici Crawfurd se reforma, soutenu par 2 bataillons et 3 pièces de canon. Trelliard plia sa cavalerie en 3 colonnes, et Loison déploya l'infanterie sur la gauche du ravin qui sépare Val de Mula d'Almeida. Les Anglais semblèrent vouloir marcher à notre rencontre; mais lorsqu'ils s'aperçurent qu'on leur épargnerait la moitié du chemin, ils tournèrent le dos, et nos troupes allèrent occuper sans résistance la droite du ravin, qu'ils se gardèrent de passer, pour ne point tomber sous le feu de la place, où l'on cherchait sans doute à les attirer.

L'avant-garde, aux ordres du général Lamotte, occupa Val de Mula pendant la journée, et poussa de nuit les tirailleurs de siége sur le plateau de la Conception. Les 2 brigades, échelonnées sur les routes de Gallegos à Alameda et Villar de Puerco, se massèrent, et Massena, persuadé que lord Wellington abandonnerait Almeida comme le fort de la Conception, engagea le duc d'Elchingen à appuyer fortement Loison, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de se raviser. Il l'invita en outre à faire partout moissonner, à réparer les moulins, et l'autorisa à suspendre, s'il le fallait, les travaux à Ciudad-Rodrigo, pour appliquer les artilleurs et sapeurs à ceux de première urgence; afin de les accélérer, il lui expédia toutes les faucilles qu'on put se procurer dans les environs de Salamanque.

Le 23 juillet, Loison poussa une forte reconnaissance à petite portée de canon d'Almeida, et 300 che-

vaux anglais, postés derrière le Turones, n'y mirent aucun obstacle. Un émissaire envoyé sur le territoire portugais rapporta que la division Crawfurd avait repassé la Coa, qu'Almeida, bien approvisionné en artillerie et en poudre, l'était mal en vivres, et que, pour suppléer à leur insuffisance, on récoltait aux environs. Les troupes portugaises déclaraient hautement que si lord Wellington ne secourait pas la place, elles ne la défendraient pas, et les Anglais, pour raffermir sans doute leur confiance ébranlée, avaient répandu le bruit qu'ils attendaient de Sicile des renforts considérables.

Sur ces rapports, le duc d'Elchingen se mit en mesure d'investir Almeida. Pour assurer le succès de cette opération, il aurait désiré que le 8e corps poussât une colonne à San Felices el Grande, afin de couvrir sa droite, et qu'une partie du 2e se rapprochât de sa gauche et se dirigeât même sur Guarda, dans le cas où lord Wellington se retirerait sur Viseu. Toutefois, il n'attendit pas l'effet de ces demandes, et rassembla ses troupes dans la nuit du 23 au 24 sur le plateau de la Conception. Un violent orage contraria la marche des colonnes, de sorte qu'à 6 heures du matin seulement, elles débouchèrent de Val de Mula. La brigade de cavalerie légère, précédée du bataillon des chasseurs de siége, ouvrait la marche; elle était suivie des dragons du général Gardanne; le tout aux ordres de Montbrun. Venait ensuite le 6e corps, conduit par le général Mermet.

La division légère, commandée par le général Crawfurd, forte de 4,000 hommes d'infanterie, 1,100 chevaux et 6 pièces de canon, mais qu'on évalua alors à 10,000 hommes de pied et 1,000 chevaux, était rangée sur une ligne brisée dont les deux parties, d'inégale

étendue, présentaient un angle saillant, au sommet duquel était une vieille redoute avec du canon. L'aile droite s'appuyait à la Coa et couvrait le pont et la route de Pinhel; l'aile gauche, soutenue par le canon de la place, croisait ses feux sur la route de Ciudad-Rodrigo. La cavalerie française, renforcée par une batterie d'artillerie à cheval, marcha droit aux escadrons anglais qui se replièrent. Montbrun, ayant nettoyé la plaine, prit la grande route de Ciudad-Rodrigo à Almeida, pour déborder la droite de l'ennemi et la couper de cette dernière place; l'infanterie en colonnes par brigade traversa la plaine, dans la direction de la route de Pinhel, où le général Crawfurd resserrait ses forces par un changement de direction en arrière et simultané des deux parties de sa ligne primitive.

Le duc d'Elchingen, s'apercevant alors que son adversaire avait la Coa à dos, ordonna aux colonnes d'infanterie d'accélérer leur marche et d'aborder franchement l'ennemi, et prescrivit à Montbrun de charger la droite des Anglais aussitôt qu'il la verrait bien engagée. Son double but était de couper le général Crawfurd d'Almeida et de le prévenir au pont de la Coa, en l'acculant au ravin profond et escarpé où roule cette rivière. Crawfurd, mesurant alors le péril, se hâtait de faire passer sa cavalerie sur la rive gauche, lorsqu'il vit son centre enfoncé par Loison, malgré la résistance du 95e britannique. Presque en même temps, sa gauche était culbutée par deux charges consécutives du 15e de chasseurs et du 3e de hussards. Les Portugais ainsi que les 43e et 52e régiments anglais ne purent tenir malgré le feu terrible que l'artillerie de la place dirigeait sur nous; les uns se précipitèrent vers le pont, et

les autres dans le ravin. Si le terrain avait permis à toute notre cavalerie de se déployer, ce qui se trouvait alors sur la rive droite de la Coa eût été pris ou taillé en pièces. Les tirailleurs de siége engagèrent alors une vive fusillade d'une rive à l'autre. Loison voulut déboucher par le pont que les alliés n'avaient pas eu le temps de détruire et que battait avantageusement son artillerie; mais le général Crawfurd, ayant garni de tirailleurs les jardins clos de murs qui s'élèvent en amphithéâtre sur la croupe du Cabrero Negro, repoussa jusqu'à 4 heures 3 attaques consécutives tentées par le général Ferrey avec les tirailleurs de siége et les compagnies d'élite des 66e et 82e. En ce moment il demanda, pour enlever ses blessés, une trêve de 2 ou 3 heures qui lui fut accordée, et à l'expiration de laquelle à la nuit tombante il opéra sa retraite sur Pinhel et Guarda, laissant une arrière-garde à Valverdino. La perte des Anglo-Portugais fut évaluée à un millier d'hommes tués et blessés, parmi lesquels 28 officiers. La nôtre s'éleva à 117 hommes et 92 chevaux tués, et 410 hommes blessés. Cette affaire, qui fit honneur au coup d'œil et à l'énergie du duc d'Elchingen, eut pour résultat l'investissement d'Almeida. Ce maréchal, croyant que le gouverneur pourrait céder à l'impression récente du combat dont il venait d'être témoin, le fit immédiatement sommer de rendre la place; mais celui-ci répondit qu'il se défendrait jusqu'à l'extrémité. La division Marchand, à l'exception du 76e de ligne resté à Ciudad-Rodrigo, s'établit en réserve au fort de la Conception. Cinq régiments de cavalerie garnirent le cordon d'investissement, et les trois autres prirent poste à Alameda et Aldea del Obispo.

Ainsi qu'on l'avait présumé, lord Wellington ne prit aucune mesure pour soutenir Almeida; les Anglais cependant étaient à Pinhel, Freixedas et Guarda; les Portugais à Celorico, Gouvea, Melho et Trancoso.

Le 25 au matin, le général Gardanne, avec 2 bataillons du 66e et 200 chevaux, se porta sur Valverde, où il faillit surprendre l'arrière-garde de Crawfurd, dont il sabra les traîneurs; mais la fatigue de nos chevaux ne permit pas de pousser au delà des hauteurs de Pereizo, d'où les Anglais décampèrent à notre approche. Gardanne vint ensuite s'établir sur les revers du Cabrero-Negro, après avoir laissé des postes sur les hauteurs, en arrière de Valverde et à Aldea Nova, pour éclairer la route de Guarda. Dans la matinée du lendemain, il poussa de fortes patrouilles sur Pinhel, Celorico et Guarda. Elles rapportèrent le bruit repandu par lord Wellington, qu'il accepterait la bataille à Celorico, à Coïmbre ou à Ponte de Murcella, avant de se retirer à Peniche. Une de ces patrouilles saisit l'estafette de l'armée anglaise, et la valise dont elle était chargée fournit une quantité de lettres contenant des détails sur la perte des alliés dans la journée du 24, et sur la force et la composition de leur armée.

A cette époque, le duc d'Elchingen forma une avant-garde dont il confia le commandement au général Ferrey, sur l'habileté et le zèle duquel il n'y avait qu'une voix dans le 6e corps. Elle se composait de la brigade de cavalerie légère et de 5 bataillons de la division Loison; elle prit position sur les hauteurs de Celorico et de Guarda, et plaça ses avant-postes en avant de Pinhel et d'Aldea Nova.

Pendant que le duc d'Elchingen achevait l'investis-

sement d'Almeida, l'attention de Massena se portait tour à tour sur Ciudad-Rodrigo et sur l'administration. Ce n'était pas une facile entreprise de transformer promptement, malgré l'épuisement du pays, le manque de bras et un personnel d'artillerie incomplet, cette petite forteresse délabrée en une place d'armes capable de renfermer tous les établissements et les magasins nécessaires à l'armée d'invasion. Il fallait à la fois créer les magasins, les hôpitaux, les fours, les ateliers de toute espèce, mais principalement ceux de l'arsenal, d'où devait sortir incessamment un nouveau parc de siége. Le maréchal aurait succombé à la peine s'il n'avait été secondé par le zèle éclairé et le dévouement sans bornes de son chef d'état-major, le général Fririon, de l'ordonnateur Clapier, et du général Éblé, commandant l'artillerie. Mais les détails étaient si nombreux, les accidents si fréquents, les obstacles si imprévus, qu'on ne pouvait jamais compter sur un résultat certain dans un temps donné.

Il fut question de former d'abord un équipage de siége de 72 bouches à feu, comme l'avait prescrit le major général; mais on renonça bientôt à cette pensée, car il aurait fallu désarmer Ciudad-Rodrigo pour y parvenir. Éblé le composa donc de 64 pièces seulement, et ne laissa, d'après l'ordre de Massena, que l'armement de sûreté sur les remparts de la place. Encore ce petit parc ne put-il être complétement approvisionné, faute de projectiles de gros calibre et de poudre. Le transport de ce matériel sous Almeida s'opéra avec lenteur, à cause du mauvais état des chemins et du petit nombre d'attelages qu'on pouvait y employer.

L'affaire des subsistances ne causait pas moins de

soucis, et les difficultés semblaient naître les unes des autres.

Depuis la dissolution de la junte de défense, il n'existait à Ciudad-Rodrigo aucune autorité civile entre la population et l'armée, en position de pouvoir répondre aux demandes des fonctionnaires militaires. Du choix de la personne à qui allaient être confiés les intérêts de la bourgeoisie, dépendait en grande partie le bon résultat des rapports qui devaient forcément s'établir entre nous et les habitants de la ville et des campagnes environnantes. Il fallait un homme qui nous fût dévoué et leur inspirât néanmoins de la confiance, qui sût concilier avec la misère générale ce qu'il devait aux impérieuses exigences du moment. On le trouva dans le préfet de Salamanque, M. Casa Seca, qui fut nommé gouverneur civil de Ciudad-Rodrigo. Ce fonctionnaire, sincèrement attaché au roi Joseph, fut investi de pouvoirs extraordinaires et s'en servit en politique habile et en bon administrateur; il calma bien des haines, mais malgré ses efforts il ne put parvenir à cicatriser les plaies que de nouveaux accidents aggravaient tous les jours.

Massena envoya un aide de camp au général Kellermann à Valladolid, pour l'inviter à diriger en toute hâte sur Salamanque, par les voitures du pays, les grains et les fourrages que l'intendant-général avait requis dans sa province. Cet ordre demeura sans effet; les denrées s'entassèrent à Medina del Campo, limite de ce gouvernement, et s'y détériorèrent, faute de magasins. Tout en protestant de son zèle et de son dévouement, Kellermann avait ordonné au commandant de Medina de lui renvoyer les voitures à mesure qu'elles seraient

déchargées. Lambert ne tarda pas à reconnaître la mauvaise volonté de ce général et en fournit les preuves à Massena dans un rapport détaillé, où l'indignation s'exhalait à chaque page. « Les ordres du général Kel-
» lermann, disait-il, paralysent les transports et feront
» tout manquer. Je ne crains pas de l'en accuser, il
» détruit toute administration par sa résistance inouïe
» et coupable. Des subsistances existent, elles abondent
» à Medina, et on veut nous affamer; pardonnez-moi le
» mot. »

Sans croire que Kellerman eût l'intention d'affamer l'armée, on ne peut cependant justifier sa conduite. La fièvre d'indépendance l'avait saisi comme les autres généraux : nommé gouverneur de trois provinces sur la simple désignation de Massena, le premier essai qu'il fit de son autorité fut de contre-carrer les opérations de celui qu'il aurait dû seconder, sinon par reconnaissance, du moins par devoir et patriotisme. Tout en affectant de la déférence pour les invitations du maréchal, il s'arrangea de manière à ne faire que sa volonté. L'Empereur, à l'entendre, ayant réuni dans ses mains les pouvoirs civils, administratifs et militaires, ses rapports avec l'armée devaient être d'autre nature que ceux d'un simple général commandant les troupes. « Il ne voulait
» pas en cela, ajoutait-il, se soustraire à l'assistance
» qu'il devait au maréchal : au contraire, par respect,
» par devoir, par attachement, il mettrait à sa dispo-
» sition tout ce qu'il pourrait fournir. Mais il fallait
» le laisser libre et ne pas le tourmenter par l'envoi
» de petits employés qui se donnaient les tons de
» disposer de son gouvernement. »

D'un autre côté, le zèle du général Dorsenne se re-

froidissait de jour en jour. Se sentant fort de l'ordre qu'avait donné l'Empereur de ne point employer sa garde à des expéditions obscures, fussent elles-même indispensables, il fit quelques envois d'assez mauvaise grâce, et entretint le général en chef de ses propres embarras, lui représenta l'épuisement des provinces de son gouvernement, et lui fit entendre par là qu'il ne pouvait plus rien pour l'armée de Portugal. Massena avait approuvé, le 7 juillet, une réquisition frappée par l'ordonnateur sur les provinces de la circonscription de l'armée, y compris celle de Segovia, mise sur sa demande, par le roi Joseph, à sa disposition. On en espérait un meilleur résultat que de la précédente à laquelle les provinces de Zamora, Toro, Leon et Segovia n'avaient pas obtempéré, et on touchait d'ailleurs à l'époque de la moisson, ce qui ôtait aux cultivateurs la faculté de s'y soustraire. Malheureusement, et à cause de cela même, les bandes d'insurgés recommençaient à courir la campagne, attaquant nos détachements, interceptant les communications et rendant de plus en plus difficile la circulation des convois. Comme l'ordre avait été donné de les diriger sur Salamanque, ils y affluaient de tous côtés, et les Guerillas, enhardies par l'impunité, s'en emparaient facilement. Il y avait peu de troupes à Salamanque, et le général Lagrange, nommé commandant de la province après la dissolution de sa division, ne pouvait y maintenir la tranquillité. Cette réquisition n'eut donc pas le succès qu'on en attendait.

A Toro, sur le refus des autorités espagnoles, Massena ordonna au général Rouyer, gouverneur de la province de Zamora, d'agir par voie de contrainte, mais

ce général mit tant de mollesse dans l'exécution de ses instructions, que le maréchal le remplaça par le général Janin. Qui le croirait? Rouyer refusa de remettre le commandement, et prétendit tenir ses pouvoirs du roi Joseph et de l'Empereur. Massena fut obligé d'écrire au roi pour obtenir sa révocation.

Dans la province de Burgos, l'audace des bandes dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. En voici deux exemples entre mille : une colonne mobile, composée de 2 bataillons de marine et de quelques détachements, commandée par le capitaine de vaisseau Baste, ramenait des environs de Soria 600,000 réaux (162,000 francs), et une cinquantaine de bœufs; elle rencontra sur son passage les bandes de Merino et de Tapia en bataille dans la plaine devant Almazan. Ce bourg, situé sur la rive gauche du Duero, a une enceinte que les habitants avaient ébréchée en 1808, pour en éloigner les Français, et sur le fleuve un beau pont de pierre qui le joint à un faubourg. Baste, se méprenant sur la force de l'ennemi, le fit charger comme de la canaille par quelques officiers montés et une cinquantaine de soldats du train transformés en dragons pour la circonstance. Contre son attente ceux-ci furent ramenés, et il fut obligé de faire ses dispositions pour s'ouvrir le passage. A sa sommation l'ennemi eut l'audace de répondre par une contre-sommation; mais ayant alors mis son petit trésor et son troupeau en sûreté, il força par ses manœuvres la cavalerie des insurgés à repasser sur la rive gauche du fleuve; les marins attaquèrent le faubourg, en chassèrent l'infanterie, et la poursuivirent la baïonnette aux reins sur le pont, et à travers le bourg dont ils restèrent maîtres. Appelées par le tocsin, la

fusillade et l'incendie, qui s'alluma au fort du combat et se propagea rapidement, les populations voisines accoururent en masse; elles auraient fait un mauvais parti à la colonne de Baste, s'il n'avait profité de la nuit pour se retirer sur Soria, après avoir perdu une centaine d'hommes tués et blessés.

Vers la même époque, Kellermann avait envoyé le lieutenant Aliberti avec 60 hommes chercher du blé à Villalon. Cet officier trouva le bourg occupé par 600 insurgés; il culbuta leurs avant-postes et pénétra jusqu'aux premières maisons; mais enveloppé par une nuée de tirailleurs et par une cinquantaine de cavaliers qui escadronnaient sur ses flancs, il se fit jour à travers les rues, et quoique grièvement blessé, s'établit dans une maison au centre de la place. Il s'y défendait avec succès, lorsque les Espagnols y mirent le feu; Aliberti gagne aussitôt avec son monde une maison voisine, et y fait le coup de fusil jusqu'à ce que l'incendie l'ait atteinte; il perce alors un mur et passe dans une autre qu'il abandonne bientôt de la même manière. Ce brave officier combattait sans relâche avec sa petite troupe depuis 9 heures, quand, parvenu au coin d'une rue, il est forcé de faire une sortie pour gagner une maison isolée, d'où il découvrait l'ennemi de toutes parts. Les Espagnols, stupéfaits de tant d'audace et lassés de le poursuivre, se retirèrent enfin à 6 heures du soir. Peu après, le chef de bataillon Chapsal arriva au secours du détachement. Il ne restait plus au brave Aliberti, couvert de blessures, que 8 hommes valides, car 27 avaient été tués et 25 blessés. Massena signala sa valeur au major général, et demanda pour lui la décoration d'officier de la Légion d'honneur.

A ces grandes difficultés relatives aux subsistances s'ajoutaient celles pour les finances. Nous avons déjà donné un aperçu du chaos dans lequel elles se trouvaient. Le décret du 8 février 1810, qui autorisait les chefs de corps à frapper des impositions pour la solde de leurs troupes, avait engendré quantité d'abus. Les provinces étaient à la fois pressurées par leurs gouverneurs particuliers et par les généraux : nul ordre, nulle mesure n'étaient observés; aussi lorsque l'intendant général demanda des comptes, on lui présenta de simples notes, sans ordonnances ni pièces de dépenses à l'appui. En résultat, la solde arriérée s'élevait au 1er juillet à 5,105,000 francs, et pour y faire face, pas de ressources certaines, puisque l'espoir se fondait sur la rentrée problématique des contributions extraordinaires, évaluées par approximation à 5,800,000 francs. L'intendant général proposa au maréchal de laisser au compte de la caisse de l'armée d'Espagne la partie de l'arriéré de solde antérieure au 1er mai, s'élevant à environ 3,090,000 francs, puis de consacrer le produit des contributions extraordinaires, soit au payement du reste jusqu'au 1er juillet, soit aux autres besoins de l'armée. Massena consentit à cette proposition, et ordonna au receveur général de presser les receveurs particuliers des gouvernements de lui adresser tous les fonds qu'ils avaient en caisse.

Les tristes découvertes qu'amena l'exécution de cette mesure, fournirent au maréchal le sujet d'une dépêche confidentielle au major général, dans laquelle il traça le tableau de ses embarras. « Il me serait impossible, dit» il, de vous détailler toutes les exactions qui ont eu lieu » aux 6e et 8e corps d'armée. Il a régné dans les finances,

» et malgré tous mes soins, il règne encore un désordre » au delà de toute expression. J'ai servi et commandé » dans des armées abandonnées, mais je n'ai jamais » rien vu de semblable. Les contributions que l'Empe- » reur a ordonné de lever pour la solde et les besoins » de l'armée ont eu, en grande partie, une tout autre » destination. On a fait un trafic sur les subsistances, » on se le permet encore souvent. J'ai toutes les peines » à l'arrêter, et les malheurs qui arrivent à l'Espagne » sont la plupart occasionnés par les exactions les plus » honteuses. »

L'Empereur connaissait en partie ces abus, qui malheureusement n'étaient pas particuliers au nord de l'Espagne. Le 21 juillet, il ordonna au major général d'adresser aux chefs de corps et aux commandants d'armée une circulaire énergique, portant injonction de les réprimer; mais de quelle utilité pouvaient être de pareils reproches? Ils atteignaient les subalternes, tandis qu'ils auraient dû frapper plus haut.

Massena se disposait à transférer son quartier général sous Almeida, lorsqu'un gouverneur l'informa que, parmi les officiers de la garnison de Ciudad-Rodrigo acheminés par Valladolid sur la France, il s'en trouvait plusieurs qui lui avaient demandé la liberté, sur rançon. Cet officier général osa même engager le maréchal à fermer les yeux sur une pareille infraction à ses devoirs. L'argent qui en proviendrait, disait-il, serait purifié par l'emploi qu'on en ferait dans les hôpitaux délabrés. Massena, qui savait déjà par un général à portée d'être bien informé que plus de 40 officiers prisonniers avaient trouvé le moyen de s'évader, repoussa avec indignation cette méprisable ouverture et menaça le gou-

verneur éhonté d'envoyer sa lettre à l'Empereur. Le coupable se récria contre l'interprétation donnée à sa proposition, et protesta de la pureté de ses intentions; mais, s'apercevant que ses excuses ne lui rendaient pas l'estime du général en chef, il tenta de s'en venger en défendant aux autorités de son gouvernement d'obtempérer aux réquisitions de l'intendant général. Cette défense, dont l'effet immédiat eût été de couper les vivres à l'armée, fut déférée par Lambert à Massena qui rappela sévèrement au devoir le gouverneur rebelle. « Je vous » ordonne, lui écrivit-il, de révoquer votre ordre, et » vous défends de toucher aux caisses. Je ne conseille » à personne de méconnaître les ordres que je pourrais » donner, soit aux autorités civiles, soit aux autorités » militaires, dans l'étendue des 11 provinces qui sont » sous mon commandement. Envoyez-moi le nouvel » ordre du jour qui rapporte celui du 26. » Le gouverneur obéit; mais les ressources de sa province furent perdues pour l'armée, dès qu'elle eut le pied en Portugal.

Si Massena quitta Salamanque avant d'avoir assuré les services administratifs, il en avait du moins débrouillé le chaos. Toutefois l'impulsion que sa présence leur donnait ne tarda pas à se ralentir, par le concours de nouvelles circonstances fâcheuses. Rendu à Ciudad-Rodrigo le 27 juillet, il s'enquit des dispositions faites par les généraux d'artillerie pour la formation du parc de siége, et vint ensuite devant Almeida où la tranquillité régnait depuis le 26. Ce jour-là le gouverneur ne pouvant plus douter qu'il allait être assiégé, voulut détruire plusieurs maisons, à 400 mètres des ouvrages extérieurs qui masquaient les vues de la place, et rentrer quelques meules de grains formées hors de portée

de son artillerie. Un détachement de 600 hommes d'infanterie et de deux pelotons de cavalerie déboucha dans la matinée, et les travailleurs qui le suivaient se mirent en devoir de démolir ces maisons. Le général Loison se porta à leur rencontre avec 3 compagnies d'élite, soutenues d'un demi-bataillon de la légion du Midi, et masqua 2 obusiers dans un ravin à 1,000 mètres de la place, avec ordre de tirer sur la cavalerie et les tirailleurs. L'infanterie attaqua les Portugais et les poursuivit jusqu'à la queue du glacis. Une quarantaine de cavaliers, qui s'étaient imprudemment engagés, furent fusillés à brûle-pourpoint avant de rentrer dans la place. Dans la soirée, une seconde sortie de 300 fantassins et 40 chevaux s'opéra sur la gauche de la division Marchand, pour enlever les meules de grains. Mais elle fut ramenée sans avoir atteint son but.

Massena visita les camps le 28, rectifia quelques positions et reconnut Almeida, accompagné du duc d'Elchingen et des généraux Eblé et Lazowski. Tout portait à croire que l'armée n'éprouverait pas au siége de cette place les mêmes privations que devant Ciudad-Rodrigo. La récolte sur pied était superbe et le temps magnifique. Les troupes, avec cette industrie particulière aux soldats français, s'étaient construit des baraques en bois et en torchis. Chaque régiment avait ses moissonneurs, ses batteurs, ses meuniers et ses boulangers.

Ce jour-là, au lever du soleil, la garnison s'étant aperçue que nous moissonnions dans le voisinage, fit une sortie de 800 hommes pour empêcher ce travail; mais 3 compagnies culbutèrent les Portugais et les refoulèrent dans la place. La 1re compagnie de voltigeurs du 69e aborda sans hésiter 300 hommes embusqués dans

un ravin, et les ramena à la baïonnette sur le glacis. L'ennemi laissa sur le carreau une trentaine d'hommes tués et blessés. Quelques heures après, une sortie non moins forte que la première, mais soutenue par 4 pièces de canon, renouvela l'attaque. Quatre compagnies du 6ᵉ léger et du 69ᵉ de ligne lui tuèrent 30 hommes et lui enlevèrent une de ses pièces sur le glacis. Le lieutenant Neumayer (aujourd'hui officier général) et un conscrit nommé Chevreuse furent particulièrement signalés dans ce fait d'armes.

La garnison, sans se décourager, exécuta une troisième sortie en vue d'abattre quelques murs à proximité de l'ancienne redoute, sur le revers du glacis, à gauche du camp de la brigade Simon; mais une compagnie de voltigeurs du 15ᵉ léger la rejeta dans la place. Ces deux dernières affaires se passèrent sous les yeux de Massena qui, par sa présence, redoublait l'ardeur des soldats. Il retourna le 29 au matin à Ciudad-Rodrigo pour aplanir les difficultés qu'éprouvait l'organisation du parc de siége.

Sur les entrefaites, le duc d'Abrantès demanda à faire le siége d'Almeida. La perte de temps qu'aurait entraînée le renversement de l'ordre de bataille, et la faiblesse du 8ᵉ corps qui ne lui permettrait pas d'observer à la fois la rive gauche de la Coa et de fournir les troupes nécessaires à la garde de la tranchée et aux travaux, obligèrent Massena à refuser; mais il invita le duc à reconnaître les passages de l'Agueda aux environs de San Felices el Chico, et à placer la division Clausel, soutenue par 2 régiments de cavalerie, de manière que, dans 3 heures, elle pût se porter sur Almeida. La division Solignac devait être prête à suivre le mouvement de la première.

Le général Reynier, de son côté, reçut l'ordre de se tenir avec la majeure partie de ses troupes sur l'Elja, vis-à-vis Salvatierra, et de pousser 2 forts détachements, l'un sur Peñamaçor pour menacer le district de Castello-Branco, l'autre vers Alcantara, où il construirait ultérieurement une tête de pont sur la rive gauche du Tage. Il lui fut prescrit en outre de pousser ses découvertes aussi loin que possible, entre le Tage et la Guadiana, de tenir par des camps volants Coria et Placensia, dont il devait tirer ses subsistances, afin de maintenir la communication avec Madrid.

La réparation du pont d'Alcantara demandant plus de temps et de moyens qu'il n'en avait, Reynier plaça à Zarza la Mayor la division Heudelet, en face de Salvatierra, qui fut occupé par une avant-garde; le général Soult se porta avec la cavalerie légère et le 31ᵉ léger sur Peñamaçor, au nœud de plusieurs chemins praticables à l'artillerie qui mènent à Guarda, Alfayates, Almeida et Ciudad-Rodrigo; il y entra le 31, après en avoir fait fuir un parti de Portugais. Cette petite ville, assise dans une contrée montueuse sur une colline dont un vieux château occupe le sommet, était armée de 15 pièces de fer. On n'y laissa personne à cause de son grand éloignement de Zarza la Mayor. Presque désert à notre arrivée, ce dernier bourg se repeupla bientôt, lorsque ses habitants virent qu'on respectait les personnes et les propriétés.

Le lendemain, Reynier se porta avec un bataillon et un escadron sur Monte-Santo, petite place qui est située dans une position importante, et dont le château, bâti sur des rochers de forme conique, passe pour inexpugnable. Il y entra sans résistance, car elle n'avait pour

garnison qu'une centaine d'invalides. On trouva dans le château 4 pièces de canon, dont 2 montées sur affûts, des munitions de guerre, 200 fusils et des cartouches.

Pendant ce temps, la division Merle s'était rendue de Plasencia à Moraleja. Les positions du 2e corps avaient le grand défaut d'être trop disséminées, car les troupes n'auraient pu opérer promptement leur concentration. Massena ne l'ignorait pas, mais la rareté des subsistances nous forçait à nous étendre.

Le général Hill, qui surveillait les mouvements de Reynier, passa le Tage à Vilha-Velha, se renforça du corps nombreux de cavalerie portugaise aux ordres du général Fane, et prit poste à Sarzedas, en avant de la Sombreira Formosa, avec 16,000 hommes et 18 pièces de canon : son avant-garde occupa Castello-Branco le 20; sa cavalerie se répandit sur le Ponsul, et une brigade d'infanterie portugaise conserva à Fundao la communication avec Guarda, tout en couvrant l'Estrada-Nova. En seconde ligne, Leith se tenait sur le Zezere. D'un autre côté, le général espagnol O'Donnel, se détachant de Ballesteros, qui couvrait Badajoz, manœuvrait sur les derrières de Reynier; il enleva, après 4 jours de blocus, la tour d'Alconetas, où un poste de 40 hommes observait la rive gauche du Tage et surveillait les bacs. Sur la droite de l'armée, le général Seras reconnut, le 28 juillet, d'après l'ordre de Kellermann, le corps ennemi posté à Puebla de Senabria, bourg muré, situé au pied d'une colline et baigné par la Tera. Son château, bâti en pierres de taille et armé de 12 pièces de gros calibre, ne semblait pas facile à enlever. Seras s'empara d'abord des hauteurs pour l'investir; mais la garnison l'évacua, après un court enga-

gement où on lui sabra 200 hommes et où on lui en prit 50. Comme les routes de la Galice et du Portugal convergent vers ce poste, et qu'il menace les provinces entre le Minho et le Duero, Seras en confia la garde au chef de bataillon suisse Graffenried, qui avait fait preuve à Leon de sang-froid et de dévouement. Le 1er août, un parti de 1,200 à 1,500 Espagnols, commandé par Francisco Taboada Gil, soutenu par les 6,000 hommes aux ordres du général portugais Silveyra Pinto, investit Puebla de Sanabria. Graffenried, pourvu de vivres pour 10 jours, se hâta d'informer Kellermann et Massena de sa position. Seras se porta aussitôt à son secours; mais sa faiblesse ne lui permettant pas d'attaquer l'ennemi, il se contenta de l'observer. Kellermann, de son côté, s'avança avec 2,400 hommes pour l'appuyer, et sur les ordres de Massena, le duc d'Abrantès mit en mouvement la brigade Thomières. Tout cela exigea du temps; Graffenried, se croyant abandonné, capitula à condition d'être transporté dans sa patrie. Peu après, nos troupes arrivant de tous côtés, l'ennemi ne songea même pas à défendre sa conquête, et l'évacua même avec une telle précipitation, que Seras trouva, outre 2,000 boulets, les armes et les gibernes des Suisses encore pleines de cartouches.

Pendant que tout cela se passait sur les derrières et les ailes de l'armée, les travaux préparatoires du siége d'Almeida se poursuivaient avec une lenteur qu'explique la pénurie de nos moyens. Après le départ de Massena, une reconnaissance plus exacte de la place fut faite par les généraux Eblé et Lazowski. Cette petite ville de 1,500 âmes, sur l'extrême frontière du Portugal, est assise sur un plateau légèrement incliné à l'ouest. C'est

un hexagone bastionné, avec demi-lunes, et chemin couvert avec places d'armes saillantes et rentrantes. Des six demi-lunes, quatre sont simples, de peu de capacité et laissent à découvert les faces, ainsi qu'une partie des flancs des bastions sur le front desquels elles se trouvent placées. Les deux autres, plus grandes, portent les prolongements de leurs faces sur celles des bastions, et l'une d'elles a un réduit bien tracé. Les fronts les plus faibles parurent au général Eblé être ceux qui étaient couverts par les petites demi-lunes, depuis le bastion San Antonio jusqu'au bastion San Francisco. A 1,000 mètres de distance, le terrain en avant des fortifications présente, sauf quelques accidents, un rideau à peu près au niveau de la ville, et séparé du chemin couvert par un vallon d'une profondeur variable, mais où on peut presque partout se mettre à couvert des feux directs du corps de place. Le roc y est recouvert d'une couche de terre assez mince, il perce même sur une multitude de points; mais au delà du vallon, vers le glacis, il est facile à entamer. On arrive presqu'à couvert, sur ce rideau, par plusieurs débouchés. Depuis le bastion San Francisco jusqu'à la demi-lune avec réduit, placée au delà du bastion San Juan de Dios, la vallée s'efface, et le terrain s'abaisse en pente douce, parfaitement découverte de la place, à une distance de 4 à 5 kilomètres. Le fond du sol est propre aux travaux. Le terrain s'élève de nouveau depuis la demi-lune avec réduit, dont on vient de parler, jusqu'au bastion Senhora das Brotas, et arrive à peu près au niveau des fortifications. Un village se trouve sur cette partie du développement, à 400 mètres environ du corps de place, et le sol y est plus dur et plus rocailleux que partout ailleurs. Au

nord, en avant des bastions Senhora das Brotas et San Antonio, le terrain s'abaisse considérablement vers la Coa. La grande demi-lune qui couvre ce front touche le bord de la gorge où roule cette rivière, et paraît avoir été jetée là pour la découvrir.

De cet aperçu, il résulte que le point d'attaque était indiqué dans la partie de l'enceinte comprise entre les bastions San Antonio et San Francisco. Il restait à déterminer si l'on marcherait sur deux bastions et une demi-lune ou sur deux demi-lunes et un bastion. Dans le dernier cas, le bastion San Pedro offrait le plus d'avantage, tant à cause de la facilité des ricochets, que parce que le développement des attaques pouvait être restreint. Dans le cas où l'on attaquerait un seul bastion et deux demi-lunes, il fallait tout d'abord déployer contre la place même six batteries à ricochet, peut-être une ou deux de plein fouet et deux mortiers. On aurait été obligé de les établir à la seconde parallèle, si celle-ci se trouvait à 400 ou même 300 mètres de la place dans un terrain d'où l'on découvrait les ouvrages à battre, car il eût été trop désavantageux de les placer à 600 ou 700 mètres dans la première parallèle; à cette distance, le tir à ricochet aurait produit moins d'effet, au grand détriment des approvisionnements en munitions qui n'auraient alors plus suffi au couronnement du chemin couvert. Or, avec l'artillerie trouvée à Ciudad-Rodrigo, on devait s'estimer heureux d'avoir pu former un nouveau parc de siége de 64 bouches à feu, approvisionnées de 850 à 1,000 coups. En employant aux batteries à ricochet les pièces de 16, de 12 et les obusiers, il resterait 7 à 8 pièces de 24 pour celles de plein fouet, et autant pour la batterie de brèche. C'était sur-

tout pour ce genre de pièces qu'il importait de ménager les approvisionnements. La construction des batteries exigeait environ 900 saucissons et 3,000 gabions. Les environs d'Almeida offraient peu de ressources pour leur confection, et le défaut de bras n'ayant pas permis de s'en occuper, la légion hanovrienne fut chargée de ces travaux. On manquait aussi de sacs à terre; et sur 25,000 qui étaient nécessaires, il n'y en avait guère que moitié; il fallait donc réunir beaucoup de toile. L'équipage de siége pouvait commencer son mouvement le 8 ou le 9 août; mais il n'arriverait qu'avec lenteur, parce que les 500 chevaux du train disponibles étant épuisés par le manque de fourrages, on en perdait 10 à 12 chaque jour. Le mauvais état des chemins exigeait aussi de grandes réparations. Comme les compagnies attachées à l'équipage du parc fournissaient à peine 250 hommes pour le service journalier, il devenait nécessaire de détacher un nombre au moins égal d'auxiliaires qui, réunis aux 400 hommes de la légion hanovrienne, seraient à peine suffisants pour servir les batteries et faire les travaux du parc.

A cette époque, Loison s'étant porté à Pinhel, petite et misérable ville à environ 20 kilomètres au nord d'Almeida, la trouva presque déserte. Cette circonstance, dont les Portugais ne pouvaient être responsables, puisque les Anglais les forçaient à quitter leurs foyers, excita néanmoins la mauvaise humeur des troupes; et comme cela arrive toutes les fois qu'elles ne trouvent personne à qui parler, elles commirent de grands dégâts. Massena, informé quelques jours plus tard de ce qui s'était passé à Pinhel et dans les villages circonvoisins, en fut vivement affecté, car le succès

de l'invasion pouvait dépendre de l'observation d'une exacte discipline. Il écrivit confidentiellement à Loison, qu'il affectionnait comme tous ses vieux compagnons d'armes, pour lui reprocher ces excès et l'engager à une surveillance plus sévère. Mais le coup était porté, et malgré tous les efforts du général en chef, il eut les plus fâcheuses conséquences.

Il y avait au quartier général un noble Portugais, attaché de cœur à la France depuis la première expédition, le marquis d'Alorna, ancien général en chef de l'armée portugaise ; il jouissait dans son pays d'une grande considération, acquise autant par l'ancienneté de son nom que par ses qualités personnelles. L'Empereur l'avait accueilli avec distinction, et espérait beaucoup de son influence pour pacifier le Portugal et y faire des partisans à la France. Sa position à l'armée n'était point celle d'un de ces émigrés comme nous en vîmes dans les rangs de nos ennemis, de ces fils parricides qui, pour soutenir leurs intérêts de caste, guidaient les pas de l'étranger au sein de leur patrie. Voyant son souverain déserter le trône, et le Portugal trop faible pour conserver son indépendance dans une tourmente politique, où tout homme de cœur ne peut pas rester neutre, il s'était jeté dans le parti qui semblait lui offrir le plus de chance d'avenir, car il avait compris avec beaucoup d'hommes éclairés le triste sort que l'égoïsme de l'Angleterre réservait à son pays ; il croyait donc consciencieusement le servir en l'arrachant au joug de cette puissance. Massena, sentant combien il était important d'éclairer les Portugais sur le but qu'il poursuivait, engagea le marquis d'Alorna à se rendre à Pinhel, pour inviter les autorités à venir le trouver à Ciudad-Rodrigo.

Mais cette tentative échoua. Que pouvaient en effet des promesses pour réparer les désastres récents? Le seul moyen de les faire oublier eût été de payer immédiatement de larges indemnités aux propriétaires dépouillés, et la caisse de l'armée n'était pas assez riche pour cela. Lord Wellington s'empara avec habileté de cet événement, pour exciter au plus haut degré la méfiance et la haine des Portugais contre nous; il représenta dans ses proclamations l'armée française comme composée d'une soldatesque sans frein ni discipline, altérée de pillage et de sang.

Le 15 août, les travaux préparatoires du siége étant à peu près achevés, et le quart du matériel d'artillerie arrivé sous les murs d'Almeida, Massena porta son quartier général au fort de la Conception, et donna l'ordre d'ouvrir la tranchée. Nous avons déjà dit que le terrain en face du bastion San Pedro, dur et rocailleux, offrait des difficultés assez grandes; il était par conséquent à craindre que le bruit des outils ne donnât l'éveil à la garnison. Le duc d'Elchingen ordonna donc de faire une fausse attaque dans le ravin où coule le ruisseau d'Alvercas, vers la partie nord-est de la place. 500 travailleurs et 50 sapeurs, sous les ordres du capitaine du génie Vincent, en furent chargés. Pendant 3 heures, l'ennemi trompé par cette démonstration, ne contraria pas par son feu les travaux sur le véritable point. En effet, 2,500 travailleurs et 150 sapeurs, divisés en 3 brigades, sous les ordres des chefs de bataillon du génie Bruley, Nempde et Morlet, munis chacun d'une fascine, d'une pelle et d'un pic à roc, ouvrirent la première parallèle devant le bastion San Pedro, à des distances de 4 à 500 mètres de la

place, et les communications pour y arriver des camps. Elle fut prolongée sur un développement de plus de 1,000 mètres, et comme sur plusieurs points le roc s'était montré après les premiers coups de pioche, il resta des lacunes qu'on dut masquer avec des gabions doublés et remplis de terre; il en fut de même pour les communications. Quoique la lune éclairât vivement les travaux, ils ne furent point sérieusement inquiétés. Vers 3 heures du matin on était partout à couvert, mais comme on craignait que la parallèle ne fût pas praticable au jour, à cause de la nature du terrain, on fit retirer les travailleurs. Nous n'eûmes que 4 hommes tués et 10 blessés. Au jour, 1,500 travailleurs rentrèrent dans la parallèle; on fit jouer la mine et on pétarda d'énormes blocs de roches qui traversaient la tranchée. On commença le régalage du parapet et quelques portions de la banquette.

Nuit du 16 au 17 août (*2e nuit*). — On prolongea la gauche de la parallèle sur une longueur de 240 mètres, afin d'éclairer le vallon à son extrémité; mais le terrain était encore si rocailleux qu'on ne donna à ce nouveau travail que peu de largeur et de profondeur, et il fut abandonné au jour. Au centre, on ouvrit une nouvelle communication sur un moulin à vent, que l'ennemi avait précédemment retranché, toutefois elle ne fut pas poussée loin, faute de bras. En général, les travaux marchèrent lentement, quoique les hommes de la tranchée eussent obtenu 4 heures de repos, car sur les 3,000 hommes demandés pour la journée, il en manqua plus de 800 le jour et 500 la nuit. Du reste, rien d'étonnant que le 6e corps, malgré sa force, n'ait pu fournir les hommes nécessaires aux travaux du siége;

plus de moitié des régiments était employée à moissonner dans les champs, ou à travailler dans les moulins et les boulangeries.

Le bataillon des tirailleurs, formé pour le siége de Ciudad-Rodrigo, ayant été détruit presque en entier au combat de la Coa, Massena ordonna la formation d'une nouvelle compagnie de 150 tirailleurs, et 36 d'entre eux furent placés dans des trous en avant de la parallèle, à 240 mètres de la place. Pendant la journée, la parallèle et les communications furent élargies; elle fut portée sur la droite à 3 mètres de largeur, au centre à 4, sur la gauche à 3m,70. 20 sapeurs pétardèrent les rocs dans l'intérieur des ouvrages. Notre perte ne s'éleva qu'à 2 hommes tués et 5 blessés.

Nuit du 17 au 18 août (3e *nuit*). — On prolongea de 80 mètres la droite de la parallèle, afin de dépasser le prolongement de la face droite de la seconde demi-lune d'attaque, et on lui donna 1m,20 de largeur sur 1 mètre de profondeur. Toute l'extrémité de gauche fut portée à 1m,40. Au centre, on ouvrit le reste de la communication. Le génie eut 1 homme tué et 1 blessé.

Au jour, les chefs de l'artillerie et du génie arrêtèrent la composition des batteries ainsi qu'il suit :

Le n° 1, 3 obusiers de 6 pouces, devant ricocher la face droite du bastion San Francisco.

Le n° 2, 2 pièces de 16 et 2 obusiers, pour ricocher la face droite de la demi-lune n° 4.

Le n° 3, 2 pièces de 16 et 1 obusier, placés perpendiculairement au prolongement du chemin couvert de la face droite de la demi-lune n° 4, afin de ricocher ce chemin couvert.

Le n° 4, 5 mortiers de 10 pouces, avec ordre de rui-

ner la défense du front d'attaque pendant le jour et d'incendier la ville pendant la nuit.

Le n° 5, 3 pièces de 24, 4 de 16, et 1 obusier, devant ricocher la face droite du bastion San Pedro et battre de plein fouet sa face gauche.

Le n° 6, 2 pièces de 12 et un obusier, destiné à ricocher le chemin couvert de la face droite du bastion d'attaque.

Le n° 7, 2 pièces de 24, 2 de 16 et 4 de 12, perpendiculaire à la capitale du bastion San Pedro. Par son tir de plein fouet cette batterie devait d'abord ruiner les défenses du bastion et des courtines adjacentes, puis ébaucher la brèche.

Le n° 8, un mortier de 12, et 3 de 8 pouces, avec la même destination que le n° 4.

Le n° 9, 2 pièces de 12 et un obusier; même consigne que le n° 6.

Le n° 10, 4 pièces de 24, 2 de 16, 1 de 12 et 1 obusier; les trois pièces de droite devaient ricocher la face gauche du bastion San Pedro, les 5 pièces de gauche ruiner cette face par des feux de plein fouet; les unes et les autres étaient destinées ensuite à ébrécher l'escarpe.

Le n° 11 enfin à l'extrême gauche, 1 pièce de 12 et 2 obusiers ricochant la face gauche de la demi-lune n° 2.

Comme ces 11 batteries qui, à la rigueur, n'en faisaient que 8, employaient 52 pièces, il resta une réserve de 9 pièces de gros calibre et de 4 obusiers, pour remplacer les bouches à feu qui seraient mises hors de service, et pour armer plus tard les batteries de brèche. Durant le tracé de ces batteries, nous eûmes 2 hommes tués et 14 blessés.

Nuit du 18 *au* 19 (4e *nuit*). — On élargit la parallèle et les communications. La première fut généralement portée à 4 mètres de largeur, excepté aux extrémités, où elle n'arriva qu'à 1^m,80. Les communications atteignirent pareillement la largeur de 3 mètres. Le dernier retour de celle du centre fut laissé à 2 mètres. On rompit avec des pétards une masse de rochers qui gênaient les communications dans l'intérieur des tranchées, et on en prépara d'autres pour le lendemain. En quelques endroits de la parallèle, on posa les banquettes pour la fusillade.

L'artillerie, qui, dans la journée, avait reçu un fort convoi de projectiles et de munitions, commença l'établissement des batteries. Moitié des canonniers et de leurs auxiliaires ainsi que 400 hommes de la ligne y travaillèrent à l'entrée de la nuit. Au jour, dans toutes les batteries où l'on ne rencontra pas le roc, le fossé avait déjà 1^m,20 de profondeur. Mais à la batterie n° 1, on découvrait le roc au premier coup de pioche : elle fut donc abandonnée au jour.

La place canonna beaucoup toute cette nuit. Notre perte fut de 3 tués et 27 blessés.

Journée du 19 *août*. — Le 19 au matin, l'infanterie qui devait fournir 400 travailleurs, n'en procura que 260. Le général Éblé s'en plaignit à Massena, qui lui donna toute satisfaction à ce sujet. La garde de tranchée avait été réduite de 3 bataillons à 9 compagnies, postées savoir : 6 compagnies derrière la droite de la parallèle, et 3 derrière la gauche.

Nuit du 19 *au* 20 (5e *nuit*). — On ouvrit une communication pour la batterie d'obusiers à l'extrême gauche de la parallèle. Quoique le général Lazowski n'approuvât

pas la position reculée de cette batterie, Éblé persista à la maintenir. Le reste de la parallèle et des communications en arrière fut complétement achevé; mais on avait encore des rochers à pétarder.

Journée du 20 août. — Les travaux furent poursuivis dans la journée par 2,000 travailleurs, qu'on réduisit à 800 pendant la nuit. On commença la construction d'une flèche destinée à un poste de 150 grenadiers qui devaient défendre la batterie n° 1, trop éloignée de la 1re parallèle pour en être protégée. Les batteries à ricochet et celles de mortiers purent être en partie enterrées sans inconvénient pour le tir; elles se trouvèrent plus vite à couvert. Le poste de grenadiers prit au jour position à la batterie de droite afin de la protéger en cas de sortie; un autre poste de 50 hommes fut placé à celle de gauche pour le même motif. Le feu de l'ennemi nous causa d'assez fortes pertes. Nous eûmes 12 tués et 57 blessés, dont l'artillerie comptait plus de moitié.

Entre 8 et 9 heures du soir, une brillante fusée ayant paru à l'horizon, dans la direction de Celorico, on crut qu'elle partait d'un télégraphe ennemi; mais bientôt le feu de l'avant-garde de Ferey donna l'alerte. Cependant lord Wellington ne bougea pas. Massena, pour être prêt à tout événement, fit toutefois rapprocher le 8e corps de l'Agueda, de manière à pouvoir le porter en 2 heures devant Almeida ou Castel-Rodrigo, selon les mouvements de l'ennemi. Clausel établit sa division à Escarigo, et Solignac eut ordre de tenir la sienne à San Felices el Grande et Ledesma.

Nuit du 20 au 21 (6e nuit). — On établit des banquettes dans toute la partie droite de la parallèle; on en élargit la gauche ainsi que la communication avec la

batterie n° 1. La flèche de droite fut continuée. Les rochers étaient si nombreux vers la gauche et au centre qu'il restait encore beaucoup à faire pour rendre praticables à l'artillerie les communications et la parallèle, d'autant plus qu'il n'y avait ni mineurs, ni outils de mine, et que les sapeurs y suppléaient très-imparfaitement. L'artillerie poussa vigoureusement les travaux des batteries; celles de mortiers avancèrent, et on commença les embrasures des autres, à l'exception des n°s 5 et 6 où l'on rencontra plus de difficulté. On eut 3 hommes tués et 13 blessés.

Journée du 21 août. — On travailla à la communication de la batterie n° 11; on enleva une partie des gros rochers qui traversaient l'intérieur de la parallèle et des boyaux, et on porta près des débouchés les fascines et les gabions nécessaires au travail des ouvertures, arrêté pour la nuit suivante.

Nuit du 21 au 22 (7e nuit). — 933 travailleurs, sur 1,200 demandés, ouvrirent par la droite et la gauche 2 grands boyaux qui se joignirent sur la capitale du bastion d'attaque. Le saillant qu'ils formaient fut porté à plus de 200 mètres en avant de la parallèle. Ce travail, quoique très-rapproché de la place, fut tracé à la fascine et dérobé à l'ennemi.

Au matin, les travailleurs de la nuit étaient à couvert partout, et ceux de jour les remplacèrent aussitôt. Le terrain était généralement bon dans cette partie. Cependant, à la gauche, on trouva des sources qui incommodèrent beaucoup.

L'artillerie acheva à peu près les 4 premières batteries; les n°s 5, 7, 8, 9 et 10 ne demandaient plus grand travail; au n° 6, le revêtement ne put être commencé

dans la nuit. On termina le n° 11, et des plates-formes furent construites, à la queue de la tranchée, pour 5 batteries.

L'ennemi tira constamment à mitraille sur les batteries, mais nos travailleurs étant à couvert, l'artillerie, le génie, les travailleurs et la garde de tranchée n'eurent que 4 hommes tués et 20 blessés. Parmi ceux-ci, on doit citer le sapeur Demarsies qui, après avoir eu la cuisse cassée, dit à ses camarades inquiets de sa blessure : « Je peux marcher seul; ce n'est rien, retournez au travail. » Un aide de camp du général Simon s'approcha de lui, et lui demanda son nom. « Qu'importe, » répondit-il, dites au général que mon seul regret est » de ne pouvoir entrer dans la place, » et ce brave se traîna seul jusqu'à l'ambulance à la queue de la tranchée.

Antérieurement à l'époque où nous sommes parvenus, Massena avait reçu deux dépêches du major général avec avis que la division du général Drouet, comte d'Erlon, forte de 9,000 hommes de pied et de 1,200 chevaux, partirait de Bayonne du 8 au 21 août pour se rendre à Valladolid, où elle serait du 26 août au 7 septembre et attendrait de nouveaux ordres. Mais la nouvelle de la prise de Ciudad-Rodrigo étant parvenue à Paris, le 29 juillet, l'Empereur ordonna au prince de Wagram de témoigner sa satisfaction à Massena, et de l'inviter à s'emparer au plus tôt du fort de la Conception et d'Almeida, dont il n'évaluait pas la résistance à plus d'un mois. Dans une seconde dépêche, du 29 juillet, le prince de Wagram exprimait l'espérance qu'après avoir bien approvisionné Ciudad-Rodrigo, l'armée serait en mesure de marcher sur Lisbonne au commencement de septembre. « Sa Majesté, continuait-

» il, vous laisse le maître de livrer bataille aux Anglais, » si vous le jugez convenable : l'Empereur ne pense » pas qu'on doive prendre Badajoz, ce qui nous entraî- » nerait à un grand siége, et ensuite il faudrait faire » celui d'Elvas, place encore plus forte. Mais les Anglais » une fois battus et rembarqués, Badajoz et Elvas tom- » bent d'eux mêmes. » Dans cette dépêche, le major général confirmait le mouvement du comte d'Erlon, dont les 12,000 hommes, joints à la division Seras et aux troupes de Bonet, formeraient un corps capable de contenir la Galice, aussitôt que l'armée de Portugal aurait commencé son invasion. Massena, qui plus d'une fois avait entretenu le major général de la nécessité d'avoir une division dans la province de Salamanque, attendait donc avec impatience l'arrivée de celle du comte d'Erlon, lorsque, le 21 août, il reçut avis que l'Empereur donnait momentanément à ce général le commandement supérieur de la Biscaye, de la Navarre et de la province de Santander. Il l'assurait d'ailleurs qu'il continuerait sa marche sur Valladolid après avoir purgé ces contrées des insurgés qui les dévastaient. Le maréchal fut vivement contrarié de ces nouvelles dispositions, car la présence d'un corps d'armée dans la province de Salamanque devenait de jour en jour plus nécessaire. Les bandes infestaient tellement les provinces de la circonscription territoriale de l'armée que les courriers étaient à chaque instant enlevés malgré leurs escortes.

D'un autre côté, la division Seras, qui avait ordre de manœuvrer sur la droite de l'armée, laissait une lacune devant donner beau jeu aux guérillas, si elle n'était pas promptement remplie pas d'autres troupes.

Journée du 22 août. — Durant la matinée, on plaça

1,000 travailleurs dans les deux grands boyaux ouverts la nuit précédente, ainsi que dans la communication de la batterie n° 11. Les deux boyaux furent portés à une largeur moyenne de 2 mètres, excepté dans les 136 premiers mètres de gauche, où l'eau jaillit avec tant d'abondance qu'il fallut suspendre le travail. La communication à la batterie n° 11, de 3 mètres de largeur, se trouvait traversée par tant de rochers qu'on n'y était pas à couvert.

Nuit du 22 *au* 23 (8ᵉ *nuit*). — Dans la nuit, 1,200 travailleurs ouvrirent une large communication sur la batterie de droite n° 1. Cette communication avait au jour 1 mètre de largeur sur 85 centimètres de profondeur. On continua les deux boyaux et on donna à celui de gauche un nouveau tracé; l'on y fut à couvert le matin.

Les tirailleurs se portèrent plus en avant, de manière à mieux observer les embrasures des ouvrages du front d'attaque. Plusieurs batteries furent achevées et celles de droite approvisionnées de 100 coups en projectiles; celles de gauche ne purent l'être, parce que les communications étaient encore impraticables aux voitures.

L'artillerie eut 6 blessés, dont un officier; les travailleurs du génie eurent 5 tués et 19 blessés, dont 16 officiers.

Journée du 23 *août*. — On plaça 1,200 travailleurs dans les communications de droite et de gauche, et dans les deux cheminements à gauche de la parallèle. On porta la communication du n° 11 à 2 mètres de largeur, excepté sur quelques points où le roc résista. On posa des gabions dans toutes les parties de la communicati de la batterie n° 11, où l'on était à découvert.

Les boyaux débouchant de la parallèle furent élargis jusqu'à 3 mètres; les zigzags ouverts, en remplacement de la partie abandonnée, le furent à 1m,80. On fit des banquettes dans la gauche de la parallèle.

Nuit du 23 au 24 (9e nuit). — A la nuit, 1,200 nouveaux travailleurs relevèrent ceux du jour; 1,000 furent répartis dans les mêmes points; 200 prolongèrent la parallèle jusqu'à la communication de la batterie n° 1.

L'angle saillant formé par la rencontre des deux boyaux fut élargi et le parapet épaissi ; on commença des banquettes sur toute la longueur; les gabionades de la communication avec la batterie n° 11 furent chargées de terre; on fit des rampes pour amener les pièces; les tirailleurs rapprochèrent leurs trous du glacis ; l'artillerie approvisionna les batteries de droite de projectiles; les nos 4, 5 et 6 reçurent leurs pièces et une partie de leur armement. Il restait à faire au n° 10 le revêtement des joues à 4 embrasures. En résumé, le général Eblé annonça à Massena que le feu pourrait commencer le 25 au matin. La perte fut d'un homme tué et 23 blessés, dont 2 officiers.

Journée du 24 août. — On perfectionna les ouvrages et on porta près des débouchés les fascines et gabions nécessaires pour les cheminements à faire pendant la nuit ; les mineurs pétardèrent les rochers dans la parallèle.

Nuit du 24 au 25 (10e nuit). — On ouvrit la deuxième parallèle, en débouchant par les deux boyaux qui la liaient à la première, à 40 mètres du saillant qu'ils formaient. Ce travail, très-rapproché de la place, fut commencé et continué sous un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie; on fut obligé d'en abandonner plu-

sieurs parties, et notamment aux deux extrémités.

Massena assista à l'armement des batteries. Les nos 1, 2 et 3 furent entièrement armés; il fit augmenter la batterie n° 4 de 2 mortiers de 10 pouces, et remplaça au n° 5 une pièce de 12 par une de 24; la même substitution eut lieu au n° 10. Au jour, toutes les batteries étaient pourvues de leur armement et de leur approvisionnement en projectiles. On espérait, la nuit suivante, les munir de poudre et commencer le feu le 26 au matin. La perte fut de 7 tués et de 32 blessés, parmi lesquels les capitaines du génie Beaufort d'Hautpoul et Vauvilliers.

Massena envoya l'ordre, le 25 au matin, au général Reynier de se rapprocher d'Alfayates, le laissant maître d'occuper les points nécessaires, pour reprendre ses anciens cantonnements jusqu'au moment de l'entrée en Portugal. Une fois rendu à Alfayates, Reynier devait se mettre en rapport avec les troupes du corps de siége, et, s'il apprenait que l'ennemi s'y portât, suivre son mouvement. Comme les Anglais ne pouvaient déboucher sur le flanc gauche de l'armée que par le pont de Sabugal sur la Coa, il lui était prescrit de l'occuper fortement. D'ailleurs il ne devait point se compromettre, car, si les Français livraient bataille, il fallait que l'armée fût réunie. Ce général n'avait point sensiblement modifié sa ligne, depuis le dernier ordre du maréchal; seulement le général Soult se tenait à Monte-Santo. Reynier lui ordonna de se porter à Sabugal, sauf à se replier sur Alfayates, s'il rencontrait l'ennemi, et lui-même s'y rendit le 27, laissant à Coria et à Placensia un régiment pour fourrager. Il enjoignit au détachement d'infanterie qui, conjointement avec la brigade de dragons Marizy,

gardait la communication de Madrid, de le rejoindre aussitôt qu'il aurait été relevé par des troupes de l'armée du centre.

Journée du 25 août et nuit du 25 au 26 (11e *nuit*). — On élargit pendant la journée du 25 et la nuit suivante la deuxième parallèle dans les trois quarts de sa longueur; mais on n'avança point aux extrémités, où le roc se montrait à nu. Le feu de l'ennemi contraignit d'en retirer les travailleurs. Nous eûmes 4 hommes tués et 23 blessés. Les batteries furent complétement approvisionnées, et le général Éblé donna ses instructions pour commencer le feu au jour.

La batterie n° 1 reçut l'ordre de tirer constamment à ricochet sur la face droite du bastion San Francisco; chaque obusier dut tirer 6 coups par heure, à intervalle de 9 à 10 minutes; un sous-officier fut mis en observation pour examiner l'effet des obus.

A la batterie n° 2, les 3 pièces de gauche durent tirer à ricochet sur la face droite de la demi-lune n° 4, et la pièce de 16, à droite, prendre légèrement de revers le terre-plein du rempart prolongé. Lorsque le feu de la demi-lune n° 4 serait éteint, les 3 bouches à feu devaient battre la courtine à droite du bastion d'attaque, dont le prolongement est exactement le même que celui de la face de la demi-lune, et battre de front la face du bastion San Pedro, en prenant à revers le flanc opposé. Chaque bouche à feu devait tirer 6 coups par heure, à intervalle de 3 minutes, pour la batterie entière. La batterie n° 3, destinée à ricocher le chemin couvert de la face droite de la demi-lune n° 4, aussitôt qu'elle en aurait chassé l'ennemi, avait l'instruction de lancer ses obus dans le bastion d'attaque, et de battre de plein

fouet la face gauche du même bastion; elle devait fournir 18 coups par heure, à intervalle de 3 à 4 minutes.

La batterie n° 4 dut d'abord diriger exclusivement son feu sur le bastion d'attaque; si celui de l'ennemi s'éteignait, elle avait ordre de tirer sur les demi-lunes, courtines ou bastions à droite et à gauche de celui d'attaque, s'attachant de préférence aux ouvrages de l'ennemi qui inquiéteraient les nôtres. Dans la nuit, elle devait tirer sur les divers quartiers de la ville des bombes pourvues de 3 bouts de mèche incendiaire. La batterie devait lancer 500 bombes par 24 heures.

La batterie n° 5 eut la consigne suivante : l'obusier et 2 pièces de 24 devaient ricocher la face droite du bastion d'attaque; les 5 autres bouches à feu, après avoir battu de plein fouet la face gauche, lorsque le feu de cette partie serait éteint, foudroyer le flanc du bastion San Antonio, et écharper la courtine attenante; enfin cette batterie devait prendre de plein fouet la face gauche du bastion d'attaque. A cet égard on recevrait de nouveaux ordres; provisoirement chaque bouche à feu avait à tirer 6 coups par heure; la batterie devant ainsi fournir 48 coups par heure, l'intervalle d'un coup à l'autre était de 1 minute 15 secondes.

La batterie n° 6, destinée à ricocher le chemin couvert de la face droite du bastion d'attaque, devait battre aussi de plein fouet le flanc du bastion San Antonio, et prendre d'écharpe la courtine attenante ; 18 coups devaient être tirés à l'heure.

La batterie n° 7 reçut l'ordre d'écharper les 2 faces du bastion d'attaque, et de battre ensuite de plein fouet les portions de courtines contiguës. Elle dut tirer 18

coups par heure, et elle était destinée en dernier lieu à ruiner le saillant du bastion.

La batterie n° 8 reçut la même instruction que le n° 4 ; celle n° 9 même ordre que la batterie n° 6.

Au n° 10, l'obusier et les 2 premières pièces de 24 eurent à ricocher la face gauche du bastion d'attaque, pendant que les 5 autres bouches à feu de la gauche tireraient de plein fouet sur la face droite. Le nombre des coups de la batterie était fixé à 48 par heure.

La batterie n° 11 reçut l'ordre de ricocher la face gauche de la demi-lune n° 2, à la gauche de l'attaque ; et dans le cas où l'assiégé placerait de l'infanterie et de l'artillerie dans le chemin couvert de cette face, d'y lancer quelques obus pour les en déloger aussitôt. La batterie devait tirer 18 coups par heure.

Journée du 26 août. — Le 26, à 5 heures du matin, toutes les batteries commencèrent leur feu. La place répondit d'abord avec une extrême vivacité, et ensuite perdit peu à peu de sa supériorité. A la batterie n° 2, un petit dépôt de poudre sauta et nous blessa 5 hommes. Bientôt des incendies se manifestèrent dans la place, et quelques magasins à poudre firent explosion sur le rempart. Vers 4 heures, la ville ne tirait presque plus; mais à 7 heures une épouvantable explosion se fit entendre. Deux bombes lancées de la batterie n° 4 étaient tombées sur le grand magasin du château, renfermant 75,000 kilogrammes de poudre. Ce fut l'éruption d'un volcan; le terre-plein des remparts adjacents s'entr'ouvrit; des canons furent renversés et jetés dans le fossé; une grande partie des maisons furent détruites, et 500 hommes ensevelis sous les décombres. Des débris furent mêmes jetés jusque dans nos tranchées, où ils blessèrent

quelques hommes. Cependant les fortifications du front d'attaque restèrent intactes, et la courtine du château seule fut endommagée. Les soldats de la garnison, échappés au désastre, couraient éperdus au milieu des ruines, et un violent incendie ajoutait encore à l'horreur de leur position. Le gouverneur fit battre la générale, et se rendit en personne sur le rempart, où il mit lui-même le feu au petit nombre de pièces qui s'y trouvaient encore. Nos batteries de mortiers et d'obusiers bombardèrent toute la nuit.

Nuit du 26 *au* 27 (12e *nuit*). — A la nuit, le génie, profitant du désordre qui régnait dans la place, se disposa à déboucher de la deuxième parallèle; mais 900 travailleurs furent employés d'abord à la déblayer des décombres qui l'obstruaient. Cela dura presque toute la nuit, et l'on n'eut que le temps de sonder le terrain en avant, de reconnaître les chemins couverts, et de pratiquer un nouveau retour à la communication de la batterie n° 1, pour la facilité des transports. De leur côté, les assiégés travaillèrent à déblayer leurs banquettes; vers minuit ils commencèrent un feu de mousqueterie qui nous tua 10 hommes et en blessa 28.

Journée du 27 *août*. — A la pointe du jour, Massena se rendit à la tranchée, reconnut les ravages causés par l'explosion, fit cesser le feu, et envoya à 9 heures du matin son chef d'état-major au gouverneur, avec la lettre suivante : « Monsieur le gouverneur, la ville d'Almeida » est incendiée; toute mon artillerie de siége est en » batterie, et vos alliés sont dans l'impossibilité de ve- » nir à votre secours. Confiez-vous donc à la générosité » de l'Empereur et Roi. Je vous offre des conditions » honorables. Consultez, pour les accepter, ce qui s'est

» passé à Ciudad-Rodrigo, l'état malheureux dans le-
» quel cette ville se trouve, et les maux qui sont ré-
» servés à Almeida si vous prolongez une défense
» inutile. »

Le gouverneur William Cox, voulant dissimuler l'état pitoyable de la place, fit introduire le parlementaire par une poterne détournée; mais cette précaution même décelait ses inquiétudes. Tandis qu'on parlementait, le marquis d'Alorna et d'autres officiers portugais se portèrent sur le glacis. La garnison, rangée sur les remparts, les reconnut, manifesta une vive satisfaction de voir son ancien général en chef, et proféra des imprécations contre les Anglais qui laissaient tomber les places de leurs alliés sans les secourir. En ce moment, William Cox, ignorant ce qui se passait, entretenait le général Fririon des ressources qui lui restaient, et le chargeait de la lettre suivante pour Massena.

« Votre Excellence m'a proposé de lui remettre la place
» et de me rendre ainsi que la garnison à la générosité
» des armées françaises. Comme je ne me trouve pas
» réduit à la dernière extrémité, je désire connaître au-
» paravant les termes de cette proposition. Je me déter-
» mine simplement à entrer en négociation, si les con-
» ditions nous sont avantageuses. En attendant la réponse
» de Votre Excellence, je fais suspendre les hostilités et
» les travaux, dans la persuasion qu'elle en fera autant
» de son côté. »

Le gouverneur chargea ensuite le commandant d'artillerie Jose Barieiros et le capitaine Pedro de Mello, son aide de camp, d'entrer en pourparlers. Massena se montra fort coulant : il accorda à la garnison les honneurs de la guerre, et même le renvoi des milices dans

leurs foyers, après qu'elles auraient déposé les armes et pris l'engagement de ne plus servir contre la France et ses alliés pendant cette guerre. On laissait aux officiers leur épée et aux soldats leur sac. Le capitaine de Mello porta ce projet de capitulation au gouverneur. Mais celui-ci ne cherchait qu'à gagner du temps, et l'on s'aperçut bientôt qu'il faisait des signaux de détresse à l'armée anglaise.

Massena lui envoya un de ses aides de camp avec une lettre conçue en ces termes : « Je suis fâché que » vous n'ayez pas voulu accepter la capitulation hono- » rable que je vous ai offerte. Je vous préviens que je » vais faire recommencer le feu. Vous pouvez être per- » suadé que je ne vous entendrai plus que quand vous » vous rendrez à discrétion. Faites vos réflexions. Je » vous donne une demi-heure pour vous décider. Je » crois devoir vous donner le conseil de me renvoyer, » signée de vous, la capitulation que vous avez entre les » mains. Vous pourrez ainsi que les autres officiers an- » glais être rendus à votre nation. Il ne faut pas que » par un calcul mal entendu vous mettiez la ville d'Al- » meida dans le même état que Ciudad-Rodrigo. »

Nuit du 27 au 28 (13e nuit). — Le gouverneur n'ayant pas jugé à propos de céder à cette seconde sommation, le feu recommença à 9 heures du soir. Les batteries visèrent particulièrement à déterminer des incendies. Le génie ouvrit des zigzags dans la direction du glacis, et ébaucha une troisième parallèle à 30 mètres de la crête du parapet du chemin couvert. Alors la garnison, indignée de l'opiniâtreté de son chef, qui l'exposait à une perte certaine, s'assembla tumultueusement et déclara qu'elle n'entendait pas se sacrifier à l'égoïsme des An-

glais. Le lieutenant de roi Costa se rendit auprès du gouverneur et lui notifia la résolution des troupes vers 11 heures du soir; sir William Cox fut alors forcé de capituler. L'échange des signatures eut lieu sur-le-champ, et le feu cessa. Le lendemain, la garnison défila, au nombre de 5,000 hommes. On trouva dans la place 115 bouches à feu et un petit équipage d'artillerie de montagne, 500,000 cartouches d'infanterie, 300,000 rations de biscuit, 100,000 de viande salée et un approvisionnement de riz et de vin. Ce siége nous coûta 62 morts, 439 blessés, et l'artillerie y perdit 1,500 chevaux par suite des fatigues et du manque de fourrages. Elle n'avait tiré que 10,000 coups de canon. On peut remarquer que nous n'eûmes à repousser aucune sortie de la place, bien qu'elle fût pourvue d'un bon chemin couvert et de places d'armes, et inférer de là que le brigadier général Cox connaissait peu les ressources de la défense ou qu'il n'avait pas de confiance dans sa garnison. Le général Brenier fut nommé gouverneur d'Almeida, et on lui donna 2 bataillons du 6ᵉ corps pour garnison.

Les prisonniers portugais, dans leur premier mouvement d'indignation contre les Anglais, demandèrent à prendre du service dans nos rangs, et le marquis d'Alorna supplia le maréchal d'y consentir. Massena, ne pouvant croire à une conversion si subite, hésita jusqu'à ce que les officiers portugais se fussent portés garants de la fidélité de leurs hommes; mais, en cédant, il se réserva de ne pas soumettre le dévouement de ces nouveaux alliés à trop forte épreuve. Un millier de miliciens qui, d'après la capitulation, étaient libres de retourner dans leurs foyers, voulurent partager la for-

tune de leurs camarades de la ligne. Leurs armes leur furent donc rendues, et le marquis d'Alorna en forma une brigade dont le général Pamplona eut le commandement provisoire; elle fut employée à réparer la route de Pinhel à Almeida.

Quelques jours avant la reddition de cette place, le colonel Pavetti et le chef d'escadron d'Oraison, envoyés en mission par Massena, s'égarèrent au milieu d'une nuit obscure et pluvieuse, et vinrent tomber dans le village portugais de Nava-de-Avel, où ils furent assaillis par les paysans. Le chef d'escadron d'Oraison, tué d'un coup de feu, fut dépouillé par les femmes; le colonel et deux gendarmes qui l'accompagnaient furent garrottés, après mille traitements indignes, et conduits aux Anglais. A cette nouvelle, Massena ordonna de cerner le village, de rechercher et de fusiller sur-le-champ les coupables.

L'humanité des Anglais, on le sait, ne manque jamais de s'émouvoir quand leurs intérêts sont directement en jeu. Les assassins, frappés par cette mesure de juste sévérité, furent aussitôt transformés en hommes de l'Ordenanza par Wellington, et il partit de là pour entamer une correspondance avec le maréchal, où il s'efforça de prouver que tous ces actes odieux de brigandage étaient une conséquence loyale et forcée des guerres d'indépendance. Par des raisonnements plus spécieux que plausibles, croyait-il se décharger de la responsabilité morale qu'il avait assumée sur sa tête, lorsqu'en encourageant, et forçant même les paysans à se transformer en héros de grandes routes, il changeait lui-même une guerre politique en guerre d'extermination ? La réponse de Massena doit aisément se deviner. Pouvait-il, en

effet, considérer et traiter comme soldats des paysans qui n'avaient pris la cocarde que pour commettre impunément de lâches assassinats? « Lord Wellington, » lui écrivit-il, a bien mauvaise grâce en parlant de sa » loyauté en fait de guerre et de son respect pour les » usages reçus entre nations civilisées. N'est-ce pas lui » qui force les Portugais, dont il se déclare pourtant le » protecteur, à dévaster leurs propriétés et à se retirer » devant les Français? » Qui donc, au surplus, incorporait dans ses cadres, au mépris de la capitulation d'Almeida, tous les miliciens rendus à la liberté sous condition de ne plus reprendre les armes?

Ces reproches blessèrent au vif l'orgueil du général anglais, et, à défaut de bonnes raisons, il imagina un plaisant argument : « En refusant d'étendre les droits de la guerre à ceux qui n'ont pas d'uniforme, vous oubliez, écrivit-il à Massena, que vous n'avez jamais acquis plus de gloire qu'en commandant à des soldats mal équipés. » Il faisait par là une allusion offensante à l'état de pauvreté et de dénûment des armées françaises en 1793 et 94.

CHAPITRE IV.

Motifs qui retardent l'invasion du Portugal. — Instructions de Massena aux gouverneurs de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. — Plan du maréchal. — Force et position de l'armée alliée. — Plan d'opérations de lord Wellington. — Le cabinet anglais hésite à l'adopter. — Opposition de la Régence portugaise à son exécution. — L'armée française marche sur Viseu. — Proclamation de Massena aux Portugais. — Lord Wellington passe le Mondego et prend position sur la Serra d'Alcoba. — Bataille indécise de Busaco. — Massena tourne la position des alliés et entre à Coïmbre. — L'armée anglo-portugaise se retire à Lisbonne sur trois colonnes.

L'armée de Portugal avait rempli la première partie de sa tâche. Maîtresse d'une excellente base d'opérations, elle pouvait dès lors pénétrer dans le cœur du royaume, marcher sur Lisbonne, et espérer pacifier la Péninsule par la conquête de cette capitale. Malheureusement, comme nous l'avons vu, ses moyens d'exécution ne répondaient point à l'importance du but qu'elle devait atteindre. Nous ne reviendrons pas sur l'anarchie qui régnait dans toutes les branches de l'administration ni sur les allures indépendantes et la jalousie réciproque des gouverneurs de provinces. Il suffira de rappeler qu'au moment où Almeida succomba, rien n'était prêt pour entrer en Portugal.

On n'a pas oublié qu'en quittant Ciudad-Rodrigo pour se rendre au fort de la Conception, Massena avait ordonné à l'intendant général Lambert de faire confectionner et transporter sur ce point un approvisionnement de biscuit et de grains pour 20 jours, indépendamment

des céréales, farines, viandes et liquides, dont Ciudad-Rodrigo et Almeida devaient être munies pour une garnison de 3,000 hommes pendant 3 mois. Lambert se donna beaucoup de peines inutiles, et ses ordres demeurèrent sans exécution. La réquisition ne rendit point ce qu'on en attendait, soit parce que la moisson avait été tardive, soit parce que les gouverneurs des provinces ne firent pas leur devoir. On comprend le désappointement du maréchal, quand il apprit, le 2 septembre, qu'il n'y avait que pour 12 jours de biscuit à distribuer sur-le-champ, faute de moyens de transport, les chevaux des équipages étant presque tous morts de fatigue ou incapables de service. Cet état de choses l'affligea d'autant plus qu'il aurait voulu profiter de la stupéfaction causée aux alliés par la prise inattendue d'Almeida. D'autres considérations d'ailleurs obligeaient à différer l'invasion : il fallait d'abord réorganiser l'artillerie à laquelle les fatigues de deux siéges consécutifs avaient enlevé 1,500 chevaux, et prendre le temps de fabriquer des cartouches et de mettre les places en état de défense. Le général Ruty, faute de bras intelligents, n'avait encore pu parvenir à réparer convenablement Ciudad-Rodrigo; Almeida, ruiné par une horrible explosion, semblait ne pas devoir sortir de ses décombres. Le général Brenier ne savait où donner de la tête : les casernes, les magasins, les édifices qui auraient pu les remplacer étaient en grande partie détruits; comment mettre les hommes, les vivres et les poudres à couvert? On pouvait, à la vérité, se procurer du bois, du fer et des tuiles en démolissant les villages voisins; mais où trouver de la chaux, des bras et surtout de l'argent? Chose plus grave encore! La solde était arriérée de 4

mois; l'habillement des troupes tombait en lambeaux. Que n'oseraient pas les guérillas quand elles ne verraient plus devant elles une force imposante, et que deviendraient les provinces de la circonscription territoriale de l'armée? Celle de Salamanque surtout, si précieuse comme entrepôt des approvisionnements de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, n'aurait-elle pas tout à craindre de l'éloignement indéfini du 9e corps? Valait-il mieux affaiblir l'armée active en détachant une de ses divisions pour assurer la tranquillité sur les derrières, ou s'enfoncer en Portugal avec toutes nos forces, battre les Anglais, et revenir ensuite balayer les provinces d'Espagne? Mais l'armée elle-même était-elle assez forte pour cela? Elle avait perdu 2,000 hommes dans les siéges, et les maladies engendrées par de longues pluies, auxquelles avait succédé une chaleur dévorante, en retenaient 6,000 autres dans les hôpitaux. Les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida n'en exigeaient pas moins de 6,000. C'était donc 14,000 hommes à retrancher des 60,000 dont se composait l'effectif au milieu de septembre. (Voy. *Pièces justificatives*, n° III.) Le reste, à la vérité, brûlait de se mesurer avec cette armée anglo-portugaise, dont elle avait si longtemps aperçu les feux de bivouac sans pouvoir la joindre; mais la misère et la famine qui l'assiégeaient déjà, n'étoufferaient-elles pas cette ardeur avant même qu'on eût pu atteindre l'ennemi?

Massena exposa ses perplexités au major général; et, confiant dans sa fortune, il s'arrêta au parti de l'initiative. Il n'avait rien changé à l'organisation de l'armée toujours composée des 3 corps de Reynier et des ducs d'Elchingen et d'Abrantès; seulement, et d'après

l'ordre de l'Empereur, il avait formé de ses 6 régiments de dragons une réserve de cavalerie placée sous le commandement de Montbrun. Mais, au lieu de 5,000 cavaliers dont elle devait se composer suivant la pensée de Napoléon, elle n'en comptait pas 3,600. Montés d'ailleurs sur des chevaux limousins ardents et pleins de feu, ces régiments formaient, par exception, une troupe superbe, qui, par tolérance des généraux, avait abandonné la lame d'ordonnance pour prendre, comme la cavalerie espagnole des 16e et 17e siècles, celle à triple gouttière des anciennes manufactures de Tolède. Cette arme terrible, maniée par des soldats braves jusqu'à la témérité faisait des blessures presque toujours mortelles; aussi nos dragons étaient-ils la terreur des Espagnols.

Le général en chef demanda dans les termes les plus pressants aux gouverneurs des provinces d'activer leurs envois, recommanda aux chefs de corps de faire fabriquer de leur côté le plus de biscuit possible, et particulièrement au duc d'Abrantès de tirer de Zamora, au moyen de ses équipages, les 80,000 rations que le général Poinsot y avait préparées. On engagea Éblé à hâter la fabrication des munitions. Le maréchal aurait bien désiré que l'armée, outre les 60 cartouches portées par chaque homme dans son sac, en eût encore un approvisionnement de 12,000,000; mais il fallut y renoncer, faute de plomb et de papier. Le matériel d'artillerie fut réduit à 8 bouches à feu par division, non compris une réserve de 16 pièces, que le manque d'attelage obligea de laisser à Almeida au moment du départ. Le parc général consistait en 67 voitures attelées de 402 chevaux malades ou exténués de fatigue, et d'une cinquantaine de haut-le-pied qui ne portaient

que de la poudre et du plomb. Le parc de siége fut réparti entre Ciudad-Rodrigo et Almeida, et le général Ruty nommé commandant de l'artillerie des deux places. Comme on ne put réunir que quelques brigades de mulets de bât et de bœufs, l'armée se débarrassa de tous ses gros bagages, et chaque régiment des 3 corps, en allant recevoir le biscuit dont les hommes devaient être chargés, déposa les siens à Ciudad-Rodrigo et Almeida.

C'était donc avec une armée déjà affaiblie, mal habillée et mal chaussée, dépourvue de vivres et de munitions, que Massena devait conquérir un royaume défendu par 60,000 hommes, disait-on; mais en réalité nous allions lutter contre 100,000, protégés par les difficultés naturelles d'un terrain montagneux. La disproportion des deux armées était d'autant plus remarquable qu'à aucune époque du dix-neuvième siècle on n'avait employé moins de troupes pour obtenir ce résultat. En 1801, lorsqu'il fut question pour la première fois de soumettre le Portugal, il était réduit à ses propres forces, et n'avait que 30 à 36,000 hommes sur pied, tandis que l'armée d'invasion s'élevait à 80,000. On se proposait, il est vrai, de faire une diversion de la Galice sur Oporto avec 18 à 20,000 hommes, ce qui réduisait les corps destinés à frapper les coups décisifs sur les deux rives du Tage à 60,000, mais l'armée portugaise alors obligée de se diviser pour tenir tête à 3 corps, ne se trouvait pas moins inférieure devant chacun d'eux. De plus, la nation pouvait rester neutre dans le conflit, où le gouvernement n'appelait qu'une partie de ses milices.

En 1807, le Portugal n'avait pas plus de 24,000

hommes à opposer à Junot qui se présentait avec 26,000, et devait être secondé par 25,000 Espagnols. Le plan d'attaque de ce général ne différa pas beaucoup du précédent; il se dirigea par Alcantara sur Abrantès et Thomar avec son corps et celui du général Caraffa, tandis que le général Solano, avec 6,000 Espagnols, s'avançait par la rive gauche du Tage dans l'Alentejo, et que le général Taranco, avec 10,000, débouchait de la Galice sur Oporto.

En 1809, après l'expulsion des Anglais de la Corogne, il est vrai que Napoléon ordonna au duc de Dalmatie de conquérir le Portugal, par Oporto, avec 25,000 hommes, mais le duc d'Elchingen couvrait ses derrières avec 10,000, le duc d'Istrie gardait avec une force égale le royaume de Leon, et le duc de Bellune, couvert par le corps du général Sébastiani, pénétrait dans l'Alentejo à la tête de 10,000 combattants, tandis que le général Lapisse, avec la division de cavalerie de Maupetit, se portait sur Abrantès par Ciudad-Rodrigo. On mettait donc en action 48 mille hommes, en leur ménageant une réserve de 30 mille contre une armée désorganisée, en proie à la terreur et à la désertion.

Quelle différence aujourd'hui! Massena n'avait que 45,000 hommes, point de réserve, nul espoir de diversion, et cependant les Portugais, réunis aux Anglais, mettaient en ligne environ 100,000 hommes, et préparaient depuis 10 mois leurs moyens de défense. Ajoutons en outre, que l'insurrection bouleversait la Castille. Déjà les bandes infestaient les routes, et attendaient le moment où l'armée se serait enfoncée de 2 ou 3 marches en Portugal pour la couper de sa base d'opérations, en bloquant Almeida et Ciudad-Rodrigo.

Si Massena avait eu les 60,000 hommes annoncés par Napoléon, et que 15 à 16,000 eussent été postés entre l'Esla et la Tormes, comme son adversaire le supposait, certes il n'eût pas hésité à s'avancer par les deux rives du Mondego. 45,000 hommes auraient marché sur Lisbonne par Thomar et Coïmbre, tandis que le reste, dirigé par Viseu sur Oporto, se serait emparé de cette ville opulente, en frappant au cœur l'insurrection des campagnes. Mais, dans les circonstances présentes, comme le duc d'Abrantès et les officiers portugais attachés au quartier général lui répétaient que la Serra d'Estrella était impraticable, que d'ailleurs la route directe de Celorico à Coïmbre forme un défilé de plus de 10 myriamètres, coupé à chaque pas par les affluents torrentiels du Mondego, et de plus comme il n'ignorait pas que lord Wellington y avait retranché des positions formidables, il se détermina à opérer sur la rive droite. Une marche sur Coïmbre et Viseu enlevait à Wellington l'avantage d'une guerre de chicane dans les positions étudiées, et permettait d'espérer la conquête de deux villes florissantes indispensables à l'établissement des hôpitaux et des dépôts.

Le plan d'opérations fut bientôt arrêté par le maréchal; il consistait à réunir ses forces sur la rive droite du Mondego pour marcher sur Viseu et Coïmbre. Il ne s'imaginait pas que lord Wellington pût livrer sa première bataille autre part que derrière cette ville, et se flattait que, sur un terrain non préparé, ce général ne disputerait pas la victoire avec autant de chances de succès. S'il parvenait à le battre, il le poursuivrait l'épée dans les reins jusque dans Lisbonne pour le forcer à se rembarquer.

Ce système répondait à la pensée de l'Empereur, qui considérait l'armée anglaise comme le nœud de la résistance dans la Péninsule. La conquête du Portugal devait donc être une conséquence de sa défaite et de l'embarquement de ses débris. Il ne s'agissait pas ici de tracer un plan de campagne méthodique, surchargé d'hypothèses; tout se résumait à trouver l'ennemi, le battre, le pousser vers la mer et le forcer à se rembarquer.

Afin de ne pas trop affaiblir son armée, le maréchal fixa à 1,200 hommes la garnison de chacune des places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Il donna le commandement de la première au général Cacault, homme d'expédients, ferme et résolu; celui d'Almeida avait été confié, comme on l'a déjà dit, au général Brenier, qui s'efforça de justifier la confiance de Massena. Leurs instructions portaient de ne toucher qu'à la dernière extrémité à leurs approvisionnements, de compléter les travaux de défense et de communiquer fréquemment avec l'armée. Ils devaient en outre, acheminer sur elle les hommes sortant des hôpitaux par bataillons de marche de 5 à 600 hommes. L'approvisionnement de ces deux places étant loin d'être achevé, Massena enjoignit aux gouverneurs des provinces d'y jeter le plus de subsistances possible, et comme l'expérience lui avait trop appris le peu de confiance qu'il fallait avoir dans leur zèle, il laissa le général Gardanne à Rodrigo, avec le 4e de dragons et 2 bataillons, pour accélérer la rentrée de ces approvisionnements. Moitié de ce détachement devait être réparti à Zamora, Benevente et autres points pour protéger l'arrivage des convois à Ciudad-Rodrigo, tandis que le général irait à Salaman-

que avec l'autre moitié se mettre à la disposition du général Rouyer, commandant de la province, pour accélérer la rentrée des denrées destinées à l'approvisionnement d'Almeida. Sa tâche remplie, Gardanne devait rallier tous les détachements dépendant de l'armée, et se diriger avec eux sur Coïmbre.

A cette époque les troupes anglo-hanovriennes dans la Péninsule (voy. *Note n° IV*) s'élevaient à 40,000 hommes, dont 3,000 à Gibraltar, 7,000 devant Cadix, et 30,000 en Portugal. En défalquant les malades de ce dernier corps, il en restait plus de 26,000, dont les trois quarts soldats aguerris. Ce beau corps de bataille était triplé par l'armée régulière et par la milice du Portugal. En effet la première montait à 50,000 hommes, et la seconde à 25,000. La plupart des régiments de ligne de récente formation contenaient, il est vrai, les quatre cinquièmes de recrues, mais le soldat portugais, intelligent, sobre et marcheur infatigable, commandé par des officiers anglais et façonné à la discipline britannique, pouvait aller de pair avec les Anglo-Hanovriens et les surpasser, parce qu'il est, dans certaines occasions, plus accessible à l'enthousiasme et aux sentiments d'honneur. 30,000 Portugais se trouvaient à la solde de l'Angleterre, armés, équipés, habillés et entretenus avec une sorte de luxe; les 20,000 autres, sans avoir une tenue aussi belle, une instruction aussi satisfaisante, une discipline aussi rigoureuse, n'en étaient pas moins capables d'entrer en ligne. Quant à la milice, elle ne s'élevait point au delà de 25,000 hommes régulièrement organisés et armés, quoique les contrôles en portassent le nombre à 55,000. Une partie des officiers sortis de l'armée régulière en avait fortifié les cadres.

Indépendamment de ces 100,000 hommes disponibles, lord Wellington enfin pouvait encore compter sur 25 à 30,000 de l'Ordenanza ou levée en masse des contrées voisines du théâtre de la guerre, et ce nombre devait s'augmenter de jour en jour, car il n'était pas probable que des habitants dépouillés entièrement de leurs ressources, par leurs propres alliés, ou par leurs ennemis, ne se fissent pas arme de tout pour soutenir leur malheureuse existence, et ne formassent bientôt, sur les derrières de l'armée française, des bandes plus nombreuses et plus altérées encore de vengeance que les guerillas espagnoles.

Le général anglais, jugeant que Massena déboucherait avec le gros de ses forces par le nord de la province de Beyra et de l'Alentejo, tandis qu'un corps plus faible se porterait de Castello-Branco sur Abrantès, pour tourner la position des alliés, et s'interposer entre eux et Lisbonne, ne voulut pas s'exposer à une catastrophe en disputant le terrain; aussi avait-il résolu de se replier et de réunir toutes ses forces à 55 kilomètres de Lisbonne, sur un point où le Tage pût le mettre à l'abri d'une manœuvre tournante. Cette position s'étendait derrière la Castanheira, la droite au Tage, le centre sur les montagnes, à Sobral et à Monte Agraça, et la gauche au delà de Torres-Vedras, à l'embouchure du Zizambro. Ce vaste camp retranché réunissait, par suite des travaux qui y avaient été exécutés depuis 10 mois par 5 à 6,000 paysans, requis à 6 myriamètres à la ronde, non-seulement l'avantage de couvrir Lisbonne et le mouillage de la flotte anglaise, mais encore celui de servir de refuge à la population, refoulée vers la capitale, et d'avoir derrière lui deux autres camps non

moins sûrs, dans lesquels l'armée pouvait se retirer au cas où le premier viendrait à être forcé.

Déterminé à exécuter cette retraite aussitôt que les Français passeraient la Coa et s'avanceraient sur le Mondego, lord Wellington avait formé dès le mois de juin les garnisons d'Elvas, d'Almeida, de Valence, de Peniche, d'Abrantès et de Setubal, avec des troupes régulières et des milices portugaises; il avait confié la garde du pays au delà du Duero au général Buccelar qui commandait 21 bataillons de milices, et affecté 10 autres bataillons, indépendamment de la Légion lusitanienne et d'un régiment de cavalerie, à la défense des lignes de l'Elga et du Ponçul; 4 bataillons étaient restés dans l'Alentejo, et 12 autres gardaient les rives du Tage, vers Setubal. Le maréchal Beresford avait établi deux fortes divisions portugaises à Thomar et à Abrantès, prêtes au premier signal, à donner la main à l'armée anglaise qui formait la gauche de la ligne.

Forte de 5 divisions d'infanterie et d'une de cavalerie, cette dernière couvrait les positions suivantes : la 1re division, aux ordres du général Spencer, campait à Viseu; la 2e, commandée par le général Hill et renforcée d'un régiment de dragons, occupait Abrantès; le général Picton, avec la 3e, s'était établi à Celorico, et le général Cole, avec la 4e tenait Guarda; sir Robert Crawfurd campait derrière le Lamego avec la division des troupes légères; enfin, la cavalerie sous les ordres du général Cotton, cantonnait dans la vallée du Mondego. Ainsi lord Wellington avait concentré toutes ses troupes régulières, et jeté les milices sur ses ailes; il pouvait en 48 heures réunir 38,000 Portugais et Anglais sur Guarda, ou entre cette ville et le Duero. Le

maréchal Beresford n'éprouvait nul obstacle pour se réunir au général Hill par le pont de bateaux d'Abrantès et opposer aux Français 32,000 combattants sur le Tage, soit qu'ils passassent l'Elja, en débouchant de Coria, soit que Reynier se portât sur Castello-Branco. Ces positions avaient été occupées par les alliés pendant les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida; mais lorsqu'après la chute de cette dernière place, lord Wellington vit que rien ne s'opposait désormais à l'invasion, il échelonna le gros de son armée sur la route de Celorico à Coïmbre, de manière à pouvoir au premier signal défendre le passage de l'Alva et du Mondego; il posta une brigade portugaise à Fundao, et indiqua aux généraux Hill et Leith de nouvelles positions derrière le Zezere et l'Alva.

De grands magasins de vivres et de munitions furent formés à Lisbonne, au château de Belem et à Abrantès sur le Tage; à Figueiras, à Oporto et à Lamego sur le Duero, et à Reiva de Pena-Cova sur le Mondego; en outre il y en eut d'autres de consommation journalière à Viseu, Celorico, Bondeixa, Leiria et Thomar. Des brigades de mulets de bât et des trains de voitures pour l'administration furent organisés dans toutes les directions. Une route militaire fut ouverte par Espinhal, de Figueiras à Ponte-Murcelha, et on rendit carrossable celle qui longe la rive gauche du Mondego, de Celorico à Coïmbre. En revanche, la route de Belmonte et de Guarda à Covilhac fut rompue. Au résumé, tous ces préparatifs eurent uniquement pour but de dissimuler le parti pris d'évacuer le pays, d'exciter les Espagnols à une offensive plus vigoureuse, et d'engager les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida à une résistance opiniâtre.

Wellington ayant résolu de faire un désert du pays qu'il évacuerait, afin d'enlever toutes ressources à l'armée d'invasion, des mesures rigoureuses furent prises pour arracher de leurs foyers les malheureux habitants de tout âge et de tout sexe qui se trouveraient sur le théâtre de la guerre, et les refouler sur Lisbonne. Des ordres impitoyables furent donnés pour incendier les récoltes, détruire les fours, les moulins et les usines, les ponts et les bacs, les chariots, les instruments et les outils qu'ils ne pourraient emporter avec eux; probablement pour accoutumer les Portugais à l'idée du terrible sacrifice qu'il exigeait, il commença l'application de ce système de dévastation sauvage sur la contrée comprise entre son armée et la nôtre.

Pas une voix ne s'est élevée depuis pour flétrir cette manière odieuse et barbare de poursuivre l'accomplissement d'un plan militaire, et cependant combien de malédictions ne furent-elles pas lancées contre Turenne après la dévastation du Palatinat? Ce grand capitaine agissait pourtant alors en pays ennemi; Wellington n'a pas même cette triste excuse, puisque le Portugal était l'allié de l'Angleterre. Ah! s'il avait assumé la responsabilité de pareils ordres sur le sol de sa patrie, sa cruauté, s'élevant alors à la hauteur d'un sacrifice héroïque, nous forcerait peut-être à une admiration silencieuse! Mais la ruine du Portugal loin de nuire aux intérêts mercantiles du Royaume-Uni, élargissait au contraire le débouché de ses manufactures; et peut-être est-ce pour cela que, sourd à la voix de l'humanité, égoïste, impitoyable, le général anglais poursuivit froidement son œuvre jusqu'au bout.

C'est du reste ici le lieu de présenter, sans flatterie

comme sans prévention, quelques traits saillants du caractère de Wellington, dont le nom avait été révélé pour la première fois à l'Europe par le bombardement de Copenhague en 1807, où il figura comme commandant la réserve de lord Cathcart, et négociateur de la capitulation.

Arthur Wellesley, vicomte, ensuite duc de Wellington, servait depuis 1787, et avait déjà fait, en 1793, avec le grade de colonel, la campagne de Hollande dans le corps du duc d'York, lorsqu'il fut envoyé aux Indes. Pendant 8 années de séjour consécutif, il y assista à la bataille de Molavelli, où Tippoo Saeb fut vaincu, et contribua, sous les ordres du général Harris, à la prise de Seringapatnam, dont il fut nommé gouverneur. Un brillant succès obtenu sur Hondiah Waugh, aventurier indien, lui valut bientôt après le grade de major général, puis deux victoires remportées sur quelques rajahs insoumis mirent le comble à sa renommée dans l'Inde. Ainsi la réputation de ce général, étrangère aux grandes luttes qui signalèrent la fin de la République et le commencement de l'Empire, par cela même, n'avait pas encore franchi l'étendue des possessions britanniques.

Gourmé, roide et flegmatique, sir Arthur Wellesley offrait à 40 ans, quand il vint prendre le commandement de l'armée anglo-portugaise, un modèle exact des qualités et des défauts de sa nation. Il gardait en toute circonstance un masque immobile de placidité, que nous nommerions volontiers du sang-froid, si quelque chose avait jamais indiqué chez lui la présence des vaisseaux sanguins qui unissent le cœur au cerveau. Grand seigneur par la naissance, l'éducation et les préjugés,

la sécheresse de son âme lui donnait l'intrépidité. Partisan des châtiments corporels, il n'en était pas moins fort avare du sang de ses soldats; il les appréciait comme de bonnes machines difficiles à remplacer en tout temps. Craint par les troupes, il en était pourtant très-respecté, à cause du soin qu'il prenait de pourvoir abondamment à tous leurs besoins, à n'exiger d'elles que des travaux et des fatigues indispensables, et parce qu'il savait récompenser et punir à propos. Ses talents empruntèrent du reste beaucoup de qualités négatives à son tempérament, naturellement porté à ce système de temporisation qui nous fut si fatal. Il y aurait certainement injustice à nier les beaux côtés de ce général; mais, pour le juger, il est indispensable de le faire descendre du piédestal sur lequel les passions politiques l'ont élevé. La timidité formait le fonds de son caractère, car ses plans, ordinairement bien conçus, ne réservaient jamais la moindre part à la fortune, aussi brilla-t il plus dans la défensive que dans l'offensive. Convaincu de l'importance des renseignements préliminaires, il ne confiait à personne le soin des reconnaissances générales. Impénétrable dans ses propres desseins, il devinait ceux de son adversaire, par l'étude de son caractère, et les appréciait justement, quoique avec lenteur. Tout ceci serait certes un assez bel éloge de Wellington, mais hâtons-nous d'ajouter qu'il ne sut jamais tirer parti de ses avantages, et pour nous résumer en deux mots, il joignait à l'aptitude diplomatique et à quelques qualités de Marlborough, les défauts reprochés au duc d'York.

Nos troupes allaient s'ébranler, et personne ne soupçonnait ni le plan de lord Wellington, ni l'existence du

camp retranché de Castanheira. Le secret en fut si bien gardé, qu'à l'exception des ingénieurs directeurs des travaux, peu d'officiers de l'armée alliée avaient connaissance de son établissement, et la discrétion apportée dans sa construction, en dissimula l'objet aux ouvriers du pays qui y travaillèrent. Toutefois, malgré la prudence que lord Wellington mettait dans toutes ses mesures, il ne réussissait pas toujours à dissiper les craintes du cabinet de Londres. Lord Liverpool émit un jour l'avis dans le conseil de rappeler l'armée, et cette résolution ne fut, dit-on, ajournée que par la prépondérance que sut prendre lord Wellesley, frère du général, qui ébranla l'opinion de ses collègues par la solidité de ses raisons. Le ministère, harcelé par l'opposition, hésitait pourtant encore à se charger de la responsabilité d'une campagne où la majeure partie des troupes de l'Angleterre était en jeu, et il recommandait sans cesse au général en chef de tenir tout prêt pour l'embarquement de l'armée en cas de malheur. On doit dire aussi que la Régence portugaise, mue par un sentiment de patriotisme un peu tardif, commençait à trouver les exigences de ses alliés insupportables. Elle insistait pour qu'on maintînt le théâtre de la guerre sur la frontière, s'opposait à la destruction des propriétés particulières, et encourageait les autorités à éluder les ordres du général anglais. Son opposition fut si manifeste que lord Wellington lui reprocha d'avoir fomenté l'émeute qui éclata dans Lisbonne à la nouvelle de la chute d'Almeida, et faillit forcer les négociants anglais à s'embarquer.

Tous ces détails, que le temps nous a dévoilés, étaient, comme on le pense bien, ignorés dans l'armée

française, lorsque Massena transmit à ses lieutenants, le 11 septembre, ses instructions pour le mouvement préparatoire. Son intention étant de réunir l'armée dans les environs de Viseu, pour franchir la Serra d'Alcoba, et descendre par son revers occidental sur Coïmbre, il ordonna au 8ᵉ corps formant la droite, de se rassembler le 15 sur les bords de la Coa, afin d'être en mesure d'atteindre Pinhel le lendemain. Comme la droite était moins exposée aux surprises, et que les chemins qui conduisent à Viseu parurent moins mauvais que celui de Coïmbre sur la rive droite du Mondego, le parc d'artillerie et tous les gros bagages eurent ordre de marcher à la suite du 8ᵉ corps; le duc d'Abrantès laissa à l'arrière-garde la brigade Taupin et la réserve de cavalerie. Le 6ᵉ corps, au centre, après avoir traversé la Coa et le Pinhel, dut porter son avant-garde à Alverca, et le corps de bataille à Freixadas, route de Celorico. Le 2ᵉ corps, à la gauche, suivant aussi la route de Celorico, reçut l'ordre de séjourner le 15 septembre à Guarda, et de commencer son mouvement le 17, en faisant des démonstrations sur la rive gauche du Mondego. Ces dispositions arrêtées, Massena jugea nécessaire d'adresser la proclamation suivante aux Portugais :

« Portugais, vous faut-il d'autres preuves de l'aban-
» don des Anglais que leur inaction devant Almeida?
» Pouvez-vous vous méprendre sur leurs véritables in-
» tentions, et 25,000 hommes tiendront-ils si longtemps
» dans un honteux esclavage plus de 2 millions d'habi-
» tants? Récapitulez les maux qu'ils font peser sur vous!
» Ils vous ordonnent de quitter vos foyers quand ils s'en
» éloignent eux-mêmes ; ils emportent les grains et les

» bestiaux destinés à nourrir vos familles ; ils détruisent » tout ce qui pouvait servir à l'habitation et aux besoins » de la vie, et ils veulent que le Portugal ne soit plus » qu'un monceau de ruines dès qu'ils seront obligés d'en » sortir. Est-ce dans votre intérêt qu'ils vous emmènent » sur les bords de la mer et organisent tous ces moyens » de destruction ? Ne voyez-vous pas qu'en vous for- » çant à accompagner vos enfants jusqu'auprès de leurs » vaisseaux, ils veulent que les vieillards et les femmes, » après avoir dit un éternel adieu aux objets de leurs » affections, ne puissent pleurer leur misère et leur in- » fortune que sur les débris des chaumières que vous » avaient laissées vos aïeux ?

» Et vous, soldats portugais, n'avez-vous pas aussi » votre part dans les humiliations dont ils abreuvent vos » compatriotes ? Quel cachet de flétrissure n'ont-ils pas » imprimé sur vos bataillons en vous donnant des chefs, » comme si vous n'aviez pas parmi vous des officiers » dignes de vous commander ! Ne manquez-vous pas » de pain, pendant qu'ils consomment à satiété les » ressources préparées pour vous ? Portugais ! je vous » l'ai déjà dit : rentrez dans vos habitations, et livrez- » vous à vos occupations domestiques ; et vous, soldats » du Portugal, donnez-vous des chefs, secouez le joug » de ces alliés qui vous accablent de leur mépris. Les » armées du grand Napoléon sont là pour vous faire » respecter et pour défendre vos personnes, vos pro- » priétés, vos familles et vos droits. Accueillez-les en » amis ; rappelez-vous qu'elles ne font la guerre qu'à » l'ennemi du continent, et qu'il est de votre intérêt de » vous joindre à elles pour l'expulser de votre territoire. » Résistez toujours aux insinuations perfides de ces

» hommes que l'or de la Grande-Bretagne a séduits ;
» ils veulent, à l'ombre de l'influence anglaise, vous
» gouverner pour leurs propres intérêts et non pour le
» bien de votre pays. Ils sont autant vos ennemis que
» ceux dont ils sont les agents. »

En même temps, le maréchal rappela à l'armée, par un ordre du jour, le respect des personnes et des propriétés. « Jamais mission plus belle n'avait été confiée au courage des Français ; ils avaient à vaincre à la fois les Anglais par les armes, les Portugais par la persuasion et la modération. Pourvus de vivres, les soldats n'avaient aucun prétexte à quitter les rangs. Ils devaient marcher en masse, car des premières impressions que notre conduite donnerait aux habitants, dépendait celle qu'ils tiendraient à notre égard. »

Depuis longtemps il existait entre le duc d'Elchingen et le général Loison une mésintelligence nuisible au bien du service. Les corvées les plus pénibles, les plus désagréables tombaient sur la division de ce dernier, qui l'avait souffert sans se plaindre au général en chef ; mais au moment d'exécuter les marches de concentration, le duc d'Elchingen ayant prescrit à Loison de fournir hors de tour un bataillon pour escorter le parc du 6ᵉ corps, ce général piqué au vif donna sa démission, « de crainte, disait-il, de perdre sa réputation en continuant à servir sous un chef aussi peu disposé que le commandant du 6ᵉ corps à lui tenir compte de son zèle et de ses efforts. » Massena, qui connaissait Loison de longue date et qui appréciait sa capacité, sa bravoure et son dévouement, ne voulut ni perdre cet officier général, ni avoir l'air de se mêler d'une affaire particulière ; il prit donc un biais, et forma des avant-gar-

des dans les trois corps d'armée, en appelant Loison au commandement de celle du 6ᵉ corps, qu'il composa de sa propre division et de la brigade de cavalerie légère du général Lamotte. Par ce moyen il se mit en relation directe avec lui sans l'ôter au duc d'Elchingen, qui devait le retrouver sous sa main un jour d'affaire générale.

Avant de partir, Massena chargea le chef de bataillon Casabianca, l'un de ses aides de camp, de porter à Paris les drapeaux pris à Ciudad-Rodrigo, sur la Coa et à Almeida. Cet officier fut initié par le maréchal à tous les embarras de sa position. Il connaissait la situation de l'armée sous tous les rapports; plusieurs jours avant son départ, il avait pénétré avec les reconnaissances sur le territoire portugais, et s'était assuré par lui-même de l'exaltation de la population contre nous: il se trouvait donc en mesure de rendre un compte exact à l'Empereur de l'état des choses. Le maréchal lui recommanda d'insister sur cette circonstance qu'il n'entrait en Portugal qu'avec 45,000 hommes, non compris la réserve de cavalerie, et qu'outre les 6,000 malades laissés à Ciudad-Rodrigo et à Almeida, il emmenait à la suite des corps 2 à 300 convalescents par régiment. Il devait aussi appeler l'attention de l'Empereur sur le système de dévastation adopté par lord Wellington : « Dites-» lui bien, ajouta-t-il en le congédiant, que l'armée est » pleine d'ardeur et d'enthousiasme, mais qu'elle a très-» peu de ressources; que les Anglais en se retirant » brûlent et dévastent tout, arment les paysans ou les » entraînent; que les villes et les villages sont aban-» donnés et pillés; que tout fait présager une grande » misère à l'armée; que les moyens de douceur que » j'ai voulu d'abord employer pour gagner les Portu-

» gais ont été sans succès, et que les dures privations » qu'éprouve le soldat altèrent la douceur de son caractère et le portent à des excès qui exaspèrent une population féroce, et déjà prévenue contre lui. » Le commandant Casabianca fut en outre chargé de remettre au major général une lettre confidentielle sur les menées de certains gouverneurs. Le maréchal y exprimait de vives appréhensions sur l'avenir du nord de l'Espagne, aussitôt que l'armée s'en serait éloignée. Il le suppliait d'ouvrir les yeux sur leur conduite, car ils faisaient, disait-il, plus de mal que le Marquesito ou tel autre chef de bande.

Le mouvement général commença le 16 septembre : le 8ᵉ corps passa la Coa et se rendit à Pinhel, le parc d'artillerie, les équipages et les vivres qui le suivirent devaient bivouaquer en arrière de cette ville ; mais la tête de colonne put seule passer la rivière. La réserve de cavalerie bivouaqua sur la rive droite. L'avant-garde du 6ᵉ corps poussa jusqu'à Fornos, sur la rive droite du Mondego ; la brigade de cavalerie légère du général Lamotte prit position près de Villacova ; la division Marchand gagna Juncaïs, celle de Mermet bivouaqua en avant de Celorico. L'avant-garde du 2ᵉ corps s'engagea dans la vallée du Mondego, entre Romalhos et Porte di Carne, et repoussa au delà de Lagiosa les postes de cavalerie britannique qu'elle rencontra. Le général Reynier porta la division Merle sur le Mondego, près de Celorico, opéra sa jonction avec le 6ᵉ corps, et laissa la division Heudelet à Guarda.

Tous ces mouvements s'opérèrent sans trop de difficulté, malgré le mauvais état des routes, et la marche du 6ᵉ corps s'exécuta même plus vite que Massena

ne l'avait prescrit. Se trouvant trop avancé pour être appuyé en cas de nécessité par le 2e, le maréchal lui ordonna de séjourner, le 17, à Juncaïs.

Lord Wellington, prenant le change sur les démonstrations faites sur son front, et s'attendant à être attaqué d'un moment à l'autre sur la rive gauche du Mondego, dirigea 3 divisions sur l'Alva, rappela sa grosse cavalerie de l'avant-garde, posta ses troupes légères à San Romoa, et transféra dans la nuit son quartier général à Coja.

Le 17 septembre, le 8e corps se rendit à Venda de Cego. Le parc d'artillerie et les équipages, s'étant trompés de route en sortant de Pinhel, s'enfoncèrent dans un chemin affreux ; heureusement on s'en aperçut à temps; mais il fallut rétrograder, et cette journée fut perdue. L'avant-garde du 2e corps se concentra à Celorico, où Massena porta son quartier général.

Le 18, le 8e corps atteignit Otojal, le grand parc Povoa del Rey, et les caissons de vivres Valbone. Le 6e eut beaucoup de peine à dégager son artillerie du défilé qui se prolonge de Juncaïs au delà de Villacova, et la marche des troupes en fut ralentie; le général Loison, avec la cavalerie légère du général Lamotte et la brigade Ferrey, atteignit les bords du Daõ; la brigade Simon resta devant Mangualdo, et l'artillerie de la division à Frexiosa; les 2 autres divisions s'échelonnèrent entre Oteiros et Frexiosa, Villacova et Matados; quant au parc de réserve du corps, il ne put dépasser Fornos. Le 2e corps porta son avant-garde à Carapichina, et s'établit en avant et en arrière de Tormos.

Le 19, le 8e corps traversa Viseu et alla prendre position à Revis et Cruz-Alta, après avoir échangé quelques

coups de fusil avec un parti anglo-portugais; et le 6e porta son avant-garde à Faïl, sur la route de Coïmbre. Les 2 divisions bivouaquèrent à gauche de la ville sur la même route, leur artillerie à une ou deux marches en arrière. Le 2e corps s'établit en avant et en arrière du Mangualdo. C'est à peine si dans cette marche pénible l'armée rencontra quelques habitants; la campagne était en feu et les villages déserts ou détruits.

Viseu, ville de 6 à 7,000 âmes, située sur une colline, dans une plaine fertille entre le Mondego et la Vouga, était abandonnée de ses habitants, quelques vieillards seulement furent retirés des caves où ils se tenaient cachés. Comme on était à l'époque d'une des plus riches foires en bétail et en grains de la Péninsule, on pensait que les alliés y auraient des magasins; mais ils avaient tout évacué ou brûlé. L'intention du maréchal était de tourner la Serra d'Alcoba par un des nombreux chemins qui rayonnent sur Viseu, et de tomber ensuite sur Coïmbre en côtoyant le revers occidental des montagnes. Sans connaître le pays, il lui semblait impossible qu'entre le Mondego et la Vouga il n'y eut pas de chemins tracés de l'est à l'ouest, et, surtout, que ceux de Coïmbre à Viseu et à Oporto ne fussent pas reliées par des routes transversales. En conséquence, il avait recommandé aux ducs d'Abrantès et d'Elchingen de s'enquérir de toutes les voies ouvertes de Viseu à travers la Serra de Caramula; mais, soit que les chefs des 6e et 8e corps eussent oublié de prendre ces informations, soit qu'ils en eussent chargé des officiers négligents ou incapables comme il y en avait déjà beaucoup dans nos états-majors, ils répondirent qu'il n'en existait aucune. Cette assertion erronée

n'ayant pas été contredite par les officiers portugais attachés au quartier général, force fut au général en chef, qui ne voulait pas prendre la route d'Aveiro, pour ne pas se jeter trop au nord, de changer son ordre de marche, de porter l'avant-garde du duc d'Elchingen sur Casal de Maria, avec un détachement sur la rive droite du Criz, et d'échelonner le reste du 6ᵉ corps entre Tondella et Sabugosa. Le duc d'Abrantès reçut l'ordre de le suivre à un jour de marche pour donner le temps de réparer les équipages. Le général Reynier dut diriger son avant-garde sur San Comba Daõ, et faire adoucir les rampes de la route pour les rendre praticables à l'artillerie. Une division s'avança sur Carvegal et occupa le pont d'Oliveira de Conde.

Pendant l'exécution de ces mouvements, le parc d'artillerie et les bagages s'acheminaient péniblement sur Viseu; et le 21, on n'en avait encore point de nouvelles au quartier général. La veille, ils avaient échappé à un danger imminent : le brigadier anglais Trent, du corps de Baccelar, ayant quitté dans la nuit Moimento de Beira avec 2,000 hommes de milice, 100 chevaux et 5 pièces de canon, se présenta à 4 heures du soir sur la droite et en avant du convoi. Comme les 3 bataillons d'escorte n'avaient pu marcher réunis, à cause du mauvais état des chemins, le chef d'escadron qui les commandait n'avait alors avec lui que 3 sections du 75ᵉ de ligne et 15 gendarmes. Il fit monter à cheval les employés des vivres et forma l'infanterie en carré, après avoir préalablement dépêché une ordonnance au chef du bataillon qui le suivait à 4 kilomètres. Le brigadier Trent, ne pouvant s'imaginer que cet officier supérieur osât résister, le somma de mettre bas les armes; mais

l'officier français fit mine de parlementer pour donner au reste de son monde le temps de rejoindre la tête de la colonne. L'Anglais, comprenant alors qu'on cherchait à l'amuser, rompit les pourparlers et engagea un feu de tirailleurs qui aboutit à une perte d'une vingtaine d'hommes de chaque côté. Le convoi continua sa route sans autre accident jusqu'à Viseu, où les dernières voitures arrivèrent le 23 au soir.

Ce petit événement eut une très-grande influence sur les opérations, car le rapport du brigadier Trent dévoila à lord Wellington la direction suivie par l'armée française. Aussitôt il fit passer le Mondego aux divisions Crawfurd et Cole, et leur donna l'ordre de remonter le Daõ et le Criz, en rompant les ponts pour en disputer le passage à nos colonnes en marche sur l'Alcoba; en même temps il s'établit avec la division Picton et la cavalerie à Ponte Murcelha, où il appela d'Espinhal et de Thomar la division Hill, qui y était devenue inutile depuis le départ de Reynier. Enfin il porta le général Spencer sur Coïmbre par la rive gauche du Mondego.

L'avant-garde du duc d'Elchingen, trouvant les ponts du Criz et du Daõ rompus, s'établit le 22 septembre, la droite en avant de Casal de Maria, et la gauche devant San Comba Daõ, d'où elle chassa 2 bataillons et un régiment de cavalerie. Trois bataillons et le 15e régiment de chasseurs à cheval passèrent le Criz à gué et se placèrent sur les hauteurs de la rive droite, à 2 kilomètres de Barril. Dès lors, nos avant-postes furent à portée de carabine des vedettes anglaises, et le général Loison fit ouvrir une route pour l'artillerie au-dessous du point où le Criz est guéable. L'avant-garde du 2e corps occupa

San Comba Daõ, et son corps de bataille prit position à Carvegal et Mellas.

Le duc d'Elchingen et Reynier firent reconnaître les chemins en avant de leur position, et les rendirent praticables pour l'artillerie. Le 23, Loison, avec une petite colonne de 150 chevaux et de 800 hommes d'infanterie, obligea les avant-postes anglais à se replier sur Barril, et enleva ensuite ce village aux 7 escadrons anglais qui l'occupaient, mais 6 bataillons, 15 escadrons et 8 pièces de canon vinrent appuyer leur mouvement de retraite et s'établirent sur un plateau voisin. La vallée était en feu, toutes les meules de grains y formaient autant de foyers ardents, et les soldats portugais contemplaient froidement ce triste spectacle.

Loison, se sentant trop faible, se mettait en retraite sur le gros de sa division, lorsque l'avant-garde du 2ᵉ corps déboucha sur sa gauche. Il suspendit alors son mouvement, sur l'invitation de Reynier, et rentra dans Barril, dont il chassa pour la seconde fois l'ennemi, qui se retira par les chemins de Busaco, Moira et Mealhada.

Lord Wellington venait enfin de se résoudre à accepter la bataille sur la Serra d'Alcoba. Il laissa le corps de Hill sur la rive gauche et donna ordre à la cavalerie et à 2 divisions de passer le Mondego au gué de Ponte Murcelha. La division Crawfurd et la brigade portugaise garnirent les positions de Pack à Mortagoa, les divisions Picton et Cole se postèrent entre ce village et les dernières pentes de l'Alcoba; la cavalerie se déploya dans la plaine de Mortagoa au Mondego, et la division Spencer entre Coïmbre et Mealhada. Ainsi l'armée française, pour continuer son mouvement, était obligée de

heurter celle de l'ennemi aux environs de la chartreuse de Busaco.

Dans la persuasion où il était que les alliés accepteraient la bataille seulement sous Coïmbre, Massena donna l'ordre à l'armée de s'y porter en 4 marches, savoir : le 6ᵉ corps par Mortagoa, Olusio et Carquejo, le 2ᵉ par Bemfeita, San Antonio di Cantaro et Diarterio, et le 8ᵉ par Casal de Maria, Barril et Olusio; le duc d'Abrantès et Montbrun devaient former la réserve. Mais cet itinéraire, tracé d'ailleurs, sur des renseignements incomplets, aurait probablement été changé. Ces instructions étaient à peine parvenues aux chefs de corps que l'avant-garde du 6ᵉ s'engagea vivement avec les troupes légères de Crawfurd. Le général Loison, voulant reconnaître les routes qui conduisent à Coïmbre et la position des alliés, se porta avec la brigade Simon et la cavalerie légère sur Barril, Villanova, Mortagoa et Val de la Niete ; il laissa 4 escadrons et 2 régiments d'infanterie sur les hauteurs de Barril et de Mortagoa, et s'avança avec le reste de la cavalerie, appuyé par 2 bataillons sur la montagne d'Amenora, dont l'ennemi occupait le sommet. La cavalerie anglaise débordée tourna bride, l'infanterie accéléra inutilement le pas pour la soutenir, et elle fut elle-même obligée de se replier. Afin de s'assurer si les alliés avaient l'intention de défendre la belle position d'Amenora, Loison les suivit jusqu'au pied même de cette position, et l'artillerie y préluda à un combat assez sérieux, à la suite duquel les escadrons ennemis furent culbutés dans un ravin. La 32ᵉ et la légion du Midi se jetèrent alors dans un bois couvrant la berge opposée à celle qu'ils cherchaient à gravir, et les saluèrent à leur passage par une fusillade qui cou-

cha par terre une cinquantaine d'hommes et en fit tomber autant en notre pouvoir.

Cette reconnaissance prouva deux choses : la première, que les trois chemins à travers la Serra d'Alcoba étaient praticables à l'artillerie, celui du milieu surtout ; la seconde, que les alliés étaient bien décidés à en défendre le passage.

La Serra d'Alcoba, qui n'a pas 3 myriamètres de longueur, est divisée en séries parallèles de monts escarpés qui ont chacune un nom particulier. Une d'entre elles, la Serra de Busaco, située entre la route de Viseu à Coïmbre et le chemin de traverse qui la quitte à peu de distance de Ponte de Criz pour gagner la route de Coïmbre à Porto, n'a guère plus de 15 kilomètres du sud au nord. Son versant oriental est escarpé, hérissé de pointes de rocher et déchiré par des ravins profonds et fourrés. Sans quelques bouquets d'oliviers jetés çà et là, au milieu des bruyères et des bois de sapin, son aspect sauvage ferait supposer qu'elle est inhabitée, et peut-être est-ce pour cette raison qu'une chartreuse avec un enclos de 30 à 35 hectares a été bâtie à l'extrémité nord du plateau longitudinal qui la couronne. Ce plateau varie de 200 à 1,000 mètres de largeur de l'est à l'ouest ; traversé vers le milieu par un chemin qui rattache ceux de Mortagoa et de Viseu à Coïmbre, il facilitait les mouvements de l'artillerie d'une de ses extrémités à l'autre. La possession de la Chartreuse rend donc maître de la Serra de Busaco et par suite de celle de l'Alcoba, dont elle est la partie la plus élevée. Au delà du couvent, en tirant vers le nord, l'Alcoba présente à l'est une arête de rochers, derrière laquelle elle s'abaisse vers l'ouest et se ramifie en mamelons de formes plus douces

et moins anguleuses. Une gorge d'où s'échappe un affluent de l'Agueda la sépare de la Serra de Caramula. C'est par cette gorge seulement qu'on peut tourner l'Alcoba par le chemin qui, d'Omologioso, remonte vers la source de ce filet d'eau et descend ensuite dans la plaine vers Villanova. La Chartreuse de Busaco devait donc fixer les regards des deux généraux en chef. Pour y arriver, l'armée française n'avait, indépendamment de la route de Viseu à Coïmbre, que les deux mauvais chemins dont nous venons de parler, sorte de limites pour le champ de bataille.

Le 25 l'avant-garde du 2e corps enleva un avant-poste de 10 dragons et poussa jusqu'à San Antonio de Cantaro. Deux bataillons postés derrière ce village se retirèrent après un faible engagement, à l'entrée de la nuit, sur la crête de la montagne où l'on aperçut d'autres troupes. Le corps d'armée prit position à Bemfeita. L'avant-garde du 6e corps se réunit en avant de Mortagoa et s'avança rapidement sur les hauteurs de Moira, que l'ennemi paraissait décidé à disputer. Le duc d'Elchingen fit mine de tourner sa droite, et la fusillade s'engagea. Déjà la tête de la division Marchand débouchait de Barril pour soutenir les troupes de Loison, lorsque lord Wellington ordonna la retraite, et la couvrit lui-même avec 2 régiments d'infanterie et 2 batteries d'artillerie à cheval. Loison prit position sur les hauteurs à 5 kilomètres de Moira; Marchand s'établit à Villanova et Mortagoa, et Mermet à Barril. Le 8e corps bivouaqua à Casal de Maria et San Johanino, et la réserve de cavalerie planta ses piquets sur la gauche de ce village.

Les deux armées se trouvaient ainsi en présence le 26 au matin, et un brouillard épais dérobait à nos re-

gards les mouvements des alliés. L'état-major les supposait en retraite; mais vers 8 heures, le brouillard s'étant dissipé, le général Reynier, qui se tenait à la tête de son avant-garde, aperçut 5 bataillons portugais en marche vers la crête de la Serra de Busaco, et une batterie de 5 pièces de canon, soutenue par un détachement considérable d'infanterie, barrant le col où il s'était engagé. Un cordon de tirailleurs s'étendait à mi-côte sur la droite jusqu'en face des postes du 6e corps; d'autres troupes apparaissaient sur les sommités, mais l'éloignement ne permettait pas d'en évaluer le nombre.

Quoiqu'il fût impossible de reconnaître la force des alliés sur le versant opposé, Reynier conclut, à la configuration du terrain, qu'au cas où ils y auraient placé de grosses réserves, les manœuvres y seraient gênées; il était donc vraisemblable qu'une simple arrière-garde se trouvait devant nous; néanmoins il dépêcha un de ses aides de camp au duc d'Elchingen pour lui demander s'il fallait passer outre, et ne lui cacha pas qu'en cas de réponse affirmative, son concours lui deviendrait indispensable.

A cette lettre le duc d'Elchingen répondit qu'une grande partie de l'armée anglo-portugaise avait vraisemblablement passé la nuit sur les montagnes dominant la vallée de Moira. Il savait par le rapport d'un paysan qu'il existait une plaine de 2 à 3 kilomètres sur l'autre versant, où l'ennemi pouvait avoir ses réserves; il paraissait bien depuis le point du jour marcher sur la route d'Oporto, mais, comme il avait assez de monde et 12 bouches à feu, à droite du bois qui couvre la Chartreuse de Busaco, on ne pouvait deviner ses desseins : « Si j'a» vais le commandement, ajoutait-il, j'attaquerais sans

» hésiter; mais je crois, mon cher général, que vous ne » pouvez rien compromettre en vous échelonnant sur la » droite de l'ennemi, et en poussant ses avant-postes, car » c'est véritablement par ce point qu'il faudra le forcer » à faire sa retraite. » Le duc d'Elchingen annonçait en même temps qu'il avait dépêché un aide de camp à Massena, dans la matinée, pour le presser de prendre un parti. A 2 heures après midi, le général Reynier, ignorant que le maréchal fût déjà sur la ligne, lui manda que les mouvements de l'ennemi se multipliaient sans qu'on pût les caractériser, puisqu'ils s'opéraient en partie sur le revers de la montagne. Il avait bien vu un bataillon quitter sa position, devant lui, et se diriger vers le couvent de Busaco, mais il avait été remplacé par plusieurs autres et par une nombreuse artillerie dont une partie défendait les débouchés et le reste était sans doute en arrière. Un déserteur portugais, ajoutait-il, venait de lui apprendre que 3 régiments anglais et 3 portugais se trouvaient en face du 2ᵉ corps; qu'une division de réserve partie de Thomar occupait le prolongement du contre-fort jusqu'au Mondego; que Hill était encore à Ponte Murcelha, le reste de l'armée près du couvent de Busaco, et la cavalerie sur la route de Coïmbre à Porto vers Mealhada. Sa dépêche se terminait par cette observation : « Cette position est forte; il faut gravir une » pente rapide pour aborder les Anglo-Portugais, et je » n'ai pas de position pour contre-battre leur artillerie. » J'attends avec impatience les dispositions que vous » ordonnerez; je les exécuterai ponctuellement, soit que » vous jugiez à propos d'attaquer ce soir ou que vous » attendiez à demain matin : ce qui nous donnerait le » moyen d'approcher avec nos colonnes des points où

» nous voudrions gravir la montagne sans que l'ennemi
» les connaisse, mais qui lui donnerait aussi plus de
» temps pour préparer sa défense. »

Lorsque cet avis fut remis à Massena, il avait déjà parcouru la ligne; car l'aide de camp du duc d'Elchingen l'ayant trouvé à Mortagoa à 10 heures, il était parti sur-le-champ et arrivé à midi sur le front du 6ᵉ corps. Une rapide reconnaissance le fit balancer à attaquer les Anglais, et ce délai fut malheureusement fatal; en effet, si, à 8 heures du matin, nos colonnes eussent abordé l'ennemi, il est probable que la bataille n'aurait pas eu lieu; lord Wellington, n'ayant alors sous la main que 25,000 hommes, n'avait pu former encore qu'un léger rideau sur la crête des hauteurs; il nous eût certainement cédé le terrain, et l'effet produit par cette retraite eût valu une victoire; mais il profita du temps que nous avions perdu, en faisant passer sur la rive droite du Mondego toutes ses troupes, sauf la brigade d'infanterie du colonel Lecor, laissée à Ponte Murcelha pour couvrir la droite de l'armée et la cavalerie portugaise, avec laquelle le général Fane restait sur l'Alva. Au moyen de ces renforts, lord Wellington put former sa ligne de bataille de la manière suivante : les divisions Hill, Leith, Picton et Spencer à droite de la Chartreuse de Busaco, que la brigade portugaise du général Colman fut chargée de défendre; les divisions Crawfurd et Cole à la gauche; la division de cavalerie de sir Stappleton Cotton, à l'exception du 14ᵉ de dragons, en arrière de la droite, avec mission de surveiller la plaine où débouche le chemin de Mortagoa à Oporto à travers la Serra. Enfin lord Wellington, prévoyant que son adversaire pourrait chercher à tourner sa gauche par le chemin

de Mortagoa à Oporto, prescrivit au colonel Trent de se porter avec sa brigade à Sardao, au débouché des montagnes.

Les six divisions d'infanterie ne formaient pas une ligne continue; elles étaient ici sur une, là sur deux lignes, déployées ou en colonne serrée, suivant les accidents du terrain. La brigade portugaise du général Pack, formant l'avant-garde du général Spencer, était postée à mi-côte, en avant de l'angle sud-est de l'enclos de la Chartreuse, et la division légère commandée par le général Crawfurd sur une espèce d'éperon projeté par la crête, à environ 75 mètres plus bas, et à 1,000 mètres au nord-ouest du couvent. Une cinquantaine de pièces de canon avaient été placées sur les points les plus favorables à leur action aux abords de la ligne, et une chaîne de postes très-rapprochés la couvrait à 2 et 3 kilomètres de son front.

Une reconnaissance plus complète n'était pas de nature à faire cesser l'hésitation de Massena; toutefois, la position de son adversaire, accessible sur plusieurs points, et notamment sur notre gauche, avait trop de développement pour que l'armée anglo-portugaise pût la garnir sans y laisser de grandes lacunes. Or, si l'on parvenait à prendre pied sur la crête de l'Alcoba, dans une de ces trouées, rien ne serait alors plus aisé que de couper la ligne de bataille des alliés en deux, et, suivant les circonstances, de culbuter leur droite dans le Mondego, ou de prendre en flanc leur gauche et de la rejeter sur la Vouga. Le maréchal réunit en conseil dans la soirée les ducs d'Elchingen et d'Abrantès, ainsi que son chef d'état-major et les commandants de l'artillerie et du génie; le duc d'Elchingen, après avoir témoigné

de vifs regrets de ce qu'on n'eût pas attaqué la veille, soutint qu'il n'était plus temps d'y songer, et le duc d'Abrantès, Eblé et Fririon furent de son avis; Reynier et Lazowski, tout en convenant des grandes difficultés de l'attaque, pensèrent néanmoins qu'elle n'était pas sans chances de succès. Tout le monde fut ensuite d'accord sur l'impossibilité de tourner la position; le duc d'Elchingen émit l'avis de revenir à Viseu pour se diriger ensuite sur Oporto, ou bien de retourner derrière l'Agueda et de s'y établir sous la protection d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, jusqu'à ce que l'Empereur eût mis à la disposition du général en chef une armée assez forte pour faire la conquête du Portugal. Ce conseil, si peu conforme au caractère de celui qui l'émettait, renfermait une sanglante ironie non méritée, et Massena le repoussa avec une sorte d'indignation. « L'Empereur, » dit-il, nous a ordonné de marcher sur Lisbonne et » non sur Oporto, et il a eu raison : la conquête de » Lisbonne mettra fin à la lutte; celle d'Oporto ne fe» rait que la prolonger sans rien terminer. Et qui sait, » même, si lord Wellington nous permettrait d'y arri» ver, puisque son armée est déjà échelonnée jusque » sur la Vouga, et qu'il peut s'y rendre en trois mar» ches par la route directe de Coïmbre, tandis qu'il » nous en faudrait cinq pour l'atteindre, en traver» sant encore le Duero et la Tamega, que les milices » portugaises peuvent défendre? Quant à l'idée de re» venir sous la protection de Ciudad-Rodrigo et d'Al» meida, il sera toujours temps d'y penser après avoir » essuyé une défaite. Les inconvénients d'un échec ne » peuvent être mis en balance avec les avantages d'une » victoire. Le pis aller d'une défaite serait de nous ra-

» mener sur notre base d'opération derrière la Coa en-
» tre Almeida et Ciudad-Rodrigo, et notre supériorité
» en cavalerie garantit que nous l'atteindrons sans dé-
» sastre. La victoire, au contraire, forcera d'abord les
» Anglais à évacuer le pays entre le Tage et le Mondego,
» dont nous tirerons les ressources qui nous manquent,
» et ensuite à se rembarquer, car ils ne pourront se sou-
» tenir longtemps sous Lisbonne, puisqu'ils s'y trouve-
» ront bloqués et réduits à s'alimenter par mer. »

Éblé et Fririon représentèrent alors le danger de heurter de front, avec de l'infanterie sans artillerie, une position qui en était si bien garnie; mais Reynier, d'ordinaire très-circonspect, se fit fort de si bien dérober la marche de ses colonnes aux vues de l'ennemi, que son assurance décida Massena : il avait besoin d'une victoire, moins peut-être pour obtenir de l'ascendant sur l'ennemi que pour forcer ses lieutenants à la soumission. Les rapports de plusieurs officiers de son état-major, en possession de sa confiance, lui assuraient d'ailleurs qu'il y avait possibilité de gagner la gauche de l'ennemi par la gorge qui s'ouvre à droite au-dessus de Moira; il dicta donc ses instructions pour le lendemain.

Le 2e corps à la gauche dut quitter la route de Mortagoa à hauteur de San Antonio de Cantaro, et pousser l'ennemi sur la Chartreuse. A cet effet, le général Merle eut l'ordre de former sa division au pied de la montagne, en masse par bataillon, à droite de la Venda de San Antonio, et de se tenir prêt à suivre la direction du capitaine Charlet, aide de camp du général Reynier, qui avait reconnu le terrain la veille. Le général Foy, avec la première brigade de la division Heudelet, dut faire occuper San Antonio par le 31e léger, et tenir en

colonne serrée l'autre régiment de sa brigade en arrière de ce village. Ordre fut donné au général Tirlet de placer l'artillerie du 2e corps sur les points les plus favorables à son action. Le général Heudelet, avec la seconde brigade de sa division et la cavalerie légère affectée au 2e corps, désignées pour former réserve à l'attaque de gauche, devait les tenir en masse par bataillon et escadron en arrière du village de San Antonio de Cantaro. Le 6e corps reçut l'ordre d'aborder Busaco directement par la route de Viseu à Coïmbre qui passe par Moira, au nord-ouest de la Chartreuse. Il devait être formé par brigade sur les hauteurs en arrière de Moira, la division Marchand à droite, celle de Loison à gauche; la division Mermet, à 600 mètres en arrière, comme réserve. Cette dernière avait à sa droite la brigade de cavalerie légère du général Lamotte, déployée. Le 8e corps devait lever ses bivouacs de Barril à 6 heures du matin, et venir se former en arrière du 6e en masse par brigade pour servir de réserve générale. Enfin l'ordre fut donné à Montbrun de déployer sa réserve à gauche de la route de Mortagoa à Oporto, derrière un mamelon qui la dérobait aux vues de l'ennemi.

Le 27 à 7 heures du matin, au signal donné, le général Merle, à la tête de sa division, gravit la croupe de la montagne au pied de laquelle elle était massée depuis la veille. L'escarpement de la rampe, les pointes de rochers et les arbustes ne l'arrêtent pas; il surprend les avant-postes ennemis, les repousse avec énergie sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie du 8e de ligne portugais, renverse ce régiment du premier choc, et s'établit avec sa première brigade sur la crête entre les divisions Spencer et Picton. Le général Graindorge,

qui tient la gauche avec la seconde brigade, atteint également la crête, et, par un changement de direction à droite, pivote autour de la gauche de Spencer. Lord Wellington, qui se trouvait sur ce point, met rapidement en batterie 6 pièces de canon, dont le feu d'écharpe, combiné avec la fusillade meurtrière de Picton sur le front de cette brigade, jette de l'indécision dans les rangs désunis et essoufflés par une course ascendante de près d'une heure. Le général Picton, qui s'en aperçoit, prend alors l'offensive avec les 88[e] et 55[e] britanniques. Ces 2 régiments, soutenus par le 8[e] portugais, s'avancent en bataille, et font à 15 pas une décharge générale qui couche par terre, mortellement blessés, le général Graindorge, les deux colonels et une foule d'officiers; puis ils se jettent à la baïonnette sur les survivants. L'intelligence et la vivacité des soldats du 4[e] léger et du 15[e] de ligne en sauvèrent le plus grand nombre; ils se dispersèrent d'eux-mêmes en tirailleurs dans les anfractuosités du terrain, et regagnèrent sous une grêle de plomb le pied de la montagne.

Le général Mermet, favorisé par une brume épaisse qui enveloppait le sommet de la montagne et dérobait ses mouvements, ainsi que par l'éloignement des divisions Leith et Spencer, qui se trouvaient à 2 ou 3 kilomètres, avait appuyé la droite du 2[e] léger à un étranglement formé par un précipice, et s'apprêtait à marcher sur la ligne de retraite du général Picton, lorsque le général Leith s'en aperçut et accourut avec sa première brigade. Lançant les 9[e] et 38[e] britanniques, et tenant un bataillon des gardes en réserve, il attaqua les Français par un feu de mousqueterie si vif et si bien nourri, qu'il leur fit subir en un clin d'œil une perte énorme; le gé-

néral Merle et presque tous les officiers supérieurs tombèrent morts ou blessés. Abandonnés à eux-mêmes, les 2e léger et 36e de ligne se replièrent vers les escarpements qui couronnent le versant oriental de la Serra, où les Anglais n'osèrent les poursuivre.

Reynier ayant rallié la division ordonna au général Sarrut de revenir à la charge en combinant son attaque avec celle du général Foy, dont la brigade était jusqu'alors demeurée à San Antonio de Cantaro. Le 31e s'élance, suivi du 70e; plus loin à droite, Sarrut s'avance à la tête des 4 régiments affaiblis de moitié et déjà privés d'un grand nombre d'officiers. A peine ces deux attaques ont-elles gravi les deux tiers de la montagne, que Picton, soutenu par une brigade de Spencer, marche à la rencontre de Sarrut et le renverse de nouveau, et que le 74e britannique, soutenu par les 9e et 21e portugais, commandés par le colonel Champelmond, se précipite sur la brigade Foy et la repousse au pied de la montagne, après lui avoir fait éprouver des pertes considérables et mis son général hors de combat.

Reynier n'avait plus qu'une brigade de troupes fraîches, toutes les autres étaient hors d'haleine et incapables du moindre effort avant 2 ou 3 heures; tandis que les alliés, au contraire, avaient été renforcés sur le point d'attaque, où la division Hill était accourue de la droite. La prudence conseillait au lieutenant de Massena de rester en observation jusqu'à ce que les progrès de la droite lui permissent de reprendre une part active aux événements ultérieurs de la journée. Le général en chef, certain que les alliés n'oseraient descendre de la Serra pour compléter leur victoire entre le pied de la montagne et le Criz, en face de la cavalerie de Mont-

brun, approuva ce parti, et fixa ses regards sur l'attaque de la droite.

Malheureusement, là aussi les chances nous étaient déjà contraires. La nature du champ de bataille avait empêché Massena de prendre la conduite d'une des attaques, parce qu'il fallait leur donner l'impulsion d'un point central en arrière. Il s'était placé, aux premiers coups de canon, avec son état-major sur un mamelon vers la gauche du 6e corps, et néanmoins, quoique ce mamelon fût exposé aux coups de l'artillerie ennemie, il lui était impossible d'embrasser encore l'ensemble des mouvements; ne pouvant tout voir de ses propres yeux, il se voyait donc forcé de baser ses nouvelles dispositions sur les rapports qui lui arrivaient. Cette circonstance fâcheuse ne lui permit pas de donner aux attaques du duc d'Elchingen et de Reynier l'ensemble qui en eût probablement assuré la réussite.

Sur notre droite, un rideau de tirailleurs anglais masquait un long ravin qui couvrait lui-même 10 bataillons déployés, 6 en première ligne et 4 en seconde, formant la division Crawfurd. Nonobstant les ordres de la veille, l'attaque ne s'ébranla de ce côté qu'entre 8 et 9 heures. La division Loison formant l'avant-garde, quitta le chemin de Mortagoa à Oporto. Sa brigade de droite, commandée par le général Ferrey, suivit un étroit sentier qui la conduisit droit au ravin, et celle du général Simon gravit les escarpements en face du village de Sul. Cette dernière, malgré la canonnade et la fusillade qui lui enlevaient des files entières, culbuta promptement les tirailleurs, et délogea le 3e régiment de chasseurs portugais du hameau de Moira. L'intrépide Simon, qui tenait la tête de la colonne, sauta, avec

quelques braves du 26e de ligne, sur l'artillerie, qui n'eut que le temps de se replier en laissant 3 pièces entre nos mains.

Tout à coup le général Crawfurd débouchant du ravin avec les 43e et 52e britanniques, tombe sur les vainqueurs essoufflés qui n'ont pas de réserve. La Légion du midi, le 26e et la Légion hanovrienne résistent pourtant à ce choc; mais, bientôt enveloppés par les Anglais, ils éprouvent des pertes irréparables. Le général Simon, grièvement blessé, est fait prisonnier; presque tous les officiers supérieurs sont mis hors de combat; et trois décharges à 15 pas de distance achèvent de porter la confusion et la mort dans les masses, qui regagnent en désordre le point de départ.

De son côté, le général Ferrey, avec les 32e léger, 66e et 82e de ligne, luttait depuis une heure contre la brigade Colman qui tirait parti de sa position avantageuse sur des escarpements. La défaite de la brigade Simon mit fin à ce combat inégal, désormais sans nulle chance de succès, puisque la supériorité numérique de l'ennemi lui permettait de nous envelopper, et que déjà le 19e portugais menaçait la gauche. Heureusement la circonspection des Anglais les empêcha de mettre à profit leurs avantages, et Loison put reformer sa division à mi-côte derrière le village de Moira, en faisant bonne mine à mauvais jeu.

La division Marchand, qui aurait dû donner en même temps que celle de Loison, s'était portée sur la Chartreuse, beaucoup plus tard, par le grand chemin; elle tomba sous le feu de plusieurs batteries et des tirailleurs portugais embusqués dans des bouquets de bois. Néanmoins, à la sortie de Moira, le 6e régiment, qui

tenait la tête de la colonne, poussait l'ennemi avec vigueur, malgré une écrasante pluie de mitraille, lorsque la retraite des troupes de Loison, laissant le flanc droit de la colonne à découvert, décida Marchand à appuyer à gauche pour gagner un bois de pins où il espérait trouver un abri. Ce mouvement, qui nous forçait à présenter le flanc, lui coûta cher; en quelques minutes, le 6ᵉ léger et les trois autres régiments de sa division furent abîmés par le feu de l'artillerie; le général Maucune fut grièvement blessé et le colonel Amy tué. L'escarpement de la montagne était tel qu'un homme isolé et sans fardeau eût eu de la peine à la gravir. Il n'y avait pourtant sur la crête que la brigade Pack, composée des 4ᵉ de chasseurs, et des 1ᵉʳ et 15ᵉ de ligne portugais, soutenus à 300 mètres en arrière par un régiment anglais de la division Spencer. Dans toute autre circonstance, ces troupes n'auraient pas tenu longtemps contre cette vaillante division; mais que faire devant l'escarpement d'où les coups pleuvaient incessamment sur les têtes de nos colonnes? Marchand se borna dès lors à tirailler jusqu'à 4 heures du soir, moment où il convint d'une trêve de 2 heures pour enlever les blessés.

Dans la soirée, Crawfurd chercha à déloger par une vive canonnade l'infanterie de Loison de la position qu'elle accupait aux Maisons-Blanches; mais elle s'y maintint, nonobstant la grêle de boulets dont elle fut accablée pendant plus d'une demi-heure.

L'expérience défendait à Massena de poursuivre une attaque qui n'avait plus de chances de succès, aussi se garda-t-il d'engager ses réserves. Nos pertes étaient considérables; elles s'élevaient à 4,486 hommes, dont

225 officiers, tués, blessés et prisonniers. Généraux et chefs de corps, tous avaient payé de leur personne. Le général Graindorge fut tué, le brave Simon blessé et fait prisonnier; les généraux Merle, Foy et Maucune reçurent de graves blessures; les colonels Meunier, Amy et Berlier restèrent sur le champ de bataille, deux autres furent blessés, ainsi que 13 chefs de bataillon (voy. *Pièces justificatives, n° V*). La perte de l'ennemi, protégé par sa position, devait être moindre; cependant elle dépassa 2,000 hommes.

Cet échec, au début de la campagne, surprit nos troupes sans ébranler leur courage, mais il développa les germes de division qui existaient entre le général en chef et ses lieutenants. Le premier se plaignit du peu d'empressement mis par le duc d'Elchingen à l'exécution de ses ordres, du défaut d'ensemble de ses attaques, et de la mauvaise direction donnée à celle de Marchand. Le duc assura qu'il avait fait pour le mieux, et agi dans les limites du possible; il exhala sa mauvaise humeur en propos irritants et en accusations mal fondées. Ceux qui blamaient la bataille, comme ceux qui s'en trouvaient victimes, répétèrent à l'envi ces critiques amères, dont l'écho s'est prolongé jusqu'à nos jours. Toutefois, le mal ne fut pas aussi grand qu'il eût pu le devenir; les deux armées conservèrent leur position comme des athlètes fatigués qui reprennent haleine avant la lutte décisive.

Convaincu qu'il ne pourrait sortir d'embarras qu'au moyen d'une manœuvre tournante, et persuadé néanmoins par les rapports des officiers du 8e corps qu'il n'y avait point de chemin sur la gauche à travers la Serra Caramula, Massena chargea le général Soult de cher-

cher les débouchés qui pouvaient se trouver sur sa droite jusqu'au Mondego. Cet officier, accompagné du capitaine du génie Boucherat dans sa reconnaissance, n'en découvrit aucun; seulement il rapporta que la route de Viseu à Coïmbre descendait de Carvalho dans le vallon de Gonderim, qui conduisait par une pente douce à un gué du Mondego. Il assura que la berge gauche de cette rivière était praticable à l'artillerie, et qu'en la remontant par Oconco on atteindrait la position de Murcelha, où il n'y avait que 2 régiments de milices portugaises et 300 chevaux anglais.

Comme Massena pensait avec raison que l'ennemi pouvait le prévenir à Ponte Murcelha, il ne jugea pas prudent de s'engager dans cette direction, et n'insista pas davantage auprès des ducs d'Abrantès et d'Elchingen pour obtenir des renseignements sur les débouchés qui pouvaient exister sur la droite. Un paysan venait d'apprendre au général Sainte-Croix, en reconnaissance pour cet objet, qu'un chemin praticable à l'artillerie de Mortagoa à Boialva traversait la Serra de Caramula; il ordonna aussitôt au général Montbrun de le reconnaître dans toute son étendue avec sa cavalerie et celle de Sainte-Croix. Vers midi, la tête de colonne mit en fuite quelques hussards hanovriens à Boialva. Des hauteurs qui dominent ce village, la vue plonge sur une plaine magnifique qui s'étend jusqu'à Coïmbre; la variété des plantations, le nombre considérable des hameaux et des habitations qui animaient le paysage prouvaient la richesse et la fertilité du pays, et permettaient d'espérer que l'armée y trouverait facilement ses subsistances. Pour comble de bonheur, une bonne route joignait Boialva à Avelans de Camino, et reliait ainsi ce village à

la chaussée d'Oporto à Coïmbre. Par prudence Montbrun se contenta d'occuper Boialva avec un des régiments de Sainte-Croix, et d'en échelonner deux autres jusqu'aux hauteurs qui le dominent; il établit son artillerie et un régiment à Val de Beniejo, en plaça trois autres à Abeler et se hâta de rendre compte du résultat de sa reconnaissance. Massena en fut très-satisfait, car elle lui montra la possibilité de tourner la position de lord Wellington. Laissant donc son adversaire méditer à loisir sur les fruits possibles de sa victoire, il ordonna au duc d'Abrantès de former l'avant-garde à la nuit tombante dans la direction de Sardao, de gagner avant le jour la crête de la montagne, d'y culbuter l'ennemi s'il l'y trouvait, de s'y établir, et même de s'y retrancher en attendant l'arrivée des autres corps d'armée. Comme la réussite de cette marche dépendait de sa rapidité, le duc d'Abrantès fut autorisé à n'emmener que l'artillerie indispensable, en se faisant suivre du reste, ainsi que des équipages.

Le duc d'Elchingen reçut l'ordre de commencer son mouvement à la chute du jour, sur les traces du 8e corps, pour aller s'établir à Boialva, en laissant pour arrière-garde une division qui lèverait son camp 6 ou 7 heures après le départ des deux autres; cette division devait occuper néanmoins la même ligne d'avant-postes, entretenir ses feux et faire en sorte de dérober le mouvement à l'ennemi.

Le général Reynier devait marcher sur Mortagoa et y prendre position jusqu'à ce que le 6e corps eût défilé, le suivre ensuite, et camper à 4 kilomètres en arrière de Boialva. Le parc et les équipages, escortés par le général Gratien, durent cheminer enfin sur les traces du

2ᵉ corps, sous la protection d'une partie de la réserve de cavalerie.

Cette marche de nuit fut très-pénible : l'encombrement occasionné par les voitures d'artillerie et de blessés était tel que la division Loison fut la seule du 6ᵉ corps qui put se mettre en route vers minuit. Celles de Marchand et de Mermet ne s'ébranlèrent que le lendemain à 9 heures du matin, et s'établirent en avant de Mortagoa à une heure. A ce moment, le parc et les équipages étaient en pleine marche sur Boialva; le 2ᵉ corps, en position en arrière de Mortagoa, attendait que la route fût libre.

Les alliés ne connurent que dans la nuit le départ de l'armée française. Lord Wellington croyant le chemin de Boialva impraticable, n'avait fait aucune disposition pour le défendre; il supposait d'ailleurs son adversaire en proie à la perplexité, suite ordinaire d'une défaite : aussi, lorsqu'il vit le fruit de sa victoire lui échapper, au lieu d'envoyer à nos trousses sa cavalerie soutenue par une ou deux divisions, ou bien d'en détacher une au secours de la brigade Trent, chargée de disputer le défilé de Sardao, il commença sa retraite sur Coïmbre, et prescrivit à la division Hill de repasser le Mondego et l'Alva, et de se diriger sur Thomar par Espinhal. Le gros de son armée rétrograda à Mealhada, pendant que l'artillerie escortée par le général Crawfurd descendait sur Coïmbre en suivant le chemin de la Chartreuse.

Massena apprit le 29 au soir à Boialva la retraite des Anglais sur Coïmbre. Il ordonna aussitôt au duc d'Abrantès de se porter entre Mealhada et Carquejo, et de jeter sa cavalerie en avant et sur ses flancs, en évitant tout engagement sérieux. Le 6ᵉ corps dut se rendre à

Mealhada par Avelans de Camino, en se flanquant à gauche, sur le chemin direct de Boialva à Mealhada. Reynier reçut l'ordre de prendre position à Pedreira, et la cavalerie de réserve établit ses bivouacs en arrière. Il fut expressément recommandé aux chefs de corps de faire fourrager avec ordre, et de ménager les ressources du pays que les Anglais n'avaient pas eu le temps de dévaster. L'avant-garde du 8e corps atteignit la cavalerie ennemie et engagea un combat de tirailleurs qui se termina à son avantage; mais le général Sainte-Croix, ayant l'ordre de ne rien entreprendre, s'arrêta sur un rideau dominant la plaine, où 4 régiments de cavalerie anglaise étaient en position. Le corps de bataille bivouaqua à Casal Combo.

Le 6e corps, retardé par l'encombrement des équipages, ne put atteindre Mealhada; la cavalerie légère et la division Loison s'établirent un peu en arrière, les deux autres divisions s'arrêtèrent en avant et en arrière de Formaliçao.

Le 2e corps prit position à Bateiros et Massena porta son quartier général à Mealhada, où il arrêta l'ordre de marche pour le lendemain.

Quoique l'armée française fût encore le 30 entre Avelans et Mealhada, lord Wellington, craignant que son adversaire ne passât le Mondego en face de Tentugal et ne lui coupât la retraite sur Lisbonne en le prévenant à Leiria, ne se donna pas le temps de détruire les magasins ni d'évacuer les blessés qu'il avait à Coïmbre; il coupa les câbles des bâtiments mouillés dans le Mondego pour recevoir les effets mobiliers des habitants qu'il forçait à quitter la ville, et passa dans la journée la rivière sur deux colonnes, l'une par le pont de Coïm-

bre, l'autre en aval à gué. Il continua sa marche rétrograde le 1er et le 2 octobre et ne réunit son armée qu'à Leiria, où il séjourna jusqu'au 6.

Pour couper court aux commentaires auxquels cette retraite précipitée pouvait donner lieu, lord Wellington fit grand bruit de la faute du brigadier Trent, qui aurait laissé échapper les Français du défilé de Boialva en n'en gardant pas l'issue; mais quand il serait vrai que cet officier eût perdu 24 heures en ne prenant pas la route directe d'Oporto à Coïmbre, il arriva néanmoins assez tôt à Sardao avec sa brigade de milices pour défendre le débouché s'il avait eu à sa disposition des troupes plus nombreuses et plus aguerries.

L'espérance d'une bataille devant Coïmbre, que de faux rapports avaient fait concevoir à Massena, s'évanouissait à mesure qu'on approchait de cette ville. L'armée anglo-portugaise s'enfonçait dans les défilés de Condeixa et de Pombal, ne laissant sur la rive droite de la rivière que la division Crawfurd et la cavalerie, soit pour forcer la population de cette grande ville à quitter ses foyers, soit pour paraître ne pas l'abandonner sans un simulacre de défense.

Il est certain qu'on crut jusqu'au dernier moment à Coïmbre que la ville serait défendue, car la majeure partie des habitants ne quitta ses foyers qu'au dernier moment. De l'aveu même des Anglais, ce fut un spectacle déchirant que celui de cette population contrainte d'abandonner ses demeures pour errer à la suite de ses étranges alliés. Conformément aux ordres du général en chef, l'avant-garde du 8e corps, forte de 3 régiments de dragons et de la brigade d'infanterie du général Taupin, le tout aux ordres de Montbrun, se mit

en mouvement à 5 heures du matin. A peine avait-elle passé Carquejo qu'elle engagea une fusillade avec les tirailleurs ennemis et les força de se replier; 2 régiments de cavalerie anglaise se démasquèrent, mais le 2e provisoire de dragons courut sur eux, les chargea, et les rejeta sur une ligne de 3 régiments de dragons, appuyée par 4 pièces de canon et un obusier. Comme la brigade Taupin était encore assez loin, Montbrun fit faire halte à la cavalerie. En ce moment, Massena arriva, à la tête de son état-major, et ordonna de marcher immédiatement en avant. Le général Sainte-Croix prend aussitôt le galop à la tête de 5 régiments de dragons et en lance un contre la première ligne. Le choc la rompt; mais la seconde, venant à s'ébranler, ramène ce régiment la pointe au dos. Sainte-Croix tombe alors en pleine carrière avec le reste de la brigade sur les Anglais, les culbute et les ramène battant jusque sous les murs de Coïmbre, où le désordre était à son comble. Forcée de traverser la ville pour gagner le pont du Mondego, la cavalerie anglaise, poursuivie par les dragons français, chassa devant elle la foule éperdue des habitants qui encombraient les rues; et à l'entrée du pont la cohue devint telle, que c'est à peine si l'infanterie de Crawfurd put se faire jour. Quant à la cavalerie, elle fut obligée d'enfiler la route de Figueiras, sur laquelle Sainte-Croix la poursuivit jusqu'à Casas Novas.

La brigade Taupin, bientôt soutenue par le 8e corps, occupa Coïmbre. Cette ville, alors peuplée de 15,000 âmes, et bâtie en amphithéâtre au bord du Mondego, aurait été facilement mise à l'abri d'un coup de main, car elle conservait encore les restes d'une enceinte. Les Anglais, n'ayant pas jugé à propos de la retrancher,

y avaient établi de grands magasins, et le temps leur manqua pour les évacuer ou les détruire. C'eût été une ressource bien précieuse pour l'armée, dont l'approvisionnement de biscuit était déjà épuisé : aussi Massena avait-il recommandé d'observer la plus sévère discipline aux corps qui entreraient les premiers dans Coïmbre ; il ordonna même de consigner les portes aux militaires de tout grade, et rendit le commandant de place personnellement responsable de l'exécution de cette mesure. Malgré ces précautions, la consigne fut violée par le 8ᵉ corps, dont les soldats traitèrent Coïmbre en ville prise d'assaut. Sauf l'observatoire, la bibliothèque, les établissements publics et les hôpitaux, où quelques centaines de soldats anglais avaient été abandonnés à la générosité de nos troupes, sous la sauvegarde d'une compagnie d'infanterie, rien ne fut respecté : tous les magasins militaires ou particuliers furent pillés.

Dans le moment où le soldat se livrait à ces excès, l'ordonnateur Laneuville se présenta avec un détachement aux portes de la ville pour prendre possession des magasins. Le général Taupin lui en refusa l'entrée, et l'intendant général Lambert éprouva lui-même beaucoup de peine à vaincre sa résistance. Le duc d'Abrantès, auquel il se plaignit de cet étrange procédé, lui répondit qu'on avait certainement eu tort de donner un détachement aussi faible à l'ordonnateur ; qu'au reste ce n'était pas à lui à maintenir le bon ordre, et le pillage continua malgré les efforts du détachement chargé de maintenir la police. Ainsi Coïmbre, dont les ressources auraient entretenu l'armée plus de 15 jours, fournit à peine à l'administration quelques tonneaux de biscuit et de farine.

A la nouvelle de ces fâcheux désordres, Massena adressa une verte réprimande au duc d'Abrantès et le menaça de le renvoyer en France en replaçant le 8e corps à son ancien ordre de bataille. Le duc d'Abrantès chercha à se justifier, mais les faits étaient trop avérés pour que ses dénégations pussent avoir la moindre valeur.

Les opérations dont nous venons de rendre compte ont été l'objet de nombreuses critiques : on a dit que, si Massena eût marché à l'ennemi immédiatement après la chute d'Almeida, il eût contraint lord Wellington à accepter la bataille dans les circonstances les plus favorables pour nos armes, ou à se retirer avec une précipitation funeste pour sa cause. En effet les alliés, à cette époque, n'avaient point encore eu le temps d'organiser leurs services; ils manquaient de moyens de transport, et les Portugais murmuraient de l'abandon d'Almeida. Mais on ne doit pas oublier aussi que les Français étaient loin eux-mêmes d'être préparés à leur marche offensive. Massena n'ignorait pas que son adversaire adopterait un système de dévastation qui couvrirait le pays de ruines, et l'obligerait dans les premiers moments à compter exclusivement sur les approvisionnements que les corps emporteraient avec eux. En adoptant l'avis du duc d'Elchingen et en se mettant en marche avant ou aussitôt après la prise d'Almeida, on aurait d'ailleurs été privé du concours du 2e corps. En retardant l'invasion, Massena, qu'on ne l'oublie pas, obéissait aux instructions de l'Empereur. Il lui avait été ordonné d'entrer en Portugal seulement après la récolte, au commencement de septembre, pour que l'armée y trouvât quelques ressources à son passage et ne fût pas obligée de nourrir

Lisbonne, qui s'approvisionne par mer. Bien loin de blâmer le maréchal, il faut le louer d'avoir retardé la marche offensive de ses têtes de colonne, encore que cela ait tourné contre nous. Il fut sage en sacrifiant sa propre impatience à la nécessité d'assurer sa base d'opérations et de constituer ses services administratifs, sa réputation n'en doit donc pas souffrir.

On a dit encore que la lenteur du mouvement sur Viseu permit à lord Wellington de rappeler le général Hill sur l'Alva et de rallier le corps de Leith. Cela est parfaitement vrai, mais cette lenteur n'est-elle pas suffisamment justifiée par l'état des routes? Les 4 jours que le quartier général perdit à Viseu suffirent à peine aux réparations les plus urgentes de l'artillerie, et d'ailleurs le grand parc et les équipages n'arrivèrent dans cette ville que le 24. Mais pourquoi, dit-on, au lieu de prendre la direction de Viseu, le maréchal ne déboucha-t-il pas par Celorico, et ne s'avança-t-il pas par la rive gauche du Mondego? Le trajet était plus direct et plus facile, et il présentait l'avantage d'isoler le corps de Hill du gros de l'armée anglaise. Voici notre réponse : La marche sur Viseu laissait lord Wellington dans le doute, et l'obligeait à maintenir sur la Vouga les troupes portugaises aux ordres du maréchal Béresford; se jeter sur la rive gauche du Mondego était dévoiler le plan de campagne, et enlever aux alliés toute inquiétude sur le sort de la seconde ville du Portugal.

La bataille de Busaco a été l'objet de critiques encore plus sévères. Si le 26 au matin, l'armée entière s'était trouvée prête à combattre, évidemment la position eût été forcée, car la moitié de l'armée alliée n'était point assez forte pour nous résister. Mais quand

Massena reçut la lettre du duc d'Elchingen, l'éloignement du 8e corps et de l'artillerie ne permettait pas de commencer l'attaque avant le soir; d'ailleurs l'officier qui la lui apporta n'eut pas le talent de le convaincre, car ce maréchal, on le sait, donnait souvent des conseils intempestifs. Le général en chef avait donc le droit de penser que son lieutenant se laissait encore emporter par son ardeur; mais quand la lettre de Reynier survint deux heures après, comme ce général ne donnait jamais que des avis fondés et réfléchis, il se hâta d'arriver sur la ligne de bataille. Si la lenteur du duc d'Abrantès ne permettait pas de masser l'armée avant la nuit, la prudence conseillait de remettre la bataille au lendemain, et la jonction des généraux Hill et Leith avec le gros de l'armée alliée est un accident dont le général en chef ne saurait être responsable. Sans doute il valait mieux tourner la position, mais l'armée brûlait d'en venir aux mains avec cet ennemi jusqu'alors insaisissable; mais la victoire nous ouvrait le chemin de Lisbonne; mais enfin Massena jusqu'alors traité en enfant gâté par la fortune, croyait pouvoir compter sur elle encore une fois. Des officiers d'état-major qui avaient sa confiance, lui assuraient que la Chartreuse de Busaco était accessible par le vallon des deux villages de Moira : il se décida donc à attaquer.

Après le double échec de Reynier et du duc d'Elchingen, il sentit la faute qu'il avait commise; il ne s'y obstina point, ménagea sa réserve, et conserva une telle attitude, que Wellington, sur le qui-vive, craignit une nouvelle attaque pour le lendemain. Quel général dans les mêmes circonstances, après un échec aussi grave, eût conservé assez de calme et d'énergie pour

juger froidement sa position et se tirer d'embarras sans nouveaux sacrifices? Quel général eût ainsi forcé l'adversaire malgré sa victoire à évacuer Coïmbre comme après une déroute? Non, non, Massena ne fut pas, comme on le lui a reproché, au-dessous de lui-même à l'ouverture de cette campagne! nous avons énuméré les causes de cet échec, et d'ailleurs quel joueur habile n'a jamais perdu de partie?

CHAPITRE V.

Établissements faits ou projetés à Coïmbre. — Reconnaissance des environs de cette ville. — Changements apportés à l'organisation de l'armée française pour la poursuite des alliés. — L'avant-garde perd leur trace à Leiria et ne les retrouve qu'à Rio-Mayor. — Combat d'Alenquer. — Prise de Villa Nova. — Arrivée de l'armée devant les lignes de Castanheira. — Leur description. — Massena juge qu'elles ne peuvent être enlevées de vive force et se décide à en former le blocus. — Difficultés qu'éprouve l'installation des établissements à Santarem. — Impossibilité d'y construire un pont. — Enlèvement des malades laissés à Coïmbre. — Massena charge Montbrun de s'emparer d'Abrantès. — Ce général force le passage du Zezere et laisse brûler 50 barques à Chamusa. — Il prend Punhete de concert avec Loison, et n'ose attaquer Abrantès. — Massena dépêche le général Foy au major-général. — Il transfère les établissements de Santarem à Punhete. — Il songe à prendre une position plus éloignée des lignes.

Massena crut que l'abandon de Coïmbre par l'armée alliée, à la suite d'un engagement insignifiant, était plutôt l'effet de la crainte que la suite d'un plan arrêté. Si lord Wellington avait accepté la bataille sur la Serra d'Alcoba, pourquoi, pensait-il, n'en livrerait-il pas une autre, à moins qu'il n'eût peur d'être acculé à Lisbonne en cas d'échec? Quoi qu'on en ait dit, l'existence des lignes de Torres Vedras ne nous avait point été suffisamment révélée à Coïmbre; le général en chef persista donc dans sa résolution de poursuivre l'ennemi et de le contraindre à livrer une bataille décisive ou à se rembarquer. Les voitures de l'artillerie et de l'administration avaient beaucoup souffert depuis Viseu, surtout celles du 6e corps, et force fut de perdre à Coïmbre un temps précieux pour les réparations les plus urgentes. Il fallait,

en outre, ouvrir des hôpitaux pour les blessés de Busaco et les nombreux malades traînés à la suite de l'armée; il en existait cinq à Coïmbre, et on les mit en état. Celui de Saint-Benoît, le plus grand et le mieux entretenu, continua à être desservi par quelques administrateurs portugais qui n'avaient pas déserté leur poste. On utilisa pareillement le couvent San Antonio, situé sur la rive gauche du Mondego, dans une position salubre; mais on comprend que la pénurie où l'on se trouvait ne permit de fournir à ces établissements que la moindre partie des choses nécessaires.

Comme le pays paraissait s'ouvrir davantage, le maréchal modifia l'organisation de l'armée : il créa, sous les ordres de Montbrun, une nouvelle avant-garde, composée des brigades de cavalerie Sainte-Croix, Soult et Lamotte, de la brigade d'infanterie Taupin, et une compagnie d'artillerie à cheval, prise au 8ᵉ corps, lui fut attachée. Le premier soin du commandant de cette avant-garde ayant été de pousser une reconnaissance sur Figueira par Montemor et Mayorga, un détachement de hussards y entra dans la soirée du 3. Cette ville, dont les Anglais avaient évacué les magasins la veille, était entièrement déserte; trois bâtiments de transport, qui avaient reçu un certain nombre de ses habitants, stationnaient encore en vue du port. On y trouva quelques quintaux de riz, une pièce de canon et un soldat portugais dans le fort Santa Cathalina qui était évacué. Entre Figueira et Montemor, à droite de la route, est un couvent que les Anglais avaient transformé en magasin. Il offrait de précieuses ressources; malheureusement, faute de moyens de transport, on ne put les utiliser, et l'on perdit ainsi plus de 40,000 ra-

tions d'orge, autant de froment et une quantité considérable de riz et de morue.

Le 2 octobre, le 2e corps se porta sur Condeixa, que l'ennemi avait quitté le matin même, en abandonnant ses magasins, dont le partage fut fait aux troupes de son corps d'armée par le duc d'Abrantès. Mécontent déjà de sa conduite à Coïmbre, le maréchal lui adressa une sévère remontrance. « J'improuve, lui dit-il, la distribution que vous avez faite des diverses denrées » trouvées dans Condeixa. Vous n'aviez pas le droit d'en » disposer. L'armée de Portugal ne forme qu'une fa- » mille, et les 3 corps d'armée qui la composent doivent » participer également au bien comme au mal. » Au surplus, ce que le général en chef reprochait au 8e corps aurait pu s'adresser également aux 2 autres; ils considéraient leur convenance, sans s'embarrasser nullement du bien général : cependant jamais l'union n'avait été plus nécessaire.

Montbrun, à qui Massena accordait sa confiance, eut pour instruction de pousser ses reconnaissances le plus près possible de l'ennemi, en échelonnant des détachements pour les soutenir; d'étudier la nature du pays, ses productions, les chemins et sentiers, et de rendre fréquemment compte de ses découvertes et de ses observations. Il lui fut prescrit de n'engager jamais d'affaire générale, de faire respecter les personnes et les propriétés, d'empêcher le pillage et de veiller à la conservation des magasins de l'ennemi quand ils tomberaient entre ses mains. Quoique Montbrun dût correspondre directement avec le général en chef, Massena lui recommanda de prévenir sans retard le duc d'Abrantès, qui marchait immédiatement après lui, lorsque

l'avant-garde serait en face de l'ennemi ou en danger d'être attaquée.

Le 2ᵉ corps, par suite de l'organisation de l'avant-garde, ne conserva pour toute cavalerie que le 8ᵉ régiment de dragons et les chasseurs hanovriens. La brigade de dragons, commandée par le général Lorcet, passa de la réserve au 6ᵉ corps.

La réserve de cavalerie, réduite à 3 régiments de dragons et à une compagnie d'artillerie à cheval, et destinée à former une nouvelle arrière-garde, passa sous les ordres du général Trelliard. L'ancienne, commandée par le général Gratien, fut dissoute, et les détachements qui la composaient renvoyés dans leurs corps.

Comme tous les renseignements adressés au quartier général annonçaient que l'armée alliée se préparait à nous recevoir devant Leiria, chaque jour perdu à Coïmbre lui aurait donné les moyens de fortifier sa position : le maréchal crut devoir abréger son séjour et se borner à mettre les hôpitaux à l'abri d'insulte. Ici se présentait une question importante. Laissera-t-il à Coïmbre une garnison suffisante pour leur garde? L'humanité exigeait sans doute qu'on pourvût à leur sûreté ; mais d'autre part fallait-il affaiblir l'armée que l'affaire de Busaco avait déjà fort réduite? Quelles conséquences désastreuses pourrait entraîner une diminution de forces à la veille d'un engagement général d'où dépendait le sort de la Péninsule? Aurait-il été prudent de laisser 2 à 3,000 hommes à Coïmbre pour la garde des hôpitaux? Cependant ce nombre eût à peine suffi à la défense de cette ville, supposé qu'elle fût à l'abri d'un coup de main ; et dès qu'on n'avait pas les moyens d'y laisser une pareille garnison, on obtenait d'une simple garde de police le

même résultat qu'avec 5 à 600 hommes. D'ailleurs l'enlèvement des hôpitaux n'est pas une opération qui engage à faire des détachements; il n'y a rien à redouter pour les malades et les blessés, car leur capture est plus embarrassante qu'utile, et l'humanité impose une nouvelle charge à ceux qui l'ont faite. Il n'en est pas des hôpitaux comme des magasins ou des dépôts où tout est profit, lors même qu'on ne peut utiliser ce qu'ils contiennent. Le maréchal préféra donc mettre ses malades et ses blessés sous la sauvegarde des habitants de Coïmbre restés dans leurs foyers, avec une compagnie du 44e bataillon de marine pour la police des 5 hôpitaux. Il laissa un ordonnateur et le personnel nécessaire pour l'organisation de tous les services administratifs, subsistances, hôpitaux, transport, et pour l'établissement de magasins, parce que Coïmbre, se trouvant sur la ligne de communication, ne devait pas tarder à être pourvu d'une garnison soit de troupes venant d'Espagne, soit de celles qui seraient détachées de l'armée.

Le 5 octobre, nous reprîmes notre marche. Le général Montbrun, qui était à Montemor, devança l'ordre par un malentendu, et se rabattit sur Pombal par la vallée de la Souce : il donna en avant d'Almagreiria sur les avant-postes ennemis, qu'il poursuivit jusqu'à Pombal, où il leur prit 8 hommes. Les prisonniers s'accordèrent à dire que les alliés, en pleine retraite sur Lisbonne, ne s'étaient arrêtés que quelques heures à Leiria, traînant à leur suite, non-seulement leurs propres bagages, mais aussi ceux d'une foule d'habitants de tout âge et de tout sexe, arrachés à leurs foyers. Parmi ces prisonniers se trouvait un drôle intelligent qui donna les premiers renseignements positifs sur les positions retranchées que

les alliés allaient occuper sous Lisbonne. Montbrun l'envoya au quartier général, où Massena le fit jaser, et lui pardonna sa désertion à condition qu'il se ferait casser la tête, dans nos rangs, à la première occasion.

Ces renseignements n'étaient pas exacts en tout point. Les alliés n'avaient quitté Leiria, comme nous le savons, que le 6 dans la matinée, et suivaient les deux routes qui descendent sur la capitale, l'une par Alcobaça et Obidos, l'autre par Candieros et Alcoentre. L'avant-garde prit position en avant de Pombal, et poussa des reconnaissances sur tous les chemins qui y aboutissent.

Montbrun ayant ainsi un jour d'avance sur le gros de l'armée, après avoir rallié ses troupes au village de Peste, marcha le 5 au matin dans la direction de Leiria. Il ne tarda pas à rencontrer sur la route un piquet de 50 chevaux anglais auquel il donna la chasse, et qui se rallia 8 kilomètres plus loin à la brigade de cavalerie du général Anson. Alors il divisa ses forces en 3 colonnes : celle du centre chargea sur la route, tandis que les 2 autres manœuvraient à droite et à gauche. Ayant à franchir des ravins difficiles, dont le canon ennemi battait les débouchés, ces deux dernières avancèrent quoique avec peine; mais Montbrun chargeant pour la troisième fois, sabra une soixantaine d'hommes : ceci décida enfin son adversaire à tourner bride, en nous abandonnant une douzaine de chevaux. On le reconduisit jusqu'à Caval os Ovos.

Si Montbrun eût continué sa poursuite, il est probable qu'il se serait rendu maître, sinon de la totalité, du moins d'une partie des magasins de Leiria; mais, ignorant où se trouvait son artillerie et la tête de son

infanterie, la prudence lui conseilla de faire une halte de 7 à 8 heures, que sa cavalerie employa à fourrager sans résultat, et qui suffit aux Anglais pour achever l'évacuation de leurs magasins. L'on s'établit à Leiria, et l'on y perdit les traces de l'ennemi. Dans cette ville, déserte comme Viseu et comme Coïmbre, toutes les maisons étaient bouleversées et leurs meubles brisés; le vin coulait à flot dans les rues; impossible d'y trouver à qui parler, et les patrouilles qui battirent la campagne amenèrent dans la nuit seulement quelques paysans dont les rapports se contredisaient. Soit ignorance ou mauvaise foi, les uns protestaient que les alliés suivaient la route de Lisbonne, les autres celle d'Alcobaça et d'Obidos, d'autres enfin assuraient qu'ils avaient pris la route de Thomar. La vérité perçait cependant à travers ces réponses, et l'on devinait que lord Wellington gagnait ses lignes sur trois colonnes : la première par Thomar et Santarem, la seconde par Batalha et Rio-Mayor, la troisième par Alcobaça et Obidos. Il aurait donc fallu l'imiter en sortant de Coïmbre; la marche eût été plus leste, et on eût pu engager quelques affaires d'arrière-garde; mais à défaut de renseignements certains, Massena crut donner moins au hasard en suivant la route de Coïmbre à Lisbonne. Il ordonna alors à l'avant-garde de pousser sur Moliana pendant que l'armée se réunirait à Leiria. Celle-ci commença son mouvement le 5 octobre. Le 8e et le 6e corps marchèrent par Redinha, le 2e suivit l'ancienne route de Madrid à Lisbonne, dans la direction de Rabaçal. Reynier avait à reconnaître tous les chemins qui se rattachent à la route suivie par le gros de l'armée, et devait se rabattre selon les circonstances sur Pombal ou Leiria.

Montbrun passa toute la journée du 6 à faire battre inutilement le pays. Le 7, il poussa le général Soult, renforcé de 2 bataillons, sur la grande route de Lisbonne, où il prit position à Carvalhos, et éclaira la route de Santarem; le général Lamotte se porta à Calvaria, et envoya sans succès des patrouilles sur la route d'Alcobaça.

Le lendemain Sainte-Croix, qui formait la pointe de l'avant-garde, aperçut en arrière de Moliano 200 chevaux, qu'il poursuivit jusqu'au delà de Candieros sans pouvoir les atteindre. Il posta 2 escadrons dans ce village, pour observer le Rio-Mayor, et s'établit avec sa brigade et 2 bataillons en arrière de Candieros, où il fut échelonné par les brigades Soult et Lamotte; celle du général Ornano surveilla à Alcobaça la route qui longe la mer; Montbrun, avec le surplus de son infanterie et l'artillerie, s'établit à droite de Moliano. Il est impossible de voir un pays plus misérable que celui qui s'étend entre Carvalhos et Rio-Mayor; Candieros et Moliano n'ont pas même l'apparence de hameaux, et ne présentent qu'une demi-douzaine de méchantes cabanes éparses dans une plaine nue et aride, où l'on ne trouve ni grain, ni fourrage, ni eau. A son arrivée à Leiria, l'armée était épuisée de fatigue; le temps avait été affreux, la pluie tombait par torrents. Exaspéré par ses souffrances et par la haine même qu'il inspirait, le soldat se livrait au pillage et à la dévastation, et l'indifférence des officiers supérieurs autorisait ces coupables excès; lord Wellington nous ayant dépeint aux Portugais comme des barbares, c'était justifier ses assertions et servir efficacement ses desseins. Qu'y pouvait faire Massena? Il recommandait à ses lieutenants d'avoir

l'œil ouvert sur la conduite des troupes, et de les maintenir dans la plus sévère discipline. A Leiria il leur adressa une circulaire dont il convient de rapporter quelques passages, puisqu'au nombre des reproches qu'on lui a adressés sur cette campagne se trouve celui d'avoir autorisé la dévastation du pays. « Votre volonté » de réprimer les excès, disait-il, n'a malheureuse» ment pas encore atteint son but : tous les jours le » soldat viole et pille, sans s'inquiéter de l'effet moral » que produit une semblable conduite sur l'esprit de la » nation portugaise ; il est même quelques officiers qui, » oubliant ce qu'ils doivent à leur rang, donnent l'exem» ple du pillage au lieu de l'empêcher. Je vous recom» mande expressément de faire traduire devant une » commission militaire les premiers qui se rendraient » coupables de pareils excès. Vous sentez vous-même » qu'en approchant de Lisbonne nous devons redoubler » de rigueur, afin de ne pas épouvanter les habitants » de cette capitale. »

Dans la journée du 8, l'avant-garde se mit en marche sur le Rio-Mayor. Le général Sainte-Croix, qui en tenait la tête, rencontra un piquet de cavalerie anglaise qu'il poussa jusqu'à Alcoentre et auquel il fit quelques prisonniers. Il aperçut en avant de cette bourgade plusieurs escadrons et 6 pièces d'artillerie formant l'arrière-garde d'une colonne qui gravissait la route de Villafranca. A sa vue, les alliés précipitèrent leur marche et Sainte-Croix ne put les attaquer ; ainsi notre avant-garde coucha à Alcoentre. Sainte-Croix recueillit avec soin bon nombre de caisses de biscuit, 35 barils de poudre, des pierres à feu, des haches et des outils à pionnier. Les autres troupes de l'avant-garde échelonnèrent sa bri-

gade jusqu'à Rio-Mayor. Le gros de l'armée campa à Candieros, Moliano et Porto do Moz.

Le 9 octobre, Montbrun prit la tête de l'avant-garde avec la brigade Lamotte, soutenue de 2 bataillons, et rencontra au débouché d'Alcoentre une patrouille de 80 chevaux, qu'il poussa jusqu'à Señhora d'Ameixeira, où elle fut recueillie par 2 régiments aux ordres du général Slade. Le général Lamotte les aborda si rudement, à la tête du 3e de hussards et du 15e de chasseurs, qu'il les rompit et les obligea de battre en retraite; ils se rallièrent néanmoins sur les hauteurs en arrière de Moinho de Cubo, sous la protection de 2 pièces d'artillerie. 20 hommes et autant de chevaux restèrent entre nos mains; Lamotte prit position à Moinho de Cubo, abbaye isolée, dans un pays aride, dépouillé d'arbres et de verdure sur l'étendue de 12 ou 15 kilomètres. La brigade Soult s'établit à la ferme de Señhora d'Ameiniera, et poussa une patrouille sur Cartaxo. Le reste de l'avant-garde resta à Alcoentre, d'où Sainte-Croix dirigea 2 escadrons sur Santarem. Un régiment surveilla la route de Torres-Vedras.

La reconnaissance sur Santarem arriva à nuit close aux portes de cette ville, où le peu d'habitants qui n'avaient pas abandonné leurs foyers l'accueillirent à coups de fusil. L'officier qui la commandait essaya d'y pénétrer; mais, assailli dans les rues par un feu vif et continu dirigé de toutes les fenêtres contre sa petite troupe, force lui fut de se replier. Les renseignements qu'il recueillit apprirent que le général Hill avait passé trois jours auparavant à Santarem, se rendant à Villafranca; que, les magasins de grains, farines et autres denrées ayant été jetés dans le Tage, on n'y trouverait

pas de ressources. Ce rapport, confirmé par un courrier anglais qu'une patrouille de Sainte-Croix arrêta, fut transmis aussitôt à Massena. L'armée campa dans la soirée à Rio-Mayor. Les alliés entrèrent ce jour-là dans les lignes; le général Hill avec la première colonne par Alhandra, le général Spencer par Sobral avec la seconde, et la troisième par Torres-Vedras; il ne resta plus en dehors que la division légère et la brigade Pack à Alenquer. Mais elles ne tardèrent pas à être punies de leur imprudence.

Montbrun, ayant reçu l'ordre de se porter sur cette petite ville par la route d'Alcoentre qui longe la crête extérieure de la gorge profonde où roule le petit affluent du Tage dont elle a reçu son nom, s'aperçut, aux mouvements tumultueux des troupes qui campaient dans la vallée d'Alenquer, qu'on ne l'attendait pas sitôt. Les 5 bataillons portugais de Pack, campés à mi-côte, à gauche de la ville, se jetaient en désordre sur le sentier difficile par lequel on gagne le chemin de Caregado à Sobral, tracé sur le plateau qui couronne la berge droite de l'Alenquer, et une grande confusion régnait aussi dans la ville. Montbrun prescrivit au général Taupin de marcher avec un bataillon du 15e léger, tandis que celui du 46e la tournerait par la droite, et il fit appuyer leurs mouvements par le 3e de hussards et le 15e de chasseurs. Taupin pénétra dans Alenquer au pas de charge. Les troupes légères qui l'occupaient essayèrent vainement de le défendre; elles furent mises en fuite, et, rejetées sur le chemin déjà encombré par les Portugais, elles complétèrent le désordre. Le général Crawfurd perdit une centaine d'hommes tués, au moins autant de blessés, et une vingtaine de prisonniers.

On avait espéré qu'Alenquer, à 5 myriamètres de Lisbonne et près du Tage, formerait un poste utile; mais son encaissement n'aurait pas permis de l'occuper sans danger. Montbrun établit deux bataillons sur la route de Sobral, le 65e et l'artillerie sur les hauteurs en arrière. Il chargea le général Lamotte de surveiller la route d'Aldea de Gallego, et Sainte-Croix d'avoir l'œil sur les débouchés qui conduisent au Tage. La brigade Soult retourna à Caregado et observa Moinho de Cubo. L'armée s'établit à Nuestra Señhora de Maxeiria.

Massena, se refusant à croire, malgré tous les rapports contraires, que lord Wellington eût déjà donné l'ordre de détruire les magasins de Villafranca, prescrivit à Montbrun d'enlever cette ville, et en même temps de mettre une brigade de cavalerie et un bataillon à la disposition du général Lazowski, chargé de reconnaître la route de Sobral à Buccellas. Montbrun remit au lendemain l'exécution de ces ordres à cause de la fatigue des troupes, et parce qu'il lui parut imprudent de diviser l'avant-garde si près de l'ennemi. En effet, si la reconnaissance sur Sobral et Buccellas était repoussée, la brigade de cavalerie laissée à Alenquer ne suffirait pas pour la soutenir; d'un autre côté, si l'expédition sur Villafranca échouait, la colonne serait obligée de regagner Alenquer, et l'ennemi pouvait profiter de sa supériorité en cavalerie pour s'emparer de Moinho de Cubo, et couper l'avant-garde de l'armée. Le maréchal, appréciant la justesse de ces observations, prescrivit au duc d'Abrantès d'aller s'établir à Moinho de Cubo et de tenir Alenquer par une brigade. Montbrun ordonna alors au général Soult de se porter par Caregado, Castañheira et Povos sur Villa-Nova, où il entra

sans brûler une amorce. Les Anglais l'avaient évacué; et néanmoins on y trouva des magasins assez bien fournis, où, nonobstant quelques détournements, l'administration recueillit 7 à 800 quintaux métriques de blé et 3,250 hectolitres d'orge et de grenaille. On vit bien plusieurs gros bateaux chargés de vin et d'eau-de-vie mouillés dans le Tage, mais on n'en put approcher. Soult poussa sur Alhandra une reconnaissance que les troupes de Hill reçurent à coups de fusil; il laissa dans Villa-Nova un escadron qu'il échelonna jusqu'à Caregado avec le reste de sa brigade.

De son côté le général Montbrun, voulant accompagner le général Lazowski dans sa reconnaissance sur Sobral, partit à la tête de la brigade Lamotte, renforcée d'un régiment de dragons, du 65e de ligne et d'une demi-batterie d'artillerie légère : à moitié chemin, il rencontra et chargea un régiment de hussards hanovriens, qui fut recueilli à environ 3 kilomètres de Sobral par 3 régiments d'infanterie postés sur les hauteurs. Ces derniers firent bonne contenance, tout en se retirant partie sur Sobral, partie dans les ouvrages qui couvraient Buccellas. La chute du jour ne permit pas d'achever la reconnaissance, et le lendemain les troupes revinrent à Alenquer. Mais le 8e corps ayant pris position à Moinho de Cubo et mis une brigade dans cette petite ville, Montbrun reçut l'ordre de se porter avec l'avant-garde tout entière sur Villafranca, et de s'éclairer dans la direction d'Alhandra.

Les 2e et 6e corps, qui avaient pris position le 9 à Alcoentre, y restèrent les deux jours suivants. Le 11, le maréchal ordonna au général Reynier de s'avancer par la route royale jusqu'à Caregado, en poussant des

partis jusqu'au Tage. En même temps, le duc d'Elchingen dut aller s'établir à Otta, à 5 hilomètres en arrière d'Alenquer, et faire réparer les chemins débouchant sur Sobral; mais ce dernier, qui avait fait reconnaître la route d'Alcoentre à Otta, prévenu qu'elle était impraticable à l'artillerie, demanda et obtint l'autorisation de concentrer le 6ᵉ corps à Moinho de Cubo, moins une division qui resta à Otta. L'arrière-garde prit position à Moinho de Cubo.

L'armée française, après quelques escarmouches, était donc enfin arrivée devant les positions qui couvraient Lisbonne.

Suivant ses instructions, le duc d'Abrantès se porta le 12 octobre sur Sobral, où l'ennemi avait ses avant-postes, à 2 kilomètres de distance, dans le village de Caxerias. Faute de cavalerie, il n'en déposta pas sans peine les tirailleurs; néanmoins ils se replièrent sur les hauteurs en avant de Sobral, où le 71ᵉ régiment d'infanterie anglaise et une centaine de chevaux étaient établis. En arrière et à droite du village, 12 bataillons se déployaient sur les montagnes. Les troupes du duc d'Abrantès enlevèrent la première position et entrèrent pêle-mêle avec les ennemis dans Sobral, on s'y fusilla longtemps de maison en maison; mais au moment où le village allait être nettoyé, les bataillons anglais qu'on avait aperçu sur la droite se mirent en mouvement pour nous en chasser. Le combat recommença et fut plus sérieux; toutefois il se termina à notre avantage, et nous restâmes en possession des hauteurs qui couvrent le village. Le duc d'Abrantès ordonna au général Clausel, à l'entrée de la nuit, de les occuper fortement, et d'élever à la faveur de l'obscurité quelques ouvrages de

campagne sur les points les plus intéressants, et principalement au débouché du chemin de Buccellas, par où l'ennemi pouvait nous surprendre. La division Solignac s'établit en échelons à 2 kilomètres en arrière, observant sur la droite une vallée et des chemins d'où il était facile de déborder notre flanc droit.

De leur côté, les Anglais, gênés par notre présence si rapprochée de leurs lignes, travaillèrent toute la nuit à élever des retranchements sur la route de Buccellas, et jetèrent 6 bataillons dans un hameau à gauche de Sobral, qui dominait toute la position à la droite. Ils commencèrent à escarper la berge extérieure de la vallée de l'Aruda.

Le général Solignac n'avait pas assez prolongé sa droite pour occuper le sommet de la montagne sur la croupe de laquelle est assis le village de Caxerias; comme l'ennemi s'aperçut de cette négligence, il y jeta aussitôt un bataillon, qui déborda ainsi le flanc droit du 8ᵉ corps. Au point du jour, le duc d'Abrantès, pour remédier à cet inconvénient, voulut l'en chasser; mais une division anglo-portugaise appuya ce bataillon, et mit la colonne d'attaque dans le plus grand danger. Heureusement le général Gratien, à la tête du 15ᵉ de ligne, rétablit les affaires.

Le général Clausel fut moins heureux dans l'attaque du hameau à gauche de Sobral, où 6 bataillons étaient en position; il ne put les en déloger, néanmoins ils entrèrent le lendemain dans leurs lignes. Les pertes des deux côtés furent balancées et s'élevèrent pour chacun à 150 hommes mis hors de combat.

Pendant que cela se passait à droite, Montbrun se portait par Povos sur Villafranca, et postait son infan-

terie sur les hauteurs qui dominent cette bourgade en avant et en arrière, plaçait la brigade Soult à Povos, celle de Sainte-Croix à Castañaro, et laissait celle du général Lamotte entre Caregado et Alenquer. La plaine qui s'étend entre la rive droite du Tage et le pied des montagnes de Caregado à Povos se rétrécissant beaucoup en descendant vers Alhandra, Massena fit appuyer l'avant-garde par le 2e corps, qui la releva peu après, puis réintégra la brigade Taupin dans le 8e corps.

Ces changements étaient en cours d'exécution, lorsque Sainte-Croix, revenant d'examiner avec Montbrun les positions de l'ennemi, en face de Villafranca, fut renversé près de l'étranglement de la plaine par un boulet tiré d'une chaloupe canonnière en croisière dans le Tage. Cette perte fut vivement sentie par l'armée, qui avait fondé de grandes espérances sur les brillantes qualités de ce jeune officier général. Sorti du ministère des affaires étrangères pour entrer dans le régiment d'Ahremberg, créé en faveur de quelques jeunes gens de famille afin de les faire arriver plus promptement aux grades supérieurs, il fut mis en concurrence pour une seule place de capitaine vacante, avec le jeune Mariolle, parent de l'impératrice Joséphine. Les deux rivaux étant convenus de se la disputer l'épée à la main, la fortune se déclara pour Sainte-Croix, qui tua sur place son adversaire. Ce duel fit beaucoup de bruit dans Paris, et le vainqueur au moment d'être arrêté rejoignit son régiment dans le royaume de Naples, où Massena l'appela près de lui comme aide de camp. La bienveillance du maréchal, motivée par les talents et la valeur de ce jeune officier, l'avaient fait parvenir au grade de général de brigade en moins de cinq ans.

Le terrain compris entre le Zizambro, l'Alenquer, le Tage et l'Océan, forme une espèce de trapèze couvert de collines, les unes à sommet circulaire et à pente douce, les autres à crête droite ou anguleuse, et à versants escarpés. Ces collines sont coupées par une infinité de ruisseaux tributaires de la mer, du Tage ou des deux autres petits cours d'eau. Les deux tiers environ de ce trapèze sont praticables à toutes les armes, quoiqu'à un degré différent; mais la partie méridionale où les deux Serras descendent par brusques ressauts sur le Tage, mettait de grands obstacles aux manœuvres des troupes. Le camp où lord Wellington avait amené son armée, se trouvait assis sur ce terrain; et l'art, après de longues études, en augmentait les avantages naturels. Ce camp avait une double ceinture: la première, de 48 kilomètres de développement, s'appuyait d'un côté au Tage, et de l'autre à l'embouchure du Zizambro dans la mer; la seconde, tracée à une distance moyenne de 12 kilomètres en arrière de la première, du côté de Lisbonne, avait un circuit de 40 kilomètres. Sa droite s'appuyait à Quintella sur le Tage, et sa gauche à l'embouchure du ruisseau de San Lorenzo dans l'Océan.

Le premier de ces camps couvrait le second, et celui-ci avait pour réduit une position retranchée d'environ 3,000 mètres de développement, au sud-ouest de Lisbonne, qui couvrait la petite ville d'Oeiras et le promontoire de San Juliao, en face duquel l'armée anglaise aurait opéré son embarquement en cas de malheur. Ces deux grands camps retranchés se soutenaient, quoiqu'ils fussent indépendants. Un coup d'œil sur le périmètre de chacun d'eux donnera une idée de l'agencement et de la valeur de leurs différentes parties: Alhandra avait été

fortement retranché; de cette ville aux sources de la Calandriez, l'enceinte du premier camp était tracée sur une colline à crête étroite, qu'on avait escarpée de 5 à 6 mètres sur une étendue de 2 kilomètres, et fortifiée par 13 redoutes ou batteries fermées; une quatorzième à Francaso de Cuna empêchait avec de l'artillerie qu'on tournât Alhandra. Le débouché du vallon de la Calandriez était fermé au moyen d'abatis et de retranchements : deux redoutes commandaient le défilé de Matos, et une autre battait la route d'Arruda à Moinho do Cea. Ces 23 ouvrages étaient armés de 96 pièces de tout calibre. Trois redoutes défendaient la gorge qui s'ouvre entre le revers nord-est de la colline, où la Calandriez prend naissance, et le versant méridional du Pedemonte. Plus loin, en avançant vers le centre, en face de Sobral, le Monte Agraça, séparé à droite du Monte Arruda par un ravin profond, sans issue, et qui commande à gauche la vallée de Zibreira, avait été saisi par un vaste fort de campagne qui contenait plusieurs postes fermés, en guise de réduits, et dont les saillants de facile accès avaient été renforcés par des retranchements en forme de traverses. Son armement était de 25 bouches à feu. Indépendamment de cet ouvrage, 6 redoutes armées de 55 pièces maîtrisaient les routes d'Arruda et de Buccellas, 3 redoutes occupaient le sommet de la Serra de Caduceira, et 2 établies à Luxara dos Cavalheiros battaient la route qui, de Torres Vedras, va rejoindre à San Antonio celle de Santarem à Lisbonne. Ces divers ouvrages avaient un armement de 24 pièces d'artillerie.

Du mont Agraça à la mer, la première enceinte tirait sa principale force du Zizambro, dont les inondations

couvraient d'un marais impraticable le vallon où il coule. Mais outre cet obstacle naturel, l'art en avait ajouté d'autres. D'abord, Torres Vedras, situé dans le vallon et sur la rive gauche de cette rivière, se trouvait dominé par les hauteurs de la rive droite; on avait retranché le moulin et la hauteur au-dessus du village de Matacaers, en vue de maîtriser la route de Runa; et, indépendamment d'un grand ouvrage dont les saillants formaient autant de sorte de blockhaus, à gauche de la route d'Obidos à Torres Vedras, on avait réparé et armé le château de cette ville, et enfin élevé deux batteries fermées sur les hauteurs de la rive en arrière : 22 autres redoutes ou batteries couronnaient la crête de la berge gauche du Zizambro. Les retranchements de Torres Vedras et les redoutes étaient armés de 144 bouches à feu de tout calibre.

L'enceinte du second camp était fortifiée, entre le Tage et le défilé de Bucellas inclus, par vingt redoutes, batteries ou autres ouvrages armés de 72 bouches à feu destinées à défendre la position de Vialonga, à fermer le vallon de Cubo et le défilé de Bucellas, et à enfiler la Calçada.

Depuis le défilé de Freixel jusqu'au parc de Mafra, y compris celui de Montachique, on comptait encore 25 ouvrages fermés, dont 3 pour défendre le défilé de Freixel, et 6 pour interdire l'accès de celui du Montachique; le surplus avait été élevé principalement à Alto de Cheixa, Casal de Serra Oteira de Santa-Maria, Malveira, Monte de Zinho, Pial de Fidalgo, Quinta de Estrangeiro, Artadieros, et Cazal de Conte. L'armement de ces redoutes s'élevait à 43 pièces de 12 et 30 de 9. A partir du parc de Mafra jusqu'à la mer, la ceinture était for-

mée par 24 redoutes ou batteries ainsi réparties, savoir : 4 pour défendre le défilé de Mafra, 4 pour maîtriser la Serra de Chypre, 3 au village de Morugueira, 2 battant la route d'Ericeira à Mafra, 11 pour commander celles de Sobral à Mafra, de Picanceira, d'Encarnacao et de Morvao. Le double camp retranché contenait donc 139 ouvrages, dont 126 fermés, armés de 427 pièces de tout calibre et n'exigeant pas moins de 29,751 hommes pour leur défense. La figure de tous les ouvrages de campagne, sauf quelques redoutes étoilées, était déterminée par la disposition du terrain combinée avec l'objet qu'ils devaient remplir. On s'était efforcé autant que possible de les défiler des hauteurs voisines, et leurs plus longues branches faisaient toujours face aux points qu'ils s'agissait de battre ou de défendre. Les grands ouvrages, tels que ceux d'Agraça et de Torres Vedras, avaient tous des flancs, ainsi que les ouvrages isolés.

Le profil du plus grand nombre variait, pour chaque face et chaque flanc, suivant qu'ils étaient plus ou moins exposés aux attaques de vive force ou à la canonnade, mais leur fossé n'avait pas moins de 5 mètres de largeur supérieure et de 3^m, 33 au fond; la crête du parapet commandait au moins de 1^m, 66 celle de la contrescarpe. L'épaisseur des parapets variait de 3^m, 33 à 2^m, 00 selon qu'ils étaient exposés à une canonnade plus ou moins rapprochée. Les ouvrages élevés sur des mamelons escarpés étaient construits en pierres sèches et n'avaient pas plus de 0^m, 66 d'épaisseur. La gorge de tous les petits ouvrages avancés, à portée de mousqueterie des principaux, était palissadée. L'artillerie était montée sur des affûts de marine, et on avait armé de pièces de petit calibre les ouvrages de première ligne; ainsi

elles n'auraient pu nous servir pour attaquer ceux de seconde. Chaque redoute contenait des caisses d'eau potable, un dépôt d'outils à pionniers et un magasin de munitions pour l'artillerie. Ajoutons que le flanc droit des deux camps tirait de la flotte stationnée dans le Tage une protection telle, que l'attaque était impossible par la chaussée de Coïmbre, et que le genre de bâtisse de Lisbonne mettait, au moyen de quelques coupures et de quelques épaulements et d'autres travaux, cette capitale à l'abri de toute insulte.

Le maréchal employa à la reconnaissance des lignes les journées du 14 et du 15. Il rectifia la position du 8e corps, en invitant le duc d'Abrantès à mettre la brigade Menard aux avant-postes ; à placer celle de Taupin en seconde ligne, à laisser celle du général Godart à Sobral en réserve. Il lui recommanda de n'avoir de l'artillerie en première ligne que pendant le jour, de la replier la nuit sur la seconde et de ne garder qu'un caisson par pièce. La division Solignac fut échelonnée par brigade, la première à deux kilomètres de Sobral, la seconde à quatre.

Après avoir attentivement examiné les positions retranchées de l'armée anglo-portugaise, le maréchal jugea impossible de les enlever de vive force. En effet, depuis le départ de Coïmbre, des pertes considérables avaient fort affaibli l'armée. Les maladies engendrées par des pluies presque continuelles, les fatigues et les privations de toute espèce avaient causé des vides très-sensibles dans les corps, et plus de 1,800 hommes étaient hors d'état de reprendre de longtemps leur service. Le mauvais temps avait plus gâté de munitions qu'on n'en aurait consommé dans une bataille rangée ; et d'ailleurs on man-

quait d'artillerie de gros calibre. En supposant qu'avec de grands sacrifices on parvînt à se rendre maître de la première ligne, les alliés auraient tenu derrière la seconde les vainqueurs en échec, et les auraient obligés à livrer une autre bataille, pour laquelle il ne serait plus resté assez de munitions. Si l'une ou l'autre de ces tentatives venait à échouer, il faudrait battre en retraite à travers un pays dévasté, dont la population en armes occupait les nombreux défilés, et poursuivis par une armée trois fois plus forte que la nôtre et devenue entreprenante par le succès. En restant au contraire en observation devant les lignes, on avait plusieurs chances favorables. D'abord Lisbonne était-il approvisionné pour nourrir pendant un mois, et plus peut-être, sa population subitement augmentée de cent mille soldats et d'autant de réfugiés? S'il ne l'était pas, et l'on avait de suffisants motifs pour le croire, lord Wellington aurait-il la possibilité de pourvoir aux consommations journalières? Sans doute il pouvait bien tirer des grains et des bestiaux de l'Afrique et de la Sicile; mais les transports maritimes, en temps de guerre, n'avaient-ils pas d'autres dangers à courir que les vents contraires et les tempêtes? Si la gêne d'un blocus prolongé contrariait les habitudes des riches, si la famine sévissait contre les pauvres habitants de la capitale, l'armée anglo-portugaise trouverait-elle sécurité dans son camp retranché entre une population réduite au désespoir et l'armée française? Il semblait impossible que l'arrivée de cette dernière sous les murs de Lisbonne n'y eût pas déjà produit une grande fermentation : n'était-ce pas, en effet, une preuve de la supériorité qu'elle avait acquise, puisqu'on n'abandonne jamais un pays tant qu'il

est possible de le défendre? Tous ces retranchements accumulés sur le dernier coin de terre au pouvoir de lord Wellington n'attestaient-ils pas aux yeux des Portugais éclairés, plutôt sa crainte de voir troubler le rembarquement de ses troupes, que la résolution de défendre Lisbonne? D'ailleurs à tous ces motifs puisés dans les probabilités, s'en joignaient plusieurs tirés d'un autre ordre d'idées. L'honneur de nos armes n'exigeait-il pas qu'avant de se retirer on s'assurât au moins, par les reconnaissances les plus minutieuses, que ces fameuses lignes étaient inexpugnables? Si l'on se retirait avant d'en avoir constaté la force, l'armée de Portugal répondrait-elle à la confiance de l'Empereur, et sa retraite n'amènerait-elle pas un fatal contre-coup sur les affaires de la Péninsule?

Ces considérations décidèrent Massena à former le blocus des lignes, à retrancher ses positions après les avoir rectifiées, et à former en arrière sur le Tage les magasins et autres établissements nécessaires à une armée trop éloignée de sa base primitive pour en tirer les éléments nécessaires à son entretien. Il espéra enfin, par le choix de ces positions, obliger lord Wellington à quitter son camp retranché pour recevoir la bataille en rase campagne où l'équilibre des forces serait rétabli. Il ordonna donc au duc d'Elchingen de porter la division Loison sur les hauteurs d'Alenquer, pour soutenir, en cas de besoin, le 8e corps, et ce général établit ses troupes à Quinta de Pepa, à cheval sur la route de Sobral, ayant en vue la brigade de réserve du 8e corps, et observant la vallée d'Arruda. La cavalerie de Lorcet se porta à Porto de Mugen pour observer le Tage et communiquer avec Santarem, où Soult se rendit avec la

sienne. La brigade de dragons attachée au 2ᵉ corps prit position à Santa-Anna pour le même objet.

Tout en prenant ses mesures pour resserrer le blocus des lignes de Torres Vedras, Massena crut devoir tracer une instruction pour le cas où son adversaire voudrait se faire jour. Si le 8ᵉ corps était forcé à Sobral, il se serait retiré en échelons par brigade jusqu'à Quinta de Pepa en disputant tous les mamelons. Arrivé à la hauteur d'Alenquer, le duc d'Abrantès aurait jeté des troupes dans cette ville, et l'eut défendue assez de temps pour permettre à son artillerie de déboucher, par la grande route, sur Moinho-Novo. Après son passage, le 8ᵉ corps aurait gagné, par les hauteurs en arrière d'Alenquer, une position sur les coteaux d'Aveiros de Cuna, appuyant sa gauche vis-à-vis le confluent de l'Otta.

Aussitôt que le général Reynier aurait acquis la certitude que le duc d'Abrantès avait atteint la grande route d'Alcoentre, il évacuerait ses positions de Villafranca et Casta-Nova pour aller s'établir, la gauche à Villa-Nova, la droite sur les hauteurs vis-à-vis du moulin, sur le ruisseau d'Alenquer. Dès que le mouvement rétrograde du général Reynier aurait été connu du duc d'Elchingen, celui-ci aurait porté successivement ses 3 divisions à Alcoentre et à Señhora d'Ameixeira, et la cavalerie de Trelliard serait restée sur le premier de ces points. Ainsi l'armée se serait trouvée massée dans une position formidable.

Quelques jours après son arrivée devant les lignes, Massena adressa une nouvelle proclamation aux Portugais, dans laquelle il s'efforça de leur faire comprendre leurs véritables intérêts et de les prémunir contre la crainte du pillage :

« Portugais! les armées de l'empereur Napoléon sont » aux portes de votre capitale. En traversant votre ter- » ritoire sentant tous les maux qui pèsent sur vous, nous » n'avons pu concevoir que la majeure partie d'une » nation ait été entraînée par quelques régiments à aban- » donner ses foyers, après avoir détruit non-seulement » les moyens de subsistance, mais le mobilier même » qui servait à ses familles.

» Portugais, interrogez les habitants de Coïmbre; ils » vous diront avec quelle précipitation leur fuite a été » ordonnée et effectuée; ils vous diront que plus de » 30 familles de cette cité ont péri dans les flots parce » que les Anglais avaient précipitamment coupé les câ- » bles des ancres. Quels outrages vous reste-t-il à re- » cevoir des Anglais pour secouer leur joug? Ils ont » abandonné vos places fortes; ils vont vous abandon- » ner vous-mêmes; ils ont donné à vos régiments des » chefs de leur nation; ils vont embarquer vos troupes » pour les faire servir dans leurs colonies, et ils vous » mettent aux premiers rangs quand il s'agit de com- » battre, parce qu'ils comptent pour rien votre perte. » Ils vous emmènent enfin à Lisbonne pour vous faire » éprouver plus sûrement toute l'horreur des besoins » que leur système de destruction vous prépare.

» Portugais! pourquoi tardez-vous encore à séparer » vos intérêts de la cause de semblables alliés? Res- » pectez et faites respecter les édifices et les établisse- » ments de votre capitale qu'élevèrent la puissance et » le génie de vos aïeux. Rentrez dans vos foyers. Que » ce nouvel appel soit accueilli de vous! ne voyez dans » les Français que des amis et des défenseurs! Votre » présence dans vos habitations aurait empêché quel-

» ques désordres que ma vigilance n'a pu prévenir.
» Revenez cultiver vos champs et faire vos récoltes; ré-
» parez enfin les maux que l'ennemi du continent a faits
» à votre industrie, à votre commerce et à vos pro-
» priétés particulières. »

Le marquis d'Alorna, qui s'était chargé de faire circuler cette proclamation dans Lisbonne, n'y réussit point. Aucune promesse ne put déterminer un seul habitant à affronter les dangers d'une telle entreprise, tant la police des Anglais y imprimait de terreur!

La tâche de l'avant-garde étant fixée, Massena jeta les yeux sur Santarem pour y établir ses magasins et ses dépôts. Il confia au général Montbrun le commandement de toute la cavalerie répartie sur les bords du Tage entre cette ville et Santa-Anna, ainsi que du 44e bataillon de marine et d'une compagnie de pontonniers. Il le chargea de réunir à Santarem les matériaux nécessaires à la construction d'un pont dont le général Eblé allait s'occuper.

Pendant que nos troupes s'affermissaient dans leurs positions, la nouvelle de l'enlèvement des hôpitaux à Coïmbre parvint au quartier général. En effet, 3 jours après le départ de l'armée, le colonel Trent se présenta aux portes de cette ville avec les régiments de milice de Porto et de Penafiel. Le capitaine Dezenay n'eut que le temps de s'enfermer à l'Évêché avec la trentaine d'hommes de sa compagnie qui n'étaient pas de service de police dans les 5 hôpitaux. Il y résista trois heures, mais ses cartouches s'épuisaient et les cris des blessés, arrachés des hôpitaux et dépouillés par une multitude furieuse, annonçaient qu'une plus longue résistance aggraverait leur sort; il fit cesser le feu et parlementa. Il

demanda à être rendu avec sa compagnie comme l'avait été la compagnie anglaise laissée à la garde des malades alliés après la bataille de Busaco; mais le colonel du régiment de Porto exigea une reddition pure et simple, promettant de préserver de toute insulte les blessés et leurs défenseurs. Soit impuissance ou mauvaise volonté, cette condition ne fut pas remplie; on se porta aux excès les plus inhumains envers ces malheureux. La populace, rentrée à Coïmbre à la suite de Trent, les accabla d'outrages et de coups, et les soldats portugais eux-mêmes donnèrent l'exemple de la cruauté. Le colonel Trent, qui d'un mot aurait pu les rappeler à leur devoir, ne parut qu'à Porto, où les prisonniers figurèrent, comme parties obligées, dans l'espèce de triomphe que lui décernèrent les habitants.

Le capitaine Dezenay réclama vainement la liberté de sa compagnie, Trent se refusa à appuyer sa demande auprès de lord Wellington. « Vous n'êtes point, lui dit-» il, dans le même cas que la compagnie anglaise lais-» sée à Coïmbre; je vous ai pris les armes à la main. » Vous m'avez tué ou blessé 30 hommes et 1 officier » supérieur : votre résistance a été longue et opiniâtre. » Vous êtes trop heureux d'être prisonnier. » Croyait-il donc qu'une sauvegarde donnée à des blessés devait les laisser égorger pour jouir des priviléges accordés par le droit de la guerre au caractère sacré de sa mission?

Ce ne fut qu'au retour de l'armée en Espagne qu'on apprit les détails de cet événement. A l'époque où l'on en eut le premier avis, on supposa que Trent avait opéré sa jonction avec Silveira pour agir sur nos derrières.

Quoique les milices portugaises n'inspirassent point de craintes sérieuses, le maréchal n'en prit pas moins ses précautions. Le général Trelliard, qui surveillait avec deux régiments de dragons les chemins aboutissant à Alcoentre, passa sous le commandement du duc d'Elchingen et reçut l'ordre de pousser, aussi loin que possible, dans la direction de Leiria, des partis que le 8e corps aurait soutenus en cas de besoin. Recommandation fut faite au général Montbrun d'envoyer de Santarem de fortes reconnaissances sur la route de Thomar, et le général Lazowski se rendit dans la première de ces villes avec 2 compagnies de sapeurs pour la mettre à l'abri d'un coup de main. On ne tarda pas à s'apercevoir des difficultés qu'apportait la pénurie de moyens à la formation des établissements à Santarem, quoique cette ville ne fût pas aussi complétement ruinée que l'aurait voulu lord Wellington. Au moment où nos troupes l'occupèrent, elle offrait encore de grandes ressources, surtout en grains et en farine; une partie des habitants y était même restée. Mais pendant 5 jours entiers, nos soldats, il faut bien le dire, ayant perdu toute confiance dans l'administration dont le rôle se bornait alors à répartir les approvisionnements entre les corps, gaspillèrent, sans profit pour eux-mêmes, les subsistances qui, ménagées, auraient alimenté longtemps l'armée. Le commissaire des guerres, chargé par l'intendant général de mettre le séquestre sur les magasins publics ou particuliers, n'en put empêcher le pillage, puisque les chefs fermaient les yeux sur les excès de leurs subordonnés. Cette licence fut doublement funeste; elle aliéna sans retour ceux des habitants de Santarem qui, sur la foi des proclamations du général en chef, n'avaient pas

quitté leurs foyers, et en fit des ennemis d'autant plus acharnés qu'ils avaient montré plus de confiance. Enfin l'arrivée du général Soult, suivie de près par Montbrun, rétablit le calme. On procéda alors régulièrement aux recherches et on se convainquit bientôt que Santarem contenait encore des denrées suffisantes pour nourrir l'armée pendant 15 jours. Chaque maison des bords du Tage renfermait des grains; les villages riverains en fournirent une certaine quantité, et on trouva 5,000 quintaux métriques de blé à Porto de Mugen. Le 22 octobre, l'intendant général se rendit à Santarem avec toutes les administrations, et s'y occupa d'abord des hôpitaux. L'embarras était grand, car tout manquait, et plus de 1,800 malades ou blessés y avaient été dirigés. On fouilla les maisons, on réunit le peu de linge qu'on y trouva, et on installa 800 de ces malheureux dans le collége; les autres furent provisoirement répartis dans les maisons particulières. Quelques jours après, le couvent de la Trinité fut en état d'en recevoir autant que le collége.

On ne négligea pas l'article des subsistances. Grâce aux soins du général Lazowski, les moulins à eau et à vent, détruits par les Anglais, furent bientôt remis en activité; mais l'inexpérience des meuniers improvisés ne permit malheureusement pas d'obtenir de leur zèle tous les résultats désirables. La construction des fours exigea de plus longs essais, car Massena voulait qu'il y en eût assez pour manutentionner 30,000 rations par 24 heures. On en trouva bien 4 à Santarem pouvant cuire 15 à 16,000 rations; mais il fallait en construire 6 autres, et on manquait de matériaux, d'outils et d'ouvriers. L'industrie suppléa à tout : on démolit les

maisons pour avoir des briques; on fabriqua des outils, et en moins de 10 jours une belle manutention était organisée dans une vaste église. Du reste les environs de Santarem, à 2 ou 3 myriamètres de rayon, furent incessamment visités par les employés de l'intendance. Les résultats de leurs fouilles ne répondirent pas toutefois aux espérances, parce que les troupes cantonnées à proximité, malgré les ordres contraires, faisaient des battues pour leur propre compte, et que les équipages militaires, ayant cédé 365 chevaux à l'artillerie et brûlé les caissons sans attelage, ne pouvaient plus opérer de transports qu'avec 121 caissons et 634 chevaux.

On n'éprouva pas moins de difficultés à mettre Santarem à l'abri d'un coup de main. Le général Lazowski, n'ayant que 3 compagnies de sapeurs, et ne pouvant emprunter d'ouvriers à l'artillerie, à laquelle on demandait des ouvrages importants, ou obtenir un grand nombre de travailleurs de la garnison, renonça à exécuter des ouvrages aussi considérables que le maréchal l'aurait désiré, et se borna à retrancher les quatre couvents de la ville, dont trois commandaient les gorges voisines.

Si le génie reculait devant la tâche qui lui avait été imposée, l'artillerie avançait peu dans la sienne. Celle du général Éblé était double : il devait fabriquer de la poudre, et construire un pont de bateaux ou de radeaux. Après avoir parcouru les bords du Tage, il désespéra de pouvoir en établir un quelconque, car toutes les barques avaient été retirées par les Anglais, à l'exception de deux, qui étaient submergées, et auxquelles il manquait une partie de leur bordage. Les magasins du port ne contenaient ni ancres, ni goudron, ni gros cordages, ni

madriers propres à former le tablier d'un pont, mais seulement deux petits grapins qui, à la rigueur, pouvaient faire office d'ancres. Avec les carcasses des deux bateaux, Éblé pensa former un petit pont volant; mais encore fallait-il attendre la fin des grosses eaux, tirer des planches, d'arbres encore sur pied, et construire 3 nacelles pour porter la traille. La construction d'un pont de radeaux exigeait qu'on abattît des arbres dans une forêt à 10 kilomètres de Santarem, qu'on établît une scierie, et qu'on pourvût aux moyens de transport qui manquaient totalement.

Quant à la fabrication de la poudre, Santarem n'offrait aucune ressource en matières premières. On y trouva à peine quelques kilogrammes de soufre, et les recherches les plus minutieuses ne firent point découvrir de salpêtre dans les caves, qui sont des espèces de celliers au rez-de-chaussée, où il ne peut s'en former. D'ailleurs en supposant qu'elles en eussent contenu, il aurait fallu procéder au lessivage des terres, opération toujours très-longue.

Éblé fit connaître au général en chef le résultat de cette première inspection. Celui-ci, que la mauvaise volonté de ses lieutenants disposait à la méfiance, chargea le chef de bataillon Pelé, l'un de ses aides de camp, de se rendre à Santarem pour vérifier l'état des choses, et recommander à Éblé de ne se laisser rebuter par aucun obstacle; de démolir les maisons pour en avoir les planches, les poutres, le fer et les clous; d'envoyer des marins à Villafranca; enfin d'établir d'abord 2 ponts volants, armés d'une pièce de canon chacun, pour explorer la rive gauche du Tage, riche en vivres et en matériaux de toute espèce.

Éblé n'eut pas de peine à convaincre l'aide de camp du maréchal de la sincérité de son rapport, puisqu'un examen approfondi avait depuis confirmé ses premiers aperçus. Par le sondage du fleuve on savait que non-seulement l'établissement d'un pont de radeaux, mais encore celui d'un pont volant, était impossible. Le Tage, vis-à-vis du faubourg oriental, avait une profondeur de 2m 30 à 2m 65 jusqu'au Thalweg; puis la décroissance était si rapide qu'avec une très-légère embarcation on ne pouvait approcher de la rive gauche. Vis-à-vis le faubourg d'occident se trouvait un banc de sable de 20 mètres de largeur, couvert à peine de 0m 10. d'eau, et supposé que ces obstacles naturels ne se fussent pas présentés, aurait-on réussi à jeter un pont de radeaux sur un fleuve large de 600 mètres, et que ses variations fréquentes et rapides rendent toujours dangereux? Éblé ne le pensa pas, et l'expérience en effet a toujours démontré que des opérations si délicates ne sont praticables que sur des rivières de médiocre largeur et d'un cours uniforme. D'ailleurs, pour suppléer à l'insuffisance des matériaux, l'enlèvement des charpentes des maisons de Santarem n'était pas aussi avantageux qu'on se le figurait au premier aspect. Ces maisons sont bâties si légèrement que peu de madriers étaient en état de servir, et la démolition de la ville entière n'en aurait encore pas fourni en quantité suffisante. Autre embarras : le centre de la ville étant à un kilomètre du Tage, comment, sans moyens de transport, amener les matériaux sur la plage? Éblé prit néanmoins l'engagement de construire un équipage de 25 à 30 bateaux dans un mois, si le maréchal mettait à sa disposition des ouvriers de toute nature, au moins

40 attelages, des officiers au fait des travaux pour les commander, et enfin des distributions de vivres régulières à ce personnel.

En conséquence, Massena donna ordre à ses trois lieutenants de diriger sur Santarem tous les ouvriers en bois et en fer des régiments, et il autorisa Éblé à requérir au parc tous les chevaux dont il aurait besoin; mais le trésor ne put affecter qu'une somme de 3,000 francs à ces travaux dont dépendait le sort de la campagne.

On avait compté se mettre à l'œuvre avec 400 ouvriers, les corps n'en fournirent pas 200, la plupart ayant oublié leur métier, encore dans ce nombre ne se trouva-t-il ni constructeurs, ni bateliers, qui étaient les plus nécessaires. La compagnie de pontonniers attachée à l'armée, à l'exception de trois calfats entendus et de trois constructeurs médiocres, ne comptait que des charpentiers. L'organisation des ateliers, la fabrication des outils et du charbon, la démolition des maisons, le transport des matériaux, tout cela exigeait des travaux infinis, et les ouvriers, ne recevant ni salaire ni distributions, s'esquivaient des ateliers sous les moindres prétextes. Les moyens de coercition manquaient, car on se serait fait scrupule de traduire devant des conseils de guerre des malheureux dont le seul crime était la paresse; et les condamner par voie disciplinaire à la garde du camp, aurait plutôt favorisé leur penchant à l'inertie.

Tout semblait se réunir pour aggraver une situation si pénible. Au premier avis donné par Massena que deux grandes barques avaient été trouvées à Villafranca, Éblé envoya un détachement de marins pour les ame-

ner à Santarem. L'officier chargé de cette mission, n'ayant point de pilote, et obligé, à cause des bas-fonds, de serrer la rive gauche, fut aperçu par les postes portugais, et courut plusieurs fois risque d'être coulé. Il n'échappa à une poursuite obstinée qu'en se réfugiant à 2 kilomètres de Santarem, dans un petit bras du Tage, d'où Éblé fit remonter les bateaux dans cette ville sous la protection d'une compagnie d'infanterie et de trois bouches à feu. On avait compté sur ces embarcations pour construire le pont volant dont le général en chef pressait l'établissement, avec d'autant plus de raison qu'il n'était pas présumable que l'ennemi ignorât nos préparatifs à Santarem. En effet on vit s'élever, avant son achèvement, vis-à-vis les faubourgs, 2 batteries qui envoyèrent une grêle de boulets sur les travailleurs, dont les travaux furent très-contrariés.

Massena, recevant coup sur coup toutes ces mauvaises nouvelles, envoya le général Fririon à Santarem afin de juger de l'état des choses, et lui remit une somme de 18,000 francs empruntée à ses amis pour être distribuée aux travailleurs. Les rapports du chef d'état-major ne calmèrent pas ses inquiétudes, car Éblé ne pouvait faire mieux ni plus vite.

Pendant qu'on s'épuisait en efforts, Montbrun, à qui Massena avait ordonné de s'emparer d'Abrantès par ruse ou par force, préludait à son expédition par de fréquentes reconnaissances sur le Zezere et Punhete, petite ville, au confluent de cette rivière dans le Tage, occupée par un fort parti de la garnison d'Abrantès. En attendant que le Zezere, alors débordé, fût rentré dans son lit, il envoya des colonnes dans les co-regimentos de Thomar et d'Ourem menacés par les cou-

reurs de Trent et de Silveira, enleva le blé, le vin et le bétail restés dans les villages de ces contrées et dirigea le tout sur Santarem.

Le 21 octobre Montbrun, ayant réuni à Barquinha une partie du 11e de dragons, une compagnie de marins et 4 pièces d'artillerie, se porta, en suivant la route qui longe le Tage sur les hauteurs en face de Punhete. Les Portugais occupaient un fortin sur la rive droite du Zezere, et montraient environ 1,500 hommes et 2 pièces de canon sur la rive gauche. A l'approche des Français, le fortin fut évacué, et sa garnison repassa la rivière sur 2 barques; les marins l'occupèrent aussitôt et Montbrun l'arma de ses 4 pièces. On se fusilla des deux rives, et on échangea une centaine de boulets qui blessèrent quelques hommes. Le Zezere, vis-à-vis Punhete, est large de 60 à 80 mètres, très-encaissé et presque aussi profond que le Tage. Quelques jours auparavant un pont de bateaux s'y trouvait, mais les alliés l'avaient replié et remonté à Abrantès crainte de surprise.

Montbrun, tout étonné d'avoir forcé le passage du Zezere devant Punhete, chargea le général Mermet de s'assurer avec un régiment de dragons s'il y avait une route de Thomar à Abrantès, et si le Zezere était guéable entre ces deux villes. Mermet eut à cette occasion une petite affaire avec les habitants de la première, qui abandonnèrent la ville à son approche, et prirent poste sur la montagne qui la commande. Il rapporta que le bac sur lequel on passait le Zezere à Thomar avait été enlevé par l'ennemi, que cette rivière n'était guéable que dans les basses eaux, et que Thomar ne communiquait avec Abrantès que par un sentier.

Montbrun, calculant qu'en débouchant de Punhete

l'ennemi découvrirait dans la plaine la force et l'espèce de troupes qu'il avait à mettre en action contre lui, demanda, avant d'aller plus loin, un régiment d'infanterie. Massena, impatienté de tant de délais et pressé d'en finir, le lui accorda, et ordonna au général Loison de se rendre à Golgaõ avec le 66e de ligne et 500 hommes du 39e pour concourir à l'expédition. Montbrun n'était pas encore informé de ces dispositions, qu'il avait déjà formé le projet d'enlever Punhete par un coup de main. Mais en descendant le Tage pour observer son cours depuis Golgaõ jusqu'à Pombal, village sur la rive gauche de l'Almunda, il vit dans une petite crique du fleuve, en face de Chamusca, un gros poste de Portugais gardant 27 barques. S'en emparer eût été un coup de fortune qui nous eût procuré le pont si nécessaire sur le Tage, mais cette opération exigeait de la prudence; il ne fallait pas donner l'éveil à l'ennemi, qui, rassuré par la largeur du fleuve, ne se tenait pas sur ses gardes. Malheureusement Montbrun, au lieu de jeter pendant la nuit ses nageurs sur la rive droite, pour en ramener 2 ou 3 barques avec lesquelles un détachement plus considérable eût pu prendre pied à Chamusca, et pousser les autres à l'eau, sous la protection de notre artillerie, plaça, dans la nuit du 24 octobre, 7 pièces en face de Chamusca, avec un détachement de marins et de nageurs, pendant que le 76e et quelques escadrons se tenaient plus haut l'arme au bras. A la pointe du jour, il fit tirer quelques coups de canon pour éloigner les postes de Chamusca, et les nageurs y abordèrent aussitôt; mais, au lieu de 27 barques, on en compta plus de 50, et le rivage était couvert de pièces de bois et d'agrès. Une partie des bateaux, il est vrai, étaient à

sec et remplis de vase, on avait arraché à d'autres quelques planches du fond; néanmoins on eût pu les amener sur l'autre rive. Les nageurs, n'ayant ordre que d'en constater l'état, revinrent sans en avoir mis une seule à l'eau, et l'on perdit ainsi une occasion unique; car pendant que Montbrun mandait à Éblé de faire remonter, par les marins, à Chamusca les barques, qu'il supposait à tort être arrivées de Villafranca à Santarem, l'ennemi brûla les bateaux, et de plus tous les matériaux épars sur la plage. Cette maladresse de Montbrun donna beaucoup d'humeur à Massena; mais le mal était sans remède, et on revint au premier projet. Le 26 octobre, Loison arriva en face de Punhete; et il lui parut comme à Montbrun que le passage du Zezere présentait peu de chances favorables, et qu'on ne délogerait les Portugais de ce poste qu'en les tournant par Martinchel. D'ailleurs comme l'occupation de Punhete était un préliminaire obligé de l'expédition d'Abrantès, les 2 généraux portèrent leurs vues sur l'établissement de 2 ponts de chevalets, l'un à Martinchel, l'autre à Barca. Ils rassemblèrent en quelques jours une assez grande quantité de matériaux, et demandèrent au général en chef des officiers du génie et une compagnie de sapeurs.

Tandis que ces événements se passaient sur les derrières, la plus grande tranquillité régnait sur le front des 2 armées. Satisfait de n'être point attaqué, lord Wellington ne songeait point à sortir de son inaction et attendait patiemment que l'épuisement des ressources du pays nous contraignît à lever le blocus. Cependant, le 25 octobre, le général Reynier ayant cru remarquer dans l'armée alliée un grand mouvement de sa droite

vers sa gauche en avait informé Massena, qui, connaissant le caractère de son adversaire, n'attacha à cet avis qu'une médiocre importance. Toutefois, il recommanda à ses trois lieutenants de redoubler de vigilance afin d'être prêts à recevoir vigoureusement l'ennemi.

On était au 29 octobre, et aucune nouvelle de France n'était parvenue. Les communications avec l'Espagne ayant été coupées dès les premiers jours de l'invasion, Massena, ignorant si les officiers envoyés à Paris avaient pu échapper aux milices portugaises et aux ordenanzas, choisit le général Foy pour porter une dépêche au major général, ne voyant pas d'officier plus capable de mener à bonne fin une mission si hasardeuse. Cette dépêche présentait la situation de l'armée sous les couleurs les plus vives. Le maréchal ne donnait point de fausses espérances ; il discutait froidement les chances de la campagne, et exposait les motifs qu'il avait eus de ne point attaquer les lignes. Il annonçait qu'il avait donné l'ordre de construire un pont de bateaux, et à son défaut un pont de radeaux sur le Tage ; « mais, » quelque grands que soient nos efforts, disait-il, j'es» père sans oser rien assurer. Je me tiens dans mes » positions, continuait-il, avec l'espoir que les réfugiés » portugais à Lisbonne feront quelque mouvement con» tre les Anglais, qui les ont réduits à la plus affreuse » misère, ou bien que lord Wellington quittera ses re» tranchements pour venir recevoir ou livrer bataille. » Si mes efforts pour l'établissement d'un pont sur le » Tage ont un heureux succès, je pourrai manœuvrer » sur les deux rives et vivre avec les ressources de » l'Alemtejo, qui est le pays le plus abondant en blé et » le plus riche du Portugal. Je puis aussi dans les posi-

» tions où je me trouve attendre la réserve que Sa Ma-
» jesté n'aura pas manqué de m'envoyer, suivant ce
» qui est dit dans les instructions de votre altesse. Je
» dois cependant vous prévenir que je pars aujourd'hui
» pour visiter le cours du Tage jusqu'à Santarem, et
» même jusqu'au confluent du Zezere.

» Si l'établissement d'un pont de bateaux ou de ra-
» deaux était absolument impraticable et qu'il me fût
» possible de passer le fleuve, je me déciderais à faire
» un mouvement rétrograde avant les grandes pluies ;
» mais ce ne serait qu'après m'être bien convaincu qu'il
» n'y a pas d'autre parti à prendre. Je me dirigerais par
» la route de Ponte Murcelha et de Guarda pour ne pas
» suivre le chemin que j'ai déjà fait et trouver quelques
» ressources. »

Le maréchal se rendit effectivement, le 30 octobre, à Santarem, où les travaux du pont se traînaient avec une lenteur désespérante. Bien que Massena connût l'habileté, l'activité et le dévouement d'Éblé, il ne pouvait se défendre de penser que, rebuté par une multitude d'obstacles, il ne s'exagérât leur puissance. Mais une lettre de Loison, dont il connaissait la franchise, lui prouva son erreur. « Je ne dois point taire à V. A.,
» lui écrivait ce général le 26 octobre, que le pont
» qu'on se propose d'établir sur le Tage, en face de
» Santarem, ne peut être construit, et que la crainte
» seule de vous déplaire empêche les officiers chargés
» de cette opération de vous le dire. Ils ne savent pas
» comme moi, monsieur le maréchal, combien vous
» aimez la franchise; ils vous diraient peut-être quand
» il n'en serait plus temps, les difficultés qui existent
» réellement. »

Sous l'impression de cette lettre, Massena, après avoir reconnu lui-même le Tage à Santarem, renonça à y établir le pont de bateaux et se borna à en commander un de radeaux. Il visita les ateliers, encouragea les ouvriers, et ranima leur zèle par une adroite distribution d'une centaine de napoléons. D'un autre côté, sa présence donna plus de vie à l'administration.

D'après ses ordres, Montbrun, accompagné du général d'artillerie Tirlet, se porta sur le Zezere en face de Punhete, où l'ennemi n'avait plus qu'un détachement. Montbrun fit prendre position à 2 bataillons et à 200 chevaux, soutenus par l'artillerie du fortin, sur les hauteurs qui dominent Punhete, et le lendemain, à 7 heures du matin, il réunit les 66e et 76e de ligne, les 6e et 11e de dragons sur le plateau en face de l'église, vis-à-vis le gué, distant d'environ 800 mètres du Tage; 3 escadrons et 2 compagnies de voltigeurs passèrent sur la rive gauche malgré la fusillade, s'emparèrent des retranchements armés de 2 pièces de 12, couronnèrent ensuite la montagne de Punhete, et jetèrent des postes en avant, afin de protéger la cavalerie qui se porta sur les routes d'Abrantès par Amoreira et Rio-de-Moinhos, où elle culbuta quelques grand'gardes portugaises. Cette petite conquête pouvait être facilement perdue tant qu'un pont de bateaux n'unirait pas les deux rives, et ce fut pour en protéger l'établissement que Montbrun fit prendre position à 2 compagnies de voltigeurs sur le plateau en arrière de Punhete en face d'Abrantès, posta un escadron de dragons à Amoreira, un autre à Rio-de-Moinhos et un troisième en réserve à Punhete. Enfin les 66e et 76e furent placés sur les hauteurs de la rive droite, soit pour secourir les troupes de la rive gauche, si la gar-

nison d'Abrantès les attaquait, soit pour protéger leur retraite.

Loison avait l'intention d'observer le cours du Zezere jusqu'à Barca, d'éclairer la route dite Strada nova d'Estrella ainsi que celles de Villar et de Cortijada, de renfermer l'ennemi dans Abrantès, de conserver les communications avec Thomar, et de garder aussi la crête des montagnes qui dominent les hauteurs de Golgaõ; mais, pour obtenir ce résultat, il était indispensable d'occuper Atalaya, Torres-Novas, Pernes et Val de Figueira, pendant que la cavalerie tiendrait le plat pays entre Santarem et Barquinha. Comme le développement de ce cordon n'eût pu avoir lieu qu'aux dépens du corps destiné à agir contre Abrantès, on se vit dans la nécessité d'y renoncer en attendant des renforts.

Loison poussa, le 1er novembre, une reconnaissance sur Abrantès pour protéger le passage du général Foy, qui reçut le 30 à Santarem ses dernières instructions. Reynier, ayant reçu l'ordre de composer pour cet officier général un détachement de 400 bons marcheurs, lui avait donné le 4e bataillon du 47e de ligne, qui laissa plus de 80 hommes à l'hôpital de Santarem et en perdit plus de 100 autres dans les 2 premières marches, en sorte qu'il fallut compléter son détachement avec les voltigeurs des 39e et 76e. Le passage du Zezere avait déjà jeté l'alarme dans la haute Beira et l'apparition du détachement de Foy acheva d'y porter l'épouvante, car on le prit pour la tête de l'armée en retraite. A la faveur de cette alarme, il passa à la vue de la garnison d'Abrantès, qui se renferma dans ses murailles, et il se dirigea vers Sobreira en suivant le chemin

de Castello-Branco. Foy s'attendait à être attaqué par le corps espagnol qui gardait le pont de Villa Velha; mais ce pont était brûlé depuis 2 jours. Entre Alpedrinha et Castello-Branco, il tomba au milieu d'un détachement de 200 hommes de l'ordenanza, le culbuta sans autre perte que quelques traîneurs, et échappa au corps de Silveira, qui s'avançait de Pinhel sur Abrantès, et à un parti espagnol rôdant dans la vallée de Trebejo. Informé que les environs d'Almeida étaient infestés par les milices portugaises, il se dirigea directement sur Ciudad-Rodrigo, où il entra le 8 novembre après une marche de six jours au milieu de dangers de toute espèce.

La province de Ciudad-Rodrigo jouissait de la plus grande tranquillité, quoiqu'on n'y fût pas sans inquiétude au sujet de l'armée de Portugal, mais la présence de Foy rassura les esprits. Il rappela à Ciudad-Rodrigo le général Gardanne, qui se trouvait à San Felices, et lui remit l'ordre de rejoindre l'armée au plus tôt, avec un fort convoi de munitions et de vivres. Il lui donna des renseignements détaillés sur la route de Celorico, Pinhancos, et Ponte Murcelha, menacée seulement par la brigade de Trent. Si le débordement des rivières l'empêchait de passer, on le prévint qu'en se jetant à gauche il se rapprocherait de leurs sources, où il trouverait des gués; enfin que, s'il rencontrait dans la vallée du Mondego un obstacle insurmontable, en traversant la Serra d'Estrella il tomberait dans la vallée du Zezere, et déboucherait ensuite par Thomar et les deux Pedroga.

Le général Foy, après avoir obtenu de Gardanne la promesse qu'il se mettrait en route sous 3 jours, lui

laissa pour guide le capitaine du génie Boucherat, qui l'avait accompagné jusqu'à Ciudad-Rodrigo et connaissait parfaitement le pays; puis il partit le même jour pour Paris en passant par Valladolid, où il devait presser le comte d'Erlon de se rapprocher du Portugal autant que possible et, dans le cas d'empêchement imprévu, de relever avec ses troupes les garnisons de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, qui suivraient la colonne de Gardanne à une ou deux marches de distance.

Pendant que Foy accomplissait sa mission avec autant d'audace que de bonheur, un pont de chevalets était établi par les soins du général Tirlet à Punhete. Massena reconnaissait lui-même la ligne du Zezere, indiquait Martinchel comme le point le plus favorable à l'emplacement d'un pont de bateaux, faisait rassembler les matériaux nécessaires pour la construction d'un troisième à Barca, et chargeait le général Lazowski de tracer les ouvrages qui devaient les couvrir.

Le 6 novembre, le Zezere ayant subitement grossi, le pont de chevalets de Punhete éprouva de fortes dégradations; et comme l'on craignit, dans le premier moment, de le voir emporter, le général Tirlet le fit enlever. Les troupes restées sur la rive gauche auraient été compromises si la garnison d'Abrantès eût été plus entreprenante. Mais en moins de deux jours le pont fut rétabli un peu plus haut, et à couvert des coups d'une batterie que l'ennemi avait élevée sur la rive gauche du Tage vis-à-vis l'embouchure du Zezere.

Maître des deux rives, Massena reconnut que la place d'Abrantès était à l'abri d'un coup de main, et ordonna au général Lazowski de mettre Punhete en état de défense. Loison resta sur la rive gauche du Zezere avec

2 régiments d'infanterie, et Montbrun, laissant sur la rive droite son artillerie et 2 régiments de cavalerie, alla prendre position à Thomar pour surveiller les débouchés conduisant à cette rivière.

En quittant Alenquer pour se rendre à Santarem, Massena n'avait pas seulement eu l'intention d'imprimer plus d'activité aux travaux en cours d'exécution; prévoyant que l'armée aurait bientôt épuisé les faibles ressources du pays, il était venu reconnaître les positions qu'il convenait de prendre en attendant les secours que Foy allait demander à l'Empereur. A l'exception des chefs de corps et des principaux généraux, personne ne connaissait les véritables motifs de son séjour à Santarem. D'après le plan arrêté dans la pensée du maréchal, Thomar devenait une position de la dernière importance; il ordonna donc au général Marchand d'y renforcer Montbrun avec 2 régiments, pendant que la brigade Maucune se partagerait entre Torres Novas et Santarem, et motiva ce mouvement sur la nécessité d'être en mesure de repousser une attaque de Silveyra, que quelques reconnaissances prétendaient être en forces dans le bois del Rey, près d'Ourem, en vue de faire prendre le change à l'armée. Il ne dépendit pas du duc d'Elchingen que cette mesure, qu'on avait tant d'intérêt à tenir secrète jusqu'au dernier moment, ne fût divulguée avant d'être rendue possible. Blessé, à ce qu'il paraît, de l'ordre donné directement par Massena à Marchand de se rendre à Thomar, il transféra brusquement son quartier général d'Otta à Azambuja, où il s'établit avec un bataillon. Massena lui en fit des reproches. « Je suis » fâché, lui écrivait-il, que vous ayez changé de quar- » tier général dans un moment où il est si nécessaire de

» montrer de l'assurance, et d'attendre que nos moyens
» soient prêts pour faire un mouvement général. Votre
» présence donnait de la confiance à votre division de
» droite; celle de gauche me laissait sans inquiétude sur
» le grand débouché de Torres-Vedras et de Peniche.
» A Azambuja, vous êtes placé hors de toute commu-
» nication et bien loin de la division Mermet. J'aime à
» croire que le général Marchand n'aura pas tardé un
» instant d'exécuter les ordres que je lui avais donnés
» directement. »

Le duc d'Elchingen persista à rester à Azambuja, et se contenta de répondre que son départ d'Otta ne pouvait diminuer en rien la confiance des troupes de Mermet, parce qu'elles savaient bien qu'en cas d'attaque, il serait à leur tête en moins d'une heure. Le général Reynier fit remplacer à Villa Nova la division Marchand par la brigade Rippért, dont le colonel Donadieu prit peu après le commandement.

Punhete destiné à devenir, d'après les dispositions du maréchal, le centre des approvisionnements de l'armée, on commença le 9 novembre à y transporter les grains et farines emmagasinés tant à Santarem qu'à Golgaõ et Barquinha. On dirigea sur Torres-Novas, où existaient plus de 60 moulins, les blés recueillis à Pombal et Azambuja, d'où, après avoir été convertis en farine, on les envoya également sur Punhete. Cette ville offrait deux beaux magasins, une vaste boulangerie montée et plusieurs fours. Mais on y chercha vainement un local propre à recevoir les malades; l'église, d'ailleurs malsaine, n'en pouvait contenir plus de 200, après de grandes réparations. Massena se décida donc à laisser provisoirement les hôpitaux à Santarem. D'un autre

côté, Eblé fit transporter à Punhete toutes les barques construites à Santarem, ainsi que les matériaux qu'on y avait laissés, et le génie réunit ses ouvriers aux siens pour accélérer les travaux de l'équipage du pont projeté sur le Tage.

Tous ces préparatifs terminés, Massena adressa à ses lieutenants ses instructions pour le mouvement rétrograde dont nous rendrons compte au chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Retraite sur Santarem. — Démonstrations des alliés. — Perplexités de Reynier. — Ligne occupée par l'armée française. — Division du territoire entre les corps d'armée pour l'exécution des opérations sur les derrières. — Marche et retraite de Gardanne. — Reconnaissance sur Castello-Branco. — Arrivée du comte d'Erlon à Espinhal avec la division Conroux. — Elle prend position à Leiria. — Ordres du major-général apportés par Casabianca. — Projets de Massena. — Reconnaissance sur Rio-Mayor. — Deuxième mission de Casabianca. — L'Empereur ordonne au duc de Dalmatie de faire un détachement sur Montalvaõ. — Correspondance du général Foy avec le maréchal à ce sujet. — Son retour au quartier général de Massena. — Ordre du major-général. — Le comte d'Erlon veut rentrer en Espagne. — Travaux d'Eblé à Punhete. — Considérations sur le passage du Tage. — Claparède bat Silveyra. — Déjeuner de Golgaõ. — Inconséquence de Reynier. — Massena se décide à attendre des ordres de l'Empereur. — Fourrage dans l'île de Boavista. — Impossibilité de passer le Tage. — Massena se détermine à se retirer sur le Mondego.

Dans la position que l'armée allait occuper, le 2ᵉ corps devait s'établir à Santarem; le 8ᵉ à Torres-Novas et le 6ᵉ à Thomar, s'appuyant sur le Zezere, dont la rive gauche continuerait à être gardée par la division Loison. Mais il était d'autant plus difficile de s'y rendre, que le 8ᵉ corps était à Sobral, en quelque sorte, au centre d'un cercle dont l'ennemi occupait au moins la demi-circonférence. Il n'avait pour voie de retraite que le long et difficile défilé d'Alenquer. Lord Wellington pouvait manœuvrer sur son flanc droit et ses derrières par la route de Torres-Vedras, ou sur son flanc gauche par Aruda. Si sa circonspection écartait la crainte du premier mouvement, pour la réussite duquel il lui au-

rait fallu rassembler pendant la nuit 15 à 20,000 hommes à Aruda, rien ne l'eût empêché, en renversant la brigade Ferrey, d'atteindre les hauteurs d'Alenquer. Dans ce cas, si le 2e corps, qu'il pouvait neutraliser par une fausse attaque, ne parvenait pas à l'en chasser, le duc d'Abrantès, obligé de se frayer un passage l'épée à la main, courait risque d'être rejeté sur Otta avec perte de son artillerie et de ses caissons.

Ces considérations donnent la mesure de la prudence qu'exigeait une retraite dans de telles conditions. Massena prescrivit donc au 2e corps et à la division Mermet de diriger sur Cartaxo leurs parcs de bestiaux, leurs magasins et leurs bagages; d'envoyer à Santarem leurs malades sous escorte; de se débarrasser, enfin, de tout ce qui pourrait gêner leur marche. Le duc d'Abrantès ne devait diriger son parc d'artillerie, sauf six pièces, à Villa-Nova, que la veille du départ de l'armée.

La surveillance de la construction des bateaux fut confiée à Reynier, auquel on recommanda de faire enlever, avant de quitter ses positions, tous les matériaux nécessaires à ces travaux. De son côté, le duc d'Elchingen reçut l'ordre de détruire les anciennes batteries portugaises entre Azambuja et Cartaxo.

L'instruction générale du 11 novembre portait que la cavalerie de Trelliard, en quittant Alcoentre, prendrait la direction de Léiria, aux environs duquel elle s'établirait en se liant avec Thomar par Ourem, où Montbrun se placerait avec 2 régiments de dragons; que le 8e corps se replierait d'abord sur Alenquer et marcherait ensuite sur Santarem par Moinho de Cubo, Aveiras de Cinia et Cartaxo, précédé par la brigade Ferrey, qui formerait tête de colonne; qu'à son arrivée à Santarem,

le duc d'Abrantès porterait sa 1re division et la brigade Ferrey sur Golgaō, d'où cette dernière rejoindrait sa division à Punhete, et que la 2e division, renforcée de sa cavalerie, irait prendre position à Torres-Novas.

Aussitôt que le duc d'Abrantès aurait dépassé le défilé d'Alenquer, le 2e corps, qui jusqu'alors aurait continué à observer l'ennemi, devait commencer son mouvement, et après être arrivé à Caregado et Villa-Nova, couvrir le duc d'Abrantès jusqu'à ce qu'il fût en arrière de Moinho de Cubo.

Comme il était à craindre que les mouvements préparatoires qui s'exécutaient sur toute la ligne ne donnassent l'éveil aux alliés, Massena recommanda aux chefs de corps de répandre mystérieusement le bruit qu'on se disposait à attaquer.

Le duc d'Abrantès prétendit qu'une marche de nuit lui ferait perdre beaucoup d'hommes qui se cacheraient à Alenquer ou ailleurs, dans l'espérance d'y trouver encore à marauder; au lieu qu'en quittant Sobral, le 14, à trois heures du matin, il atteindrait Alenquer au jour et tiendrait mieux les troupes dans sa main. De plus, l'instruction ne fixant pas le lieu où le 2e corps devait bivouaquer le 15, il craignait que Mermet, qui avait ordre comme lui de passer par Torres-Novas, ne gênât sa marche. Enfin, il exprimait les plus vives inquiétudes au sujet des subsistances, car ses troupes se trouvaient absolument sans ressource depuis 2 jours.

Massena ne devait pas céder à ces observations puériles; Alenquer et les villages voisins avaient été trop bien fouillés pour qu'il y restât des choses susceptibles de tenter la moindre cupidité. Il répondit au duc d'Abrantès, non sans malice, que quand une armée

exécutait une marche de nuit, elle avait pour but de se dérober à l'ennemi, et que gagner 7 heures en quittant une position aussi aventurée que celle du 8e corps, c'était déjà beaucoup ; que ses troupes marcheraient avec ordre si leurs officiers les surveillaient ; que Mermet, passant par Alcoentre et Rio-Mayor, tiendrait une autre route; et que, quant aux subsistances, l'intendant général avait l'ordre d'en préparer à Santarem. Il prescrivit en même temps au duc d'Abrantès de camper le premier jour à Moinho-Novo et de gagner Santarem le lendemain ; mais cet ordre était évidemment subordonné aux mouvements de l'ennemi.

Reynier, aussitôt informé de cette disposition, fut invité à s'établir, le 15, entre Moinho-Novo et Villa-Nova, et à ne pas dépasser le lendemain Cartaxo, afin que les 2e et 8e corps ne se trouvassent pas réunis à Santarem sans nécessité.

Le bruit qu'on allait marcher à l'ennemi se répandit dans l'armée avec la rapidité de l'éclair. Les soldats s'en montrèrent généralement joyeux, car il leur tardait d'échanger contre l'émotion du champ de bataille le calme fatigant d'une vie de privations. Quelques déserteurs étrangers en portèrent bientôt la nouvelle aux alliés, et toute la journée du 12 novembre, on vit chez eux de grands mouvements de troupes. En arrière d'Aruda, en face de la brigade Thomières, on aperçut, le 13 au matin, un camp considérable, et un jeune Portugais déclara à nos avant-postes que lord Wellington avait doublé les siens et appelé de Lisbonne toutes les troupes anglaises; d'un autre côté, des déserteurs anglais déclarèrent que l'armée alliée se disposait à attaquer le 14 au matin. Ainsi, de part et d'autre, la

préoccupation était la même, et toute la nuit du 13 les deux armées restèrent sur le qui vive.

Le 14 novembre au matin, un brouillard épais couvrait l'horizon. Le soleil le dissipa un instant vers huit heures; les camps anglais étaient calmes, les gardes doublées y annonçaient une vigilance encore plus active; rien cependant n'indiquait encore que l'ennemi voulût prendre l'offensive.

Notre mouvement rétrograde commença par la division Mermet. A la nuit tombante, le 25ᵉ léger posté vers Labrugueiria, à 10 kilomètres d'Otta, se replia en silence et prit la direction d'Alcoentre, sur laquelle Mermet était en marche depuis trois heures. Le duc d'Elchingen, qui se tenait à Azembuja avec 10 compagnies du 59ᵉ, rejoignit à Alcoentre la division Mermet et continua paisiblement sa retraite sur Thomar. Il paraissait plus difficile de dérober à l'ennemi le départ du 8ᵉ corps dont les postes touchaient aux siens, et Massena n'étant pas sans inquiétude sur le résultat d'une opération si délicate, avait chargé le chef d'état-major de suivre son mouvement. Heureusement les précautions furent si bien prises que les alliés ne se doutèrent de rien. A 8 heures du soir, le général Clausel replia ses postes en silence, et, après avoir rallié sa division à Sobral, défila sur la chaussée d'Alenquer; la division Solignac, se formant en colonne serrée sur le plateau qui domine la vallée d'Aruda et appuyant sa droite à la chaussée, suivit celle de Clausel, et une brigade de dragons forma l'arrière-garde.

Comme la route de Torres-Vedras à Alenquer par Runa, Panasquier et Aldea Vigna, permettait à l'ennemi de marcher parallèlement au 8ᵉ corps et de pré-

venir son extrême droite à Alenquer par la vallée de ce nom, le duc d'Abrantès poussa un bataillon à l'embranchement des chemins de Mata et de Spiecendera, où deux détachements furent placés en observation sur le premier et sur le second. Ce bataillon se réunit aussitôt que la tête du 8e corps eut atteint Alenquer.

La brigade Ferrey, placée en réserve sur les hauteurs de cette ville, se mit en marche parallèlement à la dernière brigade du 8e corps, et prit poste tout le temps qu'il fut engagé dans le défilé d'Alenquer, en face de la vallée entre Refuges et le couvent de Carlata. Dès que le 8e corps eut dépassé Alenquer, Ferrey ordonna au 82e régiment de tourner les hauteurs pour se joindre à lui à la sortie de la ville, et atteignit promptement la route de Moinho de Cubo. A 8 heures du matin, la partie la plus difficile du mouvement était exécutée.

Le 8e corps s'avança ensuite sur Aveiras de Cinia par le chemin de Moinho Novo; il n'avait plus que 15 kilomètres à parcourir, lorsque la route devint si mauvaise qu'il lui fallut plus de 6 heures pour faire ce trajet. L'artillerie se trouvant arrêtée à chaque pas, le duc d'Abrantès la dirigea sur Azembuja. Le 15 au soir, la brigade de cavalerie et la division Solignac étaient campées sur les hauteurs qui dominent les chemins de Moinho Cubo, de Nostra-Señhora d'Amezeira, de Guario et d'Alcoentre. La division Clausel et la brigade Ferrey en seconde ligne couvraient les hauteurs d'Aveiras et éclairaient le chemin de Pontevel. Dans cette position, le 8e corps n'était accessible que de front; sa gauche était couverte par des marais d'un accès difficile, et sa droite par un terrain très-accidenté, hérissé de broussailles, de rochers et de précipices.

Le 2ᵉ corps, guidé par le chef de bataillon Pelé, aide de camp de Massena, fit son mouvement avec autant de bonheur que le 8ᵉ; Reynier laissa ses gardes avancées dans leurs positions accoutumées, avec ordre de ne se replier qu'à 4 heures du matin. A 8 heures, la division Heudelet atteignit Azembuja et s'y établit, tandis que la division Merle, restée en arrière de Villa-Nova, recueillait les grand'gardes, dont une seule avait échangé quelques coups de fusil avec une patrouille ennemie 2 ou 3 heures auparavant. A midi, on entendit dans la direction de Lisbonne des salves d'artillerie tirées en réjouissance de la levée du blocus, et deux chaloupes canonnières remontèrent le Tage et mouillèrent près de Villa-Nova, où elles lancèrent quelques boulets.

Le mouvement rétrograde de l'armée française ne fut en effet complétement connu des alliés que vers midi. Le brouillard épais qui régnait depuis plusieurs jours leur déroba jusqu'à ce moment l'évacuation de nos camps. Toujours circonspect, lord Wellington contempla longtemps du Monte-Agraça le terrain que nous venions de quitter. Quel pouvait être le but de l'armée française? Allait-elle évacuer le Portugal, convaincue de l'impossibilité de s'emparer de Lisbonne, ou bien sa retraite n'était-elle qu'un stratagème? Massena ne songeait-il pas à tourner le Monte-Junta, et à déboucher avec le gros de l'armée par Torres-Vedras, tandis que les alliés poursuivraient son arrière-garde? Il paraît que le général anglais s'arrêta à la dernière supposition, quoique la veille le général Fane lui eût donné avis des travaux qui s'exécutaient à Santarem et à Punehte. Il se borna donc à faire suivre l'armée française par sa 2ᵉ division, qui poussa jusqu'à Villa-Nova, et

par les troupes légères de Crawfurd, qui ne dépassèrent pas Alenquer. La cavalerie fut appelée de Lisbonne, et l'amiral Berkeley fut invité à faire remonter le Tage à toutes les chaloupes de la flotte, afin de pouvoir porter sur la rive gauche le corps de Hill.

Le 16, le 8ᵉ corps atteignit Santarem. La brigade Ferrey prit position à 2 kilomètres en avant sur la route de Golgaō; la division Clausel s'établit sur les hauteurs en arrière, et celle du général Solignac sur les hauteurs en avant, dans la direction de Cartaxo. La brigade de cavalerie prit poste à Valle, pour lier le 8ᵉ corps avec le 2ᵉ, qui avait atteint Cartaxo, où Reynier resta en personne, et dont l'arrière-garde occupa Azembuja.

Les coureurs anglais découvrirent la division Mermet dans la direction de Rio-Mayor, et ramassèrent quelques traîneurs du 2ᵉ corps. Quoique le mouvement de l'armée française montrât clairement alors que l'intention de Massena n'était nullement de tourner les lignes par Torres-Vedras, lord Wellington ne prit pas encore de parti. La 2ᵉ division resta à Villa-Nova, la 1ʳᵉ entra à Alenquer, et la 5ᵉ s'établit à Sobral; le général Crawfurd et la cavalerie s'avancèrent seuls sur les traces de Reynier.

Massena s'était tenu à Santarem pendant tout le danger. Le 16, après avoir vu défiler le 2ᵉ corps sur Golgaō et Pernes, il se rendit à Torres-Novas, en laissant des instructions pour Reynier, à qui il confiait la garde de Santarem. « Quand vous aurez reconnu votre » ligne qui doit se lier par sa droite à Pernes, vous » ferez, lui disait-il, retrancher les postes qui vous pa» raîtront susceptibles de l'être; ne laissez pas l'ennemi » vous serrer de trop près. » Il lui recommandait en

outre de garder fortement Porto de Mugen, point riche en ressources.

Le 17, la tête du 2e corps entra à Santarem. Son arrière-garde fut suivie par un régiment de cavalerie et un bataillon de Pack, qui jeta des tirailleurs sur ses flancs. Bientôt parurent 8 bataillons et 6 escadrons sur la rive droite du Rio-Mayor, entre le chemin d'Alcoentre et la grande route, et quelques pelotons de cavalerie sur les hauteurs. Reynier crut avoir sur les bras toute l'armée anglaise. Il retira son arrière-garde de Valle et la plaça derrière le Rio-Mayor, à la tête du pont de ce village, et établit un cordon de postes dans la vallée, jusqu'au delà du chemin d'Alcoentre.

Ce général ne manquait pas de talents, mais il était d'un caractère timide, et n'appréciait pas assez tout ce qu'il y avait d'honorable pour lui à défendre la position de Santarem, dont Massena voulait faire la base de ses prochaines opérations. Il envoya un aide de camp lui annoncer qu'il serait certainement attaqué le lendemain et qu'il désespérait de tenir tête, attendu que sa ligne couvrait une série de mamelons boisés et d'une défense difficile; s'il était forcé, disait-il, le 2e corps serait exposé à de grands malheurs; une descente rapide formait un véritable défilé sur ses derrières, et son extrémité était sous le feu des batteries de la rive gauche du Tage. Il faisait observer en outre que les équipages des 8e et 6e corps obstruaient les rues, que 1,500 malades encombraient les hôpitaux, et il concluait de là qu'il valait mieux évacuer Santarem que courir le risque d'une défaite dans laquelle on perdrait l'artillerie et les malades; enfin il demandait des ordres avec le ton d'un homme qui a perdu toute confiance.

Voici sur quoi ses appréhensions étaient fondées. Dans la matinée du 17, lord Wellington ayant appris du général Fane que l'armée française manœuvrait pour passer le Zezere, et qu'une arrière-garde seulement occupait Santarem, avait jeté la division Hill sur la rive gauche du Tage, avec ordre de secourir Abrantès, et poussé les 4e, 5e et 6e divisions sur Alenquer. La 1re division et la brigade Pack marchèrent sur Cartaxo, tandis que les troupes légères de Crawfurd atteignaient Valle. Mais bientôt se ravisant, dans sa ferme croyance de n'avoir affaire qu'à une arrière-garde, il avait résolu d'enlever Santarem, et appelé de Cartaxo la division Spencer et la brigade Pack pour ce coup de main.

L'aide de camp de Reynier arriva à Torres-Novas à 4 heures du matin, et la lettre qu'il remit à Massena ne l'inquiéta que médiocrement. Il n'y avait rien en effet d'étonnant que l'ennemi eût suivi le 8e corps, c'était dans l'ordre; mais que Reynier eût devant lui toute l'avant-garde de l'armée alliée, il n'en crut rien avec raison. Pour que Wellington eût osé marcher avec toutes ces forces dans l'intention de lui livrer bataille, n'aurait-il pas fallu connaître d'avance les projets de l'armée française? Le maréchal écrivit donc à Reynier de tenir ferme afin de gagner le temps nécessaire pour débarrasser Santarem de l'artillerie des 6e et 8e corps, et pouvoir évacuer les hôpitaux après en avoir ouvert d'autres ailleurs. A tout événement, il ordonna au duc d'Abrantès de poster une brigade à moitié chemin de Santarem à Pernes, une autre avec sa cavalerie à Abrahao et à Alcanhede pour surveiller le Rio-Mayor et le chemin de Leiria, et de voler au besoin avec le reste de ses troupes au secours de Reynier.

Celui-ci, n'ayant pas encore reçu à 9 heures du matin la réponse du maréchal, était dans un grand embarras. La cavalerie ennemie tiraillait sur la rive droite du Rio-Mayor avec les postes qui couvraient le pont de Valle; on apercevait au bas de la côte et en arrière 2 bataillons en position sur le versant, tandis que 5 à 6 autres étaient en ligne. Dans sa perplexité, Reynier dépêcha un nouvel officier à Massena. « Sans doute, » écrivit-il, l'ennemi est timide; mais il ne faut pas trop » se fier à sa timidité. Il faut éviter un malheur presque » certain. »

Vers 10 heures, le chef de bataillon Pelé lui remit les ordres du maréchal et le rassura en lui annonçant qu'il comptait marcher à son secours avec la division Solignac aux premiers coups de fusil. Peu après la 1re brigade du général Clausel entra à Santarem; la 2e s'était établie à Tremes. Mais les mouvements de l'ennemi devinrent plus menaçants dans la journée. Les troupes appelées par lord Wellington étaient arrivées; 5 escadrons et quelques bataillons passèrent le Rio-Mayor au pont de Saliero, au-dessus de Valle, et se répandirent dans la plaine, menaçant Santarem par le chemin de Porto de Mugen. Le soir, ces troupes repassèrent le pont et se logèrent à Valle; sur le plateau en arrière, des masses considérables s'étaient déployées.

Le 19 novembre, lord Wellington fit ses dispositions pour tourner le 2e corps et l'isoler. Vers 9 heures, le général Crawfurd s'avança, entre Rio-Mayor et le Tage, sur les hauteurs couronnées par nos troupes et couvertes par un marais; la division Spencer marcha sur la chaussée, la brigade Pack et la cavalerie franchirent le Rio-Mayor aux ponts de Saliero et de Sabujeira. Rey-

nier supplia de nouveau le général en chef d'envoyer le duc d'Abrantès à son secours. Mais, après 3 heures de démonstrations, lord Wellington, à qui la ferme contenance du 2e corps en imposait, reprit ses premières positions.

L'évacuation de Santarem par l'artillerie et les équipages, opérée dans la soirée du 18, causa dans les hôpitaux une consternation générale. Le bruit se répandit que le 2e corps ne tiendrait en avant de la ville que le temps nécessaire pour laisser filer les équipages. Vainement on chercha à rassurer les malades dans la matinée du 19; aux premiers coups de fusil, se croyant sur le point d'être égorgés, ils s'échappèrent des hôpitaux, et il n'y resta que ceux qui se trouvaient cloués sur leurs lits par l'état de leurs blessures ou de leurs maladies. La fuite de ces malheureux ne les mena pas loin; la plupart, exténués par la fièvre, abattus par la prostration que suit ordinairement un effort extraordinaire, furent ramassés çà et là dans les rues, gémissant de ne pouvoir mourir les armes à la main. Cette panique eut des effets déplorables : plus de 300 malades ou blessés succombèrent dans les deux jours qui la suivirent, et la guérison des autres fut considérablement retardée.

La présence de Massena à Santarem rassura enfin Reynier. Le maréchal, qui s'était d'abord rendu à Pernes avec la 1re brigade de la division Solignac, avait rectifié la ligne du 8e corps, posté la 3e brigade de la division Clausel à Abrahao et Alcanhede, et ordonné à la cavalerie qui gardait ces deux points de pousser de fortes reconnaissances sur Fragoas et Rio-Mayor. Clausel, avec sa 2e brigade, se rapprocha de Santarem.

Le 20, à 11 heures du matin, l'ennemi fit de nou-

velles démonstrations. Une forte colonne de cavalerie et d'infanterie s'avanca le long du Tage par le pont de Santa-Anna et la route de Porto Mugen; mais elle se borna à tirailler, et lord Wellington la rappela sur ses positions. Dans l'après-midi, Massena et Reynier poussèrent une reconnaissance sur la route de Rio-Mayor. Nos dragons chargèrent la cavalerie ennemie et lui firent quelques prisonniers; ceux-ci nous apprirent que deux de leurs régiments avaient passé la veille sur la rive gauche du Rio-Mayor au gué de Malhaqueja, et se trouvaient séparés de l'armée alliée par la crue subite de la rivière. Massena envoya l'ordre au duc d'Abrantès, à 9 heures du soir, de tout tenter pour prendre ces 2 régiments. Le colonel Grandseigne, à la tête de la brigade de dragons du 8e corps, soutenue par la division Clausel, marcha dans la direction de Termes et Romelhi : de son côté, Reynier poussa le général Soult avec un régiment d'infanterie et un de cavalerie sur Malhaqueja. Les Anglais, à l'approche des Français, repassèrent le pont de Calharis gardé par un bataillon portugais. 5 à 6 bataillons de cette nation et 6 pièces de canon étaient en bataille sur le plateau entre Azambuja et Malhaqueja, prêts à se porter sur le pont, et Reynier qui avait rejoint Soult, ne crut pas possible d'enlever la position. Il revint à Santarem, lui ordonnant d'observer jusqu'au soir l'ennemi et de se replier ensuite à Perofilho, pendant que Clausel et Grandseigne continueraient à tenir à Tremes.

Convaincu alors que les Français étaient solidement assis à Santarem, lord Wellington expédia l'ordre au général Hill de s'arrêter à hauteur de Chamusca; la division Crawfurd, soutenue par une brigade de cavalerie, reçut celui de s'établir sur les hauteurs de Valle,

au pied desquelles s'étend un marais jusqu'au Tage, et de miner une arche de la chaussée qui le traverse. Un mamelon à proximité fut couvert d'artillerie et on commença à le retrancher. Sur la gauche de Crawfurd le cordon d'avant-postes s'étendit jusqu'à Malhorqueja, et ensuite sur les collines qui bordent le Rio-Mayor. En arrière de cette rivière, la brigade de cavalerie du général Anson fut chargée d'observer les chemins de Pernes et d'Alcanhede. Mais le gros de l'armée commença à se replier sur Cartaxo, Alcoentre, Alenquer et Sobral. La position de Torres-Vedras, sur laquelle lord Wellington, malgré l'éloignement du danger, fixait son attention, fut peu après fortement occupée, et l'on augmenta les ouvrages sur les hauteurs qui dominent la berge gauche du Zizambro.

Le 21, Massena quitta Santarem et retourna à Torres-Novas sans inquiétude, avant même que le mouvement rétrograde de l'ennemi fût commencé; car les alliés reprenaient évidemment la défensive passive. De là il transmit à Reynier ses instructions pour compléter le système de défense de Santarem. Cette ville est bâtie sur les bords mêmes du Tage au milieu d'une plaine fertile, traversée par plusieurs ruisseaux sujets à de fréquents débordements, et on n'y arrive que par des chemins ouverts sur une côte longue et escarpée. La partie qui fait face au Rio-Mayor est défendue par un marais impraticable que forme le séjour prolongé des eaux de cette rivière torrentueuse sur une terre d'alluvion. De ce côté, on ne peut déboucher qu'après avoir franchi un pont de plus de 800 mètres de longueur qui unit les deux rives du Rio-Mayor et traverse le marais. Ce pont franchi, un corps marchant

sur Santarem aurait encore à parcourir un espace de 2,000 mètres sur une route encaissée entre deux montagnes boisées qui s'appuient à la ville. Le corps de Reynier était en grande partie établi sur ces deux montagnes, qu'on garnit d'une triple ligne d'abatis. Il restait donc peu de choses à faire pour rendre cette position inattaquable. Massena, afin de tranquilliser Reynier, lui ordonna de couper les routes de Porto de Mugen, de creuser un large fossé en avant du petit village d'Omois, et de placer ses pièces de 3 sur les mamelons qui commandent la plaine sur la gauche. Au moyen de ces dispositions, 3 à 400 hommes suffirent pour la garder, et le centre n'exigeait pas plus de travaux. Une batterie de 4 pièces placées de manière à enfiler le pont l'interdisait à l'ennemi; par surcroît de précaution on en coupa une arche, puis on enveloppa d'un fossé le pied du mamelon qui en maîtrise le débouché, de sorte que 5 à 600 hommes mirent cette partie à l'abri de toute insulte. La droite était la plus faible de la position, mais tant que durerait l'inondation, la brigade de cavalerie légère, soutenue par 800 hommes d'infanterie et 3 pièces de canon, répondait du débouché de Porto-Filho, le seul alors à la disposition de l'ennemi. Au moyen de cette répartition des troupes et de ces travaux exécutés avec empressement par Reynier, plus des deux tiers du 2e corps se trouvèrent disponibles et prêts à être portés sur les points menacés.

De son côté, le duc d'Abrantès établit la brigade Taupin à Tremes et sur les hauteurs qui couvrent ce village; la brigade Ménard à Abrahao et Alcanhede; la 3e brigade et la cavalerie prirent position en seconde ligne; la division Solignac fut répartie à Ornero, Pernes,

Presseros et Torres-Novas. Massena recommanda au duc d'Abrantès de tenir ses troupes aussi concentrées que possible, de manière à pouvoir les rassembler en quelques heures, d'avoir constamment les yeux sur les débouchés du Rio-Mayor, et de donner au général Clausel le commandement de cette partie de sa ligne qu'il renforça peu après du 3e régiment de dragons.

Le 6e corps formant réserve prit les cantonnements suivants : Trelliard, avec les 15e et 25e régiments de dragons, 3 pièces d'artillerie, et le 6e régiment d'infanterie légère, s'établit près de Leiria, et surveilla les chemins du Rio-Mayor; Montbrun, avec le 69e de ligne, 4 pièces de canon et 2 régiments de dragons, fut placé à Ourem et couvrit les chemins d'Anciaõ, à l'appui de Trelliard. Ce général devait recevoir les instructions du duc d'Elchingen en cas d'événement fortuit, sans cesser de correspondre avec le général en chef; la brigade du général Lamotte, renforcée du 39e de ligne et de 3 pièces d'artillerie, fut placée à Cabaços, et envoya des partis sur la route de Coïmbre et sur celle qui conduit au pont de Cabril. Le 76e et 100 chevaux occupèrent Dornes sur la rive droite du Zezere, route de Castello-Branco. Ce régiment fut chargé de surveiller les routes de Barca, de Codes et de Martinchel, en se liant d'une part avec le 39e, et de l'autre vers le confluent du Nabaõ, avec la division Loison, qui, avec 2 régiments de dragons, continua à tenir Punhete et les villages riverains du Tage jusqu'à Golgaõ exclusivement. La division Mermet resta tout entière à Thomar, où le duc d'Elchingen avait son quartier général.

Cette répartition des troupes du 6e corps ne s'effectua pas sans opposition. De nombreux rassemblements de

paysans furent pendant les premiers jours fréquemment attaqués et perdirent du monde, surtout entre le Nabaõ et le Zezere. Le 23 novembre, le duc d'Elchingen fit battre le pays par des colonnes qui partirent de Thomar, Ferreira et Dornes ; plusieurs postes de paysans furent surpris ; à Cavillo, à 5 kilomètres de Thomar, on en atteignit quelques centaines qui, après une assez vive résistance, laissèrent 80 hommes sur le carreau. Cette affaire assura la tranquillité pour un peu de temps. Cependant, comme la position de Dornes était dominée par la rive gauche du Zezere, le duc d'Elchingen rappela le 76ᵉ à Frasoceira et Ferreira. Mais à peine l'armée était-elle affermie dans ses nouvelles positions que ce maréchal les changea. D'après son opinion, elles n'étaient propres qu'à procurer quelques jours de subsistances à l'armée, et à empêcher l'ennemi de manœuvrer sur notre gauche en remontant le Tage, bien qu'il en eût déjà la faculté par le pont d'Abrantès ; il leur trouvait l'inconvénient de découvrir la route principale de Rio-Mayor à Coïmbre. Il soutenait en outre, qu'il ne fallait pas songer à manœuvrer sur les deux rives du Zezere, dans la saison actuelle, et prétendait qu'il aurait mieux valu échelonner l'armée sur Leiria, Pombal et Coïmbre, pour assurer ses subsistances, attendre l'arrivée des renforts et obliger l'ennemi à l'attaquer de front. En attendant que Massena adoptât ce parti, le duc d'Elchingen regardait comme indispensable, sous peine de voir l'armée périr de misère et de maladies, de porter au moins la division Loison à Rio-Mayor, où elle serait appuyée au besoin par les troupes de Leiria. Un régiment du 8ᵉ corps l'aurait remplacée à Punhete, tant pour observer la droite du Zezere que pour garder le

pont, attendu que dans le cas où l'ennemi voudrait forcer les positions de Santarem et de Torres-Novas, il déboucherait, par la grande route de Rio-Mayor à Coïmbre, que notre artillerie ne pourrait gagner à cause du mauvais état des chemins.

Cette opinion du duc d'Elchingen péchait par la base. Quel but se proposait Massena en prenant les positions de Santarem et de Torres-Novas? C'était de terminer son équipage de pont, afin de passer le Tage, de manœuvrer sur ses deux rives et de faire vivre l'armée jusqu'à l'arrivée des renforts demandés à l'Empereur. Or, en abandonnant Santarem et Punhete, aurait-il été assez couvert par un régiment comme le proposait son lieutenant, quand l'ennemi avait la facilité de s'étendre jusqu'au Zezere? Quelle sécurité eussent eue les travailleurs menacés non-seulement par la garnison d'Abrantès, mais encore par le gros de l'armée alliée? La proposition du duc d'Elchingen renfermait donc la renonciation implicite à l'équipage de pont. En second lieu, la contrée dans laquelle s'étendait l'armée n'était pas dénuée de ressources au point d'y mourir bientôt de misère, comme la suite l'a bien prouvé. C'eût été céder gratuitement à l'ennemi un vaste territoire, d'une défense facile et couvert encore en partie de ses récoltes, pour s'étendre sur un pays beaucoup plus misérable.

Massena devina le motif qui dictait ces conseils. On n'a pas oublié qu'à Busaco le duc d'Elchingen déjà las du Portugal proposait hautement de retourner en Espagne; aussi le maréchal se contenta de lui répondre que s'il voulait examiner avec plus d'attention notre ligne, il la trouverait militaire et convenable, surtout dans la

saison des pluies qui rendent le Rio-Mayor non guéable : que du reste le 8e corps suffisait pour en défendre les débouchés. L'insistance du duc d'Elchingen pour l'envoi de la division Loison à Rio-Mayor était d'autant plus déplacée, que quelques jours auparavant Massena lui ayant ordonné de pousser une reconnaissance de 2,000 hommes sur ce point, il ne l'exécuta que longtemps après.

La grande affaire était de procurer des subsistances à l'armée, et Massena crut un instant à la possibilité de régulariser les services; mais l'expérience ne tarda pas à prouver que le système administratif échouerait bientôt. En général, les troupes ont peu de confiance dans notre administration; en Portugal surtout, cette méfiance allait si loin, même de la part des chefs, que la plupart des commissaires des guerres furent contraints d'abandonner leur poste et de se réfugier au grand quartier général. Chaque corps d'armée fut donc forcé de se suffire à lui-même. L'administration resta chargée seulement des hôpitaux et du grand quartier général, et ce fut pour les alimenter qu'on lui permit tacitement de faire récolter le maïs resté sur pied dans la plaine fertile de Golgaõ.

Le territoire occupé par chaque corps n'offrait pas d'égales ressources. Le 2e, à Santarem, fut très-misérable dès les premiers temps, car il eut bientôt épuisé un magasin de 1,000 quintaux métriques de blé qu'on lui avait laissé. D'ailleurs il devait pourvoir à la subsistance des malades de toute l'armée, et les bords du Tage fouillés depuis longtemps étaient entièrement dévastés. Les 8e et 6e corps furent moins malheureux. Ce dernier surtout occupait une contrée fertile semée de nombreux

villages, et sa position en seconde ligne lui permettait de pousser ses battues bien plus loin que les deux autres.

Dans le principe, les corps envoyaient leurs détachements en tous sens sans beaucoup d'ordre; il en résulta des rixes qui seraient devenues sanglantes si l'on n'eût arrêté le mal en affectant à chacun des corps d'armée un territoire déterminé avec défense aux deux autres d'y pénétrer. On assigna au 2ᵉ tout le pays compris entre le Tage et la rive droite de la petite rivière d'Alviella jusqu'aux montagnes dans la direction nord-ouest. Le 8ᵉ eut en partage la moitié de la plaine de Golgaō et tout le terrain compris entre l'Alviella et l'Almonda jusqu'aux montagnes. Le 6ᵉ fouilla l'autre portion de la plaine de Golgaō et le territoire compris entre l'Almonda, le Tage, le Zezere, jusqu'à 10 kilomètres au nord de Thomar.

Massena, dans un esprit de sage prévoyance, ordonna aux corps d'armée de se former une réserve de biscuit pour 15 jours, et débarrassa Santarem des malades en faisant préparer des hôpitaux à Torres-Novas et à Thomar.

Le situation du 2ᵉ corps devint au commencement de décembre très-difficile. Ses fourrageurs ne rapportaient presque plus rien. Massena demanda au duc d'Elchingen de céder au général Reynier 2 à 3,000 quintaux métriques de blé; mais il n'en obtint que 300 de maïs et 50 de légumes secs. Heureusement qu'une battue dans les montagnes lui procura 90 bœufs et 400 chèvres, et qu'une fouille rigoureuse exécutée dans les maisons de Santarem amena la découverte de quelques fonds de magasins. On voit qu'une moitié de l'armée

était en course pour nourrir l'autre. Chaque régiment pourvoyait à ses besoins, avait ses dépôts, ses moulins, ses fours, et constamment une ou plusieurs corvées armées en course, à une, puis à deux, trois et même quatre journées de marche en arrière pour fourrager. Grains, farines, fruits, viande, comestible, vin, huile et autres liquides, bêtes à laine ou à cornes, tout était de bonne prise et enlevé sans pitié aux habitants. Ces détachements battaient le pays, le fouillaient dans tous les sens, et rien n'échappait à leurs ingénieuses et cruelles recherches. Le soldat se plaisait à cette vie aventureuse qui tenait son intelligence et son savoir-faire en éveil; mais, à la longue, la discipline en souffrit, et les mauvais instincts réveillés par le besoin et livrés à une entière indépendance ne gardèrent plus de frein. Toutefois, que l'historien en retraçant un jour cette mémorable campagne se garde bien de faire peser sur l'armée de Portugal la responsabilité de tels forfaits; car tout ce qu'il y avait de noble, de généreux dans son sein, et c'était la masse, stigmatisa les lâches qui s'en étaient souillés. Dès qu'il en fut instruit, le général en chef adressa à ses lieutenants la circulaire suivante : « J'apprends que des soldats détachés pour » chercher des vivres se portent aux excès les plus » inouïs. Ceux des habitants qui ont déjà fourni toutes » les subsistances en leur pouvoir ou que la misère em» pêche d'en fournir, sont victimes de leur barbarie, » vous n'apprendrez pas sans frémir qu'ils ont pendu » quelques-uns de ces malheureux. L'honneur des ar» mes de l'Empereur et la générosité du caractère fran» çais se révoltent également contre de semblables » atrocités. Si on ne s'empressait de les réprimer, nous

» serions bientôt au ban de toutes les nations civilisées.
» Il suffit de vous les dénoncer, je pense, pour qu'elles
» cessent dans votre corps d'armée. Faites punir exem-
» plairement les désordres que votre surveillance n'aura
» pu empêcher; appliquez aux coupables toute la ri-
» gueur des lois; donnez aux châtiments que vous au-
» rez à infliger une publicité telle qu'ils épouvantent
» ceux qui auraient besoin de leçon pour se rappeler
» qu'ils sont hommes et Français. »

La première quinzaine de décembre s'écoula sans événements notables. De vagues rapports étaient parvenus au quartier général sur l'apparition d'un corps français de 16,000 hommes dans les environs d'Elvas, et de l'arrivée d'un autre de 13,000 à la hauteur de Castello-Branco. Étaient-ce les secours si impatiemment attendus? L'agitation extraordinaire qui régnait sur la rive gauche du Tage semblait confirmer ces nouvelles. On voyait passer de gros convois de meubles, de grains, de nombreux troupeaux dirigés sur Lisbonne. Appartenaient-ils à une population fuyant devant l'ennemi, ou obéissant aux réquisitions des Anglais? On s'arrêta généralement à cette dernière conjecture. Cependant, comme il semblait probable que le comte d'Erlon s'était mis en marche sur l'invitation du général Foy, Massena manda au duc d'Elchingen de multiplier les reconnaissances dans la direction de Coïmbre et sur le Zezere, et d'envoyer des espions du côté de Cortiçada et de Castello-Branco.

En conséquence, un fort détachement d'infanterie, commandé par le colonel Laferrière, se porta de Fragoeira sur Ponte de Cabril, où le pont sur le Zezere était rompu; il prit ensuite la route d'Espinhal, et s'arrêta à

Figuiera dos Vinhos, où on apprit que le général Lamotte avait momentanément quitté Cabaças, et qu'Espinhal était occupé par un régiment de cavalerie portugaise et deux de milices.

Le général Bardet remonta le même jour, sans rien rencontrer, la rive droite du Zezere, quoique fusillé de la rive gauche par une bande de paysans qui le suivit toute la journée. Près de Barca de Estriveira, une de ses colonnes trouva dans une redoute 3 pièces démontées qu'elle enleva.

La reconnaissance poussée sur Coïmbre par le colonel Dejean, avec 4 compagnies d'élite et un régiment de cavalerie, partit de Condeixa le 7 au matin; craignant que les milices aux ordres de Wilson, postées à Espinhal, ne lui coupassent la retraite si elles avaient avis de son mouvement, il s'arrêta à Venda do Cejo, s'éclairant sur la route d'Anciaõ, et poussa 100 chevaux sur Coïmbre. L'officier qui les commandait descendit à la tête d'un peloton presque au bas de la berge gauche du Mondego et porta l'épouvante dans la ville, encombrée par tous les habitants de Leiria, Pombal et autres lieux qui y avaient reflué. Les troupes portugaises qui s'étaient d'abord mises en colonne sur le pont prirent ce détachement pour la tête de l'armée opérant sa retraite, et elles se hâtèrent de regagner la rive droite et de retirer les madriers jetés sur la coupure du pont. En même temps le tocsin sonnait dans toutes les églises, les tambours battaient la générale, et les mouvements de la population indiquaient assez qu'aucuns préparatifs de résistance n'avaient été faits. L'officier rejoignit la colonne sans avoir été suivi.

Quoique rien dans ces reconnaissances n'indiquât la

marche d'un renfort, le bruit n'était pourtant pas dénué de fondement. En effet, le général Gardanne, pour obéir aux ordres que Foy lui avait laissés à son passage, après avoir servi de tête de colonne au mouvement que le 9e corps avait fait vers Guarda et Belmonte, était parti de Sabugal pour rejoindre l'armée le 20 novembre, à la tête d'un détachement de 2,000 hommes de toutes armes, en passant par Fondaō, l'Estrada Nova et Abrantès. Le 25, il atteignit Cardijos, à une journée de Punhete; le 26, il s'avança dans cette direction pour se mettre en communication avec les postes français de la rive gauche du Zezere. Mais, arrivé sur le Cudes, Gardanne, ajouta trop légèrement foi à de faux rapports annonçant l'enlèvement du pont de Punhete par les eaux, et la retraite des Français. Au lieu de pousser une reconnaissance sur le Zezere pour s'assurer du fait, il rétrograda avec tant de précipitation qu'il perdit beaucoup de monde sans avoir vu l'ennemi. Le 29, il était à Peñamaçor, d'où il communiqua avec le comte d'Erlon, qui lui assigna pour cantonnements Fuente-Guinaldo et ses environs. On a peine à s'expliquer cet oubli des premières règles du métier dans un général qui, en d'autres circonstances, avait donné tant de preuves d'intelligence et de résolution; mais le gouverneur des Pages se voyait abandonné à lui-même dans un pays insurgé et presque inconnu; supposant l'armée en retraite, il crut prudent de s'appuyer au 9e corps, afin de rentrer plus vite et plus sûrement en Espagne. Ce fut l'ennemi qui nous apprit une partie de ces détails. Reynier les connut le premier, et conseilla à Massena d'envoyer un parti de 1,500 hommes jusque sur la Coa, avec ordre de ramener tous les détachements

appartenant à l'armée. Cet avis était conforme à l'intention du maréchal, puisqu'il avait déjà prescrit au duc d'Elchingen de former dans ses 1re et 2e divisions un détachement de 2,000 hommes et 400 chevaux, qui passerait le Zezere à Martinchel et filerait ensuite jusqu'à Castello-Branco pour communiquer, s'il était possible, avec Almeida ou Ciudad-Rodrigo.

Le duc d'Elchingen désigna pour commander cette expédition le général Ferrey, qui réunissait à une bravoure exemplaire un sang-froid remarquable. Le capitaine du génie Treussart l'accompagnait pour reconnaître la nature, les ressources et les communications du pays. Les instructions de Ferrey lui enjoignaient d'aller rallier les renforts peut-être arrivés aux environs de Castello-Branco ou sur la rive gauche de la Coa; si aucun détachement ne s'était montré à Alfayates ou à Castello-Branco, il avait ordre de donner au gouverneur d'Almeida des nouvelles de l'armée, de lui dire qu'elle ne manquait ni de vivres ni de munitions, et que sous peu elle manœuvrerait sur les deux rives du Tage.

Le 22 décembre, Ferrey partit de Martinchel; il était accompagné par un bataillon de la 3e division et un détachement de dragons, qui le quittèrent à Villa de Rey pour aller ramasser des bestiaux sur le haut Zezere. Il avança ensuite jusqu'à Sarzedas, au milieu d'un pays désert. Les flanqueurs ne lui amenèrent que deux malheureux paysans, dont il ne put tirer aucun renseignement.

La route de Cortiçada à Sarzedas est presque impraticable à l'artillerie, et on avait construit sur les mamelons, à 10 kilomètres de cette dernière ville, sur la rive droite de l'Alvito, 8 redoutes commandant le passage

de la rivière. Ferrey, voulant, suivant ses ordres, faire parvenir une lettre à Brenier, chargea de cette mission délicate un sergent décoré et un caporal de bonne volonté, qu'il fit accompagner à 10 kilomètres de Castello-Branco. Ces deux braves ne parvinrent point à leur destination, et furent probablement pris ou assassinés.

L'objet de sa mission étant rempli, Ferrey revenait à l'armée, lorsqu'à Cortiçada quelques-uns de ses postes furent attaqués par des paysans qui les fusillèrent jusqu'à l'entrée du village. Mais cette insolence leur coûta cher, car Ferrey ordonna à 3 compagnies du 59e de s'embusquer dans l'église et d'y rester en silence 3 quarts d'heure après le départ de la colonne. A peine était-elle à 500 pas du village que les paysans y rentrèrent en poussant des cris de joie. Tout à coup les compagnies embusquées sortent vivement de l'église et fondent sur la place où se trouvait le gros du rassemblement, tuent et blessent une vingtaine d'hommes, et mettent les autres en fuite. Cette sévère leçon ne porta pourtant pas le fruit que le général en attendait; les paysans s'étant ralliés, se mirent à la poursuite de l'arrière-garde, et la harcelèrent le reste de la journée.

Pendant que ce général marchait sur Castelfranco, le général Marcognet se dirigeait de Cabaços sur Espinhal à la tête de 1,500 hommes et de 200 chevaux. Un parti de paysans essaya de lui disputer le passage de l'Elja, mais il les dispersa promptement, et le soir même il prit poste à Espinhal que Wilson avait abandonné depuis 2 jours pour se replier par Coïmbre sur Oporto, menacé, disait-on, par 15,000 Français. Tous les renseignements s'accordaient à annoncer l'approche de nombreux renforts.

Étonné que toutes ces battues n'apprissent rien de positif sur un sujet d'une si haute importance, Massena ordonna au duc d'Elchingen d'envoyer le général Montbrun avec un fort détachement d'infanterie et de cavalerie sur Coïmbre et Ponte de Murcelha. Ce général devait pousser des partis sur la rive droite du Mondego, en cas qu'il fût guéable, pour recueillir des renseignements sur la marche qui semblait bien étrange d'un corps français vers Oporto, et ramasser des grains et des bestiaux. Mais au moment où cet ordre allait être expédié, une dépêche du duc d'Elchingen annonça enfin l'arrivée du 9e corps à Espinhal. Le colonel Mouriez commandant le poste de Cabaços en eut le premier avis par un détachement de dragons qu'envoyait le général Gardanne formant tête de colonne du comte d'Erlon. Le colonel se mit aussitôt en communication avec ce général, qui crut racheter sa faute en portant à 30,000 hommes le renfort dont il formait l'avant-garde. Il ajouta que le 9e corps s'avançait en deux échelons, l'un de 16,000 avec le comte d'Erlon, l'autre de 14,000 à quelques marches de distance.

L'arrivée d'un renfort aussi considérable, probablement pourvu d'artillerie et de munitions de guerre et de bouche, changeait toutes les conditions de la campagne. L'armée allait quitter la défensive et reprendre le rôle qu'elle avait momentanément perdu. L'instant approchait où les ponts auxquels Éblé travaillait avec un zèle et une habileté remarquables, seraient en état d'être jetés, et où Massena s'ouvrirait une nouvelle carrière sur la rive gauche du Tage. Il dépêcha aussitôt son aide de camp Marbot à Thomar pour porter au comte d'Erlon l'ordre de se rendre à Leiria et d'y

prendre des arrangements pour nourrir ses troupes aux dépens du pays, puisqu'il n'avait rien à attendre ni à recevoir de l'administration générale. Marbot était chargé de rapporter l'état de situation du 9e corps et toutes les lettres dont le comte d'Erlon serait porteur. En même temps, Massena manda à ses lieutenants de se tenir prêts à exécuter un mouvement. Il ordonna au duc d'Abrantès de faire reconnaître de suite la route carrossable la plus directe de Pernes à Golgaõ, sans passer par Torres-Novas, et d'y faire les réparations nécessaires; au duc d'Elchingen de constater l'état de la route directe de Thomar au pont de Martinchel. Celle qui passe par le pont de Matrena ayant déjà été réparée, il désirait savoir combien il fallait de temps aux troupes en position à Leiria et à Ourem pour se rendre à Thomar et de là à Martinchel. Éblé dut envoyer le général Tirlet reconnaître la position de Tancos, et une autre en descendant vers Santarem, propre à jeter le pont; il lui recommanda de tout préparer pour que cette opération pût être exécutée dans les premiers jours de janvier. Mais les espérances qu'avait fait concevoir l'arrivée du comte d'Erlon ne tardèrent pas à s'évanouir, et peu s'en fallut qu'elle ne compromît le salut de l'armée de Portugal.

En effet, les 30,000 hommes que ce général était censé amener, se réduisirent à la division Conroux, forte d'environ 6,000 combattants, et pour comble de malheur, il n'avait pas l'ordre formel d'obéir à Massena. Chose bizarre! il n'était entré en Portugal que pour escorter le détachement de 1,300 hommes et 250 chevaux que l'impéritie de Gardanne avait ramené sur la frontière, et par ce motif il refusa positivement de re-

mettre l'état de situation de ses troupes et de se diriger sur Leiria. Il voulait même s'en retourner tout de suite pour couvrir les communications, et ce ne fut pas sans peine que Marbot le détermina à attendre que Massena eût pris connaissance des ordres du major général.

Ces ordres étaient positifs : ils portaient textuellement : « L'intention de l'Empereur n'est pas que le » 9e corps s'engage dans le Portugal, à moins que les » Anglais ne tiennent encore, et, même dans ce cas, le » 9e corps ne doit jamais se laisser couper d'Almeida, » mais manœuvrer entre cette place et Coïmbre. »

Mais, dans l'état actuel des affaires, le départ du comte d'Erlon eût porté un coup funeste au projet de Massena qui écrivit à ce général que, puisqu'il amenait 6,000 hommes seulement, il devait renoncer à marcher sur Lisbonne et s'en tenir à passer le Tage aux environs d'Abrantès; qu'en plaçant la division Conroux à Leiria il donnerait à l'ennemi de l'inquiétude sur Lisbonne et l'obligerait ainsi à dégarnir la rive gauche du fleuve et en rendrait par là le passage plus facile; mais que, si cette division retournait sur la frontière d'Espagne auparavant, l'opération serait compromise et que la présence momentanée du 9e corps en seconde ligne aurait été plus préjudiciable qu'utile à l'armée de Portugal. Il l'invita donc de nouveau à s'établir à Leiria, le rendit responsable des événements que sa résistance pourrait entraîner, et lui déclara qu'il rendait compte au major général de cette injonction.

Le comte d'Erlon, mis ainsi en demeure, ne voulut pas assumer les conséquences d'une désobéissance formelle; il avait du reste trop de rectitude d'esprit pour

ne pas comprendre la validité des raisons du maréchal. Il se rendit donc à Leiria, mais sous condition de n'y rester que jusqu'au moment où l'armée serait établie sur les deux rives du Tage. Là il expédia au général Claparède, qui avec la 2e division du 9e corps occupait Trancoso, l'ordre de s'emparer de Guarda, d'avoir l'œil sur la route de Belmonte, et de châtier Silveyra s'il s'avisait de rôder autour de lui. Quoique Trent eût intercepté cet ordre, Claparède s'acquitta parfaitement de sa tâche, faible compensation pour de si grandes contrariétés!

L'arrivée de la 1re division du 9e corps répandit la stupeur dans l'armée alliée. Ne se doutant pas que ce mince renfort ne devait pas même entrer en ligne, lord Wellington pressa les travaux de fortification d'Aldea Gallega à Setubal, compléta les approvisionnements de Peniche, Abrantès, Pamella et San-Felipe de Setubal. Il saisit le promontoire d'Almeida, et commanda la navigation du Tage au moyen d'un vaste camp retranché dont la droite s'appuya aux rochers dits Altos da Reposeira, battus par la mer, et la gauche aux hauteurs de Matella, présentant un front de plus de 7,000 mètres d'étendue, défendu par 17 grandes redoutes construites sur des mamelons, et armées chacune de 6 à 10 pièces de canon. Ce camp retranché avait pour réduit le vieux château d'Almada, réparé et mis en état de défense. Lord Wellington sollicita de plus avec instance du ministère britannique un renfort de 5,000 hommes de troupes anglaises et de 3 régiments anglo-siciliens. Se croyant à la veille d'être attaqué sur la rive gauche du Tage, il y fit passer de nouvelles troupes, confia au maréchal Beresford le com-

mandement général de celles qui s'y trouvaient, et fit jeter des ponts de pontons sur tous les affluents de gauche du Tage, depuis l'Alpiassa jusqu'au bac d'Alhandra, afin de leur ménager, en cas d'accident, une retraite dans les lignes de Castanheira.

Quoique aucune de ces dispositions ne fût connue au quartier général de l'armée française, les rapports des déserteurs devenus plus nombreux depuis quelques jours s'accordaient à dépeindre le découragement des alliés. On eut bientôt une preuve de leur véracité, par l'arrivée aux avant-postes des colonels portugais San Miguel et Loulé, et des majors Candino Xavier et Manuel de Castro, qui exaspérés du mépris qu'affectaient les Anglais pour les troupes portugaises, embrassèrent notre cause.

Parmi les dépêches que le comte d'Erlon remit à Massena, il s'en trouvait plusieurs du major général se rapportant à des événements depuis longtemps accomplis et dès lors sans intérêt. Mais la dernière, en date du 4 décembre, écrite postérieurement à l'arrivée du général Foy à Paris, et sous l'impression des nouvelles qu'il apportait, résumait la pensée de Napoléon sur la situation de l'armée.

L'Empereur, portait-elle, savait par les journaux anglais que Massena avait établi des ponts sur le Tage, et qu'il en avait un sur le Zezere, défendu sur les deux rives par de fortes têtes de pont; il fallait se retrancher. Napoléon ne doutait pas qu'Abrantès, bâti à 1,600 mètres du Tage, ne fût maintenant isolé et bloqué. Un pont sur le Zezere ne suffisant pas, il recommandait d'en établir deux qui seraient défendus par des ouvrages considérables, dans le genre de ceux de Spitz devant

Vienne. La ligne d'opérations et de communications de l'armée partant du Zezere pour aboutir à Guarda, devait passer par Cardivos en suivant la crête des montagnes par Campenha et Belmonte, en sorte que la route de Castello-Branco et Salvatierra serait toujours ouverte pour les fourrageurs. Le major général ajoutait qu'il venait de réitérer l'ordre au duc de Dalmatie d'envoyer le 5e corps sur le Tage, entre Montalvaõ et Villaflor, pour faire sa jonction avec l'armée de Portugal.

L'opinion de l'Empereur était qu'il fallait s'emparer d'Alcantara, fortifier et consolider les ponts sur le Zezere et le Tage, assurer toutes les communications en retranchant tous les points favorables; peu de troupes suffiraient alors pour maîtriser les milices. « Vous sentirez, continuait le prince de Wagram, l'avantage de » régulariser ainsi la guerre; cela vous mettra à même » de profiter de la réunion de tous les corps qui vont » vous renforcer, soit pour marcher sur lord Wellington » et attaquer la gauche de sa position, soit pour l'obliger à se rembarquer en marchant sur la rive gauche » du Tage, ou enfin, si tous ces moyens ne réussissent » pas, vous serez en mesure de rester en position pendant les mois de décembre et de janvier, en vous occupant d'organiser vos vivres et de bien établir vos » communications avec Almeida et Madrid, ce qui sera » facile pour cette capitale, puisque l'armée du centre » a des détachements à Placensia. » Le major général annonçait en terminant que 2,500,000 francs destinés à la solde de l'armée étaient à Valladolid, et que deux autres millions partaient de Bayonne.

Le major Casabianca, expédié en mission au prince de Wagram avant l'entrée de l'armée en Portugal, ac-

compagnait le comte d'Erlon. Cet officier, après un long séjour à Paris, ne rapportait aucune dépêche de l'Empereur, quoiqu'il en eût pourtant obtenu plusieurs audiences dans lesquelles il avait été longuement questionné sur la mésintelligence qui existait entre Massena et ses lieutenants. Casabianca ne remit au maréchal que deux pages de notes écrites la veille de son départ, sous la dictée du major général, et dont la teneur ne s'écartait point essentiellement de celle de la dépêche analysée plus haut; elles renfermaient cependant la confirmation de l'envoi de nouveaux renforts, qui seraient successivement dirigés sur l'armée, après la prise de Tortose, aux dépens du corps de Suchet. Ces promesses étaient plus positives que la dépêche du 4 décembre sur la coopération du 9e corps, et se terminaient par cette phrase significative : « Le prince doit » tenir ferme vis-à-vis des Anglais, en attendant ses ren- » forts, s'il ne trouve pas l'occasion de les attaquer avec » avantage, dût-il passer l'hiver dans ses positions. »

L'intention de l'Empereur était bien connue, il restait à savoir si l'on pouvait la remplir. Depuis les premières démonstrations contre Abrantès, les difficultés d'enlever cette place s'étaient accrues. Il est probable que si Montbrun eût montré plus de résolution dès le premier jour, le gouverneur aurait été intimidé; mais, au lieu de chercher à franchir le Zezere en remontant vers ses sources, ce général attendit qu'il devînt guéable. Cette perte de temps permit à lord Wellington de renforcer la garnison d'Abrantès, et à son gouverneur de se mettre à l'abri d'un coup de main. Massena, au commencement de décembre, fit reconnaître cette place par le général Tirlet, et l'opinion de cet habile offi-

cier, fut qu'on ne pouvait s'en rendre maître qu'au moyen d'un siége en règle. D'un autre côté, on a vu que le général Fane d'abord, puis Hill, et enfin le maréchal Beresford, avaient garni successivement la rive gauche du Tage, tant pour veiller à la sûreté d'Abrantès, que pour déjouer nos tentatives de passage.

Cependant les ressources du pays commençaient à s'épuiser, et on pouvait déjà prévoir qu'elles ne dureraient guère au delà de janvier; c'était donc pour cette époque qu'il fallait arrêter un parti. Marcher à l'ennemi et le culbuter dans ses retranchements, la faiblesse du secours amené par le comte d'Erlon ne le permettait pas, et d'ailleurs le soldat n'avait que 50 cartouches dans le sac; en conséquence Massena se détermina à se jeter dans l'Alemtejo à la fin de janvier, et, comme l'Empereur désirait que l'armée conservât une communication par Cardijos et Guarda, il arrêta dans sa pensée que les 2e et 8e corps passeraient seuls le Tage, et que le 6e, lié aux deux autres par le comte d'Erlon, resterait sur la rive droite pour assiéger Abrantès. De cette façon, nous aurions vécu dans une contrée moins dénuée de ressources et pu manœuvrer sur les deux rives du Tage en attendant les secours promis.

Ce projet fut confidentiellement communiqué au duc d'Elchingen, qui ne trouva aucune observation à y faire; Massena l'invita donc à ramasser d'avance du bétail et quelques approvisionnements de maïs, pour vivre sur la rive droite du Tage jusqu'à ce que l'Alemtejo pût lui fournir des subsistances. En attendant, il mit le comte d'Erlon sous ses ordres, en cas d'offensive de l'ennemi, et lui prescrivit de rappeler à Ourem l'infanterie qu'il avait à Leiria, sauf un régiment qui fut envoyé à Mar-

tinchel. Alors Loison, concentrant sa division à Punhete, put surveiller avec plus d'efficacité le cours du Tage, que le maréchal Beresford avait fait passer à plusieurs de ses agents.

L'exécution prochaine de ce plan obligeait à prendre plusieurs mesures, au nombre desquelles se trouvait la réorganisation de l'artillerie. Les pertes de chevaux, occasionnées par la pénurie des fourrages et les fatigues, étaient considérables; il fallait donc se résigner à réduire de nouveau le nombre des voitures : Éblé présenta un projet qui souleva les réclamations des chefs de corps; ils firent observer qu'on pouvait sauver nombre de voitures, puisqu'on allait manœuvrer dans l'Alemtejo, pays plat, sillonné de routes faciles, et où il n'était pas nécessaire de conserver les attelages à six chevaux. Éblé se rendit à leurs désirs, et l'organisation de l'artillerie fut ainsi fixée :

Le 2e corps supprima deux bouches à feu et 24 voitures. Son matériel consista dès lors en 24 pièces et 133 voitures attelées de 833 chevaux, portant 4,119 coups de 8 et 92,000 cartouches d'infanterie.

Le 6e corps conserva ses 24 bouches à feu, et 24 voitures furent supprimées; on en conserva 171 attelées de 987 chevaux, portant 5,502 coups, et 943,000 cartouches d'infanterie.

Le 8e corps conserva également ses 16 bouches à feu, supprima 31 voitures, attela 557 chevaux, et porta 2,656 coups et 70,000 cartouches d'infanterie.

La réserve de cavalerie garda les 6 bouches à feu qui lui avaient été affectées et toutes ses voitures, à l'exception d'une seule. Elles portaient moins de 1,000 coups, et 37,000 cartouches d'infanterie.

Malgré cette réforme de 92 voitures, il manquait encore 114 chevaux pour former l'attelage des caissons à 6 chevaux, et l'on n'en avait pas pour les caissons du parc général, qui n'exigeait pas moins d'une quarantaine de chevaux.

Quelque vif désir qu'eût Massena de prolonger son séjour dans ses positions jusqu'à la fin de février, tout était subordonné à la question de savoir si l'on pourrait vivre jusque-là, sans entamer la réserve qu'il avait tant recommandé aux chefs de corps de se ménager. Il interrogea donc ses lieutenants à ce sujet, et la réponse des ducs d'Abrantès et d'Elchingen fut affirmative; quant au général Reynier, il déclara qu'il lui serait difficile de pousser jusqu'à ce terme; quelques-uns de ses régiments se trouvaient en mesure, mais le plus grand nombre ne l'était pas, et la cavalerie voyait périr chaque jour un grand nombre de chevaux, faute de paille et de fourrage; cependant, en aidant un peu le 2e corps, les vues du général en chef pouvaient être remplies. Mais le comte d'Erlon criait misère à Leiria; ses troupes n'ayant pas eu le temps de faire leur apprentissage de fourrageurs, se laissaient devancer par celles des autres corps et revenaient des corvées les mains vides. Pour obvier à cet état de choses, Massena autorisa le comte d'Erlon à pousser la brigade Gérard à Alcobaça, à peu de distance de la mer, sur la route d'Obidos à Torres-Vedras, et ce mouvement eut le double but de procurer des vivres et d'intimider une colonne anglaise qui fourrageait dans les environs d'Obidos. Le duc d'Abrantès, qui considérait Alcobaça comme faisant partie de son territoire, s'étant plaint alors de ce que le comte d'Erlon empiétait sur ses

droits, les troupes des deux corps en seraient peut-être venues aux mains si Gérard, dont l'ordre portait de ne rester que 6 jours à Alcobaça, ne fût retourné à Leiria.

Un autre soin fixa l'attention de Massena; ce fut l'organisation des moyens de transport, en faveur des malades et des blessés par régiment, ainsi que la formation, à leur profit, d'une réserve de biscuit et de viande pour 10 jours.

Pendant ces préparatifs, divers mouvements dans l'armée alliée semblaient montrer que lord Wellington était instruit des nôtres, et, comme il venait de recevoir quelques troupes d'Angleterre, il renforça aussitôt le maréchal Beresford sur la rive gauche du Tage. Dans les journées des 15 et 16 janvier, Reynier vit 4 bataillons et 2 régiments de cavalerie s'avancer dans la direction d'Almeyrim et remonter ensuite vers Chamusca. Il était évident que les alliés, redoutant le passage du Tage, se concentraient pour le déjouer, et Massena, ignorant l'arrivée de ces renforts, pouvait d'autant moins comprendre comment lord Wellington osait dégarnir son front, que plusieurs jours auparavant Reynier avait ostensiblement fait construire des chevalets pour remplacer le pont d'Asseca sur le Rio-Mayor, dans le cas où les Anglais le feraient sauter. Ces travaux avaient si fort inquiété l'ennemi que lord Wellington vint les reconnaître en personne.

Afin de le forcer à se dégarnir sur la rive gauche, Massena ordonna au duc d'Abrantès et à Reynier de se concentrer pour pousser une grande reconnaissance sur Rio-Mayor; mais le premier ayant négligé de donner avis de son mouvement à Reynier, l'opération se fit avec un décousu qui la fit avorter. En effet, Reynier,

après avoir tenté inutilement d'enlever, dans la matinée du 18 janvier, le poste de cavalerie ennemie placé sur le chemin de Porto de Mugen, se rendit vers le pont de Calaris avec un millier d'hommes, espérant que le duc d'Abrantès déboucherait en même temps de Tremes sur Rio-Mayor et tournerait ainsi l'ennemi; mais ce dernier n'ayant pas bougé, Reynier se replia le soir à Santarem.

Le duc d'Abrantès partit d'Alcanhede le lendemain à cinq heures du matin à la tête de 2,500 hommes et 400 chevaux et se dirigea sur Rio-Mayor. Cette bourgade, située sur la petite rivière de ce nom, avait son pont couvert de quelques retranchements et fortement barricadé. Néanmoins les avant-postes ayant été bientôt rejetés sur l'autre rive, le pont même fut enlevé. Quoiqu'il eût à peine 100 chevaux et 200 hommes d'infanterie, l'ennemi essaya de se défendre au centre du village, mais nos voltigeurs l'en délogèrent en un clin d'œil, et la colonne s'avança sur la route d'Alcoentre. Les troupes cantonnées sur ce point et à Malaquejo accoururent alors; nos tirailleurs avaient engagé la fusillade, et le duc d'Abrantès, qui voulait seulement reconnaître les forces de l'ennemi, se portait sur la ligne pour rappeler son monde, lorsqu'il fut atteint d'une balle à la racine du nez. Cette blessure, qui plus tard affecta si malheureusement ses facultés, l'ayant mis hors de combat, le général Clausel ramena les troupes à Alcanhede. L'ennemi nous suivit dans ce mouvement rétrograde et sa cavalerie chargea plusieurs fois notre arrière-garde; alors une compagnie du 65e de ligne, s'étant embusquée dans un taillis, arrêta tout court sa poursuite par un feu de peloton qui lui tua une vingtaine d'hommes.

Livré à lui-même, sans instructions précises au moment d'ouvrir la troisième période de la campagne, instruit d'ailleurs par l'expérience des obstacles qu'il rencontrerait chez ceux qui devaient l'aider dans sa pénible tâche, Massena sentait le besoin d'exposer sa situation, ses plans et les chances diverses qu'il avait à courir, afin de n'avoir, en cas de malheur, à répondre que de ses propres actes. C'est uniquement dans ce but de conscience qu'il écrivit au major général une longue dépêche, de laquelle il n'espérait pas recevoir la réponse avant l'exécution de ses projets.

Après un récit sommaire des événements depuis l'établissement de l'armée à Santarem et à Torres-Novas, il expliqua les raisons qui l'avaient contraint à retenir le comte d'Erlon à Leiria; entrant ensuite dans des considérations militaires, il ajoutait : « Jusqu'à présent » on n'a pu bien connaître les moyens de conquérir le » Portugal. J'ai été à même d'étudier le pays. Le défaut » de subsistances et de grandes routes est le plus grand » obstacle qu'y rencontrent les opérations militaires. Je » me suis convaincu qu'on ne réduira ce royaume » qu'en s'assurant des communications sur les deux » rives du Tage, en occupant l'Alemtejo et en prenant » les places d'Elvas et de Badajoz, dont l'une peut être » rasée et l'autre conservée pour en faire une place » d'armes. Alors on sera à portée de resserrer Lisbonne » sur les deux rives du Tage, et rien ne s'y opposera, » d'après le système de guerre adopté par les Anglais, » qui ne comptent que sur les immenses retranchements » qu'ils ont occupés devant Lisbonne. Par Elvas, en » supposant que cette place soit conservée, on peut fa- » cilement établir une communication solide, sûre et

» commode avec Madrid, au moyen de la seule route » carrossable qui soit dans ce pays. Il existe à Madrid » deux équipages de pont qu'on pourrait mettre à la » disposition de l'armée. Voilà ce qu'il me paraît con» venable de faire. Je pense aussi que pour épargner » des garnisons inutiles, on pourrait démanteler une » des deux places d'Almeida ou de Ciudad-Rodrigo. Il » serait peut-être convenable de conserver la dernière, » tant à cause de sa position que pour les ressources » que présentent les environs. »

Finalement, Massena annonçait qu'il passerait le Tage à la fin de janvier, et laisserait le 6e corps sur la rive droite pour garder les communications, de concert avec le 9e, placé entre Cardejos et Almeida; que si le 6e corps ne pouvait trouver de subsistances dans cette position ou que l'ennemi l'y pressât trop vivement, on l'appellerait dans l'Alemtejo, en repliant les ponts et brûlant les barques qu'il ne pourrait transporter; mais ce sacrifice ne serait consommé qu'à la dernière extrémité, encore, dans ce cas, conserverait-on les câbles et les ancres. L'armée, immédiatement après son arrivée dans l'Alemtejo, se mettrait en communication avec le 5e corps. Si, par impossible, le passage échouait, on se verrait, dit-il, forcé, par le manque absolu de vivres, d'abandonner les bords du Tage et de se porter entre le Mondego et le Duero. Ce serait là un grand malheur, car la puissance des Anglais en serait affermie en Portugal, et le pays entre le Mondego et le Duero, peu fertile, et d'ailleurs ruiné l'année précédente par les Anglais, depuis par Trent, Silveyra et Wilson, ne pourrait longtemps nourrir la guerre.

Cette longue missive se terminait par une phrase si-

gnificative pour tous ceux qui avaient le premier mot des embarras du général en chef. « Il y a dans l'armée » un grand dévouement pour l'Empereur et autant d'har- » monie, *que possible*, entre les chefs. »

Depuis l'ouverture de la campagne, l'armée avait perdu beaucoup d'officiers, et le bien du service réclamait impérieusement leur remplacement, surtout dans le 2ᵉ corps. Massena, sachant combien l'Empereur était jaloux de toutes ses prérogatives, hésita longtemps à désigner ceux qui rempliraient les emplois vacants. Il n'avait point encore perdu le souvenir de sa disgrâce en 1800, dont un des motifs réels fut l'avancement donné à quelques officiers qui s'étaient distingués dans la défense de Gênes. Afin d'accorder les exigences du service avec la susceptibilité impériale, il prit un moyen terme, et chargea Casabianca, officier porteur de la dépêche, de remettre l'état des nominations provisoires au major général, pour les soumettre à l'approbation de l'Empereur. Ces promotions furent toutes confirmées, il est vrai, mais beaucoup plus tard, de sorte que nombre d'officiers remplirent pendant presque toute la campagne les fonctions d'un grade dont ils ne touchèrent pas les appointements. Voulant donner à Gardanne l'occasion de se réhabiliter, Massena lui confia le commandement de 400 hommes du 9ᵉ corps qui allaient escorter Casabianca sur la route de Castello-Branco.

Ce général devait, en arrivant à Ciudad-Rodrigo, réclamer tous les détachements appartenant à l'armée, et, si les gouverneurs les lui refusaient, en instruire le major général. Un détachement de 600 hommes, conduit par le commandant Preux, l'accompagna pendant trois marches, pour le soutenir, au cas où il

rencontrerait des partis de la garnison d'Abrantès.

Casabianca et son escorte arrivèrent à Castello-Branco le 26 janvier; le lendemain, ils entrèrent à Almeida sans avoir brûlé une amorce, et, par une circonstance fortuite, Foy se présenta le même jour aux portes de cette ville. Il avait eu une longue audience de Napoléon, qui, reconnaissant bientôt en lui d'éminentes qualités, le promut au grade de général de division. Initié à la pensée de l'Empereur, Foy avait cru devoir entretenir le duc de Dalmatie, alors devant Badajoz, de l'influence irrésistible qu'exercerait sur les affaires de la Péninsule l'entrée en Portugal de l'armée du Midi. Il lui écrivit donc de Valladolid, en termes aussi respectueux que pressants, pour le supplier d'entreprendre cette diversion. « L'Empereur, lui dit-il, désire que l'armée de » Portugal établisse un système régulier de guerre avec » des points fortifiés, des ponts sur les rivières et des » communications toujours assurées. Le prince d'Ess- » ling ne peut donc pas s'éloigner du Tage, mais si les » choses traînent en longueur, la faim, auxiliaire des » Anglais, le chassera bientôt de ses positions, si un » mouvement du duc de Dalmatie, ou un simple déta- » chement n'intervient pas sur la rive gauche du Tage.

» On ne pense pas, ajoutait-il judicieusement, que » lord Wellington marche au secours de Badajoz ou » d'Elvas; car les Anglais ont montré jusqu'à présent » peu de troupes dans l'Alemtejo. L'apparition d'un » corps français sur la rive gauche du Tage, à 4 ou 5 » lieues au-dessous d'Abrantès, aura donc des résultats » extrêmement importants pour la gloire et l'intérêt de » nos armes. Le prince d'Essling pourra établir un pont » sur le Tage et une tête de pont dans l'Alemtejo, qui

» lui serviront à pomper les ressources de cette fertile
» province. Abrantès, où il n'y a que des Portugais,
» sera séparée des conseils et des secours de Welling-
» ton, et on aura le droit d'espérer la chute de cette place,
» qui, aujourd'hui, est incontestablement la plus impor-
» tante du Portugal. Enfin, qui sait si lord Wellington
» ne se déterminera point à abandonner une partie qui
» tous les jours devient plus désavantageuse? Et, s'il se
» décide à rester, par quels moyens, étant privé des
» ressources de la rive gauche du Tage, parviendra-t-il
» à nourrir 5 à 600,000 malheureux, que la politi-
» que barbare de son gouvernement a arrachés à leurs
» habitudes et à leurs foyers pour les amonceler entre
» ses retranchements et ses vaisseaux? » Puis, avec une
sûreté de coup d'œil politique qui décelait l'homme
d'État, le général Foy ajoutait : « V. E. a aussi des in-
» structions à suivre, des conceptions à réaliser; mais,
» je le répète, si, sans déranger ses combinaisons, il
» était possible que l'armée du Midi présentât à ce mo-
» ment un corps de troupes sur le Tage, au-dessus
» d'Abrantès, les suites de ce mouvement seraient ex-
» trêmement utiles, car aujourd'hui les affaires de Por-
» tugal sont d'un intérêt supérieur à tout ce qui se passe
» dans la Péninsule, et peut-être même en Europe,
» puisque c'est le seul champ de bataille où les Fran-
» çais puissent se mesurer avec les Anglais. »

Foy, après avoir appris de Casabianca la situation de
l'armée de Portugal et pris lecture d'une lettre particu-
lière que Massena lui écrivait, insista plus fortement
encore auprès du duc de Dalmatie en lui en envoyant co-
pie. « Je vous conjure, lui dit-il, au nom d'un senti-
» ment sacré pour tous les cœurs français, du sentiment

» qui nous enflamme pour les intérêts et la gloire de » notre auguste maître, de présenter le plus tôt possi- » ble un corps de troupes sur la rive gauche du Tage, » vis-à-vis l'embouchure du Zezere. Une marche, un dé- » tachement ne peuvent pas compromettre l'armée à vos » ordres. Il y a à peine 4 journées de Badajoz à Brito, » village situé en face de Punhete. Les Anglais ne peu- » vent rien oser dans cette partie sans compromettre la » sûreté de leurs retranchements devant Lisbonne, qui » ne sont qu'à 8 lieues du pont de Rio-Mayor. Le sort » du Portugal et l'accomplissement des volontés de l'Em- » pereur, monsieur le maréchal, sont entre vos mains. » Suivant la détermination que vous prendrez, l'armée » du prince d'Essling passera le Tage, fera la loi aux » Anglais sur les deux rives, les fatiguera, les rongera, » les entretiendra dans leur pénible et ruineuse inac- » tion, formera entre eux et vos siéges une barrière » propre à accélérer la reddition des places, ou bien » cette armée, manquant un passage devenu nécessaire, » sera forcée de s'éloigner du Tage et des Anglais pour » trouver de quoi manger, et, par là même, donnera » gain de cause à nos éternels ennemis dans une lutte » où, jusqu'à ce jour, les chances ont été en notre fa- » veur. Le pays entre le Mondego et le Tage étant en- » tièrement dévasté, il ne peut plus être question pour » l'armée de Portugal de faire un pas rétrograde de 5 à » 6 lieues : la faim la poursuivra au delà de la Vouga » et jusque dans les provinces du Nord. Les funestes » conséquences d'une pareille retraite sont incalcu- » lables. »

Ces considérations étaient certainement basées sur les véritables principes de la guerre, et Foy partit convaincu

que le duc de Dalmatie en sentirait la portée; il avait d'autant plus lieu de le croire que les ordres de l'Empereur étaient positifs. Le 4 décembre, le major général avait en effet ordonné au duc de Dalmatie de porter un corps de 10,000 hommes de toutes armes soit sur Montalvaõ, soit sur les hauteurs de Villa-Velha pour communiquer avec Massena et concourir à forcer les Anglais à se rembarquer. « Toutes considérations doivent disparaître devant le mouvement que je vous prescris, » disait le prince de Wagram. Mais, quoique cet ordre eût été réitéré trois fois en termes de plus en plus pressants, le duc de Dalmatie persista à penser que le siége de Badajoz était l'opération essentielle de l'armée du Midi.

Dans deux dépêches des 22 et 25 janvier, il exposa au major général qu'il lui était impossible de pousser des troupes jusqu'au Tage sans les exposer et sans compromettre l'armée du Midi, qui dès lors serait hors d'état de se maintenir en Andalousie. « En effet, disait-il, il y » a sur cette frontière 5 places de guerre, Badajoz, Ju- » rumenha, Elvas, Campo-Mayor et Albuquerque, con- » tenant ensemble 20,000 hommes et 2,500 chevaux. » Comment donc le corps de 10,000 hommes qu'il enverrait sur le Tage pourrait-il arriver à sa destination sans être aussitôt enveloppé, puisqu'il laisserait à sa gauche et sur ses derrières 5 places fortes dont les garnisons réunies agiraient contre lui, pendant que Hill, sous Abrantès, l'attaquerait en front? Cette opération perdrait donc le 5e corps, et ne serait d'aucune utilité à l'armée de Portugal. Ce maréchal annonçait ensuite qu'il venait de prendre Olivenza et allait investir Badajoz. Dès que cette place serait prise, il attaquerait

Campo-Mayor, et, après, ou même pendant ces deux siéges, il ferait en Portugal des incursions utiles à Massena. « Jusque-là, ajoutait-il, il ne peut rien arriver de » fâcheux à l'armée de Portugal, d'autant plus qu'elle » est dans une bonne position retranchée, où elle s'est » approvisionnée. Elle tiendra certainement les enne- » mis en échec assez de temps pour laisser avancer les » opérations dans cette partie, et me mettre à même de » lui faciliter de nouveaux succès. »

Les lettres de Foy durent détromper le duc de Dalmatie sur ce point. Gardanne, ayant trouvé à son arrivée à Almeida une lettre du major général qui l'appelait à Paris pour rendre compte de sa conduite, Foy s'acquitta d'une partie de sa tâche, rassembla tous les détachements de l'armée, et se mit en route avec eux pour rejoindre le quartier général.

Cependant la misère de l'armée semblait avoir atteint son dernier période. Le duc d'Abrantès s'était vu contraint de retirer de Sanctus la brigade Ménard pour la porter à Aldea de Ribera, et sa cavalerie avait remonté le Rio-Mayor jusqu'à Fragoas. A Santarem, Reynier demandait à grands cris qu'on changeât les cantonnements, afin que la disette ne sévît pas toujours contre le même corps. A force de privations, le 2e pousserait jusqu'au 6 février, mais à partir de cette époque, il vivrait aux dépens de sa réserve qui n'était que pour 8 à 10 jours; sa cavalerie, obligée d'aller chercher très-loin ses maigres fourrages, achevait de se ruiner complètement, et les hommes, sentant que leurs chevaux ne pourraient les tirer d'affaire un jour de combat, perdaient toute confiance. Le 6e corps seul, sans être dans l'abondance, n'avait pas encore souffert de la faim.

C'est dans cette circonstance que Massena pria le duc d'Elchingen de venir le trouver à Torres-Novas, et lui parla dans leur entrevue de la misère du 2e corps et de la nécessité d'y apporter quelque soulagement. Le duc d'Elchingen n'y vit pas d'autre remède que de le relever par le 6e, et cette proposition était trop conforme aux vues du général en chef pour qu'il n'y donnât pas les mains sur-le-champ; mais, quand il fallut en venir à l'exécution, le maréchal éleva difficulté sur difficulté, et finit par proposer de relever 2 régiments de Reynier par 2 des siens, prétendant que, par suite de cet arrangement, le 2e corps aurait la faculté de pousser plus loin ses fourrages. Sur les instances de Massena, il promit enfin de fournir, avec ses propres transports, 750 quintaux métriques de maïs et une trentaine de bœufs. Le général Trelliard envoya 200 chevaux à Santarem pour suppléer à l'insuffisance de la cavalerie ruinée de Reynier.

Privé de nouvelles de l'armée du Midi dont il attendait une diversion si nécessaire, Massena ordonna au duc d'Elchingen d'envoyer une reconnaissance d'environ 1,000 hommes jusqu'à Montalvaõ et Villaflor; mais ce détachement, arrêté à chaque pas par les torrents, fut contraint de rentrer après 14 heures de marche, apportant pour tout renseignement que les Français n'avaient point encore paru sur ces points, bien qu'une division se fût montrée depuis peu dans les environs de Badajoz.

Il s'était écoulé 3 mois depuis le départ du général Foy, et comme nul indice n'annonçait son prochain retour, quoiqu'il fût à deux marches du quartier général, le maréchal adressa à ses lieutenants sous le

sceau du secret un ordre éventuel de retraite. Il portait que le 2e corps se retirerait à Golgaõ, le 8e à Torres-Novas, et le 9e, ainsi que la réserve, par Ourem sur Thomar, où ils auraient passé sous les ordres du duc d'Elchingen : ce maréchal y aurait réuni le 6e corps et détaché une division à Asinceira pour couvrir les ponts de Matrena, de la Guerrera et communiquer avec Torres-Novas.

Dans le cas où sa position aurait été forcée, l'armée se serait retirée sur les hauteurs d'Atalaya et de Barquinha et de là sur le Zezere.

Enfin le 5 février, le général Foy arriva aux avant-postes du 6e corps, amenant 1,862 hommes et 110 chevaux, appartenant presque tous au 2e. Toutes les dépêches qu'il apportait du major général, étant relatives à des événements accomplis, offraient peu d'intérêt, à l'exception d'une seule qui découvrait les vues de Napoléon pour l'avenir. « L'Empereur, portait-elle, met » la plus grande importance à ce que vous teniez con- » stamment en échec les Anglais, et à ce que vous » ayez des ponts sur le Zezere et sur le Tage. La sai- » son va devenir bonne pour les opérations militaires, » et vous aurez le moyen de harceler les Anglais et de » leur faire éprouver des pertes. La situation de l'ar- » mée anglaise en Portugal tient Londres dans une an- » goisse continuelle, et l'Empereur regarde comme un » grand avantage de tenir les Anglais en échec, de les » attirer et de leur faire perdre du monde dans des » affaires d'avant-garde, jusqu'à ce que vous soyez à » même de les engager dans une affaire générale. Je » réitère encore au maréchal duc de Trévise l'ordre de » marcher sur le Tage avec le 5e corps. Vos ponts étant

» bien assurés sur le Zezere, la ligne de vos opérations » la plus naturelle paraît devoir être par la rive gauche » de cette rivière. »

En présence d'ordres aussi formels, il ne pouvait plus être question de retraite avant d'avoir tenté de nouveaux efforts, et le devoir imposait à Massena l'obligation de revenir sur l'ordre donné la veille; il le fit avec d'autant moins d'inquiétude que tout le monde se refusait à penser que le duc de Dalmatie se bornerait à assiéger Badajoz, surtout quand il connaîtrait par les lettres du général Foy la situation de l'armée de Portugal.

Parmi les dépêches apportées par Foy, il s'en trouvait une pour le comte d'Erlon. Le major général, qui le croyait encore le 22 décembre à Ciudad-Rodrigo, lui recommandait de ne pas laisser de relâche à Silveyra, à Trent et à Wilson, de reprendre Guarda, Ponte-Murcelha et Coïmbre, et de maintenir en liberté par des battues continuelles la communication avec l'armée de Portugal. Le comte d'Erlon, aussitôt après en avoir pris lecture, annonça à Massena qu'il ne pouvait rester plus longtemps à Leiria, et partirait, le 15, pour se rapprocher des points où l'Empereur lui commandait de manœuvrer. Son départ eût porté un coup funeste à l'armée; Massena l'engagea à le différer jusqu'au 25 février, époque à laquelle notre mouvement serait décidé, lui faisant observer, qu'au surplus, quelques jours d'attente ne contrarieraient pas les ordres qu'il avait reçus, et après d'assez longs pourparlers d'Erlon consentit à retarder son départ.

Par une coïncidence remarquable, au moment où ceci se passait, l'Empereur, qui venait de décréter la

formation d'une armée du Nord en Espagne, prescrivait à son général en chef, le duc d'Istrie, de tenir un corps de 6,000 hommes à proximité de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, pour y relever les 2 divisions du 9e corps qui devaient alors passer sous les ordres de Massena; mais on ne connut ces dispositions qu'à l'époque où l'armée rentrait en Espagne.

Toutes ces alternatives d'inquiétude et d'espoir n'avaient pas ralenti l'activité d'Éblé à Punhete. Il était parvenu à construire 120 bateaux et nacelles, et à préparer à Barquinha les cordages et les agrès nécessaires pour 3 ponts, dont l'un aurait été conservé sur le Zezere et les 2 autres jetés sur le Tage au-dessus et au-dessous du confluent de cette rivière; de plus, une double tête de pont avait été élevée comme par enchantement sur les deux rives du bas Zezere près de son confluent. On ne donnera jamais trop d'éloges à ce général pour le dévouement et les talents qu'il déploya dans cette circonstance difficile. Quand on songe qu'il dut former des ouvriers, créer jusqu'aux outils, couper les arbres, débiter les bois, filer le chanvre et fabriquer jusqu'au moindre bout de corde, vaincre le dégoût des travailleurs mal nourris et mal payés, on est saisi d'admiration devant un tel prodige de volonté et d'industrie.

Sur la fin de janvier, les travaux de construction touchaient à leur fin; il y avait assez de bateaux, mais à cette époque le passage était devenu presque impossible au-dessous de Punhete, car l'ennemi avait en quelque sorte fermé le débouché du Zezere, au moyen de retranchements formidables. On pensa alors à l'effectuer près de Montalvaō à 5 kilomètres au-dessus,

et pour éviter de remonter les bateaux sous le feu de l'ennemi, Massena avait engagé Éblé à construire une cinquantaine de haquets sur lesquels on les eût transportés à Montalvaō, en suivant un chemin percé par ses soins à travers la montagne. Malheureusement le maréchal Beresford, trop bien instruit par ses espions de ces nouveaux projets, hérissa de retranchements et de batteries les hauteurs vis-à-vis de celles dont nous aurions été obligés de nous emparer pour protéger le passage, concentra ses troupes en face de Punhete, et plaça sur toute sa ligne des signaux télégraphiques qui l'informaient en un instant de tous nos mouvements.

Massena eut d'abord la pensée de tenter le passage à Santarem, où l'on aurait fait descendre les barques pendant la nuit de manière à être en mesure de jeter le pont au point du jour. Mais outre le danger de voir couler la flottille par les batteries de la rive gauche, deux reconnaissances du Tage, faites par le capitaine de vaisseau Parmentier, démontrèrent les dangers de l'entreprise, car le lit du fleuve, à cette hauteur, est parsemé de bas-fonds.

Les ordres apportés par Foy ne s'expliquaient pas clairement au sujet du passage du Tage; rien ne faisant supposer que l'Empereur le considérât comme une condition essentielle du succès de la campagne, Massena crut d'autant mieux pouvoir suspendre une opération qui aurait inutilement exposé l'armée à un échec, que la coopération prochaine du 5e corps lui en promettait la réussite un peu plus tard. Il était d'autant plus fondé à croire que cette diversion si désirée ne se ferait pas attendre, qu'on entendait distinctement de-

puis plusieurs jours des salves d'artillerie dans la direction de Badajoz.

Mais enfin si cette diversion n'avait pas lieu, fallait-il passer le Tage aux environs de Punhete? les avantages résultant du succès de cette opération balançaient-ils les chances de l'échec dont on était menacé? Massena ne le pensait pas. D'un autre côté si l'on réussissait, était-il bien sûr que le 6e corps, laissé sur le Zezere pour la garde des ponts, y vivrait des ressources qu'il aurait rassemblées ou des vivres qu'on lui ferait parvenir de l'Alemtejo déjà à moitié ruiné? A supposer qu'il y pût subsister, ne devait-on pas craindre que les débordements du Tage, si fréquents et si furieux au printemps, n'emportassent les ponts et ne l'isolassent de l'armée, qui serait alors coupée en deux par un grand fleuve? Et quand bien même ce malheur ne se réaliserait pas, la partie de l'armée placée sur la rive gauche, forcée de s'étendre peu à peu et de s'éloigner de ses têtes de pont pour fourrager, ne verrait-elle pas enfin arriver le moment où la famine la forcerait à repasser sur l'autre rive? Qu'arriverait-il alors si elle trouvait les têtes de pont enveloppées par l'ennemi, ou si elle devait livrer bataille avec un fleuve à dos? Le 6e corps cependant aurait dû se tenir à cheval sur le Zezere, car si l'on n'avait pas conservé un débouché sur sa rive droite, il aurait fallu en effectuer le passage en face de l'ennemi pour marcher sur Coïmbre ou Santarem; et, si l'on renonçait à occuper la tête de la rive gauche, on se condamnait à ne rien entreprendre contre Abrantès et l'on perdait toute communication avec Almeida. Mais si l'armée entière se portait dans l'Alemtejo, remplirait-on les intentions de l'Empereur, qui té-

moignait vouloir traîner la guerre en longueur, en régulariser le système et tenir constamment l'ennemi en éveil? Non, sans doute! Massena, en mettant entre lui et lord Wellington un fleuve comme le Tage, sans pouvoir conserver son équipage de pont, faute de chevaux, n'aurait pu tenir en échec l'armée combinée. A l'abri de cette barrière et des retranchements de Setubal et d'Almada, lord Wellington eût été en mesure de cantonner ses troupes pour les refaire, d'envoyer même des détachements et des milices contre le 9e corps, de rassurer et de réorganiser les provinces du nord du Portugal. Ajoutez que la dévastation de l'Alemtejo et l'insalubrité de sa partie basse auraient bientôt forcé l'armée française à remonter vers Portalegre ou à se jeter sur la Guadiana. Ainsi le maréchal, en opérant sur la rive gauche du Tage, s'éloignerait des ressources rassemblées à Ciudad-Rodrigo et Almeida, et quitterait ses véritables lignes d'opération et de communication, sans avoir même la certitude de tenir dans l'Alemtejo au delà de quelques semaines.

Mais si le passage du Tage venait à échouer, quelles conséquences désastreuses n'entraînerait-il pas? Outre la perte d'hommes et la fâcheuse atteinte portée au moral des soldats des deux armées, la nôtre perdrait sa ligne d'opération sur Coïmbre, serait rejetée sur l'Espagne, à travers un pays stérile, hérissé de rochers, coupé à chaque pas de torrents furieux, semé de précipices et d'abîmes, où il fallait s'attendre à voir s'engouffrer une partie de l'artillerie, et à abandonner, peut-être, les malades et les blessés.

En se portant au contraire entre Pombal et Coïmbre, la gauche au Zezere et la droite à la mer, ne se con-

formerait-on pas mieux à la pensée de l'Empereur? Dans cette position, l'armée verrait l'ennemi face à face, et n'aurait plus de fleuve à traverser; elle pourrait tous les jours renouveler ses attaques contre les postes, contre les détachements, et contre les points faibles de la ligne ennemie, si lord Wellington se hasardait à se rapprocher d'elle, ce qui n'était pas probable pour cent raisons dont la dévastation du pays et le système d'inertie adopté par le général anglais n'étaient pas les moindres. Dans le cas où ce dernier ne bougerait pas, l'armée continuerait à agir par détachements sur le Tage et le Zezere, et au moyen du pont de Pedragosa ou de tout autre, elle attirerait toutes les ressources de la rive gauche de cette dernière rivière, se réorganiserait, se referait, se recruterait, s'approvisionnerait, et si l'Empereur l'ordonnait enfin, serait alors à même de faire une nouvelle pointe sur Lisbonne. Et d'ailleurs, pendant la saison des basses eaux, qui l'empêcherait de pousser des partis sur la rive gauche du Tage et de fourrager dans l'Alemtejo? En toute hypothèse, elle pourrait vivre 50 à 60 jours sur le Mondego et y attendre des secours, ayant une division du 9ᵉ corps à Trancoso et Guarda, une autre à Pinhancos et Viseu pour maintenir une double communication avec l'Espagne; et, en supposant que le 5ᵉ corps occuperait les frontières de l'Alemtejo ou ferait le siége des places, l'ennemi, inquiété de deux côtés, se diviserait ou abandonnerait une des rives du Tage, et rien n'empêcherait alors d'avoir à Alcantara un corps intermédiaire qui lierait l'armée de Portugal et celle du Midi, de manière à ce qu'elles pussent concerter leurs opérations.

Telles étaient les combinaisons entre lesquelles le gé-

néral en chef flotta quelque temps indécis, mais il pencha bientôt pour la dernière. Si la coopération du 5e corps venait à lui manquer, dans tous les cas, comme il était impossible que l'armée conservât encore longtemps ses positions, malgré la trouvaille faite par le 6e corps aux environs de Pedragoa, de 4,000 quintaux métriques de maïs, de 400 bœufs et de 2,000 moutons au-dessous de Coïmbre, il ordonna qu'on se tînt prêt à marcher. Les 2e et 8e corps envoyèrent à Thomar leurs malades, leurs bagages et une partie de leur artillerie; Éblé se mit en mesure de jeter ou de brûler ses ponts au premier ordre; en même temps, Massena envoya un émissaire au duc de Trévise avec ce billet laconique : « J'attends de vos nouvelles avec la plus vive » impatience, mais la meilleure que vous puissiez me » donner, est que vous vous rapprochez de nous. »

Silveyra était un des partisans qui suscitaient le plus d'embarras à la garnison d'Almeida. Officier plus hardi que prudent, plus vaniteux encore qu'audacieux, et tout fier d'avoir enlevé la garnison suisse de Senabria au commencement de la campagne, il crut pouvoir se mesurer avec une division que les habitants du pays lui avaient dépeinte comme composée de conscrits sans vigueur, et attaqua Claparède à Ponte do Abade, près de Trancoso; mais le combat ne fut pas long : ce partisan s'enfuit en laissant 200 hommes sur la place et Claparède se mit à sa poursuite. Cependant le général Baccelar, craignant pour Oporto, rappela d'Espinhal en toute hâte, Miller et Wilson, qui se rapprochèrent de Viseu; Silveyra, rassuré par l'arrivée de ces renforts, y attendit de pied ferme son adversaire avec 5 à 6,000 hommes d'infanterie et quelques centaines de che-

vaux. Sa position était forte et un cordon de tirailleurs en couvrait les approches, mais Claparède amusa ses avant-postes et manœuvra pour le tourner. Silveyra ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus temps : il échappa par une fuite précipitée au nouveau châtiment qu'il avait encouru. Atteint le 11 aux ponts de Villa et de Fresinto sur la Tavora, il fut culbuté et poursuivi la baïonnette dans les reins jusqu'au Duero, que nos conscrits passèrent sur ses traces; ils occupèrent Lamego et jetèrent l'épouvante dans Oporto. Toutefois Claparède, trop éloigné de son centre d'opération, ramena sa division dans les environs de Celorico. Quelques jours après, il se rapprocha de Guarda; des rassemblements s'étant formés à Covilhaõ sous la conduite du brigadier anglais Grant, Claparède en débarrassa le pays et y rétablit la tranquillité.

Avant de prendre un parti, Massena voulut connaître l'opinion de ses principaux généraux, mais il lui répugnait de convoquer un conseil de guerre, parce que ses décisions enchaînent, en quelque sorte, la volonté d'un général en chef; et d'ailleurs, la lassitude de la guerre du Portugal que l'armée éprouvait était trop prononcée pour qu'il ne craignît pas sa fâcheuse influence sur la délibération. Il usa donc d'adresse pour se procurer les avantages d'un conseil de guerre sans en avoir les inconvénients, et invita ses lieutenants sous différents prétextes à se rendre, le 18 février, à Golgaõ, chez le général Loison. Celui-ci avait fait préparer un déjeuner auquel il avait convié plusieurs autres généraux; ce fut ainsi que Massena, les ducs d'Elchingen et d'Abrantès, Reynier, Éblé, Lazowski, Fririon, Foy, Solignac et Loison, ayant pris place autour de la même ta-

ble, la conversation s'engagea naturellement après le déjeuner sur la situation.

« Vous connaissez, dit Massena, l'état de misère de » l'armée. Toutes les ressources du territoire qu'elle oc- » cupe sont épuisées. Les fourrages qui s'étendent jus- » qu'à la mer, le Mondego, la Ceira et le Haut-Zezere, » ne rapportent presque plus rien. La cavalerie et les » chevaux de l'artillerie, ne trouvant plus de fourrages » et réduits à brouter un peu de mauvaise herbe, sont » exténués. Nous avons à Punhete les bateaux néces- » saires pour deux équipages de pont, et nous sommes » informés que le duc de Dalmatie assiége Badajoz. Les » alliés sont dans une situation différente : lord Wel- » lington est à Cartaxo. Les divisions Picton, Leith, » Spencer et Cole, ainsi que les troupes portugaises qui » en dépendent, sont cantonnées à Cartaxo, Azem- » buja, Alcoentre et environs. Le maréchal Beresford, » avec 13,000 hommes d'infanterie et 2,500 chevaux, » s'étend sur la rive gauche du Tage, depuis Almeyrim » jusqu'au-dessus de Punhete, observant l'embouchure » du Zezere et notre équipage de pont. Les retranche- » ments devant Lisbonne sont gardés par des troupes » portugaises. L'armée alliée s'alimente par mer ; l'or de » l'Angleterre est prodigué ; les arrivages de grains et » de bestiaux se multiplient. On débarque chaque jour » d'Afrique, de Sicile et même d'Amérique de riches » convois à Lisbonne. Beresford fait refluer dans cette » capitale toutes les ressources de l'Alemtejo. Les alliés, » immobiles dans leurs positions, semblent attendre que » la faim nous chasse, et tout porte à croire qu'ils nous » laisseront toujours l'initiative des mouvements. Ce- » pendant il est manifeste qu'ils s'opposeront par tous

» les moyens au passage du Tage. Le moment approche
» où il nous faudra prendre un parti. L'armée s'est
» montrée héroïque et résignée ; mais ses souffrances
» s'aggravent, son moral pourrait s'affaiblir, et il con-
» vient d'aviser. Une dépêche apportée par le général
» Foy m'apprend que la volonté de l'Empereur est que
» l'armée tienne en échec l'ennemi le plus longtemps
» possible, qu'elle ait sur le Tage un pont couvert par
» des retranchements sur les deux rives, qu'on prenne
» Abrantès et qu'on ouvre enfin des communications
» régulières avec l'Espagne. Comme il a développé sa
» pensée dans les audiences qu'il a accordées au géné-
» ral Foy, j'invite le général à résumer devant vous ses
» souvenirs. »

Foy dit alors : « Suivant l'Empereur, au point où
» en sont les choses, le Portugal est dans Lisbonne.
» De Santarem nous bloquons cette capitale et nous
» obligeons l'Angleterre à d'excessives dépenses, pour
» un avenir incertain. C'est moins la force que la pa-
» tience qui décidera la victoire; elle appartient à
» l'armée qui pourra vivre le plus longtemps. L'An-
» gleterre souffre beaucoup : une puissante fraction
» du Parlement n'augure rien de bon de cette cam-
» pagne, et s'effraie de l'énormité des fonds qu'elle
» absorbe; elle craint d'y perdre son unique armée. Le
» ministère, en butte à des attaques journalières, man-
» que de stabilité. L'Empereur entend donc qu'on se
» maintienne en Portugal et qu'un établissement solide
» sur le Tage nous permette de manœuvrer sur ses
» deux rives. Il a ordonné au duc de Dalmatie de pous-
» ser le 5e corps sous Abrantès, et en effet, tant que
» l'armée sera à cheval sur le Tage, elle tiendra l'en-

» nemi en alerte, le fatiguera par des combats de détail,
» et le Parlement anglais, ennuyé d'une lutte ruineuse
» sans compensation probable, obligera bientôt les mi-
» nistres à rappeler lord Wellington. »

« Maintenant, reprit Massena, que vous connaissez
» les intentions de l'Empereur, je vous demande votre
» opinion sur les trois questions suivantes :

» 1° Convient-il de quitter les bords du Tage pour s'é-
» tablir sur le Mondego, où nous vivrons quelque temps
» des ressources qu'on trouvera entre ce fleuve et le
» Duero, et de rouvrir la communication avec Almeida?

» 2° Vaut-il mieux forcer le passage du Tage à Pun-
» hete pour vivre dans l'Alemtejo et communiquer avec
» le 5e corps et Madrid, en conservant des troupes à
» Punhete pour garder les ponts, ou bien réunir deux
» corps d'armée à Santarem pour y tenir l'ennemi en
» échec, pendant que le reste de l'armée passera le
» Tage à Punhete et fera ensuite descendre l'équipage
» de pont à Santarem?

» 3° Enfin, est-il préférable de prolonger le séjour de
» l'armée dans ses positions actuelles, en relevant le
» 2e corps à Santarem par les deux premières divisions
» du 6e, et d'attendre l'arrivée du duc de Trévise dans
» l'Alemtejo jusqu'à ce qu'on soit réduit à la dernière ex-
» trémité, sauf alors à prendre un des deux autres partis?»

La discussion s'ouvrit sur le premier projet : le duc d'Elchingen pensa que la retraite sur le Mondego s'écartait essentiellement des intentions de l'Empereur. Elle laisserait les Anglais maîtres de la campagne, nous forcerait à abandonner les équipages de pont et une partie des voitures d'artillerie; l'armée de Portugal y perdrait sa gloire, et cette retraite serait d'ailleurs d'une

exécution difficile. En passant vers Thomar et par l'ancienne route de Coïmbre, les chemins dégradés achèveraient de ruiner l'artillerie et les équipages; de plus, l'ennemi pourrait prévenir l'armée française et l'attaquer de flanc, en débouchant rapidement par la grande route de Rio-Mayor à Leiria, Pombal et Condeixa, à moins qu'on n'occupât cette route par un gros détachement.

« Quant à moi, ajouta le maréchal avec véhémence, » je regarderais une semblable retraite comme funeste et » déshonorante, parce que nous perdrions infailliblement » une grande partie de notre artillerie et de nos » équipages, si les alliés manœuvrent avec vigueur. » La majeure partie des généraux, sans partager cette opinion sur les conséquences funestes de la retraite sur le Mondego, reconnut que ce parti était en opposition avec la volonté de l'Empereur et qu'il ne devait être adopté que dans le cas où l'exécution des autres serait impossible.

La discussion sur la seconde question s'établit avec plus de calme. On reconnut que le passage du Tage à Punhete, en conservant une double tête de pont sur les deux rives du Zezere, se rapprochait des intentions de Napoléon. « En effet, dit le duc d'Abrantès, l'armée, maîtresse de Punhete et pouvant manœuvrer à volonté sur les deux rives du Tage, sera en mesure de prendre Abrantès aussitôt après la chute de Badajoz et d'Elvas et de maîtriser tous les mouvements de l'ennemi. — Mais, fit observer Loison, croyez-vous que l'armée pourra longtemps se tenir à cheval sur le Tage? Trouverons-nous dans l'Alemtejo assez de ressources pour nourrir les troupes qui resteront à Punhete? Et si nous sommes forcés de nous étendre, qui nous répond que

l'ennemi, par une entreprise sur le pont, ne parviendra pas à couper l'armée en deux? Un débordement du fleuve ne peut-il pas produire le même résultat, et alors qu'arrivera-t-il? Le corps sur la rive droite, abandonné à lui-même, n'aura rien de mieux à faire que de se replier en toute hâte par la route de Castello-Branco, tandis que celui qui serait resté sur la rive gauche, trop faible pour se maintenir devant les alliés, sera rejeté sur la Guadiana. Il me paraît préférable de pousser l'armée tout entière dans l'Alemtejo, en repliant l'équipage de pont, pour être en mesure de repasser plus tard sur l'autre rive si les circonstances l'exigent.

— Eh! que feriez-vous dans l'Alemtejo? quelles opérations importantes pourriez-vous y entreprendre? reprit le duc d'Abrantès. Ne rencontrerez-vous pas les retranchements d'Almada et de Setubal? et, à supposer que vous les emportassiez, qu'en résulterait-il? En vue de Lisbonne, vous en serez séparé par un fleuve large de plus de 1,000 mètres; c'est à peine si vos boulets atteindront l'autre bord. Qu'on ne croie pas que lord Wellington se hasarde à passer dans l'Alemtejo; dans la plaine il n'osera rien entreprendre contre nous, et attendra tranquillement que la misère nous rejette sur la Guadiana, et certes je regarderais comme mille fois moins dangereux d'aller prendre position sur le Mondego. » Le général Fririon ajouta qu'on ne pourrait replier l'équipage de pont, et qu'il faudrait le noyer ou le brûler, parce qu'on manquait de haquets et d'attelages. L'opinion de Loison n'était pas soutenable, elle fut unanimement écartée.

Restait à savoir comment et par quelles troupes s'exécuterait le passage à Punhete ou à Montalvaõ.

Éblé proposa deux partis. « La moitié de l'armée peut tenter, dit-il, le passage sur l'un de ces deux points, pendant que l'autre, réunie dans la forte position de Santarem, tiendra lord Wellington en échec et fera des démonstrations de passage pour attirer le maréchal Beresford en face de Santarem; ou bien l'armée tout entière se repliera sur le Zezere pour opérer le passage. — Cette dernière manœuvre serait très-dangereuse, reprit Reynier interrompant Éblé, car qui empêcherait lord Wellington de suivre le mouvement de l'armée pendant que le maréchal Beresford réunirait ses troupes devant le point de passage? Et si une affaire d'arrière-garde s'engageait sur le Zezere, ne serait-il pas à craindre que l'opération ne manquât? Il nous faudrait alors, continua-t-il, faire un mouvement en avant avec des troupes découragées pour gagner le chemin de Thomar et de Coïmbre et prêter ainsi le flanc à l'ennemi. En cas d'échec, nous n'aurions qu'une ligne de retraite par la Serra d'Estrella et à travers un pays ruiné, sauvage et déchiré par des torrents. Je crois qu'il faut tenir fortement Santarem, passer le Tage, soit au-dessus, soit au-dessous de Punhete, et ne penser à se jeter dans l'Alemtejo ou à se replier sur le Mondego, qu'après avoir consommé toutes les ressources de la rive gauche. Nous gagnerons ainsi du temps et nous recevrons de nouveaux ordres de l'Empereur. »

Cette opinion, exprimée avec chaleur, fut fortement appuyée par le duc d'Abrantès, Fririon, Lazowski et Solignac. Jusque-là on avait raisonné dans l'hypothèse que le passage ne rencontrerait pas d'obstacles, on entra alors dans l'examen de la seconde partie de la question.

Éblé reprit : « On peut jeter des ponts sur quatre points : 1° à Punhete vers l'embouchure du Zezere, mais il s'y trouve des batteries et des ouvrages de campagne où lord Beresford tient la moitié de son monde en face du point de passage, tandis que le reste de son corps d'armée peut s'y réunir en 24 heures; 2° à Montalvaō. Il est vrai qu'on y évite le feu des batteries portugaises, mais comme le transport de nos bateaux ne peut être dérobé au maréchal Beresford, il s'y portera immédiatement avec la plus grande partie de ses forces et alors l'inconvénient sera le même à peu près; 3° construira-t-on le pont en face de la grande île, près du confluent de l'Alviela? Cette île, vous le savez, est dominée par les hauteurs de Boavista sur la rive droite, et n'est séparée de la rive gauche que par un petit bras guéable et même à sec dans les basses eaux. En descendant les barques par le Tage, ou sur les haquets, on peut jeter des troupes dans l'île sans opposition, et il ne restera plus qu'à franchir un petit bras. Mais l'arrivage des bateaux est difficile; les chemins sont trop mauvais et les chevaux d'artillerie trop ruinés pour qu'on puisse en effectuer le transport par terre; d'un autre côté, les eaux du Tage ont sensiblement baissé depuis quelques jours, et les bateaux courront risque de s'engraver entre Barquinha et l'embouchure de l'Alviela. — Comment se fait-il alors, dit Solignac, qu'une barque soit descendue à Santarem dans la nuit du 13? — Une barque peut passer où vingt échoueront, répond Éblé; c'est sur la donnée générale de l'expérience qu'il faut tabler, et non sur l'exception. — Le général a raison, reprit Massena, car le capitaine Parmentier, après avoir été forcé de côtoyer la rive gauche pour

éviter un banc de sable, a été exposé à une vive fusillade, et n'est arrivé à Santarem qu'en douze heures, après avoir touché cinq ou six fois. Il suit de là qu'un train de bateaux courrait grand risque de se perdre, quand bien même l'ennemi ne s'apercevrait pas de son passage. — Il reste encore, continua Éblé, un quatrième point de passage, mais l'observation de M. le maréchal en rend l'indication superflue; je veux parler de Santarem même, sous la protection des hauteurs de la rive droite du Tage.

— Quel que soit le projet auquel on s'arrête, il me semble, dit Solignac, qu'on oublie trop que lord Wellington peut en quelques heures renforcer le maréchal Beresford sur la rive gauche. »

Le duc d'Elchingen, qui se tenait depuis longtemps silencieux, interrompit Solignac. « Quant à cela, je ne le crains guère. Tant que nous occuperons Santarem, soyez certains qu'il ne se dégarnira pas; et plût à Dieu qu'il s'en avisât! nous laisserions-là les ponts, et en deux marches nous serions à Lisbonne!

— Je suppose le passage effectué sur un point quelconque, continua Solignac; les troupes que nous laisserions à Santarem ne courraient-elles pas risque d'être culbutées par les forces supérieures de lord Wellington?

— Quant à cela, jamais! dit Reynier. Je connais la position, je l'ai étudiée; elle est naturellement forte, et trois lignes d'abatis l'ont rendue formidable. Sans doute elle serait trop étendue pour le 2e corps; mais 15,000 hommes peuvent y braver toutes les attaques. Il serait même heureux que lord Wellington voulût engager la partie; mais il est trop prudent pour se faire culbuter dans le Rio-Mayor.

— Enfin, dit Loison, si au lieu d'attaquer de front la position, il la tournait par le village de Rio-Mayor? — Il se gardera bien, repartit Reynier, de faire un détachement de ce côté; car qui nous empêcherait de déboucher de Santarem, de couper ce détachement et d'arriver en face des lignes de Torres-Vedras avant qu'il eût réuni assez de troupes pour les défendre ? »

La discussion étant épuisée sur les deux premières questions, on passa enfin à la prolongation du séjour de l'armée dans ses positions en attendant une diversion du 5ᵉ corps.

Le duc d'Abrantès reconnut que ce parti rentrait dans les intentions de l'Empereur. — « Je ne puis conseiller, s'écria Reynier, de rester plus longtemps dans l'inaction, car les souffrances de mes troupes exigent une solution prochaine. Eh quoi ! ne voyez-vous pas qu'une plus longue attente vous expose à n'avoir plus de chevaux en état de traîner l'artillerie, et que les soldats auront bientôt perdu le peu de vigueur qui leur reste. Ici, toutes les objections soulevées par les deux premiers projets se reproduisent dans toute leur force; et, en effet, si plus tard vous vous décidez à jeter les ponts, quelles ressources vous restera-t-il? êtes-vous sûrs que le mauvais temps ne gonflera pas de nouveau les rivières, et ne rendra pas les routes encore plus impraticables ? Croyez-moi, quoi qu'on puisse prolonger ici l'existence de l'armée pendant quelques jours, ce n'est pas un motif suffisant pour s'y morfondre. — Ces raisons sont certainement plausibles, dit le général Foy; cependant il ne faut pas oublier que le 5ᵉ corps va déboucher d'un jour à l'autre sur la rive gauche du Tage, car les ordres de l'Empereur sont formels. Depuis

trois jours nous n'entendons plus le canon de Badajoz; la place est donc prise ou le siége levé. Dans le premier cas, le duc de Trévise vient à nous; alors le passage est sûr, et nous serions coupables aujourd'hui de donner quelque chose au hasard; et, dans le cas contraire, nous saurons dans 15 jours au plus si nous ne devons compter que sur nous-mêmes; il faut attendre. — Cet avis est aussi le mien, dit le duc d'Elchingen. Le plan de campagne devra nécessairement être changé par la prise de Badajoz. Il serait trop hasardeux de tenter maintenant le passage sur un point quelconque, et il est d'autant moins nécessaire de courir de semblables risques, qu'à la nouvelle de la chute de cette place, l'ennemi abandonnera, j'en réponds, toute la rive gauche du Tage. Si elle n'avait pas capitulé au 20 mars, et si nous n'avions pas reçu de nouveaux ordres de l'Empereur, alors, à la bonne heure, nous hasarderions le passage; mais, je le répète, je me prononce formellement contre toute retraite sur le Mondego. J'aimerais cent fois mieux, quoi qu'on en ait dit, me replier par la ligne de Castello-Branco. Le pays est ruiné, les chemins sont affreux, je ne le nie pas; mais au moins gagnerions-nous, en 7 ou 8 marches, la frontière d'Espagne, sans avoir peut-être besoin de combattre. Alors on cantonnerait l'armée, nos communications avec le duc de Dalmatie seraient assurées, et nous attendrions les ordres de l'Empereur. »

Cette opinion souleva nombre d'objections et le débat devint alors confus; cependant la majorité se prononça pour l'inaction, dans l'espoir qu'en gagnant du temps on recevrait les ordres de l'Empereur par Casabianca, et Massena congédia l'assemblée sans lui communiquer

sa pensée. Cette conférence l'avait affermi dans sa résolution d'attendre jusqu'à la dernière extrémité la diversion du duc de Trévise, et de se replier enfin sur le Mondego si elle venait à lui manquer.

Deux jours après, quel fut l'étonnement du maréchal lorsqu'il reçut du général Reynier un écrit intitulé *Conférences de Golgaõ,* où ce général prétendait résumer l'entretien précédent ; Reynier le priait, au reste, de ne pas s'offenser des raisonnements qu'il avait pu y ajouter, et de rendre justice à ses bonnes intentions. A la lecture de ce résumé, qui donnait au déjeuner de Golgaõ une importance qu'il n'avait réellement pas, Massena se demanda si, plus tard, ses ennemis ne pourraient pas tirer parti de cette pièce pour le desservir, car elle dénaturait des observations, en exprimait d'autres qui n'avaient pas été émises, et en omettait qui avaient été longuement discutées ; ses conclusions pouvaient d'ailleurs être retournées contre lui, et, si la retraite sur le Mondego venait à échouer, on aurait certainement remarqué que l'opinion générale avait été contraire à cette opération. Massena, pour prévenir la calomnie, soumit la pièce de Reynier aux généraux présents, et tous déclarèrent par écrit, à l'exception du duc d'Elchingen, que ce récit était entaché d'inexactitudes et d'omissions ; ce dernier répondit seulement qu'une fièvre assez forte le retenait au lit, et l'empêchait ainsi d'adresser ses observations sur l'écrit de Reynier ; que tout ce qu'il pouvait dire à cet égard, c'est que son avis était toujours de prolonger le séjour de l'armée dans ses positions, car on devait raisonnablement espérer recevoir des ordres de l'Empereur avant le 20 mars.

Massena fit de vifs reproches à Reynier sur sa légè-

reté : « J'ai d'abord été surpris, lui dit-il, que vous ayez » pu qualifier du nom de *Conférences de Golgaõ* une simple conversation tenue pendant le déjeuner que nous » a donné le général Loison, le 18 de ce mois. Mais mon » étonnement s'est accru quand j'ai lu des réflexions » dont on n'a point dit un mot, et que j'y ai trouvé » altérées celles qui ont été réellement faites. Quoiqu'un » écrit, dans ce cas, ne soit pas d'une plus haute importance que la circonstance même du déjeuner qui lui » a servi de prétexte, l'intérêt de la vérité ne souffre cependant pas qu'on le lise sans éprouver un très-grand » mécontentement. » Reynier se confondit en excuses. Il était loin de croire, répondit-il, que cette pièce dût être soumise à l'examen des généraux présents à Golgaõ. Accoutumé depuis longtemps à se rendre compte par écrit de tout ce qu'il regardait comme important, il avait cherché à résumer ce qui s'était dit, ou pouvait l'avoir été dans la position actuelle de l'armée. Il avait cru, d'après la bienveillance dont le maréchal l'honorait, et uniquement par dévouement pour sa personne, être autorisé à lui soumettre ses idées; en les lui adressant, il l'avait prié de pardonner son bavardage et de rendre justice à ses bonnes intentions. — « Personne n'en a eu » connaissance, ajouta Reynier, et j'ai été fort surpris » d'apprendre ce matin, par le duc d'Abrantès, que vous » aviez provoqué son avis sur cet écrit, à la tête duquel » j'ai mis mal à propos *Conférences de Golgaõ*, puisqu'il » n'y a pas eu de conférence, et qu'on n'a pas posé les » questions que j'ai établies pour classer mes idées. »

Afin de ne pas être pris au dépourvu, Massena fit dès lors ses préparatifs afin de mettre l'armée en état d'attaquer ou de battre en retraite. Il ordonna à ses

lieutenants d'envoyer prendre à Punhete les bouches à feu et les caissons qu'ils y avaient laissés, les autorisant à en retirer même les chevaux s'il était nécessaire. En même temps, comme divers rapports affirmaient que l'ennemi avait reçu des renforts, que le général Clausel annonçait que Wellington en personne était venu reconnaître un passage du Rio-Mayor, avait ordonné de réparer la route de Marmelera à Alfores, et de préparer un pont de chevalets sur ce dernier point; Massena prescrivit au duc d'Abrantès et à Reynier d'exercer une surveillance rigoureuse, et de se ménager les moyens de détruire tous leurs ponts le plus promptement possible. En cas d'événement, leur retraite devait s'effectuer suivant l'instruction du 4 février, en prévenant le comte d'Erlon à Leiria de se porter sur Ourem. La ligne subit en conséquence une modification importante : la brigade Thomières, du 8ᵉ corps, renforça à Pernes la 1ʳᵉ brigade de la division Solignac, et les brigades Taupin et Ménard se rapprochèrent d'Alcanhede. Mais, à la suite d'une reconnaissance du duc d'Abrantès, la division Solignac occupa définitivement Zoya, Dona Constancia, Joanino, Tremes, et la brigade Taupin Moliano. De cette façon la ligne ennemie fut plus étroitement surveillée entre Rio-Mayor et le pont de Calharis.

Depuis longtemps Reynier sollicitait l'autorisation de faire enlever dans l'île de Boavista, au-dessous de l'embouchure de l'Alviela, de nombreux troupeaux que les Portugais y avaient conservés; le général en chef, après avoir longtemps refusé, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur un point qui pouvait être choisi pour lieu de passage, avait enfin autorisé Eblé à mettre 6 bateaux à la disposition du chef du 2ᵉ corps. En con-

séquence, le 19, à 9 heures et demie du soir, le capitaine Parmentier se laissa dériver avec sa petite flottille le long de la rive droite du Zezere, et entra dans le Tage sans être aperçu; mais, à peine avait-il parcouru un espace de 200 mètres, que les postes portugais l'accompagnèrent jusqu'à Tancos d'un feu roulant de mousqueterie, qui heureusement ne lui blessa que 2 hommes. La traversée fut ensuite souvent arrêtée par les bas fonds; les bateaux échouèrent plusieurs fois, et à 3 heures et demie du matin, Parmentier n'était encore qu'à hauteur de l'embouchure de l'Almonda. Le bateau conducteur qu'il montait faillit sombrer; il pivota sur un tronc d'arbre ou sur une pointe de rocher, s'inclina et se remplit d'eau; le courant était fort, un marin se jeta dans le Tage, et dégagea le bateau avec une esparre. A 5 heures et demie enfin la flottille entra dans l'Alviela, à l'exception d'un bateau qui se rendit à Santarem. Le rapport du capitaine Parmentier n'arriva au grand quartier général que le 21 au matin, et prouva qu'il était possible de conduire des bateaux sans trop de dangers jusqu'à l'Alviela. Ceci changeait toutes les conditions de la campagne, puisqu'on pouvait jeter un pont sur l'île; Massena dépêcha un aide de camp à Reynier avec ordre de suspendre l'expédition; malheureusement au moment où cet officier arriva à Santarem, elle était terminée. En effet, le capitaine Parmentier, prenant 30 soldats du 47ᵉ dans chacun de ses bateaux, débarqua, le 21, en moins de 10 minutes; les soldats se répandirent sur l'île, y trouvèrent du seigle, de l'orge, 3 à 400 quintaux de maïs, une grande quantité de paille, des cochons, des moutons, des bœufs et des chevaux. On chargea rapidement les bateaux qui firent

trois voyages. Mais l'ennemi prit l'éveil : ses postes les plus rapprochés accoururent; les cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe, se jetèrent dans le petit bras du Tage, et nos soldats, au lieu de tenir ferme, perdirent la tête et regagnèrent les bateaux en désordre. On eut quelque peine à opérer l'embarquement, et quelques heures après plus de 4,000 hommes d'infanterie et de 500 chevaux s'établirent en face de l'île, où ils jetèrent un fort détachement. Cette dernière chance de passage fut donc perdue.

Cependant, les rapports journaliers de Reynier et du duc d'Abrantès faisaient un sombre tableau de la misère de leurs troupes : quand le grand quartier général lui-même manquait souvent de pain depuis un mois, le soldat criait hautement contre ce qu'il appelait l'inhumanité de ses chefs, et les officiers généraux eux-mêmes avaient peine à contenir l'expression de son mécontentement. Comme Massena avait calculé que, du 5 au 10 mars, il était possible qu'il reçût des ordres de l'Empereur, il demanda, le 25 février, au duc d'Abrantès et à Reynier, si, en consommant quelques jours de biscuit de leur réserve, ils pourraient rester dans leurs positions jusqu'à cette époque. Le duc d'Abrantès répondit qu'à compter du 1er mars il n'y aurait plus de pain chez lui; que sa cavalerie et sa première division manquaient totalement de viande; que la seconde en aurait peut-être jusqu'à l'époque fixée, mais que les bataillons étrangers étaient dénués de tout, « en nous envoyant, dit-il, 100 quintaux métriques de grain, et en mangeant 4 jours du biscuit de la réserve, nous atteindrons le terme que vous nous fixez. » La réponse de Reynier fut plus décourageante encore. « Le seul

moyen de tenir jusqu'au 10 mars, écrivit-il, c'est de manger toute la réserve, et le 2e corps n'a plus d'autre ressource. » Bien que cela ne fût pas complétement exact, Massena sentit dès lors qu'il n'y avait plus à reculer.

CHAPITRE VII.

Préparatifs de retraite. — Désobéissance du comte d'Erlon. — Deuxième mission du général Foy. — Sortie de la garnison d'Abrantès. — Retraite de l'armée sur Leiria. — Lord Wellington suit l'armée. — Réflexions sur la ligne du Mondego. — Conduite tenue par le duc d'Elchingen. — Le comte d'Erlon quitte l'armée malgré Massena. — Combat de Pombal. — Marche du général Montbrun sur Coïmbre. — Combat de Redinha. — Désobéissance du duc d'Elchingen ; il évacue sa position. — Montbrun somme inutilement Coïmbre. — Combat de Casal-Novo.

La retraite était désormais décidée, mais il fallait rassembler les fourrageurs, réorganiser l'artillerie que la mortalité des chevaux obligeait à réduire encore de 48 voitures, et terminer les préparatifs pour la destruction des ponts. Dans la pensée de Massena, l'armée devait pivoter de Leiria vers Pombal, Ancio et Espinhal, et se porter de là sur Coïmbre. Il ordonna donc au duc d'Abrantès de reconnaître les routes d'Alcanhede à Leiria, par Mede et Porto do Moz, et prescrivit au duc d'Elchingen de constater l'état de celles qui conduisent de Thomar à Coïmbre par Alvayaser et Anciaõ. Reynier reçut l'ordre de reconnaître celles qui traversent le Rio-Mayor, de faire sauter les ponts de cette rivière, et dans le cas où il serait impossible de se replier par la plaine de Golgaõ, de réparer le pont de San Vincente, au-dessus du village de Lanceira, sur l'Alviela, par lequel le 2ᵉ corps aurait alors défilé, pendant que le 8ᵉ traverserait Pernes. Cette précaution devint inutile, car le chemin de Santarem à Golgaõ se trouva praticable pour l'artillerie, et cela fit d'autant

plus de plaisir à Massena, que la retraite du 2e corps par Golgaō confirmait l'ennemi dans l'opinion qu'une tentative de passage du Tage était imminente, puisque ce chemin conduit à Punhete.

Enfin, le 1er mars, Massena adressa ses ordres aux chefs de corps : le mouvement devait commencer dans la nuit du 5 au 6, par Golgaō, Thomar, Ocaril, Venda Nova et Espinhal pour le 2e corps, par Torres-Novas, Chaō de Maçans, Boica et Pombal pour le 8e. Le duc d'Abrantès et Reynier envoyèrent à Torres-Novas leurs bataillons de marche et les bêtes de somme pour transporter leurs malades à Thomar, le 5 au soir; leur artillerie devait filer à Torres-Novas, sauf 2 pièces au 8e corps, et celles de 3 au 2e.

Comme l'armée allait pivoter sur le 6e corps pour former sa nouvelle ligne, le 9e et la cavalerie de Montbrun furent mis sous le commandement du duc d'Elchingen. La division Marchand reçut l'ordre d'être rendue, le 5, à Leiria, à l'exception du 39e de ligne, qui devait rester à Pombal avec le général Marcognet, renforcé lui-même d'un régiment de dragons, et on recommanda à ce général de pousser de fortes reconnaissances sur les routes de Coïmbre et de la côte. Le même jour, Montbrun dut également se porter à Leiria avec 3 régiments de dragons et son artillerie; il fut prescrit au général Mermet d'envoyer une de ses brigades, le 6, à Leiria avec l'artillerie de la division, et de laisser l'autre à Ourem, où elle resterait jusqu'au 7, pour être appelée soit à Pombal, soit à Leiria. Quant à la cavalerie légère de Lamotte, elle eut ordre de se rendre de Pombal à Thomar le 4, et de suivre le mouvement de la division Loison qui quitterait, le 7, Punhete avec les marins, pour se di-

riger sur Chaõ de Maçans. Massena recommanda enfin au duc d'Elchingen d'envoyer à Pombal son bataillon de marche, ses gros bagages et l'excédant de ses munitions, et de conserver avec soin l'approvisionnement des régiments.

D'après ces dispositions, il est évident que si l'ennemi voulait inquiéter la retraite, il ne le pouvait qu'en débouchant par la grande route de Leiria. Or, le duc d'Elchingen, tenant dans la main 10 régiments d'infanterie et 4 de cavalerie, était en état de lui faire face, et, d'ailleurs, à la fin du second jour de marche, l'armée se trouvait en ligne entre Thomar et Leiria, débarrassée des non combattants et des bagages, et en mesure d'accepter la bataille.

En adressant au comte d'Erlon ses instructions pour le mouvement rétrograde, Massena lui prescrivit de porter un régiment à Cabaços par Arneiro, sur la route d'Espinhal, de manière à y être arrivé le 5 au soir. Ce général fut d'abord blessé d'être mis sous les ordres du duc d'Elchingen, puis croyant voir dans cette disposition l'intention d'éloigner une partie de ses troupes pour le mettre dans l'impossibilité de quitter l'armée de Portugal, il écrivit au général en chef en termes qui décelaient toute sa mauvaise humeur : « Nous tâcherons de faire de notre mieux, » dit-il, en ce qui regardait le mouvement général; mais il se refusa à porter le régiment à Cabaços sous prétexte que la division Conroux était trop faible pour former ce détachement, et que d'ailleurs elle avait une escorte déjà trop forte à fournir pour ses malades; « dans tous les cas, ajouta-t-il, je ne doute pas que V. A. ne puisse y envoyer un régiment de son armée si elle le juge indispensable. »

Cette réponse contraria Massena sans l'étonner, et il réitéra son ordre. « Votre refus, lui dit-il, dérange mes » dispositions, et il peut avoir des suites dont le blâme » retomberait sur vous. Comme Cabaços se trouve sur » la route d'Espagne, vous reprendrez ce régiment en » vous en retournant. Votre position vous place pour » le moment à l'armée de Portugal; vous devez par » conséquent contribuer à son changement de position, » et l'ensemble des mouvements ne peut être dirigé que » par une main. Ceci, sans doute, vous fera sentir la » nécessité de suivre les dispositions que j'ai arrêtées. »

Cette lettre fut portée par un aide de camp, qui revint avec une réponse où le comte d'Erlon protestait de sa bonne volonté. Il croyait l'avoir prouvée en rejoignant l'armée, et en prolongeant ensuite son séjour à Leiria. Ses sentiments étaient encore les mêmes, malgré le peu d'égards qu'on avait eu pour lui, et dont il pourrait se plaindre s'il voulait récriminer. Son discernement l'empêchait d'être dupe des détours mis en usage pour le retenir; il était resté parce qu'il avait compris que sa position à Leyria complétait celle de l'armée, et lui permettait, d'ailleurs, de s'étendre pour faire des vivres; quant à l'envoi d'un régiment, il pouvait d'autant moins y consentir, que Leiria, étant sur la grande communication, allait devenir le point d'appui de l'armée. Loin de mériter le moindre blâme à cause de cette détermination, il craignait de l'encourir pour être resté trop longtemps loin de ses troupes et du pays où les instructions de l'Empereur l'appelaient. « J'espère que » cette petite explication, qui vous fera connaître davantage mon caractère, disait-il en terminant, ne » pourra que contribuer à augmenter l'estime que vous

» avez bien voulu me témoigner, et à laquelle j'attache
» le plus haut prix. »

Le motif du comte d'Erlon était évidemment sans portée, et les considérations d'utilité et de responsabilité que lui faisait envisager Massena devaient le déterminer à obéir. S'il eût été réellement attaché à l'armée de Portugal, le général en chef l'eût rappelé sévèrement à ses devoirs, mais les instructions du major général se prêtaient à deux interprétations, et celles qu'avait reçues le comte d'Erlon n'étaient pas tout à fait les mêmes que celles de Massena : ces dernières portaient que le comte d'Erlon recevrait les ordres du maréchal tant que les Anglais seraient en Portugal; or, quand il s'agissait de concourir à un mouvement en présence de l'ennemi, le général en chef n'était-il pas fondé à lui en donner? Et, quand bien même le comte d'Erlon n'eût pas été sous le commandement de Massena, ne s'y trouvait-il pas de fait par la place qu'il occupait depuis deux mois sur la ligne même de l'armée? D'un autre côté, la distance à parcourir pour se rendre à Cabaços ne permettait pas à Massena d'y envoyer un autre régiment en temps utile; d'ailleurs ce mouvement aurait contrarié l'ensemble des opérations; le comte d'Erlon devenait donc responsable des fâcheux résultats que pouvait entraîner son refus.

Au reste, ce général n'était pas le seul qui répugnât à être sous les ordres du duc d'Elchingen; Montbrun, commandant de la réserve qui y avait été mis momentanément par l'instruction générale, feignit de n'avoir pas compris cette disposition, et pria le maréchal de lui prescrire la conduite qu'il devait tenir. Quoique médiocrement satisfait de cet officier, comme nous l'avons

vu, dans la marche sur Lisbonne et dans l'affaire des bateaux de Chamusca, Montbrun reconnaissait si franchement ses fautes et en exprimait tant de regrets, que le maréchal avait conservé un faible pour lui et le traitait avec indulgence. « Faites à l'ordinaire, lui dit-il, » et pour le mieux, de concert avec le duc d'Elchin» gen; continuez à m'adresser vos rapports directe» ment. » Il est juste de dire que Montbrun, durant la retraite, servit, sinon toujours avec intelligence, du moins avec zèle, et qu'il satisfit aux exigences de sa position vis-à-vis du duc d'Elchingen.

D'après l'ordre donné, les mouvements préparatoires du 6e corps étaient fixés au 3, quand Reynier manda que ses corvées ne pourraient être à leur poste que le 4, et Massena en fut d'autant plus contrarié que les bavardages de l'état-major avaient en quelque sorte divulgué le secret de la retraite. Pour dérouter l'ennemi, il envoya contre-ordre au duc d'Elchingen; mais, le 2 au soir, une nouvelle dépêche de Reynier l'ayant instruit que ses détachements seraient rentrés à Golgaõ le 5, Massena leva ce contre-ordre.

Comme l'agitation remarquée dans le camp des alliés faisait craindre qu'ils ne se préparassent à suivre les 2e et 8e corps, Massena prescrivit alors au duc d'Elchingen d'envoyer, pour leur donner le change, une division au village de Moliano, à une marche de Rio-Mayor, et le comte d'Erlon y porta son quartier général. Mais ce redoublement d'ardeur chez les Anglais avait une cause tout autre que celle qu'on lui attribuait. Par ordre de Massena, le duc d'Abrantès avait répandu le bruit d'une tentative prochaine de passage à Punhete, et Reynier annoncé hautement que le but des

mouvements du 6ᵉ corps était de relever le sien à Santarem; et afin de donner un caractère d'authenticité à cette supposition, il montra un ordre rédigé à l'état-major général qui causa une grande joie aux troupes du 2ᵉ corps; elles avaient tant souffert à Santarem, qu'elles auraient cru entrer dans la terre promise en venant cantonner dans une contrée déjà épuisée par le 6ᵉ.

Ces bruits contradictoires en parvenant aux oreilles de lord Wellington ne trompèrent pas sa sagacité; mais leur combinaison devait nécessairement lui faire craindre une tentative de passage. Or, s'il essayait de contrarier ce mouvement en dégarnissant ses lignes, ne les ouvrirait-il pas à Massena? Il ne dérangea donc rien à ses cantonnements, et se contenta d'appeler à lui le maréchal Beresford, bien décidé, du reste, à attendre dans ses positions le développement du projet offensif de son adversaire.

Avant d'entreprendre un mouvement qui allait peut-être décider de la campagne, Massena écrivit au major général pour lui en exposer la nécessité, le but et les moyens : après un résumé de tous les événements accomplis depuis le 20 janvier, jour du départ de Casabianca, il ajoutait aux considérations précédemment mises en relief : « Leiria est le pivot de concentration » et de résistance. J'y réunirai, sous le commandement » du duc d'Elchingen, une division du 9ᵉ corps, 2 du » 6ᵉ et la cavalerie de l'armée. Le 3ᵉ jour de marche, » l'armée se trouvera en ligne de Leiria à Thomar, et » se mettra en route, le 2ᵉ corps vers Espinhal, la 3ᵉ » division du 6ᵉ corps de Chaō de Maçans sur Anciaō; » le 8ᵉ corps, du même village, sur Pombal et Redinha. » L'armée s'arrêtera dans ces nouvelles positions, s'oc-

» cupera du passage du Mondego, et le 9e corps mar-
» chera sur Celorico. D'après ces dispositions, l'ennemi
» ne peut rien entreprendre contre les diverses colonnes
» de l'armée, et il reste dans l'indécision jusqu'au mo-
» ment où tous les mouvements seront terminés. »

Il ajoutait qu'il attendrait dans ces positions les ordres de l'Empereur et se bornerait à inquiéter l'ennemi en faisant vivre l'armée le plus longtemps possible entre le Mondego et le Duero, ou à transporter la guerre au delà de cette dernière rivière; mais il ne cachait pas que cette opération serait difficile, vu la nature du pays. Il lui semblait préférable, lorsque la contrée serait épuisée, de revenir sur le Tage vers la basse Beira et le haut Alemtejo et d'occuper Alcantara, à cause de son pont de pierre, afin de se tenir à cheval sur le fleuve, de maîtriser son cours et de menacer l'ennemi sur les deux rives; alors, au moyen de quelques vivres tirés de l'Espagne, il serait possible de régulariser la guerre et de réorganiser l'armée dont l'esprit s'était altéré par la misère. « Elle manque, disait-il en-
» core, de chevaux d'artillerie, de moyens de trans-
» port, d'habillement, de chaussure : elle a besoin
» d'être recrutée; il serait utile enfin que les divisions
» pussent être réunies sous la main du général en chef
» pour y rétablir l'ordre et la discipline. »

Dans une autre lettre, Massena se plaignait de la désobéissance du comte d'Erlon. Il écrivit aussi au duc de Trévise pour lui annoncer le parti qu'il prenait; l'exposé seul des faits rendait sa lettre plus éloquente que des reproches, et si ce maréchal la communiqua au duc de Dalmatie, elle dut lui faire regretter amèrement de ne lui avoir pas tendu la main.

Le général Foy, porteur de toutes ces dépêches, devait remettre, chemin faisant, l'ordre à Claparède de marcher sur Viseu pour forcer l'ennemi à évacuer Coïmbre, et faciliter à l'armée les moyens d'établir un pont sur le Mondego. Le maréchal s'en rapportait à lui pour compléter verbalement l'instruction de Claparède qui devait fournir une escorte à l'officier chargé de porter au duc de Trévise la lettre dont on vient de parler, et à laquelle Foy en ajouterait une autre de sa main s'il le jugeait nécessaire.

Avant son départ, il eut, le 6 au matin, un long entretien avec Massena qui lui dit : « Assurez bien l'Em-
» pereur de mon dévouement. Qu'il sache que, pour
» remettre l'armée de Portugal sur un pied respecta-
» ble, elle a besoin d'être recrutée et pourvue d'artil-
» lerie, d'effets d'habillement, d'équipement, d'équipa-
» ges militaires ; le fonds en est bon, mais il lui faut de
» grands secours. Suppliez l'Empereur de m'adresser
» au plus tôt par le retour de Casabianca ses instructions
» pour les opérations ultérieures, car l'armée ne peut
» se soutenir plus de 30 jours dans ses nouvelles posi-
» tions, mais, surtout, ne manquez pas de faire remar-
» quer que, la porter entre le Minho et le Duero, serait
» achever sa ruine. Elle a besoin, avant tout, de bons
» cantonnements, avec des communications faciles avec
» l'Espagne. Tâchez qu'on expédie au plus vite les ba-
» taillons et les détachements qui nous appartiennent.
» Je vous confie les intérêts les plus chers de l'armée ;
» si vous les plaidez avec la chaleur et le talent qui
» vous appartiennent, l'Empereur ne nous refusera pas
» les secours nécessaires pour reprendre l'attitude per-
» due par un concours de circonstances fatales. Vous

» acquerrez des droits sacrés à la reconnaissance de la » patrie et à la mienne en particulier. »

Le général Foy fut accompagné de l'aide de camp Renicle, chargé d'une dépêche adressée au roi d'Espagne, qu'il devait prier de prendre des mesures énergiques pour procurer des subsistances à l'armée. Massena comptait peu sur le frère de Napoléon, non qu'il doutât de sa bonne volonté; mais ce prince, tombé au dernier degré de la nullité politique, avait moins d'autorité dans son royaume qu'un simple général de brigade français.

Foy quitta l'armée le 7 au matin, et suivit la route d'Espinhal avec un détachement de 50 chevaux, qu'il prit à Thomar dans la brigade Lamotte. Pour protéger sa marche et lui donner une escorte de 400 hommes, le comte d'Erlon avait reçu l'ordre de se rendre à Cabaços, mais sa désobéissance obligea Foy de poursuivre sa route avec ce faible détachement que des attroupements de paysans auraient pu disperser; néanmoins, en marchant jour et nuit, il fut assez heureux pour atteindre la frontière d'Espagne sans malencontre. Après s'être acquitté de sa mission auprès de Claparède et avoir remis à Valladolid au général Thiébault, successeur de Kellermann qui avait été rappelé, une lettre de Massena pour l'informer de l'arrivée prochaine des malades et des éclopés en Espagne, il continua sa route sur Bayonne. Moins heureux que la première fois, le 20 mars, à six heures du matin, en sortant du défilé de Pancorbo, et près de l'embranchement des routes de Bilbao et de Burgos, il fut assailli par un parti de 100 Espagnols à pied et d'une quarantaine à cheval. Son escorte, consistant alors en 60 hommes de la garde im-

périale, perdit en un instant le tiers de son monde, et le chef d'escadron polonais qui la commandait fut blessé. Les chevaux de poste de la voiture du général Foy furent pris ou tués, et ses équipages pillés; il eut même un cheval tué sous lui, mais il sauva néanmoins ses dépêches; Renicle perdit les siennes. Tout le monde eût péri si le commandant de Pancorbo n'eût heureusement envoyé un fort détachement au secours de l'escorte. Foy s'étant retiré de la bagarre, tête nue et complétement dépouillé, se remit en route avec des habits d'emprunt.

Revenons à ce qui se passait à l'armée. Quoiqu'on eût remarqué dans la nuit du 4 au 5 beaucoup de feux vers Cartaxo et Alcoentre, Massena n'en conçut pas d'alarme et les regarda seulement comme l'indice d'un redoublement de vigilance chez l'ennemi. Il fut bientôt confirmé dans son opinion par un rapport de Loison, l'informant que Ferrey, au lieu d'envoyer la veille une découverte de dragons sur Abrantès, comme à l'ordinaire, avait tendu une embuscade dans une ferme entre Amoreira et Redamanchor, où 2 pelotons d'infanterie anglaise et 25 chevaux étaient tombés et avaient perdu beaucoup des leurs. Quelques heures après, 3,000 hommes de la garnison d'Abrantès s'étant portés entre ces points, une partie des troupes resta dans le dernier village, tandis que l'autre se dirigeait vers une gorge, sur la gauche du 66e; les avant-postes commencaient à fusiller, et Ferrey s'apprêtait à châtier l'audace de cette sortie, quand Loison accourant de Golgaõ à Punhete, força les Anglo-Portugais à rentrer dans Abrantès.

Les troupes du 6e corps se trouvaient à leur poste. Le duc d'Elchingen avait prescrit au général Labassée

de rester à Ourem jusqu'au 7, à midi seulement, parce que de cette ville à Leiria il y a 4 myriamètres et que le mouvement du 8 sur Caval os Ovos eût été trop retardé. Le comte d'Erlon devait se tenir avec la division Conroux et quelques escadrons à Moliano, jusqu'au 7 à midi, puis rentrer à Leiria, après s'être assuré que l'ennemi ne serait pas en mesure de marcher sur cette ville; il lui était recommandé de ne point engager d'affaire sérieuse. De plus, des postes de correspondance avaient été établis de Leiria à Pombal et Obranco, où le général en chef devait arriver, le 8 au matin, avec le 8ᵉ corps.

En rendant compte à Massena de ces mouvements, le duc d'Elchingen ajoutait : « Votre Exc. doit être per» suadée que toutes ses dispositions seront exactement » observées. J'aurai soin de faire éclairer tous les points » par lesquels l'ennemi peut marcher sur moi. S'il ar» rivait avant le 8, dans l'intention de me forcer à éva» cuer Leiria, je lui disputerais le terrain avec toute la » vigueur possible, et dans ce cas je réunirais tous mes » moyens. Je me conduirai d'ailleurs d'après les évé» nements ; mais je ne pense pas que l'ennemi soit en » mesure d'arriver aussi promptement en bataille. »

A Punhete, Éblé était prêt à consommer le sacrifice de ces équipages de pont qui lui avaient coûté tant de peines, et il pouvait les brûler, dès le 7 au matin ; alors la division Loison, les pontonniers et les marins se porteraient sur Chaõ de Maçans, où Massena arriverait dans la journée.

Aucune précaution n'ayant été omise, la retraite commença. Le 5, Reynier réunit ses troupes à l'entrée de la nuit ; la division Merle et l'artillerie, moins 3 pièces

de montagne, se portèrent sur le pont de l'Alviela, avec ordre de couler 2 barques à l'embouchure de cette rivière; la division Heudelet, avec les 3 pièces de montagne, alla prendre position en arrière de Santarem sur le chemin de Golgaō, où les grand' gardes le rejoignirent après s'être repliées sans bruit. Heudelet marcha alors sur le pont de l'Alviela, soutenu par la cavalerie de Soult, et les grand' gardes fermèrent la marche. Merle, après s'être assuré que l'ennemi ne le suivait pas, continua sa route et attendit la 2e division au pont d'Almonda; celle-ci fit sauter celui d'Alviela, rejoignit la première, barricada ensuite le pont d'Almonda pour économiser la poudre, y laissa un poste de cavalerie, et les 2 divisions réunies se dirigèrent sur Golgaō, où elles étaient militairement établies, le 6 à midi. Reynier trouva Loison à Golgaō, releva les postes de ce général sur les bords du Tage, à Cardigaō et Barquinha, et Loison alla coucher avec son monde à Asinceira, près du pont de la Guerrera, sur le Nabaō. Reynier informa aussitôt Massena de l'heureuse exécution de son mouvement et l'avertit qu'il ferait halte le lendemain à Asinceira, pour donner le temps de passer aux troupes et à l'artillerie, partant de Golgaō. Comme la blessure du duc d'Abrantès n'était pas encore guérie, Massena marcha avec le 8e corps. A la chute du jour, le général Clausel concentra ses troupes à Alcanhede, à l'exception des grand' gardes, et se replia ensuite avec 2 brigades, sa cavalerie formant l'arrière-garde, sur Pernes, où le duc d'Abrantès l'attendait avec la division Solignac; la 3e brigade de Clausel prit la route directe d'Alcanhede à Torres-Novas par Alcanenna. Le duc d'Abrantès, ayant été rejoint par sa 1re division, se dirigea ensuite

sur Torres-Novas, où il s'établit, et le comte d'Erlon se rendit à Moliano. Ses reconnaissances sur Alcobaça, Caldas et Rio-Mayor virent partout les patrouilles ennemies se retirer; enfin rien n'annonçait que les alliés se disposassent à nous suivre.

Le 7, à 4 heures du matin, Reynier se mit en marche sur Thomar, où il arriva à midi. Les avant-postes au pont de Guerrera, sur le Nabaõ, trouvèrent tout tranquille; Loison battait en retraite depuis le matin et la destruction des ponts était consommée. Au moment où l'extrême arrière-garde du 2e corps se retirait, 50 chevaux et 100 fantassins anglais y arrivèrent; il s'échangea entre eux quelques coups de carabine, mais l'ennemi ne dépassa pas le village. Il y avait encore à Thomar des malades des 6e et 8e corps; Reynier les joignit aux siens à l'exception de trois, presque à l'agonie, qu'il recommanda à la générosité de quelques habitants.

Le 8e corps atteignit Chaõ de Maçans, où Massena porta son quartier général; le bataillon de marins l'y rejoignit, et fut chargé de l'escorte des malades et des bagages du 8e corps, conjointement avec un bataillon de marche. Loison prit poste près Chaõ de Maçans, et le comte d'Erlon revint à Leiria.

Quand lord Wellington, dans la matinée du 6, vit tous nos camps déserts, il ne devina pas d'abord le but de nos mouvements, et à midi seulement il fit prendre possession de Santarem. Il savait que les ponts de Punhete se trouvaient encore intacts, et d'un autre côté, la démonstration du comte d'Erlon sur Moliano n'était guère propre à l'éclairer. Massena voulait-il passer le Tage ou bien tourner les lignes par Torres-Vedras? Le

général anglais, dans son embarras, fit passer le fleuve à la meilleure partie du corps du maréchal Beresford, avec ordre de rejoindre le général Steward à Abrantès, pour s'opposer au passage du fleuve, et suivit la route de Golgaõ avec 3 divisions d'infanterie et 2 brigades de cavalerie, tandis que sa division légère marchait sur Pernes, où elle rétablit le pont. Le 7, il resta dans l'inaction la plus grande partie du jour, mais le soir, il apprit que les équipages de pont avaient été brûlés et que le général Steward, après avoir descendu sur Punhete le pont volant d'Abrantès, franchissait enfin le Zezere. Quoique délivré de la crainte de nous voir entrer dans l'Alemtejo, lord Wellington n'était pourtant pas sans inquiétudes pour ses lignes; il s'avança jusqu'à Thomar, où le général Steward le rejoignit, et là, il attendit avec anxiété le développement de nos opérations, se contentant de faire suivre les 8e et 2e corps par la division légère et les hussards hanovriens.

Le 8, le 2e corps quitta Thomar à 4 heures du matin, avec son artillerie et ses bagages, et suivit la route de Venda de Serra, flanqué par une brigade sur celle de Freixo; il devait coucher à Pereiro et rejoindre Reynier le lendemain à Cabaços. En quittant la Serra Santa Catharina, son arrière-garde fut serrée jusqu'auprès d'Ocaril par 2 escadrons de dragons anglais qui chargèrent même sa grand' garde; mais une compagnie de voltigeurs s'étant placée en embuscade, et Soult ayant appuyé la grand' garde avec un piquet de cavalerie, les dragons anglais furent châtiés et laissèrent une douzaine d'hommes sur place; 10 hommes et 15 chevaux restèrent entre nos mains.

Le 8e corps suivit la route de Pombal, jusqu'à

3 heures du soir. L'ennemi montra d'abord peu d'éclaireurs, mais à 4 heures, on aperçut 7 ou 8 escadrons de hussards hanovriens. Solignac, qui fermait la marche, s'engagea avec leurs coureurs, et on eut de part et d'autre quelques blessés; le chemin étant très-mauvais, on fut contraint de faire sauter 3 caissons de munitions. Les chevaux tombant de faiblesse à chaque pas, le duc d'Abrantès craignit qu'ils ne pussent suivre le lendemain, et pria Masséna de donner l'ordre au duc d'Elchingen de s'arrêter le 9, à l'embranchement des chemins d'Obranco, pour lui laisser la route de Pombal à Coïmbre. Le maréchal, n'y voyant aucun inconvénient, engagea le duc d'Elchingen à faire ses dispositions en conséquence et à envoyer des patrouilles de cavalerie à la rencontre du duc d'Abrantès. Le 8e corps s'établit à Santa Maria.

Pendant que les 2e et 8e corps exécutaient autour du 6e leur mouvement concentrique, le duc d'Elchingen portait le comte d'Erlon à Venda de Boica, la division Marchand allait s'établir à la droite de Caval os Ovos, et celle de Mermet à gauche; Montbrun, fermant la marche, se plaçait en seconde ligne à hauteur d'Aranha; Marcognet à Pombal occupait Redinha comme poste avancé, et Loison s'établissait à Arneiro. « Je suis » donc en mesure, écrivit le duc d'Elchingen à Mas» sena, de tenir tête à l'ennemi en tel nombre qu'il se » présente. J'ai, en comptant les 3 pièces d'artillerie » de Drouet, 28 bouches à feu et 4 divisions, dont une » de dragons, échelonnées de manière à être également » fort sur tous les points. »

Le 9 mars, Reynier se porta à Venda Nova dos Figueiras, à 12 kilomètres du point qu'il quittait, mais

il y arriva fort tard, à cause de l'encombrement des voitures d'artillerie sur le mauvais chemin de Pereiro. L'arrière-garde fut suivie de loin par les hussards hanovriens et par 2 bataillons.

Le 8e corps atteignit Venda de Cruz à 5 kilomètres de Pombal, et Loison s'établit à Anciaõ.

Le mouvement de retraite était effectué suivant les désirs de Massena, et lord Wellington croyait qu'il se repliait décidément vers l'Espagne. Au lieu donc de contrarier notre marche, il nous suivit à distance sans engager d'affaire sérieuse; trop heureux de voir la faim devenir son utile auxiliaire! Il détacha seulement 2 divisions et quelques escadrons de Thomar sur Tancos pour secourir Badajoz. Déjà le maréchal Beresford, resté près de Barca avec une partie de son corps, avait envoyé une brigade de cavalerie à Portalegre dans le même but. Les 2 divisions qui gardaient les lignes eurent ordre de se rendre à Leiria.

On l'a dit, Massena seul, peut-être, avait senti l'importance de la ligne du Mondego, dès que la faculté de manœuvrer sur les deux rives du Tage lui eut échappé par le refus du duc de Dalmatie. En effet, cette position ne changeait pas sensiblement la condition de la guerre, car, de Coïmbre, l'armée bloquait Lisbonne mieux peut-être que de Santarem, puisque la dévastation du pays entre le Tage et le Mondego jointe à l'occupation des fertiles provinces entre ce fleuve et le Duero par les Français, ne laissait aux alliés que la ressource des arrivages de mer. Le maréchal était persuadé avec raison que lord Wellington, après avoir essayé de l'obliger à évacuer Coïmbre, ne resterait pas longtemps sur la rive gauche du Mondego, attendu que

les alliés, loin de leur base d'alimentation, tirant tout, à grands frais, de Lisbonne, et ayant journellement en route, par des chemins détestables, des convois exposés aux attaques de nos partis, n'auraient pas tardé à souffrir de la pénurie. Or, une armée britannique ne vit pas de peu; le soldat anglais consomme beaucoup; il lui faut une nourriture substantielle et abondante; il ne sait pas supporter les privations, et quelques jours de disette abattent son énergie. De plus, Massena soupçonnait que le ministère anglais hésitait à continuer les dépenses énormes qu'exigeait l'entretien de son armée dans la Péninsule, et nous savons, du reste, aujourd'hui, qu'il ne se trompait pas. Chaque courrier apportait à lord Wellington des plaintes de plus en plus amères sur les frais qu'entraînait son inertie systématique.

Massena, en tenant 50 jours dans ses nouvelles positions, à l'aide de quelques secours tirés de l'Espagne, ruinait de fond en comble les combinaisons de son adversaire, et tournait contre lui ses propres armes. Mais si les conceptions du général en chef reposaient sur des considérations d'une justesse irréfragable, la plupart des généraux éprouvaient un dégoût du Portugal qui les rendait sourds à la voix de la vérité. Le duc d'Elchingen surtout désirait voir finir une campagne qu'il avait commencée à contre-cœur, et son opinion émise, en toute circonstance, sans aucun ménagement, avait exercé une fâcheuse influence sur les troupes du 6e corps, dont il était l'idole. Comme le plus court chemin pour gagner l'Espagne lui semblait le meilleur, il avait cherché par tous les moyens à détourner Massena de s'établir à Coïmbre, en en exagérant les difficultés. Quelques jours avant la retraite, il lui avait adressé plusieurs rapports

de déserteurs, desquels il résultait que Trent gardait cette place avec 6,000 hommes, et que 5,000 arrivant de l'Angleterre venaient de débarquer à Figueiras pour le renforcer.

Le général en chef savait parfaitement que Trent commandait à peine 3,000 hommes, et que ce brigadier, dont les exploits se bornaient à attaquer les convois mal escortés et à enlever les blessés sans défense, n'osait pas même coucher dans sa conquête. Le gros de sa brigade cantonnait à 15 kilomètres en arrière de Coïmbre, gardé seulement par 200 hommes, et les 5,000 dont on faisait un épouvantail, en débarquant le 2 mars à Lisbonne, avaient été répartis dans les lignes de Castanheira, ce dont Reynier eut connaissance par des causeries d'avant-postes. En cet état de choses, s'emparer de Coïmbre était facile. Comment cette opération si simple échoua-t-elle? C'est ce que nous allons voir.

Le 9 mars, l'armée française étant arrivée sur les points indiqués par ses premières instructions, Massena résolut de s'arrêter en avant de Pombal le temps nécessaire pour jeter un corps de troupes dans Coïmbre. Il ordonna en conséquence à Montbrun de se porter avec les 15e et 25e de dragons sur le Mondego à la recherche des gués, et le colonel Valazé, avec une compagnie de sapeurs, fut mis à sa disposition pour le rétablissement du pont de Coïmbre, dont une arche seule était rompue. Le duc d'Abrantès reçut l'ordre de cantonner ses troupes derrière la Soure et de pousser ses fourrages de tous les côtés, jusqu'à ce que Montbrun lui eût ouvert le passage du Mondego; alors il aurait jeté derrière ce fleuve sa plus forte division pour ramasser des subsistances. Le duc d'Elchingen dut porter, le 10, la

brigade Marcognet à Condeixa et la division Conroux à Redinha, en recommandant au comte d'Erlon de communiquer avec le premier, et de s'étendre sur le Mondego pour faciliter l'opération de Montbrun; lui-même devait rester devant Pombal avec 3 régiments de dragons, et les divisions Marchand et Mermet. Loison aurait gardé sa gauche à Anciaõ, et Reynier, qui arriverait le 10 à Espinhal, eût défendu la rive droite du Zezere en se liant avec lui. En informant le duc d'Elchingen de ces dispositions, Massena l'avertit qu'elles étaient provisoires, et qu'après le passage du Mondego, le comte d'Erlon serait envoyé à Viseu pour couvrir les derrières de l'armée, pendant que Claparède tiendrait Guarda, Celorico et Trancoso. Le général en chef, en confiant ses projets à son lieutenant, espérait le ramener enfin au sentiment de ses devoirs et le faire renoncer à une pensée fâcheuse qu'il n'avait jamais pris la peine de dissimuler. D'autre part, il savait que le comte d'Erlon brûlait de quitter l'armée, et quoiqu'il lui eût promis verbalement de se rendre à Redinha, il n'en était pas moins inquiet sur l'accomplissement de cet engagement.

Le duc d'Abrantès, en annonçant que les instructions du maréchal seraient exécutées le lendemain, demanda si Condeixa serait occupé, et jusqu'où il pouvait s'étendre vers le Mondego, dans la direction de Coïmbre. Mais avant que Massena eût pu lui répondre, des incidents dérangèrent ce plan.

Le duc d'Elchingen écrivit à Massena que, d'après les mouvements de l'ennemi, il lui semblait convenable de ne donner suite aux dispositions rapportées plus haut que lorsque les alliés se seraient repliés sur Thomar et

Leiria; car, disait-il, « ce matin, à la pointe du jour, » les piquets de dragons placés à Machados pour couvrir » la position de Caval os Ovos, occupé par l'infanterie » du 6ᵉ corps, ont été attaqués par la cavalerie enne- » mie qui a suivi notre marche rétrograde jusqu'à l'em- » bouchure du chemin d'Abranco à Pombal; on s'est » mutuellement chargé et tué quelques hommes. »

Vers deux heures de l'après-midi, une colonne de 5 à 6,000 hommes d'infanterie et de 1,200 chevaux s'était établie, ajoutait la dépêche, sur les hauteurs à droite de la Soure, dominant la vallée de Pombal, et par lesquelles on pouvait tomber sur cette ville sans suivre la grande route de Leiria. Si les alliés recevaient des renforts par Leiria dans la nuit, ce qui était probable, lord Wellington pourrait attaquer le lendemain. Dans le cas contraire, il semblait nécessaire au duc d'Elchingen de se porter en avant pour le forcer à s'éloigner de nous, et nous faciliter les moyens d'agir sur Coïmbre.

A la réception de cette lettre alarmante, Massena se rendit auprès de son lieutenant; mais l'obscurité de la nuit ne permit pas de vérifier l'exactitude de ce rapport, et les deux maréchaux convinrent de pousser ensemble le lendemain une reconnaissance sur les positions ennemies. En même temps ordre fut donné à Loison de se rapprocher de Redinha, afin de correspondre facilement avec le 6ᵉ corps et d'éclairer sa droite; on manda à Reynier, qui arrivait à Espinhal, de se mettre de suite en communication avec lui et de reconnaître le pont de Perreiro sur le Zezere; le duc d'Abrantès et Montbrun reçurent l'ordre de suspendre leur mouvement; le premier dut réunir ses troupes et se tenir prêt à secourir le 6ᵉ corps.

Le temps d'arrêt devant Pombal dévoila-t-il à lord Wellington les projets du général en chef, ou bien l'officier supérieur français, qu'on dit avoir été en communication avec le quartier-général britannique, l'en informa-t-il ? C'est ce qu'on ne saurait décider, bien que le retour subit du traître présumé fasse pencher pour l'affirmative; toujours est-il que lord Wellington changea dès lors son plan. Convaincu par les raisons déduites plus haut, que la possession de Coïmbre assurerait aux Français un avantage décisif, il résolut d'empêcher l'établissement de son adversaire derrière le Mondego, dût-il même livrer bataille, et si des circonstances purement fortuites lui vinrent heureusement en aide, du moins en retira-t-il peu de gloire. Il rappela aussitôt les troupes parties pour Badajoz sous la conduite du maréchal Beresford, ainsi que la division Cole et la grosse cavalerie qui avaient quitté Thomar la veille pour la même destination; le général Nightingale avec une brigade de la division Spencer et quelques escadrons fut dirigé sur la route d'Espinhal, en vue d'observer Reynier, et le reste de l'armée se concentra pour marcher sur Pombal.

La journée du 10 se passa du côté des alliés en préparatifs, tandis que Massena et le duc d'Elchingen reconnaissaient la ligne de leurs avant-postes. Ils y virent peu de troupes, et tout y était calme. Le général en chef regretta d'autant plus de s'être laissé détourner de ses plans, et d'avoir perdu une journée, que le temps s'étant mis à la pluie, on pouvait craindre une crue du Mondego, car les rivières du Portugal subissent en quelques heures des variations considérables. Cependant, comme le duc d'Elchingen témoignait toujours son

inquiétude, Massena remit au 11 l'exécution des dispositions arrêtées le 9. Le 6ᵉ corps devait commencer son mouvement, à une heure du matin, pour se rendre à hauteur de Pombal, et le comte d'Erlon diriger sa marche, à minuit, sur Redinha. Il fut prescrit au duc d'Abrantès d'appuyer Montbrun sur le Mondego avec la division Solignac, et de se porter le 11 au matin avec celle de Clausel derrière la Soure, à hauteur de Redinha; Loison, qui avait réuni ses troupes à Junqueira, et dont les avant-postes avaient fait le coup de pistolet aux environs d'Anciaõ avec la cavalerie ennemie, dut se rapprocher de Redinha.

Le duc d'Elchingen, en annonçant que Marcognet se mettrait le lendemain en marche sur Condeixa, donna une nouvelle qui étonna le général en chef : en effet le comte d'Erlon venait de le prévenir qu'il partirait, le 10 à minuit, de Pombal pour Condeixa, et que de là il continuerait sa marche par le chemin de Ponte Murcelha sur Viseu. Ce départ exigeait qu'on accélérât le mouvement, car, ajoutait le maréchal, il lui restait trois brigades seulement à opposer à l'ennemi; tous les rapports s'accordaient à dire que le nombre de ses feux augmentait d'heure en heure, et des déserteurs n'annonçaient pas moins de 40,000 hommes en pleine marche contre nous par Caldas, Leiria et Abrantès. « Vous sentez, » disait-il en terminant sa dépêche, la situation cri-» tique où je me trouverais si j'étais attaqué par des » forces tellement supérieures et que je fusse obligé » à une prompte retraite; vous reconnaîtrez également » que le seul moyen d'éviter ce désastre est de partir » avant la pointe du jour, afin que je puisse être éta-» bli en arrière de Pombal avant que l'ennemi ait eu

» le temps de me suivre avec de grandes forces. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour Massena : le comte d'Erlon, au mépris d'une promesse deux fois renouvelée, quittait l'armée au moment où elle risquait d'être attaquée par des masses considérables. Le maréchal courut au quartier général du duc d'Elchingen et y appela le comte d'Erlon; là il employa toutes les formes, tous les genres de raisonnements pour le détourner de son dessein et lui en montrer les funestes conséquences; il invoqua le nom de l'Empereur, l'honneur de la patrie; d'Erlon fut sourd, et dit au général en chef que plus tard il lui rendrait réponse. « Allez, lui dit celui-ci, votre ajournement est affreux » et causera de grands malheurs, peut-être! » Puis, se tournant vers le duc d'Elchingen resté jusqu'alors impassible pendant cette scène : « Eh bien! monsieur le » maréchal, c'est à vous qu'est confié l'honneur de l'ar» mée; coûte que coûte, il faut tenir. Loison est éche» lonné sur la route de Redinha; Marcognet sera demain » à Condeixa; le 8e corps est à hauteur de Redinha sur » la droite de la route. Demain nous reconnaîtrons en» semble la position de l'ennemi et nous le battrons. — » Mais alors, reprit le duc d'Elchingen, il convient que » je me retire de suite derrière Pombal. — Non, non, » reprit Massena, il faut tenir en avant; la position est » belle, et d'ailleurs n'est-il pas nécessaire de donner le » temps aux bagages du grand quartier général de filer? » Je serai demain matin à Pombal et nous prendrons » un parti. »

Massena confirma cet ordre par une lettre officielle au duc d'Elchingen, qui répondit à 8 heures du soir : « Est-ce avec les trois brigades qui me restent et non

» avec le 6e corps en entier que je dois tenir la position » en avant ou en arrière de Pombal? Mais le comte » d'Erlon part à minuit, par conséquent je ne puis res- » ter davantage en présence de l'ennemi. » Il ajoutait quelques lignes plus bas qu'il commencerait sa retraite à deux heures du matin et prendrait position à Venda da Cruz, ne laissant que des postes à Pombal.

Massena lui fit dire qu'il porterait le lendemain, à 9 heures du matin, une division du 8e corps en avant de Condeixa et sur le chemin de Redinha, et une autre sur la route de Coïmbre, éclairant les chemins de Miranda de Corvo et de Soure. Persuadé dès lors que l'ennemi serait vigoureusement contenu à Pombal, le général en chef, après avoir fait filer les bagages, se rendit à Redinha dans la nuit.

Le duc d'Elchingen était intérieurement satisfait du départ du comte d'Erlon; il y voyait une chance de moins pour le projet d'établissement à Coïmbre, et ce qui le prouve, c'est sa froideur et son indifférence pendant l'entretien de ce dernier avec le maréchal. Nul doute que, s'il se fût uni à Massena, leurs efforts auraient triomphé de sa résistance, et que la division Conroux serait restée à Pombal. Après le départ du général en chef, le duc d'Elchingen, causant avec les officiers de son état-major sur la résolution de Massena, disait : « Ce diable d'homme est toujours le même; il » persiste à tenir en Portugal, et cependant que ga- » gnons-nous derrière le Mondego? la misère. Comme » s'il ne serait pas plus sage de filer doucement sur Sa- » lamanque, au lieu de nous exposer à nous faire érein- » ter par des forces supérieures! » Ces paroles imprudentes, rapidement colportées dans le corps d'armée,

n'étaient guère propres à donner aux troupes la confiance nécessaire au moment d'une bataille.

A minuit le comte d'Erlon informa Massena qu'il se mettait en route pour Condeixa avec un convoi de 833 malades du 6e corps. Deux heures après le duc d'Elchingen commença sa retraite sur Pombal, laissant des postes à l'embranchement du chemin d'Obranco.

On n'aperçoit Pombal, en venant de Leiria, que lorsqu'on n'en est plus qu'à 2 kilomètres, sur la crête de la berge gauche du vallon de l'Arunca, au fond duquel il est situé. La route formant chaussée descend en pente douce dans la vallée qu'elle traverse obliquement sur une étendue de 4 à 500 mètres. L'Arunca serre le pied de la berge droite, et on la passe sur un beau pont de pierre; c'est une petite rivière qui prend le nom de Soure au-dessous de Pombal, et se jette dans le Mondego presque en face de Figueiras. Considérablement grossie par les moindres pluies, ce n'est plus qu'un filet d'eau peu d'heures après, et son lit est à sec pendant l'été. Pombal est entièrement bâti sur sa rive droite, et on y compte 2,000 âmes, banlieue comprise; ville agricole, elle offre en tout temps peu de ressources en vivres, car la récolte suffit à peine à la consommation de ses habitants. Elle est dominée par un château-fort vieux et délabré, situé sur un mamelon de forme conique, et ses environs sont couverts d'oliviers et de pins. A la sortie de la ville, on franchit sur un pont de pierre un petit affluent de l'Arunca. La route continue de là, dans le vallon arrosé par cette rivière, en passant par Venda da Cruz et Oliento, auberges d'assez maigre apparence.

La division Mermet alla bivouaquer sur la route, à

un kilomètre en arrière de Pombal, et celle de Marchand entre la route et la ville, dans laquelle un bataillon de dragons démontés fut laissé, pour la garde du château et du pont. Le colonel Fririon, formant l'arrière-garde avec le 6e léger et une pièce de canon, resta sur la crête de la berge gauche de l'Arunca éclairant les approches de la ville.

A 4 heures du matin, on ne voyait encore que quelques postes ennemis sur les crêtes de la berge gauche de la vallée de la Soure à hauteur de la gauche de la division Marchand; mais lord Wellington rassembla dans la nuit les divisions d'infanterie Spencer, Picton et Cole, les troupes légères, la 6e division du major général Campbel et la brigade Pack, ainsi que toute la cavalerie de Cotton, et les troupes portugaises attachées à chaque division anglaise. Elles furent mises en colonnes vers 6 heures du matin, et à 8, l'infanterie légère, les hussards, les Dragons Royaux, ainsi que la brigade Pack et 4 bouches à feu, conduits par les majors généraux Erskine et Slade, se trouvèrent en vue de l'arrière-garde.

Le 6e léger se mit aussitôt en retraite sous la protection d'un cordon de tirailleurs qui se développa sur le plateau; le général Erskine lança les siens, et la cavalerie déboucha sur la route. Le terrain fut vivement disputé pendant que le 6e léger se retirait en échelons sur la route de Leiria, malgré le feu de deux batteries anglaises qui le prenaient à revers et en flanc; il arriva cependant en bon ordre sur le pont de Pombal, où la canonnade lui enleva quelques hommes.

Le duc d'Elchingen accourut au galop et ordonna d'évacuer la ville. Le colonel Fririon lui fit observer inu-

tilement qu'on pouvait tenir au pont et dans le château, mais le duc réitéra son ordre d'un ton qui ne souffrait ni réplique ni délai; Fririon lui proposa alors de brûler la principale rue pour arrêter l'artillerie ennemie; le maréchal ne lui répondit pas et donna le signal de la retraite. Une heure après, l'avant-garde anglaise passa le pont, se répandit dans Pombal, et prit possession du château. Le duc d'Elchingen comprenant enfin sa faute, ordonna de reprendre Pombal et de l'incendier. Mais il était déjà bien tard, car l'artillerie anglaise tirait à pleine volée sur le pont et prenait en flanc nos troupes sur la route. Le brave Fririon fit néanmoins battre la charge, lança le 1er bataillon du 69e à la course vers le château, et lui-même, à la tête du 2e et du 6e léger, pénétra dans la ville, culbuta l'ennemi dans la grande rue à laquelle il mit le feu, et, ralliant ses deux colonnes sur le bataillon de réserve, se replia sans être suivi. Ce coup de main coûta environ 50 hommes. L'incendie se propagea avec rapidité, et la ville fut embrasée en un instant; les Anglais l'évacuèrent en désordre, en abandonnant leurs morts et leurs blessés, qui furent dévorés par les flammes ou enterrés sous les décombres. L'affaire se termina vers 10 heures du matin.

Le duc d'Elchingen releva aussitôt Fririon par la brigade Labassée, qui alla prendre position à Venda da Cruz, et annonça à Massena qu'il y tiendrait le plus longtemps possible, mais qu'il craignait d'être contraint de battre en retraite sur Redinha, si l'ennemi recevait du renfort. « Toutefois, dit-il, nous irons bien lentement » et disputerons le terrain. »

Cependant Loison, qui devait se porter d'Alvorga sur Redinha, n'avait pas voulu exécuter ce mouvement

sans soumettre préalablement au duc d'Elchingen de justes observations sur le choix du chemin à suivre. Massena, avec lequel il correspondait aussi, trancha la difficulté en l'autorisant à se placer à Fuente Cuberta et à diriger son artillerie sur Condeixa au premier ordre de rappel.

Reynier était arrivé à Espinhal le 10, sans avoir vu l'ennemi. Il plaça ses avant-postes à Fereira do Pastor sur le chemin de Thomar, et un détachement au pont de Pereiro sur le Zezere qui fut trouvé intact. Des patrouilles furent envoyées sur l'Alva et la Ceira. La position d'Espinhal est mauvaise, car les troupes y sont placées dans des défilés adossés à une montagne, et comme les environs étaient dévastés, il fallut courir jusqu'à Louzaō pour trouver quelques denrées. Le chemin, carrossable d'Espinhal à Coïmbre, passe par Miranda de Corvo, nœud de ceux de Thomar, Condeixa et Ponte Murcelha, et se joint par Alcabideque à celui de Rabaçal; dans la soirée, des partis de Nightingale parurent en vue des postes de Figueira dos Vinhos; on se tira quelques coups de fusil; mais, le pays étant très-fourré, Reynier ne put juger de la force de l'ennemi.

Massena apprit vers midi à Redinha l'engagement du duc d'Elchingen, et, ne doutant pas qu'il ne fût le prélude d'une affaire sérieuse, il fit taire son orgueil blessé par le procédé du comte d'Erlon, et tenta de le ramener à de meilleurs sentiments. Il lui adressa par l'adjudant commandant Rippert, qu'il chargeait de suivre son mouvement, et de ramener d'Espagne tous les détachements appartenant à l'armée, une lettre rédigée de manière à toucher un cœur généreux, s'il persistait à se rendre sur la frontière. Après lui avoir ex-

posé l'état des choses, il ajoutait : « Lord Wellington » nous suit avec toute son armée. Vous avez pris la ré- » solution de vous retirer malgré mes instances, en re- » fusant de coopérer aux mouvements rétrogrades que » l'armée est obligée de faire à cause du manque absolu » de subsistances. En l'abandonnant dans un moment » si difficile, et avant qu'elle soit établie dans une po- » sition militaire, vous aurez, n'en doutez pas, des re- » proches à vous adresser. L'Empereur approuverait la » station de 4 à 5 jours que vous pourriez faire à Mi- » randa de Corvo où vous vous trouverez placé entre le » 2e et le 8e corps, l'un à Espinhal, l'autre à Condeixa. » Ce serait un véritable service que vous rendriez encore » à l'armée de Portugal et dont, en mon particulier, je » vous saurais un gré infini.

» Vous pourriez, M. le comte, envoyer de Miranda » de Corvo des ordres au général Claparède, que vous » trouveriez assurément à Guarda. Arrivé sur l'Alva, » vous voudrez bien établir un pont, si vous ne pouvez » faire réparer l'ancien, car ce pont est indispensable » aux opérations de l'armée. »

Rippert remit cette dépêche à Condeixa au comte d'Erlon, qui répliqua : « Je ne puis en ce moment ré- » pondre à Votre Altesse positivement sur cet objet, » attendu que sa lettre demande de ma part une mûre » réflexion. Dans tous les cas, je me propose de rester » demain à Miranda de Corvo, d'où je lui ferai parvenir » ma réponse. » Sa lettre se terminait par cette phrase, qui semblait un persiflage ; « Si j'ai pris la résolution » de partir, Votre Altesse ne doit voir dans ma dé- » marche qu'une nouvelle preuve de mon désir d'être » encore utile à son armée. »

Quand cette lettre parvint à Massena, il s'était passé des événements qui lui en rendirent la lecture plus poignante encore, car le duc d'Elchingen, dans son rapport sur l'affaire de Pombal, annonçait qu'il serait probablement contraint à battre en retraite. Le général en chef avait ordonné, à tout événement, au duc d'Abrantès de porter la division Solignac, de Soure à moitié chemin de Redinha, et de prescrire à Clausel de couvrir ce village sur la route de Pombal; Reynier reçut l'ordre de s'établir à Miranda de Corvo, et de garder jusqu'à l'extrémité les communications de Ponte Murcelha et de Coïmbre par Condeixa, en se mettant en rapport avec le grand quartier général, qui serait transféré le 12 dans ce dernier village; Loison, à Fuente Cuberta, fut tenu de communiquer par sa gauche avec Reynier. Ces dispositions, du moins, paraissaient assez bien couvrir le flanc gauche de l'armée.

Massena, en donnant avis de ces mesures au duc d'Elchingen, l'autorisa à se porter sur les hauteurs en avant de Redinha, et comme le duc d'Abrantès devait former la réserve à Condeixa, « Redinha, dit-il, est » un point qu'il faut nécessairement tenir : vous ferez » votre mouvement à l'heure que vous jugerez conve- » nable et m'en préviendrez. »

A 6 heures du soir, le maréchal répondit que, vu la concentration de l'ennemi, et surtout la prise de possession des hauteurs à gauche de la Soure, il serait dangereux de battre en retraite en plein jour; qu'il replierait le soir ses troupes à gauche de Venda da Cruz, et les porterait le lendemain à 4 heures du matin en arrière de Redinha. Comme il pensait que l'ennemi l'y suivrait, lui livrerait combat, et le forcerait peut-être à

se retirer jusqu'à Condeixa, il demandait que la brigade Marcognet fût échelonnée entre ce point et Redinha, et qu'on déterminât le mouvement de Loison, s'il arrivait que le 6ᵉ corps fût forcé dans ce village. Massena lui fit savoir, à 8 heures et demie du soir, qu'il retiendrait le 8ᵉ corps à Redinha, à l'exception d'une brigade qui irait relever Marcognet jusqu'à la fin du mouvement du 6ᵉ corps, et qu'au jour il porterait à son soutien le 3ᵉ de hussards. « Redinha, ajouta-t-il, » est un point essentiel, et, comme nous ne pouvons » l'abandonner qu'après avoir reconnu l'impossibilité » de nous mettre à cheval sur le Mondego, il est impor- » tant de le bien défendre : ce n'est pas en arrière qu'il » faut se placer, mais en avant; sans cela, vous seriez » rejeté de suite sur Condeixa. Avec le 8ᵉ corps en ré- » serve, il faudrait que ce fût une force bien supérieure » qui se présentât, pour nous obliger de nous retirer sur » Condeixa. »

Montbrun s'était porté, le 11 à une heure du matin, sur le Mondego par Redinha et Condeixa. Sa marche, jusqu'à ce dernier village, avait été entravée par les voitures d'artillerie et de nombreuses brigades de baudets portant les malades, les équipages et les vivres des 8ᵉ et 6ᵉ corps. A son passage à Redinha, il envoya un détachement de 80 chevaux, accompagné d'un officier du génie vers Villa-Nova de Ancos, avec ordre de sonder le Mondego en face de Montemor o'Velho, et de continuer le lendemain la recherche des gués aussi loin que possible. Un autre détachement de 100 chevaux et une compagnie de chasseurs furent poussés sur Pereira avec un officier du génie pour le même objet; un troisième escorta le colonel Valazé jusqu'auprès de Coïmbre,

où il reconnut que la rupture du pont n'avait endommagé qu'une arche, sur laquelle des madriers ouvraient un passage provisoire. On ne rencontra de paysans nulle part, et on ne put rien apprendre de ce qui se passait sur la rive droite du Mondego. Pendant ce temps Montbrun rassemblait à Condeixa les matériaux propres à accélérer le passage de la rivière, et, dans son compte-rendu, informait Massena qu'il irait lui-même le lendemain 12, avec ses 2 régiments de cavalerie, 2 compagnies de sapeurs et les officiers du génie, aux environs de Pereira, reconnaître définitivement les gués, tandis que Marcognet pousserait une partie du 3e régiment de dragons sur Coïmbre.

On voit que cet état de choses exigeait qu'on tînt ferme en avant de Redinha. Le général en chef communiqua au duc d'Elchingen le rapport de Montbrun, et le prévint qu'il resterait sur ce point jusqu'à ce que le mouvement du 8e corps fût prononcé. De Venda da Cruz à Redinha, on compte à peine 4 kilomètres; la route, après avoir dépassé Otinto, quitte la vallée de l'Arunca, gravit une côte rapide, au haut de laquelle se développe un plateau qu'elle traverse; elle coupe ensuite l'étroit ravin de la Redinha, qui a reçu son nom du village assis sur ses bords, en arrière duquel règne une chaîne de collines qui le dominent, et commandent un pont étroit et un long défilé.

Le 12 mars, le duc d'Elchingen quitta sa position à 4 heures du matin, et échelonna ses troupes sur la route, en prolongeant sa droite vers des hauteurs boisées, couvertes par le ravin de la Soure, et appuyant sa gauche à la Redinha, qui, par un brusque retour vers sa source, protégeait aussi ses derrières. Dès 5 heures

du matin, lord Wellington mit ses troupes en marche sur 3 colonnes : Erskine à gauche, avec 5 bataillons et 6 pièces d'artillerie sur les hauteurs boisées de la droite du 6e corps ; Picton à droite, par la rive droite de la Redinha, et l'infanterie de Pack au centre, avec la cavalerie de Cotton derrière elle ; les autres divisions formaient réserve. Des nuées de tirailleurs couvraient le front des alliés. La circonspection et la lenteur avec lesquelles ils s'avançaient firent d'abord supposer au duc d'Elchingen qu'ils craignaient quelque embuscade ; en effet, chaque fois que ses échelons s'arrêtaient et que son artillerie entrait en action, leur colonne centrale faisait halte, et les ailes manœuvraient pour la déborder.

Le terrain, accidenté et d'une défense facile, fut disputé depuis 6 heures du matin jusqu'à midi. Massena, des hauteurs en arrière de Redinha, suivait attentivement les mouvements de lord Wellington, et voyait avec une satisfaction indicible la lenteur et l'indécision de sa marche. Convaincu que le duc d'Elchingen, qui inspirait aux troupes la plus entière confiance, tiendrait toute la journée en avant de Redinha, il partit pour Condeixa, après avoir prévenu son lieutenant qu'il comptait sur lui pour achever la journée comme il l'avait commencée. Cependant Erskine, ayant été renforcé par 2 régiments de dragons, commença à déborder notre droite ; et, de son côté, Picton escalada les hauteurs boisées qui protégeaient notre gauche ; mais l'artillerie française était là, si avantageusement placée, que chaque coup de canon enlevant aux Anglais des rangs entiers, elle les força bientôt à s'abriter derrière les hauteurs au pied desquelles s'étend la plaine commandée alors par nos feux. Pack,

au centre, fit halte et jeta quelques troupes d'infanterie et de cavalerie sur la droite, afin de donner à Erskine le temps de franchir la Soure, et à Picton de déborder la gauche. Ces divers mouvements s'exécutèrent avec hésitation et décousu, sous le feu de nos tirailleurs et de notre artillerie. La journée était donc à nous. Tant que Massena fut présent sur le champ de bataille, son lieutenant, pour se donner une petite satisfaction d'amour-propre, semblait jouer en manœuvrant; mais à peine l'eut-il quitté, que le duc d'Elchingen replia tout à coup la division Marchand, la plaça sur les hauteurs en arrière de Redinha, vis-à-vis l'issue du défilé, et ne laissa sur les hauteurs, de l'autre côté, que la division Mermet et 3 régiments de cavalerie avec 14 bouches à feu. Lord Wellington, jugeant par ce changement de dispositions qu'on renonçait à lui tenir tête pour se borner à une défensive passive, et certain que 10 bataillons et 12 escadrons, ayant à dos un long défilé, ne maîtriseraient pas longtemps les efforts combinés de 20,000 hommes, mit alors ses réserves en jeu. Vers 3 heures, Anglais et Portugais s'ébranlent en poussant de grands cris, et la division Picton en colonne atteint la première les hauteurs où s'appuie notre gauche; mais le feu vif et soutenu de 6 pièces d'artillerie, celui des tirailleurs qui se glissent sur ses flancs, contrarient son déploiement, et une charge à la baïonnette les précipite au bas des hauteurs. La déroute des troupes de Picton fut complète : le général Spencer, qui avait pris le commandement du centre, s'avance alors dans la plaine pour protéger leur ralliement; le duc d'Elchingen lance contre lui le 25e léger, soutenu par le 50e de ligne, le 3e de hussards, le 6e de dragons et l'artillerie. Les An-

glais ne peuvent résister au choc : le colonel Laferrière, à la tête du 3e de hussards, charge en pleine carrière l'infanterie anglaise de la première ligne et la renverse sur la seconde.

Il était pourtant impossible qu'une poignée d'hommes se maintînt plus longtemps à la tête du défilé, car l'ennemi revenait à la charge avec des troupes fraîches. Le duc d'Elchingen ordonna alors à l'artillerie et à l'infanterie de se retirer par la gauche, et à la cavalerie par la droite, en suivant le vallon qui s'ouvre au-dessous de Redinha.

Vers 4 heures, lord Wellington forma son infanterie sur 4 lignes dans la plaine à portée de notre canon, et s'avança dans cet ordre insolite, au pas cadencé, contre la division Mermet, tandis que Picton, de son côté, recommençait l'attaque en colonnes, et qu'Erskine manœuvrait pour déborder notre droite ; mais déjà Mermet avait échelonné sa division par régiment à 300 pas de distance, et sa retraite s'exécutait en échiquier avec autant de précision que sur un champ d'exercice. Chaque échelon, à son tour, salua les alliés avec des feux de bataillon, et Mermet, après avoir tourné par la gauche le village de Redinha, alla fièrement se placer en seconde ligne de la division Marchand, tandis qu'à droite la cavalerie exécutait la même manœuvre. L'ennemi se forma aussitôt sur les hauteurs que nos troupes venaient d'abandonner, et jeta des tirailleurs dans Redinha, par le pont duquel il tenta de déboucher ; mais aussitôt que l'artillerie eut défilé, le village servit de point de mire à nos batteries, qui le mirent en feu. Picton seul le tourna ; il passa le ruisseau à gué et se jeta sur la route, mais tout à coup le général Marchand,

démasquant son artillerie, prit en flanc sa colonne, et chaque boulet lui enleva des files entières. Picton arrêté court, gagna au plus vite les hauteurs à gauche, poursuivi à la baïonnette par un bataillon du 59e et par tous les tirailleurs qui lui firent éprouver une perte considérable au passage du ruisseau. Le duc d'Elchingen se mit alors en marche sur la route de Coïmbre. Lord Wellington fit halte avec le corps de bataille, et Spencer, avec l'avant-garde, continua seul la fusillade. Marchand se replia jusqu'à Presa, à 2 kilomètres de Redinha, et Mermet prit position en avant de Refanca. A nuit close, les alliés vinrent camper vis-à-vis la division Marchand.

Le combat de Redinha fut très-meurtrier pour l'ennemi qui n'a point déclaré ses pertes. Nous n'eûmes pas au delà de 150 hommes tués ou blessés, nonobstant les déclarations contraires.

Pendant que ceci se passait, Reynier, sentant combien il importait de couvrir la grande route de Lisbonne à Coïmbre et celle de Thomar à Ponte-Murcelha, échelonnait ses troupes d'Espinhal à Miranda de Corvo, afin de pouvoir se porter sur la seconde, si le 6e corps se repliait sur Condeixa. Il envoya des travailleurs réparer le pont de Murcelha, et le comte d'Erlon, déjà arrivé à Miranda de Corvo, en fournit aussi pour accélérer l'opération. Nightingale n'avait laissé devant Reynier que de faibles détachements.

Loison, à Fuente-Cuberta, avait ses avant-postes en avant et à droite sur la route de Rabaçal. Il communiquait avec Reynier par Penella, gardant les débouchés de 3 chemins importants, parmi lesquels se trouvait celui de Ponte Murcelha; mais le petit nombre de ses troupes ne lui permettait pas de défendre cette posi-

tion, et ce n'était pas avec 80 chevaux du 15ᵉ de chasseurs qu'il pouvait surveiller la grande plaine ouverte devant lui. Néanmoins il assura qu'il tiendrait assez pour donner le temps aux éclopés et aux bagages, entassés à Condeixa, de s'écouler.

Montbrun s'était porté, le 12 au matin, sur les hauteurs qui dominent Coïmbre, et avait chassé devant lui quelques ennemis; il plaça un poste d'infanterie au débouché du pont, malgré quelques coups de canon, et commença la recherche des gués. Les détachements laissés la veille sur le Mondego le remontèrent sans succès, l'un par Villanova, l'autre par Pereira de Villanova, jusqu'à Pereira; ils le trouvèrent considérablement grossi par les pluies tombées depuis 5 jours, et sa vallée couverte de marécages; mais Valazé ayant remarqué qu'en face de Pereira la rivière se divisait en quatre bras séparés par trois îles, les trouva tous guéables, sauf le quatrième sur un parcours de 12 mètres seulement de la rive droite; mais on pouvait aisément construire un pont de 10 chevalets, car il ne manquait pas de bois à Pereira. Pour passer le Mondego, il ne fallait donc qu'un pont qui demandait 36 heures de travail.

Ces rapports arrivèrent à Massena vers 6 heures du soir. Il ne restait donc plus qu'une seule chance d'occuper Coïmbre; le 6ᵉ corps s'étant replié devant Condeixa, un nouveau combat devait infailliblement avoir lieu le lendemain; si l'on tenait l'ennemi en échec, on aurait le temps de construire le pont, et Massena déjouait tous ses calculs; si, au contraire, le 6ᵉ corps était rejeté au delà de Condeixa, tout espoir de s'établir sur la rive gauche du Mondego s'évanouissait : dans cette al-

ternative, le général en chef résolut de s'assurer par précaution de la ligne de l'Alva. Il commença à faire filer dans la nuit les blessés et les bagages par le chemin de Miranda de Corvo, où l'armée pouvait être obligée de s'arrêter le 14. Dans ce cas, Reynier devait se porter à Foz d'Arunce le 15, mais après s'être assuré que le 6ᵉ corps avait atteint Miranda de Corvo. Il fut prescrit, en outre, au duc d'Abrantès, qui marchait avec la division Solignac, de relever à 2 heures du matin celle de Clausel établie à 1,000 mètres en avant de Condeixa et de porter cette division à Fuente Cuberta au soutien de Loison.

Ces dispositions prises, Massena se rendit au quartier général du duc d'Elchingen, et lui communiqua tous les rapports reçus dans l'après-midi. — « Vous le voyez, » monsieur le maréchal, lui dit-il, notre position est critique; l'avenir de la campagne dépend de votre énergie. » Vous n'avez pu résister en avant de Redinha, il faut » tenir en arrière. Les hauteurs de Condeixa forment » une belle position, et je ne doute pas que vous ne » vous y mainteniez : vous immortaliserez Condeixa.— » Je ne réponds de rien, reprit le duc d'Elchingen, » toute l'armée ennemie est devant moi, et mes troupes » ont essuyé de grandes pertes. Et pourquoi donc supporteraient-elles tout le poids de la retraite? — Votre » corps d'armée, monsieur le maréchal, est le plus fort » des trois, il n'a pas souffert à Thomar. Celui de Reynier a mangé toutes ses réserves; il meurt de faim à » Espinhal; le duc d'Abrantès n'est pas rétabli. Eh! » d'ailleurs, les temps sont-ils donc déjà si changés que » je ne puisse attendre notre salut du brave de Vierzen-» Heiligen, qui, avec une poignée d'hommes, affrontait

» toute l'armée prussienne ? Tenez 24 heures, et nous » aurons des ponts à Coïmbre et sur l'Alva. La division » Solignac sera en réserve à 2 kilomètres derrière Con- » deixa ; votre gauche est couverte par Loison, Clausel » et Reynier. Le comte d'Erlon restant demain à Mi- » randa de Corvo, vous battrez Wellington. — Je ne » garantis rien ; toute l'armée alliée est là, mais je tien- » drai le plus longtemps possible, la journée de demain. » — La gloire que vous acquerrez en sera plus grande : » maréchal, je compte sur vous. »

Massena retourna à Condeixa. A 8 heures du soir, il rappela au duc d'Elchingen sa promesse. « Nous sommes » convenus, lui écrivit-il, qu'on tiendra en avant de » Condeixa le plus longtemps qu'on pourra, et toute la » journée de demain si c'est possible. » Il lui indiquait de nouveau les positions que devaient occuper les divers corps, et ajoutait par post-scriptum : « Il est bien » essentiel que nous tenions en avant de Condeixa toute » la journée de demain pour donner le temps à nos ba- » gages de filer sur Miranda de Corvo. »

A peine cette lettre était-elle partie, qu'un aide de camp du duc d'Elchingen vint annoncer que l'ennemi continuait à poursuivre Marchand avec 3 colonnes d'infanterie et de la cavalerie ; que ce général l'arrêterait, tant qu'il pourrait, en arrière de Presa ; mais qu'il l'avait autorisé à se replier en cas de nécessité absolue, jusqu'en avant de Refanca, à hauteur de Mermet. « Pro- » bablement demain à la pointe du jour l'ennemi re- » commencera son attaque ; j'ai en conséquence donné » les ordres nécessaires pour que les troupes se replient » très-doucement sur les hauteurs en arrière de Cartaxo, » couvrant Condeixa. »

Le comte d'Erlon, malgré la promesse faite à Massena de l'informer s'il resterait à Miranda de Corvo et travaillerait à rétablir le pont de l'Alva, n'avait point écrit; mais Massena savait par Reynier qu'il avait, comme ce dernier, envoyé des travailleurs pour cet objet; cette circonstance lui fit espérer que ce général rentrait enfin dans le devoir. Certes, il dut en coûter beaucoup à la fierté du maréchal de faire de nouvelles instances auprès d'un homme qui, non content de méconnaître son autorité, affectait dans sa correspondance un style au moins inconvenant; mais il était dans une de ces situations où l'honneur de nos armes devait l'emporter sur des considérations personnelles. Il lui envoya donc par son aide de camp Marbot une nouvelle et pressante invitation de rester, au moins la journée du 13, à Miranda de Corvo, en l'assurant qu'il y serait remplacé le 14 par une division du 8e corps. « Vous » pourrez alors continuer votre route et nous faire pré- » parer des ponts à Ponte Murcelha sur l'Alva, » disait-il en terminant, certain de la coopération de d'Erlon à cet ouvrage, puisque le 9e corps en avait le même besoin que l'armée.

La nuit se passa tranquillement, et le 13, à 8 heures du matin, les alliés n'avaient pas encore bougé; le combat de la veille et la belle position du 6e corps sur les hauteurs en avant de Condeixa donnaient à penser à lord Wellington. Massena alla trouver vers 10 heures le duc d'Elchingen : « Monsieur le maréchal, lui dit- » il, je ne vous demande pas de nouvelles promesses; » l'ennemi se repose; il ne vous attaquera probablement » pas; je me rends en conséquence à Fuente-Cuberta » au centre de l'armée, et vous laisse à Condeixa le

» duc d'Abrantès avec la division Solignac; entendez-
» vous avec lui, si vous êtes contraint à vous replier
» sur Fuente-Cuberta. Afin de donner toute liberté à
» vos mouvements, je lui ai recommandé de faire le
» tour de la ville, du côté de Coïmbre, et de venir
» prendre la tête de la colonne; il va vous envoyer
» toute sa cavalerie. Les rapports m'annoncent que
» l'ennemi à fait filer pendant la nuit des troupes sur
» notre gauche, dans la direction de Fuente-Cuberta;
» j'en ai prévenu Loison ce matin à 6 heures, et Clausel
» marche à son soutien. Loison connaît l'importance de
» sa position; je compte sur lui; n'ayez donc aucune
» crainte sur votre gauche, qui est bien couverte. »

La matinée se passa sans accident; Valazé travaillait sans relâche au pont de chevalets du Mondego; Montbrun, renforcé d'un bataillon, se trouvait en mesure de nettoyer les approches du pont de Coïmbre et de le rétablir en quelques minutes. Cette ville allait être à nous, et l'établissement de l'armée derrière le Mondego n'était plus un problème.

Mais au moment où tout promettait la réussite à Massena, un coup affreux et inattendu allait bouleverser son plan. Le chef de l'état-major Fririon, parcourant les environs de Fuente-Cuberta, vit les coteaux à droite du village dégarnis de troupes. Ne s'expliquant pas d'abord cette solitude, il poussa plus loin, et se convainquit enfin que le duc d'Elchingen avait abandonné ses positions, ou qu'il rassemblait ses troupes pour se replier. Il arrive au galop au grand quartier général. « Mon-
» sieur le maréchal, dit-il au général en chef, le duc
» d'Elchingen n'a pas tenu. — C'est impossible, on ne
» s'est pas battu. — Les hauteurs de Condeixa sont dé-

» garnies. — Encore une fois c'est impossible; nos pa-
» trouilles n'ont rencontré l'ennemi qu'à 12 kilomètres
» d'ici, et d'ailleurs le duc d'Elchingen m'aurait pré-
» venu. » Mais Fririon insistant avec force, Massena dépêche un aide de camp avec un piquet de 25 dragons sur Condeixa, pique lui-même des deux vers la droite, et bientôt il ne peut plus douter que Reynier ne se soit replié ou ne soit près de le faire. Il était peut-être temps encore de prévenir un grand malheur; à 3 heures et demie, il écrivit au duc d'Elchingen : « Vous
» ne m'avez pas encore donné connaissance de ce que
» fait l'ennemi. Vous n'ignorez pas que je suis à Fuente-
» Cuberta, et vous ordonnez des mouvements sans
» m'en prévenir. Il est nécessaire que vous teniez les
» positions de Condeixa pour donner à nos équipages
» le temps de filer; la nuit approche, et Loison aura
» toujours le temps de se retirer sur les hauteurs qui
» couvrent la route de Miranda de Corvo. Écrivez-moi
» souvent, afin que je puisse donner des ordres à l'ar-
» mée pour demain. » Massena ajoutait, pour le cas malheureusement probable où le duc d'Elchingen aurait évacué Condeixa : « Il vous sera aisé, monsieur le
» maréchal, de sentir la nécessité de tenir toute la jour-
» née de demain en avant de Miranda de Corvo, et
» même d'y attendre l'ennemi, s'il voulait m'y attaquer.
» Loison vous aura rejoint; le 8ᵉ corps sera massé à
» Miranda de Corvo et le 2ᵉ sera près de nous. » Il l'informait aussi que l'ennemi était encore loin de Fuente-Cuberta. « Nous sommes ici sans inquiétude, » disait-il en terminant.

Voyons maintenant comment le duc d'Elchingen avait obéi aux ordres du maréchal : à peine Massena venait-

il de quitter Condeixa, que malgré ses promesses il fit ses dispositions de retraite. Lord Wellington, si bien reçu à Redinha, n'avait pourtant pas l'intention d'accélérer sa marche, et s'était borné à pousser la division Picton à travers les montagnes dans la direction de Miranda de Corvo, par laquelle défilaient les dernières voitures de nos convois. Cette manœuvre était-elle à deux fins? voulait-il, à la fois, tourner la gauche du duc d'Elchingen, et enlever nos équipages en l'isolant? Cela est possible; mais, par le fait, cette entreprise était sans danger, et le duc d'Elchingen ne l'ignorait pas, car Picton allait tomber sur Loison et Clausel, dont les 6,000 hommes auraient eu infailliblement raison des Anglais, surtout sous les yeux de Massena. Quoi qu'il en soit, ce mouvement fut le prétexte saisi par le commandant du 6ᵉ corps; ses troupes à 2 heures étaient en pleine retraite, et il en prévint Massena par ce billet : « J'évacue Condeixa; l'ennemi manœuvre sur ma » gauche et dirige une forte colonne sur Fuente-Cuberta. » J'envoie un détachement à Montbrun pour l'engager » à se replier sur Miranda de Corvo. » Le chemin suivi par le 6ᵉ corps côtoie pendant environ 10 kilomètres un ruisseau, dont le lit est encaissé par deux collines rocailleuses. Très-étroit et semé de cailloux et de grosses pierres, il est difficilement praticable même aux piétons, et descend sur le pont de Miranda de Corvo par une pente rapide taillée dans le roc et bordée de précipices. Certes, il aurait fallu de plus graves motifs pour y engager des troupes.

La dépêche du général en chef, rapportée plus haut, était à peine partie que celle du duc d'Elchingen lui fut remise, et l'on peut juger combien sa lecture lui causa

d'irritation. Il comprit enfin, ce qu'il n'avait jusqu'alors point voulu soupçonner, que toutes les manœuvres de son lieutenant depuis Pombal avaient eu pour objet de l'empêcher d'établir l'armée derrière le Mondego.

« Cette conduite est inexcusable, dit-il à Fririon; le » mouvement rétrogade exécuté à mon insu est un acte » que rien ne peut justifier. Je n'ai pas demandé à » avoir le duc d'Elchingen sous mes ordres; c'est l'Em» pereur qui l'y a placé; il devrait donc mettre de côté » toute espèce d'amour-propre, car cette passion l'aveu» gle et causera des malheurs irréparables. »

Ces premiers mouvements d'indignation et d'amertume apaisés, Massena envoya à 3 heures trois quarts un aide de camp sur la route de Miranda de Corvo pour arrêter le mouvement du 6e corps; il portait au duc d'Elchingen la lettre suivante, dans laquelle le maréchal s'efforçait de dissimuler sa juste colère : « Je viens » de recevoir le billet par lequel vous me prévenez que » vous venez d'évacuer Condeixa; j'en suis bien fâché, » et je ne sais si nos équipages auront le temps de se » porter à Miranda de Corvo. Ce qu'il y a encore de » plus malheureux, c'est que Montbrun, se retirant » de Coïmbre, va permettre à Trent et à Silveyra de » se porter sur Ponte Murcelha. L'incendie de Con» deixa est encore quelque chose de fâcheux; le sys» tème que nous paraissons adopter doit nécessairement » jeter une grande défaveur sur l'armée française. » Il l'avertissait ensuite que Solignac serait le lendemain, de grand matin, en avant de Miranda de Corvo, et Loison en avant de Solignac où il attendrait ses ordres. « Quant à vous, monsieur le maréchal, je désire que » vous teniez à 2 lieues en avant de Miranda de Corvo,

» c'est-à-dire à la hauteur de Fuente-Cuberta. En y res-
» tant toute la journée de demain, nos équipages au-
» ront le temps de filer sur Foz d'Arunce. Ils suivront
» le 9e corps, qui y couchera. »

Massena ordonna à Reynier d'évacuer Espinhal le 14, et de filer sur Miranda de Corvo pour aller prendre position le 16 à San Miguel de Pojares, pendant que la tête du 8e corps atteindrait Foz d'Arunce. Le comte d'Erlon s'étant enfin décidé à rétablir le pont qu'on lui demandait, Massena l'invita à se rendre le lendemain à Foz d'Arunce, sans s'inquiéter des équipages de l'armée, qu'il avait à la suite, et auxquels il avait fallu donner cette direction pour ne pas gêner les manœuvres.

A 10 heures du soir, le grand quartier général quitta Fuente-Cuberta fort tranquillement, malgré le voisinage d'un petit parti de cavalerie anglaise, et il est faux que Massena ait couru risque d'être pris, comme le bruit en courut alors. Le maréchal était dans une inquiétude mortelle sur le sort de Montbrun; complétement coupé, parviendrait-il à s'échapper? Le chef de bataillon du génie Girod fut chargé de reconnaître s'il n'existait pas de chemin unissant Coïmbre à Miranda de Corvo, sans passer par Condeixa, ni par la vieille route de Santarem, et de tâcher de le faire prendre à Montbrun.

Au moment même où le détachement du duc d'Elchingen apportait à ce général l'ordre de se replier, il parlementait sans malice avec le major portugais que Trent avait chargé de défendre Coïmbre avec 200 hommes et 2 pièces de montagne. Alors au lieu d'enlever au galop le pont, sur la coupure duquel il suffisait de jeter une douzaine de madriers, il rappela Valazé et les sapeurs, ainsi que le bataillon qui les protégeait à

Pereira, et les détachements envoyés à la recherche des barques, puis se mit en retraite sur le sentier découvert par Girod, sans autre perte que celle du détachement de Revel, qui fut coupé par les Anglais. Le soir il atteignit Alcoise et se mit en communication avec le duc d'Elchingen.

D'après les ordres de Massena, le 6e corps prit position en avant de Casal-Novo, et le 8e sur les hauteurs en arrière de Chaõ de Lamas, couvrant Miranda de Corvo et servant de réserve au 6e. Les alliés arrivèrent en présence à 10 heures du soir, et la cavalerie communiqua avec Coïmbre; tout annonçait pour le lendemain une chaude journée.

La matinée du 14 fut très-sombre, et un brouillard épais enveloppait les deux armées. Le duc d'Elchingen avait habilement disposé ses troupes : la brigade d'arrière-garde, commandée par le général Ferrey, s'étendait à gauche sur les hauteurs en avant de Casal-Novo; la division Mermet sur celles de Chaõ de Lamas formait le deuxième échelon; celle du général Marchand renforcée des dragons de Trelliard en arrière au centre, le troisième; enfin Loison, soutenu par les 15e et 25e de dragons, et le bataillon de la division Solignac arrivés avec Montbrun, occupait à droite les abords du village de Chaõ de Lamas, où Massena se tint pendant le combat. Le 8e corps à un kilomètre en arrière formait réserve. Les convois avaient filé toute la nuit sur Foz d'Arunce.

Lord Wellington connaissait trop bien son adversaire pour l'attaquer sérieusement de front : il ordonna au général Picton de manœuvrer sur notre gauche, et au major général Erskine de tourner la droite avec les

troupes légères et les Portugais de Pack, tandis que le major général Campbel, avec la 6ᵉ division, amuserait le front. Les 1ʳᵉ et 5ᵉ divisions, la cavalerie et la brigade Ashworth, restèrent en réserve; la division Cole marcha sur Penella pour tomber de concert avec Nightingale sur Reynier, et remonter ensuite jusqu'aux sources de la Deuça et de la Ceira.

L'attaque se fit à 5 heures et demie du matin avec le décousu ordinaire des Anglais : le 52ᵉ régiment s'engagea avec la brigade Ferrey sans être soutenu, et Laferrière-Lévêque le culbuta avec le 3ᵉ de hussards, malgré deux coups de feu qu'il reçut à travers le corps. Erskine accourut avec le reste de sa division au secours du régiment compromis; le combat s'échauffa, et, pendant 2 heures, Ferrey maîtrisa tous ses efforts. Ses soldats, postés et comme retranchés dans de petits enclos séparés par des murs à hauteur d'appui, tiraient à coup sûr contre les Anglais découverts. Erskine, consterné de ses pertes, se retira hors de portée.

A la droite, Picton, bientôt renforcé par la division Cole, débouchait à gauche de Fuente-Cuberta, et menaçait de tourner les hauteurs de Chaō de Lamas où Mermet était en position; le reste de l'armée anglaise se formait en colonnes dans la plaine qui sépare la Serra de Condeixa, de Casal-Novo. Le duc d'Elchingen, pendant que Mermet contenait le général Picton, porta la brigade Ferrey derrière la division Marchand, qui, alors démasquée, parut couvrir le front de l'armée. Lord Wellington renforça aussitôt Picton et Cole par les Portugais, et plus de 16,000 hommes s'ébranlèrent pour couper Mermet de Chaō de Lamas, où convergent les routes de Coïmbre, de Miranda de Corvo et d'Espinhal;

mais le duc d'Elchingen avait prévu cette manœuvre : Loison et Montbrun étaient là, prêts à défendre ce point important.

Erskine, qui avait suivi le mouvement de retraite de Ferrey et reçu des renforts, menaçait alors la gauche et l'aurait bientôt débordée si le duc d'Elchingen, massant tous ses échelons à Chaõ de Lamas, ne l'y eût attendu de pied ferme. L'attitude des troupes, qui depuis le matin n'avaient cédé que le terrain nécessaire à l'exécution des manœuvres serrées de leur chef, imposa à lord Wellington, et il se contenta de déployer son armée sur trois lignes vis-à-vis de Lamas, et de nourrir un feu de tirailleurs sur son front. Lorsque les alliés eurent pris position, le duc d'Elchingen exécuta sous leurs yeux, et sans être inquiété, son mouvement général, tambour battant, pour se rapprocher de Miranda de Corvo.

Toutes les troupes du 6e corps, à l'exception de la division Loison, furent successivement engagées dans cette belle journée que les soldats, dans leur langage pittoresque, nommèrent la *journée des positions*. Notre perte ne dépassa pas 60 hommes, et tous les blessés furent emportés à bras par leurs camarades. Les Anglais ont accusé une perte de 11 officiers et 150 hommes tués ou blessés, mais la belle charge de Laferrière coûta seule plus de monde au 52e régiment. D'ailleurs les Portugais ne sont sans doute pas compris sur cet état.

Le duc d'Elchingen déploya dans cette affaire les qualités militaires qui le caractérisaient, connaissance des ressources de la tactique et valeur brillante. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pu maîtriser dans cette campagne les fatales inspirations de l'orgueil ?

CHAPITRE VIII.

L'armée continue son mouvement rétrograde. — Le duc d'Elchingen persiste à laisser deux divisions en avant de la Ceira. — Affaire de Foz d'Arunce. — Massena veut tenir en avant de l'Alva, et la désobéissance de Reynier l'en empêche. — Passage de l'Alva. — Mouvement des Anglais sur sa gauche. — Reynier se replie sans ordre sur les hauteurs de Sarzedo, et de là sur Moita. — Le duc d'Elchingen brûle le pont de l'Alva. — Le gros des alliés s'arrête à Moita faute de vivres. — Temps d'arrêt de l'armée française à Celorico. — Massena projette de marcher sur le Tage et la Guadiana. — Le duc d'Elchingen essaie de l'en détourner et refuse de l'y suivre. — Massena lui ôte le commandement du 6e corps et le renvoie en Espagne. — Nouveaux démêlés avec le comte d'Erlon. — L'armée marche sur Guarda. — Opinion de Reynier et de Lenoble contraire à l'établissement sur la Guadiana. — Avis de Massena au duc d'Istrie. — Misère et lassitude de l'armée. — Massena se décide à rentrer en Espagne. — Entreprise des Anglais sur Guarda. — Maladresse de Loison. — Dépêches de Massena au major-général. — L'armée revient sur la Coa. — Lord Wellington manœuvre pour couper le 2e corps du 8e. — Reynier insiste pour évacuer Sabugal; il est autorisé à se replier et exécute son mouvement trop tard. — Combat de Sabugal. — Arrivée de l'armée en Espagne.

Toutes les conceptions de Massena avaient avorté par les désobéissances réitérées du duc d'Elchingen, et, aux yeux de l'Europe, lord Wellington recueillait une gloire peu justifiée. Si la ligne du Mondego, qui devait changer les résultats de la campagne, échappait à Massena par les causes que nous venons de développer, il en existait heureusement une autre, à l'abri de laquelle l'armée française pouvait attendre les secours nécessaires et les ordres de l'Empereur.

L'Alva, affluent de gauche du Mondego, prend sa source dans la Serra d'Estrella et se jette dans le fleuve à 4 kilomètres au-dessous de Ponte-Murcelha, après un

cours d'environ 65 kilomètres en ligne droite. Cette rivière court dans un étroit vallon, et les plateaux qui couronnent ses deux versants, présentent des positions avantageuses et susceptibles d'une bonne défense, sur l'une desquelles lord Wellington s'était posté au commencement de la campagne. La défense énergique du passage de la Ceira, pour interdire aux Anglais l'accès de la ligne de faîte des deux bassins, eut certainement amené un dénoûment heureux aux perplexités de Massena. En s'arrêtant à ce parti on ne forçait sans doute plus les Anglo-Portugais à rétrograder jusque dans leurs lignes; mais ils changeraient du moins leur base d'alimentation, et il nous serait alors facile de contrarier sans cesse leurs arrivages, qu'ils vinssent d'Oporto, de Figueiras ou de Peniche, puisque rien ne nous empêcherait de passer à gué le Mondego, et de nous rendre maîtres de la Serra d'Alcoba, d'où nous menacerions Coïmbre et toute la contrée comprise entre le Mondego et le Duero, jusqu'à la mer. Dans cette position l'armée eut été à 5 journées de marche (15 myriamètres) de sa base, dont les places devaient contenir d'immenses approvisionnements, si les ordres donnés par le général en chef en entrant en Portugal avaient été exécutés. On pouvait se débarrasser des malades et des non combattants en les envoyant en Espagne, et refaire une partie de la cavalerie dans les pâturages des montagnes. Cependant ne devait-on pas craindre que le duc d'Elchingen ne fît échouer ce nouveau plan? ses intentions étaient manifestes; il voulait rentrer en Espagne, et il faut le dire, le 6e corps, peut-être même l'armée tout entière, ne le désirait pas moins.

Lorsque Massena découvrit enfin la raison de la con-

duite étrange de ce maréchal, sa première pensée fut de faire un exemple en le renvoyant sur les derrières; mais il l'abandonna par des considérations faciles à comprendre : le duc d'Elchingen, aux yeux de la plupart, n'agissait qu'en vue du salut de l'armée; son brillant courage et quelques qualités militaires lui avaient acquis la confiance des troupes, et lui retirer son commandement, c'était en quelque sorte décapiter le 6e corps. Qui couvrirait alors la retraite? Ce ne pouvait être le duc d'Abrantès resté courageusement à la tête de son corps avec une blessure non encore cicatrisée et qui le rendait incapable de soutenir les fatigues de l'arrière-garde. Serait-ce Reynier? En arrivant à Espinhal, après avoir épuisé toute sa réserve de biscuit, ce général s'était vu obligé d'envoyer fourrager la moitié de ses troupes pour nourrir l'autre. D'ailleurs, quoique excellent en ligne et doué de qualités précieuses, il paraissait peu propre à conduire une arrière-garde; ajoutons que son corps comme le 8e était trop faible pour bien remplir cette pénible tâche.

Le maréchal rejeta aussi l'idée d'une explication qui, dans l'état de surexcitation où se trouvait le duc d'Elchingen, n'aurait amené qu'une scène affligeante et inutile. Le meilleur parti était donc de souffrir ces contrariétés, et d'avoir constamment l'œil ouvert sur lui.

Le 6e corps, après l'affaire de Casal Novo, s'était replié sans être suivi, comme on l'a déjà vu, à Miranda de Corvo, où il prit position en deçà de la Deuça sur une montagne conique qui en commande les débouchés. Les alliés arrivèrent dans la soirée, et l'incertitude de leurs mouvements ne laissa pas de doute sur leurs dispositions pacifiques jusqu'au lendemain. Lord Welling-

ton était en effet trop circonspect pour tenter d'enlever de front la position du 6e corps; il espérait que la division Cole, après avoir opéré sa jonction avec Nightingale, et chassé le 2e d'Espinhal, parviendrait à tourner la Deuça, et contraindrait ainsi le duc d'Elchingen à battre en retraite sur Foz d'Arunce.

Le matin, au moment où ce dernier était attaqué, Massena, dans la prévision de ce qui devait survenir, avait recommandé à Reynier de reprendre le poste d'Espinhal, s'il l'avait quitté, et d'y tenir toute la journée; mais les troupes échelonnées de ce général se trouvaient déjà sur Corvo, et il ne restait plus à Espinhal qu'une faible arrière-garde qui se replia devant les forces supérieures du général Cole. Celui-ci resta toute la journée sur ce point aux environs duquel ses partis se bornèrent à tirailler. Comme lord Wellington ne tarderait probablement pas à le renforcer, il était imprudent de garder la position de Miranda de Corvo. L'artillerie et les bagages avaient à peu près franchi le défilé difficile qui s'ouvre en arrière de ce village, et la retraite du 6e corps n'offrait pas de danger. Massena ordonna en conséquence à Reynier de se porter à 10 heures du soir au delà de Foz d'Arunce, sur la rive droite de la Ceira, et d'y prendre la gauche de la position; au duc d'Abrantès de partir à minuit, et de s'établir sur la droite. En même temps le duc d'Elchingen fut invité à se mettre en marche aussitôt que les bagages et le 8e corps auraient terminé leur mouvement. « La position derrière » la Ceira est belle, lui dit Massena, et nous pourrons » y arrêter l'ennemi le temps nécessaire pour l'établis- » sement des ponts sur l'Alva. »

Malgré cette recommandation, le mouvement de re-

traite du 6e corps commença à minuit, au moment même où le 8e se mettait en marche, et l'encombrement sur le chemin étroit et difficile, causé par cette fatale précipitation, obligea de sacrifier le grand nombre de baudets chargés des vivres du 6e corps. On aurait pu s'épargner cette boucherie, car l'extrême arrière-garde de voltigeurs et de hussards resta jusqu'au grand jour à Miranda de Corvo, et exécuta sa retraite sans être inquiétée. Le duc d'Elchingen attribua l'inaction de l'ennemi à la fatigue des deux dernières journées, et cette opinion lui fit commettre une nouvelle faute, malgré les observations du chef d'état-major qui marchait avec lui.

Fririon en rendant compte de l'exécution du mouvement au général en chef, annonça que le duc d'Elchingen avait laissé le 6e corps en avant de la Ceira, où il n'avait pour voie de retraite qu'un pont long et étroit, et Massena dépêcha aussitôt un aide de camp pour l'inviter à mettre la rivière entre lui et l'ennemi.

Pendant que ceci se passait, le comte d'Erlon avait laissé un bataillon sur la rive gauche de l'Alva, pour protéger les travailleurs occupés depuis 2 jours à en réparer le pont, et la division Conroux avait pris position sur les hauteurs de la rive droite. L'adjudant commandant Lesueur, dirigé en reconnaissance sur le Mondego, repoussa sur Peña-Corvo une partie des milices que Trent avait déjà jetées sur la rive gauche de la rivière. Quoiqu'on travaillât sans relâche au pont, on doutait qu'il fût terminé avant le 17 au matin; pourtant, à la rigueur, les troupes, moins les malades et les convalescents, auraient pu passer au gué en aval.

L'aide de camp du comte d'Erlon, porteur de ces nou-

velles, arriva au quartier-général peu après Fririon, et Massena, plus perspicace que son lieutenant, se douta que lord Wellington manœuvrait sur le Mondego et l'Alva, en vue de culbuter d'Erlon, et de nous interdire l'accès du pont de Murcelha. Il ordonna alors à Reynier de se porter au plus tôt sur cette rivière pour soutenir d'Erlon, sauf à revenir sur la Ceira à la première apparence d'une affaire sérieuse. Montbrun reçut l'ordre d'éclairer l'Alva jusqu'au Mondego par Soure, avec 2 régiments de dragons, tandis que Soult surveillerait la partie opposée. Le duc d'Elchingen fut informé de ce mouvement, invité à faire occuper la position du 2e corps par la division Loison, et à repasser immédiatement la Ceira. A 3 heures, ce maréchal répondit qu'il persistait à croire que l'ennemi n'attaquerait point dans la journée. Quelques détachements de cavalerie, soutenus à distance par plusieurs bataillons, étaient bien venus, dit-il, tirailler avec nos avant-postes, mais cela n'aurait pas de suite, et quoique Loison lui eût annoncé la présence d'une forte colonne d'infanterie sur la hauteur qui dominait la droite, à une portée de canon de Foz d'Arunce, il pensait que ces dispositions avaient pour but de se rapprocher de lui pour l'attaquer le lendemain matin; en conséquence il laisserait 2 divisions d'infanterie sur la rive gauche de la Ceira, pour donner le temps à l'artillerie de dégager le terrain, dont la division Loison occupait une partie, passerait le soir sur la rive droite, et ferait miner le pont de pierre pour qu'on pût le faire sauter à tout événement. Malgré cette assurance positive, Massena lui recommanda de poster, le plus tôt possible, le 6e corps sur la rive droite, puis se rendit à 3 heures et demie à Vendanova, à moitié

chemin de Ponte Murcelha, afin d'être plus à portée de surveiller la tête et la queue de l'armée.

Un brouillard épais couvrait l'horizon; à mesure que les divisions alliées arrivaient en face de la Ceira, elles allumaient leurs feux, car lord Wellington ne se doutait pas que la plus forte partie du 6e corps était encore sur la rive gauche, avec un pont étroit et un gué difficile à dos. Quand les rapports de ses patrouilles l'eurent informé de cette circonstance, il saisit l'occasion de donner une leçon au commandant de notre arrière-garde; et la brigade Pack, laquelle, dès le matin, courait dans les montagnes, reçut l'ordre d'aborder devant un gué de la Ceira ce que lord Wellington jugeait être la droite du duc d'Elchingen, et qui n'était autre chose que l'arrière-garde du 8e corps.

Erskine avec sa division légère, soutenue par la 6e du corps de bataille, les hussards et le 16e de dragons, eut la tâche de s'emparer des hauteurs au-dessus de Foz d'Arunce, occupées par la brigade d'arrière-garde du général Ferrey, pendant que la division Picton, qui avait pour la soutenir celles des généraux Spencer et Cole ainsi que les Dragons Royaux, longerait la grande route pour attaquer la division Mermet sur les hauteurs de gauche et dans le village. Nos troupes ne s'attendaient pas à une attaque, et, quoique leur vigilance ne sommeillât pas, elles n'étaient pas toutes à leur poste de bataille. La brigade de cavalerie légère du général Lamotte, attachée à l'arrière-garde, et placée, dès le matin, sur la route de Miranda de Corvo, à droite de la division Ferrey, dans un vallon inculte, où les chevaux ne trouvaient pas un brin d'herbe, avait été autorisée par ce général à passer dans un vallon marécageux, à

gauche, entre un bois d'oliviers et la rivière, où se trouvait du vert en abondance, mais dont le terrain coupé d'enclos et de murs était impraticable à la cavalerie. Cette circonstance devint fatale, car, la route de Miranda de Corvo n'étant pas éclairée, l'ennemi put former ses colonnes d'attaque et les amener sans obstacle jusque sur nous. Erskine engagea la fusillade faiblement d'abord, et on put croire que c'était une simple reconnaissance; mais bientôt l'artillerie à cheval, arrivant au galop sur un mamelon, commença à canonner vivement. Le duc d'Elchingen, reconnaissant trop tard qu'une affaire sérieuse allait s'engager, ordonna à la division Marchand de passer en toute hâte le pont avec sa première brigade, et lui-même à la tête des 50e et 59e le suivit une demi-heure après. Pendant que cette retraite s'opérait, Mermet et Ferrey contenaient les Anglo-Portugais. Ce dernier, au premier coup de fusil, avait ordonné à Lamotte de se porter au galop dans la vallée de droite, pour lier les 2 divisions; mais ce général, arrêté par un ruisseau de 3 à 4 mètres, fort encaissé, qu'il avait eu beaucoup de peine à franchir le matin, et voyant un gué derrière lui sur la Ceira, préféra y passer, et traverser ensuite le pont pour se porter où le besoin de sa présence se faisait sentir. En arrivant près du pont, il fut obligé d'attendre que la colonne de Marchand l'eût franchi; et, comme son mouvement rétrograde annonçait qu'elle allait être suivie par les autres troupes et que le défilé n'était pas gardé, il forma le 3e et le 15e de chasseurs en bataille en face du pont, et envoya son aide de camp prévenir le général Ferrey qu'il était prêt à faire bonne contenance si les alliés tentaient de le forcer.

Cependant le duc d'Elchingen arrivait à portée de fusil du pont avec la seconde brigade de Marchand, lorsque 4 pièces en batterie sur une hauteur, qui avaient ordre de continuer le feu jusqu'à ce que la dernière brigade approchât du pont, se renversèrent en descendant au grand trot. Le 50e régiment, supposant l'artillerie chargée par l'ennemi, se crut pris à dos et fut ébranlé.

Jusqu'alors la division Mermet avait tenu tête aux troupes de Spencer et de Cole; mais les Dragons Royaux ayant débouché par la route non gardée, le 25e se replia légèrement pour ne point être tourné. Le 39e, formant réserve, reçoit du colonel Lamour l'ordre de croiser la baïonnette pour attendre la charge de pied ferme, et ce dernier part lui-même au galop pour recevoir de Mermet ses instructions. A peine ce brave officier a-t-il fait 30 pas, qu'il tombe, frappé d'un coup de feu, devant le front de son régiment; ses soldats consternés lâchent pied, et le 59e, qui n'a pas encore repris son aplomb, se débande à cette vue, pousse le 39e et l'entraîne avec lui vers le pont; le général Lamotte accourt au-devant des fuyards pour les rassurer, mais ceux-ci, craignant de se voir fermer l'accès du pont par la cavalerie, font des efforts inouïs pour le franchir, ils s'y entassent et s'y culbutent; bientôt le passage est obstrué par les corps des hommes renversés, et les 2 autres régiments trouvant le débouché intercepté, courent au gué, le manquent et se précipitent dans la rivière.

Cette scène de désordre n'ôtait rien à la vivacité du combat que soutenaient Mermet et Ferrey à 3 kilomètres de là; cependant nous perdions déjà du terrain lorsque le duc d'Elchingen, qui se consumait en efforts im-

puissants pour ramener la confiance des troupes, parvient enfin à réunir quelques soldats, fait battre la charge, et porte sur la droite un bataillon du 27ᵉ et 3 compagnies de voltigeurs sur la gauche. A l'aide de ce renfort, Mermet et Ferrey prennent l'offensive; et les alliés à leur tour culbutés jusque dans leur principal camp, s'abandonnent à une fuite précipitée. Le duc d'Abrantès tirailla pendant 4 heures avec les Portugais de Pack, et celui-ci dut être bien fier d'avoir contenu, à lui seul, tout un corps d'armée. Cette singulière affaire, où le feu de l'ennemi ne nous tua pas 50 hommes, fut, ainsi, moins funeste qu'on ne l'avait d'abord craint. Le duc d'Elchingen crut avoir au moins 500 noyés; mais, dans la nuit, la plupart des hommes rentrèrent à leurs corps. La perte, en résumé, ne dépassa pas 150 soldats; malheureusement le 39ᵉ régiment perdit une aigle. Dans la nuit les meilleurs plongeurs fouillèrent la rivière inutilement; le corps du porte-aigle fut seul retrouvé.

Le duc d'Elchingen, mortifié de cet échec, accusa le général Lamotte malgré son innocence; en vain voulut-il se justifier, il le chassa honteusement de sa présence, le renvoya de l'état-major général, et donna le commandement de sa brigade au colonel Mouriès. Lamotte en appela à la justice du général en chef et fut, du reste, pleinement justifié par Ferrey.

Massena, au bruit du canon, envoya un de ses officiers sur le lieu du combat, où il arriva lorsque tout était fini. Il questionna plusieurs officiers, et le duc d'Elchingen, informé de cette circonstance si naturelle, s'en montra offensé, comme si un général en chef ne devait pas être instruit de tout ce qui se passe à l'ar-

mée! Les troupes du 6e corps conservèrent leur position en avant de la Ceira jusqu'à minuit, et à 3 heures du matin on fit sauter le pont.

Le maréchal reçut à 8 heures du soir les premiers détails sur le combat de Foz d'Arunce. Le pont sur l'Alva avançait. Comme les hauteurs en avant de Ponte Murcelha offraient une superbe position, il donna l'ordre au général Reynier de partir à l'instant avec toute son artillerie pour s'établir en avant de l'Alva sur Arganil, et au duc d'Abrantès de se diriger deux heures après sur les hauteurs qui dominent le bas Alva. On recommanda à ce général de faire fouiller les villages derrière la basse Ceira, où un assez grand nombre de malades et de convalescents s'étaient établis avec sécurité, puis de se rabattre sur l'Alva.

Le duc d'Elchingen avait pour instruction d'occuper, dès qu'il le jugerait nécessaire, une position entre les 2e et 8e corps. Il appréciait celle de la Ceira, et eût été enchanté d'y prendre une revanche de sa mésaventure, aussi ne se pressait-il pas de l'évacuer. Le 16, à 9 heures du matin, il faisait cependant lever ses bivouacs, lorsqu'un aide de camp de Massena lui apporta l'ordre de tenir tout le reste de la journée, parce qu'un accident retardait l'achèvement du pont jusqu'au lendemain. Ce maréchal répondit qu'il ferait tous ses efforts pour contenir l'ennemi le plus longtemps possible, pourvu que le duc d'Abrantès fût échelonné sur sa gauche et que Reynier portât une division à son secours si le combat s'échauffait, et il ajoutait avec sa roideur accoutumée : « Je crois que si j'avais commis » l'imprudence de quitter cette position-ci ce matin, » l'ennemi serait déjà sur mes bras; l'armée alliée tout

» entière est déployée devant moi; fort heureusement, » la Ceira n'étant pas guéable, Wellington ne peut dé- » boucher sur le front du 6e corps, mais Reynier a eu » l'imprudence de ne pas détruire les ponts en remon- » tant cette rivière. »

Cependant toutes les voitures, l'artillerie, les bagages et les malades s'acheminèrent, le 15, à 6 heures du soir, vers l'Alva, qu'elles commencèrent à traverser à gué, à 100 pas en amont du pont de Murcelha, sous la surveillance du chef de l'état-major général; ils filèrent toute la nuit; mais la roideur de la berge droite occasionna un encombrement qui mit du retard dans la marche. Fririon, en rendant compte de sa mission, prévint que le pont serait achevé le 16 au soir.

Montbrun, avec deux régiments de dragons, bientôt renforcé de la cavalerie du 8e corps, s'était établi à Sobreira, où il observait le cours de l'Alva; le 25e à Cortica, à quatre kilomètres de Ponte Murcelha sur la route de Celorico, surveillait les communications de Coïmbre. Le 16 au matin, ce général poussa une reconnaissance sur le Mondego à hauteur d'Asanbrava, par Foz d'Alva, où il n'aperçut ni postes, ni feux ennemis; d'autres patrouilles envoyées sur les ponts de Val d'Espinha et de Coja, au-dessus de Ponte Murcelha, trouvèrent le pays tranquille. Plus de doute alors; l'armée alliée était tout entière devant la Ceira. Les rapports de Fririon et de Montbrun arrivèrent au quartier général à deux heures. Massena s'empressa d'annoncer au duc d'Elchingen que le pont allait enfin être terminé, que le 2e corps était à la gauche du 6e, un peu en arrière des hauteurs de la Ceira, et le 8e réuni sur la crête à droite; que Loison, Mermet et Ferrey étaient

échelonnés entre le pont de la Ceira et l'Alva, et qu'il pouvait commencer son mouvement quand il voudrait. Il est remarquable que depuis Pombal, sauf l'épisode du combat de Foz d'Arunce, lord Wellington attendait patiemment que nos colonnes s'ébranlassent pour mettre les siennes en mouvement; de cette manière, les rôles semblaient intervertis.

Massena se rendit dans la soirée à Ponte Murcelha où il fit traverser l'Alva aux dernières voitures, et le comte d'Erlon partit pour Celorico, en promettant au général en chef d'aller avec lenteur, pour qu'on pût l'informer des mouvements de l'armée.

Le maréchal, calculant que le duc d'Elchingen arriverait à 7 heures sur les hauteurs en avant de Ponte Murcelha, ordonna au duc d'Abrantès de passer la rivière et d'appuyer à droite aussitôt qu'il verrait la tête de colonne du 6e corps; à Reynier de passer au gué d'Arganil à 7 heures du matin, à moins que le duc d'Elchingen ne fût vivement talonné, auquel cas il conserverait sa position pour prendre part au combat; afin de ne rien donner au hasard, il lui fut prescrit d'avoir auprès de ce dernier des officiers pour l'informer de quart d'heure en quart d'heure de tout ce qui s'y passerait. Après avoir franchi l'Alva, il devait descendre la rivière et prendre son rang de bataille en laissant à tous les gués des postes d'observation pour éclairer les mouvements des alliés sur notre gauche.

Le 17 mars, à deux heures du matin, le duc d'Abrantès passa l'Alva, et s'établit en arrière du village, sur la croupe qui domine les vallées du Mondego et de l'Alva, vers le confluent de ces deux rivières. Divers rapports annoncèrent au duc d'Elchingen que lord Wel-

lington marchait sur le Mondego pour tourner notre droite, et des paysans confirmèrent en partie ces faux bruits en déclarant, dans les interrogatoires auxquels ils furent soumis, qu'une division anglaise se dirigeait sur Guarda, et qu'un équipage de pont et une nombreuse artillerie avaient filé de Condeixa sur le Mondego. C'en fut assez pour déterminer ce maréchal à ne point défendre la rive gauche de l'Alva : il manda à 8 heures du matin, de San-Miguel au général en chef, qu'il allait s'établir sur la rive droite, gardant avec des troupes légères la tête du pont et la position de la rive gauche. « Par cette disposition il serait, ajoutait-il, » beaucoup plus en mesure de couvrir les mouvements » ultérieurs que Massena jugerait convenable de faire » exécuter, d'après les événements qui semblaient an- » noncer à l'armée de nouveaux travaux. » Il insistait pour que les deux autres corps concourussent, chacun à leur tour, avec le 6e, à contenir l'ennemi pendant la retraite.

Avant que Massena eût pu répondre, le 6e corps avait été échelonné depuis le plateau qui domine le pont, en remontant par Carvailha jusqu'auprès de Corticada, de manière à couvrir les chemins de Pinheiro de Azere et de Galices. Ferrey avec l'arrière-garde défendait le pont et les gués voisins; Mermet et Loison se déployaient en seconde ligne; Marchand formait réserve. Un détachement de cavalerie portugaise vint faire, vers 10 heures du matin, le coup de pistolet avec les avant-postes de Ferrey.

De son côté, Reynier n'avait pas fait suivre par des officiers de son état-major le mouvement du 6e corps; et au lieu de s'en rapprocher après le passage de l'Alva,

il avait établi sa première division sur les hauteurs de Sarzedo, et sa seconde plus à gauche; puis, comme pour mieux dérouter le général en chef, il n'avait point envoyé de nouvelles depuis 24 heures. Par suite de ces inconcevables arrangements, il se forma une lacune de plus de 5 kilomètres entre le centre et l'aile gauche; le flanc du 6e corps fut découvert, et l'ennemi aurait eu toute liberté de couper l'armée en deux, s'il eût été plus vigilant. Massena, dans son inquiétude, envoyait officier sur officier à la recherche du commandant de sa gauche; enfin il apprit par Montbrun sa position vers sept heures du soir. Il lui écrivit aussitôt : « Je viens » d'apprendre que vous vous êtes porté sur Galices; » j'ai beaucoup de peine à le croire, car en vous pla» çant si loin du duc d'Elchingen, vous exposez sa » gauche. Que dois-je penser de n'avoir pas encore reçu » de vos nouvelles? Les officiers qui sont à votre re» cherche n'ont pas encore paru. Je vous déclare que » votre manœuvre peut avoir des suites très-fâcheuses, » et vous ordonne de vous porter en ligne au reçu de » ma lettre, sans avoir égard à l'heure. Il est très-im» portant que vous observiez à l'avenir l'ordre de mar» che général; vous en écarter pourrait devenir préju» diciable à l'armée. »

Cette lettre courait depuis une demi-heure, lorsque Massena en reçut enfin une dans laquelle, après s'être appliqué à démontrer les inconvénients de la ligne de l'Alva, Reynier proposait de faire volte-face et de reprendre celle de la Ceira, prétendant que ce mouvement forcerait l'ennemi à nous y laisser tranquilles. Certes, cette opinion était discutable; mais il aurait dû d'abord obéir.

Les reconnaissances de Montbrun vers l'embouchure de l'Alva et sur le Mondego démentirent en partie les bruits qui avaient donné le change au duc d'Elchingen; rien ne bougeait de ce côté; toutefois comme il était possible que le mouvement de l'ennemi n'eût été que retardé, Massena ordonna à ce général de redoubler de vigilance. La brigade de cavalerie Lorcet reçut l'ordre de s'établir à Sobreira, avec un fort piquet sur le chemin de Foz d'Arunce et des postes vers Val d'Espinha et Coja. Montbrun campa dans la soirée avec les trois autres régiments de la réserve derrière le 9e corps, éclairant le Mondego et les communications sur Celorico.

L'impatience qu'éprouvait le duc d'Elchingen de quitter l'Alva n'était pas un mystère; son mouvement précipité en donnait la preuve, et, d'un autre côté, la désobéissance de Reynier, les raisonnements à l'aide desquels il cherchait à la couvrir, attestaient qu'il n'y avait pas d'effort à attendre de son côté. Quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de rétrograder encore, Massena donna dans la soirée l'ordre à une brigade de cavalerie du 8e corps de se porter le lendemain à Galices, où les équipages de l'armée étaient rassemblés; Reynier fut invité à se rapprocher du duc d'Elchingen sur l'Alva; la cavalerie devait les lier, et on prit des mesures pour détruire le pont. Tous les chefs de corps furent prévenus que l'armée séjournerait le 18 dans ses positions.

Lorsque les dernières troupes françaises eurent passé la Ceira, lord Wellington ordonna au général Erskine de la traverser à gué avec les troupes légères, et le reste de l'armée la franchit sur un pont de chevalets pour prendre position dans la nuit sur la Serra de Murcelha. Le 18 mars au matin, il poussa par la Serra de Quiteria

les 1re, 2e et 3e divisions sur notre gauche, pendant que la division légère et la 6e manœuvraient entre la Serra de Murcelha et le pont. Ce mouvement aurait été paralysé si Reynier eût été au poste qui lui avait été assigné; mais ce général, au lieu de se rapprocher du duc d'Elchingen, se tint à Avelet, entre Moita et Sarzedo, en sorte que la gauche du 6e corps resta seule en prise aux coups de l'ennemi.

A 8 heures du matin les éclaireurs d'Erskine et de Campbell commencèrent la fusillade près du pont de Murcelha. L'intensité du brouillard fit craindre au duc d'Elchingen d'être surpris; il rompit le pont et manda qu'il était urgent de se replier non-seulement à cause de la séparation des corps de l'armée, mais encore parce que les soldats mouraient de faim, et se montraient disposés à quitter les rangs sous prétexte d'aller fourrager. — « J'attends, continuait-il, avec la plus grande impa- » tience l'ordre de mouvement; car chaque moment de » retard peut entraîner la ruine de l'armée que nous avons » sauvée comme par miracle. » Cette dépêche contenait ce post-scriptum : « Je préviens V. E. que si l'ordre de » mouvement ne me parvient pas dans la journée, je » partirai demain matin avec le 6e corps pour aller » prendre position à Galices. »

A la réception de cette lettre, Massena fit courir ses aides de camp et le chef d'état-major après Reynier, dont il ignorait la position. Ce ne fut qu'à 4 heures du soir que Fririon rencontra à l'embranchement des chemins de Ponte Murcelha et de Fonderodo un bataillon du 2e léger qui rejoignait le 2e corps, lequel s'était porté sur les hauteurs de Moita. En effet Reynier, ayant aperçu à Avelet vers midi, lorsque le brouillard se

dissipa, les têtes de colonnes de divisions anglaises qui débouchaient de la Serra de Quiteria, se concentra sur la Serra de Moita, loin de leur en disputer le passage, et laissa en observation le bataillon rencontré par Fririon, en mandant à Massena qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour serrer sur Moita le reste de l'armée. Mais avant que son aide de camp ne fût arrivé au quartier général, d'autres incidents avaient empiré la situation.

Les deux divisions anglaises s'étaient déployées en avant de Ponte Murcelha sur la crête des montagnes; leurs tirailleurs entretenaient la fusillade, et Massena, sans nouvelles de Reynier, était harcelé, pressé par le duc d'Elchingen d'ordonner la retraite à 11 heures. Ce maréchal annonçait, qu'à tout événement, il se retirerait à 2 heures après minuit, et prenait ses dispositions pour faire sauter le pont le 18, à 5 heures du matin. Son impatience augmentait d'heure en heure, et cette fois, il faut en convenir, le danger de sa position la motivait : il apercevait à 4 kilomètres de sa gauche les alliés en bataille sur les hauteurs en arrière du Val del Obispo, et l'on ne voyait point de troupes sur la rive gauche de l'Alva pour leur en disputer le passage. — « Comment se fait-il que le général Reynier ait quitté » ce point ? écrivait-il à Massena à 2 heures après midi. » Il ne s'agit pas ici de cantonner ses troupes comme il » l'a toujours fait. Il me met dans le plus grand em- » barras; peut-être même serai-je obligé de partir sur- » le-champ, au lieu d'attendre jusqu'à demain matin. » Cette conduite du général Reynier est affreuse. »

La position était donc tournée, et la ligne de l'Alva, comme celle du Mondego, échappait à Massena, par la

désobéissance de celui de ses lieutenants qui jusqu'alors, il faut le dire, avait ponctuellement exécuté ses ordres. Il prescrivit au duc d'Abrantès de se porter immédiatement à Moita, et le mouvement général de retraite commença à la chute du jour. Le 9e corps fila de Torrozalo sur la route de Celorico; à hauteur de San-Romao ayant rencontré sur sa droite un parti de milices de 300 hommes soutenu par des paysans de l'Ordenanza, il le rejeta dans les montagnes. Le 2e corps prit poste, le 19 au soir, à Pinhancos; le 8e s'établit derrière lui, et poussa sa première division sur Maria; Reynier porta une des siennes à Sandomil, et l'autre se prolongea sur Peñalva. L'arrière-garde s'arrêta sur Freixo, d'où elle surveilla le chemin de Castello-Branco; le 6e corps marcha en échelons de Galices à Villa-Nova; à 5 heures du soir, il était en position à Chamusca; une brigade de la 1re division campa sur les hauteurs en avant, et le gros du corps sur les hauteurs en arrière. Ferrey fermait la marche, et fut suivi par quelques partis de cavalerie qui restèrent à distance.

Le 20 mars, le 9e corps atteignit Celorico, où il apprit que Claparède tenait Guarda avec une brigade, et Belmonte avec une autre; le duc d'Abrantès se porta sur Villa Cortes et Sampayo, et la cavalerie de Montbrun, renforcée de celle du 8e corps, en avant de Carapichina, éclairant la route de Celorico, le pont de Fornos sur le Mondego et la route de Guarda. Le duc d'Elchingen atteignit à une heure après-midi Vinho de Zomare; la division d'arrière-garde éclaira à Pinhancos les débouchés de San Romeo, de Chamusca et d'Ervedal; Mermet campa à droite et Loison à gauche, en arrière de Vinho, la division Marchand en seconde ligne; les dragons de

Trelliard poussèrent jusqu'à Coutentas, en arrière de Marchand. Le 6ᵉ corps ne vit point l'ennemi; mais, comme les charrettes de cantiniers et quelques fourgons du 8ᵉ corps avaient ralenti sa marche de plusieurs heures, le duc d'Elchingen les fit détruire. Reynier arriva à Gouvea, et l'arrière-garde à Moimenta de Serra; la marche du 6ᵉ corps avait été si précipitée que Reynier ramassa plus de 2,000 de ses traîneurs. La cavalerie ennemie poursuivit sans résultats l'arrière-garde du 2ᵉ corps, avec 4 pièces de canon.

Le 21, Montbrun se porta en arrière de Celorico, et éclaira les routes de Castel Rodrigo, Viseu, Guarda et Espinhal. L'adjudant commandant Delorme invita le comte d'Erlon, de la part du général en chef, à se rendre à Freixadas, en faisant filer sur l'Espagne tous les écloppés; comme l'armée ne devait pas séjourner longtemps à Celorico, il avait pour mission de couvrir la Coa.

Le duc d'Abrantès se porta en arrière de Celorico sur la route de Guarda, et détacha une brigade sur Figueiros, observant la route de Castello-Branco et le pont de Fornos.

Le duc d'Elchingen échelonna la division Mermet et la brigade de cavalerie du général Mouriez de Carapichina à Cortizo; la 3ᵉ division prit position à droite et en arrière de Cortizo, la division Marchand à sa gauche, et Trelliard planta ses piquets à moitié chemin de Celorico à Cortizo. Ce jour-là, le 6ᵉ corps fut suivi jusqu'à Villa Cortes par quelques escadrons anglais qui firent le coup de pistolet avec l'extrême arrière-garde. Quant à Reynier, il prit position à 4 kilomètres de Guarda, où il ne laissa qu'un détachement de dragons.

Une chose à remarquer, c'est qu'au moment même où Massena fut contraint de quitter l'Alva, le manque de subsistances mettait Wellington dans le plus cruel embarras. Plus sobres que les Anglais, les Portugais avaient jusqu'ici supporté toutes les privations sans se plaindre, quoique le généralissime ne se fût pas piqué d'impartialité dans la distribution des corvées et des vivres; et cependant la faim les décimait depuis quelques jours, quand les Anglais recevaient encore la demi-ration. Mais, à cette époque, la disette devint telle que les alliés, après avoir passé l'Alva et s'être concentrés le 19 sur la Serra de Moita, furent obligés de s'arrêter pour attendre les convois de vivres qui leur étaient expédiés de Lisbonne. La division légère et la cavalerie s'avancèrent seules de très-mauvaise humeur, et n'incommodèrent, comme on l'a vu, que fort peu nos troupes.

C'est à Moita que lord Wellington reçut de son gouvernement de nouvelles dépêches qui ne tarissaient point en récriminations sur les dépenses qu'entraînait son système de guerre. Elles étaient exprimées avec tant d'amertume qu'elles semblaient annoncer le rappel prochain de l'armée britannique. Pendant les loisirs que procurait aux alliés le séjour de Massena à Santarem, des généraux marquants, Fane et Crawfurd lui-même, s'étaient rendus sous divers prétextes en Angleterre, avaient fait une opposition puissante aux partisans de lord Wellington, et conjuré le ministère, pressé d'ailleurs par un parti nombreux dans la chambre des communes, de terminer une guerre si dispendieuse. Lord Wellington et son frère, le marquis de Wellesley, attaquaient ces généraux par leurs insinuations dans les journaux tories;

mais le premier s'attendait tellement à être bientôt rappelé, si les Français demeuraient encore quelque temps en Portugal, qu'en quittant ses lignes pour les suivre dans leur retraite, il avait ordonné l'embarquement des bagages, et renouvelé cette recommandation à l'amiral Berkeley le 30 mars. (Voy. *Pièces justificatives, n° VI.*) Malgré les événements qui venaient de s'accomplir, il n'osait encore espérer que le ministère persistât à le maintenir dans la Péninsule; d'ailleurs ses propres arguments prouvent que cette détermination tenait à peu de chose, car il l'effraya par la menace d'une invasion française en Angleterre : « Je serais fâ-» ché, disait-il, que le gouvernement évacuât ce pays, » à cause de la dépense qu'entraîne la guerre. D'après » ce que j'ai vu des projets du gouvernement français » et des sacrifices qu'il fait pour les exécuter, je ne » mets pas en doute que, si l'armée anglaise, par une » raison quelconque, se retirait de la Péninsule, et que » le gouvernement français fût délivré de l'embarras » que lui causent ses opérations militaires sur le conti-» nent, il ne reculerait pas devant les dangers d'un dé-» barquement dans les possessions de S. M. B. ; elles » apprendraient quels sont les malheurs de la guerre, » dont, grâce à Dieu, elles ne connaissent rien jusqu'ici : » la culture, le commerce et la prospérité de notre pays, » ainsi que le bien-être et le bonheur de ses habitants, » seraient détruits par là, quels que fussent du reste les » résultats des opérations militaires. Dieu me préserve » d'être témoin de pareils événements, et encore moins » d'y jouer un rôle. »

Qu'on juge de l'importance de ce résultat, prévu par l'adversaire même de Massena? Un mois de séjour à

Coïmbre, le Portugal était à nous, la pacification de l'Espagne assurée, et, dans ce moment, l'orgueil indomptable de ses lieutenants le forçait à abandonner la partie!

En quittant Maceira le 18 mars, le Maréchal adressa au Major général, par son aide de camp Porcher, une longue dépêche où il résumait les événements de la retraite. Il lui répugnait d'exposer à l'Empereur les torts du duc d'Elchingen et de Reynier, et cette générosité tourna plus tard contre lui. L'énergie de son caractère lui avait fait jusqu'ici surmonter ses dégoûts; à cette époque il sembla se retremper dans sa détresse même, et résolut de porter l'armée sur le Tage vers Alcantara, de l'y cantonner le temps nécessaire pour recevoir des ordres de Paris, et d'entrer immédiatement en communication avec le duc de Dalmatie. Avant de quitter Santarem, il avait entretenu l'Empereur de ce projet, et les fragments de dépêches, que nous avons cités expliquent suffisamment la hauteur de ses vues.

A mesure qu'on approchait de l'Espagne, le désir d'y rentrer se prononçait plus fortement dans l'armée, où il n'y avait qu'un cri; soldats, officiers et généraux, tous brûlaient d'abandonner le Portugal, et le bruit, répandu au 6e corps, que l'artillerie et les bagages prenaient la route de Guarda, y avait occasionné des murmures. A 6 heures du soir, le duc d'Elchingen écrivit à Massena que, puisqu'on touchait aux frontières d'Espagne, il espérait que le général en chef ne tarderait pas à lui apprendre quels cantonnements seraient affectés à son corps d'armée; cette disposition lui paraissait d'autant plus urgente que l'administration avait à prendre des mesures pour assurer la subsistance des

troupes, afin d'éviter la dévastation des frontières d'Espagne. Ses divisions étaient prévenues, ajoutait-il, qu'elles marcheraient le 22.

Massena avait déjà adressé au chef de l'état major un ordre à l'armée, pour la prévenir qu'elle resterait 2 ou 3 jours dans ses positions, afin de s'y reposer, d'y passer une revue d'effectif et de donner le temps d'expédier les écloppés, que le général Pamplona avait mission de conduire en Espagne sur les bêtes de somme appartenant aux régiments; ce général devait ensuite ramener les effets d'habillement et autres, déposés à Ciudad-Rodrigo, Salamanque et Valladolid. Cet ordre fut transmis aux chefs de corps dans la soirée avec une lettre explicative, et Reynier fut, en outre, informé que Massena se porterait probablement, le 23, à Guarda avec le 8e corps. Il fut invité à se tenir prêt à marcher vers Belmonte et à envoyer tous les renseignements possibles sur Alcantara et les ponts d'Almaraz et d'Alconetar, ainsi que les plans et calques des environs de Badajoz, Coria et Plasencia qu'il possédait. En même temps, l'ordonnateur Lenoble, administrateur consommé, fut chargé de rédiger un mémoire qui pût faire apprécier exactement les ressources de cette partie de l'Estramadure espagnole.

Bien que Massena connût l'opinion de ses lieutenants, il ne s'attendait pas à la scène que ces dispositions provoqueraient. A peine le duc d'Elchingen eut-il reçu l'ordre dont nous venons de parler, qu'il écrivit au général en chef une lettre, polie dans la forme, mais dont le fond était une critique blessante : il lui semblait, disait-il, qu'une division d'infanterie et la brigade de cavalerie légère suffisaient, de reste, pour garder le défilé

de Cortizo, couvrir Celorico et assurer la communication avec le 2e corps à Gouvea; que les deux autres divisions pouvaient s'échelonner depuis Celorico jusqu'à Freixadas, et que, de cette manière, les troupes trouveraient les vivres dont elles manquaient, dans l'horrible défilé où elles étaient entassées. Il priait Massena de l'autoriser à répartir ses troupes comme il le proposait, et, afin de vaincre sa répugnance, il joignit à sa dépêche ce billet du général Marchand : « J'ai reçu l'ordre du » jour qui nous menace de quelques jours de repos » dans le désert où nous nous sommes placés. Il me » semble que c'est vouloir anéantir l'armée que de » prendre une pareille mesure. Les troupes n'ont rien » à manger, elles sont au bivouac par la pluie, sans » moyens pour se construire d'abris, et sans bois pour se » faire du feu. C'est dans une pareille situation qu'on » leur offre du repos! Des soldats viennent me demander du pain et je n'en ai pas pour moi. Je défie » qu'on puisse s'en procurer par la maraude, nous » sommes donc réduits à mourir de faim.... Il est instant de nous sortir de ces déserts pour arriver dans » un pays où l'on puisse manger. »

D'un autre côté, le duc d'Elchingen annonçait que l'ennemi, depuis la veille, occupait le village de Villa-Cortizo et poussait des reconnaissances sur ses flancs; nouvelle raison à ajouter à la précédente pour partir au plus vite, puisque par l'éloignement des deux autres corps, on n'était pas en mesure de combattre.

A la lecture de la dépêche du duc d'Elchingen, et surtout du billet de Marchand, Massena ne put réprimer un mouvement de colère, non qu'il se dissimulât l'état de misère des troupes, leurs privations et leurs

souffrances; mais, des trois corps, le 6ᵉ était le moins dénué de ressources, et, sans le parti pris par son commandant de contrarier tous les plans du général en chef, les soldats de Marchand auraient, certes, pu comme les autres patienter encore 2 ou 3 jours. Il répondit cependant au duc d'Elchingen avec modération, mais avec fermeté, qu'il était indispensable que l'armée séjournât dans ses positions, et qu'ensuite elle irait cantonner aux environs de Coria et de Palencia, car il venait d'apprendre qu'une armée du Nord, commandée par le duc d'Istrie, avait été formée dans les provinces de Valladolid et de Salamanque, et cette circonstance ne permettait pas à l'armée de Portugal de tirer des ressources de ces contrées déjà épuisées. Il l'engageait à organiser des corvées armées, et à vivre comme il pourrait dans les positions actuelles, jusqu'à ce que les bagages et l'artillerie eussent filé. Avant que cette lettre ne lui fût parvenue, le duc d'Elchingen sut indirectement que l'adjudant commandant Delosne, avec l'artillerie et les bagages des 2ᵉ et 8ᵉ corps, avait été dirigé sur Guarda. Il écrivit à Massena à 2 heures après-midi : « L'envoi des blessés et » des malades en Espagne, le départ du matériel de l'artil- » lerie pour Guarda, semblent montrer que le général en » chef se dispose à marcher par sa gauche, pour se rap- » procher du Tage vers Alcantara. Cette manœuvre qui » ouvre les communications de la Castille et livre les » places d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo à leurs propres » forces, paraît extraordinaire, dans des circonstances » où l'on ignore encore si lord Wellington continuera sa » marche jusque sur les frontières d'Espagne.... Je prie » V. E. de me dire si elle a reçu des ordres particu- » liers de l'Empereur sur une disposition semblable qui

» compromet de nouveau l'armée, l'éloigne de tout
» moyen de renouveler son habillement et sa chaussure,
» et expose gratuitement, je le répète, les frontières
» d'Espagne et de la Castille, sans atteindre aucun but
» essentiel.... » Là-dessus le chef du 6e corps déroulait son projet. Il soutenait qu'il valait beaucoup mieux attendre à proximité des places d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, de nouveaux ordres de l'Empereur qu'on recevrait selon toute probabilité avant 20 jours, et que, dans cet intervalle, on connaîtrait les intentions de lord Wellington. Il pensait que, s'il osait entrer en Espagne à notre suite, les réserves cantonnées dans les environs de Salamanque permettraient, en se joignant à l'armée, de lui livrer avec avantage une bataille décisive. En s'éloignant de la Castille, au contraire, l'armée de Portugal allait border la haie sur un développement immense, sans autre but que d'occuper le terrain sur lequel l'armée aurait dû se diriger en quittant les rives du Zezere, ce qui ne pouvait plus s'exécuter qu'en découvrant Ciudad-Rodrigo et Almeida. Puis, dans l'hypothèse où l'ennemi, tournant et masquant ces deux places, marcherait droit sur Salamanque et Valladolid, il rembrunissait à plaisir le tableau des conséquences possibles de cette manœuvre. Alors l'armée du Nord serait contrainte de se concentrer à Valladolid ou même en arrière; l'ennemi, en s'emparant de cette ville centrale, se trouverait libre d'opérer sur le corps qu'il trouverait à sa portée, sans que les armées françaises pussent se réunir ou agir de concert. Rien ne l'empêcherait de fermer le col de Baños, et Massena serait, dès lors, forcé de remonter le Tage pour se diriger sur Madrid. Ce n'est pas tout : si lord Wellington s'empa-

rait du Guadarama, il paralyserait l'armée du Centre et pourrait accabler celle du Nord. Dans tous les cas, il n'avait rien à risquer, car, supposé que le retour lui fût fermé, il aurait toujours sur sa gauche et ses derrières la grande route de Galice. « Toutes ces observa-
» tions me sont suggérées, ajoutait le duc d'Elchingen,
» par le bien du service de l'Empereur, et j'espère que
» V. E. ne les envisagera pas sous d'autres rapports;
» je la prie de vouloir bien me faire part de ce qu'elle
» est dans l'intention de faire, avant d'avoir reçu de
» nouveaux ordres.... L'infanterie anglaise, disait-il
» en terminant, occupe Villa-Cortizo; il est probable que
» l'ennemi fera demain des démonstrations, et ce se-
» rait, je l'avoue, une chose vraiment inconcevable
» que d'entreprendre de nouveau une marche de flanc
» qui peut entraîner la ruine entière de nos affaires en
» Espagne. »

S'il n'eût pas répugné à Massena d'entrer en discussion avec un subordonné, déterminé à controverser et à blâmer toute conception qui n'était pas sienne, il eût pu lui répondre que Wellington ne se hasarderait jamais à pénétrer en Castille, en masquant les places d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, tant qu'il verrait sur sa droite l'armée de Portugal forte encore de plus de 40,000 hommes, à qui quelques jours de repos auraient remonté le moral et rendu la vigueur. Cette armée, en se rapprochant de celle du Midi, et s'asseyant sur le Tage, n'eût-elle pas menacé Lisbonne par les deux rives du fleuve? Le général anglais, qui avait jusqu'alors tout sacrifié à la conservation de cette capitale et tenait, par cela seul, en suspens le sort de la Péninsule, irait-il s'enfoncer en Espagne au risque de perdre sa base même d'opéra-

tions? D'Alcantara, ne couvrait-on pas mieux Ciudad-Rodrigo et Almeida, qu'en se tenant blotti sous leurs remparts? Jamais lord Wellington, si l'armée avait pu s'établir dans les provinces de Coria et de Plasencia, n'aurait entrepris le siége de ces deux places; il les eût, tout au plus, bloquées avec de faibles corps que le comte d'Erlon pouvait contenir ou disperser. Le généralissime des Alliés n'aurait eu que deux choses à faire : suivre Massena pour lui livrer bataille, ou rétrograder au plus vite pour se mettre à cheval sur le Tage, et faire face aux armées de Portugal et du Midi combinées. Sa circonspection, la lenteur habituelle de ses mouvements, augmentée encore par la pénurie des subsistances et la crainte que lui inspirait cette armée si grande encore après ses revers, tout faisait supposer que, loin de courir les chances d'une bataille, il aurait bientôt repris la route de Portugal; ajoutons que son gouvernement l'eût peut-être rappelé dès qu'il aurait vu la nécessité d'entretenir une armée de 150,000 hommes pendant une campagne d'automne.

Voilà ce que le duc d'Elchingen n'avait pas compris. Massena, habitué à recevoir chaque jour de sa part de longues missives où il discutait les ordres généraux et particuliers avec aussi peu de fondement et de mesure, n'attacha qu'une médiocre importance à la dernière, sans se douter qu'elle était le prélude d'un acte formel de désobéissance.

A 3 heures et demie, le duc d'Elchingen, instruit par la lettre que Massena lui avait adressée dans la matinée, que l'armée se dirigerait prochainement sur Coria et Plasencia, ne garda plus, dès lors, de ménagements, et protesta contre cette manœuvre. Il déclara qu'il

se refusait à l'exécuter, à moins que l'Empereur n'eût donné au général en chef de nouvelles instructions. « Il » faut que V. E. se désabuse, disait sa dépêche, si elle » pense trouver des vivres à Coria et à Plasencia; j'ai » parcouru ce pays, rien n'approche de sa stérilité et » du mauvais état de ses communications; V. E. ne » conduira jamais une pièce de canon jusque-là, avec » les attelages que nous venons de ramener du Portu- » gal. D'ailleurs, cette manœuvre singulière découvri- » rait entièrement la Vieille-Castille, et pourrait, ainsi » que je l'ai dit ce matin, compromettre toutes nos » opérations en Espagne. Je sais qu'en m'opposant aussi » formellement à vos intentions, je me charge d'une » grande responsablité; mais dussé-je être destitué ou » y perdre la tête, je ne suivrai pas le mouvement dont » V. E. me parle sur Coria et Plasencia, à moins, je le » répète, qu'il ne soit ordonné par l'Empereur. »

Ce bouillant maréchal ne s'en tint pas là : exaspéré de ne pas recevoir de réponse, il écrivit, à 6 heures du soir, une nouvelle lettre plus violente encore que la dernière. Plusieurs renseignements l'informaient, disait-il, que l'ennemi se renforçait beaucoup près de Fornos, sur la droite du Mondego; que lord Wellington avait jeté de grandes forces à Mangualdo, direction de Celorico, d'où il concluait que, par cette manœuvre, le 6e corps pouvait être coupé d'Almeida et rejeté sur Guarda. « Comme V. E. ne veut prendre aucune détermination » pour le départ des troupes, et qu'elle attend toujours » jusqu'au moment du danger le plus imminent, je la » préviens que je pars demain de ma position de Cara- » pichina et Cortizo, pour aller échelonner mes troupes » depuis Celorico jusqu'à Freixadas, et le jour suivant

» en arrière de Freixadas et d'Almeida. Cette disposition » est forcée pour que les soldats ne se débandent pas » entièrement, sous le prétexte de chercher des vivres, » dont ils manquent totalement. »

Massena, en supportant depuis le commencement de la campagne tous les écarts et les emportements du duc d'Elchingen, subissait une nécessité de sa position, et d'ailleurs, leur mésintelligence n'avait pas encore fait d'éclat; mais, aujourd'hui que le commandant du 6e corps bravait publiquement l'autorité du général en chef, sa conduite se trouvait tracée; cependant, par un reste d'attachement pour son ancien compagnon d'armes, à la fortune duquel il avait autrefois contribué, et qui allait se perdre, si l'Empereur traitait avec sévérité le funeste exemple qu'il donnait à l'armée, il crut devoir lui ouvrir la voie du repentir, et, à 8 heures du soir, il lui adressa ces lignes par un aide de camp : « J'ai reçu vos trois lettres; vous ne devez pas » douter de ma suprise. Leur contenu me force à en » venir à une extrémité que j'ai cherché à éloigner jus- » qu'à ce jour. Votre désobéissance est trop prononcée » pour ne pas exiger de ma part une mesure comman- » dée par l'autorité que l'Empereur m'a donnée sur l'ar- » mée de Portugal, en me nommant son général en » chef, et sans laquelle la sûreté de l'armée confiée à » mes soins serait compromise. Je vous préviens, en » conséquence, monsieur le maréchal, que vous deve- » nez responsable du mauvais exemple que votre déso- » béissance donne à l'armée, et peut-être, des suites » plus fâcheuses encore qui peuvent en résulter. Veuil- » lez me répondre si vous persistez dans votre déso- » béissance, en méconnaissant l'autorité que l'Empereur

» m'a confiée; dans ce cas, je saurai prendre des me-
» sures pour la maintenir. J'attends votre réponse par
» le retour de mon aide de camp. »

Le duc d'Elchingen s'était trop avancé pour reculer; soit qu'il crût Massena incapable de prendre contre lui une détermination vigoureuse, soit qu'il se flattât d'associer les troupes du 6e corps à sa désobéissance, il répondit à 9 heures du soir : « Je persiste à ne point laisser
» marcher le 6e corps sur Coria et Plasencia, ainsi que
» V. E. m'en a donné l'ordre par sa lettre de ce jour,
» à moins qu'elle ne me fasse connaître les ordres de
» l'Empereur qui l'y autorisent; je ne puis que rap-
» peler à V. E. tous les motifs que je lui ai fait connaître
» à cet égard dans ma lettre de ce jour, et qui me dé-
» terminent à me diriger demain sur Almeida. »

Fondé, comme on le voit, sur l'étrange prétention d'obliger un chef à communiquer ses instructions, ce refus péremptoire devait mettre un terme à la longanimité de Massena : il enjoignit à 10 heures du soir aux généraux de division du 6e corps de ne plus obéir au duc d'Elchingen, d'exécuter les instructions directes de l'état-major général, et les rendit personnellement responsables de toute infraction à cet ordre. En même temps, il signifia au récalcitrant maréchal de se rendre immédiatement en Espagne pour y attendre les volontés de l'Empereur, et afin que quelques-uns de ses subordonnés ne fussent pas entraînés dans la révolte, il ordonna au général Loison de prendre le commandement du 6e corps, à titre d'ancienneté. A 2 heures du matin, le duc d'Elchingen accusa réception de l'injonction de quitter l'armée par ces mots : « L'Empereur m'ayant confié le commandement du 6e corps, personne,

» autre que Sa Majesté, n'a le droit de me le retirer. Je » proteste donc encore contre cette nouvelle disposition; » cependant si les généraux de division du 6e corps » vous obéissent, je me rendrai en Espagne. »

Sans doute, en écrivant ces lignes criminelles, il comptait assez sur l'attachement des généraux et des soldats du 6e corps pour croire qu'ils épouseraient sa querelle, mais il ne tarda pas à se désabuser. On n'était plus au temps où les troupes se prononçaient par acclamation pour Dumouriez ou Lafayette, sans autres garanties que leurs promesses. Malgré le mauvais exemple donné par quelques chefs et les misères de la campagne, qui avaient déjà relâché les liens de la discipline, généraux, officiers et soldats restèrent dans le devoir, et furent fidèles à celui que l'Empereur avait choisi pour les commander. Toutefois le duc d'Elchingen persista dans sa désobéissance, et il écrivit à Massena le lendemain à 8 heures du matin : « L'ennemi manœuvrant » devant le front de mon corps d'armée, je préviens » V. E. que j'en conserve le commandement, qu'elle » n'a pas le droit de m'ôter. » Au lieu de répondre à ce billet, le maréchal ordonna à Loison de serrer le 6e corps sur Celorico, s'il jugeait sa position trop étendue. Cette injonction communiquée au duc d'Elchingen par le général, lui démontrant enfin que tout retour était désormais impossible, il adressa, à 10 heures et demie, ce dernier billet à Massena : « Par la lettre que je re- » çois à l'instant du général Loison, il paraît que V. E. » le maintient dans le commandement provisoire du » 6e corps, malgré la lettre que je vous ai écrite ce ma- » tin à 8 heures, que je reprenais le commandement du » 6e corps. Vous n'avez pas le droit de me remplacer.

» En conséquence, je vous somme au nom de l'hon-
» neur de me faire parvenir un ordre positif de quitter
» l'armée de Portugal pour me rendre en Espagne : je
» n'attends plus que ces dernières dispositions pour
» partir. »

Malgré leur ton altier, on devine par ces deux billets que le duc d'Elchingen demandait à capituler; mais les choses avaient été trop loin, le scandale ne pouvait s'effacer, et d'ailleurs, le chef de bataillon Pelé courait depuis minuit sur la route de France avec une dépêche pour le prince de Wagram, où Massena rendait compte de la mesure que les circonstances l'avaient obligé de prendre, et lui envoyait copie des quatre premières lettres du duc d'Elchingen. « Il est bien dou-
» loureux, disait le Maréchal, pour un vieux militaire
» qui commande les armées depuis si longtemps, et
» qui a été honoré de la confiance de S. M., d'en venir
» à une semblable extrémité vis-à-vis de l'un de ses
» anciens camarades. Depuis mon arrivée à l'armée,
» M. le maréchal duc d'Elchingen n'a cessé de me con-
» trarier dans mes opérations militaires. J'y ai mis, peut-
» être, trop de patience; mais pouvais-je m'attendre
» à le voir porter le scandale aussi loin? Le caractère
» du duc d'Elchingen est connu, je n'en dirai pas da-
» vantage. »

A 11 heures et demie du matin, Massena signifia sa volonté au duc d'Elchingen : « En réponse à votre lettre
» de ce matin à 10 heures et demie, je vous préviens,
» lui écrivit-il, que, d'après le refus obstiné que vous
» avez fait de vous conformer aux ordres que je vous
» avais transmis en qualité de général en chef, et d'a-
» près le compte que j'ai rendu, dès la nuit dernière, à

» l'Empereur des dispositions auxquelles votre désobéis» sance m'avait forcé à votre égard, vous devez vous » rendre de suite en Espagne pour y attendre les ordres » de S. M., ainsi que je vous l'ai déjà mandé par ma » lettre d'hier au soir, à 10 heures et demie. »

Le renvoi du commandant du 6e corps sur les derrières causa une sensation d'autant plus profonde que, si l'on ignorait les détails de son acte d'insubordination, on en connaissait les motifs. Or, il faut bien le dire, le duc d'Elchingen, à part son emportement, exprimait l'opinion générale, en insistant pour rentrer immédiatement en Espagne. Massena comprenait parfaitement que les fatigues d'une longue campagne devaient faire soupirer après le repos; mais les grands intérêts qui lui étaient confiés lui imposaient la loi de résister aux conseils de la lassitude et du dégoût.

Par une coïncidence qu'il est bon de remarquer, à la scène dont nous venons de rendre compte, succédèrent de nouveaux démêlés avec le comte d'Erlon qui, arguant des instructions du Major général, refusa de prendre position sur la Coa. Sa mission était finie, disait-il, par l'arrivée de deux corps de l'armée de Portugal à Celorico, et il allait s'établir provisoirement entre Alfayates et Freixadas, jusqu'à ce que Massena eût pris des dispositions pour couvrir Almeida et Ciudad-Rodrigo.

Le comte d'Erlon raisonnait sur une équivoque, ou plutôt il donnait une interprétation forcée aux instructions suivantes du prince de Wagram : « L'intention » de l'Empereur n'est pas que le 9e corps s'engage dans » le Portugal, à moins que les Anglais ne tiennent en» core, et, même dans ce cas, le 9e corps ne doit jamais

» se laisser couper d'Almeida à Coïmbre... Sa présence
» à Almeida sera extrêmement utile, tant pour correspondre avec l'armée de Portugal que pour assurer ses derrières, pendant tout le temps que les Anglais ne seront pas rembarqués; mais aussitôt que les Anglais se seront rembarqués, le comte d'Erlon a l'ordre de porter son quartier général à Ciudad-Rodrigo. »

En présence d'ordres aussi formels, le comte d'Erlon pouvait-il motiver son refus de couvrir les places? La situation présente ne rendait-elle pas plus impérieuse l'obligation qui lui était imposée? Mais il semblait que cette campagne dût fournir jusqu'au bout à Massena un texte de discussion avec ses lieutenants. Il informa le comte d'Erlon du mouvement prochain de l'armée sur Guarda et Belmonte, et de là sur Coria, en lui réitérant l'invitation de se rapprocher de la Coa. Soit que ce général n'eût pas reçu cette dépêche, soit qu'il voulût paraître en ignorer les dispositions, il répondit, le 22 mars, que ce qui lui avait été commandé quand l'armée était sur les bords du Tage, cessait d'être obligatoire depuis que sa position avait changé, et que le 9ᵉ corps ne pouvait plus se charger de défendre les places, sans nouveaux ordres de l'Empereur. « J'ai en conséquence, disait-il, donné à toutes les troupes que je commande l'ordre de se replier sur Rodrigo et Salamanque, au fur et à mesure que la partie des troupes que Votre Altesse destine à occuper le pays en prendra possession. » Puis sans attendre la réponse de Massena, il se porta derrière Ciudad-Rodrigo avec la division Conroux, et rappela Claparède de Guarda. A peine ce dernier avait-il quitté cette ville, que des Ordenanzas en prirent possession; Reynier les en chassa

avec 2 escadrons de dragons, et y appela d'Ostrinta sa 1re division, pendant que la 2e s'établissait à Avella, sur le chemin de Belmonte.

L'armée s'était enfin débarrassée des malades, des blessés et des éclopés qui avaient été dirigés sur l'Espagne. L'artillerie fut réduite à 6 bouches à feu par division (voy. *Pièces justificatives, n°* VII), et les chevaux des équipages, présents dans les 3 corps, furent également répartis, au grand déplaisir de Reynier, qui céda une partie des siens pour compléter les attelages des 6e et 8e corps. Forte encore de 34,161 fantassins, de 3,400 cavaliers et de 5,868 chevaux de trait d'artillerie et d'équipages, libre de ses mouvements, et composée d'hommes endurcis à la fatigue, l'armée eût pu faire payer cher aux Alliés des avantages, qu'ils devaient moins à leur valeur et aux talents de leur chef qu'à la fatalité des circonstances, si la question des vivres n'eût paralysé ses manœuvres.

Le 24 mars, le 2e corps porta son avant-garde à Belmonte, la division Merle à Sortelha, et celle du général Heudelet à Ponzafales et Aguasbellas. Le 8e corps, après avoir pris possession des magasins commencés par les troupes du 2e, se rendit à Belmonte, et laissa son artillerie à Guarda. Le général Loison établit la division Marchand à Guarda, celle de Mermet à Covilhaõ et Carvalhal; la cavalerie légère et le 25e léger prirent position à Freixadas. Le général Ferrey, qui avait remplacé Loison dans le commandement de la 3e division, porta son quartier général à Pezo de Mero. Le pays couvert par le 6e était beaucoup plus dévasté que ceux où cantonnaient les troupes de Reynier et du duc d'Abrantès, et dont elles ne tiraient cependant que quelques pom-

mes de terre. La cavalerie de réserve s'étendit autour de Pinzio.

Le 25, Massena reçut à Guarda plusieurs dépêches du prince de Wagram, presque toutes à deux mois de date. Elles avaient été apportées par l'aide de camp du major général, Canouville, lequel, après les avoir déposées à Ciudad-Rodrigo, disparut sans mot dire. Elles apprirent à Massena la formation de l'armée du Nord, à laquelle on avait donné pour circonscription territoriale la Navarre, la Biscaye, la province de Santander, les Asturies, les provinces de Burgos, Aranda, Soria, Palencia, Valladolid, Leon, Benavente, Toro, Zamora et Salamanque. Une lettre du 7 février avait surtout une grande importance : elle portait que le duc d'Istrie aurait son quartier général à Valladolid, et couvrirait les places d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo. Le 9e corps restait tout entier disponible, mais le Major général ajoutait : « Dès que le duc d'Istrie aura fait ces » dispositions, il enverra un officier au général Drouet » pour l'en instruire et lui faire connaître qu'il peut » rester en entier pour vous renforcer. » Cette phrase ambiguë qui semblait régulariser la mesure en retardait indéfiniment l'exécution.

A l'instant où Massena s'applaudissait d'une décision qui tranchait toutes les difficultés soulevées par le comte d'Erlon, il en reçut une dépêche fort alarmante. Ce général croyait, disait-il, de son devoir, s'il en était temps encore, d'arrêter le mouvement sur Coria, et de faire connaître la situation des places : Almeida n'avait pas pour 15 jours de vivres, et Ciudad-Rodrigo était loin d'avoir son approvisionnement complet ; nul doute que lord Wellington, informé de la situation de la pre-

mière de ces places, ne s'en rendît maître ainsi que de l'artillerie qui y avait été déposée avant d'entrer en Portugal ; il demandait ce qu'il pouvait faire avec moins de 3,000 hommes, puisque le reste de son corps d'armée battait l'estrade dans la province de Salamanque, infestée d'insurgés. « Tous ces détails, monsieur le ma-
» réchal, vous prouveront, je l'espère, qu'Almeida et
» Ciudad-Rodrigo ne peuvent être suffisamment pour-
» vus de vivres et de tout ce qui est nécessaire à leur
» défense, sans le secours de l'armée confiée à votre
» commandement. »

Mais ce que le comte d'Erlon ne disait pas, c'est que les immenses approvisionnements formés dans ces places, avec tant de sollicitude et de peine, avaient été consommés par lui, et qu'au lieu de faire des détachements dans la province de Salamanque pour se procurer des vivres, il avait trouvé plus commode d'épuiser cette réserve, poussant l'incurie jusqu'à laisser enlever par les guérillas un convoi de 1,500 voitures, qui aurait à lui seul alimenté l'armée pendant six semaines.

Les mauvaises nouvelles se succédaient. Le 27, Brenier annonça qu'il venait de recevoir de l'Empereur l'ordre de procéder à la démolition et à l'évacuation d'Almeida; il demandait, en homme bien avisé, si Napoléon, qui ignorait le 9 mars, au moment où il prenait cette détermination, le mouvement rétrograde de l'armée de Portugal, ne la regretterait pas aujourd'hui. Au reste, il n'en commençait pas moins les travaux de démantèlement; mais le grand point était l'évacuation du matériel d'artillerie, qui exigeait la présence d'une force imposante. Massena, dont l'avis avait toujours été qu'Almeida formait double emploi, invita Brenier à

pousser vivement la démolition, et ordonna au comte d'Erlon, maintenant sous ses ordres directs, de se porter en avant de cette place et d'établir une ligne de correspondance de Ciudad-Rodrigo à Alfayates, par Fuenteguinaldo.

Comme Massena ne supposait pas les places sans approvisionnements lorsqu'il forma le projet de se diriger sur le Tage et la Guadiana, cette triste découverte ébranla sa première résolution, et d'un autre côté, les renseignements qu'il avait demandés à Reynier augmentèrent ses perplexités : « Les plaines de Montejo, sur la rive droite de la Guadiana, et celles de Almendralejo, Villafranca, Dom Benito sur la rive gauche, sont fertiles en grains, disait ce général, mais attendu que le 5ᵉ corps en a consommé énormément, tant pour sa subsistance journalière que pour approvisionner Badajoz, l'armée de Portugal n'y pourrait vivre longtemps. Le pays entre le Tage et la Guadiana est presque entièrement consacré à l'éducation des bêtes à laine et des cochons. On n'y trouve que quelques parties de terrain cultivées près de Caceres et de Torremacha, dont le 2ᵉ corps a consommé l'année dernière la récolte, ainsi que le peu de grain de la rive droite aux environs de Zarza-la-Mayor, Coria, Galisteo et Plasencia. Pour vivre à Coria et Plasencia, il faudrait tirer des grains des environs de Grenadilla dans la haute vallée de l'Alagon et dans la vallée du Tietar, qui en produit peu, et le difficile est encore d'y arriver. De Guarda à Plasencia, l'armée ne trouverait aucune ressource; la misère lui ferait commettre les mêmes horreurs qu'en Portugal, et, en supposant cette difficulté aplanie, il reste le passage du Tage. Ce fleuve coule depuis Almaraz jusqu'à Abrantès,

entre des rochers escarpés, et l'abord n'en est possible que par de mauvais sentiers. Sur ces points, les habitants le traversent dans des barques portant 15 hommes à peine, et par conséquent insuffisantes pour le passage d'une grande armée. Dans toute cette partie de son cours, le Tage n'est, continuait Reynier, réellement abordable qu'à Alconetar, où passe le chemin de Caceres à Plasencia; encore ce gué n'est-il bon pour les voitures que dans les basses eaux, et dans la saison actuelle existerait-il? Or s'il fallait construire un pont de bateaux ou de chevalets, le pays ne fournirait pas de matériaux. On ne pouvait compter sur le pont d'Almaraz, dont l'arche unique a 34 mètres d'ouverture et beaucoup d'élévation, et il ne fallait pas songer à la réparer. On pourrait à la vérité traverser le fleuve à 30 kilomètres plus haut, au pont de l'Arzobispo; mais le chemin qui conduit à la route de Truxillo est très-mauvais; le plus sûr serait donc de passer le Tage à Alcantara. Ici, l'arche coupée ayant plus de 27 mètres d'ouverture et autant d'élévation, il faudrait du temps pour rassembler les matériaux nécessaires à sa réparation; cependant il n'était pas impossible d'établir assez promptement un pont de cordes pour l'infanterie et la cavalerie. Finalement, en changeant de ligne d'opération, l'armée aurait été d'abord arrêtée par le Tage, et n'eût trouvé, entre ce fleuve et la Guadiana, qu'un pays dénué de ressources.

L'opinion de Reynier fut confirmée par le témoignage de l'ordonnateur Lenoble, et les détails que donna ce fonctionnaire ne laissèrent aucun doute sur la difficulté d'alimenter l'armée dans une contrée qui, naturellement stérile, était réduite à la misère par le long séjour

que nous y avions déjà fait. Cependant Massena ne se rendit pas encore, et il envoya des officiers en reconnaissance, jusque sur les bords du Tage, tant il craignait que le désir de rentrer en Espagne n'influençât l'opinion d'hommes, à la sincérité desquels il avait, du reste, jusqu'alors rendu hommage. De plus, par cet esprit de prévoyance qui le caractérisait, en informant le Major général de la résolution qu'il prenait de se diriger sur la Guadiana, il lui laissa entrevoir les difficultés qui pourraient y apporter obstacle, et envoya un de ses aides de camp pour inviter le duc d'Istrie à préparer 5 à 600,000 rations de biscuit à Salamanque, et l'informer qu'il cantonnerait l'armée à Zamora, Toro, Leon, Avila et Benavente, si les circonstances contrariaient ses projets. Il fut enjoint aux troupes d'organiser des corvées de fourrageurs, et de se pourvoir de vivres au moins pour 8 jours, mais la proximité de l'ennemi et ses entreprises journalières contre nos patrouilles et nos avant-postes, rendaient fort difficile l'exécution de ce dernier ordre.

Qu'on juge de la situation embarrassante de Massena, forcé en même temps d'étendre ses troupes pour les faire vivre, et de les concentrer pour livrer bataille! Le duc d'Abrantès en arrivant à Belmonte, avait porté la division Clausel sur la rive droite du Zezere, occupant Covilhaō, Gonzales et Gaya avec un régiment de dragons sur son front; la division Solignac, renforcée d'un régiment de cette arme, gardait Coria et Inguias, liait Belmonte à Sortelha, et surveillait la vallée de Fondaō, ainsi que les chemins de Castello-Branco. Dans cette position, le 8e corps était à la fois trop loin du 6e et du 2e, et Loison aurait pu essuyer un échec avant qu'on

ne vînt à son secours; Massena ordonna donc au duc d'Abrantès de se rapprocher de Belmonte, et de placer un régiment à moitié chemin de Guarda; mais ses intentions remplies, le chef du 8e corps l'informa qu'en se concentrant il n'y aurait plus moyen de trouver des subsistances. « Il est donc indispensable, disait-il, que » V. E. prenne promptement son parti, si elle ne veut » pas courir les plus grands risques, car des troupes qui » meurent de faim ne sont pas capables de se présenter » en ligne. Elle sait que je ne suis pas habitué à me » plaindre, mais je ne dois pas lui cacher la vérité, tant » pour son intérêt que pour mettre ma responsabilité à » couvert. »

Ce jour-là, Montbrun posta la moitié de sa cavalerie à 2 kilomètres de Freixadas, sur la route de Guarda, pour appuyer l'avant-garde; l'autre moitié occupa Covilhaō, route d'Alfayates, pour lier le comte d'Erlon, qui avait ordre de pousser ses postes jusqu'à Fuente-Guinaldo.

Il était donc avéré que l'armée ne pouvait ni se procurer les vivres nécessaires pour un mouvement sur le Tage, ni attendre le retour des officiers chargés d'en reconnaître les contrées riveraines. La volonté de Massena fléchit enfin devant une accumulation d'obstacles qu'aggravaient encore les répugnances des généraux et le sombre désespoir des troupes. Mais il fallait, avant de quitter le Portugal, recevoir des nouvelles du duc d'Istrie, car l'armée ne pouvait rentrer en Espagne sans être sûre d'y trouver en arrivant au moins quelques secours; le général en chef résolut donc d'attendre la réponse du maréchal sur la Coa. Le 28, il adressa à ses lieutenants l'ordre de marche pour le surlendemain :

le 2e corps devait échelonner une division entre Pesafoles et Valmariseo, et placer l'autre à Sabugal; le 8e s'établir à Sortelha, et le 6e poster une division à Figueiras avec la brigade de cavalerie légère, tandis que les deux autres divisions iraient à Rapuella de Coa. L'artillerie des 6e et 8e corps devait aller parquer à Sabugal, quand des événements inattendus précipitèrent l'exécution de cette mesure.

L'armée anglo-portugaise, après avoir enfin reçu ses convois de vivres de Lisbonne, quitta Moita, et se concentra, le 28, aux environs de Celorico. D'abord affaiblie par l'éloignement du maréchal Beresford, entré le 22 à Portalegre, une 7e division était venue d'Angleterre compenser à peu près cette perte. Le 29, lord Wellington résolut de nous déloger de Guarda, qui nous ouvrait la route du Tage, en isolant le 6e corps : il réunit dans la matinée les divisions Picton, Campbell et Erskine, et en forma, au pied de la montagne de Guarda, 5 colonnes d'attaque, qu'appuyait la cavalerie légère. Soutenues à droite par la 5e division dans la vallée du Mondego, au centre par les 1re et 7e partant de Celorico, et à gauche par les brigades de milices Trent et Wilson, ces 5 colonnes gravirent, en suivant tous les chemins, la montagne au sommet de laquelle est assis Guarda, et débordèrent bientôt le 6e corps, sans rencontrer d'obstacle.

Par un hasard vraiment providentiel, le chef de l'état-major général visitait avant le jour le cordon d'avant-postes du 6e corps. L'étonnement de Fririon fut grand lorsqu'il ne vit qu'un bataillon du côté du sud, où la ville est très-accessible, et il redoubla, quand à la droite, il aperçut la brigade Maucune entassée dans

un ravin dominé sur toute sa longueur. Il se hâta de porter cette brigade sur le rebord le plus élevé du ravin, et lui laissa l'ordre de se rapprocher de Guarda, en cas d'attaque. Il était temps, car à peine le chef d'état-major venait-il de partir, que les têtes de colonne anglaises couronnèrent les hauteurs. On se hâta de faire filer les équipages de Guarda sur la route de Sabugal, et la brigade Maucune couvrit la marche de la 3e division, qui se dirigea sur Andaō et forma l'arrière-garde. Certes, si lord Wellington eût été plus entreprenant, le 6e corps était écrasé, et, si nous n'essuyâmes pas d'échec en cette circonstance, on peut en rendre grâce à la vigilance de Fririon, qui dans toute la campagne déploya un zèle constant et des talents militaires peu communs. Massena ayant fait à Loison de vifs reproches sur sa négligence, ce général qui comptait peu sur la confiance des troupes, demanda à rentrer en Espagne pour soigner une ancienne blessure, mais le général en chef ne condescendit point à son désir.

Pendant que le 6e corps échappait à ce danger, Reynier, qui avait échelonné sa 1re division entre Sortelha et Sabugal, entendit le canon et posta, en toute hâte, la division Merle sur la gauche du chemin de Guarda au soutien de Heudelet, dont l'arrière-garde était aux prises avec 7 à 800 hommes de cavalerie et 4 pièces d'artillerie, commandés par le major général Slade. L'arrivée de ce renfort contint l'ennemi, et le 2e corps se rapprocha de Sabugal, en avant duquel le général Merle s'établit sur la rive gauche de la Coa; Heudelet resta sur la rive droite.

Le mouvement ordonné le 28 mars fut terminé le 30, et l'armée se trouva tout entière en ligne sur la Coa.

Reynier ne laissa que son avant-garde sur la rive gauche pour surveiller les chemins de Guarda et de Sortelha. Le duc d'Abrantès se porta sur Urgeira, le lendemain à Alfayates, et se lia avec le 2e corps par une brigade de Solignac, renforcée d'un régiment de dragons qui prit poste à Nave; l'autre brigade couvrit Alfayates. La division Clausel s'établit en arrière de la ville, sur les hauteurs d'Aldea del Obispo, gardant toute l'artillerie de l'armée. Le 6e corps tint par la division Marchand Ponte de Sequieras, Val-Longo et Villa-Mayor sur la rive droite de la Coa; les divisions Mermet et Ferrey prirent position près de Ravina, gardant par leurs postes les hauteurs en arrière de Rapuella de Coa. Montbrun s'étendit aux environs d'Alfayates, où Massena porta son quartier général.

Les nouvelles positions étaient encore plus dénuées de ressources que les précédentes; aussi Massena se proposait d'y rester au plus trois ou quatre jours, pour donner le temps au duc d'Istrie de préparer les subsistances qu'il lui avait demandées. Il comptait d'autant mieux sur ses bonnes dispositions, qu'informé par l'aide de camp Pelé, à son passage, de l'état déplorable de l'armée, il venait de lui adresser deux lettres remplies de protestations d'amitié et d'offres de secours, dans lesquelles il annonçait tenir 3,000,000 à sa disposition, et lui expédier 6,000 paires de souliers de Salamanque. Massena lui renvoya son aide de camp avec une dépêche qui l'invitait à faire transporter sans retard, à Ciudad-Rodrigo, les 5 à 600,000 rations de biscuit, si impatiemment attendues, pour préserver les frontières d'Espagne des ravages d'une armée affamée, qu'aucun ban, qu'aucune mesure coercitive ne pourrait

contenir, si les vivres venaient à lui manquer à son arrivée dans ce royaume.

Le moment que Massena avait voulu éloigner par tant de combinaisons et d'efforts était enfin arrivé; son cœur se brisait à la pensée de quitter le Portugal, mais sa volonté ne pouvait plus rien. Il instruisit en ces termes le Major général de son prochain mouvement : « Des circonstances impérieuses, que je ne dois plus » taire, m'ont forcé à renoncer au projet de manœuvrer » en Portugal; j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi » pour retenir le plus longtemps possible l'armée hors » de l'Espagne, ainsi que j'ai toujours cru qu'il était de » l'intérêt de l'Empereur de le faire; mais j'ai constam- » ment été contrarié, j'ose le dire, par les commandants » de corps d'armée qui ont à ce point monté l'esprit des » officiers et des soldats qu'il serait nuisible de les tenir » plus longtemps dans les positions actuelles. Depuis » notre départ de Santarem, l'arrière-garde a été confiée » au maréchal duc d'Elchingen, commandant le meil- » leur et le plus fort des trois corps d'armée. Comme ce » corps avait été constamment en réserve, j'ai cru que » c'était à lui qu'il fallait confier une opération qui exi- » geait de la vigueur. A peine arrivé à Pombal, M. le » maréchal manifesta hautement que c'était derrière Sa- » lamanque qu'il fallait se retirer, et que, pour que la » marche rétrograde fût plus rapide, il fallait détruire » tous les caissons et équipages : cette opinion fut aus- » sitôt propagée dans ce corps d'armée, et les autres ne » tardèrent pas à la partager. »

Massena ajoutait que la plus grande lassitude régnait dans l'armée, dont plusieurs régiments avaient déjà fait partie de l'expédition du duc d'Abrantès ou de celle du

duc de Dalmatie, et que les officiers se plaignaient hautement. « J'ai été le seul, je dois le dire, conti-
» nuait-il, qui ai voulu tenir en Portugal, et sans une
» volonté très-prononcée, nous n'y serions pas restés
» quinze jours. Depuis que je fais la guerre, je n'ai
» jamais été tant tourmenté, et jamais je n'ai éprouvé
» d'aussi grandes contrariétés. »

Dans une autre dépêche, Massena exposait avec plus de détails la situation intérieure de l'armée; elle avait besoin de repos, et les officiers généraux et autres l'avaient trop souvent répété au soldat pour qu'ils ne fussent pas tous pénétrés de cette idée. Sans doute il pourrait tenir quelques jours sur la Coa, s'il était mieux secondé; mais il suffisait à l'ennemi de montrer ses têtes de colonnes pour intimider les officiers et leur faire dire que toute l'armée de lord Wellington arrivait. « J'ai prescrit, di-
» sait-il encore, au comte d'Erlon, de se placer avec ses
» deux divisions à Val de Mula et Aldea del Obispo pour
» protéger l'évacuation d'Almeida et porter secours aux
» deux places, si l'ennemi les menaçait. Si je suis obligé
» de passer l'Agueda, j'échelonnerai l'armée entre San
» Felices el Chico, Ledesma, Zamora, Toro et environs,
» de manière à la réunir en peu de temps pour marcher
» au besoin, sur Almeida et Rodrigo... Si je repasse
» l'Agueda, que V. A. soit bien persuadée que je n'au-
» rai pas cessé de déployer la plus grande résistance
» avant d'en venir à cette dernière extrémité. Le désir
» d'aller se reposer que l'armée a manifesté depuis
» longtemps ne me laisse aucun doute sur le danger
» d'attendre l'ennemi pour recevoir la bataille ou la lui
» donner. Les troupes sont bonnes; mais elles ont be-
» soin de repos. Les maraudes, qu'on a été obligé de

» permettre, quoique organisées, n'ont pas peu con-
» tribué à altérer la discipline, qu'il est très-nécessaire
» de rétablir au plus tôt. »

Dans une lettre particulière adressée au général Foy, Massena n'étant point gêné par la réserve des formes officielles en disait davantage : « On m'a mené plus loin » que je n'avais d'abord pensé; mais les intrigues qui » germaient dans l'ombre, depuis longtemps, se sont tel- » lement développées dans l'armée qu'il a fallu céder à » la force des circonstances. Je n'ai jamais hasardé une » affaire générale qui aurait été infailliblement désa- » vantageuse à l'armée, où l'esprit de vertige travaillait » tout le monde depuis longtemps. Ayant été assez heu- » reux pour la ramener jusqu'ici sans pertes d'artillerie, » de caissons et de bagages, je me suis vu contraint à » rentrer en Espagne pour la ravitailler et refaire son » moral. Je conviens qu'elle a besoin de repos; mais » j'aurais voulu le lui procurer sur la Guadiana; la chose » ne m'a pas été possible... »

Le 1er avril, les Alliés se rapprochèrent de la Coa, et Reynier écrivit à Massena pour l'engager à prendre un parti : on ne pouvait rester dans des positions où le soldat et les chevaux mouraient de faim; les faibles réserves formées à Sortelha étaient épuisées; de deux choses l'une; il fallait se porter en avant pour regagner l'Alva et le Mondego où l'on trouverait encore quelques ressources, ou rétrograder en Espagne; car, si l'ennemi nous attaquait, comme le général en chef n'avait pas l'intention de livrer bataille, nous aurions encore, disait Reynier, l'air d'avoir été battus en nous retirant.

Le 2, à midi, une nouvelle dépêche de ce général informa Massena qu'une colonne de 14 bataillons, de

6 escadrons de dragons légers et 10 pièces de canon traversait le chemin d'Urgeira à Sabugal, à la vue de ses avant-postes, et paraissait prendre position, la droite sur la route de Peñamaçor. Reynier ajoutait que cette colonne avait bientôt après été renforcée par 4 bataillons venus de San Bartholomeo, et qu'il observait attentivement le débouché de Val Morisco pour s'assurer si cette division ne serait pas suivie d'autres troupes destinées à s'établir sur sa gauche, en vue de rejeter notre avant-garde derrière la Coa.

Ce que le commandant du 2ᵉ corps pressentait arriva : en effet, vers 5 heures du soir, les Alliés s'étendirent en face de nous, la droite au chemin de Peñamaçor, la gauche au ruisseau d'Urgeira, et placèrent leurs avant-postes à petite portée de canon des nôtres, avec lesquels ils échangèrent quelques coups de fusil. Les généraux anglais observèrent longtemps la position du 2ᵉ corps, et envoyèrent des détachements reconnaître les chemins et les gués sur sa gauche en remontant la Coa. Reynier poussa de ce côté 5 compagnies de voltigeurs pour empêcher ces partis de le tourner.

Comme le pays de Sabugal à Val Morisco et Pega est assez couvert, il était difficile d'évaluer le nombre des troupes que lord Wellington avait portées sur ces points; mais Reynier supposait qu'avec sa prudence habituelle, il tenait plusieurs corps cachés à Val Morisco pour appuyer ceux dont il distinguait les mouvements. Il rendit compte à Massena de ces dispositions qui lui semblaient indiquer une attaque prochaine. Si, dans la position de Sabugal, les vivres ne manquaient pas, disait-il, il proposerait d'y attendre l'ennemi et de diriger

le 8ᵉ corps vers les hauteurs de San Joao entre Sonto et Sabugal, afin d'appuyer le 2ᵉ et d'empêcher l'ennemi de le tourner, en passant la Coa en amont; mais, dans les circonstances présentes, il lui paraissait préférable de se retirer sur-le-champ, à engager une affaire pour battre en retraite, aussitôt après. Reynier demandait donc des ordres très-promptement, si Massena se décidait à se replier, afin de commencer son mouvement dans la nuit, car, si près de l'ennemi, il aimait mieux rester en position 24 heures de plus, que de se retirer en plein jour, au risque d'avoir sur les bras toute l'armée alliée. Massena reçut cette dépêche à 6 heures du soir; il connaissait le caractère inquiet de son lieutenant; ses perplexités de Santarem lui revinrent en mémoire, et, craignant que l'envie de quitter le Portugal ne lui fît apercevoir des dangers là où il n'en existait pas l'ombre, il lui répondit aussitôt, que des ordres étaient donnés pour mettre, le 4, l'armée en mouvement vers l'Espagne, et que les équipages et l'artillerie partiraient le 3 au point du jour. « Vous êtes sur les lieux, ajou- » tait-il, et à même de juger des mouvements de l'en- » nemi. Je n'ai rien à ajouter à vos observations, et si » je devais en faire, je dirais que je ne pense pas que » l'ennemi veuille vous attaquer; il s'est placé sur la » route de Peñamaçor pour observer si nous voulons la » prendre. Au reste, l'armée est dégagée de son artil- » lerie et de ses bagages, et prête à manœuvrer sans » embarras; le 6ᵉ corps est à votre droite, le 8ᵉ derrière » vous, et l'un ou l'autre vous appuieront au besoin. » En commençant votre mouvement pendant la nuit, ce » serait avouer à l'ennemi qu'il vous a forcé à quitter » votre position, et à vous dire vrai, je ne crois pas que

» lord Wellington soit devant vous. Au surplus, l'armée » part après-demain, et il faut tenir demain. »

A une heure fort avancée de la nuit, des rapports apprirent cependant au Maréchal que les dispositions offensives de l'ennemi se dessinaient nettement. Vers 5 heures du soir, une division d'infanterie anglaise s'était établie à 1,000 mètres en arrière de Rapuella; 5 à 600 hommes s'étaient emparés de ce village, et environ 250 d'un moulin défendu par une faible compagnie du 82ᵉ. Les voltigeurs d'avant-garde l'avaient repris presque immédiatement, mais la fusillade continuant jusqu'à la nuit, Ferrey avait chargé les légions du Midi et Hanovrienne de garder le moulin et le gué, où les dispositions de l'ennemi annonçaient le dessein de nous attaquer le lendemain.

D'autre part, le général Mermet envoya le rapport du colonel Fririon, commandant sa 1ʳᵉ brigade, qui annonçait la présence de feux très-nombreux, en face d'un gué sur la droite, gardé par une compagnie de voltigeurs du 25ᵉ; enfin, le général Marchand prévenait que, bien qu'il n'eut jusqu'alors que 2 bataillons en présence, la multitude des feux à l'horizon attestait le voisinage d'un grand nombre de troupes, et il ajoutait qu'en cas d'attaque il se replierait sur les hauteurs de Rivos.

Le général Béchet, chef d'état-major du 6ᵉ corps, en transmettant ces deux derniers rapports à Massena, l'informa encore que le parc et l'artillerie des divisions étaient à Naves, route de Sabugal à Alfayates, et non à Nave, et que le général Charbonnel se disposait à les diriger sur ce dernier point pour débarrasser la route que suivrait le 2ᵉ corps, s'il était forcé de se replier.

Massena ne pouvant plus douter de l'imminence d'une affaire alors inutile, puisque l'armée devait se mettre en marche le 4 avril, donna, le 3 à 2 heures et demie du matin, ordre à l'artillerie du 2e corps de rétrograder sur Alfayates; à 3 heures, il écrivit à Reynier que le séjour sur la Coa, pendant la journée du 3, n'ayant pour but que de donner une marche d'avance à l'artillerie et aux malades, on obtiendrait également ce résultat en ne rétrogradant dans la journée que jusqu'aux hauteurs d'Alfayates; que, dans ce cas, le 6e corps ferait son mouvement sur la même position, en se retirant à la hauteur du 2e, et que le 8e se placerait en arrière des deux autres sur la route de Fuenteguinaldo. « Si vous croyez, ajoutait-il, ne pouvoir » tenir sans vous compromettre, prévenez de votre » mouvement le 6e corps qui est à votre droite à Ra» vina; Loison en fera de même à votre égard, s'il est » obligé de commencer le mouvement rétrograde. En» voyez reconnaître votre position d'Alfayates. »

D'Alfayates à Sabugal, on compte à peine 8 kilomètres, et Reynier reçut probablement la lettre du Maréchal entre 5 et 6 heures du matin. A 8 heures, il lui écrivit qu'une autre division anglaise précédée d'un régiment de hussards était arrivée dans la nuit par la route de Val Morisco, et avait pris le chemin de San Antonio où sa tête touchait actuellement, pour rejoindre les troupes, signalées la veille, qui marchaient avec leur artillerie dans la direction de Peñamaçor. Comme les hauteurs nous dérobaient leur tête, Reynier ne pouvait juger si elles venaient pour attaquer ses postes, ou pour prendre position à droite, afin de céder le terrain à l'autre division. Cette dernière supposition lui paraissait

probable, et il ne pensait pas que lord Wellington engageât le combat avant l'arrivée de toutes ses troupes à leur rang de bataille. « Je reçois votre lettre de ce ma-» tin, continuait-il, si l'ennemi se borne à faire replier » les postes que j'ai de l'autre côté de la Coa et que je » puisse en défendre le passage, je préfère tenir toute » la journée et ne battre en retraite qu'à la nuit. J'es-» père que le 6e corps en fera autant, car, avant que je » puisse être prévenu de son mouvement, l'ennemi au-» rait le temps d'arriver sur mes derrières. Le général » Ferrey m'a écrit qu'il avait une division devant lui, » et il paraît, par les mouvements des ennemis, qu'il » n'en aura pas davantage. »

A 8 heures et demie, Reynier invita Loison à l'avertir immédiatement, dans le cas où il serait forcé de battre en retraite. « J'évite d'engager l'affaire, disait-il, mais » si l'ennemi m'attaque sérieusement, mes postes re-» passeront la rivière, et je compte en pouvoir défendre » le passage, si les Alliés le tentaient, quelle que soit leur » attaque, et leur résister jusqu'au soir. Je préfère com-» battre dans cette position, puisque le prince (Massena) » a voulu séjourner aujourd'hui, à exécuter ma retraite » de jour, suivi par l'ennemi; je partirai cette nuit. »

L'intention du général anglais, comme Reynier l'avait pensé, était, en effet, de tourner la gauche du 2e corps, de le séparer du 8e et de le cerner avant que Loison pût le secourir. Dans cette vue, la division Erskine, flanquée à droite par la cavalerie du général Slade, devait traverser la Coa à gué sur la gauche, et la division Picton, sur la droite, à un kilomètre au-dessus de Sabugal, pendant que la 5e division et l'artillerie aux ordres du major général Dunlop, appuyées par les 1re et 2e

divisions formant réserve, débouceraient au centre par le pont de Sabugal. La 6e division resta devant le 6e corps pour l'amuser, et un bataillon de la 7e fut placé au pont de Fereira. Les milices de Trent et de Wilson traversèrent la Coa au-dessus d'Almeida, en vue d'intercepter les communications de cette place avec Ciudad-Rodrigo et l'armée française.

Reynier avait détaché de grand matin sur sa gauche le 25e de dragons pour être averti des mouvements de l'ennemi et éclairer le chemin d'Alfayates. Les gués au-dessus de Sabugal étaient gardés par des voltigeurs.

A 9 heures du matin Erskine, Slade et Picton s'ébranlèrent dans la direction des hauteurs qui flanquent la route de Peñamaçor à droite, et leur marche fut favorisée par des mamelons boisés et un brouillard épais. Des patrouilles de leur cavalerie arrivèrent bientôt sur le chemin de Sonto à Alfayates, suivies par l'artillerie du 2e corps et donuèrent la chasse à des conducteurs d'équipages. Reynier apprit par les fuyards, à 11 heures, ce mouvement dangereux, car les dragons qui auraient dû couvrir le chemin, non-seulement négligèrent de l'en prévenir, mais ne portèrent pas même secours aux hommes assaillis; il flottait indécis, ne sachant s'il ferait tête à l'orage ou battrait en retraite comme il en avait l'autorisation; pour se replier il était un peu tard, et en rappelant immédiatement ses troupes il pouvait encore éviter le combat; finalement il se flatta de contenir lord Wellington jusqu'à la nuit. Un officier de l'état-major général anglais, pris par une de nos patrouilles, le désabusa et lui apprit que lord Wellington était en pleine marche avec cinq divisions et toute la cavalerie.

A onze heures, le soleil ayant dissipé le brouillard,

Reynier aperçut enfin sur sa gauche les colonnes d'Erskine et de Slade à 1,000 mètres des gués, et y fit aussitôt marcher sa 1re division, commandée par le général de brigade Sarrut; il ordonna au général Soult d'éclairer la gauche avec toute la cavalerie, et à la division Heudelet, postée sur la rive droite de la Coa, de se tenir prête à rétrograder.

Erskine marchait désuni; il se jeta sur la gauche des gués avec la brigade Drummond et laissa, dit-on, celle du général Beckwith sans instructions; cette dernière se forma par bataillon, en masse sur le penchant de la côte, hésitant à s'engager, et Reynier put croire un instant qu'il n'y aurait pas d'affaire; mais Beckwith, aiguillonné par un officier de l'état-major général, tomba enfin sur les voltigeurs qui gardaient le gué, avec 4 compagnies du 95e régiment, 3 de chasseurs, 2 pièces d'artillerie à cheval soutenues par le 45e, et flanquées à droite par deux cents chevaux. Nos voltigeurs se replièrent après une assez vive résistance et Beckwith franchit la rivière. Heudelet rallia tous ses postes, commença sa retraite, et le général anglais, remontant vers le plateau, rencontra bientôt le 2e léger et le 36e de ligne, qui l'accueillirent par une vive fusillade. Le feu se prolongeait, et les réserves anglaises qui se formaient sur le plateau y prenaient déjà part, lorsque nos deux régiments se jetèrent à la baïonnette sur les bataillons anglais et les culbutèrent sur le revers du plateau; entraînés par leur fougue, et malgré les ordres contraires, ils traversèrent un vallon et abordèrent une éminence sur laquelle le 43e britannique s'était formé avec de l'artillerie. Erskine accourut avec la brigade Drummond, ramena ces braves régiments sur le plateau, mais, de

concert avec le 4e léger et l'artillerie, ils continrent longtemps ses efforts sans perdre un centimètre de terrain.

Cependant, Heudelet ayant posté avantageusement sa première brigade, Reynier fit retirer la division Sarrut et l'artillerie à 1,000 mètres en arrière, sur le bord d'un ravin, où la seconde brigade de Heudelet eut l'ordre de se former en échelons.

De son côté, Erskine déployait ses troupes sur le plateau, sous le feu du 17e léger, qui ne put l'empêcher de prendre un obusier, lorsqu'une charge exécutée par le général Soult à la tête de deux escadrons l'en chassa avec perte; les Anglais se réfugièrent alors dans un enclos avec la pièce qu'ils venaient de nous enlever. En ce moment, Sarrut atteignit le chemin d'Alfayates avec sa division et la 2e brigade de Heudelet; mais pour être en bonne voie, le 2e corps ne se trouvait pas encore hors d'embarras, car Picton, soutenu par la brigade Colville, débouchait sur sa droite et commençait le feu; d'un autre côté la tête de colonne de Dunlop, après avoir traversé le pont de la Coa au pas accéléré, gravissait les hauteurs à gauche, ayant derrière elle la cavalerie sur la route d'Alfayates, interceptée depuis le matin. Reynier rappela alors la brigade en bataille sur le plateau, et l'ennemi put s'y déployer sans obstacle. La retraite s'opéra en bon ordre par le chemin de Rendo, la cavalerie en tête et sur le flanc gauche; le général Heudelet, couvrant la marche avec le 31e de ligne et son artillerie, contint l'ennemi, qui suivit jusqu'à hauteur de Pocafarina. Le 2e corps se réunit le soir à Alfayates aux deux autres, qui s'y étaient déjà rendus.

Certes, le combat de Sabugal fait honneur à Reynier, car ce général retrouva toute son énergie, dès que l'ac-

tion fut engagée; mais il aurait pu l'éviter avec plus de résolution dans le caractère. Rien ne l'empêchait à huit heures du matin de se replier sans être inquiété, et il le sentit si bien que, pour échapper à la responsabilité de cette affaire, il prétendit dans son rapport avoir reçu seulement à 10 heures la lettre du général en chef qui l'autorisant à battre en retraite, oubliant que, par une attention, conforme à ses habitudes, il en avait accusé réception à 8 heures. Bien que Massena lui eût fait de vifs reproches de sa conduite, le rapport mensonger qui fut probablement mis sous les yeux de l'Empereur, n'en augmenta pas moins son mécontentement contre le Maréchal.

La perte du 2ᵉ corps fut de 47 hommes tués et de 203 blessés; les colonels Dégraviers du 4ᵉ léger, Lavigne du 70ᵉ et l'adjudant commandant Desroches y furent blessés. Lord Wellington accusa de son côté 200 hommes tués ou blessés; il rejeta sur des accidents la lenteur des mouvements des colonnes de gauche et du centre, d'autres, au contraire, ont prétendu que l'attaque de Beckwith avait été trop précipitée; quoi qu'il en soit, les Anglais montrèrent dans ce combat plus de bravoure que de talents. L'armée française campa le lendemain sur les terres d'Espagne.

CHAPITRE IX.

L'armée rentre en Espagne et prend position sur l'Agueda. — Mécontentement et craintes de Reynier. — Mouvement des Alliés. — Affaire de Claparède avec Trent et Erskine. — L'armée va cantonner en Espagne. — Nouveaux débats avec le comte d'Erlon; sa désobéissance formelle. — Instances de Massena auprès du duc d'Istrie. — L'Empereur suppose Massena à Coïmbre et lui trace un nouveau plan. — Réfutation de ses critiques et observations sur ce plan. — Le Major général conseille à Massena de livrer bataille. — Projets du Maréchal. — Le 9e corps est mis définitivement sous ses ordres. — Étrange conduite du duc d'Istrie. — Opérations des Alliés. — Plan de Wellington. — Blocus d'Almeida. — Tentatives de Massena pour le faire lever. — Nouveaux reproches du Major général; leur réfutation. — Massena demande itérativement son rappel. — Le duc d'Istrie se démasque. — Le comte d'Erlon reçoit l'ordre de passer à l'armée du Midi; il est retenu malgré lui. — Départ de Massena pour Ciudad-Rodrigo.

L'armée française allait rentrer en Espagne, réduite, fatiguée, abattue, mais encore respectable. Elle venait de signaler les dernières heures de son séjour en Portugal par un combat glorieux, quoique inutile. Depuis son départ de Santarem, elle avait enduré toutes les fatigues, souffert toutes les privations; n'abandonnant le terrain qu'après l'avoir fait payer chèrement, et à mesure que le besoin des manœuvres l'obligeait à le quitter, elle avait si bien tenu l'ennemi en respect, que, forcé de conformer ses mouvements aux siens, sauf à Sabugal, où il fit un pas en arrière pour tenter une attaque, il sembla jusqu'au dernier moment lui servir d'escorte d'honneur. Certes, une gloire pareille suffirait à sa renommée; que l'on juge donc ce qu'elle aurait exécuté si la mésintelligence de ses chefs n'eût paralysé ses forces! Elle ra-

menait son artillerie entière, moins un obusier, seul trophée dont pût s'enorgueillir lord Wellington, et une autre bouche à feu hors de service appartenant au 2e corps, resté à Punhete. Elle ramenait ses bagages, car la destruction ordonnée à Miranda de Corvo par le duc d'Elchingen, frappa surtout sur les charrettes du pays que les régiments traînaient à leur suite pour le transport de leurs approvisionnements particuliers. Le 1er avril, elle présentait encore un effectif de 39,905 combattants, et de 10,005 chevaux, ceux de l'artillerie et des équipages de l'administration compris (voy. *Pièces justificatives*, no VIII). Ses pertes pendant la campagne furent donc infiniment moindres qu'on ne le crut dans un temps où la malveillance se plut à les grossir (voy. *Pièces justificatives*, no IX), et elle était débarrassée de ses malades et de ses blessés envoyés en deux convois, de 5 à 6,000 hommes chacun, à Valladolid et Salamanque. De Santarem à Ciudad-Rodrigo, elle avait parcouru un espace de 322 kilomètres en 30 jours, soit, en moyenne, un peu plus d'un myriamètre par jour, suivie pied à pied par environ 100,000 hommes se pressant sur ses flancs et ses derrières. Si Massena ne fit pas tout ce qu'il voulut, on sait maintenant que ce n'est pas lord Wellington, du moins, qui dérangea ses combinaisons.

Le Maréchal s'était résigné à laisser l'armée vivre d'industrie en Portugal; et comme il prévoyait le gaspillage qui résulte de l'absence de toute centralisation administrative, et les habitudes d'indiscipline que contractent les soldats, obligés de pourvoir eux-mêmes à tous leurs besoins, il aurait bien désiré confier à l'administration l'enlèvement des récoltes de la plaine de

Golgaõ, mais comme on l'a vu, il lui fallut renoncer à cette sage mesure. Nous ne reviendrons pas sur les conséquences de ce long et funeste sommeil des formes régulières; elles furent terribles pour le Portugal, plus terribles encore pour l'armée, qui y aurait perdu toutes les notions de la discipline et de l'humanité, si cet état de choses eût duré plus longtemps. Le général en chef dut craindre que les habitudes de maraude ne portassent la désolation dans les provinces du nord de l'Espagne, et ce fut son principal motif pour se diriger sur la Guadiana. Forcé alors de rentrer en Castille, il rappela sévèrement à l'armée, dans un ordre du jour remarquable, que si la fuite des habitants l'avait forcé à autoriser les fourrages particuliers en Portugal, il n'en était plus de même en Espagne, dont les habitants vivaient sous les lois d'un souverain allié de l'empereur, et où il serait fait des distributions régulières. Toute espèce de maraude fut donc défendue; les militaires prévenus de ce délit, d'insubordination ou d'indiscipline, devaient être traduits devant les conseils formés dans les divisions actives, et jugés dans les 24 heures, suivant la rigueur des lois; tout officier, ayant en main les moyens de répression, qui n'aurait pas empêché un excès quelconque fut déclaré responsable des dégâts occasionnés par sa négligence ou sa faiblesse; enfin, recommandation fut faite aux généraux de stimuler la surveillance des officiers de tous grades, et d'avoir l'œil toujours ouvert sur les actes de leurs subordonnés.

Mais pour rendre possible et juste l'application de ces mesures rigoureuses, il allait sans dire que le soldat recevrait au moins le pain; car quel conseil de guerre eût condamné des malheureux couvrant leur désobéis-

sance de l'argument sans réplique de la nécessité! Voilà pourquoi Massena était resté quatre jours sur la Coa afin de donner au duc d'Istrie le temps de rassembler des subsistances. Il ne s'était pas contenté de faire demander des secours à ce maréchal par le chef de bataillon Pelé, il lui avait renouvelé ses instantes prières en lui renvoyant le capitaine Delaville; mais, réfléchissant bientôt que le temps qui s'écoulerait avant son arrivée sur la frontière ne suffirait pas pour permettre d'expédier assez tôt un convoi de vivres de Valladolid sur l'Agueda, il avait dépêché le 1er avril son aide de camp Briqueville au duc d'Istrie, pour l'informer qu'il prendrait 200,000 rations de biscuit à Ciudad-Rodrigo et l'inviter à les y remplacer le plus tôt possible : bien plus, il envoya un commissaire des guerres à Salamanque, pour aviser aux moyens de recompléter l'approvisionnement de cette place, et l'intendant général reçut l'ordre de faire expédier sur Ciudad-Rodrigo des farines et du blé, à défaut de biscuit, en remplacement de celui qu'on en aurait tiré.

Dans la nuit du 4 avril, l'armée se mit en mouvement pour l'Espagne; l'artillerie et les bagages avaient pris, dès la veille, la route de Ciudad-Rodrigo. Elle marcha sur une seule colonne jusqu'à Aldea da Ponte, à deux kilomètres d'Alfayates. Le 2e corps prit alors le chemin de Nave de Avel et arriva de bonne heure à Fuentes de Oñoro, en avant du Rio dos Casas, qu'il borda avec une division; Reynier poussa l'autre sur Espeja, et la cavalerie du général Soult resta à Pozo-Velho. Le 8e corps suivit le chemin d'Albergueria, porta sa première division au hameau de Campiltho-Azava, et la seconde à Ituero; la cavalerie resta sur le chemin d'Alfayates, où

elle couvrait le front du corps d'armée. Le 6e corps prit position à Fuenteguinaldo, la réserve de cavalerie s'établit à Castillejo, sur le chemin de Puebla de Azava et à El Bodon, gardant le pont de Rodrigo sur l'Agueda avec le 15e de dragons. Le 5 avril, le 2e corps atteignit Gallegos, en avant duquel l'avant-garde s'établit, éclairant les routes d'Almeida, de Fuentes de Oñoro et d'Espeja, les deux divisions échelonnées en arrière. Le duc d'Abrantès campa à Carpio et Marialva, derrière l'Agueda, éclairant avec sa cavalerie le chemin d'Ituero. Loison couvrit les hauteurs en avant de Ciudad-Rodrigo, à cheval sur la route de Fuenteguinaldo, et la cavalerie légère cantonna entre Carpio et Marialva pour lier le 2e corps au 6e.

Montbrun traversa l'Agueda avec 2 régiments et son artillerie, et se rapprocha de Ciudad-Rodrigo, dont le 15e de dragons garda le pont. Quand le comte d'Erlon sut que l'armée arrivait sous cette place, il se décida à porter la division Claparède derrière Almeida ; mais celle de Conroux resta, faute de vivres, à San Felices, en seconde ligne.

Le 4, le brigadier Trent passa la Coa et poussa une reconnaissance sur la droite d'Almeida, pendant qu'une assez forte colonne de ses milices s'avançait par le chemin de Juncaïs et Laduncia sur la gauche ; quoique ces mouvements n'eussent rien d'alarmant, Claparède se mit, très-inutilement, en position de les arrêter, car Trent ne pouvait se mesurer avec un corps régulier, de quelque arme qu'il fût.

L'armée s'établissait à peine sur les bords de l'Agueda, que Massena reçut du duc d'Istrie une lettre qui lui donna beaucoup à penser. Ce maréchal n'avait

encore vu que l'aide de camp Pelé, lequel, selon ses instructions, l'avait laissé dans le doute si l'armée marcherait sur Coria ou rentrerait en Castille; mais, instruit par cet officier que l'intention de Massena était de transférer son quartier général à Salamanque, il prit l'alarme et s'empressa de faire connaître au général en chef le dénûment du 7e gouvernement, où il ne trouverait, disait-il, ni subsistances ni moyens de transport. À part cette déclaration, faite pour décider Massena à manœuvrer entre le Tage et la Guadiana, le reste de sa lettre était plus rassurant : il donnait l'ordre d'expédier sur-le-champ à Salamanque 10,000 fanégas de blé, de Tordesillas, Toro et Zamora. En calculant la consommation de Salamanque, dans le cas où Massena y enverrait tout ce qu'il avait d'inutile à son grand quartier général, à raison de 10,000 rations par jour, le service serait assuré pour près de 2 mois durant lesquels le duc se procurerait d'autres ressources. « Vous devez être » persuadé de mon zèle, disait-il, comme de l'empres- » sement que je mettrai à me créer des ressources pour » nourrir les troupes que vous y enverrez. » Il ajoutait même que, vu l'état de la cavalerie de l'armée, il verrait avec plaisir Massena lui envoyer tout ce qui était hors d'état de rendre service, qu'il prendrait soin des chevaux, les placerait dans des cantonnements où ils ne tarderaient point à se refaire, et les lui renverrait, dès qu'ils seraient rétablis. « Comme je pense, ajou- » tait-il, que vous jugez convenable de faire sauter » Almeida, je vous prie d'en donner l'ordre directe- » ment. Toutes les mesures sont prises pour l'évacuation » de la place. » En résumé, le bien l'emportant sur le mal dans cette dépêche, le Maréchal se livra à l'es-

pérance, et nonobstant cette phrase équivoque sur le dénûment du 7ᵉ gouvernement, il pensa que le duc d'Istrie s'empresserait de verser les 10,000 fanégas de blé, disponibles à Ciudad-Rodrigo, aussitôt qu'il apprendrait l'arrivée de l'armée sur l'Agueda, et la saignée faite aux magasins de cette place. Comme il sentait l'indispensable nécessité de livrer bataille aux Alliés entre Ciudad-Rodrigo et Almeida, il prit le parti de camper 4 ou 5 jours à proximité, et de nourrir son armée aux dépens de leurs magasins. Si les Alliés étaient battus, il aurait laissé le 9ᵉ corps derrière l'Agueda, pour couvrir les deux places, de concert avec les 6,000 hommes que le duc d'Istrie enverrait à son soutien, selon les instructions de l'Empereur; si, au contraire, la fortune restait indécise ou penchait en faveur des Alliés, leurs pertes pendant le combat ne leur ôteraient pas moins la possibilité d'entreprendre de suite un siége régulier que nos troupes auraient toujours été à même de contrarier, après quelques jours de repos.

Le Maréchal aurait été bien plus tranquille au sujet de l'approvisionnement de Ciudad-Rodrigo, s'il eût connu la lettre écrite, le 4 avril, par le duc d'Istrie au comte d'Erlon, quand il eut appris que l'armée allait se diriger sur Coria. « Je ne vois rien, disait-il, qui ait pu déter-
» miner le prince d'Essling (Massena) à faire son mouve-
» ment sur l'Estramadure. Comment fera-t-il pour vi-
» vre à Coria? J'aurais désiré qu'il eût passé l'Agueda;
» par ce mouvement, il se fût rapproché de toutes ses
» ressources. »

Le 5 avril, le duc d'Istrie était plus explicite encore, il avait vu alors l'aide de camp Briqueville. Outre les 10,000 fanégas de grains, déjà réunis à Salamanque,

disait-il à Massena, le général Thiebault avait reçu l'ordre de se concerter avec le général Milet commandant la province d'Avila, et d'en tirer tous les secours possibles pour l'armée de Portugal; indépendamment de ces ressources, le duc venait d'expédier, de Toro sur Salamanque, 6,000 autres fanégas de blé; la moitié du convoi était arrivée, l'autre en route, et si les moyens de transport n'étaient pas aussi rares, il aurait augmenté cet approvisionnement. « Si les circonstances » exigeaient que vous eussiez un besoin indispensable » de 150 à 200,000 rations de biscuit, il me semble, » mais cela est subordonné à vos opérations militaires, » qu'on pourrait sans difficulté distraire cette quantité » des 400,000 qui se trouvent à Ciudad-Rodrigo; je » m'occuperai de la faire remplacer, et je donne même » les ordres en conséquence. »

Ce que Massena savait le 5 avril des intentions du maréchal duc d'Istrie était beaucoup moins explicite, aussi chargea-t-il l'adjudant commandant Loverdo de se rendre auprès de lui pour lui peindre la situation malheureuse de l'armée. Il devait l'informer que Massena avait déjà pris 100,000 rations de biscuit à Ciudad-Rodrigo, qu'il serait forcé d'en retirer encore autant, et comptait sur son collègue pour les remplacer.

Lord Wellington, informé de la pénurie et du découragement de l'armée, devait ajouter Loverdo, pourrait bien tenter une invasion en Espagne, peut-être même bloquer les places, et cet événement retentirait dans la Péninsule. Déjà 2 divisions portugaises avaient passé la Coa, et l'armée ne pouvant se tenir réunie plus de 4 jours a proximité des places, qu'arriverait-il si elles n'étaient pas ravitaillées? Il fallait donc ouvrir les caisses

et employer même les fonds de la solde, à des achats de grains, seul moyen de se procurer avec célérité les ressources de première urgence. « Dites au duc d'Istrie, » ajoutait Massena en dépêchant Loverdo, que les mo» ments sont précieux, qu'il faut tout employer, argent, » réquisitions, transports, enfin tous les moyens ima» ginables pour venir au secours des places et de l'ar» mée; que j'aurai rempli mes devoirs envers lui, » gouverneur général du nord de l'Espagne, investi de » toute autorité, en lui donnant connaissance des mou» vements de l'ennemi, de la situation des places et de » l'état de l'armée. » A son passage à Salamanque, Loverdo remit une lettre particulière à Thiebault, dont le général en chef avait eu des preuves de zèle et de dévouement pendant le siége de Gênes, pour l'engager à accélérer les envois dans la sphère de ses attributions.

On a vu plus haut que le 2e corps était tout entier, en avant de l'Agueda, à Gallegos. Aussitôt après son arrivée, Reynier reconnut la ligne avec attention; plus dangereuse encore que celle de la Coa, disait-il, elle pouvait nous devenir funeste, si l'ennemi continuait son mouvement sur notre gauche. Les gués de l'Agueda n'étaient praticables que pour la cavalerie, car un aide de camp de Claparède, après avoir sondé ceux d'Aldea-Nova, de Partenobis et de Sexamiro, affirmait qu'ils avaient 1m à 1m 35 d'eau. Ainsi l'armée était placée sur la route de Ciudad-Rodrigo à Almeida, ayant à dos une rivière qu'elle ne pouvait franchir avec de l'artillerie qu'à Ciudad-Rodrigo, avec de l'infanterie et de la cavalerie qu'au pont de Barba del Puerco, à l'autre extrémité de sa ligne. Si l'ennemi poussait sa cavalerie par la plaine jusque sur la route, dans les intervalles des

corps d'armée, ne risquait-on pas d'essuyer un grave échec? D'ailleurs, ajoutait-il, pourquoi conserver des positions où hommes et chevaux ne trouvaient rien à manger? « Je vous en conjure pour vous et pour » l'armée, repassez l'Agueda le plus tôt possible. Si » l'ennemi vient autour des places, nous remarcherons » en avant avec succès, tandis qu'en restant ici nous » sommes exposés aux plus grands malheurs. »

Si Reynier se fût borné à dire qu'il fallait abandonner la ligne de l'Agueda, parce que les troupes y mouraient de faim, Massena l'aurait compris, sans y avoir égard; mais il donnait de trop mauvaises raisons pour que le maréchal, qui avait encore sur le cœur le rapport de Sabugal, ne saisît pas l'occasion de se débarrasser à l'avenir des censures de ce lieutenant. « Plus j'ai lu et relu » votre lettre, lui répondit-il, plus elle m'a paru incon- » cevable. Vous ne savez donc pas que l'Agueda coule » au pied de la place, et que les troupes qui pourraient » y être adossées sont absolument à l'abri sous son ar- » tillerie? Puisque vous êtes si effrayé de votre posi- » tion, la division Conroux du 9e corps ira vous relever » demain, et vous irez à San Felices. »

Sur ces entrefaites, Trent, d'après les ordres du lieutenant général Spencer, avait passé la Coa avec 4,000 hommes de milices, s'était établi à 2 kilomètres d'Almeida le lendemain, et avait fait rentrer plusieurs postes extérieurs. Claparède cherchait à l'enhardir en se tenant sur la défensive passive, pour tomber sur lui et l'écraser d'un seul coup; mais il en fut débarrassé sans quitter ce rôle : une crue subite de la Coa rendit les gués impraticables; Trent effrayé construisit un pont de chevalets et se disposait à repasser la rivière lorsqu'il

reçut le 6 l'ordre de couper hardiment la route d'Almeida à Ciudad-Rodrigo, en attendant des renforts qui arriveraient le lendemain. La journée s'écoula donc en reconnaissances sur toute la ligne où nous perdîmes 4 hommes; d'autre part, les patrouilles de Reynier eurent quelques escarmouches. L'Agueda baissa un peu, et Reynier fit commencer un pont de charrettes à Sexamiro, afin de gagner par là le chemin de San Felices, en évitant l'exécrable sentier de Barba del Puerco. Comme les rapports du 8e corps annonçaient des mouvements analogues sur son front, et notamment l'occupation du point important de Carpio, que le duc d'Abrantès avait négligé de tenir, Massena put croire que l'armée alliée se disposait à l'attaquer. Il n'en était rien pourtant, car lord Wellington, certain que l'armée française ne pourrait tenir longtemps à Ciudad-Rodrigo, faute de vivres, se serait bien gardé de la rejeter par un mouvement offensif sur Salamanque; il n'ignorait pas que, dans ses positions actuelles, Massena vivait aux dépens des places, et que plus il y resterait, plus il en abrégerait le blocus.

Trompé par les rapports de ses lieutenants, le général en chef accueillait avec satisfaction l'espérance d'une bataille, car l'armée réunie sous Ciudad-Rodrigo et couverte par l'Agueda avait une ligne formidable. Il rappela donc à Reynier qu'il devait se retirer sous cette place, s'il était forcé, et ordonna au duc d'Abrantès de resserrer ses troupes, de manière à pouvoir s'y replier, en se concertant avec Reynier, d'occuper Carpio avec une brigade, de pousser de fréquentes reconnaissances à 10 kilomètres, d'être enfin sur le qui-vive et toujours prêt à marcher. Il recommanda à Loison de faire sur-

veiller le pays, et surtout le chemin d'Ituero, par sa cavalerie.

Reynier avait été blessé au vif par la réponse de Massena à ses premières observations sur la ligne de l'Agueda; quand il reçut les ordres qui indiquaient Ciudad-Rodrigo comme point de concentration, il se récria de nouveau : se retirer sur cette place lui semblait difficile, si l'ennemi débouchait, par Espeja, dans la plaine, entre le 2e corps et l'Azava, où le 8e avait ses postes. Il prétendait que l'ennemi pourrait intercepter les communications entre les deux corps; et, si lord Wellington désirait les attaquer à la fois, cette route, disait-il, lui était ouverte. Dans ce cas, de deux choses l'une : pour se replier sur Ciudad-Rodrigo, où il aurait d'abord à chasser l'ennemi, tout en repoussant les entreprises contre son front, ou bien il devrait se jeter à Carpio pour manœuvrer de concert avec le duc d'Abrantès, mais il faudrait passer l'Agueda aux gués de Sexamiro ou d'Aldea Nova, s'ils étaient praticables; ou enfin dans le cas contraire au pont de Barba del Puerco. En se retirant sur Ciudad-Rodrigo sans avoir l'intention de livrer bataille en avant de cette place, on s'exposait donc sans nécessité à mille désordres, car les troupes se précipiteraient toutes à la fois sur le pont de l'Agueda, et il en résulterait de grands malheurs. Sans doute, ajoutait-il, cette rivière nous fournirait une ligne excellente, mais, en ce moment, elle est l'obstacle le plus dangereux, car les gués sont impraticables. Pouvait-on laisser les corps de l'armée en avant d'une pareille barrière, à plus de 4 kilomètres les uns des autres, dans une vaste plaine, sans appui, et où l'ennemi avait la faculté de choisir son point d'attaque?

Rester devant l'Agueda et Ciudad-Rodrigo, c'était donc exposer gratuitement l'armée et consommer les approvisionnements de siége, sans utilité pour cette place; de l'autre côté de l'Agueda, au contraire, l'armée serait à l'abri des entreprises des Alliés et protégerait également ces deux places.

Las de ces discussions sans trêve, Massena ne voulut pas relever le côté faible d'un raisonnement où Reynier s'exagérait les difficultés d'une retraite à travers la plaine, quand, d'ailleurs, rien ne le forçait à la traverser? N'était-il pas plus naturel, puisque le duc d'Abrantès avait une brigade à Carpio, de manœuvrer sur lui pour se retirer ensuite ensemble sur Ciudad-Rodrigo? Peu importait que les gués fussent mauvais, comme il le prétendait, puisqu'il s'était déjà ménagé à Sexamiro un pont de charrettes, dont il se servit le lendemain, et qu'il avouait lui-même que le pont de Barba del Puerco lui était ouvert. Un corps de 10 à 12,000 hommes, qui a deux ponts et un gué derrière lui, a-t-il sujet de craindre d'être gêné dans sa retraite? Ensuite ce général, qui trouvait le séjour de l'armée sur la rive gauche de l'Agueda si nuisible aux approvisionnements de la place, par un singulier manque de logique, n'avait rien à objecter si elle prenait position sur la rive droite. Derrière comme devant cette rivière, n'aurait-on pas été obligé de l'alimenter aux dépens de Ciudad-Rodrigo?

Des paysans ayant annoncé qu'un régiment de cavalerie anglaise avait paru dans la matinée à Espeja, Reynier poussa sur ce village une forte reconnaissance, qui y trouva quelques fantassins; et, d'après certaines fausses indications qu'ils donnèrent sur la position de l'armée ennemie, ce général se mit en marche au point

du jour pour passer l'Agueda. Une autre reconnaissance sur Fuentes de Oñoro, commandée par le général Soult, rencontra un escadron anglais qu'elle poussa au delà de ce village, et que Soult supposa se rallier à un autre escadron et à de l'infanterie, dans le bois de Pozo-Velho.

Expliquons maintenant ces mouvements qui causaient tant d'inquiétude à Reynier. L'armée alliée, après l'affaire de Sabugal, n'avait pas suivi les Français, faute de vivres; et, quand elle en aurait été abondamment pourvue, lord Wellington, convaincu que son adversaire ne tarderait pas à s'interner en Espagne, se serait bien gardé de contrarier ses mouvements, puisque le premier et le véritable mérite de ce général, est de n'avoir jamais engagé d'affaire qu'à coup sûr. Que lui demandait son gouvernement, sage du reste en cela? des résultats matériels; et peu importait aux tories qu'ils fussent obtenus par une brillante victoire ou par la force seule des choses. L'armée anglaise, après avoir été approvisionnée, commençait seulement à s'ébranler vers la petite rivière de Dos Casas le 7 avril, et les troupes que Reynier avait devant lui étaient une simple bande de fourrageurs, qu'un bataillon eût dissipée.

Du côté d'Almeida, les choses semblaient un peu plus sérieuses. Claparède, instruit par le général Brenier et le colonel Bonnaire que Trent marchait par Cincovillas sur quatre colonnes, dont une de cavalerie, dans la direction de Malpartida, réunit aussitôt le 6e de ligne provisoire au fort de la Conception, fit prendre les armes au 5e provisoire, en position à Val de Mula, et ordonna au 2e léger provisoire de venir le rejoindre. Ce dernier fut assailli à sa sortie de Laduncia par 6 esca-

drons anglais et 4 pièces d'artillerie à cheval commandés par Erskine, dont une colonne d'infanterie suivait le mouvement : c'étaient les renforts que lord Wellington envoyait à Trent. Au premier coup de canon, Claparède dirigea un second bataillon à Val de Mula, en poussa 2 autres du 5ᵉ au-devant du 2ᵉ provisoire qui, avec les 2 du 6ᵉ léger, eut l'ordre de s'y rendre directement. La fusillade s'engagea au même moment sur la route d'Almeida et dans la direction de Malpartida. Le 2ᵉ léger ayant été rejoint par le 5ᵉ, cette colonne continua en bon ordre sa marche sur Aldea del Obispo, malgré les charges réitérées de la cavalerie britannique; un bataillon du 28ᵉ léger en reçut une avec un feu à bout portant qui coucha par terre une soixantaine d'hommes et de chevaux, et rebuta le général Erskine, dont l'artillerie continua à tonner sans succès à Val de Mula. Claparède rassembla ses troupes sous le fort de la Conception, et, quand tout fut tranquille, prit, à deux portées de fusil en arrière d'Aldea del Obispo, une position d'où il observait la route d'Almeida à Ciudad-Rodrigo et les débouchés de Cincovillas. Sa perte dans cette affaire fut de 7 hommes tués et de 28 blessés dont 4 officiers.

Le manque de nouvelles positives du duc d'Istrie, touchant l'approvisionnement de Ciudad-Rodrigo, donnait un vif souci à Massena, lorsque le 7 au matin i reçut enfin une dépêche du 3, annonçant seulement que toutes les mesures étaient prises pour approvisionner Salamanque, dans le cas où l'armée passerait l'Agueda plus tôt qu'on ne l'avait d'abord pensé. Le Maréchal fut fort surpris de voir que le duc d'Istrie, après avoir reçu l'aide de camp Briqueville, ne dît pas mot des con-

vois attendus avec tant d'impatience; il se vit donc forcé de prendre encore un jour de vivres à Ciudad-Rodrigo. Comme il était présumable que le duc tarderait encore à opérer les versements de biscuit, de farine ou de grain, il devint urgent de cantonner l'armée, dont l'agglomération aurait affamé les places et ne se justifiait que par l'espérance de voir arriver des troupes de l'armée du Nord, attendues de jour en jour pour contenir les Alliés sur la frontière d'Espagne, de concert avec le 9e corps, car Briqueville avait en effet été chargé d'inviter le duc d'Istrie à renforcer le comte d'Erlon, au moins, de la brigade Fournier. Le chef de l'état-major prévint le général Brenier que l'armée partirait le lendemain, mais que le comte d'Erlon resterait en observation à San Felices, et les ordres furent donnés aux chefs de corps de se mettre en marche, le 8 au matin, le 2e pour Ledesma et Vitugadino, le 6e pour Salamanque et le 8e pour Toro; Benavente fut assigné à la réserve de cavalerie, et il y eut recommandation expresse aux généraux de faire respecter les propriétés. Le duc d'Istrie fut informé de ces dispositions : la cavalerie de l'armée, disait le général en chef, étant hors d'état de rendre des services, il l'avait envoyée en Espagne. Le 9e corps ne pouvait rester à Aldea del Obispo, où, d'ailleurs, il mourait de faim, sans risquer d'être rejeté dans les places; mais, d'un autre côté, il ne serait d'une utilité réelle à San Felices qu'avec la brigade Fournier. On ne pouvait songer à abandonner les places à leurs propres forces; un petit corps de troupes, aux environs de Ciudad-Rodrigo, était indispensable pour protéger l'évacuation d'Almeida; et en nécessitait un plus considérable à proximité pour voler au secours du premier,

en cas de besoin; mais avant tout, ajoutait-il, il fallait envoyer immédiatement de grands convois de vivres aux places et aux troupes chargées d'en défendre les approches. « Je me résume donc, mon cher maréchal, » disait en terminant Massena, en vous prévenant que » l'armée partira demain; que j'aurai enlevé à l'appro- » visionnement de Rodrigo 150,000 rations de biscuit; » que l'ennemi a beaucoup de cavalerie aux environs » d'Almeida, contenue seulement par notre présence; » qu'il faut faire venir un corps d'observation, et, ce » qu'il y a de plus urgent, des vivres pour les places et » pour ce corps. »

Massena se croyait d'autant plus certain que le duc d'Istrie ne balancerait pas à renforcer le comte d'Erlon, d'abord d'une brigade de cavalerie et plus tard d'une division d'infanterie, que les ordres de l'Empereur étaient positifs. A la vérité ils dataient d'une époque où l'armée tenait encore Santarem, mais le général en chef avait trop bonne opinion de la rectitude d'esprit de son collègue, pour supposer qu'il se croirait dispensé de les exécuter par la seule raison que l'armée de Portugal avait essuyé des revers. Ses plus vives inquiétudes venaient du comte d'Erlon, dont la mauvaise volonté était manifeste. Resterait-il à San Felices? C'était une question; aussi Massena le prévint que le 9e corps lui paraissant trop exposé à Aldea del Obispo, il ferait bien de l'établir le lendemain sur le premier point, où il serait beaucoup mieux; néanmoins il le laissa maître d'attendre à Aldea del Obispo et Gallegos le convoi d'artillerie que Brenier évacuait d'Almeida, s'il le jugeait plus convenable; enfin il l'informa que le général en chef de l'armée du Nord le renforcerait sans doute

d'une brigade de cavalerie et d'une division d'infanterie. Mais avant d'avoir reçu cet avis, le comte d'Erlon avait pris son parti, et dès que le général Claparède lui eut rendu compte du combat du matin, il craignit le voisinage d'Almeida. Puisque l'armée de Portugal rentrait en Espagne, pourquoi le 9ᵉ corps resterait-il sur la frontière? Le comte d'Erlon annonça donc dans la soirée qu'il passerait l'Agueda, le 8, à Aldea Nova et se porterait au point qui lui avait été assigné par le duc d'Istrie. « Je pense, ajoutait-il, que V. E. ne se formalisera pas de ce mouvement, attendu que, passant » l'Agueda avec toutes ses troupes qui vont prendre » des cantonnements, elle sentira que je me trouve par » cela même dégagé de mes obligations envers l'armée » de Portugal. »

Massena reçut, le 8, à 5 heures du matin cette dépêche, dont la forme l'indigna comme le fond. Le général parlait d'obligations qu'il n'avait jamais remplies, et lui convenait-il, d'ailleurs, d'interpréter les instructions du Major général? Lors même qu'elles auraient donné matière à discussion, ne devait-il pas les accepter dans leur sens le plus étendu et le plus utile aux intérêts généraux? Il lui répondit sur-le-champ que la décision du 7 février mettait si complétement les deux divisions d'infanterie du 9ᵉ corps sous son commandement, que depuis qu'il en était informé, il avait exécuté tous ses ordres. Que prétendait-il donc exciper des prescriptions du duc d'Istrie? Une décision de l'Empereur ne pouvait être abrogée que par une décision postérieure de sa part, et il n'en était survenu aucune. « Je vous préviens, continuait-il, que je vous rends » personnellement responsable de l'exécution de l'or-

» dre que je vous ai donné hier de vous rendre à San
» Felices el Grande avec vos deux divisions, et je vous
» renouvelle l'ordre formel d'y rester. Ce n'est pas dans
» une circonstance comme celle-ci, où vous devriez
» être en première ligne, que vous pouvez quitter vo-
» tre poste. Je pense que vous ne balancerez pas à vous
» placer à portée de la destination qui vous est assi-
» gnée. Une désobéissance de votre part pourrait avoir
» des suites funestes pour le bien du service. »

Mais enfin si le duc d'Istrie avait autorisé le comte d'Erlon à rentrer en Espagne, sans y être fondé, Massena imposerait-il silence à sa fierté et recourrait-il à ce maréchal pour l'engager à révoquer son autorisation? Un homme comme lui ne pouvait cependant pas renoncer à ses droits et descendre au rôle de suppliant. Il crut concilier les exigences de sa dignité avec l'intérêt du service, en exposant de nouveau au duc d'Istrie le danger de laisser les places à découvert. « Almeida, lui » dit-il, ne tardera pas à être investi; tout retard à y en» voyer des troupes et des subsistances sera funeste. » Le comte d'Erlon, d'après la lettre dont il lui envoya copie, s'étayait d'ordres émanés de lui pour s'en écarter. Le maréchal devait sentir combien ce général serait coupable de s'éloigner des deux places menacées, car qui escorterait alors les convois d'artillerie expédiés d'Almeida? N'était-il pas particulièrement chargé de ce service? L'armée de Portugal, exténuée de fatigues après 35 jours de marches et de combats, sans pain, sans souliers et sans vêtemens, avec une cavalerie et une artillerie hors de service, n'aurait-elle donc pas de repos? On ne devait pas compter sur elle avant 15 à 20 jours. Elle était en mouvement depuis le matin; dans la jour-

née elle ne camperait pas loin de Ciudad-Rodrigo, mais le lendemain, elle serait forcée de continuer sa route, sans savoir comment elle vivrait. Au lieu d'avoir trouvé 400,000 rations de biscuit dans les magasins de Ciudad-Rodrigo, il n'en restait que 250,000 avec des grains et de la farine, il est vrai, pour 160,000 autres; mais le dénûment d'Almeida était plus grand encore. « Vous avez des troupes fraîches, mon cher » maréchal, il faut en envoyer ici pour chasser l'ennemi » au delà de la Coa, protéger l'entrée des convois dans » les places et escorter l'artillerie si vous voulez conti- » nuer l'évacuation de celle d'Almeida »

Près de quitter Ciudad-Rodrigo, Massena avait ordonné de renforcer sa garnison d'un bataillon et de 2 escadrons. Le duc d'Abrantès envoya un de ses bataillons étrangers; le général Reynaud, commandant la place, trouva avec raison ce secours aussi faible que mal choisi, et réclama le reste du 15e de ligne dont il avait déjà un bataillon, ce qui lui fut accordé. Ce général était affecté de l'isolement dans lequel on le laissait, car déjà d'Erlon accomplissait sa menace en marchant vers l'Espagne. Ce qui rend cette conduite plus coupable encore, c'est qu'en paraissant obéir aux ordres de Massena, il avait attendu que l'armée fût à 15 ou 20 kilomètres de Ciudad-Rodrigo, pour prendre la route de Salamanque.

Ainsi, ces places conquises par l'armée de Portugal, et qu'elle aurait défendues si elle n'eût pas été exténuée de fatigue et de faim, ces places que le comte d'Erlon avait pour mission de protéger, que le duc d'Istrie devait approvisionner et couvrir, furent abandonnées à elles-mêmes presque sans subsistances, et il

n'entra à Ciudad-Rodrigo, après le départ de l'armée, qu'un convoi de 26 pièces de siége de l'équipage déposé à Almeida à l'ouverture de la campagne. Lord Wellington poussa aussitôt les brigades Trent et Wilson à Gallegos et sur l'Agueda, où elles prirent position à Cincovillas et Malpartida. Sa campagne terminée, il annonça à l'Europe étonnée, par une proclamation emphatique et diffuse, que le sol portugais était délivré.

Laissons les armées dans leurs positions, et disons maintenant ce qui se passait à Paris. Le général Foy y arriva le 28 mars et fut immédiatement reçu par l'Empereur. Napoléon, au faîte de sa fortune, faisait trembler l'Europe; la France s'inclinait avec admiration devant la toute-puissance de son génie, et l'Impératrice venait de lui donner un héritier. Plus que jamais il croyait son trône à l'abri de la foudre; mais, dans le temps même où il se reposait en toute confiance sur la solidité de son œuvre, le coup fatal était porté, et Foy lui découvrit la profondeur d'une plaie que personne encore n'eût osé croire mortelle.

La victoire de Gebora, remportée le 19 février par le duc de Dalmatie, sous les murs de Badajoz, avait été connue quelques heures avant l'arrivée du général Foy; et des nouvelles indirectes de Madrid annonçant par erreur que Badajoz s'était rendu le 2 mars, tandis qu'il ne capitula que le 11, on se flattait aux Tuileries, que le duc de Dalmatie avait dû diriger enfin le 5ᵉ corps sur le Tage, et que l'armée de Portugal avait franchi ce fleuve et chassé les Anglais; la pacification de l'Espagne n'était donc plus qu'une affaire de temps. L'Empereur comptait pouvoir disposer d'une partie des troupes retenues dans la Péninsule, et contenir les derniers fer-

ments de résistance qui bouillonnaient dans les États du Nord.

Les dépêches de Massena troublèrent ce beau rêve. Napoléon froissa avec dépit la longue lettre que Foy lui avait remise, appela le secrétaire Menneval, et dicta toute la nuit pour le Major général les ordres nécessités par l'échec de l'armée de Portugal. Il prescrivit d'abord au prince de Wagram de témoigner au duc de Dalmatie sa satisfaction pour la prise de Badajoz, et en même temps son déplaisir de l'affaire de Chiclana (5 mars) qui eût entraîné la levée du siége de Cadix, si les Anglais et les Espagnols avaient pu s'entendre. Cette bataille, qui faillit nous être si funeste, eût tourné, dit-il, à notre avantage, si, en partant pour l'Estramadure, le général en chef de l'armée du Midi avait mis la division Godinot et le corps de Sébastiani sous le commandement du duc de Bellune.

Des ordres furent ensuite dictés pour le roi Joseph et pour le duc d'Istrie. Ils devaient diriger sur l'armée du Midi tous les détachements d'infanterie et de cavalerie qui lui appartenaient, et se trouvaient retenus à celles du Centre et du Nord. Ainsi renforcé de 24.000 hommes, le duc de Dalmatie se tiendrait prêt à marcher sur Lisbonne par la rive gauche du Tage avec 30,000, pendant que l'armée de Portugal, forte de 60,000 hommes, s'avancerait sur cette capitale par la rive droite. Du reste, l'opération devait s'ajourner jusqu'après l'organisation de la partie septentrionale de ce royaume. En attendant, le duc de Dalmatie réunirait à Badajoz 15,000 hommes de toutes armes, le roi Joseph une division de 6,000 entre cette place et le Tage, sous sa main, de sorte qu'au moindre mouvement des An-

glais, en se portant avec 8 à 10,000 hommes d'Andalousie en Estramadure, le duc de Dalmatie aurait pu disposer d'une armée de 30,000 combattants. Il devait laisser dans ce cas du côté de Grenade au duc de Bellune un corps d'observation. Dans cette situation, si lord Wellington attaquait avec toute son armée, il aurait toujours 30,000 hommes à lui opposer; et, d'ailleurs, Massena occupant Coïmbre et menaçant Lisbonne, cette hypothèse n'était pas admissible.

L'Empereur dicta ensuite les instructions qui devaient être transmises à Massena. Partant de la supposition que la victoire de Gebora et la prise de Badajoz avaient facilité le passage du Tage, l'Empereur croyait la jonction des armées de Portugal et du Midi opérée. Examinant ensuite les causes qui l'avaient retardée, il jugeait qu'il eût été facile d'obliger lord Wellington à rappeler sous Lisbonne le corps d'observation jeté sur la rive gauche, vis-à-vis le point de passage; il ne s'agissait pour cela que d'attaquer les Alliés sur la rive droite, et de les pousser vivement jusque dans leurs retranchements; dans ce cas, lord Wellington eût été obligé de retirer précipitamment le maréchal Beresford de la rive gauche, et, alors, on eût pu construire un pont sur le Tage et travailler à une tête de pont. « L'Em- » pereur ne peut voir qu'avec peine, que devant une » armée aussi forte que la vôtre, et devant le corps du » duc de Dalmatie qui est sous Badajoz, les Anglais » maîtrisent vos mouvements, » écrivit le prince de Wagram à Massena. Puisque la disette nous avait forcés à reculer sur le Mondego, l'Empereur était fâché qu'on n'eût pas fait précéder cette opération d'une attaque générale des Anglais, pour les rejeter dans leurs retran-

chements, attaque qui aurait eu pour résultât d'intimider l'ennemi, en affermissant le moral de nos troupes, si, en fin de compte, on n'eût écrasé une des divisions anglaises. « L'Empereur, qui lit les papiers anglais et » toutes les discussions du Parlement, disait le prince » de Wagram, voit que les Anglais ne comprennent » point que 30 à 35,000 hommes soient restés séparés » par une grande rivière, à deux marches au delà de » Lisbonne, devant un corps aussi considérable que le » vôtre, qui pouvait tout à coup l'attaquer (Wellington) » en masse sur la rive droite, en tournant la position » de Cartaxo et le culbuter dans ses lignes. »

La première faute, suivant Napoléon, était d'avoir attaqué la position de Busaco, puisque, après avoir gravi la montagne, il y avait impossibilité de se déployer; la seconde, de n'être pas demeuré à Coïmbre, à la suite d'un échec aussi grave, pour y réorganiser l'armée, établir les hôpitaux, former des magasins, donner le temps aux malades et aux blessés de se guérir, et mettre cette ville à l'abri d'un coup de main : si Massena eût suivi cette inspiration, il pouvait marcher à l'ennemi par Cartaxo, et il est probable qu'on l'eût forcé à se rembarquer. « De la sorte, vous n'auriez pas laissé » prendre, disait le Major général, 3,500 blessés par » quelques mauvais Portugais, chose qui a bien affligé » l'Empereur et ceux qui ont connu cet événement. » (Voy. *Pièces justificatives*, n° X.)

Les instructions générales sur la conduite ultérieure de la guerre portaient sur cinq points : 1° L'Empereur prescrivait à Massena de fortifier Coïmbre et d'élever des têtes de pont sur le Mondego et à Ponte Murcelha; de les armer avec l'artillerie de la place d'Almeida, qui

serait démantelée; d'approvisionner Coïmbre en munitions de guerre et de bouche, de manière à attendre la récolte; enfin de faire venir les 3,500,000 fr. destinés à la solde ainsi que les effets d'habillement et d'équipement, laissés sur les derrières.

2° Il entendait que si les Anglais prenaient position à proximité de Coïmbre, Massena les attaquât, les culbutât dans leurs lignes, ou, tout au moins, les tînt constamment en échec.

3° S'ils restaient dans leurs lignes et dans la position de Cartaxo, il lui conseillait de pousser une ou deux fois par mois de gros corps sur Leiria, afin d'inquiéter Lisbonne, et de les empêcher de faire des détachements en Andalousie; d'ordonner l'expédition d'Oporto, pour tirer de cette ville les ressources qu'elle contenait, et les transporter à Coïmbre.

4° L'Empereur voulait que son lieutenant marchât sur Lisbonne, s'il apprenait que lord Wellington envoyait des forces en Estramadure contre le duc de Dalmatie.

5° Enfin, son intention était que Massena réorganisât son armée, la refît, formât le plus de magasins possible, et se mît en état de reprendre l'offensive, parce qu'au mois de septembre, après les récoltes et les chaleurs, il projetait de combiner le mouvement de l'armée de Portugal sur la rive droite du Tage, avec ceux d'un gros corps de l'armée du Midi sur la rive gauche, et d'une forte colonne de celle du Centre qui partirait d'Alcantara. Le corps de l'armée du Midi pourrait amener de la grosse artillerie, et la réunion de ces trois corps s'effectuerait sous Abrantès; Massena marcherait alors sur Lisbonne à la tête de 80,000 hommes pour en at-

taquer méthodiquement les lignes, s'il ne les tournait pas par leur gauche.

Le prince de Wagram, en transmettant à Massena ces instructions, les accompagna de développements et de commentaires propres à en faire mieux sentir l'esprit. Il nous suffira d'en analyser ce qui a trait à l'expédition d'Oporto et à l'établissement de Coïmbre.

Le Maréchal devait confier cette expédition à un général qui eût toute sa confiance, et le faire soutenir par deux corps échelonnés, de manière que le second pût arriver au secours du premier, si la résistance d'Oporto l'exigeait. Ce général enlèverait au plus tôt de cette ville remplie de magasins, tout ce qui pouvait être utile aux troupes, vins, grains, cuirs, étoffes, linge, etc., et transporterait ces denrées à Coïmbre, destiné à devenir l'entrepôt de l'armée. Il fallait, si c'était possible, retrancher à Oporto un édifice capable de contenir 2 à 3,000 hommes pour maîtriser la populace, mais se garder d'y établir des hôpitaux, parce que si le Maréchal avait à livrer bataille ou à exécuter un grand mouvement, il pourrait en retirer momentanément la garnison. « Fortifiez Coïmbre et faites faire de » bonnes têtes de pont sur le Mondego. Faites-en également construire à Ponte Murcelha, position si importante pour vos communications. Faites venir d'Almeida des cartouches, l'argent destiné à la solde de » votre armée, et vos effets d'habillement. Avec les » secours d'Oporto et ceux des pays environnant Coïmbre, vous pouvez vous former dans cette ville de » grands approvisionnements et y vivre jusqu'à la récolte. Faites plus de cas des travaux du génie, et » croyez que tous vos préparatifs en magasins de vi-

» vres, de munitions et en travaux de fortifications à » Coïmbre, feront comprendre à lord Wellington que la » question du Portugal est loin d'être décidée, puisque » vous restez maître de plus des trois quarts du royaume, » et que vous menacez continuellement Lisbonne. Ne » souffrez pas que l'armée anglaise fortifie des places et » des positions près de vous, et tenez-la constamment » éloignée au moins à moitié chemin de Lisbonne à » Coïmbre : ce sera soutenir l'honneur des armes fran- » çaises contre nos éternels ennemis.....

» Le duc d'Istrie, continuait le Major général, organise » les derrières de l'armée de Portugal et il a à sa dispo- » sition des forces suffisantes ; » à Massena revenait donc l'honneur d'empêcher les Anglais de tenir la campagne. Il ne devait pas croire aux bruits de guerre répandus par eux ; on estimait leurs forces à 35,000 hommes, sur lesquels ils avaient beaucoup de malades, et, en défalquant les garnisons, ils étaient donc de beaucoup inférieurs en nombre à l'armée française. S'ils marchaient en Andalousie, et s'affaiblissaient ainsi forcément, Massena devait sur-le-champ se porter contre Lisbonne. « Songez, monsieur le Maréchal, ajoutait-il, » que vous êtes vis-à-vis de l'armée qui représente la » puissance contre laquelle le moindre avantage est, » politiquement, de la plus grande importance. »

Le Major général prémunissait aussi Massena contre les bruits de rupture avec la Russie. « L'on parle en » Espagne d'une guerre contre la Russie : d'abord, » cela n'est pas fondé ; la Russie est engagée avec la » Turquie, et enfin, cela serait-il, que cette guerre n'au- » rait aucune influence sur les affaires d'Espagne. » L'Empereur est assez puissant pour faire face à tout. »

Lorsque Massena eut pris lecture de cette longue dépêche que lui remit, le 10 avril, Casabianca, il reconnut, au milieu de beaucoup d'erreurs causées par le manque de renseignements sur la topographie et la statistique du théâtre de la guerre, ces grandes vues dont l'Empereur avait le secret, et sentit plus vivement que jamais la douleur d'avoir vu échouer ses manœuvres par la mauvaise volonté d'un lieutenant. Sans doute si cette dépêche l'eût trouvé à Coïmbre, le Maréchal n'eût pas fait tout ce que l'Empereur désirait, puisque l'opportunité de quelques-uns de ses ordres pouvait être victorieusement contestée; mais, dans l'hypothèse que les événements n'auraient pas permis l'arrivée des deux corps destinés à l'appuyer pendant l'automne, à droite et à gauche du Tage, avec une armée nourrie, reposée, rhabillée, chaussée et réorganisée sur d'autres bases, avec des généraux de division braves et dévoués comme Ferrey, Merle, Mermet et d'autres, il n'aurait plus hésité à livrer bataille devant les lignes, ou a les tourner par Torres-Vedras, car c'était là leur côté faible. Mais il était à Salamanque quand il reçut cette dépêche, et les marques d'improbation, quelle renfermait, lui furent d'autant plus sensibles, que, la main sur la conscience, il ne les méritait pas.

Pouvait-on lui reprocher avec justice de n'avoir pas passé le Tage, quand il avait attendu pendant 2 mois le 5ᵉ corps qui devait favoriser l'opération, en se portant entre Montalvaõ et Villaflor? Ces 2 mois de fiévreuse inquiétude n'avaient-ils pas donné à Wellington le temps d'accumuler ses moyens de résistance au passage qui, dès lors, devenait plus que hasardeux, tout en cessant d'être utile, son unique but étant de procurer des

vivres, et puisque les ressources de l'Alemtejo se trouvaient maintenant en sûreté à Lisbonne, ou consommées par les corps de Hill et de Beresford? Enfin le Maréchal pouvait-il compter sur le concours réel du 5e corps, lorsque depuis 3 semaines au moins on n'entendait plus le canon dans la direction de Badajoz, et que ce silence n'était suivi d'aucune nouvelle? Selon toute probabilité, l'armée du Midi n'avait-elle pas été forcée de lever le siége de cette place, ou ne s'en était-elle pas emparée sans chercher à seconder les opérations de l'armée de Portugal?

Avant de commencer le mouvement rétrograde sur le Mondego, était-il dans les intérêts de l'armée de tâter sérieusement les lignes pour intimider les Alliés et les empêcher de nous suivre? Massena l'avait pensé comme l'Empereur; mais, d'abord, l'esprit des troupes s'y opposait; tous les lieutenants du général en chef s'accordaient à représenter ces lignes comme inexpugnables, et à soutenir que l'attaque devait échouer inévitablement. Le soldat, en se retirant après une tentative malheureuse, n'aurait pas manqué de dire comme Massena l'avait lui-même entendu après l'affaire de Busaco: « Pourquoi se battre si l'on doit se retirer? » Logique des gens à courte vue qui dominent toujours dans les masses. Une fois l'armée établie à Santarem, l'opération devenait véritablement impossible. Pour pousser l'ennemi jusqu'à ses retranchements, il aurait fallu faire près de 8 myriamètres, et une telle marche eût exigé 6 à 7 jours pour l'aller et le retour, en tenant compte des accidents. Pendant ce temps, il devenait indispensable de conserver dans les rangs la moitié de l'effectif employé à fourrager, et comme on aurait manœuvré

dans un pays déjà abandonné à cause de son épuisement, on eût mangé la faible provision de biscuit réservée pour le mouvement rétrograde sur le Mondego. Sous d'autres rapports, quel eût été le résultat de cette attaque? Comment Massena aurait-il remplacé les munitions consommées? Comment, sans moyens de transport, aurait-il emmené ses blessés? et, si la chance tournait contre nous, si les gués du Rio-Major devenaient impraticables, comme cela arrive souvent par une crue subite, quelles n'eussent pas été nos pertes en troupes et en matériel!

Cette attaque, dont le but était de forcer lord Wellington à rappeler sur la rive droite du Tage les troupes détachées sur l'autre rive, aurait échoué à coup sûr, car ce général n'eût pas accepté la bataille, connaissant très-bien le dépôt des matériaux existant à Punhete, et la possibilité de diriger un corps français à travers l'Alemtejo. D'ailleurs, les renforts qu'il venait de recevoir d'Angleterre, le rendaient encore supérieur en nombre à toutes les forces qu'on pouvait lui opposer sur la rive droite.

Quant au reproche sur l'affaire de Busaco, il arrive souvent à la guerre qu'une position soit attaquée et non enlevée, sans que pour cela l'attaquant soit battu, et Massena avait bien le droit de ne point se regarder comme vaincu dans cette journée; il est vrai qu'un général convient difficilement d'une défaite, même quand les apparences sont contre lui; mais à Busaco le Maréchal ne les avait-il pas en sa faveur? « La Serra de Busaco, » disait-il, offrait toute facilité pour se déployer, puisque » l'armée anglaise y a manœuvré pendant 2 jours; je » l'ai attaquée pour la détruire et chasser ses débris du

» Portugal. Si j'avais été battu, Wellington manœuvrant » sur mon flanc, m'aurait attendu à Coïmbre, et n'eût » pas abandonné la ligne du Mondego avec cette préci- » pitation qui décelait une terreur dont les résultats pou- » vaient être utiles à nos armes. »

Passant ensuite à un autre ordre de faits : « Si je m'étais arrêté à Coïmbre, ajoutait-il, c'est alors que les Anglais auraient pu se vanter de m'avoir vaincu. Car c'eût été ne pas savoir tirer parti de l'ardeur d'une armée qui voit fuir l'ennemi devant elle. » De plus, Massena avait-il alors la moindre idée des retranchements de Lisbonne? S'il se fût arrêté sur le Mondego, n'eût-on pas affirmé qu'en suivant lord Wellington pied à pied il l'aurait contraint à se rembarquer sur-le-champ? Sans doute, la prise des blessés à Coïmbre fut un grand malheur; mais le Maréchal pouvait-il traîner à sa suite, à la veille d'une bataille, les blessés de Busaco? Le succès n'était-il pas la meilleure sauvegarde qu'il pût leur donner? Ce succès lui échappa, et les blessés en furent victimes, à son grand regret; en définitive, pourtant, c'était là un de ces événements fréquents à la guerre, dont un général en chef ne saurait toujours être responsable; Bonaparte lui-même n'a-t-il pas fait un pareil sacrifice à Brescia en 1796, sans que personne ait songé à lui en adresser le plus léger reproche?

Le dévouement de Massena à la chose publique lui imposait le devoir d'exposer avec franchise ce qu'une dure expérience lui avait appris. Ce que désirait l'Empereur était impossible, dans l'état présent des choses. La récolte du Portugal n'alimente ses habitants que pendant 7 mois; les grains de la dernière année avaient été consommés en grande partie par les Anglais, tan-

dis que l'armée française assiégeait Ciudad-Rodrigo et Almeida; le reste l'avait été par Silveyra et Trent ou envoyé derrière la Vouga, et plus de la moitié des terres n'avaient pas été ensemencées. En se plaçant sur la rive droite du Mondego, Massena pouvait donc tout au plus tenir, comme il l'avait dit, 30 ou 40 jours pour attendre des ordres de l'Empereur et les secours de l'Espagne; au delà, c'était impossible, car ces obstacles eussent été insurmontables en tout temps. Comment entretenir, plus de six semaines, 50,000 hommes dans un pays qui ne peut nourrir ses habitants? Comment y conserver des chevaux lorsque l'on venait d'en perdre plus de 5,000 (voyez *Pièces justificatives, n° XI*), en 5 mois, faute de fourrages! Tirerait-on des ressources des provinces voisines? Mais elles étaient privées elles-mêmes du nécessaire. En demanderait-on à l'Espagne? Mais il ne s'y trouvait point de moyens de transport, et si elle en eût été pourvue, il n'existait pas de chemins carrossables. En supposant, d'ailleurs, qu'on eût trouvé des routes et des voitures, les conducteurs et les animaux ayant à traverser des contrées ruinées ou dévastées, eussent consommé une forte partie de leur chargement pendant la marche. La nécessité où étaient les Anglais d'apporter des grains et des fourrages non-seulement pour eux, mais encore pour les habitants, n'offrait-elle pas la preuve péremptoire de cette vérité? et y seraient-ils parvenus s'ils n'avaient pas été maîtres de la mer? Qu'on ajoute à cela l'émigration des habitants et la dévastation des campagnes partout où l'armée française arrivait, et l'on comprendra toutes les difficultés de la situation.

Le système d'inertie que l'Empereur conseillait de

mettre en pratique péchait donc par sa base. Examinons maintenant si une expédition de Coïmbre sur Oporto avait des chances de succès : la conquête de cette ville, riche et peuplée, demandait au moins un corps d'armée, puisqu'elle était couverte par le corps portugais de Baccelar, renforcé des milices du nord du Portugal, et que lord Wellington, maître du littoral et ayant sous la main des forces considérables, pouvait y jeter un corps imposant. Ce n'était plus à 35,000 hommes qu'il fallait évaluer l'armée des Alliés; les derniers renforts débarqués à Lisbonne la portaient à plus de 42,000 combattants, et les troupes portugaises tant méprisées par l'Empereur valaient bien les Anglais, depuis qu'elles étaient commandées par des officiers de cette nation. Ajoutons que Coïmbre se trouvant éloigné d'Oporto de 104 kilomètres, et séparé de cette dernière ville par la Vouga et le Duero, il était à craindre que lord Wellington portât toutes ses forces sur l'une des deux parties de l'armée française, et que l'autre ne pût arriver assez tôt à son secours, à cause de son éloignement et des embarras du passage de deux rivières. Les plus grandes difficultés surgissaient aussi pour Massena de l'esprit d'insubordination des chefs de corps. La conduite du duc d'Elchingen, celle du comte d'Erlon, ne montraient-elles pas leur invincible répugnance à obéir? Pour comble de malheur, elle se manifestait en présence d'officiers subalternes, et ceux-ci émettaient ensuite leur opinion jusque dans les baraques des soldats, dont le moral s'altérait tellement qu'il fallut plusieurs fois éviter le combat malgré la nécessité. Croit-on, par exemple, qu'avant d'aller s'établir à Santarem Massena n'eût pas attaqué les lignes à fond, ou qu'au moins il ne les eût

pas sérieusement tâtées, s'il n'eût été retenu par la certitude de rencontrer de l'opposition de la part de deux de ses lieutenants, qui, avant même d'entrer en Portugal, avaient déclaré hautement que l'armée n'était pas assez forte, et qu'elle éprouverait le même sort que celles des ducs d'Abrantès et de Dalmatie? L'Empereur, en recommandant de profiter de la récolte prochaine, oubliait que pour récolter il faut d'abord semer; or, dans les provinces envahies comme dans celles qui avaient craint de l'être, il n'y avait point eu de semailles.

Telle est la substance de la réponse adressée par Massena au Major général : « Rien n'a été exagéré dans le » rapport que je viens de vous faire, dit-il en termi- » nant, aucune vérité n'y a été affaiblie, et tous ceux » qui ont parcouru le Portugal, étudié ce pays, vu nos » efforts, et qui en parlent sans passion, peuvent garan- » tir l'exactitude de mes observations, comme ma con- » science me garantit que j'ai rempli mes devoirs avec » tout le zèle et le dévouement que j'ai toujours appor- » tés au service de l'Empereur..... »

Nous l'avons dit, Napoléon n'aimait pas Massena; toutefois il faut reconnaître que, dans cette circonstance, où il croyait avoir de grandes fautes à lui reprocher, il chargea le Major général d'adoucir ses censures, et, sous la forme de conseils, de lui indiquer les moyens de réparer ce qu'il jugeait des fautes grossières. A la dépêche officielle que nous venons d'analyser, ce dernier en avait donc joint une seconde, dans laquelle, reprenant les critiques impériales en sous-œuvre, il en diminuait l'amertume par un tour caressant. « Votre tâche était difficile; » ajoutait-il, elle le sera encore; mais il y aura plus de » gloire pour vous. C'est dans votre situation actuelle

» qu'il est très-important de déployer une grande éner-
» gie. Des affaires continuelles avec les Anglais les af-
» faiblissent, les mettent en alarme, et surtout les em-
» pêchent de faire des détachements dans l'Andalousie.
» L'Angleterre tremble pour son armée d'Espagne, et
» lord Wellington a toujours été en grande crainte de
» vos opérations. La gloire de la France, mon cher
» prince, la vôtre, sont dans vos mains. Si l'issue d'une
» grande bataille, donnée sagement, nous était contraire,
» ce qui ne paraît pas probable en faisant de bonnes
» reconnaissances et en attaquant dans les règles, le ré-
» sultat d'un grand nombre d'hommes tués à l'ennemi
» serait encore énorme pour l'Angleterre, et équivau-
» drait pour elle à une défaite : car, certes, après une
» grande bataille dont le succès ne serait pas tout entier
» à notre avantage, les Anglais auraient un tiers de
» leur monde tué ou blessé. Je vous dis cela, mon cher
» prince, pour vous faire sentir combien les Anglais
» tiennent à la conservation de leur armée. »

Le lecteur remarquera peut-être que le Premier Consul mécontent de Massena après Marengo, tint envers lui une conduite bien différente; mais, alors, Bonaparte avait besoin d'asseoir son autorité d'une manière éclatante, et disgracier Massena rayonnant de la gloire acquise à Zurich et à Gênes, c'était montrer toute la force de son pouvoir naissant. Trois hommes après Bonaparte s'élevaient au même rang : Massena, Brune et Moreau. Le Premier Consul fit un coup de maître en présentant le premier comme incapable de vues administratives et de tout rôle politique, et en le frappant, il se ménagea dans l'avenir les moyens de le ramener à lui par des caresses, leçon utile aux deux autres; et,

d'ailleurs, en l'annulant temporairement, il détournait de lui l'attention publique.

Massena connaissait trop bien le caractère de Napoléon pour ne pas voir un ordre du maître dans ces conseils du prince de Wagram. Quoique les circonstances ne fussent plus les mêmes depuis le retour de l'armée en Espagne, une bataille offrait encore des avantages. Il savait que le maréchal Beresford était parti pour l'Andalousie avec 15,000 hommes; il présumait que son adversaire ne tiendrait pas, sans danger pressant, son armée rassemblée autour de deux places mal approvisionnées, et ne tarderait point à marcher contre le duc de Dalmatie, à la tête d'un gros détachement. Dans cet état de choses, la fortune lui devait une revanche, s'il parvenait à mettre en défaut la sagacité de lord Wellington. Ce dernier, pensait-il, devait se dire : « L'armée » de Portugal est épuisée, sans cavalerie, sans attelages, » hors d'état de reparaître en ligne avant deux mois, » et j'ai le temps d'accabler le duc de Dalmatie avant » qu'elle puisse reprendre l'offensive. » Si donc Massena remontait en peu de jours le moral de l'armée, et réunissait assez de ressources pour tenir la campagne pendant encore une quinzaine de jours, il tomberait sur le corps anglo-portugais qui bloquait les places, le battrait, l'écraserait peut-être, évacuerait Almeida et le détruirait. Lord Wellington, dans tous les cas, rappellerait d'Andalousie ses détachements, et si une seconde affaire s'ensuivait, que ne devait pas espérer le Maréchal avec ses admirables soldats, reposés et retrempés par une victoire récente! Cette tâche était néanmoins ardue, car malheureusement l'armée se trouvait sur la circonscription territoriale de celle du Nord, où on la voyait

de mauvais œil; mais le caractère facile du Maréchal savait ployer à propos devant le mauvais vouloir des hommes et la difficulté des circonstances.

L'ordre officiel qui mettait le 9e corps sous le commandement immédiat de Massena venait enfin d'arriver. Composé de deux bonnes divisions d'infanterie et de la brigade de cavalerie aux ordres du général Fournier, qui n'avaient presque pas souffert, il devait former le noyau de la nouvelle armée. Dans ce moment, le comte d'Erlon rentrait en Espagne, au mépris des injonctions réitérées du général en chef; trois officiers dépêchés successivement par le chef d'état-major ne purent le décider à rétrograder; il continua sa marche vers Salamanque, où il arriva le 11, après avoir laissé une brigade entre Rollan et cette ville, et il écrivit alors au général Fririon pour s'excuser. A l'en croire, il aurait exécuté sur-le-champ les ordres du Maréchal, si ses troupes eussent été en état de marcher; mais, comme sa première division n'avait pas reçu un hectogramme de pain depuis dix jours, et la seconde depuis six, il s'était vu forcé de continuer son mouvement, afin de prendre des vivres à Salamanque. « Je vous prie de dire à S. A. » que, dans la position où se trouvent mes troupes, je » ne crois pas que qui que ce soit puisse les faire partir » pour San Felices sans leur avoir donné du pain; dites » aussi à S. A. que, lorsqu'elles en seront pourvues, » elle trouvera en moi l'homme le plus dévoué et le plus » soumis. Voilà ce qu'il importe que le prince d'Essling » (Massena) sache, et ce que je vous prie de lui repré» senter, en attendant que j'aille moi-même l'assurer » de tout mon dévouement au service de l'Empereur. »

Certes, Massena était en droit de punir sévèrement

cet officier général des embarras qu'il lui avait suscités pendant toute la campagne, mais il se borna à lui refuser sa porte, et fit charger l'adjudant commandant Delosne par Fririon de ne pas le quitter que ses troupes ne fussent cantonnées à San Felices el Grande et Vitugadino; la division Marchand, renforcée des 100 chevaux du dépôt de Peñaranda, se porta alors en avant de Ciudad-Rodrigo et Salamanque. Tranquille sur les places, Massena travailla exclusivement à la réorganisation de l'armée.

Les lettres du duc d'Istrie devenaient de plus en plus rassurantes : il annonçait le 8 qu'il mettait en route pour Salamanque deux millions, escortés par un bataillon de marche, dont chaque homme avait reçu le prêt jusqu'au 1er avril et portait deux paires de souliers dans le sac. « Si j'avais eu tous vos isolés sous la main, disait-» il, je vous les aurais envoyés dans le même état. » Il annonçait encore que le 10 il ferait partir 20,000 rations de biscuit pour Ciudad-Rodrigo.

Le 9, il ajouta que 10,000 fanegas de blé étaient déposées à Salamanque, que 6,000 allaient partir pour Ciudad-Rodrigo, et qu'un convoi de 1,500 à 2,000 était en route de Toro pour la même destination. Il avait, dit-il, fourni la veille au préfet de Salamanque l'argent des transports : de plus, Casabianca et Loverdo partaient munis de numéraire pour accélérer les achats; il envoyait un des trois millions appartenant à l'armée de Portugal; il consacrait le second au payement des marchés, et gardait le troisième pour ne pas se trouver au dépourvu. « J'espère, disait-il, ne pas en » avoir besoin, et je vous l'enverrai d'ici à 8 ou 10 » jours; dans tous les cas, je remplacerai dans le cou-

» rant du mois les sommes employées sur le fonds de » trois millions, avec l'argent des contributions qui com» mencent à rentrer. On organise, ajoutait-il, un trans» port considérable de voitures roulières destinées à » porter le blé qu'on achète dans la province de Toro. » Je sens tout ce que vous dites, et ne négligerai rien » pour approvisionner votre armée; mais il est impor» tant que votre intendant général donne une bonne » direction à tout ce qui se fera dans le 9e gouverne» ment. Il faut, comme vous le dites, ouvrir les caisses; » je me fais fort de remplacer l'argent qui sera dé» pensé. »

Dans une seconde lettre du même jour, le duc d'Istrie regrettait de ne pouvoir envoyer un corps d'observation à Ciudad-Rodrigo. Il n'avait que 2 régiments de la garde disponibles, et encore un des 2 escortait-il la garnison prisonnière de Badajoz; néanmoins il allait s'occuper de réunir quelques troupes pour servir, au besoin, de réserve à Massena. Du reste, il pensait que le 9e corps étant tout entier à sa disposition, y compris la brigade Fournier, renforcée des 8e et 10e de dragons et des détachements du dépôt de Peñaranda, c'était assez déjà pour tenir tête aux partis anglo-portugais. Comme le départ de 3 régiments de dragons et de 7 à 8 bataillons de marche pour Séville, par ordre de l'Empereur, isolait la brigade Vathier à Valladolid, il allait la réunir et la tenir prête à marcher sur le front de l'armée de Portugal, si la cavalerie de Fournier était insuffisante. Quant à Almeida, il pensait que Massena se déciderait à le faire sauter, en détruisant tout ce qui n'avait pu être évacué.

Pour l'intelligence de ces dépêches et de ce qui va

suivre, il est bon de remarquer que le duc d'Istrie affectait toujours de croire, quoiqu'il sût parfaitement le contraire, que l'armée de Portugal était encore sur l'Agueda; car, le 9 avril, jour où il montrait à Massena le zèle d'un frère d'armes dévoué, il écrivait au Major général : « Le » prince d'Essling (Massena) s'est mis en marche pour » aller prendre ses cantonnements comme j'ai eu l'hon- » neur de vous l'écrire. Ciudad-Rodrigo était appro- » visionné, il en a distrait 200,000 rations de biscuit » qui vont être remplacées (il ne disait pas qui lui en » avait donné le conseil). J'espère qu'il prendra ses » mesures pour assurer la communication avec Ciudad- » Rodrigo et Almeida...... L'état dans lequel se trouve » l'armée de Portugal est difficile à peindre : démora- » lisée, sans cavalerie, sans chevaux d'artillerie ni d'é- » quipages. L'Empereur ne doit pas compter sur cette » armée pour prendre l'offensive de quelque temps; car » c'est une armée à réorganiser entièrement. Tout ce » qui me revient sur elle passe l'imagination, mais elle » est en vérité dans un état de dénûment total, sans » chevaux, sans ensemble, et personne n'obéit.

» Je n'avais pas attendu les ordres de Votre Altesse » pour mettre le 9e corps tout entier à la disposition du » prince d'Essling (Massena), rien n'a été négligé pour » lui envoyer des vivres, mais à peine ai-je connu son » projet de rentrer en Espagne qu'il était déjà sous Ciu- » dad-Rodrigo. »

Le duc d'Istrie oubliait que la première lettre de Massena était datée du 25 mars; il prétendit ne l'avoir pas reçue, mais celle du 27, portée par le chef d'escadron Briqueville, l'avait été le 13 avril. Cette assertion manquerait donc au moins d'exactitude.

Croit-on que les promesses dont le duc d'Istrie berçait le Maréchal se réalisèrent enfin? Récapitulons : ces 10,000 fanegas, qu'il assurait être emmagasinées à Salamanque, se réduisirent à moins de 6,000, plus 39,000 rations de biscuit. Les fonds remis à Loverdo, pour acheter des grains et organiser les transports, consistaient en 36,000 francs ; on n'entendit plus parler des 6,000 fanegas parties de Toro, et, quant aux convois en route pour Ciudad-Rodrigo, ils ne parurent jamais.

Voici le tableau que Lambert faisait le 12 avril au prince de Wagram de la situation administrative : « En » arrivant ici, à Salamanque, je trouve les magasins dé» nués, les caisses des contributions vides, un million » de moins sur les trois qui étaient à Valladolid pour le » trésor de l'armée de Portugal, et une autre somme de » 300,000 francs sur les 500,000 laissés à Valladolid » par l'adjudant commandant d'Hennezel pour la solde » des détachements de l'armée restés en Espagne ; nulle » disposition préparatoire d'approvisionnement ; enfin » l'état de choses le plus alarmant..... Votre Excellence » jugera de l'inquiétude du prince (Massena), qui, sans » avoir de magasins ni d'argent, est obligé, par l'attitude » de l'ennemi, de porter des troupes vers la frontière. Je » doute même qu'avec de grands sacrifices d'argent, on » soit à temps de suppléer à l'épuisement des immenses » ressources que j'avais réunies. La confiance des habi» tants est perdue depuis que les administrations qui » m'ont succédé ont cessé de suivre la route que je leur » avais tracée. C'est ici le cas de déplorer les fâcheux » effets de cet amour-propre qui conseille les innova» tions et détruit tout ce qui a été fait par d'autres. »

Dans cette situation et d'après les conseils de l'inten-

dant général, Massena se détermina à acheter provisoirement pour 500,000 francs de grains et de farine à verser directement à Ciudad-Rodrigo, pris sur le million resté entre les mains du duc d'Istrie; de plus, il invita le général Thiebault, gouverneur de Salamanque, à passer des marchés pour du blé et de l'orge dans le plus court délai. Le 15, il se présenta un sieur Goschler, cautionné par un négociant français, qui soumissionna une fourniture livrable le 25 avril, savoir : 500 fanegas d'orge à Salamanque, et le 25, au plus tard, 250 quintaux métriques de blé et 500 fanegas d'orge à Ciudad-Rodrigo. Pour faciliter ses achats, on lui fit une avance de 110,000 francs.

Le 12, Massena réitéra ses demandes au duc d'Istrie : « Il est bien instant que vos convois de biscuit an» noncés nous arrivent le plus promptement possible. Il » eût été bien avantageux que vous eussiez pu envoyer » 7 à 8,000 hommes devant Rodrigo pour maintenir les » communications avec Almeida et donner le temps à » l'armée de Portugal de se rétablir et de retourner en » première ligne. La cavalerie surtout aurait été néces» saire, la nôtre étant dans un état pitoyable et tel que » je ne sais trop quand elle pourra agir. » Les 8e et 10e de dragons, continuait-il, n'étaient pas un secours bien grand ; il n'y avait pas de chevaux en état de marcher à Peñaranda. On avait trompé le duc d'Istrie au sujet des approvisionnements de Salamanque, et ce n'était pas avec 36,000 francs que Loverdo pouvait faire des approvisionnements de blé. « Je ne dois pas vous dissi» muler, mon cher maréchal, qu'il est de la dernière » urgence de prendre les mesures les plus promptes et » les plus efficaces pour qu'il soit fait un approvision-

» nement extraordinaire et important à Salamanque et » à Rodrigo, et que d'immenses moyens de transport » soient mis à la disposition de l'ordonnateur de Sala- » manque. Sans ces mesures, l'armée de Portugal ne » pourra jamais s'avancer sur Rodrigo pour protéger les » deux places, et chasser l'ennemi au delà de la Coa... » La situation de l'armée eût exigé qu'on n'eût pas » touché aux fonds destinés à la solde; on lui doit 10 » mois, le 11ᵉ court, et pour la payer, il faut au moins » une somme de 16,000,000; mais, enfin, d'après la » promesse que vous voulez bien me faire que ce million » sera réintégré avant la fin du mois, au lieu de deux » mois de solde, il n'en sera payé qu'un pour le mo- » ment. »

Le 13 et le 15, lettres de Massena de plus en plus pressantes, et point de nouvelles des envois du duc d'Istrie; enfin, le 16 au soir, on reçut au quartier général une dépêche en date du 11, dont la teneur étonna singulièrement. Le duc d'Istrie feignait d'apprendre seulement notre départ de Ciudad-Rodrigo, et ce qu'il y avait de plus surprenant, c'est que deux lettres en date du 12 étaient arrivées le 14 : celles-ci contenaient simplement copies de l'ordre itératif du Major général de détruire Almeida, et de porter le plus d'artillerie et de cavalerie possible sur l'armée du Midi, attendu que celle de Portugal couvrait suffisamment à Coïmbre le nord de l'Espagne. Un tel empressement à expédier les dépêches expliquant pourquoi le duc d'Istrie n'envoyait pas 8,000 hommes en avant des places, et une telle lenteur à remettre celles qui avaient une véritable importance pour l'armée de Portugal, furent un nouveau trait de lumière pour le Maréchal. Sa lettre portait :

« Permettez-moi de vous faire quelques observations » sur le mouvement que vous faites faire à votre ar- » mée. Je vais vous parler avec la franchise qui me ca- » ractérise; le bien du service de l'Empereur, l'honneur » de vos armes et votre propre gloire m'ont décidé à » vous écrire cette lettre en attendant que j'aie le plaisir » de vous voir.

» Le manque de vivres vous a fait quitter la position » de Santarem ; votre retraite a été belle, vous avez » battu l'ennemi toutes les fois qu'il a voulu vous gêner » dans vos mouvements; vous vous êtes rapproché des » places, n'ayant pu passer le Mondego. Ce mouvement, » aux yeux de l'Europe, aux yeux même de l'Empe- » reur, paraîtra tout simple; mais aujourd'hui votre re- » traite n'a plus le même motif. Vous éloigner des places » c'est compromettre leur sûreté et abandonner Almeida, » c'est l'exposer, puisqu'il ne sera plus possible de l'éva- » cuer sans le détruire. Nous devons d'autant plus tenir » à empêcher l'ennemi de s'en emparer que cette con- » quête lui donnerait le succès de la campagne, le ren- » drait maître des opérations, et le mettrait à même de » faire une forte diversion sur l'Andalousie.

» Nous avons quelque chose qui nous touche plus à » cœur, prince; nous ne devons pas permettre que les » Anglais fassent deux journées sur le territoire de la » Castille : l'honneur des armes de l'Empereur veut que » nous fassions tous nos efforts pour l'empêcher. Je sais » tout ce qu'a souffert votre armée ; je sais que votre » cavalerie est nulle, que vous êtes sans chevaux d'ar- » tillerie et d'équipages ; que vous n'avez pas à vous » louer de quelques officiers ; mais il est impossible d'y » remédier. » Après ce préambule, le duc d'Istrie émet-

tait l'avis d'échelonner l'armée de Portugal entre Ciudad-Rodrigo et Salamanque; d'envoyer en première ligne la brigade Fournier, les 8ᵉ et 10ᵉ de dragons, et les dépôts de Peñaranda. Il proposait de construire des fours à San Muños, à Matilla et à Ciudad-Rodrigo; d'employer les transports du pays concurremment avec ceux de l'armée, et il prétendait qu'au moyen de ces changements et de la réserve de Salamanque, les troupes ne manqueraient pas de subsistances, attendu que les provinces de Toro, de Zamora et d'Avila fourniraient à cette ville et à Ledesma les denrées nécessaires. Au lieu d'envoyer la cavalerie à Benavente, il proposait de l'établir pour la refaire à Arrevalo, Medina et dans toute cette partie de la province de Segovia encore intacte; il expédierait à Salamanque les effets des corps, en sorte que dans peu de jours, l'armée serait habillée et équipée; enfin il se flattait de trouver dans le pays la quantité de mulets nécessaires à l'artillerie, en les prenant en à compte sur la contribution.

Massena commençait à apprécier le double rôle joué par son collègue, et au point où il était arrivé, il voyait clairement son but. Copie de sa lettre devait être mise sous les yeux de l'Empereur. —J'ai fait tout ce que j'ai pu, j'ai tout offert, mais, ajoutait-il, le prince d'Essling (Massena) n'a rien voulu entendre; si les intentions de Votre Majesté n'ont pas été remplies, il n'y a pas de ma faute.

Le Maréchal ne pouvant plus donc être dupe de vaines protestations, répondit avec dignité que le moyen le plus simple et le plus prompt de refaire l'armée de Portugal serait encore d'envoyer des troupes fraîches de l'armée du Nord, en première ligne, en avant des places. La stérilité des environs ne serait pas pour ces

troupes, portant 10 à 12 rations de biscuit dans leur sac, un aussi grand obstacle que pour les premières, sans pain depuis 15 jours. Il lui démontra qu'il n'était pas plus en état d'agir que 12 jours auparavant, avec sa cavalerie hors de service. Il avait fait connaître de Guarda la triste situation de l'armée, et reçu des promesses pour unique assistance; si elle avait gardé 3 jours la position de Ciudad-Rodrigo, c'est en se réduisant aux deux tiers de la ration, et en entamant l'approvisionnement de siége de cette place, recomplété ensuite avec les faibles ressources trouvées à Salamanque. « Ces vérités vous sont connues, mon cher maré-
» chal, disait-il en terminant, et je ne puis les rappeler
» sans peine. Vous devez imaginer combien elles sont
» accablantes pour un chef qui n'a en vue que la gloire
» des armes de l'Empereur. »

Le duc d'Istrie reçut cette lettre le 19 au matin. Il y répondit de sa main en termes si affectueux, que Massena aurait regretté d'avoir pu douter de son dévouement, si déjà son opinion n'eût été irrévocablement arrêtée. « Il n'était dans mes vues, disait-il, d'aller à Salamanque
» que pour avoir le plaisir de vous y voir, et parce que
» j'espère trouver le même désir de votre part. Je vous
» dirai même que j'ai beaucoup à cœur de vous avoir vu
» et de m'être entretenu avec vous; vous trouverez en
» moi un vieil ami qui se fera toujours un devoir et un
» plaisir de vous être utile. Si les circonstances nous re-
» portent sur le même champ de bataille, honneur au
» plus ancien! voilà ma devise : j'en ai agi ainsi il n'y
» a pas bien longtemps; j'espère que vous ne l'avez pas
» oublié. Vous êtes le doyen, et je ferai de mon mieux,
» comme à Roveredo. »

Avant de lire cette lettre, Massena en avait déjà reçu deux autres dans lesquelles le duc d'Istrie se répandait en protestations et en promesses près, disait-il, de se réaliser, en preuve de quoi il joignait copie d'un arrêté du 11 avril qui enjoignait aux habitants du Partido de Medina del Campo de livrer, indépendamment des denrées ordinaires, 12,000 fanegas de froment et 4,000 de seigle, au prix de 50 réaux la fanega de froment et de 36 celle de seigle, payables à bureau ouvert. Dans les 24 heures de la publication de cet arrêté, les habitants du Partido étaient tenus de déclarer la quantité de grains en leur possession, sous peine d'être poursuivis comme accapareurs pour le compte de l'ennemi. Le Duc annonçait aussi qu'il espérait n'être pas forcé de toucher aux 500,000 francs qu'il avait gardés. A l'en croire, tout était en mouvement pour procurer des vivres à l'armée : en mettant à la disposition du général Thiebault un ou deux escadrons, la province d'Avila fournirait de grands moyens de transport et des ressources immenses; il venait d'approuver un marché pour le transport des effets de l'armée de Portugal à Salamanque; enfin 70,000 rations de biscuit seraient rendues le 14 au soir à Medina. « Je vais avoir sous la main 1,500 à 2,000 chevaux, » 4 régiments d'infanterie et 12 pièces de canon ; je serai » à vous au premier signal que vous me ferez, et quoi- » que ce mouvement puisse compromettre un moment » la tranquillité du pays, je n'hésiterai pas. »

Le 17, le Duc s'étonnait que Massena n'eût trouvé que 5,000 fanegas de blé à Salamanque, puisque la situation des magasins de cette place au 10 avril, portait l'approvisionnement à 6,000 quintaux métriques. Deux convois de 1,000 à 1,200 fanegas avaient dû arriver de

Toro. Thiebault lui marquait que l'intendant général Lambert s'était procuré à Salamanque 4,000 fanegas ; enfin Massena avait, disait-il, sans doute reçu 70,000 rations de biscuit. Il faisait ensuite remarquer que le nord de l'Espagne avait perdu 2,000 voitures, depuis 8 mois, dans les transports pour l'approvisionnement d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo (par allusion sans doute au convoi de 1,500 voitures que le comte d'Erlon avait laissé enlever par les guerillas avant d'entrer en Portugal); qu'il avait eu à la fois les malades et les blessés de l'armée de Portugal à évacuer, les effets du 8e corps à envoyer sur la frontière et l'approvisionnement de Valladolid à transporter à Salamanque. Il ne comprenait rien aux plaintes de Massena; les provinces de Toro, de Zamora et d'Avila n'étaient-elles pas à sa disposition ? Elles pouvaient à la fois nourrir ses troupes et lui fournir du grain, et il ne fallait pour cela qu'imprimer une bonne direction aux différentes branches de l'administration; mais cela ne l'empêcherait point, de son côté, de donner tout ce qui lui serait possible. Il enverrait les 500,000 francs qu'il avait retenus, et Dorsenne ferait passer 500,000 rations de biscuit à Salamanque. « Je ne » puis faire davantage, ajoutait-il; je désirerais avoir » trouvé moins de désordre dans ce pays et plus de ma- » gasins; je vous les aurais expédiés sur-le-champ. Je » sais combien votre position est pénible et l'impossibilité » où se trouve votre armée de prendre l'offensive; mais » vous sentirez vous-même que nous ne pouvons faire » mieux quand vous penserez au peu de temps et de » moyens que nous avons eus. »

Tandis que Massena luttait ainsi contre ceux qui étaient appelés comme lui à mettre promptement l'ar-

mée en état de reprendre une attitude respectable, lord Wellington avait établi la sienne entre la Coa et l'Agueda, renvoyé, faute de vivres, les milices portugaises dans l'intérieur du royaume, et bloqué Almeida, ce qui permit de faire entrer sous bonne escorte à Ciudad-Rodrigo, les 9, 13 et 14 avril, 630 quintaux de grains et 253 de farine. L'affaire la plus pressante, pour le général anglais comme pour son adversaire, était la question des subsistances; il rétablit ses dépôts à Lamego et à Raiva sur le Mondego, forma des magasins à Celorico, et en commença à Guarda, Peñamaçor et Castello-Branco aux dépens de ceux d'Abrantès. Le blocus d'Almeida, peu rigoureux dans le principe, fut bientôt resserré lorsqu'il apprit que cette place ne contenait que pour 15 jours de vivres. Des propositions brillantes furent faites au général Brenier pour l'engager à la livrer; mais leur auteur n'en recueillit que la honte.

Bientôt après, lord Wellington conçut le projet de laisser une partie de son armée dans la province de Beira pour réduire par un blocus ou un siége Almeida et Ciudad-Rodrigo, de se porter avec un gros détachement en Andalousie pour délivrer Cadix et se frayer, après la conquête des places, une communication à travers l'Espagne avec Valence et l'armée anglo-sicilienne. Il adressa, à cet effet, une demande de renforts à son gouvernement; et comme la reprise de Badajoz était le préliminaire obligé de l'opération sur Cadix, il confia le commandement de l'armée du Nord au lieutenant-général Spencer, et partit pour l'Alemtejo, où il arriva le 20 avril.

Le maréchal Beresford s'étant emparé d'Olivenza le 15,

le siége de Badajoz fut immédiatement commencé. En l'absence du général en chef, Spencer passa l'Agueda avec 8,000 hommes et tenta vainement d'enlever, le 16 avril, un convoi de vivres expédié à Ciudad-Rodrigo. La nouvelle de cette entreprise et de la rupture de toute communication avec Almeida fut transmise le 16 à Salamanque; et Massena en l'apprenant crut que le moment était venu de réparer glorieusement les échecs de la campagne. Malheureusement tout dépendait du duc d'Istrie. Ce maréchal offrait bien de venir en personne renforcer l'armée avec 10,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et 12 pièces d'artillerie; mais pouvait-on compter sur sa promesse? Toutefois Massena lui fit connaître le 17 avril l'état des choses; car, quoique Almeida eût encore des vivres pour une vingtaine de jours, il n'en fallait pas moins le ravitailler. Il pria donc son collègue de mettre à sa disposition, avant le 25 avril, une division d'infanterie, 12 à 1,500 chevaux et 15 à 18 pièces d'artillerie bien attelées, puisque les siennes se trouvaient démontées. Ces forces, jointes à celles qu'il pourrait réunir, suffiraient pour culbuter l'ennemi au delà de la Coa. Mais il était impossible de mettre en mouvement l'armée de Portugal, si on ne lui distribuait auparavant pour 10 jours de biscuit, et si on n'avait pas un petit approvisionnement d'eau-de-vie à la suite. « Mon cher maré» chal, ajoutait Massena, je vis au jour la journée, je » suis sans le sou, vous pouvez tout; il faut donc nous » envoyer du biscuit, de l'eau-de-vie, du pain, de » l'orge; ce sera avec ces moyens que nous pourrons » manœuvrer, il ne faut pas perdre un instant... »

Massena, fatigué de voir toutes les offres de son col-

lègue se dissiper en fumée, crut nécessaire, pour mettre sa responsabilité à couvert, d'instruire le Major général de ses continuelles déceptions. Voici la conclusion de sa dépêche : « Je me résume : de toutes les promesses » que M. le duc d'Istrie m'a faites, aucune ne s'est » effectuée; je ne vois dans l'avenir, rien que d'extrê- » mement fâcheux; j'ai fait et je fais encore tout ce qui » est en mon pouvoir; je ne puis qu'adresser des re- » présentations, écrire et exposer la véritable situation » des choses, sans en être jusqu'à présent plus avancé. » Étant sans autorité dans le pays, je désespère de pou- » voir faire vivre plus longtemps les troupes que j'ai » à San Felices el Grande et Vitugadino, ainsi que les » deux divisions, dont l'une est à Rodrigo et l'autre en » échelons. C'est la vérité que je vous dis, Prince, et » il est vraiment instant qu'on prenne d'autres mesures, » qu'on réponde à mes réclamations et qu'on y fasse » droit. »

Cette dépêche fut portée par l'aide de camp Canouville revenu de sa promenade un peu longue à Madrid. Massena y joignit copie de celle qu'il adressait le même jour au duc d'Istrie, et dont Canouville remit l'original à ce maréchal en passant à Valladolid.

Massena s'occupa aussitôt de réunir son armée. Reynier cantonné à Ledesma demandait à grands cris à partir pour Zamora, où il espérait mieux vivre; mais les circonstances ne permettaient point qu'il s'éloignât de deux marches. Le Maréchal lui ordonna de se tenir prêt le 22 à diriger sur Ciudad-Rodrigo sa plus forte division, avec du biscuit pour 10 jours dans le sac, et de mettre tous les hommes de sa cavalerie en état d'agir. Le duc d'Abrantès reçut le même ordre, et Massena

fixa son contingent en cavalerie à 400 chevaux. Les divisions Marchand et Mermet du 6e corps étaient déjà en route : il fut prescrit au comte d'Erlon de former une réserve de 10 jours de biscuit aux frais des habitants de Vitugadino, en punition de l'accueil qu'ils avaient fait aux Anglais.

En même temps le chef de l'état-major se rendit le 18 à Ciudad-Rodrigo, avec ordre de reconnaître la position de l'ennemi : si Fririon croyait pouvoir jeter dans Almeida un convoi de 100,000 rations de biscuit et le plus de farine possible, sous l'escorte de la division Marchand, il y était autorisé en se renforçant du 10e de dragons; dans le cas où le corps de blocus lui paraîtrait trop fort ou trop solidement établi pour être percé, ce général devait renforcer son escorte d'une division du 9e corps et même des deux au besoin, et écrire à Reynier de l'appuyer avec ses quatre meilleurs régiments, toute la cavalerie de Fournier et l'artillerie qu'il jugerait nécessaire.

Cette délicate opération étant d'une extrême urgence, Massena n'avait pas balancé à donner carte blanche à son chef d'état-major, dont il connaissait la prudence, l'habileté et l'énergie; en attendant, il donna l'ordre au général Regnault d'annoncer à Brenier qu'on organisait un grand convoi de subsistances et que le Maréchal l'escorterait lui-même avec des forces considérables. Le doyen du chapitre de Ciudad-Rodrigo, homme dévoué au Roi, se chargea de faire parvenir cette nouvelle à Brenier; mais la place était si étroitement resserrée que les émissaires ne purent y arriver. En envoyant Fririon à Ciudad-Rodrigo, avec des forces aussi considérables pour jeter un convoi dans Almeida, Massena dissimu-

lait le véritable objet de cette mission qui était de montrer aux chefs de corps, dont le zèle s'éteignait, la nécessité de quitter leurs quartiers de rafraîchissement, et de tenter un dernier effort.

En effet, Reynier s'étant installé à Zamora, malgré la défense formelle qui lui en avait été faite, répondit, le 18, qu'il ne pouvait approvisionner une division pour 10 jours, et le 22, que l'opération projetée exigeait non-seulement le concours de toute l'armée, mais encore un grand renfort du duc d'Istrie : en résumé, il ne fallait compter sur lui qu'à la fin du mois. De son côté, le duc d'Abrantès annonça qu'il se tiendrait prêt, quoique ses trois régiments de cavalerie ne fussent pas en état de fournir plus de 250 chevaux ; et sans assurer positivement qu'il serait pourvu de la réserve de biscuit. Le comte d'Erlon s'étaya des mêmes raisons pour déclarer la mesure impossible, ajoutant que le général Couin demandait sept jours pour organiser l'artillerie.

Ces réponses parvinrent le 19 au soir au quartier général, ou l'on n'avait point encore de nouvelles du duc d'Istrie. Massena lui envoya copie de la lettre portée par Canouville avec ces mots : « Le moment presse, » mon cher maréchal, il faut absolument marcher au » secours d'Almeida, et on ne le peut qu'avec des vi» vres. Mettez tout en réquisition, arrivez en toute » hâte, je n'attends que votre réponse pour commencer » mon mouvement ; je vous en conjure, ne perdez pas » une minute. » Le succès en effet dépendait de lui. Certainement, s'il amenait les 15 à 18 pièces d'artillerie qui lui avaient été demandées et la dixième partie des vivres promis, l'armée aurait au delà de 10 jours de

biscuit, approvisionnement qui eût fait tomber les objections des chefs de corps.

Massena, dans cette laborieuse campagne, semblait avoir déjà vidé la coupe de tous les déboires, lorsque ses aides de camp, Renicle et Porcher, arrivèrent le 18 et le 19 avril avec des dépêches du Major général qui augmentèrent encore les difficultés de la situation. Napoléon, croyant l'armée de Portugal sur la Guadiana, reprochait à Massena d'avoir manqué Coïmbre; comment ne l'avait-il pas occupé avant de quitter Santarem? Sans cette disposition préalable, était-il en mesure de livrer bataille? L'Empereur le désapprouvait d'avoir quitté la route de Ponte Murcelha pour se jeter du côté de Coïmbre dont il n'était pas maître : cela pouvait compromettre l'armée, mais il avait vu avec plaisir son lieutenant réparer ce faux mouvement par une belle marche de flanc : il eût désiré toutefois qu'il profitât de la position sur la Ceira pour rallier le corps du comte d'Erlon et livrer bataille : car, disait le Major général, si la victoire, qu'il eût pu obtenir, ne l'avait pas mis en état de reconquérir le Portugal, elle lui aurait permis, du moins, de s'établir à Coïmbre et de conserver la supériorité. « Le général anglais a été très» imprudent, non d'engager le combat de Redinha, » puisqu'il voyait alors votre arrière-garde dans une » situation critique, et puisque vous n'aviez pas Coïm» bre, mais bien en manœuvrant sur la rive droite de la » Ceira; l'affaire de Foz d'Arunce devait lui être fatale. »

« S. M., continuait le prince de Wagram, espère que » vous aurez bientôt l'occasion de prendre une revanche » éclatante. L'Empereur n'a pas perdu la mémoire de » vos 15 ans de succès, et il vous porte toute confiance.

» Vous vaincrez pour laisser à votre postérité cette ré-
» putation militaire acquise par tant de travaux glo-
» rieux. Nous apprécions toutes les difficultés de votre
» position, et le duc de Raguse sera plus dans votre
» main que le maréchal Ney. »

Ces dernières lignes contenaient un reproche bien amer : Napoléon regardait donc la campagne de Portugal comme faisant tache dans la vie de Massena, et pensait qu'il avait besoin d'une victoire pour se réhabiliter; les apparences, il est vrai, étaient contre lui; mais qu'on songe à ce qu'il dut souffrir en voyant tous ses calculs détruits par la fatalité. Quant aux critiques du Major général, elles étaient mal fondées; et si l'Empereur eût été mieux instruit, il les lui aurait sans doute épargnées.

Massena devait-il, avant de quitter Santarem, occuper Coïmbre? Oui, si cela avait été possible; mais le pouvait-il? Non certes, car quel était le principal but de sa retraite? Laisser lord Wellington dans le doute, s'il passerait le Tage ou se replierait par le Zezere et la route de Castello-Branco ou le Mondego, ou enfin s'il avait l'intention de tourner ses lignes par Rio-Major et Torres-Vedras. Or, l'occupation préliminaire de Coïmbre éclairant son adversaire, il aurait été dès lors certain que Massena allait prendre la ligne du Mondego, et qu'il réunissait toute son armée devant les 2e et 8e corps : comment ceux-ci, qui avaient le 6e à trois marches derrière eux, eussent-ils dérobé leur mouvement assez longtemps pour arriver en ligne? Coïmbre, à la vérité, aurait pu être occupé par un détachement du 6e corps; mais le duc d'Elchingen, qui avait manifesté tant d'éloignement pour la ligne du Mondego, eût-il

apporté beaucoup de zèle à s'emparer d'une ville qui en était la clef? Nous n'insistons pas davantage, le lecteur sait d'ailleurs, maintenant, pourquoi Massena manqua Coïmbre.

Ce reproche écarté, les autres tombent nécessairement : si Massena ne réunit pas le corps du comte d'Erlon sur la Ceira pour y livrer bataille, c'est qu'il savait que ce général n'exécuterait pas l'ordre de s'y porter. L'affaire de Foz d'Arunce eût pu devenir funeste aux Anglais, oui, sans doute; mais le duc d'Elchingen s'obtina à rester en avant de la Ceira, malgré les instances du général en chef. Pour comble de contrariétés, le 9e corps devait être dissous, réorganisé sur de nouvelles bases, et dirigé vers l'Andalousie, soit par Alcantara, soit par Almeida, suivant les circonstances. Ainsi, au moment même où Massena comptait principalement sur ces deux divisions, elles lui étaient enlevées. Il est vrai que, dans la lettre explicative de l'instruction, le Major général disait : « L'Empereur m'ordonne » au surplus de vous prévenir que vous devez faire » tous ces mouvements en temps opportun; que vous » seul devez en avoir connaissance, et qu'il vous laisse » maître d'y faire même les changements que vous ju- » gerez indispensables. » Mais le comte d'Erlon, de son côté, ayant reçu des instructions particulières, exigeait que le Maréchal le mît immédiatement en marche sur Séville; comment donc le retenir?

On conçoit qu'au milieu de tant d'embarras et de tourments, Massena, sans songer à justifier les opérations de sa retraite, se contenta d'exprimer implicitement le désir de son rappel. « Par les lettres que j'ai » reçues du Major général, dit-il à l'Empereur, il m'est

» démontré que je n'ai pas été assez heureux pour » remplir les intentions de V. M. dans la campagne de » Portugal. Votre improbation est affligeante pour un » vieux soldat, rempli d'un dévouement sans bornes pour » le service, abreuvé de chagrins dans cette campagne, » et qui a souffert beaucoup plus que dans toutes les pré» cédentes. Quand j'ai eu l'honneur de servir sous les » yeux de V. M., j'ai toujours eu le bonheur de mériter sa » confiance, et d'en recevoir des témoignages de satis» faction, et, dans la campagne où mes efforts ont ren» contré le plus d'obstacles, il ne manquait pour mettre » le comble à mes peines que de ne pas obtenir son » assentiment.... Sire, je supplie V. M. d'accueillir avec » bonté l'expression de mes chagrins, et d'être per» suadée que s'ils peuvent influer sur mon existence, » ils n'altéreront ni mon zèle ni le sentiment de mes » devoirs. Que V. M. veuille bien encore me permettre » de lui rappeler le désir que je lui exprimais en par» tant de Paris, d'être appelé à servir directement » sous ses ordres, dans le cas où elle se mettrait à la » tête de ses armées. Près d'elle, au moins, j'aurais, » peut-être, le bonheur de rendre quelques services, » tandis que le genre de guerre fait en Espagne use » mon énergie, sans qu'il en résulte le bien qui est » dans mes vœux et dans ma pensée. »

On était au 20 avril; la réponse du duc d'Istrie n'étant pas encore parvenue, le mouvement fixé pour le 22 ne pût s'effectuer. Dans l'incertitude où ce maréchal laissait Massena sur l'exécution de ses promesses, Montbrun reçut ordre de choisir les hommes les mieux montés, d'en composer un corps de 800 chevaux et de le pourvoir d'orge, de pain et de farine pour 15 jours.

Il devait mettre la plus grande diligence dans cette opération, prendre tous les officiers supérieurs les plus capables, y joindre un général de son choix et se trouver le 26 devant Ciudad-Rodrigo, époque définitivement fixée pour l'exécution du mouvement projeté. Il fut prescrit à l'intendant général d'avoir le 23 au soir 40,000 rations de pain, et de s'entendre avec le préfet de Salamanque pour faire transporter à Ciudad-Rodrigo 1,000 fanegas de blé ou de farine, et organiser une ambulance de réserve pour 20,000 hommes. Lambert dut également tenir en réserve 24,000 fanegas d'orge, auxquelles il ne serait touché que sur l'ordre du Maréchal.

Cependant Fririon n'avait pas tardé à se convaincre, par ses propres reconnaissances, de l'impossibilité de ravitailler Almeida sans un mouvement général de l'armée. Massena reçut son rapport le 19 au matin; mais le 20, il apprit par des espions que l'ennemi avait repassé la Coa la veille au soir. Ce mouvement était de la dernière importance, puisqu'il aurait donné, du moins, un répit de quelques jours pour les préparatifs de l'opération projetée; il chargea le général Régnault de s'assurer du fait, et Marchand, de son côté, reçut l'ordre de pousser une forte reconnaissance sur Almeida. On avait été mal informé : Marchand fut arrêté dès les premiers pas. L'ennemi occupait les villages d'El Bodon, de Robleda et de Fuenteguinaldo; les environs de la place fourmillaient de troupes; de plus, on apprit que les Anglais construisaient un pont sur l'Agueda, vis-à-vis San Felices el Chico. Dans l'opinion de Marchand, les Alliés avaient toute facilité pour attaquer le 9e corps à San Felices el Grande, parce que ce point n'est qu'à 23 kilomètres de Ciudad-Rodrigo.

De tous les chefs de corps, Reynier était le moins pressé de quitter ses cantonnements; aussi, au reçu de ces informations, Massena lui écrivit particulièrement, car le chef d'état-major lui avait ordonné trois fois sans succès de se rendre de Zamora à Ledesma. « Il serait honteux, dit-il, pour l'armée de Portugal de » laisser tomber par famine une place qui lui a tant » coûté. » Il était donc indispensable que le commandant du 2e corps mît en route sa plus forte division avec 4 pièces d'artillerie et 3 ou 400 hommes de cavalerie, choisis parmi les moins mal montés, pour qu'ils pussent être rendus le 25 à Ciudad-Rodrigo. En outre, le Maréchal l'engagea à mettre tout en œuvre afin d'approvisionner les hommes et les chevaux pour 10 ou 12 jours de biscuit et d'orge. Reynier, peu touché de cette marque de considération, répondit dans un accès de mauvaise humeur, par une lettre de récriminations, plutôt que d'excuses : comment se procurerait-il la quantité de biscuit demandée, lorsque la troupe vivait au jour le jour, d'une demi-ration de pain dans ses cantonnements? Où trouverait-il de l'orge dans un pays où il n'y en avait pas un grain? « Je crois avoir donné pendant cette » campagne, continuait-il, beaucoup de preuves de » mon attachement particulier à Votre Altesse, de mon » empressement à exécuter vos ordres. Les pertes que » le 2e corps a éprouvées ont été occasionnées pour les » avoir exécutés avec trop de zèle à Busaco, et avec » trop d'exactitude à Sabugal. Les séjours que vous lui » avez fait faire dans des lieux dépourvus de ressources, » ont affaibli les hommes et ruiné les chevaux d'artil- » lerie et de cavalerie au point que la moitié a péri de » fatigue et d'épuisement. » Malgré ces amères obser-

vations, Reynier promit que la division Heudelet, la cavalerie et l'artillerie demandées seraient prêtes à marcher le 25, quoique sans vivres ni orge.

Il serait injuste de ne pas tenir compte à Reynier des difficultés de sa position, mais il les exagérait probablement. Massena n'oubliait pas que dans le temps même où il criait si haut misère à Santarem, il tenait une réserve dont il n'avait point parlé, et qu'il sut bien trouver quand il le fallut. Cette précaution était sage en elle-même, mais le général en chef aurait dû la connaître; Reynier d'ailleurs ne se montrait plus le même depuis quelque temps; soit que l'exemple du duc d'Elchingen eût influé d'une manière fâcheuse sur son esprit, soit que Massena n'eût pas assez ménagé son amour-propre à propos de la prétendue conférence de Golgaõ, ce général ne montrait plus que de la mauvaise volonté, et semblait avoir hérité de l'esprit de chicane de son ex-collègue au 6ᵉ corps. (Voyez *Note n°* XII.)

Le capitaine Baudus, aide de camp du duc d'Istrie, se rendit, le 20 au soir, à Salamanque, et annonça pour le lendemain l'arrivée de ce maréchal, qui pour ce motif, dit-il, n'avait pas écrit. Le 21 cependant, il ne vint pas; mais le 22, un courrier apporta des lettres datées du 20, où il mandait que la situation de la Navarre empirait et que les insurgés se rapprochaient des communications; les troupes stationnées dans cette province et dans la Biscaye étaient insuffisantes. Un convoi de 3,000,000 destiné à l'armée de Portugal arrêté à Vittoria, l'obligeait à diriger vers la Navarre 2 régiments pris dans le 5ᵉ gouvernement; et, du côté de Santander, un seul régiment gardait les côtes. Les tentatives de l'ennemi sur ce point, les rassemblements de Pe s

et les bandes nombreuses qui infestaient la Montaña l'avaient contraint à porter, depuis quelques jours, un régiment à Reynosa et Aguilar. De plus, les ordres itératifs du Major général ne lui avaient pas permis de différer le renvoi des 9 à 10,000 hommes appartenant à l'armée du Midi, stationnés dans le 7e gouvernement. Il ne pouvait emprunter un homme à la division Seras, réduite à 3,000, avant que Montbrun ne se rendît à Benavente; il ne restait à Valladolid que 2 régiments d'infanterie de la garde, dont un toujours en course; la brigade Wathier à Medina assurait la rentrée des grains destinés à Salamanque et la marche des convois; le reste de l'armée du Nord couvrait les communications avec la France. « Telle est, prince, la situation des » affaires depuis quelques jours, et l'emplacement des » troupes que j'aurais pu rendre disponibles si je n'a- » vais pas été affaibli par le départ de celles destinées » à l'armée du Midi. Dans cet état de choses, il m'est » impossible de vous envoyer une division d'infanterie : » il faudrait lever tous les postes de communication pour » les réunir. Si vous prévoyez avoir besoin d'un renfort » de cavalerie, outre celle du général Fournier et les » dépôts de Peñaranda, je le tiendrai à votre disposition » au premier avis que vous m'en donnerez. Mais dans » ce cas, je vous prierai de pourvoir à la sûreté des » convois en échelonnant, depuis Canta la Piedra jus- » qu'à Salamanque, une partie des troupes que vous ne » ferez pas concourir au mouvement sur Almeida. Sans » cette mesure, ce serait compromettre tous les convois » et la ligne de communication de Medina à Salamanque. » Quant à l'artillerie que vous me demandez, je vous » propose de vous en envoyer 16 attelages. »

Dans une autre lettre concernant les affaires administratives, toujours prodigue de promesses, le Duc manifestait encore une fois l'intention de pourvoir l'armée : après avoir fait chercher de l'eau-de-vie à Valladolid, il en avait réuni 100,000 rations pour être expédiées à Salamanque le 22 ; un Espagnol devait verser 7,500 quintaux métriques de blé dans 20 jours, et les hommes chargés de ce transport arriveraient à point nommé, par différentes directions et sans escorte. « Malgré tous mes efforts, prince, je ne puis pas faire davantage, ajoutait-il. L'intendant général a employé dans ce dernier marché les seuls fonds qui existaient dans mes caisses. Je commence à avoir de l'inquiétude pour mes propres services, et surtout pour les hôpitaux pour lesquels il me faut beaucoup d'argent. »

On se rappelle que le duc d'Istrie avait offert à Massena de lui envoyer un grand nombre de mules pour ses attelages ; celui-ci l'en avait chaleureusement remercié en le priant de les diriger, au plus tôt, sur le quartier général. Les mules n'arrivèrent pas, et Massena les réclama avec instance. « Vous ne m'avez pas fait connaître la quantité qui vous serait nécessaire, » répondit le duc d'Istrie pour justifier son manque de parole, et depuis il n'en fut plus question. Enfin, dans une troisième lettre, ce maréchal motivait le retard de son arrivée à Salamanque par la réception de nouvelles importantes : le général Belliard lui demandait, disait-il, au nom du roi Joseph, d'envoyer à Segovia 3 ou 4 bataillons, et il terminait ainsi : « Jugez comme tout cela m'est possible ! c'est avec peine que j'ai été forcé de retarder le plaisir de vous voir, car j'en aurais un

» très-grand à vous renouveler de vive voix les assu-
» rances de mon inviolable attachement. »

Il ne fut pas difficile à Massena de démêler pourquoi le duc d'Istrie n'avait répondu que le 20 à une lettre du 17, reçue le 18. Ce maréchal avait calculé que le 21, jour de l'arrivée de ses dépêches, l'armée de Portugal serait déjà en marche, et Massena forcé d'agir sans son concours : c'était là effectivement son véritable but; mais il ne songeait pas que le Maréchal insisterait le 24 ou le 25 pour avoir à sa disposition comme réserve une division de l'armée du Nord. Cette dernière dépêche accabla Massena; et n'était-il pas douloureux en effet de voir un ancien frère d'armes apporter tant de mauvaise volonté dans une circonstance, où l'honneur de nos armes et le salut de tant de braves devaient imposer silence à tout sentiment de rivalité et de jalousie? Qu'importaient les insurgés de la Navarre? le point essentiel était de battre les Anglais; car une fois ceux-ci hors de cause, des colonnes mobiles auraient eu facilement raison des premiers. Massena répondit : « Toutes vos promesses de vous réunir à moi s'évanouissent donc à l'instant où j'en ai besoin! Ravitailler Almeida et Ciudad-Rodrigo est la première et la seule opération qui peut nous donner la faculté de rendre l'armée de Portugal disponible. Lorsqu'on n'aura plus rien à craindre sur le sort des places, qu'on y aura jeté pour trois ou quatre mois de vivres, on pourra ensuite former plusieurs colonnes mobiles, envoyer des troupes à Avila et à Segovia, appuyer même au besoin le mouvement de l'armée d'Andalousie; mais ne serait-il pas honteux de laisser prendre une place faute de vivres, en présence

» de deux maréchaux de l'empire? Pourrions-nous ja-
» mais donner des raisons valables pour nous excuser?
» Je vous ai déjà prévenu de la nullité de ma cavalerie,
» et de l'impossibilité où se trouvent les chevaux d'ar-
» tillerie de rendre aucun service. Vous savez aussi que
» je dois envoyer le 9ᵉ corps en Andalousie, je voulais
» le faire concourir avant son départ au ravitaille-
» ment des places. Pouvez-vous, mon cher maréchal,
» balancer un instant à m'envoyer de la cavalerie et des
» attelages, si vous voulez garder votre matériel d'ar-
» tillerie? Ne vous ai-je pas prévenu que je commen-
» cerais mon mouvement le 26, et vous paraissez at-
» tendre (le 22) une seconde demande de ma part! Vous
» le savez aussi bien que moi, perdre un ou deux jours
» à la guerre, c'est beaucoup; et cela peut avoir des
» suites fâcheuses qu'on ne répare plus. Quand je vous
» ai dit que je ne réunissais que 6 divisions, c'était pour
» ne pas tout à fait dégarnir les points importants occupés
» par les corps d'armée; mais de la cavalerie et de l'ar-
» tillerie sont un secours dont je ne puis me passer.
» Je vous prie, en conséquence, mon cher maréchal,
» de me faire arriver de la cavalerie et des attelages à
» marches forcées. Réfléchissez qu'une fois les places
» approvisionnées, je pourrai disposer des deux tiers
» de l'armée, et que cette opération passe avant tout. »

Massena soutenait que le marché conclu pour la fourniture des grains à Salamanque reculait trop le terme des versements, et que des marchés d'urgence pouvaient, seuls, remédier à l'affreuse pénurie de l'armée. Enfin comme, avec le duc d'Istrie, il fallait s'expliquer clairement et mettre les points sur les *i*, il terminait en expliquant sa demande de seize attelages, et en disant qu'il

avait entendu ceux de 16 pièces et de leurs caissons, indépendamment de la plus grande quantité de mulets possible. Le général Thiebault, gouverneur de Salamanque, s'était donné beaucoup de peine pour concourir aux dispositions prises par Massena; mais si son dévouement le portait à faire de grands efforts en sa faveur, ses devoirs envers le duc d'Istrie, dont il était le subordonné immédiat, lui imposaient d'ailleurs une grande réserve; sa correspondance particulière avec ce maréchal ne lui avait depuis longtemps laissé aucun doute sur ses dispositions peu bienveillantes à l'égard de l'armée de Portugal; mais ce n'était pas à lui de les divulguer. Il évita de se présenter chez Massena, et exigea même une invitation, en forme d'ordre de sa part, pour motiver ses visites journalières dans son cabinet. Thiebault, de concert avec le préfet de Salamanque, fonctionnaire dévoué au roi Joseph, avait pris la plus grande part aux marchés passés à Salamanque; il avait été convenu, d'après l'autorisation formelle du duc d'Istrie, que les fonds de la province serviraient à payer les fournisseurs, et qu'on l'informerait à l'avenir des versements effectués, afin de savoir sur quelles ressources il pouvait compter. Massena feignant d'ignorer les ordres contraires du duc d'Istrie, l'instruisit des payements faits aux fournisseurs, comme d'une chose à laquelle il n'hésiterait pas à donner les mains; ce fut la seule vengeance qu'il tira de la duplicité de son collègue; encore n'insista-t-il pas pour se faire rendre l'état des caisses, par égard pour Thiebault.

Le Maréchal ne s'était pas pressé d'apprendre au comte d'Erlon que le 9e corps devait être employé en Andalousie, et l'on en devine aisément la raison; mais

le 22, le capitaine Salaignac, aide de camp de ce général, arriva de Paris à Salamanque avec un ordre direct du prince de Wagram, et ce n'était plus le cas de dissimuler. Le Maréchal écrivit donc au comte d'Erlon que son départ aurait lieu après le ravitaillement d'Almeida, au concours duquel le 9e corps devenait d'autant plus nécessaire qu'on n'avait encore éprouvé que des déceptions de la part du duc d'Istrie. « Notre opé» ration commencera le 26, ajoutait le Maréchal, et ne » retardera votre départ que de 4 à 5 jours; elle ne » manquera pas d'ailleurs d'influer sur les affaires du » midi de l'Espagne. Je ne puis donc que vous recom» mander de vous conformer aux instructions que je » vous ai données, et vous préviens que la dislocation » de votre corps ne pourra avoir lieu que dans les pre» miers jours de mai, c'est-à-dire lorsque l'objet de » notre marche aura été rempli. »

Mais Massena n'était pas tranquille : comment le comte d'Erlon allait-il prendre cette invitation pressante? La réponse qu'il lui fit le 23 ne le rassura pas; sans la rejeter positivement, il lui envoyait copie d'une lettre du prince de Wagram qui lui prescrivait de partir tout de suite pour l'armée du Midi, dont les dangers étaient pressants; d'un autre côté, les rapports venus de Ciudad-Rodrigo et d'autres points de la ligne assuraient que lord Wellington en pleine marche sur Badajoz avec une partie de l'armée anglaise, avait laissé autour d'Almeida 3 divisions, dont 2 portugaises; de là il concluait que le mouvement sur cette place pouvait être différé avec d'autant moins d'inconvénient que l'adjudant commandant Beauvais l'avait assuré le 8, qu'elle était approvisionnée pour 5 semaines. Le comte d'Er-

lon, aveuglé par son désir de quitter l'armée de Portugal, ne mettait guères de logique dans son raisonnement. Comment, parce que lord Wellington s'était porté avec la majeure partie de ses forces en Andalousie, devait-on retarder l'expédition d'Almeida? N'était-ce pas au contraire une raison puissante de la hâter? Massena informa le commandant du 9ᵉ corps qu'il serait le lendemain à Ciudad-Rodrigo, et l'invita à pousser de fortes reconnaissances vers Almeida, afin que, selon les circonstances, on procédât de suite à la dislocation de son corps et à sa réorganisation. Quoique la présence du Maréchal fût indispensable à Salamanque jusqu'au 25 au soir, il le quitta néanmoins après avoir donné ses instructions à l'intendant général. Comme il était certain maintenant qu'aucun des 4 corps n'aurait d'approvisionnement, il écrivit à Lambert de faire fabriquer le plus de pain et de biscuit possible, et de l'expédier à Ciudad-Rodrigo à dos de mulets ou sur des voitures du pays, par convois journaliers de 30,000 rations au moins. En même temps il fit appliquer les fonds de la solde au payement des fournitures provenant des marchés passés par les autorités du 7ᵉ gouvernement, sauf à les réintégrer plus tard dans la caisse de l'armée. Ces dispositions furent notifiées au général Thiebault avec cette apostille du Maréchal: « Je compte, monsieur le général, » qu'il n'est pas d'ordres ni d'insinuations qui puissent » en mon absence détourner votre attention du devoir » le plus sacré que vous ayez à remplir : concourir au » succès des armes de l'Empereur. Je ne vous parle pas » de responsabilité, parce que l'honneur est pour vous » un plus sûr mobile, et je pars convaincu de votre dé» vouement et de vos efforts. »

Enfin le duc d'Istrie fut également prévenu du départ de Massena par la dépêche suivante : « Je me rends de-» main à Ciudad-Rodrigo.... Il eût été bien à désirer » que les secours que je vous ai demandés nous eussent » été envoyés. L'ennemi paraît avoir de 20 à 25,000 » hommes autour d'Almeida. Vous dire que je n'aurai » en cavalerie que 15 à 1,800 hommes et seulement 20 » pièces de canon pour toute l'armée, c'est vous faire » sentir combien votre secours m'eût été nécessaire, au » moins sous deux rapports, afin de déterminer un succès » important pour votre armée même et pour la tranquil-» lité du nord de l'Espagne. Je n'ai pas ménagé mes » instances auprès de vous; si mes efforts n'étaient pas » heureux, votre dévouement pour le service de l'Em-» pereur vous ferait certainement regretter de ne pas les » avoir secondés avec les moyens que vous m'aviez fait » espérer avant que j'en eusse besoin. »

Toutes les contrariétés s'accumulaient contre le général en chef; le 24 au soir, Loison lui demanda l'autorisation de rentrer en France, se fondant sur des douleurs aiguës provenant d'anciennes blessures. Massena lui répondit que sa présence était trop utile à la tête du 6ᵉ corps, surtout la veille d'une bataille; toutefois, pour adoucir ce refus, il ajouta que Loison pouvait considérer sa lettre comme un congé, aussitôt que l'expédition serait terminée.

On le voit, l'avenir était très-sombre, quelle serait l'issue d'un mouvement offensif commencé sous de pareils auspices? Celui qui tenta cette épreuve n'est-il pas le même qui sauva la France à Zurich, défendit Gênes et combattit à Essling toute l'armée autrichienne ?

Dans la nuit du 24, Massena traça dans un tableau

énergique au Major général toutes ses tribulations et ses inquiétudes. « Je suis réduit, dit-il, à ne plus attendre » de secours que de mon dévouement et de celui de » l'armée. Puissent mes efforts avoir un succès qui s'ac» corde avec mes vœux, et préserve de tous reproches » ceux qui auraient pu les seconder! » Paroles généreuses dont la postérité tiendra compte à Massena, malgré les calomnies de ceux qui lui refusèrent tout secours.

CHAPITRE X.

Concentration de l'armée sur Ciudad-Rodrigo. — Massena retient le comte d'Erlon. — Projet de mouvement offensif. — Motifs du retard de son exécution. — Arrivée du colonel Pelé avec les dépêches du Major général. — L'Empereur laisse Massena maître du sort d'Almeida. — Incertitude sur la force de l'ennemi. — Misère de nos troupes. — Arrivée du duc d'Istrie. — Proclamation à l'armée. — Elle marche à l'ennemi. — Positions des Alliés. — Lord Wellington accourt de Badajoz. — Plan de ce général — Combat de Fuentes de Oñoro. — Massena veut tourner la droite des Alliés. — Bataille de Fuentes de Oñoro. Causes qui neutralisent nos avantages. — Massena veut percer le centre des Alliés. — Ce qui l'en empêche. — Il ordonne au général Brenier de faire sauter Almeida et de se replier sur l'Agueda. — Évasion de la garnison de cette place. — Massena s'occupe de la réorganisation de l'armée. — Il est rappelé et remplacé par le duc de Raguse.

Il semblerait que Massena, abandonné par le duc d'Istrie, ne pouvait songer à exécuter son projet avec 6 faibles divisions, car le ravitaillement d'Almeida devait amener une bataille décisive pour la campagne et, peut-être, pour le sort de la Péninsule. Il n'y renonça pourtant pas, bien que ce fût exiger un effort presque surhumain de troupes, qu'un court séjour dans des cantonnements à peu près épuisés n'avait point encore rétablies.

Reynier reçut ordre de mettre en marche les divisions Heudelet et Merle, tandis que les 3 divisions du 6e corps, et le général Solignac du 8e s'ébranleraient en même temps. Massena eût certainement appelé ce dernier corps tout entier, s'il n'eût voulu ménager la susceptibilité du duc d'Abrantès, hors d'état par sa bles-

sure de remplir ses fonctions sur le champ de bataille; il ordonna donc à la division Clausel, avec laquelle le duc marchait d'habitude, de s'échelonner; mais le commandant du 8e corps, voyant la division Solignac s'ébranler, accourut à Ciudad-Rodrigo avec son état-major, mû par un sentiment de délicatesse louable, qui fit regretter au général en chef de s'être inutilement privé d'une bonne division.

Le 24 avril, la division Ferrey quitta Salamanque et prit la direction de Ciudad-Rodrigo; Mermet abandonna ses quartiers d'Alba de Termes, Baños et Bejar, et vint camper à San Muños et Tamames; Solignac atteignit Matilla.

Le 25, le 2e corps commença son mouvement. Merle se porta de Zamora sur Ledesma avec la réserve; Heudelet campa à moitié chemin de Vitugadino; Mermet à San Martino del Rio, Salvatierra et Alba de Yeltes; Ferrey à San Martino del Rio; Solignac quittant la route de Zamora à Almeida, rejoignit, par la traverse, à Fuente de San-Estevan, la route directe de Zamora à Ciudad-Rodrigo.

Le 26, Merle atteignit Vitugadino, et Heudelet se porta à Sobradillo, moins un régiment qui se rendit à San Felices, et occupa le débouché du pont de Barba del Puerco sur la rive droite. La 2e brigade de la division Mermet s'enfonça dans la gorge de Santi-Spiritus, celle de Labassée se porta sur le couvent de la Caridad. Ferrey, qui avait forcé de marche la veille, alla s'établir devant la tête de pont de Ciudad-Rodrigo, et Solignac entra dans cette place. Montbrun, après mille peines pour réunir les 800 chevaux demandés, les avait répartis dans les cadres des 11e, 15e et 25e de dra-

gons, qui présentaient l'organisation la plus résistante, et pendant que les deux derniers s'avançaient sur Ciudad-Rodrigo par Corales, il se dirigea sur Peñausende avec le premier, laissant au général Cavrois, à Zamora, le commandement du reste de la réserve.

Pendant ce mouvement de concentration, Massena arriva le 25 à Ciudad-Rodrigo, fort en peine de savoir si le comte d'Erlon avait gardé ses positions : il eut cette satisfaction, et s'assura, sans qu'il fût besoin d'une forte reconnaissance, que les Alliés étaient sur leurs gardes. D'Erlon, à qui le Maréchal fit part des intentions du Major général, touchant la réorganisation du 9e corps, vit bien qu'il lui faudrait bon gré, malgré, assister à la prochaine bataille. Cependant il insista tant sur le revirement de troupes nécessité par cette organisation, que Massena consentit à ce qu'il dirigeât sur leurs régiments respectifs, les 4es bataillons, en se réservant néanmoins de rendre plus tard au 9e corps ceux qu'il devait recevoir en échange.

Du 19 au 24, 3 convois de 640 quintaux métriques de grains furent envoyés à Salamanque. Cependant la place de Ciudad-Rodrigo n'avait pas, à beaucoup près, remplacé les pertes causées par le séjour de l'armée sur la frontière avant sa dislocation. Les convois attendus, par suite des dispositions prises à Salamanque par Massena et Lambert, dissipaient bien pour le moment toute crainte sérieuse, et 1,500 voitures chargées de biscuit, de blé et de farines, destinés à être jetés dans Almeida, étaient prêtes à suivre l'armée; mais, si Ciudad-Rodrigo avait à peu près son approvisionnement de siége, les corps qui se concentraient successivement souffraient d'une grande pénurie, et toutes les dispositions prises

par Massena à Salamanque pour assurer la subsistance journalière des troupes, au fur et à mesure de leur arrivée, n'avaient obtenu que de faibles résultats. Le général en chef fut assailli de plaintes; les 2e et 9e corps n'avaient point de pain; la division Mermet en manquait également, et son embarras devint extrême, car les généraux eux-mêmes murmuraient. Quelle nécessité, disaient-ils, de quitter les cantonnements après tant de fatigues, pour se plonger de nouveau dans une effroyable détresse? Les soldats montraient plus de patience, mais il fallait bien se garder de la pousser à bout. Massena envoya à franc étrier, le 26, à Salamanque un officier pour stimuler Lambert, qui pourtant travaillait jour et nuit à aplanir les obstacles. « Il est de la der-
» nière importance, lui écrivit-il, que vous nous en-
» voyiez de grands convois de biscuit et de farine, et il
» faut que ces arrivages se répètent tous les jours; sans
» cela, je vais me trouver dans la dure nécessité de
» manger ce qui est destiné au ravitaillement d'Al-
» meida, et mon expédition sera manquée. Mettez tout
» en mouvement; forcez le gouverneur et le préfet à
» vous fournir des transports, pressez-les, harcelez-
» les; ne me laissez pas dans l'embarras, je vous en
» supplie. »

On a vu plus haut, que l'armée fut concentrée le 26 au soir, au lieu de l'être le 25, comme cela avait été prescrit. Si, selon l'intention du Maréchal, Reynier avait laissé à Ledesma la division Merle et ne l'eût pas portée à Zamora, l'armée se serait trouvée en ligne un jour plus tôt; cette circonstance ne fut pas la seule qui retarda l'expédition : à peine arrivé à Ciudad-Rodrigo, Massena reçut du duc d'Istrie une lettre dont le laco-

nisme fit luire à ses yeux un nouveau rayon d'espoir ; car il était dans une de ces positions où l'on s'accroche à tout ce qui parait être une branche de salut. « J'ai » reçu votre lettre du 19, disait-il, et, le 25 ou le 26 » j'arriverai, là où vous serez. Mes troupes ne pourront » arriver que le 27 à Salamanque, mais ma tête de co- » lonne y sera le 26. — *P. S.* J'ai fait partir ce matin » un convoi de 200,000 rations d'eau-de-vie au lieu de » 100,000 que je vous avais annoncées : on charge » d'autres voitures de vivres; on fera partir tout ce » qu'il sera possible. J'espère vous trouver encore à » Salamanque. »

Le duc d'Istrie semblait ainsi faire un retour sur lui-même et vouloir s'exécuter : sans doute il avait compris que la fermentation de la Navarre était secondaire, et que le point important où il fallait d'abord rassembler toutes les forces pour frapper un coup définitif, se trouvait sur les bords de l'Agueda, entre Almeida et Ciudad-Rodrigo. Peut-être arriverait-il avec une division d'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, puisqu'il donnait le double de la quantité d'eau-de-vie promise, et amenait un convoi de vivres. Là-dessus, le Maréchal, calculant que son collègue serait à Ciudad-Rodrigo le 28 ou le 29 au plus tard, crut devoir différer encore son mouvement, et ce fut un grand malheur, malgré les raisons qu'il eut d'agir ainsi; car l'armée n'avait que 20 pièces d'artillerie mal attelées à mettre en ligne, quand il en aurait fallu au moins 4 par division.

On ignorait la force des Alliés. Massena, seul, savait que lord Wellington s'était rendu devant Badajoz avec un gros détachement, et il ne pensait pas qu'il pût être

informé de ses derniers mouvements avant le 24 ou le 25; il en concluait que son retour ne pouvait avoir lieu avant 8 jours, et qu'en retardant l'opération du ravitaillement d'Almeida, le seul inconvénient sérieux qu'un court délai devait rencontrer et faire naître par la suite, était l'éternel embarras des subsistances. Les reconnaissances se multiplièrent : toute la cavalerie, à l'exception de 120 chevaux nécessaires pour observer les gués d'Aldea-Nova et de Sexamiro, fut mise sous les ordres de Montbrun. Reynier s'échappait en plaintes amères : ses régiments, excepté 2 ou 3 qui avaient été envoyés précédemment à Corales, manquaient tous de pain; le 9e corps avait, disait-il, tout mangé à San Felices, et le 2e ne pouvait plus subsister à côté de lui. Comment faire marcher et combattre des troupes affamées, convaincues qu'elles ne trouveraient pas de vivres dans les villages dont elles chasseraient les Anglais? « Je vois, ajoutait-il, avec infiniment de peine, » que pour une opération importante, le 2e corps est » incapable de rien faire. » Il reconnut néanmoins, le 27, le pont de Barba del Puerco, gardé par de forts postes d'infanterie anglaise sur la rive gauche de l'Agueda : tous les villages riverains étaient remplis de troupes alliées; il aperçut plusieurs officiers anglais occupés à reconnaître le cours de la rivière et les points par lesquels on pourrait, après avoir franchi le pont, gravir les flancs de la montagne de Barba del Puerco.

Un examen approfondi de ce général expert dans l'étude du terrain donna la certitude que, si l'ennemi n'avait pas un corps considérable sur la rive gauche de l'Agueda, il ne serait pas impossible d'en forcer le passage et de jeter des troupes sur l'autre bord, mais sans

artillerie, car le chemin n'était praticable que pour les bêtes de somme. Le 2ᵉ corps eût fait alors sur Barba del Puerco une attaque vraie ou simulée, dans le cas seulement où le 9ᵉ corps s'éloignerait de San Felices el Grande, et lui laisserait quelques ressources, pendant que les autres auraient débouché de Ciudad-Rodrigo. Reynier penchait à croire que le gros de l'armée anglo-portugaise se trouvait en présence de la nôtre, et d'ailleurs, la disposition de ses troupes sur l'Agueda d'accord avec les rapports des déserteurs confirmait cette opinion.

Tandis que ceci se passait sur la ligne, Lambert se multipliait sans succès à Salamanque. Chaque jour il avait de longues conférences avec le préfet et le général Thiebault; mais ces deux fonctionnaires, retenus par les ordres du duc d'Istrie, ne faisaient point tout ce qu'ils auraient voulu. Lambert, après avoir arraché, le 26, 500 quintaux métriques de blé et 150 d'orge, obtint de vagues promesses pour 32,000 fanegas à fournir par les provinces de Segovia et d'Avila, mais son silence au sujet du duc d'Istrie alarmait de plus en plus le général en chef. Ce dernier n'était donc pas encore arrivé à Salamanque? Sa récente dépêche préparait donc une nouvelle déception? Cependant les besoins de l'armée devenaient de plus en plus pressants; les expéditions de Salamanque étaient toujours inférieures de moitié à ce qu'on annonçait; Massena ne pouvait que réclamer, Lambert solliciter, presser, Thiebault s'ingénier pour concilier les besoins de l'armée avec les exigences de sa position. Pour comble de malheur, Goschler n'effectua aucune livraison le 28, et Massena exaspéré, envoya l'ordre à Thiebault de le faire mettre

en prison. Ce moyen réussit, et Lambert ne leva son écrou qu'après avoir eu la preuve qu'il allait s'exécuter.

Le 28, on n'avait point encore de nouvelles du duc d'Istrie, et le moindre inconvénient du temps perdu était de consommer des ressources précieuses; Massena bouillonnait. Enfin, dans l'après-midi un aide de camp du duc lui apporta la dépêche suivante : « Je suis arrivé » cette nuit à Salamanque ; la cavalerie et l'artillerie que » j'amène n'arriveront à Babila Fuente qu'aujourd'hui. » J'aurais beaucoup désiré pouvoir coopérer à votre » mouvement ; mais j'apprends qu'il a dû être terminé » hier, et que probablement, aujourd'hui ou demain au » plus tard, vous aurez fait votre opération. Je vous » prie de me faire donner de vos nouvelles. »

Massena lui répondit aussitôt : « Vos lettres sont in- » concevables ; dans celle du 20, vous me dites que » vous ne pouvez me donner aucun secours ; par celle » du 22, vous me dites que le 25 ou le 26 vous me » joindrez partout où je serai, et que la tête de votre » colonne arrivera le 26 à Salamanque ; par celle que je » reçois à l'instant, vous me dites que votre artillerie et » votre cavalerie se trouvent encore le 27 à une journée » en arrière de Salamanque, et vous concluez que mon » mouvement doit être fait, et vous me témoignez vos » regrets de n'y avoir pu coopérer ! Convenez, mon » cher maréchal, que si l'armée de Portugal essuyait un » échec, vous auriez bien des reproches à vous faire. » Je vous ai demandé de l'artillerie et des attelages, et » encore plus positivement de la cavalerie ; vous avez » sous différents prétextes éludé mes demandes. Nous » avons tous le même maître; toutes les troupes qui » sont en Espagne sont de la même famille. » Le Ma-

réchal traçait ensuite le tableau de sa situation : « Je » vous demande en grâce, ajoutait-il, de prendre des » mesures extraordinaires afin de jeter dans les places » des vivres pour 4 mois. Je n'ai ni argent, ni autorité, » ni moyens; ma lettre est l'expression de ma cruelle » position; je vous dis en ami ce qui se passe dans mon » cœur. »

Il l'informait ensuite qu'il comptait faire son mouvement le lendemain 30 avril. Si donc sa lettre lui arrivait dans la journée, la cavalerie du duc pourrait continuer sa route pendant la nuit, et arriverait le 1er mai à Cabrillas. Il le suppliait de faire filer, sans s'arrêter, à la suite de ses troupes, le biscuit, la farine, etc., qu'il aurait réunis.

Sur ces entrefaites, l'aide de camp Pelé arriva de Paris à Ciudad-Rodrigo, et rendit compte à Massena de sa mission. Après avoir obtenu de l'Empereur une audience dans laquelle il lui avait donné des détails intimes, Napoléon manifesta son mécontentement de ce que l'armée n'avait pas passé le Tage; Pelé plaida la cause de son général, et en rejeta la faute sur l'inaction du duc de Dalmatie. « Le maréchal a commis une grande faute, » dit Napoléon ; oui, il m'a gagné une bicoque et perdu » un royaume. »

Pelé apportait plusieurs dépêches. Aux Tuileries, on croyait Massena à Alcantara, et le Major général lui ôtait tout espoir de recevoir des chevaux de France; il l'engageait à cantonner ses troupes, à former des magasins, à correspondre avec le roi Joseph, à tenir lord Wellington en échec, en menaçant Lisbonne par de fortes têtes de colonne ; enfin à répandre le bruit qu'il allait filer le long du Tage. Le prince de Wagram, sup-

posant sans doute que le pont d'Alcantara avait été rétabli, engageait Massena, le 10 avril, à pousser un détachement sur l'armée du Midi, dans le cas où l'ennemi se porterait en Andalousie; le 15, en envoyant la nouvelle de la prise d'Albuquerque et de Campo-Mayor, il recommandait à Massena de diriger le comte d'Erlon en Andalousie. Le but que devait se proposer le général en chef de l'armée de Portugal était de tenir celle des Alliés en échec, dans la position où les circonstances l'auraient placée. « L'Empereur ne peut » croire, ajoutait le Major général, qu'une armée com» mandée par vous se laisse intimider, et que les officiers » et soldats, quelques privations qu'ils aient éprouvées, » ne soient pas ce que Sa Majesté les a toujours connus, » plus encore devant les Anglais, nos éternels ennemis. » Du reste le Maréchal restait toujours libre de conserver ou de démanteler Almeida. « Quant à cette place, pour» suivait le prince de Wagram, dans la position actuelle, » il serait peut-être plus convenable de la garder; mais, » comme je vous l'ai dit, l'Empereur vous laisse maître » de faire ce que vous jugerez à propos; car les ordres » pour la détruire ont été donnés quand vous étiez à » Santarem et sous Lisbonne. »

Pelé remit aussi une lettre de Foy à Massena. Ce général, encore à Paris, annonçait que Napoléon avait paru satisfait de la marche de l'armée sur Alcantara : car cette position protégeait également à ses yeux le nord et le midi de l'Espagne. Comment penser, remarquait judicieusement le général, que les Anglais osent défiler devant l'armée de Portugal pour s'enfoncer du côté de Salamanque et de Valladolid, où ils rencontreraient d'ailleurs l'armée du duc d'Istrie? « Ainsi, monsieur le

» maréchal, ajoutait-il, avant même qu'on pût savoir à » Paris la résistance que V. A. a rencontrée dans l'exé» cution de ses ordres, la plus haute approbation était » donnée aux mesures prises par elle pour établir l'ar» mée et couvrir l'Espagne contre les Anglais. »

Les déserteurs des Alliés ne donnaient que des renseignements vagues ou contradictoires; les uns assuraient que deux régiments de dragons, seulement, avaient été détachés depuis 15 jours sur Badajoz, les autres affirmaient au contraire que les 1re, 2e et 3e divisions campaient devant cette place; ceux-ci annonçaient que lord Wellington se trouvait à Almanda, et attendait de Lisbonne un grand parc de siége dont la marche avait été suspendue par la mortalité des chevaux et qui serait amené par des bœufs; ceux-là prétendaient que, suivant l'opinion générale des Alliés, nous avions reçu de grands renforts, et qu'ils se retireraient si nous les attaquions sérieusement. Ces bruits étaient transmis par Reynier, qui les recueillait avec soin. Ce général, dont les troupes se trouvaient sans pain depuis 2 jours, avait envoyé, malgré la défense du général en chef, des détachements assez loin pour fouiller les villages, et ils ne pouvaient être de retour avant le 30. Il regardait comme impossible de passer l'Agueda ailleurs qu'à Ciudad-Rodrigo, les gués étant impraticables, et attendait avec impatience l'ordre d'attaquer, comme il en avait donné l'idée, le pont de Barba del Puerco, pendant que le gros de l'armée déboucherait de Ciudad-Rodrigo.

Ces renseignements avaient de l'importance; pourtant on n'ajouta pas foi au retour de lord Wellington, car il aurait fallu qu'il fût informé des projets de Massena, presque au moment de leur conception : il sem-

blait plus probable que les Alliés s'étaient dégarnis devant Almeida. Dans tous les cas, le Maréchal, nous l'avons dit, sentait la nécessité de hâter son mouvement; mais les troupes de Reynier battaient la campagne, et il y avait encore impossibilité de faire partir les têtes de colonne le lendemain 30 avril; d'autre part, un avis venant de bonne source, affirmait que le duc d'Istrie avait atteint dans la journée San Muños avec ses premières troupes; il n'y eut plus à balancer et l'opération fut ajournée.

Le Maréchal dépêcha à son collègue un aide de camp porteur de ces mots : « J'apprends que vous êtes ar- » rivé à San Muños avec vos troupes; cette nouvelle me » détermine à retarder mon mouvement, que je devais » commencer demain au point du jour, et à attendre le » plaisir de vous voir. Je vous serai obligé de faire » faire diligence à vos troupes pour qu'elles soient ren- » dues ici le plus promptement possible. »

On n'avait tiré de Salamanque, depuis le 27, outre le biscuit, que 393 quintaux métriques de grain; on comptait bien pour le 30 sur une expédition plus considérable, mais elle se réduisit à 964 quintaux de grain et 75 de farine. Ce jour-là, il ne restait que 56,000 rations de biscuit à Ciudad-Rodrigo, sur lesquelles il fallait en distraire 18,500 pour distribuer une demi-ration aux troupes qui éclataient en imprécations contre l'administration. Ainsi, malgré les efforts de Lambert, tout manquait à la fois à l'armée et aux places, et l'expédition paraissait devoir avorter. On attendait toujours d'heure en heure le duc d'Istrie, sur lequel reposait le dernier espoir. Massena envoya un aide de camp au-devant de lui avec ces six lignes : « Mon cher maréchal, l'armée

» de Portugal est sans pain et sans attelages d'artillerie.
» Elle a consommé, en vous attendant, non-seulement
» ce qu'elle avait apporté de vivres, mais encore une
» partie des approvisionnements de Rodrigo. Si vous
» ne venez de suite à son secours, je suis forcé de re-
» noncer à mon expédition et d'abandonner les places. »
Ce cri de détresse d'un grand cœur ne toucha pas celui auquel il était adressé.

L'armée passa la journée du 30 dans des angoisses mortelles, le duc ne parut pas, mais le soir, on reçut enfin un convoi de 1,000 fanegas de blé et quelques quintaux de farine dont on fit du pain toute la nuit. Massena avait passé en revue dans la matinée le 6e corps et la division Solignac : les soldats, dont l'air martial et la tenue avaient déjà gagné dans le court repos de leurs misérables cantonnements, se montraient prêts à donner encore un coup de collier, mais l'état des chevaux de cavalerie et d'artillerie se trouvait beaucoup empiré. Le Maréchal rendit compte au Major général des causes de tous ces retards : « J'aurais commencé,
» dit-il, mon mouvement sur Almeida ce matin, si,
» prévenu que monsieur le maréchal duc d'Istrie était
» arrivé à Salamanque avec des attelages d'artillerie et
» de la cavalerie, je ne lui avais pas écrit de faire ar-
» river en toute diligence ces deux espèces de secours
» qui nous sont de la dernière importance. Je les attends
» ce soir, et je compte marcher demain à l'ennemi.... »

Massena resta toute la nuit sur pied, dépêchant officier sur officier sur la route de Salamanque; les ordres généraux étaient prêts pour ses lieutenants, mais le jour parut, sans que le duc d'Istrie eût donné signe de vie. La journée du 1er mai aurait donc encore été

perdue, si Massena ne l'eût employée à passer en revue les 2e et 9e corps. Déjà il était sur le terrain, lorsqu'un aide de camp accourt, et s'écrie plein de joie : Le duc d'Istrie! Cinq minutes après, le duc tendait la main au général en chef : — Dieu soit loué! Je craignais d'arriver trop tard. — Convenez qu'il y aurait eu de votre faute. — Ah! prince, vous me jugez mal. — Qu'amenez-vous? — Les brigades Watier et Lepic, 6 pièces d'artillerie et 30 attelages. — Où est tout cela? — Entre Boveda et San-Muños. — Mais il y a 7 lieues d'ici! vos troupes ne seront rendues que dans la nuit ou demain matin. — Je n'ai pu mieux faire. — Ordonnez-leur de presser le pas.

Les troupes de l'armée du Nord parurent le 2 au point du jour. Elles consistaient en 1,500 hommes de cavalerie bien montés, une batterie de six pièces en parfait état et 30 bons attelages; mais le duc d'Istrie, se tenant à la lettre de la demande, s'était bien gardé d'y joindre quelques caissons chargés. La matinée fut employée à la répartition des attelages et aux mouvements préparatoires.

L'arrivée de ce faible renfort produisit un effet magique sur les troupes; la bataille qu'on allait livrer devait, dans leur opinion, mettre un terme glorieux à cette longue campagne, et la joie épanouissait tous les visages, car, dans leur admirable bon sens, les soldats sentaient qu'il fallait, par un effort vigoureux, en finir avec cette armée anglaise qui attisait l'insurrection de l'Espagne. Massena leur adressa la proclamation suivante : « Soldats de l'armée de Portugal, après 6 » mois de travaux glorieux, vous êtes revenus sur le » premier champ de vos triomphes. Mais les ennemis

» du grand Napoléon osent bloquer une place que na-
» guère, ils n'ont pas eu le courage de défendre. Si
» votre valeur intimida alors leurs colonnes, ne les pu-
» nira-t-elle pas aujourd'hui de leur témérité? Ne les
» ferez-vous pas se rappeler que vous êtes toujours ces
» braves qui les ont poussés jusque dans les retranche-
» ments de Lisbonne? Des régiments de cavalerie et des
» renforts de la garde impériale viennent avec le maré-
» chal duc d'Istrie s'associer à vos efforts. Vous main-
» tiendrez cette supériorité de courage et de dévoue-
» ment qui fait le sujet de l'admiration et de la jalousie
» des autres peuples; et dans la journée qui se prépare
» vous donnerez à la Coa jusqu'alors ignorée, une célé-
» brité égale à celle de ces fleuves qui redisent vos
» triomphes en Allemagne et en Italie.

» Soldats! une victoire vous est nécessaire pour jouir
» du repos qu'exigent depuis longtemps vos privations
» et vos fatigues. Vous la remporterez, et de bons can-
» tonnements en seront le prix. »

Les 3 divisions du 6e corps, les 3e, 30e et 7e régiments de chasseurs, ainsi que toute la cavalerie de Montbrun avec 4 pièces d'artillerie légère de la garde, devaient se porter sur Espeja, et se diriger, de là, sur San Pedro. Loison dut prendre position à l'entrée de la plaine, appuyant sa gauche à Las Naves, observant la route de Castelbom et le débouché de Puente de Figueiras.

Les 8e et 9e corps formant le corps de bataille, avec lequel Massena avait résolu de marcher, tant pour surveiller le comte d'Erlon que pour suppléer au duc d'Abrantès, reçurent l'ordre de se porter sur Carpio, de passer l'Azava à gué, et d'aller prendre position sur

les hauteurs qui commandent Gallegos. Ces 2 corps furent renforcés de toute la cavalerie de la garde impériale et de 2 pièces qui lui restaient; le 8e devait être éclairé par les lanciers de Lepic, auquel il fut recommandé de chercher à communiquer avec Loison dans la direction de San Pedro.

Il fut prescrit au 2e corps de marcher par la route de Marialva en s'éclairant avec sa cavalerie : s'il trouvait l'ennemi en position sur la rive gauche de l'Azava, il devait s'établir vis-à-vis le pont, de manière à empêcher les Alliés de le passer, et se mettre de suite en communication avec les corps d'armée qui auraient passé l'Azava à la ferme de Carpio; dans le cas où l'ennemi abandonnerait le pont, Reynier avait ordre de le passer à l'instant, en éclairant bien sa droite, et de s'établir ensuite sur les hauteurs en avant de Gallegos, pour entrer en ligne avec les 8e et 9e corps. Un bataillon de la garnison de Ciudad-Rodrigo fut chargé de l'escorte du convoi de ravitaillement d'Almeida, qui devait suivre le mouvement de l'armée, et filer sur la place, si elle culbutait l'ennemi au delà de la Coa.

Conformément à ces dispositions l'armée s'ébranla dans l'après-midi du 2 mai. Reynier, à la tête de ses 2 divisions et de 6 pièces de canon, se porta sur Marialva, et s'établit en avant et en arrière du village, passa le pont de l'Azava et poussa une forte reconnaissance sur Gallegos. L'officier qui la commandait, le trouvant abandonné, y pénétra, et apprit de quelques habitants que la division légère anglaise, forte de 5 régiments d'infanterie, dont 2 portugais, et 2 régiments de cavalerie, s'étaient réunis, la veille au soir, dans ce village et l'avaient évacué à midi : l'infanterie avait suivi le che-

min d'Alameda, et la cavalerie celui de Fuentes de Oñoro, sur lequel, de Gallegos, on voyait encore 2 escadrons. Reynier garda Marialva et établit ses troupes par échelons à la droite d'Alameda. Les habitants rapportèrent que lord Wellington, arrivant de Badajoz, avait, dès l'avant-veille, visité ses avant-postes. « Il paraît, di-
» sait Reynier dans son rapport, que les Anglais vont
» débarrasser la route d'Almeida, et que le convoi pourra
» y entrer dès demain, s'il se met en route de bonne
» heure. Si vous trouvez un corps de troupes anglaises
» un peu considérables, ce ne sera que vers Fuentes de
» Oñoro ou à San Pedro. »

Le duc d'Abrantès, à la tête de la division Solignac, quitta Ciudad-Rodrigo peu après Reynier, passa l'Agueda, et se porta en avant de Carpio, sur la rive gauche de l'Azava. L'ennemi occupait le pont avec beaucoup d'infanterie, de l'artillerie et quelques escadrons, mais il l'abandonna, après une faible canonnade. Solignac le franchit aussitôt et ramena vigoureusement les Alliés au delà de Gallegos. Le 8e corps, suivi du 9e, s'avança ensuite par le chemin d'Alameda, et prit position à gauche de Reynier, à portée de fusil des avant-postes anglo-portugais.

Le 6e corps atteignit Espeja à la nuit. L'avant-garde, commandée par le général Ferrey, en chassa 3 bataillons, dont un de chasseurs portugais, et 2 escadrons allemands. Le 15e de chasseurs, lancé à leur poursuite, les mena le sabre aux reins jusque sur les hauteurs de Fuentes de Oñoro; mais l'obstination de Montbrun à ne pas marcher avec Loison, malgré l'ordre de Massena, fit échapper 2 bataillons et 2 à 300 chevaux, que la cavalerie de Loison ne pouvait poursuivre à

cause de son petit nombre et du mauvais état de ses chevaux. Le 6e corps prit position : l'avant-garde, composée de la 3e division et de la cavalerie légère, en avant de l'Espeja, à cheval sur la route de Nave de Avel et de Fuentes de Oñoro; les 2 autres divisions en arrière d'Espeja couvrant les chemins de Villa-Mayor et Fuenteguinaldo. Loison, mortifié des dédains de Montbrun, prévint Massena qu'il lui serait impossible d'exécuter ses ordres avec précision, s'il n'avait pas plus de cavalerie; attendu que, s'il fallait tourner le lendemain les positions d'Alameda et du Turones, il serait obligé de se porter sur le plateau de San-Pedro, en appuyant sa gauche à la Junca, afin de couper à l'ennemi la retraite sur Castelbom, Alfayates et Fuenteguinaldo; le manque de chevaux, dit-il, l'empêcherait de se prolonger alors dans la plaine, et il aurait le désagrément de voir l'ennemi filer sur sa gauche sans pouvoir l'arrêter. Il faut dire que Massena, après avoir tracé l'ordre général du mouvement, avait laissé au chef d'état-major le soin des ordres particuliers. Or, Fririon, croyant que Montbrun était instruit par le Maréchal de la position momentanée qu'il devait prendre vis-à-vis Loison son collègue, négligea de lui adresser copie de l'instruction générale, et Montbrun se prévalut de cet oubli pour ne pas bouger et faire pièce à son camarade. Son devoir était d'envoyer demander des ordres à Massena, et il ne le fit que lorsque Loison, arrivé à Espeja, le somma de marcher. Montbrun, réprimandé par le Maréchal, prétendit n'avoir pas reçu la demi-batterie de la garde qui devait l'appuyer. Ces démêlés retinrent jusqu'à 8 heures du soir la cavalerie de réserve à Manzano, derrière l'Azava, mais elle

marcha toute la nuit pour se placer derrière le 6e corps, près du bois où il appuyait sa gauche. La brigade Fournier bivouaqua sur le chemin d'Espeja, plaça des postes sur la rive gauche de l'Azava, et surveilla le chemin d'Ituero, dont une de ses patrouilles chassa 80 chevaux de la bande de Don Julian.

Dès que les Alliés furent certains que Massena allait reprendre l'offensive, ils assirent leurs camps sur la chaîne de collines qui sépare le bassin du Dos Casas de celui du Turones : leur droite s'adossait au village de Nave de Avel, car Spencer jugeait inutile de l'appuyer à la Coa, parce que le terrain entre Nave de Avel et cette rivière est d'un accès difficile et coupé de ravins; le centre occupait le sommet des collines entre Fuentes de Oñoro et Villa Formosa; la gauche décrivait une courbe autour du fort de la Conception, et allait s'appuyer à Val de Mula, de sorte qu'elle complétait le blocus d'Almeida, dont la division Campbell était particulièrement chargée. La gorge profonde et escarpée du Dos Casas protégeait le front de cette ligne, d'un développement de plus de 6 kilomètres, et les Alliés semblaient défier Massena d'en aborder la droite vers Almeida; car, en traversant le Dos Casas à Alameda et à Fuentes de Oñoro, ils se croyaient assurés de le prendre en flanc, et de le précipiter dans l'Agueda. Le lieutenant général Spencer avait chargé le général Houston de défendre l'extrême droite avec la 7e division, dont le front était couvert par la cavalerie; la 1re venait ensuite et communiquait avec la 3e, qui se liait pareillement avec la division légère. Celle-ci avait sa gauche à Gallegos, sa droite à Espeja, et une brigade de cavalerie derrière elle; enfin la 5e division, aux or-

dres d'Erskine, formait l'extrême droite. Spencer avait fait minutieusement reconnaître les chemins et les sentiers, et se croyait sûr de réunir, en 3 heures, toute son armée sur un point quelconque de la ligne pour manœuvrer suivant l'occurrence.

Cependant lord Wellington, s'exagérant les pertes essuyées par l'armée française, et convaincu que son état de misère et la mésintelligence du général en chef avec ses lieutenants la mettaient hors de combat pour 6 semaines ou 2 mois, était arrivé le 21 avril devant Badajoz, et allait en commencer le siége, quand Spencer lui annonça le 25 la résurrection de l'armée de Portugal (voy. *Pièces justificatives,* nº XIII) et son apparition menaçante aux environs d'Almeida; ce fut un coup de foudre : les préparatifs du siége furent suspendus, et le 28 il arriva au quartier général de Villa-Hermosa. Ainsi, le 26, Massena aurait pu ravitailler sans peine Almeida, comme il l'avait projeté, car il est probable que sir Spencer, chargé par intérim d'un commandement au-dessus de ses forces, n'aurait pas osé prendre sur lui la responsabilité d'une bataille, où il faudrait se mesurer avec Massena. Comme son lieutenant, lord Wellington ne conçut aucune crainte pour sa droite; il la jugea même plus forte que ce dernier, puisqu'il ne confia la garde de Nave de Avel qu'à la cavalerie et à l'infanterie espagnole de Don Julian. La division Houston fut concentrée à Fuentes de Oñoro, et une autre, se repliant de Gallegos à Espeja, passa une partie de la nuit du 2 au 3 dans le bois à gauche de la position de Loison, devant la tête de colonne de Montbrun, la força de se retirer, et passa ensuite le Dos Casas à Fuentes de Oñoro. Cette division an-

glaise eût été fort compromise si le commandant de la réserve avait fait son devoir. Le général Campbell laissa le soin du blocus d'Almeida à la brigade portugaise Pack, qu'il renforça d'un régiment de cavalerie britannique, et prit une position centrale à Alameda, observant le pont à droite. Le major général Erskine, à la tête de la 5e division, surveilla les passages du Dos Casas au fort de la Conception et à Aldea del Obispo.

La route directe de Ciudad-Rodrigo à Almeida passe par Fuentes de Oñoro. Celle qui débouche par Marialva et Gallegos, outre qu'elle est beaucoup plus longue, a l'inconvénient de traverser les deux ponts d'Alameda et de Val de Mula; de plus, elle est commandée entre ces deux villages par le fort de la Conception, qui, n'ayant été qu'imparfaitement détruit, avait servi de point d'appui, d'abord au comte d'Erlon, et ensuite à Claparède. Les Alliés, depuis leur arrivée devant Almeida, n'avaient probablement pas manqué d'y faire quelques travaux et d'y conduire de l'artillerie.

Ainsi que l'avait jugé Reynier, lord Wellington vit que le grand effort de son adversaire porterait sur Fuentes de Oñoro, et préféra le défendre à se concentrer sur San Pedro, 4 kilomètres plus loin, parce que le premier point est situé dans le fond de la gorge où coule le Dos Casas dans un lit encaissé, côtoyé par la route. Sur la droite de ce petit cours d'eau, un ermitage et quelques maisons faciles à retrancher couronnent les rochers les plus élevés; en avant, un grand marais bordé d'un bois épais, couvre le village, et les troupes qui doivent s'avancer par là, sont exposées de toutes parts au feu de l'ennemi. Les maisons de Fuentes de Oñoro sont éparses et construites avec une

grande solidité, et les murs des jardins, dont elles sont entourées, offrent à l'infanterie d'excellents retranchements où le canon fait difficilement brèche. Enfin, les troupes, chargées de la défense du village, trouvent en arrière, lorsqu'elles en sont chassées, une bonne position où elles peuvent se rallier sur des hauteurs rocailleuses qui s'élèvent en pente rapide. C'est sur ces hauteurs que Wellington plaça sa droite avec ordre de soutenir les troupes légères postées dans Fuentes de Oñoro.

Afin de laisser les Alliés incertains sur le véritable point d'attaque, Massena ordonna à Reynier de marcher avec le 2ᵉ corps sur Alameda, dont il attaquerait le pont par la route de Gallegos, tandis que la division Solignac, soutenue par le 9ᵉ corps, se porterait sur la gauche de ce village, et l'isolerait du reste de la ligne. En même temps, le 6ᵉ précédé de la cavalerie de Fournier et suivi de la réserve de Montbrun, déboucherait à gauche d'Espeja sur Fuentes de Oñoro, la 3ᵉ division aux ordres de Ferrey formant tête de colonne. Le convoi de ravitaillement suivait la division Solignac, sous la protection de la brigade de cavalerie de la garde impériale, aux ordres du général Lepic, et devait attendre à Gallegos le résultat de l'attaque sur Fuentes de Oñoro.

Lord Wellington prit en effet le change : le mouvement du 2ᵉ corps et de la division Solignac lui donna de l'inquiétude pour son centre, et il ordonna à la division légère de passer le Dos Casas et de renforcer celle de Campbell à Alameda.

Les troupes s'ébranlèrent à la pointe du jour. Fournier, soutenu par une partie de la réserve de Montbrun, déboucha dans la plaine, en avant de Fuentes de Oñoro,

où les Alliés avaient déployé 15 à 16 escadrons. En ce moment, la division légère qui les appuyait, filait sur Alameda, et la cavalerie anglaise, abordée résolument, se repliait en toute hâte, ramenée à l'entrée du village par une belle charge du 20ᵉ de chasseurs. La plaine nettoyée, le 6ᵉ corps s'avança en bon ordre, et Loison ordonna aussitôt à Ferrey d'enlever Fuentes de Oñoro. Il était une heure après-midi.

Le colonel Williams, avec 6 bataillons d'élite, pris dans chacune des divisions de l'armée anglaise, défendait le village; il avait posté ses troupes, un peu en avant, derrière les murs de clôture, et barricadé la rue principale. Le brave Ferrey forma sa 1ʳᵉ brigade en 3 colonnes d'attaque : il ordonna à un bataillon du 32ᵉ léger de continuer à suivre la grande route, en s'éclairant avec ses voltigeurs; à la légion du Midi de tourner la droite de Fuentes de Oñoro, et au 82ᵉ de marcher sur la gauche; la légion Hanovrienne et la 2ᵉ brigade formèrent réserve. Ce mouvement s'exécuta avec précision et célérité : les parties basses du village, quoique défendues avec bravoure et intelligence, furent en un instant enlevées, et Ferrey pénétrant jusqu'au centre de Fuentes, culbuta à la baïonnette tout ce qui opposait résistance. Déjà, il avait fait 30 prisonniers; le colonel Williams, dangereusement blessé, était hors de combat, et sur la hauteur de l'ermitage on se défendait faiblement, lorsque le colonel Cadogan, à la tête du 71ᵉ, descendant des hauteurs en arrière, rétablit le combat, et bientôt soutenu par le 79ᵉ, reprit l'offensive. Ferrey résista longtemps; mais ses troupes poussées par des forces, qui avaient l'avantage du nombre et de la position, furent enfin chassées du village.

Massena, témoin de cet échec, ordonne une nouvelle attaque. Vers 5 heures, Ferrey appelle son artillerie et fait ses dispositions, tandis qu'elle balaye les avenues de Fuentes de Oñoro : le 2e léger, la légion du Midi et le 82e se forment comme le matin, mais cette fois ils seront appuyés par la légion Hanovrienne et la seconde brigade. Le signal est donné et les quatre colonnes s'ébranlent au même instant au pas de charge; la 4e pénètre dans Fuentes de Oñoro sur les pas de la seconde, au milieu d'une grêle de plomb. Rien ne résiste : les tirailleurs anglais abandonnent les jardins, les clôtures et les maisons où ils sont embusqués, poussés de poste en poste sur leurs réserves qui cèdent le terrain; au bout de quelques minutes, le village est à nous. Emportés alors par leur ardeur et sourds à la voix de leurs chefs, les 3 bataillons de la 1re brigade, au lieu de s'y établir solidement, s'éparpillent sur les traces des fuyards : lord Wellington rassemble sur les hauteurs de droite, 5 à 6,000 hommes et 8 pièces de canon; bientôt après, le major Chamberlaire, à la tête du 24e de ligne britannique, soutenu par les 71e et 79e, tombe sur notre ligne mal assise, pénètre dans le village et en expulse de nouveau nos troupes. Déjà les Anglais débordaient la droite de Ferrey et se répandaient dans la plaine, mais le colonel Béchaud, commandant la 2e brigade, soutenu par 4 bataillons de la division Marchand, enlève le 5e bataillon du 66e, se jette tête baissée sur la colonne tournante et la rejette en désordre dans le village, dont un tiers reste en son pouvoir. Il était nuit close; Wellington retira les bataillons d'élite de Williams et le 83e régiment, et ne laissa dans la partie haute que les 71e et 79e avec le 2e bataillon du 24e pour réserve.

Ce combat coûta aux Anglais 36 hommes tués et 222 blessés. Ferrey, ayant combattu à découvert, en perdit plus de 300.

Au centre et à la droite, il n'y eut que des escarmouches d'avant-postes. Reynier, après une faible canonnade, s'établit à Alameda, que Campbell lui céda pour se replier sur le fort de la Conception.

A la vigueur avec laquelle Fuentes de Oñoro avait été défendu, Massena devina que son adversaire, le regardant comme le point le plus important de sa ligne, ne manquerait pas, dans la nuit, de retrancher sa partie haute et d'y réunir beaucoup plus de troupes. En effet, le 4 mai, au point du jour, les Alliés recommencèrent le feu; mais le Maréchal avait pris son parti, et cessant de faire effort contre un point qui procurait tant d'avantages à ses défenseurs, il recommanda au général Ferrey de les amuser, et résolut de livrer le lendemain une véritable bataille.

La droite des Alliés, on l'a vu, se prolongeait jusqu'à Nave de Avel, et était faiblement gardée par la bande de don Julian : Massena, pendant que Ferrey occupait les Anglo-Portugais devant Fuentes de Oñoro, fit reconnaître dans la matinée les chemins entre le premier de ces villages et Pozo-Velho, par un gros parti de cavalerie sous la conduite de Montbrun. Ce général, ayant rencontré les piquets de don Julian, évita de s'engager pour ne pas attirer l'attention, et revint bivouaquer derrière Pozo-Velho : son rapport apprit au général en chef que le terrain reconnu était avantageux pour les manœuvres, ce qui le détermina à y porter l'armée par un changement de front. De cette manière, non-seulement il tournait la position de

Fuentes de Oñoro, mais il coupait encore Wellington des chemins qui mènent au pont de Seceiras et de Sabugal, en lui laissant Castelbom pour unique ligne de retraite. Resserrés entre le Dos Casas, le Turones, la Coa et Almeida, les Alliés avec un seul pont pour issue, auraient pu être culbutés dans la gorge de la Coa et perdre toute leur artillerie.

Massena fit ses dispositions dans la journée.

Le 6ᵉ corps reçut l'ordre de se mettre en marche à 2 heures du matin, à l'exception de la division Ferrey, chargée de faire une fausse attaque sur Fuentes de Oñoro. Loison fut invité à réunir dans le bois les divisions Mermet et Marchand, en deçà du grand mamelon isolé qui s'élève au milieu de la plaine de Nave de Avel, et à s'établir en face de Pozo-Velho, pour marcher en colonnes au point du jour sur ce village.

On assigna à l'élite de la réserve ainsi qu'aux brigades Fournier et Wathier la gauche du 6ᵉ corps. Montbrun, sous les ordres duquel elles furent placées, eut pour instruction d'attaquer l'ennemi par sa droite, et il fut prescrit au 8ᵉ corps de se porter à la nuit tombante à la droite du 6ᵉ, en dérobant son mouvement à l'ennemi. Le comte d'Erlon dut se rendre pareillement à la chute du jour à hauteur de Fuentes de Oñoro, avec son artillerie et la cavalerie du général Lepic; afin de donner le change aux Alliés, il lui fut prescrit de pousser de fortes reconnaissances sur son front, mais d'arrêter sa tête de colonne, s'il apercevait de l'inquiétude dans leurs rangs. On lui avait recommandé de porter à 1,200 hommes l'escorte du convoi, et d'être au petit jour en bataille sur deux lignes, en étendant la première, au-

tant que possible, pour dissimuler l'absence de la plus grande partie du 6ᵉ corps.

Reynier reçut l'ordre d'observer à droite l'important débouché d'Alameda, de faire de grandes démonstrations en avant, et de suivre l'ennemi dans tous ses mouvements; si les troupes qui lui seraient opposées se dirigeaient vers Fuentes de Oñoro, il devait les talonner et les prendre ensuite par leur gauche, tandis que le reste de l'armée attaquerait par Pozo-Velho la droite de lord Wellington. Le chef du 2ᵉ corps fut, en outre, autorisé à s'éclairer, s'il le jugeait convenable, avec sa cavalerie sur la route du fort de la Conception, et, si l'attaque de Pozo-Velho échouait, à effectuer sa retraite sur Gallegos, soit après en avoir reçu l'ordre du général en chef, soit après s'être assuré que le corps de bataille était en pleine retraite.

Tous les commandants de corps d'armée furent prévenus que le général en chef marcherait avec le duc d'Abrantès, et que la garde impériale, jusque-là resté à Gallegos, entrerait en ligne. Le convoi destiné à ravitailler Almeida retourna à Marialva; 20,000 rations, arrivées de Ciudad-Rodrigo à Alameda, ayant été distribuées aux 2ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ corps, ce jour-là, toute l'armée eut des vivres.

Les divers mouvements s'exécutèrent dans la soirée et dans la nuit en silence et avec précision; mais, soit que lord Wellington, instruit de la reconnaissance de Montbrun, s'alarmât pour sa droite, ou que le déplacement de l'armée n'eût pu lui être caché, il ramena dans la soirée du 4 la division Houston à Pozo-Velho, sans deviner toutefois que l'intention de Massena était de manœuvrer plus près de Nave de Avel que de Pozo-

Velho, et de diriger son principal effort de ce côté. Fuentes de Oñoro lui paraissait toujours le point véritablement menacé, et il regardait le mouvement sur sa droite comme une simple démonstration.

Le 5 mai (voy. *Pièces justificatives*, *n°* XIV), à la pointe du jour, l'armée française se trouva ainsi placée : à gauche, les divisions Marchand et Mermet en face de Pozo-Velho, avec celle du général Solignac pour réserve; toute la cavalerie à leur gauche : la brigade Fournier, vis-à-vis de Nava de Avel, la gauche à hauteur de Pozo-Velho et en avant de Loison; la division Ferrey, occupant une partie du village de Fuentes de Oñoro, soutenue par les 2 divisions du comte d'Erlon : à la droite enfin, Reynier appuyant sa 1re division à Alameda, et la 2e se prolongeant entre ce village et Fuentes de Oñoro. L'armée était formée, l'infanterie en masses par régiment, la cavalerie déployée, et l'artillerie entre les divisions.

La cavalerie eut l'honneur de porter les premiers coups : le général Fournier reçut l'ordre de tourner Nave de Avel par sa gauche, et le général Wathier de l'appuyer par sa droite, mais cette manœuvre s'exécuta sans précision : Fournier seul déboucha sur le village et en chassa don Julian, qui s'enfuit derrière le Turones, laissant une centaine de prisonniers entre nos mains; Fournier le fit poursuivre par un faible détachement, et rejoignit le gros de la cavalerie.

Dans le même moment, Montbrun déboucha sur les hauteurs de Pozo-Velho, et trouva la première ligne du général Houston couverte par 2 escadrons de hussards hanovriens et le 6e de chasseurs portugais : il ordonna au capitaine Brunel de charger avec la compagnie d'élite

du 6e de dragons; ce brave officier s'élança avec une telle vigueur, que les hussards hanovriens furent sabrés et culbutés sur l'infanterie britannique que menaçait déjà le 6e corps.

En effet, Loison, après avoir quitté le mamelon en arrière de Nave de Avel et suivi le mouvement de la cavalerie, avait ordonné à la division Marchand d'obliquer à droite, de se porter sur Pozo-Velho, et d'en déloger l'ennemi lorsqu'il aurait débusqué les 2,000 hommes postés dans le bois par le général Houston. Malgré le feu de l'artillerie anglaise en batterie sur les hauteurs, la brigade Maucune en colonne par division, et soutenue par celle du général Marcognet, nettoya le bois que défendait les 83e et 85e de ligne britannique : le premier en fuyant vers le village y jeta la confusion; Maucune s'y précipita sur ses traces, et y fit 150 prisonniers, la plupart Écossais. Cette charge coupa les pièces de Houston; encore un effort, la droite des Alliés était tournée et son artillerie prise.

Mais Montbrun, après le succès de sa première charge, au lieu de filer sur-le-champ par les hauteurs, attendit inutilement 45 minutes la demi-batterie de la garde qui lui avait été promise. En effet le duc d'Istrie, cédant aux sollicitations du général Lepic, avait envoyé dire au général en chef que la brigade de la garde devant former réserve et donner à l'instant décisif, ne pourrait sans imprudence se dessaisir de toute son artillerie. D'autre part, l'infanterie du 6e corps n'étant plus soutenue par la cavalerie, suspendit son mouvement; Massena, averti trop tard de ces difficultés, envoya sur-le-champ 4 pièces à Montbrun; mais ce fatal temps d'arrêt permit à lord Wellington d'appeler toute la cavalerie du

général Cotton au secours de Houston, et, comme notre but était alors manifeste, les 1re et 3e divisions firent à droite, sur la croupe qui sépare le Turones et le Dos Casas, un mouvement correspondant à celui de Solignac, appelé par Massena pour servir de réserve à Loison.

Cependant Montbrun masquant son artillerie par un escadron du 5e de hussards, encadra sa petite réserve de dragons entre 2 escadrons des 11e et 12e de chasseurs, et jeta en avant de sa ligne une centaine de tirailleurs de la brigade Wathier. A peine avait-il terminé ces dispositions préliminaires, que le 51e de ligne britannique, avant-garde de la division Houston, s'avança fièrement à sa rencontre. Montbrun démasqua alors son artillerie, dont le feu ne tarda pas à faire chanceler cet imprudent régiment, qu'une charge des hussards et des chasseurs dispersa en un instant. Tandis que ses débris allaient chercher un refuge derrière la division légère, Montbrun rallia sa cavalerie et s'apprêta à aborder la division Houston : celle-ci, découverte par la déroute du 51e, et privée de son artillerie dont elle était coupée par le mouvement de Loison, semblait alors manquer d'appui dans la plaine. Déjà la charge est sonnée et la cavalerie française part au grand trot, mais le régiment des Chasseurs britanniques, posté derrière une longue muraille, rompt son élan par des feux aussi nourris que bien dirigés, la force à se replier, et assure la retraite de la division compromise, qui gagne, sans être inquiétée, par le chemin de Nave de Avel à Villaformosa, l'autre rive du Turones. Il ne restait plus alors sur la rive droite que la division légère, formée, par le général Crawfurd, en trois carrés appuyés par la cavalerie.

Massena, qui de Pozo-Velho, voyait le succès de ses combinaisons presque assuré, ordonne alors à Loison d'appuyer à gauche pour faciliter l'attaque de Montbrun, et court donner une impulsion décisive à la cavalerie : Loison, observateur trop fidèle des dispositions arrêtées la veille dans l'ordre général, ne réfléchit pas que les circonstances doivent souvent modifier le plan le mieux conçu; au lieu de diriger Mermet à la gauche du bois de Pozo-Velho, il lui fait prendre à droite, pendant que Marchand s'écarte encore plus dans la même direction, sur les hauteurs de Fuentes de Oñoro. Ce faux mouvement, où l'intelligence de Loison sembla s'obscurcir, permit à lord Wellington de conjurer le danger : Houston rallia son monde sur le plateau de Fredena, où Do Julian le rejoignit, et Crawfurd se replia; les 1re et 3e divisions se mirent en ligne, soutenues par les Portugais, dans la plaine, en face du ravin par lequel Loison débouchait sur Fuentes de Oñoro. Par ce changement de front notre effort sur la droite des Alliés fut en partie paralysé, et Fuentes de Oñoro, de point accessoire, devint, ainsi que l'avant-veille, la clef de la position. Néanmoins, comme il fallut du temps aux Alliés pour atteindre leurs nouvelles positions, la bataille n'en aurait pas moins été gagnée sans un incident extraordinaire.

Montbrun n'avait point tardé à se trouver en présence de Crawfurd : déployant ses escadrons sous la mitraille, il ordonna à Fournier de lancer un régiment contre le premier carré, et de charger le deuxième en personne à la tête du reste de sa brigade, tandis que Wathier attaquerait le 3e, et que lui-même se tiendrait en réserve. Massena, sous les yeux duquel se font ces

dispositions, juge rapidement que cette réserve n'est point assez nombreuse, et ordonne au jeune Oudinot, son aide de camp, d'aller chercher la brigade Lepic, en position derrière le 9e corps, pour appuyer cet effort, qui doit être décisif.

Cependant la charge sonne; en un instant le carré de gauche est enfoncé et haché; Wathier, ne pouvant aborder celui de droite, garanti par un obstacle de terrain, se voit obligé de rétrograder; mais Fournier tombe sur celui du centre, l'enfonce, le traverse dans toute sa longueur, et revient sur ses pas avec les 7e et 13e de chasseurs, en faisant une boucherie des fantassins anglais; Crawfurd rend son épée à l'adjudant-major du 13e de chasseurs Dulimbert; officiers et soldats jettent au loin leurs armes et s'enfuient. La victoire était assurée si la cavalerie de la garde avait poursuivi les fuyards, car Montbrun avec ses dragons entamait le carré qui avait résisté aux efforts de Wathier. Malheureusement au milieu de la mêlée, Fournier eut son cheval tué sous lui; les colonels de ses 2 régiments furent également blessés et renversés, et personne ne se trouva là pour donner de direction aux escadrons victorieux.

Massena, témoin de cette crise, et prévoyant les suites funestes qu'elle pouvait entraîner, dépêche un autre officier au-devant de la brigade de la garde, avec l'ordre de lui faire prendre le trot; mais, tandis que celui-ci court à sa recherche, l'artillerie de Houston se dégage, rentre en ligne, couvre de mitraille les escadrons désunis par l'effet de leur charge, délivre 1,500 prisonniers épars sur le champ de bataille, et, bientôt après, la cavalerie anglaise regagne le terrain perdu par l'infanterie de Crawfurd. Massena comptait chaque minute de

retard; enfin, Oudinot arrive couvert de sueur et de poussière. Du plus loin qu'il l'aperçoit, le Maréchal lui crie : Où est la cavalerie de la garde? — Prince, répond ce jeune officier, je n'ai pu l'enlever. — Comment? — Le général Lepic m'a déclaré qu'il ne reconnaissait ici que le duc d'Istrie, et qu'il ne tirerait pas le sabre du fourreau sans son ordre. — Ce coup, auquel Massena était loin de s'attendre, changea dès lors les rôles, et lord Wellington put établir son armée sur le plateau : Houston s'appuya au Turones et couvrit les derrières de la 1re division, qui formait la droite; la brigade Ashworth fut placée au centre; la 3e division à gauche; les troupes légères de Crawfurd et une partie de l'artillerie furent tenues en réserve derrière le centre : toutes ces troupes étaient déployées sur 2 lignes, et Fuentes de Oñoro se trouva ainsi dans une direction perpendiculaire à l'aile gauche; don Julian fut chargé avec sa cavalerie d'inquiéter les communications de Ciudad-Rodrigo. Montbrun essuya inutilement pendant 4 heures, sur les bords du Turones, la canonnade ennemie, espérant que les divisions Mermet et Marchand déboucheraient d'un moment à l'autre dans la plaine; mais comme elles ne pouvaient agir, sur les hauteurs de Fuentes de Oñoro, que sur un front de bataillon, l'ennemi les prit de flanc et leur fit éprouver des pertes considérables. D'un autre côté, Solignac et Conroux négligèrent de se rapprocher par leur gauche de notre cavalerie, manœuvre dont, au reste, la faute de Loison eût neutralisé l'effet.

Au moment où les charges de Montbrun mettaient en danger la droite des Alliés, Massena donnait ordre au général Ferrey d'attaquer Fuentes de Oñoro. Ce général in-

vita, vers 11 heures, le comte d'Erlon à porter la division Claparède dans le bois à gauche, tandis qu'il aborderait lui-même le village de front. La brigade qui occupait les premières maisons emporta les retranchements élevés dans la nuit, et les voltigeurs du 32e, conduits par le lieutenant Budo, firent mettre bas les armes à 2 officiers et à 121 Écossais. Néanmoins les Anglais se reformèrent dans la partie haute, où le brigadier Cameron, avec les 24e, 71e et 79e, essaya de se maintenir; mais, quoique successivement soutenu par 5 bataillons d'élite, pris dans les divisions, et par quelques centaines de chasseurs, tirés des brigades portugaises, il ne put maîtriser l'effort des 4e et 5e bataillons du 66e, que flanquaient la légion du Midi et les 3 bataillons de Claparède conduits par le général Gérard; chassé de mur en mur, de maison en maison, il abandonna le village jonché de morts et de blessés. Nos troupes se portèrent alors jusque sous l'artillerie britannique : cependant le colonel Cadogan, successeur de Cameron, mis hors de combat, ayant été renforcé par le 74e et un bataillon du 88e, ramena les soldats de Ferrey au bord du Turones. Trois fois le village fut pris et perdu, mais le général anglais, pouvant relever sans cesse les troupes fatiguées par des troupes fraîches, finit par emporter Fuentes de Oñoro, sans pouvoir évincer nos soldats de la partie basse, où l'on continua à tirailler.

Tandis que ceci se passait à la gauche et au centre, Reynier cherchait à attirer l'attention de l'ennemi par des attaques trop tardives et trop faibles pour atteindre leur but; car depuis longtemps lord Wellington avait reconnu que la manœuvre de Massena menaçait sa droite. Erskine bien prévenu ne prit donc pas le change sur

une pointe faite à Aldea del Obispo par le 31e léger avec 2 pièces de canon; il fit passer le Dos Casas à un bataillon de la légion Lusitanienne, sur quoi Reynier rappela son régiment et se borna à une canonnade insignifiante.

Massena avait manqué son but. La faute d'un de ses lieutenants, la mollesse de l'autre, l'obéissance tardive de Solignac, le refus de Lepic, toutes ces causes réunies lui arrachèrent le fruit de ses habiles combinaisons. Certes, si le comte d'Erlon eût tourné Fuentes de Oñoro, en traversant le bois avec célérité, et qu'au lieu de soutenir l'attaque de Ferrey avec 3 bataillons de Claparède, il eût engagé toute sa division, le village serait resté en notre pouvoir.

A 5 heures, le Maréchal voulut tenter un dernier effort et percer le centre de l'armée anglo-portugaise, en opérant sa jonction avec Reynier, qui se serait porté à Alameda pour tomber ensuite réunis sur la droite de l'ennemi. Cette manœuvre pouvait être exécutée sans grands sacrifices. En effet, lord Wellington, formé sur la crête du plateau entre le Turones et le Dos Casas, appuyait sa gauche à Fuentes de Oñoro, qu'il considérait toujours comme le pivot de ses évolutions; le centre était sa partie faible, car la seule brigade portugaise d'Ashworth le liait aux ailes; dans la crainte que Massena n'agît par Castelbom sur sa ligne de retraite, le général anglais avait placé vers Villaformosa les divisions Spencer et Houston.

Avec cette rapidité de coup d'œil, partage des grands capitaines, Massena voit le défaut de la ligne de son adversaire. Montbrun, qui, après avoir souffert une canonnade de 4 heures, s'est enfin mis à l'abri derrière un pli de terrain, doit marcher à 5 heures et demie

sur le centre des Alliés, suivi des divisions Marchand et Mermet, qui s'avanceront en masses par division, laissant entre elles l'espace nécessaire à leur déploiement; celles de Conroux et de Solignac formeront la réserve; Ferrey et Claparède se maintiendront à Fuentes de Oñoro, prêts à déboucher, dès que le mouvement principal sera terminé. Les pertes de la journée n'ont point abattu le moral du soldat, il veut vaincre ou mourir.

Un obstacle imprévu arrête tout à coup l'effet de ces dispositions. En quittant Ciudad-Rodrigo pour marcher à l'ennemi, Massena, ne comptant plus sur le duc d'Istrie, n'avait emporté de munitions que le simple approvisionnement des 20 bouches à feu qu'il pouvait atteler, et 8 caissons d'infanterie; le duc était venu sans en amener, et la consommation de la journée avait été considérable; Éblé accourt prévenir qu'il n'y a plus en réserve que 4 cartouches par homme, ce qui, avec celles qui étaient restées dans les gibernes, en donnait à peu près une trentaine à chaque soldat. Or c'était trop peu pour recommencer un combat où l'ennemi opposerait une résistance désespérée; Massena ordonne de faire partir aussitôt les caissons pour Ciudad-Rodrigo, car il calcule qu'en marchant toute la nuit, ils pourront être de retour au point du jour, et qu'il conservera les mêmes chances de succès, puisque lord Wellington, dans les 4 heures de clarté qui restent encore, n'aura pas le temps d'élever des retranchements avec des troupes fatiguées. L'ordre de marche donné pour 5 heures et demie est donc suspendu jusqu'au lendemain matin à pareille heure. En même temps, Massena prescrit au comte d'Erlon de retirer durant la

nuit les troupes de Claparède engagées dans Fuentes de Oñoro, et de se rendre, à 3 heures précises du matin, à hauteur de la division Solignac; Ferrey doit seul défendre le débouché du village, et le général en chef marchera avec le 9e corps; Loison est prévenu qu'à 3 heures du matin, il devra être à sa position de combat, entre la cavalerie et les 8e et 9e corps; ordre est donné à Reynier d'attaquer vigoureusement, dès qu'il entendra le canon de la gauche, et d'arriver le plus promptement possible en face de Fuentes de Oñoro pour y prendre sa place de bataille. Le convoi de vivres étant retourné dans la journée à Alameda, on recommanda à ce général de le renvoyer à Gallegos, et plus loin si cela se pouvait, après avoir renforcé son escorte.

Mais il était écrit que l'opiniâtreté de Massena viendrait se briser dans cette journée contre tous les genres d'obstacles. Ses ordres partis, les caissons allaient prendre la route de Ciudad-Rodrigo, lorsque le duc d'Istrie accourt chez le Maréchal et lui représente que ses attelages, s'étant déjà fatigués beaucoup pendant la bataille, seront décidément perdus s'ils font une marche de nuit, dans les mauvais chemins. Massena s'emporte, s'écrie qu'on lui enlève une victoire qui vaut bien le prix de quelques attelages; le duc d'Istrie insiste; une scène violente a lieu entre les deux maréchaux. Mais en définitive, que pouvait Massena? Probablement les ordres contraires de son collègue auraient détruit l'effet des siens. Fallait-il encore mettre l'armée dans la confidence de démêlés déplorables? Il céda donc à son grand regret, et l'occasion d'une victoire fut perdue sans retour. Le 6, au point du jour, les caissons partirent pour Ciudad-

Rodrigo, et l'officier commandant leur escorte remit ces lignes au gouverneur : « S'il vous est arrivé des con- » vois de Salamanque, vous ferez charger les caissons, » tout de suite, de vivres et de munitions et particuliè- » rement de pain. M. le général Eblé envoie les caissons » pour les faire remplir; ne perdez pas une minute pour » les renvoyer. » La fatalité voulut que l'armée eut à peine demi-ration pour le lendemain.

Massena écrivit pareillement à l'ordonnateur Clapier d'envoyer sur les voitures venant de Salamanque non-seulement les 87,000 rations de pain, cuites dans la journée et la nuit du 3 au 4, mais toutes celles qui l'avaient été depuis.

L'aide de camp dépêché par le Maréchal au général Regnault revint dans la matinée et annonça que la place ne fournirait pas assez de cartouches pour une longue bataille. Massena ne s'arrêta pas à ce nouvel incident : la journée étant perdue, il autorisa Montbrun à ne laisser sur la ligne que les troupes suffisantes pour la garde du camp, et à répartir le reste de sa cavalerie dans les pâturages à proximité. Une instruction analogue fut envoyée à Loison; il ne conserva sur son front qu'une brigade de chacune des divisions Mermet et Marchand, avec cette différence pourtant qu'il devait s'opposer aux mouvements de l'ennemi et secourir Ferrey au besoin.

Le chef d'état-major fut envoyé en même temps à Reynier pour arrêter le mouvement du 2e corps, dans le cas où il serait commencé, et le ramener à Alameda jusqu'à nouvel ordre. Ce général devait, dans la journée du 7, surveiller plus que jamais l'ennemi, faire des marches et contre-marches pour lui donner le

change, et attendre l'officier qui lui apporterait ses instructions.

Le 2ᵉ corps n'avait point commencé son mouvement. Sur la foi de deux déserteurs de la légion de Brunswick, Reynier prétendait avoir devant lui 3 divisions anglaises, y compris la 6ᵉ qui se trouvait aux environs d'Alameda. Le fort de la Conception était gardé par le 38ᵉ britannique et une centaine de chevaux, d'où il concluait que lord Wellington n'avait point fait de détachement sur sa droite; mais il s'abusait sur la position véritable de l'ennemi, et il n'exagérait peut-être pas sans dessein les forces contre lesquelles il s'était mesuré pour motiver la faiblesse de son concours de la veille. Le fait est qu'il avait en présence la division d'Erskine, et que, s'il eût agi avec vigueur le 5, il aurait attiré à lui une forte partie des Alliés et rendu la tâche de Montbrun plus facile sur la droite.

Le reste de la journée du 6 fut employé par les troupes à mettre les armes en état. Le général en chef les passa en revue, leur promit une distribution de pain et d'eau-de-vie, et fit lire l'ordre du jour suivant :

« Le Maréchal s'empresse de témoigner aux braves » de l'armée de Portugal sa satisfaction pour la bonne » conduite qu'ils ont tenue dans l'enlèvement de la po- » sition de Pozo-Velho; l'armée a montré de nouveau » aux ennemis l'intrépidité dont elle est capable. Le gé- » néral en chef compte sur sa persévérance et son dé- » vouement pour terminer l'expédition qu'elle a si bien » commencée. L'Empereur connaîtra la valeur qu'a dé- » ployée la cavalerie, et les services que les autres » armes ont rendus dans la journée d'hier. Nos pre- » miers succès, le dévouement de chaque brave en

» particulier sont les plus sûrs garants de la victoire. »

S'il suffisait de coucher sur le champ de bataille pour être proclamés vainqueurs, nous dirions que les Français le furent, puisqu'ils restèrent maîtres de Pozo-Velho et de la plaine, dont ils chassèrent les Anglais; à cela ceux-ci opposent qu'ils ont conservé la partie haute de Fuentes de Oñoro, et empêché le ravitaillement d'Almeida. D'autre part, si l'on compare les pertes, l'avantage sera du côté des Alliés, car ils n'eurent dans les journées du 3 et du 5, que 1,871 hommes tués, blessés ou prisonniers, tandis que les nôtres s'élèvent à 2,665 hommes, ou environ un tiers en sus. (Voy. *Pièces justificatives*, *n*° XV.) Mais personne n'a remarqué que, dans la bataille du 5, le but de Massena était double, et le ravitaillement d'Almeida accessoire. En effet, s'il eût simplement voulu jeter des vivres dans la place, il aurait été naturel de manœuvrer par la gauche des Anglais, sans menacer toutes leurs lignes de retraite; après un effort plus ou moins prolongé, son adversaire eût probablement cédé, car la prudence qui le guidait toujours ne lui aurait pas fait jouer le salut de son armée contre une place. Massena, qui voulait mettre les Alliés pour longtemps hors de lice, manœuvra par sa droite; aussi lord Wellington, ne pouvant se retirer que par le pont de Castelbom, fut obligé de combattre pour la conservation de sa ligne de retraite et non pour Almeida : voilà sans doute le secret de sa résistance opiniâtre.

Après la bataille du 5 mai, lord Wellington remplaça les troupes qui s'étaient battues à Fuentes de Oñoro, par une brigade de la division Crawfurd. Comme il s'attendait à être attaqué le lendemain, il fit hérisser

sa ligne de retranchements, principalement au centre, menacé par notre position. Massena voyait distinctement s'élever ces ouvrages pendant que la fatalité des circonstances enchaînait ses troupes; dans la soirée, une reconnaissance le convainquit qu'ils étaient déjà garnis d'artillerie, et occupés par la brigade Ashworth, renforcée de tous les régiments retirés de Fuentes de Oñoro. L'attaque de ces retranchements lui parut difficile de front; pour les tourner par leur droite, il eût été nécessaire de porter l'armée entre la Coa et le gros des troupes alliées, ce qui pouvait avoir les suites les plus funestes, en cas d'échec, parce qu'on aurait perdu la communication avec le 2ᵉ corps, dont l'isolement eût causé la défaite. Une attaque des retranchements par leur gauche aurait ramené les troupes sur un front hérissé de rochers, de murs, et de tout ce qui pouvait enfin en rendre l'accès difficile. Cependant Massena reconnut minutieusement le terrain de ce côté et se convainquit après un examen attentif qu'il aurait été obligé de faire un grand détour, tandis que par le plus léger mouvement de flanc, lord Wellington pouvait porter ses masses le long de sa ligne, et prévenir l'effet de sa manœuvre.

Tant d'obstacles accumulés contre le projet du général en chef provenaient uniquement de l'inaction forcée de la journée; pour les surmonter il ne fallait plus compter sur le zèle des généraux, qui depuis 4 mois s'exagérant toutes les difficultés n'obéissaient qu'à contre-cœur, et dont la plupart avaient déjà leur congé en poche ou s'attendaient à être renvoyés sur les derrières. Eblé et Fririon, Lazowski, Ferrey et quelques autres engageaient fortement Massena à renoncer à une

entreprise qui exigeait l'union et le dévouement de tous. Néanmoins il tenait tant à conserver le matériel considérable d'artillerie déposé à Almeida qu'il ne se décida à en faire le sacrifice qu'à la dernière extrémité. Il demanda, le 6 au soir, des hommes de bonne volonté pour porter l'ordre au général Brenier de faire sauter la place et de s'évader avec la garnison. Il s'en présenta trois, et quoique deux de ces braves aient péri dans l'accomplissement de leur mission, l'histoire devra conserver leurs noms.

Massena écrivit au général Brenier : « Mon cher gé» néral, faites sauter Almeida par le moyen de four» neaux, en vous retirant avec votre garnison sur » Barba del Puerco. Faites tout pour que l'ennemi ne » puisse tirer parti des canons et des munitions qui sont » dans la place, soit en les détruisant, soit en les en» fouissant. Prévenez-moi de la réception de cet ordre » par 4 salves de 25 coups de canon, de votre plus gros » calibre, tirées à 5 minutes d'intervalle l'une de l'autre, » demain soir à 10 heures ou dans la nuit, et dans la » direction des positions que nous occupons. Cet ordre » est conforme aux instructions que l'Empereur m'a fait » transmettre. »

Cette lettre fut portée en triplicata par Zaniboni, caporal au 76e, André Tillet, chasseur au 6e léger, et Jean Noël Lami, soldat cantinier de la division Ferrey. Le premier et le dernier prirent des déguisements; Tillet, au contraire, partit en uniforme et armé de son sabre. Seul, il arriva.

Dans la matinée du 7, Massena donna par ses mouvements de l'inquiétude aux Alliés, qui continuaient leurs travaux avec un redoublement d'activité. Vers

midi, le maréchal duc de Raguse arriva et prit le commandement du 6e corps, auquel il avait été nommé en remplacement du duc d'Elchingen.

Reynier ne sachant pas encore la détermination de Massena de faire sauter Almeida, s'effrayait du rôle dont il serait chargé dans la prochaine bataille. Il annonçait que les 4e et 5e divisions anglaises ne songeaient pas à faire de mouvement sur la droite; la première était placée sur le chemin de San Pedro et l'autre sur celui de Val de Mula; la division de Campbell bloquait toujours Almeida, mais la majeure partie de ses troupes était disponible vers Malpartida, entre le fort de la Conception et cette place; il concluait de ces informations que le 2e corps n'avait pas moins de 15,000 hommes devant lui. Quoique ceci ne fût pas tout à fait exact, pourtant il donna un bon avis : le régiment anglais, chargé de garder le fort de la Conception, n'ayant fait aucune disposition de défense, lord Wellington ne le considérait probablement pas comme un point d'appui pour sa gauche; en conséquence, il proposa, dans le cas où le grand mouvement de l'armée sur la droite des Alliés, par les plaines qui s'étendent jusqu'à Almeida, serait inexécutable, d'opérer un mouvement analogue sur la gauche, en portant dans la nuit vers Aldea del Obispo toutes les troupes placées en avant et sur la gauche de Fuentes de Oñoro. On aurait attaqué alors le fort de la Conception et battu les 5e et 6e divisions, avant que lord Wellington se fût aperçu de ce changement de manœuvre. La droite de l'armée française, marchant à droite d'Aldea del Obispo et par Malpartida, eût été bientôt en communication avec Almeida, puisque d'Aldea del Obispo à cette place,

il n'y a que 6 kilomètres, tandis que de Pozo-Velho on en compte 12. Toutefois, Reynier reconnaissait que l'attaque de la gauche des Alliés n'offrait pas autant d'avantages que celle de la droite, puisqu'on leur laissait la faculté de se replier sur Alfayates, Sabugal, Figueiras, Castelbom et autres points de passage de la Coa, et que d'ailleurs lord Wellington, en débouchant de Fuentes de Oñoro, pouvait rendre notre propre retraite sur l'Agueda et Ciudad-Rodrigo très-difficile. Massena eût profité de cet avis si la plupart des généraux n'avaient pas été décidément contraires à une seconde bataille.

Cependant le colonel Pelé se tenait aux écoutes au quartier général du 2e corps, le plus rapproché d'Almeida. Vers 10 heures du soir, on entendit un bruit sourd et lointain dans la direction de cette place, et Pelé engagea vivement Reynier, une demi-heure après, à tirer 4 coups de canon, signal convenu pour informer le reste de l'armée de l'heureuse arrivée des émissaires à Almeida. Au grand quartier général, le bruit du canon fut plus distinct, mais le rapprochement des heures laissait encore de l'incertitude. Massena, seul, n'eut aucun doute, et afin de faciliter l'évasion de Brenier, il ordonna, à 11 heures et demie, les dispositions suivantes, pour trois heures du matin.

Le 8e corps dut aller prendre poste entre Alameda et Fuentes de Oñoro; on lui assigna un régiment de cavalerie pour le lier avec le 6e, auquel il fut prescrit de reprendre ses anciennes positions, en arrière de Fuentes de Oñoro, en laissant un régiment dans le bois en face. Le comte d'Erlon reçut ordre de se porter à Espeja, en s'éclairant avec 150 chevaux, détachés de la ré-

serve, sur le chemin de Nave de Avel, et Montbrun eut la tâche de couvrir ce changement de position en se portant par Pozo-Velho, en avant de Loison. Les bagages partirent à 2 heures du matin.

Bientôt une nouvelle dépêche de Reynier étaya avec tant de force les incertitudes qui lui restaient sur les salves qu'on disait avoir entendues, que Massena se serait décidé à suspendre le mouvement, si elle fût arrivée une heure plus tôt. Il se contenta de tenir Ferrey à Fuentes de Oñoro, et l'armée conserva sa nouvelle position pendant la journée du 9, où les bruits d'explosion furent plus aisément distingués. Néanmoins les troupes murmuraient : Pourquoi, disaient-elles, rester en face de l'ennemi, puisqu'on avait renoncé à la bataille? D'autre part, les vivres n'arrivaient plus de Ciudad-Rodrigo, et le désir de rentrer en Espagne se montrait plus impatient que jamais. Reynier surtout s'apitoyait sur le 2ᵉ corps, qui lui semblait offert en holocauste pour le salut des trois autres. Massena ne voulait pourtant pas se replier avant que le sort d'Almeida ne fût décidé. Au quartier général, les avis étaient partagés : les uns croyaient Brenier fait prisonnier avec sa garnison, les autres expliquaient le retard de son arrivée par les préparatifs de la destruction de la place, qui exigeaient au moins trois à quatre jours.

Enfin, le 10, Massena, cédant aux obsessions du comte d'Erlon et aux instances des autres généraux, se décida tout à coup à se jeter derrière l'Agueda. La veille il avait ordonné à Reynier de faire tirer une douzaine de coups de canon du point le plus élevé de sa position, afin qu'ils fussent entendus à Almeida, et de demander un ou deux hommes de bonne volonté

pour pénétrer dans la place, et en rapporter des nouvelles de Brenier. Mais, malgré la promesse d'une récompense de 6,000 francs, il y avait si peu de chance de succès que personne ne se présenta. Bien que ce mouvement rétrograde pût paraître aux Anglais un abandon définitif et prématuré de la garnison d'Almeida, la sagesse le conseillait, indépendamment de toutes considérations relatives aux subsistances. En effet, les Alliés suivraient probablement l'armée dans sa retraite, sauf la division Campbell, chargée du blocus d'Almeida, et l'éloignement permettrait d'autant mieux à Brenier de s'évader.

Les 6e et 8e corps, ainsi que la cavalerie, se portèrent donc à Ciudad-Rodrigo, et Reynier s'établit au pont de Barba del Puerco, par lequel devait déboucher la garnison d'Almeida. Lord Wellington n'inquiéta point notre retraite, et se contenta de faire reprendre à Crawfurd, dans la journée, son ancienne position sur l'Azava, en lui recommandant d'y placer des postes de cavalerie, et de prescrire au général Erskine de remettre au 70e d'infanterie britannique la surveillance du pont de Barba del Puerco; mais ce régiment fut tenu à distance respectueuse par Heudelet.

A minuit, une explosion sourde et prolongée apprit à l'armée française qu'enfin Almeida n'existait plus, du moins comme place forte. Le brave Tillet y était parvenu le 7, dans la matinée, après avoir traversé toutes les lignes de l'ennemi, avec autant de bonheur que d'intelligence et de sang-froid. Brenier arrêta aussitôt ses dispositions; il fit jeter les cartouches dans les puits, déposer tous les plombs dans les fossés, scier les affûts, renverser le parc de voitures au pied des revêtements, et détruire

l'artillerie, en tirant à boulet dans la volée des pièces. Le 9, les fourneaux furent chargés, et le 10 tous les préparatifs terminés. Brenier rassembla alors chez lui les principaux officiers de la garnison, leur communiqua les derniers ordres du général en chef, leur dit qu'il fallait rejoindre l'armée, en marchant sur le ventre des corps ennemis qui s'opposeraient à leur passage, et qu'il comptait sur leur sang-froid comme sur la bravoure de la garnison. Cette nouvelle fut reçue avec joie par toutes les troupes, car les combats en rase campagne plaisent plus aux soldats français que la défense des places fortes, où ils ont moins de chances de faire briller leur valeur, leur intelligence et leur adresse. A 10 heures du soir, la garnison sortit de la place en deux colonnes; il n'y resta que les sapeurs, chargés, sous les ordres du commandant du génie Morlet, de mettre le feu aux fourneaux des mines.

Le général Campbell, auquel lord Wellington avait confié les soins du blocus, avait moins mal distribué ses troupes que les panégyristes du généralissime ne l'ont prétendu; mais harcelé dans les journées précédentes, du côté opposé à celui par lequel la garnison effectua sa sortie, la majeure partie de ses forces s'y trouvait réunie. Néanmoins la brigade Pack était fort bien placée, à Malpartida, pour s'opposer à l'évasion de Brenier, et, s'il y a des reproches à adresser à quelqu'un dans l'armée anglo-portugaise, c'est à celui qui se contenta de laisser la division Crawfurd et la cavalerie de sir Stappleton Cotton sur l'Agueda, et de tenir si loin d'Almeida le gros de l'armée.

Brenier, à la tête de la colonne de gauche, donna la direction, en se guidant sur la lune et les cours d'eau;

on marcha ainsi près de deux heures sans malencontre, et au moment même où la place sautait avec un fracas épouvantable, les deux colonnes tombèrent sur les avant-postes ennemis, les dispersèrent et continuèrent rapidement leur marche; mais Pack accourut de Malpartida, et les suivit en tiraillant sur leurs flancs et leurs derrières. Bientôt tous les équipages que Brenier, par sa prévoyance, avait mis en queue pour retarder la poursuite par l'appât d'un butin facile, sont pillés et ralentissent la marche des Portugais. Au jour, la garnison se trouva entre Villar de Ciervos et Barba del Puerco, où le chef de bataillon du génie Morlet la rejoignit avec les sapeurs, qui avaient rompu une seconde fois le cordon d'avant-postes, reformé après le passage du gros de la garnison. Brenier dirigea alors sa colonne sur l'Agueda; mais la cavalerie de sir Cotton l'atteignit, avant qu'il eût gagné la crête des hauteurs, et tirailla sur sa droite, afin de retarder sa marche, tandis que Pack, sur sa gauche, redoublait le pas; néanmoins Brenier se déroba par un sentier qui le conduisit directement au pont de Barba del Puerco, où la vue d'uniformes français redoubla l'ardeur de ses braves. Comme il fallait traverser une espèce de défilé aboutissant à une carrière entre des rochers à pointes d'aiguille, et que l'ennemi accourait de tous côtés, Brenier s'enfonça dans le défilé, pendant que Heudelet, qui avait découvert sa colonne, traversait le pont à la tête de plusieurs compagnies de voltigeurs, et volait à sa rencontre. Malheureusement l'arrière-garde de Brenier fut coupée par le général Cotton, qui, après l'avoir sabrée, remonta la gorge au trot, dans l'espoir de tailler en pièces le gros de la colonne; à la vue du danger

nos soldats gravirent avec légèreté les versants escarpés de la gorge; ils ne l'évitèrent pourtant que pour tomber dans un autre : Pack, dont les Portugais bordaient la crête de la berge gauche, dirigea sur eux une fusillade meurtrière, à la faveur des rochers qui le masquaient. Enfin, lorsque cette malheureuse garnison croyait toucher au port, la terre, manquant sous ses pas, en engloutit une partie dans un précipice béant, au pied d'un énorme rocher, où la tête de la colonne portugaise roula après elle.

La cavalerie anglaise fut arrêtée assez longtemps dans la gorge, par les voltigeurs de Heudelet, pour que le gros de la colonne pût passer le pont. Mais le 36e britannique, commandé par Campbell lui-même, et les bataillons légers d'Erskine, débouchant d'Aldea del Obispo, repoussèrent à leur tour les voltigeurs et s'emparèrent du pont. En ce moment le général Merle accourait de San-Felices; les voltigeurs, assurés d'être soutenus, revinrent alors à la charge et rejetèrent les Alliés au delà du pont, avec perte de quelques prisonniers.

Reynier s'était hâté d'instruire Massena de l'heureuse délivrance de la garnison d'Almeida. Sa lettre, qui faisait mention de pertes considérables, parce qu'on croyait alors perdus tous les hommes tombés dans le gouffre, fut interceptée par des coureurs anglais, et lord Wellington lui donna une grande publicité. Dans l'après-midi et durant la nuit, Reynier ordonna aux voltigeurs de fouiller le théâtre du combat, et l'on retrouva, cachés entre les rochers, beaucoup d'hommes pleins de vie; mais le fond du précipice présentait un spectacle affreux; là gisaient 270 hommes, dont 230 Français et 40 Portugais; 100 Français et 30 Portugais morts et

horriblement mutilés; 40 Français étaient dans un état désespéré, avec les membres brisés ou le corps en lambeaux; 60 Français et 40 Portugais furent remis en quelques jours. On voit par là que la garnison d'Almeida n'essuya pas d'énormes pertes. On constata que, sur les 350 hommes manquant à l'appel, 200 traîneurs étaient tombés entre les mains de l'ennemi, 100 avaient péri dans le précipice et 50 les armes à la main. Le général Brenier prit, le 12 mai, la route de Salamanque, et le 2e corps celle de Ledesma.

Le convoi destiné au ravitaillement d'Almeida fut jeté dans Ciudad-Rodrigo, et l'approvisionna de la sorte pour quatre mois; cette place reçut aussi un renfort qui éleva sa garnison à 2,000 hommes.

Le 11 au soir, une division anglaise renforça les troupes devant le pont de Barba del Puerco. On sut par des causeries d'avant-postes que le général Campbell serait mis en jugement pour sa négligence, et plus tard on rapporta qu'il s'était brûlé la cervelle.

Massena, ayant chargé le colonel Pelé, son premier aide de camp, de porter à l'Empereur la nouvelle de la destruction d'Almeida et de l'évasion de sa garnison, il put dire sans jactance que le résultat de cette dernière opération de l'armée de Portugal, en attirant les forces des Alliés qui menaçaient Badajoz et le midi de l'Espagne, lui avait laissé l'honneur des armes, et rabaissé l'orgueil que lord Wellington tirait alors d'une retraite commandée par la famine.

A peine l'armée fut-elle rendue dans ses quartiers de rafraîchissement, que le général en chef songea à la réorganiser sur les bases indiquées par le Major général. Elle allait être composée de 6 divisions d'infan-

terie en trois corps d'armée sous les ordres de Reynier, du duc de Raguse et du duc d'Abrantès. Montbrun devait conserver le commandement de la réserve formée de 3 brigades de dragons et d'une de chasseurs; le comte d'Erlon, qui avait cédé la brigade Fournier, allait prendre celle du général Soult, presque réduite à ses cadres, mais qui devait être incessamment renforcée par de nombreux détachements envoyés de France. Ce travail n'était pas encore achevé que Massena reçut son ordre de rappel.

L'Empereur, on l'a vu par les fragments de la correspondance du Major général cités plus haut, éprouvait un vif mécontentement de l'échec de ses armes en Portugal. Toutefois, sans faire de griefs au Maréchal d'avoir renoncé à passer le Tage, de ne s'être pas établi sur le Mondego et l'Alva, ni de sa sévérité envers le duc d'Elchingen, ni même enfin du combat de Sabugal, dont la responsabilité semblait peser sur lui, Napoléon le rappelait pourtant. Sans doute les nouvelles de ces événements, arrivant coup sur coup avec des commentaires malveillants, firent une impression fâcheuse dans l'esprit de l'Empereur; mais ce qui le détermina surtout, ce fut la correspondance du duc d'Istrie, dans laquelle il présentait les opérations de son collègue sous un faux jour, au moment même où il le berçait d'espérances trompeuses.

Depuis plusieurs jours, le Maréchal pressentait sa disgrâce. Dans un État constitué comme la France l'était alors, quand les hautes positions dépendent de la seule volonté du souverain, des signes précurseurs annoncent toujours la défaveur du maître, et Massena ne fit point exception à cette règle. Quelques-uns de ceux

qu'il honorait de son amitié et qui l'avaient encensé jusque-là, ne voyant plus en lui qu'un instrument sans valeur pour leur avancement, grossirent le nombre de ses ennemis, et se hâtèrent de répandre le bruit de cette disgrâce si près de l'atteindre. Massena connaissait trop bien les hommes en général pour s'étonner ou s'affliger beaucoup de leur ingratitude; cependant celle du général Foy lui fut très-sensible. Ce général, son ami depuis 10 ans, qui, dans cette dernière campagne, en avait reçu les plus hautes marques de confiance, comme interprète de ses sentiments intimes auprès de l'Empereur, lui remit à Ciudad-Rodrigo, le 10 mai, lors de son 2e retour, une lettre du Major général, sévère, injuste, et fausse dans ses appréciations (voy. *Pièces justificatives, n° XVI*), dont l'enveloppe, lacérée tout autour de 3 larges cachets, montrait assez qu'elle avait été ouverte avant d'arriver à destination. Le Maréchal souffrit dans son cœur de cet ignoble abus de confiance, mais ne se répandit point en récriminations ou en plaintes; il le méprisa, et ne voulut pas même dénoncer à l'Empereur une indiscrétion qui n'était pas moins criminelle envers Napoléon qu'envers lui-même. Foy essaya de se justifier (voy. *Pièces justificatives, n°* XVII) à plusieurs reprises; il tenta de se rapprocher de celui qui, en l'aidant à gravir le dernier échelon de sa carrière militaire, lui aplanit les voies, et jeta peut-être les fondements de la haute fortune politique à laquelle il parvint plus tard. En renvoyant le lecteur à la lettre insérée dans les pièces qui terminent le volume, nous désirons le mettre à même d'y trouver, s'il est possible, la justification du général. Pour nous qui, avant tout, nous sommes imposé le devoir de l'impartialité

dans le long récit au terme duquel nous touchons enfin, nous ne pouvons que jeter un regard de pitié sur toutes les gloires, et nous écrier comme le poëte : Hélas! hélas! quelle âme ici-bas a la pureté du cristal limpide!

L'ordre de rappel du Major général était ainsi conçu : « L'Empereur, monsieur le maréchal prince d'Essling, » ayant jugé à propos de donner le commandement de » son armée de Portugal à M. le maréchal duc de Raguse, l'intention de Sa Majesté est, qu'aussitôt après » avoir remis votre commandement, vous vous rendiez » à Paris. L'Empereur ordonne expressément que vous » ne rameniez avec vous que votre fils et un autre de » vos aides de camp. Le colonel Pelé, tous vos autres » aides de camp et tous les officiers d'état-major doi- » vent rester avec M. le duc de Raguse. »

Massena remit le même jour le commandement à son successeur, et fit ses adieux à l'armée. Quoique douloureusement affecté du coup qui le frappait, il ne désespéra pas de faire entendre la vérité à Napoléon et d'en obtenir enfin justice. Du reste, il avait assez vécu pour ne point trop s'affecter d'une disgrâce non méritée; il avait déjà triomphé de l'injustice du Directoire, de l'ingratitude du Premier Consul, et dans cette circonstance il ne doutait pas de l'équité de l'Empereur.

La carrière active de Massena est terminée, et pour connaître les autres commandements qu'il a exercés jusqu'à sa mort, il faut se reporter à la Notice biographique placée en tête du premier volume. Nous arrêterons donc ici ses Mémoires; mais en déposant la plume, qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur cette campagne, qui semblerait mal clore une carrière aussi glorieuse, si l'on se bornait à en constater les résultats.

Et d'abord il était matériellement très-difficile que la campagne de Portugal pût réussir, car Massena n'eut jamais plus de 45,000 hommes au lieu de 70,000, sur lesquels il avait cru pouvoir compter d'après les promesses de l'Empereur; et comme on l'a vu, l'insubordination systématique du duc d'Elchingen, les mutineries du duc d'Abrantès, les hésitations de Reynier, les désobéissances du comte d'Erlon et la légèreté de Montbrun augmentèrent les difficultés résultant de la grande infériorité du nombre. Néanmoins, il fit tomber promptement deux places importantes, malgré la faiblesse des moyens mis à sa disposition. Au début de son invasion, en opérant sur la rive droite du Mondego, il força lord Wellington à abandonner les positions qu'il avait préparées d'avance et où il se flattait d'arrêter l'armée française. Il perdit, il est vrai, la bataille de Busaco, mais il ne battit point en retraite. Quoique affaibli par cet échec, il reste en présence de l'armée victorieuse et la rejette sur Coïmbre, dès qu'il a découvert un passage à sa gauche; il ne lui laisse pas même le temps de s'établir dans cette ville; il y entre en forçant son arrière-garde. De là, il marche sur Lisbonne, serrant de près l'armée alliée, et ne s'arrête que devant les lignes de Torres Vedras. Ces lignes, dont on n'avait pas jusqu'alors soupçonné l'existence, ne pouvant être prises de vive force, Massena résolut d'en former le blocus, et transféra son quartier général à Santarem; mais ne pouvant construire un pont sur le Tage, ni s'emparer d'Abrantès, il est obligé, après 6 mois de blocus, de prendre une position plus en arrière; dans sa pensée, l'armée devait pivoter de Leiria vers Pombal et Espinhal, pour se diriger de là sur Coïmbre, et si

elle ne put s'établir sur le Mondego, on sait maintenant sur qui en doit retomber la faute. Enfin vit-on jamais général dans la nécessité de recourir aux moyens qu'il employa, pour alimenter ses troupes dans un pays aussi complétement dévasté?

Lorsqu'on songe aux contre-temps qu'il eut à éprouver tous les jours, on ne saurait avec justice faire une critique quelque peu fondée de sa marche sur Torres-Vedras, et tout militaire admirera l'énergie et l'aplomb que Massena déploya dans sa retraite. Reviendrons-nous sur la bataille de Fuentes de Oñoro? Rappellerons-nous les péripéties de ce dernier acte du drame, où la victoire nous fut deux fois arrachée par des circonstances en dehors de toute prévision possible? Qui oserait dire que, sauf l'Empereur et l'archiduc Charles, il existait alors un capitaine placé dans les mêmes conditions qui eût atteint de meilleurs résultats? Et cependant, par la disgrâce passagère de son lieutenant, Napoléon sembla vouloir subordonner aux malheurs d'une campagne mal engagée, les talents d'un général heureux jusqu'alors. Mais lui-même devait bientôt prouver que les plus hautes inspirations ne suffisent pas toujours pour fixer la victoire. Comme Massena il n'avait point encore vu pâlir son étoile lorsqu'il fut accablé sous les désastres consécutifs des deux campagnes qui suivirent la fatale expédition de Russie : jamais son génie ne se montra plus fécond en ressources, et pourtant quels furent les résultats de son énergie et de ses admirables conceptions?... Disons donc que l'expédition de Portugal fut pour Massena ce que la campagne de France a été pour Napoléon.

Au reste, un empire gigantesque, fondé par 10 ans

de victoires, n'ayant d'autres liens que la force, ne pouvait durer encore longtemps. Formé de nations antipathiques, différant à la fois de mœurs, de langues et d'intérêts, de nouveaux succès n'auraient que retardé sa chute. Il eût fallu pour le maintenir, une unité de vues qui ne pouvait exister entre l'Empereur et ses lieutenants, entre ceux-ci et les généraux appelés à concourir au même but. D'ailleurs l'espèce de laisser aller de Napoléon envers ses maréchaux leur démontrait assez que leurs fautes resteraient impunies; en laissant germer chez les uns l'ambition, chez d'autres la soif des richesses, et parmi le plus grand nombre une vanité excessive, il était impossible qu'au premier échec tout le système militaire, politique et administratif, échafaudé au prix de tant de sacrifices, ne s'écroulât pas. En effet, les revers de l'armée de Portugal furent le prélude des désastres de Moscou, de Leipzick et de Paris. La France se montra alors admirable d'héroïsme et de dévouement; elle se sacrifia tout entière aux intérêts de son souverain, sans calcul, sans espoir de compensation; on eût dit qu'elle avait épousé ses destinées, et qu'elle était heureuse et fière de mourir pour lui; et cependant lui avait-il donné le bonheur, la liberté? Avait-il accompli la mission civilisatrice que lui avaient conférée et son génie, et les circonstances, et le peuple qui avait foi en lui? Avait-il tracé à la rénovation de 1789 un lit plus large et plus régulier, abordé quelques-uns des grands problèmes qui font le désespoir et la joie de notre âge? Hélas! la France s'était vue arracher toutes ses libertés, toutes ses conquêtes, et Napoléon ne laissa derrière lui que des ruines et des cendres! L'âme s'attristera éternellement devant le tableau de

cette époque et de tant de sang prodigué inutilement pour un seul homme. Toutefois, la postérité confirmera la gloire acquise par les lieutenants de Napoléon, et, pour être juste, elle en accordera à Massena la plus large part.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1810 ET DE 1811.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE

LA CAMPAGNE DE 1810 ET DE 1811.

N° I.

(Chap. I, page 2.)

ÉTAT DE SITUATION DES ARMÉES EN ESPAGNE AU MOIS DE JANVIER 1809.

DÉSIGNATION des corps.	COMMANDANTS.	FORCE en infanterie, cavalerie et artillerie.
État-major général....	....	126
Garde impériale.......	....	9 505
1er corps..............	Maréchal duc de Bellune.....	21 175
2e corps..............	Maréchal duc de Dalmatie...	27,122
3e corps..............	Général duc d'Abrantès......	17,406
4e corps..............	Maréchal comte Jourdan.....	13 048
5e corps..............	Maréchal duc de Trévise.....	18,284
6e corps..............	Maréchal duc d'Elchingen....	25,029
7e corps..............	Général comte Gouvion Saint-Cyr......................	41.386
Réserve de cavalerie...	Maréchal duc d'Istrie........	15,093
Dépôts et détachements de cavalerie........	....	3,880
Compagnies de marche, etc..........	....	11,678
Gouvernements......	....	10.045
Grand parc.........	....	2 579
Réserve..............	....	24.654
	Total......	241,010 dont 40,757 alliés.

Non compris :

La garde française du roi d'Espagne...... 5,623

N. B. — Ces forces faisaient un effectif de 321 411 hommes, dont 39,574 de cavalerie, en y comprenant les détachés et les malades.

36.

(*Page* 85.)

SITUATION DE L'ARMÉE DE PORTUGAL AU 30 JUIN 1810, PENDANT LE SIÉGE DE CIUDAD-RODRIGO.

Le maréchal MASSENA, général en chef.
Le général de division EBLÉ, commandant en chef l'artillerie.
Le général de division LAZOWSKI, commandant en chef le génie.
Le général de division FRIRION, chef de l'état-major général.
L'adjudant commandant DELOSNE, sous-chef.
L'inspecteur aux revues LAMBERT, intendant général de l'armée.

DÉSIGNATION DES				EMPLACEMENT.	TOTAL par division.	
Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.		Troupes.	Chevaux.
6ᵉ Corps. Le maréchal duc d'Elchingen, commandant en chef.			État-major général.	»	50	»
	Marchand...	Maucune...	6ᵉ léger..........	Au camp de gauche, près Ciudad-Rodrigo.	7,019	134
			69ᵉ de ligne.......	»		
		Marcognet..	39ᵉ id.	»		
			76ᵉ id.	Sur la gauche de l'Agueda.		
	Mermet.....	Labassée...	25ᵉ léger..........	Au camp de droite.	7,053	89
			27ᵉ de ligne.......	»		
		Bardet......	50ᵉ id.	»		
			59ᵉ id.	»		
	Loison......	Simon......	15ᵉ léger..........	Sur la gauche de l'Agueda.	8,844	140
			Légion du Midi....	Au camp de droite.		
			Légion Hanovrienne	Au parc de siége.		
			26ᵉ de ligne.......	Au camp de droite.		
		Ferrey......	32ᵉ léger..........	»		
			66ᵉ de ligne........	»		
			82ᵉ id.	»		
	Cavalerie...	Lorcet......	3ᵉ de hussards.....	Sur la gauche de l'Agueda.	1,193	1,240
			15ᵉ de chasseurs...	»		
		Art. et train.	»	Au camp.	1,117	1,507
		Art. de siége.	»	»	1,862	2,245
		Sapeurs.....	»	»	247	»
			Gendarmerie........	A Salamanque.	23	28
			Équipag. militaires.	En route.	156	141
			Mulets de bât......	»	46	85
				Total du corps d'armée.	27,808	5,609
8ᵉ Corps. Le général de division duc d'Abrantès, commandant en chef.			Ét.-maj. du c. d'arm.	San Felices el Chico.	23	149
	Clauzel.....		État-maj. de la div.	»	8,073	215
		Ménard.....	19ᵉ de ligne.......	»		
			25ᵉ id.	»		
			28ᵉ id.	»		
			34ᵉ id.	»		
		Taupin.....	36ᵉ id.	»		
			46ᵉ id.	»		
			50ᵉ id.	»		
			75ᵉ id.	»		
		Godard.....	22ᵉ id.	»		
	Solignac....		État-maj. de la div.	San Felices el Grande.	7,661	192
		Gratien.....	15ᵉ de ligne.......	San Felices et Ledesma.		
			47ᵉ id.	Aldea Nueva et Ledesma.		
			65ᵉ id.	San Felices el Grande.		
		Thomières..	Régiment de Prusse.	Salamanque.		
			70ᵉ de ligne.......	Ledesma.		
			86ᵉ id.	Ledesma et Toro.		
			Irlandais..........	Salamanque.		
				A reporter....	15,734	407

Désignation des Corps d'armée.	Désignation des Divisions.	Désignation des Brigades.	Désignation des Régiments.	Emplacement.	Total par division. Troupes.	Total par division. Chevaux.
Réserve de cavalerie. Le général de division Montbrun, commandant. Suite du 8e Corps.				*Report...*	15,734	407
	Cavalerie...	Sainte-Croix.	Etat-maj. de la cav.	San Felices el Chico.		
			1er régim. provisoire de dragons.	"	1,757	1,861
			2e prov. de dragons.	"		
			3e id.	"		
		Art. et train.	"	Id. et el Grande, Santi Espiritus.	855	1,025
			Sapeurs et génie...	San Felices el Chico.	4	10
			Gendarmerie......	"	20	21
			Equipag. militaires.	Salamanque et en route.	757	1,126
					19,13[illegible]	4,599
	Treillard....	Cavrois.....	15e de dragons.....	Près Ciudad-Rodrigo.		
			25e id.	"		
		Millet......	3e id.	"	4,621	4,456
			6e id.	"		
		Gardanne...	10e id.	"		
			11e id.	"		
			Art. à cheval, 2e regiment, 6e comp..	"		
			Non compris :			
8e Corps (au 15 juin). Le général de division Reynier, commandant en chef.	Merle.......	Sarrut......	2e léger..........	Almendralejo.		
			36e de ligne.......	"		
		Graindorge..	4e léger..........	"	5,547	377
			15e de ligne.......	"		
			Artillerie et train...	"		
	Heudelet...	Foy.........	17e léger..........	Truxillano.		
			47e de ligne.......	Merida.		
			31e léger..........	"	6,591	413
		Arnauld.....	70e de ligne........	"		
			86e id.	Lobon et Merida.		
			Artillerie et train...	Merida.		
	Lahoussaye.	Digeon.....	17e de dragons.....	Calamonte.		
			27e id.	"		
			18e id.	Arroyo de San Servan.	1,233	1,136
			19e id.	"		
			Artillerie et train...	Celamonte.		
		Marisy.....	13e de dragons.....	Azonchal.	1,020	890
			22e id.	"		
		Le général de brigade Soult commandant la division.	1er de hussards.....	Lobon.		
			22e de chasseurs.....	"		
			Chasseurs hanovr..	"	1,208	1,267
			8e de dragons......	Merida.		
			Artillerie et train...	Lobon.		
	Parc........		Artillerie et train du corps............	Merida.	425	323
	Génie.......		Sapeurs et train du génie............	Almaraz, Truxillo, Merida.	74	19
					16,298	4,434

DÉSIGNATION DES				EMPLACEMENT.	TOTAL par division.	
Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.		Troupes.	Chevaux.
Divisions indépendantes.	Serras (au 15 juin).	Jeannin.....	2e rég. léger.......	Avila.	10,529	2,006
			4e id.	Zamora avec le général Jeannin.		
			28e de ligne..... ..	Alba de Tormes, Babila-Fuente et Aldea Lingua.		
		Corsin (au 25 juin).	12e léger.........	Tamames, Puerto de Baños, Horcajo et Miranda de Castaños.		
			32e de ligne	Cazalda, Monte Mayor et Puerto Banos.		
			Artillerie à pied....	"		
			Train.............	"		
		Brenier et Paillard.	113e de ligne	Vittoria.		
			Légion de la Vistule.	Bilbao.		
		Bron... ...	8e prov. de dragons.	Almenara, Ledesma, Zamora, Peñanseda, Mattta, Tamames.		
			9e id.	Salamanque, Alba de Tormes, Calvaresa, Babila Fuente, Aldea Lingua.		
			10e id.	Benavente et environs.		
		Carrié (au 20 juin).	2e bataill. auxiliaire.	Leon.		
			4e id.	Valladolid.		
			5e id.	Palencia.		
			7e id.	Valladolid et Villadrijo.		
	Kellermann (au 26 juin).	Lamartinière	15e de ligne.......	Avila.	5,426	1,371
			51e id.	"		
			96e id.	"		
			63e id.	"		
		Dufresse....	31e léger...	Medina del Campo.		
			2?e de ligne.......	Olmedo.		
			75e id.	Cantalapiedra.		
			64e id.	Ventosa.		
			103e id.	Campillo.		
		Lauberdière.	3e rég. suisse......	Benavente.		
			2e id.	Astorga.		
			4e id. 1er bat.	Valladolid.		
			4e id. 2e bat.	Astorga.		
		Bessières...	Garde de Paris....	Carrion.		
			6e prov. de dragons.	Medina del Campo et Rio-Secco.		
			7e id.	Medina del Campo et Leon.		
			Artillerie à pied....	Valladolid.		
	Bonet (au 15 juin).	....	Etat-major de la div.	Oviedo.	9,130	456
			118e de ligne.......	Oviedo, Giado, Lapola et Mieres.		
			119e id.	Gijon, Villaviciosa, Llanes, Oviedo et Aviles.		
			120e id.	Oviedo, Tineo, Pravia, Luarca, Caujas de Tineo.		
			122e id.	Mieres, Oviedo et Arbas.		
			21e de chasseurs...	Mieres, Oviedo.		
			28e id. ...	Oviedo.		
			3e d'artillerie......	"		

(Voir la récapitulation d'autre part.)

DÉCOMPO

DÉSIGNATION ET EMPLACEMENT DES CORPS.	E
1er corps, maréchal Victor, à Chiclana.	
4e corps, général Sébastiani, à Grenade.	
5e corps, maréchal Mortier, à Séville.	
Division Dessolles, à Cordoue.	
1er gouvernement. Armée de Catalogne, maréchal Macdonald, à Girone.	
3e corps, général Suchet, 2e gouvernement à Saragosse.	
3e gouvernement, général Dufour (ensuite Reille), à Pampelune.	
4e gouvernement, général Thouvenot (de brigade), à Saint-Sébastien.	
Province de Ségovie, général Tilly, à Ségovie.	
Nouvelle-Castille, général Belliard, à Madrid.	
4e division de dragons du 2e corps, général La Houssaye, La Manche.	
Division de la Confédération du Rhin, général Lorge.	
Armée de Portugal, maréchal MASSENA.	
2e corps, général Reynier, à Mérida	
6e corps, maréchal Ney, près Ciudad-Rodrigo.	
8e corps, général Junot, à Salamanque.	
Réserve de cavalerie, général Montbrun, à la Caridad.	
5e gouvernement; Vieille-Castille; garde impériale, général Dorsenne, à Burgos.	
6e gouvernement; Valladolid, général Kellermann, à Valladolid.	
Santander et Asturies, général Bonnet, à Oviedo.	
Divisions de renfort.	
2e division d'arrière-garde, général Reille, à Bayonne.	
Division du général Drouet en route pour Bordeaux.	
Détachements divers.	
Garde impériale à Angers.	
Totaux.	

(*Tiré du dépôt de la guerre.*)

SITIO

Corp d'arm

ataillc

36
15
24
9
58
37
2
1
»
7
»
9
28
38
27
»
17
18
19
9
15
»
4
370

Divisions indépendantes.

DÉSIGNATION DES ARMÉES ET CORPS D'ARMÉE.	
1° Armée d'Espagne, composée des 1er, 4e, 5e corps, « vision Dessolles; armée de Catalogne, 3e corps, co: en Navarre, Biscaye, Ségovie, Nouvelle-Castille, M. che; 4e division de dragons et division de la Conféd ration du Rhin.	2,086
2° Armée de Portugal, composée des 2e, 6e, 8e corps d' mée, réserve de cavalerie; troupes des provinces esp gnoles de la Vieille-Castille, de Valladolid et « Asturies :	
1re partie : Armée de Portugal	9.279
2e partie : Troupes provisoirement sous les ordres Massena.	7,945
Le total de l'armée de Portugal et des troupes des pr vinces est de 138,554 hommes et 27,224 chevau présentant un effectif en ligne de 113,928 hommes 25,513 chevaux, répartis dans 147 bataillons et escadrons.	
3° Troupes en marche, composées de la 2e division d'a rière-garde, de celle du général Drouet et de détach ments divers	2,040
4° Détachement de 3,259 hommes (4 bataillons) de garde stationnés à Angers.	
Total des troupes en Espagne au 15 juin 1810. .	9,340
Total général de l'armée d'Espagne au 15 juin 1841	1,350 chevaux.

Récapitulation générale.

DÉSIGNATION DES CORPS.	TOTAL DES PRÉSENTS. Troupes.	Chevaux.	OBSERVATIONS.
6e corps d'armée............	27,808	5,609	
8e Corps d'armée............	19,130	4,599	
Réserve de cavalerie.........	4,624	4,556	
Total de l'armée en ligne.	51,562	14,764	
Non compris :			
2e corps d'armée............	16,298	4,434	
Division Serras...............	10,529	2,006	
Id. Kellermann........	5,426	1,371	
Id. Bonet...............	9,130	456	
Total général....	92,945	23,031	

Certifié par le général de division chef de l'état-major général

FRIRION.

N° III.

(*Chapitre IV, page 161.*)

SITUATION DE L'ARMÉE DE PORTUGAL AU MOMENT DE L'INVASION (15 SEPTEMBRE 1810).

Le maréchal MASSENA, général en chef.
Le général de division EBLÉ, commandant en chef l'artillerie.
Le général de division LAZOWSKI, commandant en chef le génie.
Le général de division FRIRION, chef de l'état-major général,
L'adjudant commandant DELOSNE, sous-chef.
L'inspecteur aux revues LAMBERT, intendant général de l'armée.

Grand quartier général.

DÉSIGNATION DES CORPS.	Hommes.	Chevaux.
État-major général..........	66	370
Gendarmerie..............	177	200
Génie....................	121	11
Equipages militaires........	647	868
Total.....	1,011	1,449

Aile droite. — 8e Corps.

Le général de division duc d'ABRANTÈS, commandant en chef.
Le général de division FOUCHET, commandant l'artillerie.
Le colonel VALAZÉ, commandant le génie.
Le général de brigade PIERRE BOYER, chef de l'état-major.

DÉSIGNATION DES			PRÉSENTS.	
Divisions.	Brigades.	Régiments.	Troupes.	Chevaux.
		État-major général du corps....	26	143
		État-major de la division......	20	83
		19e de ligne..................	579	14
	Ménard.....	25e id.	486	12
		28e id.	460	12
		34e id.	590	13
		15e léger....................	707	11
Clausel.....	Taupin.....	36e de ligne..................	624	9
		46e id.	517	7
		75e id.	425	9
	Godart......	22e id.	2,248	47
		État major de la division......	14	64
		15e de ligne..................	746	17
		47e id.	759	10
	Gratien.....	70e id.	540	10
		86e id.	816	13
Solignac....		Bataillon de Prusse	812	18
		65e de ligne..................	2,662	52
	Thomières. .	Irlandais.....................	861	14
		État-major....................	5	21
		1er...........................	271	287
		2e............................	248	263
	Sainte Croix.	4e et 9e......................	578	607
		14e...........................	274	287
		26e...........................	210	219
	Artillerie....	....	1,028	1,128
	Génie......	....	105	19
	Gendarmerie	....	20	21
	Equip. milit.	....	83	146
	Mulets de bât	....	57	91
		Total (27 bat. et 10 escad.) du 8e corps..	16,672	3,652

Centre. — 6e Corps.

Le maréchal duc d'Elchingen, commandant en chef.
Le général de brigade Charbonnel, commandant l'artillerie.
Le chef de bataillon Couche, commandant le génie.
L'adjudant commandant Béchet de Léocour, chef de l'état-major.

Marchand...		Etat-major général............	»	»
		Etat-major de la division......	11	»
	Maucune. ..	6e léger........................	1,443	»
		69e de ligne..........	1,759	»
	Marcognet. .	39e id.	1,641	»
		76e id.	1,704	»
Mermet......		Etat-major de la division.......	14	»
	Bardet.......	25e léger........................	1,553	»
		27e de ligne..........................	1,708	»
	Labassée....	50e id.	2,074	»
		59e id.	1,674	»
Loison......		Etat-major.......................	13	»
	Simon.	Légion du Midi................	563	9
		Légion hanovrienne..............	1,035	22
		26e de ligne........................	1,532	24
	Ferrey.......	32e léger.......	381	10
		66e de ligne.......................	1,716	22
		82e id.	1,676	24
	Lamotte. ...	3e de hussards..................	422	435
		15e de chasseurs...............	520	545
	Artillerie....	Etat-major.........................	13	»
		1re division..........................	231	283
		2e id.	255	264
		3e id.	216	229
		Division de cavalerie.........	143	169
		Parc de réserve................	448	475
	Génie........	4e bataillon de sapeurs, 2 comp.	103	»
	Equip. milit.	....	191	303
	Gendarmerie	....	23	28
	Mulets de bât	....	59	105
		Total (35 bat. et 6 escad.) du 6e corps. .	23,175	2.947

Aile gauche. — 2e Corps.

Le général de division Reynier, commandant en chef.
Le général Tirlet, commandant l'artillerie.
Le chef de bataillon Brulley, commandant le génie.
L'adjudant commandant Marbot, chef de l'état-major.

Merle........	Sarrut.......	2e léger........................	1,459	18
		36e de ligne......................	1,343	25
	Graindorge..	4e léger........................	1,494	29
		15e de ligne......................	1,283	19
Heudelet....	Foy.........	17e léger.........................	1,424	18
		70e de ligne......................	1,292	24
		47e id.	1,669	29
	Arnauld.....	86e id.	1,028	31
		31e léger.........................	1,766	23
	Soult.	1er de hussards..................	348	338
		22e de chasseurs................	304	341
		Chasseurs hanovriens..........	345	312
		8e de dragons..................	297	278
	Artillerie....	1re division.....................	278	269
		2e division.......................	261	259
		Parc de réserve..................	686	684
	Génie.	....	82	23
		Total (27 bat. et 12 escad.) du 2e corps.	15,359	2,709

Réserve de cavalerie.

Désignation des			Présents.	
Divisions.	Brigades.	Régiments.	Troupes.	Chevaux.
Montbrun, commandant en chef. Treillard.	Lorcet......	3e de dragons........	561	563
		6e id.	640	686
	Cavrois......	10e id.	509	535
		11e id.	476	497
	Gardanne.....	15e id.	622	627
		25e id.	679	677
	Artillerie.....	5e d'artillerie à cheval......	76	90
		4e bataillon d'ouvriers......	3	»
		2e bataillon bis du train......	67	129
		4e bataillon principal du train..	18	28
		Total (24 escadrons) de la réserve...	3,651	3,822
Non compris :				
PROVINCE DE VALLADOLID.				
Le général de division Kellermann, gouverneur.	Dufresne....	8e de ligne............	145	»
	Lambardière.	3e régiment } suisses.	407	»
		3e id. } suisses.	87	»
		4e id. } suisses.	858	»
	Carrié......	Bataillons auxiliaires. 2e........	751	»
		Bataillons auxiliaires. 4e........	949	8
		Bataillons auxiliaires. 6e........	274	»
		Bataillons auxiliaires. 7e........	464	»
	Poinsot......	Garde de Paris........	316	»
		Marine, 44e bataillon........	924	»
	Millet......	6e provisoire de dragons......	574	562
	Bessières....	7e id.	643	607
	Artillerie....	Détachement du 6e régiment....	13	»
		Total (11 bataillons et 8 escadrons).	6,998	1,177
SALAMANQUE.				
Serras.......	Paillard.....	113e de ligne........	1,997	20
		4e de la Vistule........	1,699	36
	Jeanin......	2e léger........	531	2
		4e id.	387	5
		56e id.	210	6
	Cerzic......	12e id.	373	9
		32e de ligne........	648	8
	Bron........	5e provisoire de dragons......	595	627
		9e id.	653	668
		10e id.	636	684
		Total (10 bataillons et 4 escadrons).	6,829	2,069
ASTURIES.				
Bonet.......	Valentin.....	118e de ligne........	2,262	»
		120e id.	2,558	»
	Reynaud....	119e id.	2,207	»
		122e id.	1,843	»
		20e chasseurs à cheval........	249	275
		21e id. (détach.)....	10	13
		5e régiment d'artillerie........	61	»
		Total (16 bataillons et 1 escadron)..	9,190	288

Récapitulation générale.

DÉSIGNATION DES ARMES.		TOTAL DES PRÉSENTS. Troupes.	TOTAL DES PRÉSENTS. Chevaux.
Grand quartier général.	État-major	66	370
	Gendarmerie	177	200
	Génie	121	11
	Équipages militaires	647	868
2e corps		15,359	2,709
6e corps		23,172	2,947
8e corps		16,772	3,652
Cavalerie de réserve		3,651	3,822
Total de l'armée d'invasion		59,965	14,579
Non compris :			
Division Kellermann		6,408	1,177
Division Seras		6 829	2,069
Division Bonet		9,190	288
Total général		82,392	18,114

NOTA. — Il faut défalquer du total de l'armée d'invasion formant la garnison de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida	2,400 h.	
Laissés autour des places et dans la province de Salamanque pour compléter l'approvisionnement de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, sous le commandement du général Gardanne	3,000	
Le 10e régiment de dragons, fort de 509 hommes et 535 chevaux, et d'autres détachements de cavalerie évalués à 500 hommes et 500 chevaux, n'entrèrent point non plus en Portugal	1,005 h.	— 1,035 chev.
	6,405	1,035

Défalcation faite, Massena commença donc l'invasion avec seulement 53,556 hommes et 13,445 chevaux.

Nº IV.

(Chapitre IV, page 167.)

Nous avons adopté dans l'évaluation de l'armée anglaise le chiffre donné par les auteurs anglais, panégyristes de lord Wellington. Nous sommes fondés à croire qu'ils l'ont amoindri, car dans la discussion qui eut lieu au Parlement lorsqu'il fut question, le 10 février 1812, de décerner à ce général une récompense nationale, sir Francis Burdett, membre de l'opposition, présenta le relevé suivant, qui ne fut pas contredit par M. Canning :

Troupes anglaises.	54,000 h.	
Troupes portugaises à la solde de l'Angleterre.	33,000	105,000 hommes.
Troupes portugaises à la solde du Portugal.	18,000	
Milices portugaises.		80,000
Total.		185,000 hommes.

N° V.

(Chapitre IV, page 200.)

ÉTAT DES PERTES DANS LA JOURNÉE DU 27 SEPTEMBRE 1810.

(TUÉS, BLESSÉS, FAITS PRISONNIERS.)

Corps d'armée.	Divisions.	Régiments.	Tués.	Blessés.	Prisonniers.	TOTAL Par régiment.	TOTAL Par division.	OBSERVATIONS.
2e CORPS.	Merle....	2e léger...........	56	229	29	314		Le génér. de division Merle, blessé.
		4e id.	13	122	116	251		Le général de brigade Foy, blessé.
		36e de ligne.......	42	299	143	484		Le général de brigade Graindorge, blessé à mort.
		Artillerie..........	»	2	»	2	1,051	
	Heudelet.	31e léger	45	249	»	294		
		70e de ligne	20	253	40	313		
		47e id.	»	8	»	8		
		17e léger...........	29	291	36	356		L'adj. com. Pinoteau, blessé.
		86e de ligne........	»	»	»	»		L'adjud. com. Baurot, blessé.
		Artillerie..........	»	2	»	2		
		Sapeurs............	1	2	»	3		
		Train.............	»	4	»	[illegible]	980	
		Total du 2e corps..				....	2,031	Le col. Merle, blessé. Le col. Desgraviers, blessé.
6e CORPS.	Marchand	6e léger...........	72	293	»	365		Le colonel Lavigne, blessé.
		69e de ligne........	[illegible]	434	»	480		Le colonel Meunier, mort.
		39e id.	19	216	»	235		
		76e id.	7	86	»	93	1,173	
	Mermet..	25e léger..........	3	20	»	23		Le génér. de brigade Maucune, blessé.
		27e de ligne.......	»	»	»	»		Le génér. de brigade Simon, blessé et prisonnier.
		50e id.	»	»	»	»		
		59e id.	»	»	»	»	23	
	Loison...	Légion du midi.....	33	278	»	317		Le colonel Amy, tué.
		id. hanovrienne.	30	188	»	218		Le colonel Bechaud, blessé.
		26e de ligne........	43	240	»	283		
		32e léger..........	15	98	»	113		
		6[illegible]e de ligne........	20	138	»	158		
		82e id.	21	149	»	170	1,259	
		Total du 6e corps..				....	2,455	
		RÉCAPITULATION..	521	3,601	364	4,486	4,486	

Certifié par le chef d'état-major général,

FRIRION.

2 octobre 1810.

(Chapitre IV, page 204, ligne 22.)

Situation sommaire des combattants de l'armée de Portugal au 1er octobre, jour de l'entrée à Coimbre.

Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	Infanterie.	Cavalerie. Hommes.	Cavalerie. Chevaux.	Total par corps d'armée. Hommes.	Total par corps d'armée. Chevaux.
2e CORPS.	Merle	Sarut	2e léger	1,407	»	»		
			36e de ligne	1,165	»	»		
			4e léger	998	»	»		
			15e de ligne	[illegible]	»	»		
			17e léger	1,352	»	»		
	Heudelet	Foy	70e de ligne	1,806	»	»		
			31e léger	2,132	»	»		
		Arnault	47e de ligne	1,482	»	»		
			86e id.	996	»	»		
		Soult	1er de hussards	»	347	337		
			22e de chasseurs	»	301	338		
			Chasseurs hanovriens	»	245	302		
			3e de dragons	»	290	373		
				11,867	1,183	1,360	13,050	1,360
6e CORPS.	Marchand	Maucune	6e léger	915	»	»		
			69e de ligne	1,144	»	»		
		Marcognet	39e id.	1,290	»	»		
			76e id.	1,496	»	»		
	Mermet	Labassée	25e léger	1,429	»	»		
			27e de ligne	1,602	»	»		
		Bardet	50e id.	1,090	»	»		
			59e id.	1,647	»	»		
	Loison		Légion du midi	222	»	»		
			Légion hanovrienne	755	»	»		
			32e léger	141	»	»		
			26e de ligne	583	»	»		
		Ferey	66e id.	863	»	»		
			82e id.	850	»	»		
		Lamotte	3e de hussards	»	422	387		
			15e de chasseurs	»	520	478		
				14,927	942	[illegible]	15,869	[illegible]
8e CORPS.	Clauzel	Menard	19e de ligne	515	»	»		
			25e id.	396	»	»		
			28e id.	431	»	»		
			34e id.	536	»	»		
		Taupin	15e léger	660	»	»		
			46e de ligne	517	»	»		
			75e id.	353	»	»		
		Godart	22e id.	2,051	»	»		
	Solignac	Gratien	15e de ligne	925	»	»		
			Régiment de Prusse	418	»	»		
		Thomières	65e de ligne	2,125	»	»		
			Irlandais	471	»	»		
		Sainte Croix	Brigade de cavalerie	»	1,558	1,666		
				9,698	1,558	1,666	11,256	1,666
				Total des trois corps d'armée.			40,175	3,771
Réserve de cavalerie.	Montbrun, commandant.	Lorcet	3e de dragons	»	561	563		
			6e id.	»	640	686		
		Carrois	10e id. (en Espag.)	»	509	535		
			11e id.	»	476	496		
	Treillard	Gardanne	15e id.	»	622	627		
			25e id.	»	679	677	3,487	3,585
				Total général de l'armée.			43,662	7,356

Coimbre, le 1er octobre.

Certifié par le chef d'état-major général,

Fririon.

(*Chapitre V, page 225, ligne 12*)

Situation sommaire des combattants au 12 octobre 1810, au moment du mouvement rétrograde sur Santarem.

Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	COMBATTANTS EN LIGNE.					TOTAL des combattants par division.	
				Infanterie.	Cavalerie.		Artillerie.			
					Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.
2ᵉ corps	Merle	Sarrut	2ᵉ léger	1,000	»	»	»	»	11,080	1,479
			30ᵉ de ligne	1,079	»	»	»	»		
			4ᵉ léger	624	»	»	»	»		
			Artillerie	»	»	»	229	70		
	Heudelet	Foy	17ᵉ léger	824	»	»	»	»		
			70ᵉ de ligne	897	»	»	»	»		
			47ᵉ id.	1,113	»	»	»	»		
		Arnault	86ᵉ id.	1,064	»	»	»	»		
			31ᵉ léger	1,625	»	»	»	»		
			Artillerie	»	»	»	252	78		
		Soult	1ᵉʳ de hussards	»	288	332	»	»		
			22ᵉ de chasseurs	»	297	334	»	»		
			Chasseurs hanovriens	»	345	312	»	»		
			8ᵉ de dragons	»	290	273	»	»		
			Artillerie de réserve	»	»	»	553	[illegible]		
6ᵉ corps	Marchand	Maucune	6ᵉ léger	908	»	»	»	»	16,364	940
			69ᵉ de ligne	1,135	»	»	»	»		
		Marcognet	39ᵉ id.	1,284	»	»	»	»		
			76ᵉ id.	1,488	»	»	»	»		
	Mermet	Labassée	25ᵉ léger	1,497	»	»	»	»		
			27ᵉ de ligne	1,610	»	»	»	»		
		Bardet	50ᵉ id.	1,798	»	»	»	»		
			59ᵉ id.	1,603	»	»	»	»		
	Loison		Légion du midi	341	»	»	»	»		
			id. hanovrienne	731	»	»	»	»		
			26ᵉ de ligne	1,107	»	»	»	»		
		Ferrey	32ᵉ léger	937	»	»	»	»		
			66ᵉ de ligne	842	»	»	»	»		
			82ᵉ id.	961	»	»	»	»		
		Lamotte	3ᵉ de hussards	»	305	410	»	»		
			15ᵉ de chasseurs	»	517	530	»	»		
8ᵉ corps	Clausel	Ménard	16ᵉ de ligne	509	»	»	»	»	10,270	1;615
			25ᵉ id.	397	»	»	»	»		
			28ᵉ id.	384	»	»	»	»		
			34ᵉ id.	508	»	»	»	»		
		Taupin	15ᵉ léger	563	»	»	»	»		
			46ᵉ de ligne	377	»	»	»	»		
			75ᵉ id.	259	»	»	»	»		
	Solignac	Godart	22ᵉ id.	1,783	»	»	»	»		
			15ᵉ id.	912	»	»	»	»		
		Gration	Régiment de Prusse	496	»	»	»	»		
		Thomières	63ᵉ de ligne	3.306	»	»	»	»		
			Irlandais	439	»	»	»	»		
			1ᵉʳ rég. prov. de drag.	»	501	519	»	»		
			2ᵉ id.	»	553	597	»	»		
			3ᵉ id.	»	483	400	»	»		
Réserve de cavalerie.	Montbrun, commandant.	Lorcet	3ᵉ de dragons	»	561	563	»	»	3,487	3,585
			6ᵉ id.	»	640	686	»	»		
			11ᵉ id.	»	476	496	»	»		
	Treillard.	Cavrois	15ᵉ id.	»	622	627	»	»		
			25ᵉ id.	»	679	677	»	»		
			Total des combattants.	33,011	6,747		1,034	228	40,792	7,619

Certifié par le chef d'état-major général,

Fririon.

N° VI.

(*Chapitre VIII, page 400.*)

A L'HONORABLE G. BERKELEY, VICE-AMIRAL

Celorico, le 30 mars 1811.

J'ai toujours du plaisir à recevoir vos avis, mais il est fort à désirer, attendu la grande distance où je suis à présent de Lisbonne, et la lenteur des communications qui est telle qu'il faut huit jours pour correspondre avec moi, que les ordres que je donne aux départements inférieurs de l'armée soient exécutés, sans qu'il m'en soit référé, d'autant plus que généralement j'examine bien les avantages et les inconvénients de mes ordres avant de les donner.

Comme je sais que les ministres actuels se plaignent des dépenses de la guerre dans la Péninsule, que leurs antagonistes déclarent qu'ils en retireraient l'armée anglaise, et que la conduite des Espagnols fournit de bonnes raisons pour prendre ce parti, je crois qu'il est de mon devoir de n'être pas pris au dépourvu pour obéir à cet ordre s'il m'est donné, et d'être en état d'y obéir sans exposer aux insultes de la populace de Lisbonne le ministre du roi, moi-même et ceux des officiers et des sujets de Sa Majesté qui résident ici. D'après ce motif, j'ai résolu que les bagages des régiments resteraient sur les transports, ou autrement embarqués, et j'ai ordonné aux commandants des régiments d'envoyer chacun à Lisbonne un officier de leurs corps pour faire cet arrangement et détruire les bagages qu'on jugera inutiles. Je vous serai obligé, d'ici à ce que cela se fasse, de vouloir bien assigner un transport pour y mettre le bagage d'un, de deux ou de trois bataillons appartenant à la même division.

WELLINGTON.

Choix de dépêches et d'ordres généraux du feld-maréchal duc de Wellington, par le lieutenant colonel Gurwood, lieutenant de la Tour de Londres. Bruxelles, Meline et compagnie, 1841, *grand in-8°.*

N° VII.

(*Chapitre VIII, page 415.*)

TABLEAU DE L'ORGANISATION DE L'ARTILLERIE A L'ÉPOQUE DU 25 MARS 1811, LORSQUE L'ARMÉE SE PRÉPARAIT A MARCHER SUR ALCANTARA.

DÉSIGNATION des corps d'armée.	BOUCHES A FEU. Canons					CAISSONS de						Chariots à munitions.	Forges des équipages du train.	Forges.	AFFUTS de rechange de			Total général des voitures.	CHEVAUX			
	de 8.	de 4.	de 3.	Obusiers de 6 pièces.	Total	8.	4.	Obusier.	Infanterie.	Parc.	Total				8.	4.	Obusier.		Nécessaires.	Existant.	Manquant.	Excédant.
2e corps	4	5	4	3	16	8	6	8	35	2	59	8	4	3	1	1	1	89	534	670	»	136
6e corps	6	6	»	6	18	28	7	25	29	1	92	8	1	4	3	1	2	127	762	860	»	92
8e corps	»	10	»	2	12	»	10	8	11	»	29	»	»	3	»	»	»	44	264	150	114	»
Réserve de cavalerie.	»	4	»	2	6	»	3	5	1	»	9	1	»	1	»	»	»	17	102	102	»	»
Parc général	»	»	»	»	»	»	»	»	»	2	2	»	»	1	»	»	»	3	18	18	»	»
Totaux	10	25	4	13	52	36	26	46	76	5	191	17	5	12	4	2	3	280	1,680	1,800	114	228

MOUVEMENTS

	Opérés.				A opérer.
2e CORPS.	Remis à Almeida par ordre du général Reynier.	Canons de…	8	3	*Personnel.* La 7e compagnie du 12e bataillon principal passa au 6e corps pour remplir le déficit occasionné par le départ de la totalité du 4e bataillon principal.
			4	1	
		Obusiers de…	6 p.	3	*Matériel.* Pour que chaque division fut réduite à 6 bouches à feu, non compris les 4 pièces de montagne, Massena ordonna que le 2e corps déposât encore à Almeida 2 pièces de 4 et envoyât 3 caissons de 4 au 8e corps.
		Caissons de…	8 pleins	3	
			Infanterie	5	
			Poudre	2	
		Cartouches d'infanterie		129,945	
6e CORPS.					*Personnel.* Le 6e corps fit passer au 8e tout ce qu'il avait du 4e bataillon principal, formant 115 chevaux, pour en compléter les attelages.
					Matériel. Le 6e corps dut donner au 8e, caissons : D'obusier 3 ; De 4 1
					Il dut renvoyer à Almeida : Canons de 8 6 ; Caissons de plomb 2
8e CORPS.	Remis à Almeida par ordre du duc d'Abrantès.	Canons de 4	2 } 4	} 12	
		Obusiers de 6	2		
		Caissons vides	8		

Le général de division commandant l'artillerie de l'armée,

ÉBLÉ.

N° VIII.

(*Chapitre IX*, *page* 438.)

2e Corps d'armée.

SITUATION AU 1er AVRIL 1811, A L'ÉPOQUE DE SON SÉJOUR SUR LA COA.

Généraux de division.	Généraux de brigade.	Désignation des régiments et bataillons.		Noms des colonels ou commandants.	Emplacement.	Présents combattants. Officiers.	Présents combattants. Troupes.	Présents combattants. Total.	Présents non combattants. Malades à la suite des corps, musiciens, etc.	Présents non combattants. Restés en arrière ou manquant à l'appel.	Total des présents, officiers compris.	Chevaux présents.	OBSERVATIONS.
		Etat-major du 2e corps			Sabugal	26	»	26	»	»	26	104	
Merle	Sarrut	Etat-major de la division			Id.	8	»	8	»	»	8	30	
		2e léger	4	Merle	Id.	59	1,423	1,482	»	»	1,482	18	
		36e de ligne	4	Berlier	Id.	77	1,192	1,269	»	»	1,269	28	
		4e léger	4	Desgraviers	Id.	72	1,293	1,365	»	»	1,365	30	
					Total	216	3,908	4,124	»	»	4,124	106	
Heudelet	1er	Etat-major de la division			Id.	3	»	3	»	»	3	30	
		17e léger	3	Bouret	Id.	48	962	1,010	»	»	1,010	18	
		70e de ligne	4	Lavigne	Id.	54	1,257	1,311	»	»	1,311	29	
	2e	31e léger	4	Aubertchef	Id.	63	1,718	1,781	»	»	1,781	21	
		47e de ligne	4	Donadieu	Id.	68	1,548	1,616	»	»	1,616	47	
					Total	236	5,485	5,721	»	»	5,721	145	
Cavalerie	Soult	Etat-major de la cavalerie			En av. de Sabugal.	2	»	2	»	»	2	25	
		1er de hussards	4	Merlin	Id.	32	304	336	»	»	336	247	
		22e de chasseurs	3	Desfossés	Id.	25	317	342	»	»	342	238	
		Chasseurs Hanovriens	4	Deiker	Id.	13	158	171	»	»	171	99	
		8e de dragons	2	Cad. Devaux	Id.	23	321	344	»	»	344	287	
					Total	95	1,100	1,195	»	»	1,195	896	
		Artillerie et train			Sabugal	48	1,141	1,189	»	»	1,189	936	
		Sapeurs			Id.	4	99	103	»	»	103	9	
		Equipages militaires			Id.	1	68	69	»	»	69	80	
		Gendarmerie impériale			Id.	1	17	18	»	»	18	15	
		Mulets de bât			Id.	1	46	47	»	»	47	73	
		Total du 2e corps d'armée				628	11,864	12,492	»	»	12,492	2,364	

Le général en chef comte REYNIER, commandant le 2e corps, à Sabugal.
L'adjudant commandant BARBOT, chef de l'état-major général, idem.
Le général de brigade TIRLET, commandant l'artillerie, id.
Le colonel BRULLEY, commandant le génie, id.

6e Corps d'armée.

Généraux de division.	Généraux de brigade.	Désignation des régiments et bataillons.	Noms des colonels ou commandants.	Emplacement.	Présents combattants. Offi-ciers.	Trou-pes.	Total.	Présents non combattants. Malades à la suite des corps, musiciens, etc.	Restés en arrière ou manquant à l'appel.	Total des présents, officiers compris.	Chevaux présents.	OBSERVATIONS.
		État-major du 6e corps		Ravina	31	»	31	»	»	31	190	
Marchand		État-major de la division		Id.	11	»	11	»	»	11	90	
	Maucune	6e léger ... 2	Molard	Vamupo	30	873	903	54	12	969	14	
		69e de ligne ... 3	Fririon	Id.	42	984	1,026	55	20	1,101	30	
	Marcognet	39e id. ... 3	Reppechel	Id.	44	997	1,041	58	25	1,124	18	
		76e id. ... 2	Chemineau	Id.	48	1,177	1,225	59	18	1,302	24	
				Total	175	4,031	4,206	226	75	4,507	176	
Mermet		État-major de la division		Ravina	15	»	15	»	»	15	106	
	Labassée	25e léger ... 2	Gauchy	Id.	31	1,113	1,144	62	»	1,206	18	
		27e de ligne ... 3	Menne	Id.	40	1,169	1,209	98	23	1,330	22	
	Bardet	50e id. ... 3	Frappart	Id.	50	1,204	1,254	101	15	1,370	22	
		59e id. ... 3	Coste	Id.	44	1,190	1,234	315	»	1,549	23	
				Total	180	4,676	4,856	576	38	5,470	191	
Loison	Ferrey, général de division. Simon, prisonnier.	État-major de la division		Raviou	13	»	13	»	»	13	69	
		32e léger ... 1	Martinel	Id.	»	»	»	»	»	»	»	
		Légion du Midi ... 1	Spring	Id.	»	»	»	»	»	»	»	
		Légion Hanovrienne ... 1	Hermann	Id.	23	474	497	»	139	636	19	
		26e de ligne ... 3	Guillemain	Id.	44	940	984	31	81	1,096	22	
		66e id. ... 3	Bochaud	Id.	43	1,108	1,151	31	83	1,265	18	
		82e id. ... 3	Morel	Id.	35	655	690	30	»	720	25	
				Total	158	3,177	3,335	92	303	3,730	146	
Cavalerie	Lamotte	État-major de la cavalerie		Villamayor	4	»	4	»	»	4	28	
		3e de hussards ... 3	Holloy	Id.	17	142	159	42	»	201	201	
		15e de chasseurs ... 3	Mouriez	Id.	22	209	231	68	»	299	296	
				Total	43	351	394	110	»	504	525	
		Artillerie et train		Naves	54	1,147	1,201	75	»	1,276	1,039	
		Sapeurs		Ravina	1	103	104	»	»	104	8	
		Gendarmerie		Id.	1	18	19	»	»	19	26	
		Équipages militaires		Alfayates	1	49	50	»	»	50	27	
		Mulets de bât		Id.	1	37	38	»	»	38	73	
		Total du 6e corps d'armée			645	13,589	14,234	1,079	416	15,729	2,393	

Le maréchal d'Empire duc d'ELCHINGEN, commandant le 6e corps, à Ravina.
L'adjudant commandant BECHET DELEUCOUR, chef de l'état-major général, idem.
Le général de brigade CHARBONNEL, commandant l'artillerie, id.
Le chef de bataillon COUCHE, commandant le génie, id.

8e Corps d'armée.

Généraux de division.	Généraux de brigade.	Désignation des régiments et bataillons.		Noms des colonels ou commandants.	Emplacement.	Présents combattants. Officiers.	Présents combattants. Troupes.	Présents combattants. Total.	Présents non combattants. Malades à la suite des corps, musiciens, etc.	Présents non combattants. Restés en arrière ou manquant à l'appel.	Total des présents, officiers compris.	Chevaux présents.	OBSERVATIONS.
		Etat-major du 8e corps			Alfayates	24	»	24	»	»	24	159	
Clauzel		Etat-major de la division			Au bivouac	17	»	17	»	»	17	92	
	Ménard	19e de ligne	1	Dupont	Sous Alfayates	14	164	178	68	46	292	9	
		25e id.	1	Aberjoux	Id.	18	201	219	35	76	330	9	
		28e id.	1	Bragairat	Id.	19	195	214	62	»	276	9	Fabry, colonel en 2e.
		34e id.	1	Gruet	Id.	11	188	199	49	67	315	7	
	Taupin	15e léger	1	Dornier	Id.	17	352	369	63	73	505	11	
		46e de ligne	1	Vigier	Id.	15	160	175	31	90	296	5	Saint-Faust, colonel en 2e.
		75e id.	1	Servant	Id.	17	170	187	19	59	265	8	
	Godart	22e id.	4	Dereix	Id.	66	1,061	1,127	163	260	1,550	22	
					Total	194	2,491	2,685	490	671	3,846	172	
Solignac		Etat-major de la division			Alfayates	15	»	15	»	»	15	75	
	Gratien	1[illegible]e de ligne	3	Dein	Au bivouac	61	785	846	138	12	996	38	
		65e id.	4	Coutard	Sous Alfayates	80	1,493	1,483	363	»	1,846	52	
	Thomières	86e id.	4	Lacroix	Id.	70	1,193	1,263	100	»	1,363	35	
		Régiment irlandais	1	Fitz Henry	Id.	19	254	273	»	128	401	8	
		Id. de Prusse	1	Aubier	Id.	20	301	321	33	73	427	10	
					Total	265	[illegible],936	4,201	634	213	5,018	218	
		Etat-major de la cavalerie			Alfayates	2	»	2	»	»	2	9	
	Cavalerie	1er pel., 1er, 2e, 3e, 4e		Dubessy	Malhada Solda	31	290	321	7	»	328	295	
		2e id., 4e, 9e, 3e, 4e		Ludot	Albergueria	24	357	381	12	»	393	256	
		3e id., 14e, 26e, 3e, 4e		Mermet	Novas	31	297	328	»	»	328	208	
					Total	88	[illegible]44	1,032	19	»	1,051	768	
		Artillerie et train			Aldea de Ponte	39	1,084	1,123	63	20	1,206	539	
		Sapeurs			Alfayates	5	61	66	»	»	66	6	
		Gendarmerie			Id.	»	11	11	»	»	11	11	
		Equipages militaires			Id.	1	45	46	»	»	46	39	
		Mulets de bât			Id.	1	16	17	»	»	17	21	
		Total du 8e corps d'armée				617	8,588	9,205	1,206	904	11,315	1,933	

Le général en chef duc d'ABRANTÈS, commandant le 8e corps, à Alfayates.
Le général de brigade PIERRE BOYER, chef de l'état-major général, ibidem.
Le général de division FOUCHER, commandant l'artillerie, ibid.
Le chef de bataillon GIROD NOVILARS, commandant le génie, ibid.

Réserve de cavalerie.

Généraux de division.	Généraux de brigade.	Désignation des régiments et bataillons.		Noms des colonels ou commandants.	Emplacement.	Présents combattants. Offi-ciers.	Présents combattants. Trou-pes.	Présents combattants. Total.	Présents non combattants. Malades à la suite des corps, musiciens, etc.	Présents non combattants. Restés en arrière ou manquant à l'appel.	Total des présents, officiers compris.	Chevaux présents.	OBSERVATIONS.
Montbrun.		Etat-major de la cavalerie			Casillas de Flores.	15	»	15	»	»	15	74	
	Lorcet....	3e de dragons	4	Berruyer...	Fuente Guinaldo..	24	123	147	92	»	179	185	
		6e id.	4	Picquet....	Noves Frias......	27	388	415	93	»	508	520	
		10e id.	4	Domanget..	En Espagne......	16	208	224	»	»	224	233	
	Cavrois, ..	11e id.	4	Dejean.....	Puebla dia Zava..	28	425	453	118	»	571	525	
		15e id.	4	Boudinho..	Fuente Guinaldo..	26	447	473	16	»	489	470	
	»	25e id.	4	Ornano....	Sabugal.........	25	495	520	36	»	556	502	
		Artillerie et train			Fuente Guinaldo..	6	142	148	6	»	154	108	
					Total..	167	2,228	2,395	301	»	2,696	2,617	
		Récapitulation :											
		Etat-major général			Alfayates........	60	»	60	»	»	60	325	
		2e corps d'armée			Sabugal.........	638	11,864	12,402	»	»	12,402	2,364	
		6e corps d'armée			Ravina..........	645	13,589	14,234	1,079	416	15,729	2,398	
		8e corps d'armée			Alfayates........	617	8,598	9,205	1,206	904	11,315	1,933	
		Réserve de cavalerie			Casillas de Flores.	167	2,228	2,395	301	»	2,696	2,617	
		Artillerie du parc			Alfayates........	16	1,804	200	»	»	200	67	
		Génie de l'armée			Id.	12	76	88	»	»	88	27	
		Gendarmerie impériale			Id.	14	126	130	»	»	130	114	
		Equipages militaires			Id.	17	451	468	»	»	468	136	
		2e équipage de flottille			Id.	18	615	633	»	»	613	32	
					Total de l'armée.	2,184	37,721	39,905	2,586	1,320	43,811	10,005	

Récapitulation par armes.

	Officiers.	Troupes.	Total.	Chevaux.
États-majors généraux des 2ᵉ, 6ᵉ et 8ᵉ corps...	141	"	141	778
Infanterie................................	1,424	27,704	29,128	1,154
Cavalerie................................	387	4,481	4,868	4,698
Artillerie................................	163	3,698	3,861	2,679
Génie....................................	22	339	361	50
Gendarmerie.............................	6	172	178	167
Équipages militaires.....................	20	613	633	280
Mulets de bât............................	3	99	102	167
Marins...................................	18	615	633	32
Totaux.....	2,184	37,721	39,905	10,006

Le général de division chef de l'état-major général,

Baron N. FRIRION.

N° IX.

(*Chapitre IX, page* 438.)

ÉTAT SOMMAIRE DES PERTES DE L'ARMÉE DE PORTUGAL PENDANT LA RETRAITE (1er MARS AU 11 AVRIL 1811).

DATES.	EN HOMMES						EN CHEVAUX		
	Tués.	Blessés.	Morts.	Perdus en fourrageant.	Prisonniers.	Désertés.	Tués.	Morts.	Pris.
1er au 15 mars......	190	428	181	52	30	3	66	615	26
15 mars au 1er avril.	16	55	146	50	20	2	10	427	28
1er avril au 11......	50	203	66	25	15	2	36	699	48
	256	686	393	127	65	7	112	1,741	102

Certifié par le chef de l'état-major général,

FRIRION.

15 avril 1811.

N° X.

(Chapitre V, page 238, ligne 15.)

État sommaire des blessés et malades laissés a l'hopital de Coïmbre.

Corps d'armée.	Division.	Total par Division.	Total par Corps d'armée.	Observations.
2ᵉ corps	"	11		Restés près des officiers.
	Merle	606		
	Heudelet	924		
	Cavalerie	50		
	Artillerie et train	6	1,597	
6ᵉ corps	Marchand	553		
	Mermet	144		
	Loison	803		
	Cavalerie	6	1,506	
8ᵉ corps	Clauzel	211		
	Solignac	168		
	Cavalerie	15		
	Artillerie et train	9	403	
			3,506	

Certifié par le chef d'état-major général,

Fririon.

(*Chapitre VI*, *page* 285, *ligne* 28.)

SITUATION DE LA DEUXIÈME DIVISION DU 9e CORPS (AU 5 JANVIER 1814).

DIVISION.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	EMPLACEMENT.	TOTAL des présents.	OBSERVATIONS.
Le comte d'ERLON, commandant le 9e corps.	Gérard....	4es bataillons des 6e, 16e et 25e.. | 1re légère..	Leyria...........	1,687	
CONROUX, commandant la division.		4es bataillons des 9e et 27e...... | 3e id. ..	»	1,209	
	»	4es bataillons des 6e, 24e et 45e.. | 1re de ligne.	»	1,423	
		4es bataillons des 94e, 95e et 96e. | 2e id. .	»	1,590	
			Total de la division.	5,909	

(*Chapitre VII, page 330.*)

ÉTAT DE LA COMPOSITION DU MATÉRIEL D'ARTILLERIE A L'ÉPOQUE DU 1er MARS 1811 (CINQ JOURS AVANT LA RETRAITE), APRÈS LA RÉDUCTION NÉCESSITÉE PAR LA PERTE DES CHEVAUX.

DÉSIGNATION des corps d'armée.	BOUCHES A FEU. Canons				CAISSONS						AFFUTS de rechange			Chariots à munitions.	Fourgons du train	Forges.	Total des voitures	MUNITIONS CONSERVÉES					Chariots du train.
	de 8.	de 4.	de 3.	Obusiers de 6 pouces.	de 8.	de 4.	d'obus.	d'infanterie.	de poudre.	de parc.	de 8.	de 4.	d'obus.					de 8.	de 4.	de 3.	d'obus	d'infanterie.	
2e corps	7	8	4	6	10	9	11	47	»	1	1	1	1	9	6	4	125	1,040	1,488	424	600	740,000	734
6e corps	12	6	»	6	28	8	29	32	1	1	3	1	2	10	3	5	147	2,678	1,259	»	1,565	500,000	920
8e corps	»	12	»	4	»	12	12	40	3	»	»	»	»	4	2	4	93	»	2,016	»	640	540,000	427
Réserve de cavalerie.	»	4	»	2	»	4	6	2	»	»	»	»	1	1	1	1	22	»	672	»	324	20,000	127
Parc de réserve	»	»	»	»	»	»	»	»	»	3	»	»	»	»	»	1	4	»	»	»	»	»	24
Totaux	19	30	4	18	38	33	58	121	4	5	4	2	4	24	12	15	391	3 718	5,435	424	3,129	1,800,000	2,232

Voitures et munitions supprimées.

Désignation des corps d'armée.	Bouches à feu. Canons de 8.	Canons de 4.	Canons de 3.	Obusiers de 6 pouces.	Caissons de 8.	Caissons de 4.	Caissons d'obus.	Caissons d'infanterie.	Caissons de parc.	Affûts de rechange de 8.	Affûts de rechange de 4.	Affûts de rechange d'obusier.	Chariots à munitions.	Fourgons du train	Forges.	Total.	Munitions conservées de 8.	Munitions conservées de 4.	Munitions conservées de 3.	Munitions conservées d'obus.	Munitions conservées d'infanterie.	Observations.
2e corps............	»	»	»	»	11	3	7	12	1	1	»	1	1	3	1	41	499	»	»	253	»	
6e corps............	»	»	»	»	2	»	1	41	»	»	»	»	2	»	2	48	»	»	»	»	»	
8e corps............	»	»	»	»	»	6	10	9	»	»	»	»	7	2	1	35	»	1,496	»	375	»	
Réserve de cavalerie.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
Parc de réserve......	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	10	»	»	10	»	»	»	»	»	
Totaux..........	»	»	»	»	13	9	18	62	1	1	»	1	20	5	4	134	499	1,496	»	628	»	

Certifié conforme :

Le général de division commandant l'artillerie de l'armée,

ÉBLÉ.

(*Page* 331, *ligne* 15.)

ÉTAT SOMMAIRE ET COMPARATIF DES PRISONNIERS DE GUERRE FAITS DE PART ET D'AUTRE DEPUIS L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE JUSQU'AU 1er MARS 1811, CINQ JOURS AVANT LA RETRAITE.

	NATIONS.	DÉTAIL.		TOTAL.	OBSERVATIONS.
		Officiers.	Troupes.		
Pris sur l'ennemi..	Espagnols.	252	4,232	4,484	Pris à Ciudad-Rodrigo.
	Portugais..	26	840	866	Pris sur le champ de bataille et à Almeida.
	Anglais. ..	9	91	100	Pris sur le champ de bataille.
	Total...	287	5,163	5,450	
Pris par l'ennemi..	A l'armée	20	463	483	Pris sur le champ de bataille, dont un général.
	française.	76	3,512	3,588	Pris à l'hôpital de Coïmbre.
		96	3,975	4,071	
COMPARAISON :					
Pris sur l'ennemi.............		287	5,163	5,450	
Pris par l'ennemi.............		96	3,975	4,071	
La différence de....		191	1,188	1,379	Est à l'avantage de l'armée française.

N° XI.

(*Chap. VII, page* 331, *ligne* 15.)

ÉTAT SOMMAIRE DES PERTES EN CHEVAUX FAITES PAR L'ARMÉE DE PORTUGAL DEPUIS LE 16 SEPTEMBRE 1810, ÉPOQUE DE L'INVASION, JUSQU'AU 1er MARS 1811, CINQ JOURS AVANT LA RETRAITE.

CORPS d'armée.	RÉGIMENTS ou armes.	CHEVAUX PERDUS du 16 septembre 1810 au 1er janvier 1811.	CHEVAUX PERDUS du 1er janvier au 1er mars 1811.	TOTAL des pertes par régiment.	TOTAL par corps d'armée.
2e CORPS.	1er de hussards......	142	63	205	1,277
	12e de chasseurs.....	114	62	176	
	Chasseurs hanovriens.	289	73	362	
	8e de dragons........	56	26	81	
	Artillerie et train.....	323	130	453	
6e CORPS.	15e de chasseurs......	182	30	212	843
	3e de hussards.......	86	25	111	
	Artillerie et train.....	431	89	520	
8e CORPS.	1er provis. de dragons.	68	57	125	1,263
	2e id.	151	87	2 8	
	3e id.	185	54	239	
	Artillerie et train....	486	175	661	
Réserve de cavalerie.	3e de dragons........	72	86	158	494
	6e id.	35	16	51	
	10e id.	"	"	"	
	11e id.	65	12	77	
	15e id.	76	20	96	
	25e id.	48	29	77	
	Artillerie et train....	15	20	35	
Parc général d'artillerie.........		301	4	305	305
Équipages militaires............		333	82	415	415
				Total.....	4,697

Récapitulation générale.

Chevaux de cavalerie............	1,568	640	2,208	4,697
Id. d'artillerie et train......	1,656	418	1,974	
Id. des équipages militaires.	333	82	415	

Certifié conforme :

Le général chef de l'état-major général,

FRIRION.

N° XII.

(*Chapitre IX, page 496.*)

Ce général qui eut à se reprocher des torts si graves vis-à-vis de Massena fut cependant un des capitaines les plus illustres, et l'on est porté à croire que son orgueil ayant été blessé par quelques paroles trop vives du maréchal à la suite du compte-rendu du déjeuner de Golgao, se laissa d'autant plus facilement entraîner à l'opposition contre son chef qu'il en reçut constamment du duc d'Elchingen le déplorable exemple.

Jean-Louis-Ebenézer Reynier naquit à Lausanne le 31 janvier 1771, et la France, qu'il a si vaillamment servie, devint sa mère adoptive. Il avait reçu les principes d'une éducation mâle et républicaine, et s'étant adonné à l'étude des mathématiques afin d'entrer dans le corps du génie suisse, il se trouvait à Paris pour perfectionner son instruction, lorsque la formation des bataillons de volontaires changea sa résolution. A l'exemple de son compatriote Laharpe, il s'engagea, en 1792, comme simple canonnier dans le bataillon de la section du Théâtre-Français; mais, le 29 octobre de la même année, son mérite le fit élever au grade d'adjoint aux adjudants-généraux de l'armée du Centre. Passé ensuite à l'armée du Nord, il prit part aux campagnes de 1793 et 1794, et fut nommé général de brigade le 13 janvier 1795, en récompense d'une glorieuse opération. Il avait heureusement traversé avec Jardon, l'avant-veille, le Wahal à Kokerdum, tandis que Vandamme et Compère le passaient à Millinguen. Dans cette périlleuse entreprise, Reynier fit beaucoup de prisonniers, et s'empara d'un grand nombre de pièces d'artillerie; ce succès décida du sort de la Hollande, et quelques semaines nous suffirent ensuite pour la conquête des Provinces-Unies. Malgré sa jeunesse, Reynier montrait déjà les talents des généraux les plus expérimentés; sa voix fut souvent écoutée dans le conseil, et il fixa plus d'une fois les irrésolutions du général en chef. Nommé chef d'état-major de l'armée de Rhin-et-Moselle en 1796, il fit d'excellentes dispositions pour le passage du Lech, et ce fut surtout dans la retraite qui termina cette campagne, qu'il déploya

de la présence d'esprit, des talents et de l'énergie. Il suivit plus tard Bonaparte en Égypte, concourut à la prise de Malte en attaquant Gozo, descendit le dernier sur la terre des Pharaons et garda le point de débarquement pendant que l'armée se portait sur Alexandrie. A la bataille des Pyramides, et au combat d'Embabeh, il opposa un rempart de fer et de feu à l'impétuosité des mameluks, chassa devant lui Ibrahim-bey et ne s'arrêta qu'à Salahieh. Sa division fit partie de l'expédition de Syrie et eut toute la gloire de l'affaire d'El-Arisch, où elle surprit l'ennemi dans une position retranchée, et s'empara d'un convoi de vivres et de munitions ; après cette victoire, Reynier resserra le blocus du fort d'El-Arisch et le força à capituler. Au retour de l'expédition de Syrie, il fut chargé d'étouffer la révolte des fellahs arabes et des mameluks et réussit par sa fermeté à les tenir en respect.

C'est de l'époque où le général Kléber fut assassiné que datent les premières plaintes de Reynier contre Menou ; la rivalité du commandement, la différence de leurs vues, relativement à la colonisation de l'Égypte, aigrirent ces deux généraux l'un contre l'autre, et l'approche des Anglo-Turcs ne put même pas imposer silence à leur animosité. Quoique Reynier se fût couvert de gloire à la bataille d'Héliopolis et à l'affaire de Boulacq, le général en chef le fit arrêter et embarquer pour la France. Reynier adressa ses plaintes au premier consul, et écrivit un mémoire intitulé : *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*, qui dévoilait des vérités accablantes pour son supérieur. Bonaparte, ayant lu l'ouvrage en manuscrit, avait trop de pénétration d'esprit pour ne pas voir tous les torts de Menou ; mais comme il voulait ménager ce général, quoiqu'il approuvât tacitement le mémoire, il laissa son auteur sans emploi jusqu'en 1805. Alors il l'envoya rejoindre le corps d'armée commandé par Saint-Cyr dans le royaume de Naples. Ce corps destiné d'abord à bloquer Venise sur les derrières de l'armée d'Italie, n'eut dans cette campagne qu'une seule occasion de se distinguer à Castello-Franco, et Reynier la saisit avec ardeur, en faisant déposer les armes au corps du prince de Rohan qui, coupé de l'armée d'Allemagne, s'était flatté de se jeter dans Venise après avoir traversé le Tyrol. Au commencement de 1806, le corps de Saint-Cyr ayant été destiné à faire la

conquête du royaume de Naples, Reynier fit partie de cette expédition, et quand nous fûmes maîtres de la capitale, il passa, comme on l'a vu, dans les Calabres, où, bientôt assailli par les troupes du roi Ferdinand et les insurgés du pays, il fit une guerre pénible. Battu à Maida par le général Steward, il fut poursuivi et comme bloqué dans la Basilicate; de sorte qu'après la prise de Gaëte, Massena se vit obligé d'aller le délivrer. Lorsque le Maréchal fut parti pour Naples, Reynier reprit le commandement dans les Calabres, et par la fermeté et la justice de ses mesures, y ramena en moins d'un an la plus grande tranquillité. Appelé en 1809 à la grande armée d'Allemagne, il prit dans les premiers jours de juillet le commandement de l'île Lobau, et contribua puissamment, quoique d'une manière passive, au gain de la bataille de Wagram par le service bien entendu qu'il fit de son artillerie dans les journées des 5, 6 et 7. Envoyé en 1810 en Espagne, il eut le commandement du 2ᵉ corps, qui d'abord, sous les ordres du duc de Dalmatie, opéra dans l'Estramadure, et fit plus tard l'expédition de Portugal. Pendant la campagne de Russie, il commanda le 7ᵉ corps, composé en grande partie de Saxons; il essuya des pertes considérables à Cobryn, mais il tira une noble revanche à Putowna et au combat de Kalisch, où il tint tête avec une poignée d'hommes à un corps russe six fois plus nombreux. En 1813 il prit le commandement de Torgau, après le départ du général Thielmann, et y réorganisa le corps saxon avec une partie duquel il prit part peu de jours après à la bataille de Bautzen. Dans la campagne d'automne, il reçut l'ordre de Napoléon de marcher sur Berlin avec le 7ᵉ corps toujours composé de Saxons; mais la défaite de Gross-Beeren le força de rétrograder avec de fortes pertes. A la journée de Dennewitz, l'habileté de ses manœuvres empêcha qu'on n'essuyât de plus grands désastres. A Leipzig, il eut la douleur de voir des troupes qu'il avait toujours conduites sur le chemin de l'honneur, l'abandonner lâchement, et se jeter dans les bras de l'ennemi; désespéré, il se précipita au fort de la bataille, courut les plus grands dangers, et fut fait prisonnier. Échangé le 10 février 1814, il ne put rejoindre le quartier impérial; atteint d'une maladie grave, il mourut à Paris le 27 février.

La figure de Reynier, empreinte de froideur et d'une sorte de

dureté, contrastait avec sa douceur et sa bonté naturelle. Aimé de ses troupes, il l'était presque autant des habitants du théâtre de la guerre, car il s'appliquait à alléger leurs charges : aussi la province de Charkieh lui donna le beau titre d'*homme juste*, comme la Haute-Égypte l'avait décerné à Desaix, et maintenant encore sa mémoire est révérée en Calabre. Sa probité et son désintéressement étaient exemplaires. En voici deux traits : L'envoyé d'un petit prince de l'Empire qui lui fit des propositions blessantes pour son honneur, reçut immédiatement l'ordre de quitter son quartier général. Dans une autre occasion, le bourgmestre de Bruchsal lui offrit un cadeau de 1,000 louis pour l'engager à favoriser sa ville. « Eh bien, dit Reynier, j'accepte les mille louis et je les ajoute à la contribution fixée, » ce qu'il fit en effet. Il laissa très-peu de fortune à sa fille. Massena, comme Napoléon, appréciait les qualités de Reynier, et leur rendit toujours justice. Mais s'il réunissait à ses yeux toutes celles d'un bon chef d'état-major, il n'avait pas la capacité d'un général en chef; ses combinaisons stratégiques, excellentes d'ailleurs, manquaient de promptitude. Il savait bien résumer tous les avis des membres d'un conseil, et les présenter de manière à en obtenir l'effet désirable; nul ne jugeait mieux que lui le terrain et ne tirait, d'après sa nature, un meilleur parti des troupes : toutefois dans la chaleur de l'action, il n'avait pas toujours la liberté d'esprit nécessaire pour calculer les chances de succès ou de revers; en un mot, il était trop circonspect dans le cabinet, trop audacieux sur le champ de bataille. Reynier était lié avec Massena d'une étroite amitié depuis 1806, et la manière dont le Maréchal se conduisit à son égard, au début de la campagne de Portugal, prouve tout le cas qu'il faisait de son zèle et de ses talents; aussi le refroidissement qui survint à la suite du compte-rendu du dîner de Golgao n'altéra point l'estime qu'il avait pour son caractère, bien qu'en plusieurs circonstances il lui eût témoigné sans ménagement toute la surprise que lui causaient ses hésitations et ses fautes sur la Coa et sur la Ceyra.

A cette réputation militaire, si solidement fondée, le général Reynier joignait encore d'autres titres à la considération publique, car pendant son séjour en Égypte il ne rendit pas moins de services aux sciences qu'à nos armes. L'Institut d'Égypte le

comptait au nombre de ses membres : dans les moments de loisir que lui laissait la vie des camps, il se plaisait à faire des recherches et des travaux scientifiques ; il fit don à l'Institut de France d'étoffes égyptiennes, et, de concert avec Peyre, il détermina la pente de l'ancien canal qui s'étendait de Suez au Nil. Sa correspondance et ses notes, conservées au Dépôt de la guerre, attestent que son esprit s'élevait avec autant de facilité aux vues de l'homme d'État qu'aux spéculations du savant et du militaire. Tel fut le général Reynier pendant les guerres de la Révolution. Lorsque l'Empereur reçut la nouvelle de sa mort, il écrivit au ministre de la guerre la lettre suivante :

Soissons, 12 mars 1814.

« Monsieur le duc de Feltre, je suis surpris que rien n'ait été » encore fait pour honorer la mémoire du général Reynier, qui a » eu une carrière si distinguée. Faites mettre dans le *Moniteur* » l'oraison funèbre qu'a prononcée le pasteur Marron, et que je » suppose être bien faite.

» Faites faire aussi au ministère de la guerre une notice, et » qu'on jette quelques fleurs sur la tombe d'un homme qui a bien » servi, qui était honnête homme, et dont la mort est une perte » pour la France et pour moi. Aussitôt que sa femme m'aura » annoncé sa mort, je lui ferai une réponse qui pourra être également imprimée.

» Sur ce, je prie Dieu, monsieur le duc de Feltre, qu'il vous » ait en sa sainte et digne garde.

» NAPOLÉON. »

N° XIII.

(*Chapitre X, page* 525.)

Situation de l'armée de Portugal au 1er mai 1811.

Le maréchal MASSENA, général en chef.
Le général de division Eblé, commandant en chef l'artillerie.
Le général de division Lazoswki, commandant en chef le génie.

Le général de division Fririon, chef de l'état-major général.
L'adjudant commandant Delosne, sous-chef.
L'inspecteur aux revues Lambert, intendant général de l'armée.

Désignation par				Présents.		Total des présents.	Chevaux présents.	Total par division.	
Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	Combattants.	Non-combattants, malades, musiciens, etc.			Hommes.	Chevaux.
2e Corps. Le général de division Reynier, commandant en chef.	Grand quartier général..		Etat-major général......	58	»	58	300	1,365	768
			Marins................	692	»	692	64		
			Gendarmerie..........	132	»	132	111		
			Artillerie..............	209	»	209	60		
			Génie.................	88	»	88	36		
			Équipages militaires....	186	»	186	197		
	Merle.....		Etat-major de la division.	8	»	8	30	4,124	106
		Sarrut.....	2e léger...............	1,482	»	1,482	18		
			36e de ligne...........	1,269	»	1,269	28		
		»	4e léger...............	1,365	»	1,365	30		
	Heudelet...	»	17e léger..............	1,010	»	1,010	18	5,721	145
			70e de ligne...........	1,311	»	1,311	29		
		»	31e léger..............	1,781	»	1,781	21		
			47e de ligne...........	1,616	»	1,616	47		
			Etat-major de la division.	3	»	3	30		
	Cavalerie..	Soult......	Etat-major de la cavalerie	2	»	2	25	1,195	896
			1er de hussards........	336	»	336	247		
			22e de chasseurs.......	342	»	342	238		
			Chasseurs Hanovriens...	171	»	171	99		
			8e de dragons..........	344	»	344	287		
			Artillerie et train.......	1,189	»	1,189	905	1,189	905
			Sapeurs................	103	»	103	9	103	9
			Gendarmerie...........	18	»	18	16	18	16
			Équipages militaires....	69	»	69	80	69	80
			Mulets de bât.........	47	»	47	73	47	73
				12,492	»	Total du 2e corps.		12,492	2,361

DÉSIGNATION PAR				PRÉSENTS.		TOTAL des présents.	CHEVAUX présents.	TOTAL par division.	
Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	Combattants.	Non-combattants, malades, musiciens, etc.			Hommes.	Chevaux.
6e Corps. Le général de division Loison, commandant par intérim.			Etat-major du 6e corps. .	10	»	10	10	10	10
	Marchand..		Etat-major de la division.	7	»	7	16	5,192	16
		Maucune...	6e léger................	1,120	97	1,217	»		
			69e de ligne............	1,209	120	1,329	»		
		Marcognet..	39e id.	1,063	72	1,135	»		
			76e id.	1,405	99	1,504	»		
	Mermet. . .		Etat-major de la division.	4	»	4	12	5,980	12
		Labassée....	25e léger...............	1,393	92	1,485	»		
			27e de ligne............	1,425	90	1,515	»		
		Barbet.....	50e id.	1,212	92	1,314	»		
			59e id.	1,550	112	1,662	»		
	Ferrey. . ..		Etat-major de la division.	7	»	7	16	3,259	16
		»	32e léger...............	131	35	166	»		
			Légion du Midi.........	175	39	214	»		
			Id. Hanovrienne....	307	30	337	»		
		»	26e de ligne............	616	89	705	»		
			66e id.	804	73	877	»		
			82e id.	863	90	953	»		
	Cavalerie...	»	Etat-major de la cavalerie	4	»	4	9	413	426
			3e de hussards..........	119	48	167	109		
			15e de chasseurs........	186	36	242	248		
			Artillerie et train........	518	»	518	505	518	507
			Sapeurs.................	69	»	69	12	69	12
			Gendarmerie..........	»	»	»	»	»	»
						Total du 6e corps.		15,441	1,017

DÉSIGNATION PAR Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	PRÉSENTS. Combattants.	Non-combattants, malades, musiciens, etc.	TOTAL des présents.	CHEVAUX présents.	TOTAL par division. Hommes.	Chevaux.
8e Corps. Le général de division duc d'ABRANTÈS, commandant en chef.			État-major du 8e corps.	24	"	24	159	24	159
	Clauzel....		Etat-major de la division.	17	"	17	92	3,073	172
		Ménard...	25e de ligne	219	35	254	9		
			19e id.	178	68	146	9		
			28e id.	214	62	276	9		
			34e id.	199	49	248	7		
		Taupin....	15e léger	369	63	432	11		
			46e de ligne	175	31	204	5		
			75e id.	187	19	206	8		
		Godard....	22e id.	1,127	163	1,290	22		
	Solignac...		Etat-major de la division.	15	"	15	75	4,835	218
		Gratien....	15e de ligne	846	138	984	38		
			65e id.	1,483	363	1,846	52		
			86e id.	1,263	100	1,363	35		
		Thomières.	Irlandais	273	"	273	8		
			Prussiens	321	33	354	10		
	Cavalerie..	"	Etat-major de la cavalerie	2	"	2	9	1,051	768
			1er provisoire de dragons.	321	7	328	295		
			2e id.	381	12	393	256		
			3e id.	328	"	328	208		
			Artillerie et train	1,123	63	1,186	539	1,186	539
			Sapeurs	66	"	66	6	66	6
			Gendarmerie	11	"	11	11	11	11
			Equipages militaires	46	"	46	39	46	39
			Mulets de bât	17	"	17	21	17	21
								10,309	1,933

Désignation par				Présents.		Total des présents.	Chevaux présents.	Total par division.	
Corps d'armée.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	Combattants.	Non-combattants, malades, musiciens, etc.			Hommes.	Chevaux.
Réserve de cavalerie.	Montbrun, commandant.		Etat-maj. de la cavalerie.	11	"	11	50	2,516	2,394
		Lorcet	3e de dragons	101	76	177	139		
			6e id.	359	108	467	464		
		Cavrois	10e id.	224	"	224	233		
			11e id.	346	50	396	405		
		"	15e id.	462	25	487	452		
			25e id.	542	40	582	450		
			Artillerie et train	165	7	172	201		
Récapitulation générale.									
Grand quartier général				1,365	"	1 365	768	1,365	768
2e corps				12 492	"	12,492	2,364	12,492	2,364
6e corps				14,207	1,234	15,441	1,017	15,441	1,017
8e corps				9,205	1 104	10,309	1,933	10,309	1,933
Réserve de cavalerie				2,210	306	2,516	2,394	2,516	2,394
				39,479	2,744	42,123	8,476	42,123	8,476

Certifié conforme par le chef d'état-major général,

FRIRION.

N° XIV.

(*Chapitre X, page 533.*)

Ordre de bataille de l'armée de Portugal, commandée par le maréchal Massena, dans les journées de Fuentes de Onoro (3 et 5 mai 1811).

Désignation des Ailes.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	Nombre des Bataillons.	Nombre des Escadrons.	Force par régiment. Hommes.	Force par régiment. Chevaux.	Total par division. Hommes.	Total par division. Chevaux.	Nombre de bouches à feu.
Aile droite.		Sarrut......	2e léger...............	4	"	1,482	"			
2e corps.	Merle.......	Sarrut......	36e de ligne..........	4	"	1,269	"	4,124	"	"
Le général		"	4e léger...............	4	"	1,365	"			
de division		"	17e léger..............	3	"	1,010	"			
Reynier,	Heudelet...	"	70e de ligne..........	4	"	1,311	"	5,718	"	"
commandant.		"	31e léger..............	4	"	1,781	"			
		"	47e de ligne..........	"	"	1,616	"			
		Soult.......	"	"	1	"	120	"	120	"
			Artillerie et train......	"	"	"	"	"	"	8
				23	1	Total du 2e corps.		9,842	120	8
Centre.		Gratien.....	15e de ligne..........	3	"	846	"			
8e corps.		Gratien.....	65e de ligne..........	4	"	1,483	"			
Le duc	Solignac....	Thomières..	86e id.	4	"	1,263	"	4,246	"	"
d'Abrantès,		Thomières..	Régiment irlandais....	1	"	273	"			
commandant.		Thomières..	" prussien.....	1	"	321	"			
		Cavalerie...	"	"	1	160	160	"	160	"
			Artillerie et train.....	"	"	"	"	"	"	4
				13	1	Total du 8e corps.		4,246	160	

DÉSIGNATION DES					NOMBRE DES		FORCE par régiment.		TOTAL par division.		NOMBRE de bouches à feu.
Ailes.	Divisions.	Brigades.	Régiments.		Bataillons.	Escadrons.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	
Centre (suite). 9e CORPS. Le général de division d'ERLON, commandant.	Claparède...	Vichery.....	2e demi-brig. lég.	54e de ligne.	1	"	520	"			
				21e léger...	1	"	601	"			
				28e id. ...	1	"	503	"			
			17e.....	40e de ligne.	1	"	475	"			
				63e id.	1	"	397	"	4,636	"	"
				88e id.	1	"	605	"			
			8e de lig.	64e id.	1	"	520	"			
				100e id.	1	"	411	"			
				103e id.	1	"	604	"			
	Conroux....	Gérard......	3e léger.	3e léger....	1	"	595	"			
				16e id. ...	1	"	603	"			
			1erde lig.	8e de ligne.	1	"	681	"			
				24e id.	1	"	597	"			
				45e id.	1	"	391	"	4,535	"	"
			2e de lig.	94e id.	1	"	608	"			
				95e id.	1	"	579	"			
				96e id.	1	"	481	"			
			Artillerie et train......		"	"	"	"	"	"	8
					17	"	Total du 9e corps.		13,417	"	8
Aile gauche. 6e CORPS. Le général de division LOISON, commandant.	Marchand...	Maucune...	6e léger..............		2	"	1,120	"			
			69e de ligne..........		3	"	1,209	"	4,797	"	"
		Marcognet..	39e id.		3	"	1,063	"			
			76e id.		2	"	1,405	"			
	Mermet.....	Labassée....	25e léger............		2	"	1,393	"			
			27e de ligne..........		3	"	1,425	"	5,590	"	"
		Barbet......	50e id.		3	"	1,212	"			
			59e id.		3	"	1,550	"			
					21	"	*A reporter*.....		10,387	"	"

DÉSIGNATION DES				NOMBRE DES		FORCE par régiment.		TOTAL par division.		NOMBRE de bouches à feu.
Ailes.	Divisions.	Brigades.	Régiments.	Bataillons.	Escadrons.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	
			Report.....	21	"	"	"	10,387	"	"
Aile gauche (suite). Suite du 6e CORPS.	Ferrey.....	"	32e léger..............	1	"	131	"	2,896	"	"
			Légion du Midi........	1	"	175	"			
			Id. Hanovrienne...	1	"	307	"			
		"	26e de ligne.	3	"	616	"			
			66e id.	3	"	804	"			
			82e id.	3	"	863	"			
		Cavalerie....	"	"	1	175	175	175	176	14
				33	1			13,458	176	14
Cavalerie. MONTBRUN, commandant.	Réserve de cavalerie....	"	"	"	8	800	800	2,150	2,150	"
		Wathier....	"	"	7	700	700			
		Fournier....	"	"	6	650	650			
			Artillerie et train.....	"	"	"	"	"	"	6
									2,·26	6
Réserve........	"	Lepic........	Grenadiers à cheval de la garde impériale..	"	8	800	800	800	800	"
			Artillerie et train......	"	"	"	"	"	"	2

Récapitulation.

	Bataillons.	Escadrons.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Bouches à feu.
Aile droite..	23	1	"	"	9,842	120	8
Centre..	30	1	"	"	13,4·7	160	12
Aile gauche..	33	21	"	"	13,458	2,326	20
Réserve (brigade Lepic)........................	"	8	"	"	"	800	2
	86	31	"	"	36,717	3,406	42

Certifié conforme par le général de division chef de l'état-major général,

FRIRION.

N° XV.

(*Chapitre X, page* 545.)

État des pertes de l'armée de Portugal dans les journées de Fuentes de Onoro (3 et 5 mai 1811).

Corps d'armée.	Dates.	Officiers			Troupes.			Chevaux tués		Total général.	
		Tués.	Blessés.	Prisonniers.	Tués.	Blessés.	Prisonniers.	De cavalerie.	D'artillerie.	Hommes.	Chevaux.
2e corps....	3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	5	»	3	»	3	46	»	»	»	52	»
8e corps....	3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	5	»	»	»	2	»	»	»	4	2	4
9e corps....	3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	5	15	48	»	103	669	»	»	12	835	12
»	3	7	17	3	69	392	164	»	2	652	2
	5	12	47	»	95	757	33	»	2	944	2
Cavalerie de Montbrun.	3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
	5	1	25	1	36	283	13	246	»	359	246
		35	140	4	308	2,147	210	246	20	2,841	266

Certifié conforme par le chef d'état-major général,

FRIRION.

N° XVI.

(*Chapitre X, page* 557.)

Paris, le 17 avril 1811.

Les aides de camp que je vous ai réexpédiés successivement, monsieur le maréchal prince d'Essling, vous auront fait connaître les intentions de l'Empereur. Sa Majesté a vu avec peine que vous n'aviez aucun plan d'opérations, que votre premier projet était de prendre Coïmbre, projet auquel vous n'avez pas tenu, quoique les Anglais, d'après leur relation, disent que cette ville n'était gardée que par 200 Portugais quand vous étiez à Pombal. Ensuite vous avez exécuté une manœuvre de flanc très-dangereuse; enfin dans la situation actuelle, Almeida est compromis, et vu cette situation, il était plus simple de suivre l'opinion du duc d'Elchingen, si on ne pouvait pas faire autre chose. Les vieux soldats voient avec peine une si belle armée poursuivie par 25,000 Anglais, et manœuvrant pour évacuer le pays sans l'honneur d'une bataille. L'Empereur, prince, me charge de vous dire qu'il attendait davantage de votre énergie et de l'opinion que lui avaient donnée de vous les événements glorieux auxquels vous avez si souvent pris part. L'Empereur vous a répété quelles étaient ses intentions. A la distance où il est, il ne peut rien y ajouter; mais Sa Majesté est affligée et nous le sommes tous de voir son armée se retirer devant les Anglais si inférieurs en nombre.

Le prince de Wagram et de Neuchâtel, Major général,

ALEXANDRE.

N° XVII.

(Chapitre X, page 557.)

Salamanque, le 14 mai 1811.

Monseigneur,

En arrivant à Salamanque, un devoir cher à mon cœur m'aurait porté à présenter sur-le-champ à Votre Altesse mon hommage respectueux, si je n'avais craint que ma visite ne lui fût désagréable et ne m'attirât de nouveau des reproches d'ingratitude que je n'ai pas mérités.

Vous m'accusez de vous avoir nui. Vous allez à Paris, monseigneur; vous pouvez me juger; j'ai parlé du prince d'Essling et de la campagne de Portugal au prince de Neuchâtel, au ministre de la guerre, au ministre de la police, à M. le maréchal duc de Dantzick, à M. le maréchal duc de Castiglione, à M. le maréchal duc de Conegliano, au général Bertrand, à un grand nombre d'officiers de différentes armes et de différents grades : je supplie Votre Altesse de les interroger; s'il en est un seul qui cite un mot équivoque de moi, un mot qui ne soit pas d'éloge, de chaleur et de reconnaissance, je veux passer pour le plus vil des hommes.

Quand l'Empereur a daigné m'interroger, j'ai dit et répété que Votre Altesse a fait en Portugal ce qu'aucun autre n'y aurait fait, que la belle tenue de Santarem, est le produit de sa ténacité et de la force de son caractère militaire; que la conception et l'exécution de l'équipage de pont de Punhete ont eu une influence glorieuse sur la campagne, que la concentration des 6e et 9e corps à Leyria a sauvé l'armée dans la retraite difficile que le manque de vivres a nécessitée. J'ai peint vivement la situation pénible de Votre Altesse, ce qu'elle a éprouvé de résistance et d'obstacles de la part des hommes et de la part des choses; j'ai proclamé votre énergie, votre dévouement au souverain, votre noble résistance aux conseils pusillanimes. Chargé de justifier le mouvement sur le Mondego, bien qu'il contrariât l'Empereur, parce que Ba-

dajoz n'était pas encore tombé à cette époque, j'ai présenté à Sa Majesté tant de motifs tirés des circonstances, des localités, de l'état intérieur de l'armée, qu'elle a donné sa haute approbation à l'établissement autour de Coimbre. Ici ma mission finissait ; cependant la retraite ayant conduit l'armée de Portugal plus loin qu'on ne l'avait cru et que je ne l'avais dit, j'ai pensé qu'il convenait à Votre Altesse que je fisse valoir de tous mes moyens la gloire que présente une suite de combats glorieux et une marche lente et méthodique, sans vivres, sans transports, avec des collaborateurs mécontents, devant un ennemi supérieur en tout temps par son nombre, et alors par l'esprit qui l'animait ; j'ai développé devant l'Empereur les raisonnements qui rendaient la retraite sur Alcantara plus utile à nos armes que celle sur Salamanque ; j'ai lu et remis à Sa Majesté les lettres que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire et même celles de M. Lagarde.

Depuis le départ de l'adjudant commandant Pelé, je n'ai pas eu d'entretien particulier avec Sa Majesté. Le 19 avril, elle m'a donné l'ordre de rejoindre ma division. Le prince de Neuchâtel m'a parlé longuement le 20 et le 21 du combat de Sabugal et de l'extrême mécontentement de l'Empereur ; le prince m'a remis deux dépêches et m'a recommandé avec instance de soigner celle adressée à M. le maréchal duc d'Istrie et de la lui porter quelque part qu'il fût, ajoutant que la vôtre était de peu d'importance, et ne renfermait qu'à peu près ce qu'il m'avait dit.

On m'a accusé près de vous d'avoir été à Paris *tout Ney* (c'est l'expression de ceux qui ont écrit à Votre Altesse), et d'être toujours chez madame la duchesse d'Elchingen. Quand je suis parti de Châo de Maçans, Votre Altesse n'était pas particulièrement mécontente de M. le maréchal ; interrogé par l'Empereur sur vos rapports avec lui, j'ai dit que les résistances et le froissement se répétaient souvent, et que le défaut d'harmonie entre le chef et ses lieutenants, résultant de l'organisation vicieuse de l'armée, nuisait aux intérêts du service. J'ai vu madame la duchesse d'Elchingen le lendemain de mon arrivée à Paris pour m'excuser près d'elle de ce que je ne lui apportais pas de lettres de son mari ; elle m'a invité quelques jours après à dîner ; je n'ai pu accepter, ayant un engagement ailleurs ; j'ai fait une seconde visite pour excuser mon refus. Dans ces deux visites, la duchesse ne m'a point

parlé des démêlés de M. le maréchal avec vous : elle n'a même pas prononcé devant moi le nom de Votre Altesse. Certes, monseigneur, en quittant Paris, si je croyais quelqu'un mécontent de moi, c'était bien M. le maréchal Ney et non pas vous. Comme je l'ai rencontré pendant la nuit entre Mont-de-Marsan et Tartas, et comme je ne lui ai pas parlé, j'ai encore la persuasion intime qu'il croit avoir été desservi par moi à Paris.

L'enveloppe de la lettre que je vous apportais était déchirée en partie, probablement parce qu'elle a été froissée dans ma poche de côté, et a été heurtée en en sortant par le coin d'une autre lettre. Vous m'avez fait l'honneur, monseigneur, de me dire que cette dépêche était complétement insignifiante : M. le prince de Neuchâtel me l'avait dit avant vous. Aujourd'hui vous m'accusez d'avoir décacheté votre lettre pour la lire et la faire lire à d'autres, je ne m'abaisserai pas plus longtemps à réfuter un soupçon ignominieux. Ceux qui me connaissent un peu vous diront, monseigneur, que j'ai trop d'esprit pour décacheter une lettre qui ne me concerne pas, et dont le contenu m'a été dit et au delà : ceux qui me connaissent beaucoup ajouteront que j'ai trop de loyauté et d'élévation d'âme pour faire sauter un cachet, même quand mes intérêts les plus chers me porteraient à une si vile action.

Monseigneur, les durs reproches que vous m'avez adressés pèsent sur mon âme ; j'en suis accablé au point de regretter que Votre Altesse ait pensé à me confier ses affaires et celles de l'armée. Si vous vouliez me juger sur mon caractère connu, je vous dirais qu'on m'a toujours vu défendant le malheur et courant au secours des opprimés. Si vous ne voulez me juger que sur ma position, je vous demande si je devais désirer qu'un autre commande l'armée, et si j'ai à attendre de qui que ce soit autant de biens, autant d'avantages, autant de grâces que de vous.

Quelque chose qu'il arrive, monseigneur, et quelle que soit votre opinion à mon égard, je rendrai constamment justice à votre campagne de Portugal. L'Empereur voulait que vous tinssiez devant Lisbonne, nul n'aurait tenu aussi longtemps que vous. Votre Altesse a eu à combattre des obstacles inconnus généralement : il ne tiendra pas à moi qu'on apprécie parfaitement ce que cette dernière année a ajouté de gloire à une carrière déjà si glorieuse. L'armée est revenue du Portugal intacte et sans tache; j'aurai

toujours pour Votre Altesse le respect, l'admiration et la reconnaissance qu'un jeune militaire doit au vainqueur de Zurich et de Gênes, au sauveur d'Essling, à l'enfant chéri de la victoire, au guerrier couvert de lauriers et de renommée. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir encouru involontairement la disgrâce du grand général à qui je dois les deux grades les plus essentiels de ma carrière militaire. Si la fortune me ramène une autre fois sous vos ordres, mes facultés et ma vie seront consacrées, monseigneur, à effacer dans l'esprit de Votre Altesse les impressions défavorables que j'ai le malheur de lui avoir causées.

Je suis, avec un profond respect et un entier dévouement, monseigneur, de Votre Altesse le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le général de division,

M. Foy.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME SEPTIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA DU TOME VII.

Page 437, ligne 13, au lieu de itérativement, lisez implicitement.

Page 440, ligne 31, au lieu de Campiltho Azava, lisez Campillo de Azava.

Page 449, ligne 30, d'après certaines fausses indications, lisez d'après de fausses indications.

Page 518, ligne dernière, la journée du 1er mai aurait donc encore été perdue, lisez allait donc encore être perdue.

Page 533, ligne 10, au lieu de Nava de Avel, lisez Nave de Avel.

Page 534, ligne 14, au lieu de que défendait, lisez que défendaient.

Page 536, ligne 14, au lieu de Fredena, lisez Freneda.

Page 536, ligne 15, au lieu de Do Julian, lisez Don Julian.

Page 560, ligne 20, au lieu de les talents, lisez la renommée.